BnF Gallica

Géographie complète et universelle. Tome 3 / Malte-Brun

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Malte-Brun, Conrad (1775-1826). Auteur du texte. Géographie complète et universelle. Tome 3 / Malte-Brun. 1856.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

G 535
B. 26. lf. 3.

9828

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES.
RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 10.

C.

Rouargue frères del. et sc.

MACAO.

Belin-Leprieur et Morizot Éditeurs, à Paris.

Impʳⁱᵉ Chardon aîné et fils 30, r. Hautefeuille, Paris.

MALTE-BRUN

GÉOGRAPHIE

COMPLÈTE ET UNIVERSELLE

NOUVELLE ÉDITION

CONTINUÉE JUSQU'A NOS JOURS
D'APRÈS LES DOCUMENTS SCIENTIFIQUES LES PLUS RÉCENTS
LES DERNIERS VOYAGES ET LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PAR V.-A. MALTE-BRUN FILS

Rédacteur en chef des NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES
Secrétaire-adjoint et membre de la Commission centrale de la Société de Géographie
Professeur d'histoire et de géographie au collége Stanislas

TOME TROISIÈME

PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 3

1856

PRÉCIS
DE
LA GÉOGRAPHIE
UNIVERSELLE

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description du Béloutchistan.

Les pays dont la description va faire le sujet de ce livre et du livre suivant, sont des démembrements de la Perse alors qu'elle formait un puissant empire; leur histoire se lie à celle des souverains de l'Iran. En proie à l'anarchie et aux changements fréquents qu'elle provoque, il est difficile d'en connaître avec exactitude le gouvernement et les divisions administratives. Commençons par la plus méridionale de ces anciennes annexes du territoire persan.

Le *Béloutchistan* ou *Béloudjistan,* borné au nord par l'Afghanistan, au sud par la mer d'Oman, à l'ouest par la Perse, et à l'est par le Sindhy, a environ 275 lieues de longueur de l'ouest à l'est, 175 dans sa moyenne largeur du sud au nord, et 19,000 lieues géographiques carrées.

Il appartient physiquement à la Perse : c'est le prolongement du même plateau et des mêmes chaînes de montagnes; celles-ci se dirigent les unes à l'est et les autres au nord-est, séparées par de longues vallées. Dans le nord-est on traverse d'effroyables défilés dominés par des sommets de 2,500 à 3,000 mètres de hauteur; le plus remarquable est la terrible *gorge du Bolan* sur les frontières du Saravan. L'intérieur du pays est coupé par le désert de Ben-pour, entouré de rochers, et le nord par un autre plus vaste, connu sous le nom du *désert du Béloutchistan*, dont le sol,

composé de sables mouvants, est parsemé de quelques petites oasis inhabitées. Le pays n'est arrosé par aucune rivière importante; le *Doust*, dont le cours est peu connu, passe pour l'une des plus considérables, et paraîtrait avoir une centaine de lieues de cours; le *Bhegvor*, grossi du *Nehenk*, en a environ 130; le *Pourally*, l'*Arabis* des anciens, n'en a que 40; le *Mouklou* est à peu près de la même étendue; toutes les trois se jettent dans la mer d'Oman. Le *Nary*, le *Kouhi*, le *Kaskïn* et le *Serhoud* vont se perdre dans les sables des déserts.

Sur le plateau du Béloutchistan, le sol, aride et sablonneux, est rebelle à la culture; il n'y croît que des graminées qui servent de pâture à de nombreux troupeaux. Toute la partie méridionale, depuis la côte jusqu'à quelques lieues dans les terres, ne présente que des plaines d'un aspect sauvage; puis s'élèvent les monts Bechkord, au delà desquels s'étend le désert de Pendjgour, séparé du grand désert par les monts Vacheti; puis on trouve les monts Saravan et Kounaji, et au nord-est la chaîne des Brahouiks, montagnes d'une grande élévation, et que Pottinger désigne ainsi du nom du principal peuple qui l'habite[1]. En se dirigeant vers le nord, il se trouve vers la moitié de sa longueur une ouverture de 10 à 11 lieues, due à une plaine nue dont la stérilité est suffisamment indiquée par son nom de *Dechtibédoulet* ou désert de la pauvreté : quelquefois on le nomme aussi *Decktibédar* ou désert inhabité. A l'occident les monts Beckhord et Bagous forment les principales limites de la province du Kouhestan, dont l'intérieur est occupé par les monts Serhoud. Ces montagnes offrent des foyers volcaniques qui ne sont pas encore éteints : dans certains endroits la surface du sol est brûlante et se couvre de larges crevasses. Les parties orientales sont souvent ravagées par des tremblements de terre. Quelques-unes des chaînes de collines qui partent du Kouhestan se dirigent au sud, et vont former un groupe qui comprend le *Kouhé-Nouchadir* ou mont du Sel ammoniac. Les vallées du Beloutchistan sont en général couvertes d'une terre noire, argileuse et assez productive.

Les montagnes appartiennent à des terrains anciens composés de granits, de gneiss, de calcaires et de porphyres. Elles renferment des marbres de diverses couleurs, du sel gemme, du soufre, de l'alun, et des métaux utiles et précieux, tels que l'or, l'argent, l'étain, le cuivre, le fer, le plomb et l'antimoine.

Le climat varie dans les diverses parties du Béloutchistan : au nord-est

[1] *H. Pottinger* : Voyage dans le Béloutchistan, tom. II, p. 10, traduction de M. *Eyriès*.

et à l'est, les saisons sont réglées à peu près comme en Europe; cependant sur les bords du Kauby, affluent de l'Indus, et dans les environs de Gondavâ, l'été est si chaud que les habitants sont souvent obligés d'aller chercher un refuge contre la chaleur dans les montagnes. Le printemps commence du 15 au 25 février, et dure deux mois; l'été se prolonge ensuite jusqu'au commencement d'août, et l'automne lui succède jusque dans les premiers jours d'octobre que vient l'hiver, saison qui est ordinairement assez rigoureuse. Dans les autres parties, le printemps et l'été commencent plus tôt qu'en Europe; dans toutes, l'hiver est toujours accompagné du vent de nord-ouest, le seul qui souffle périodiquement dans le pays. Dans la partie maritime, les chaleurs ont lieu en mars et finissent en octobre; elles ne sont interrompues que par les moussons du sud-ouest vers le mois d'août; mais cette partie est malsaine, et même ce n'est que sur le plateau intérieur que l'air est pur et salubre.

Le Béloutchistan n'est pas, comme la Perse, dépourvu de forêts; celles-ci même y sont remplies d'arbres précieux. Le meilleur bois de charpente est fourni par le jujubier et le tamarinier, qui parviennent à une dimension considérable. Le chêne, le frêne et le sapin y sont tout à fait inconnus. Du reste, on y récolte les mêmes productions que sur le sol persan. On y trouve aussi les mêmes animaux, tels que le buffle, le mouton, la chèvre, le cheval et l'âne. Le cheval y est grand, robuste et bien fait, mais ordinairement très-vicieux. Le dromadaire se plaît dans les sables des déserts, ainsi que l'antilope, le léopard, l'hyène, le loup et le chacal. Le lion et le tigre y sont rares. Les bois sont peuplés de singes, de caméléons, d'oiseaux d'un grand nombre d'espèces, et d'abeilles; mais le pays nourrit peu d'insectes, et surtout de reptiles venimeux.

Le Béloutchistan paraît renfermer au moins 2,000,000 d'habitants; quelques auteurs portent même sa population à 3,000,000 d'individus. Ils appartiennent principalement à deux peuples différents, les *Béloutchis* et les *Brahouis*, qui se distinguent par leurs mœurs et leur langage, mais qui mènent généralement la vie nomade; aussi les villes de quelque importance y sont-elles en petit nombre, et la population est-elle partagée en plusieurs territoires, gouvernés chacun par un chef. Ces différents chefs reconnaissent cependant la suprématie de celui qui réside à Kélat, et qui s'est rendu indépendant du roi Kaboul. C'est ce qui a même porté plusieurs géographes à considérer le Béloutchistan comme une réunion d'Etats fédératifs, à laquelle ils ont donné la dénomination de *Confédération des Béloutchis;* dénomination qui ne serait pas sans justesse, si cette forme

de gouvernement était établie sur des garanties politiques réelles, et si elle ne variait pas suivant les vues différentes des chefs ou selon les révolutions qui surviennent.

Les Béloutchis prétendent descendre des premiers mahométans qui envahirent la Perse; ils sont très-flattés qu'on les suppose d'extraction arabe, et sont choqués de l'idée qu'ils viennent d'une source commune avec les Afghans. On a cru qu'ils pouvaient descendre des Mongols; mais Pottinger pense qu'ils sont plutôt d'origine turcomane. Quant aux Brahouis, dit-il, ils semblent être une peuplade de Tatars montagnards qui, à une époque très-reculée, se sont établis dans les parties méridionales de l'Asie, où ils menaient une vie errante, réunis en kheils ou sociétés, conduits et gouvernés par leurs chefs et par leurs lois pendant plusieurs siècles, jusque vers le commencement du dix-septième, époque où ils se réunirent en un corps et parvinrent à former les établissements qu'ils ont aujourd'hui à Kélat et dans tout le Béloutchistan, en assurant à leurs chefs la prépondérance dans le pays. Au surplus, malgré la date peu ancienne de leur établissement, les Brahouis sont tellement ignorants qu'ils s'imaginent être aborigènes du Beloutchistan. Ils croient que rien n'est antérieur à l'islamisme, excepté que l'univers existait; et, pour prouver qu'ils furent l'objet d'une prédilection particulière de la part du prophète arabe, ils racontent que pendant une nuit il vint, monté sur une colombe, leur rendre visite, et qu'il laissa parmi eux plusieurs *pyrs* ou saints pour être leurs guides spirituels. Ils ajoutent même que les reliques de quarante de ces docteurs déifiés sont enterrées à 20 et quelques lieues au nord de Kélat, sous une montagne qu'ils appellent pour cette raison *Kouhétchéhelten* (la montagne des quarante corps), et qui est pour les musulmans et les Hindous un lieu de pèlerinage[1].

Outre les Beloutchis et les Brahouis, le Béloutchistan renferme des *Dehvars* ou *Dekhans* qui, selon Pottinger, ne sont que des descendants des anciens Guèbres et des Hindous, qu'il regarde comme les premiers colons de la partie supérieure des monts Brahouiks, à l'époque où ils furent expulsés du Mekran, du Lotsa et du Sindhy par les armées des califes de Bagdad, dans les années 93 et 94 de l'hégire.

Le vol chez les Béloutchis est regardé comme une action méprisable, mais le pillage des nations voisines est l'action la plus glorieuse : quelques-unes de leurs tribus y excellent. L'hospitalité est pour eux un devoir sacré : quand une fois ils offrent ou promettent d'accorder leur protection à quel-

[1] *H. Pottinger* : Description du Béloutchistan. — *Kinneir* : Voyages en Perse.

qu'un, ils mourraient plutôt que de manquer à leur parole. Ils habitent ordinairement sous des tentes ou *ghedans*, faites de feutre noir ou de couvertures grossières étendues sur une carcasse en branches de tamarisc entrelacées. La réunion d'un certain nombre de ghedans forme un *toumén* ou village, et celle de leurs habitants une société ou *kheil*. Plusieurs tribus préfèrent les maisons en terre aux tentes, et habitent même dans des forts. La plupart des Béloutchis ont ordinairement une ou deux femmes; les chefs en ont quatre. Ils ont des attentions et des égards pour elles. Ils entretiennent un grand nombre d'esclaves des deux sexes, qui ne sont que les prisonniers qu'ils ont faits dans leurs *tchépaos* ou courses de pillage.

L'habillement ordinaire d'un Béloutchi consiste en une chemise de toile de coton blanche ou bleue, en pantalons de la même toile fermés autour de la cheville, en une petite calotte piquée de soie ou de coton; quands ils se parent, ils ajoutent un turban et une ceinture en toile bleue. L'hiver ils mettent par-dessus ces vêtements une tunique ou une sorte de manteau. Les femmes s'habillent à peu près comme les hommes. Un soldat bien armé présente un aspect formidable : il porte un fusil, une épée, une lance, un poignard et un bouclier, avec un grand nombre de cornets à poudre et à balles, et d'autres munitions. Ils sont excellents tireurs.

Les Brahouis diffèrent peu des Béloutchis par leurs mœurs et leurs costumes; c'est la même hospitalité envers les étrangers, les mêmes vertus et presque les mêmes vices, bien qu'ils soient moins avares et moins vindicatifs. Ils sont plus tranquilles, plus industrieux, et surtout opposés à ces habitudes de rapine et de violence dans lesquelles se plaisent les Béloutchis. Du reste, les mariages tendent à confondre complétement ces deux peuples[1].

On s'accorde à considérer le Béloutchistan comme divisé en six provinces, dont nous allons parcourir les villes, en commençant par la partie méridionale.

Le *Mékran* est la plus grande de ces provinces : elle s'étend depuis le centre jusqu'à la mer d'Oman; on lui donne plus de 100 lieues de largeur du nord au sud, et environ 200 lieues de longueur de l'ouest à l'est. Elle est composée de plaines arides et sablonneuses, coupées de montagnes escarpées appartenant aux Brahouis. Ce n'est que près des côtes que le sol est arrosé, non par des rivières, mais par des torrents qui ne coulent que pendant quelques heures après que la pluie a cessé, et dont le lit est très-profond. Les autres cours d'eaux ne sont que des ruisseaux plus ou

[1] *H. Pottinger :* Voyage dans le Béloutchistan.

moins considérables. Un de ces ruisseaux, appelé le Dest', qui n'a que 60 centimètres de profondeur à son embouchure, a cependant plus de 300 lieues de longueur. Peu productive, cette province nourrit peu d'habitants; c'est l'ancienne *Gedrosia :* Alexandre la traversa en revenant de l'Inde, et son armée y éprouva toutes sortes de privations. Les villages y sont disséminés; ils ne se composent que de cabanes couvertes de paille, et sont ordinairement défendus par un petit fort en terre. *Kedge* ou *Kidgé*, l'ancienne *Chodda,* est la capitale de la province et la résidence d'un *hakem*, chef qui entretient 4 à 500 Arabes. Elle est bâtie autour d'une montagne dont le sommet est occupé par une forteresse. On dit qu'elle a 2,000 maisons, mais pas un seul édifice digne d'être mentionné. Selon le géographe turc Cherefeddyn, elle serait aussi grande qu'Alep [1]. C'est dans ses environs que l'armée d'Alexandre eut le plus à souffrir de la variation continuelle du chaud et du froid et des passages difficiles à travers des montagnes de sables brûlants; c'est aussi dans les mêmes lieux que Sémiramis vit réduire à une vingtaine d'hommes les restes de son armée.

Kellégan, située dans une vallée étroite et romantique, se compose d'environ 150 maisons, dont plusieurs sont à deux et trois étages, afin qu'en cas d'attaque les habitants puissent se réfugier dans la partie supérieure. Chaque habitant monte dans sa demeure à l'aide d'une échelle qu'il retire ensuite. Nous pouvons citer encore d'autres villes, qui ailleurs pourraient passer pour des villages : *Tiz,* l'antique *Tiza*, sur la côte des Ichthyophages, était autrefois importante; elle est située dans une vallée ouverte du côté de la mer. Dans les montagnes qui l'environnent on voit plusieurs grottes qui passent pour avoir servi au culte des Hindous. Cette ville a un port assez fréquenté, d'où l'on exporte de la soie, du coton et des châles : ce port est *Sewbar*, ou plutôt *Tcharbagh*, ainsi que la plupart de ceux de cette côte, il appartient à l'iman de Mascate. *Gouattor*, composé de 150 cabanes et défendu par un petit fort en terre, possède aussi sur le golfe du même nom un petit port à l'embouchure du Naghor. On en exporte une grande quantité de dattes. *Jalk* est situé près du grand désert du Béloutchistan; *Kasr-Kend* ou *Kasser-Kound*, défendu par un fort construit en terre, a 500 maisons. *Kohek* est sur le bord gauche d'une rivière du même nom; *Koulaj* est à 8 lieues de la mer d'Oman; *Motch* sur la rive droite du *Bhegvor*, et *Pendjgour* ou *Punjgour* sur la rive gauche. Cette petite ville est le chef-lieu du Pendjgour, petit canton fertile à neuf journées de marche au nord-est de Kedj, et formé par une vallée qui renferme habituellement

[1] *Cherefeddyn,* II, p. 17, traduction française.

une douzaine de villages composés de tentes et assez peuplés. Ce canton abonde en dattes, qui passent pour les meilleures du Mékran.

Les habitants du Mékran sont d'une race petite et grêle; ils sont fort adonnés à l'usage du jus fermenté de dattes, dont ils font un abus dangereux. Leurs femmes sont ordinairement très-laides, et tellement débauchées, qu'aucun frein ne peut les empêcher d'assouvir leurs passions; aussi les hommes sont-ils fort peu sensibles à leurs infidélités.

La province de *Lous* ou de *Lotsa*, sur une longueur de 40 lieues et une largeur de 30, ne nourrit que 50,000 individus. C'est une contrée plate, ainsi que l'indique son nom. Située à l'est de la précédente, elle est entourée de montagnes et offre de vastes plaines au centre; mais ce n'est que sur les bords du Pourally et de ses nombreux affluents que le sol se montre fertile. Le *djam,* ou le chef de cette province, est obligé de fournir au khan de Kélat un corps de troupes de 4,500 hommes. *Bela,* sa capitale, est une jolie petite ville bâtie sur un rocher, au pied duquel coule le Pourally, qui, dans les temps de sécheresse, n'a pas plus de 15 à 20 mètres de largeur, tandis qu'il a plus d'un quart de mille dans la saison des pluies. Elle est défendue par une muraille en terre; ses maisons sont construites en bois et en argile, et ses rues sont fort étroites : on y remarque les sépultures du *djam* et de sa famille. Ce chef jouit d'un revenu annuel d'environ 400,000 francs que produisent les droits de douane dans la province. Une autre ville, appelée *Laïari* ou *Leyari*, sur le Pourally, contient environ 1,600 à 1,800 maisons. Du reste, il n'y a pas dans tout le pays douze villages fixes. Le peuple demeure généralement dans des huttes que l'on change de place à volonté. Le commerce consiste en exportations considérables de grains et de tapis grossiers, et en importations de dattes, d'amandes, de fer, d'acier, d'étain, de sucre, de bétel et de cocos.

Dans la partie orientale du Béloutchistan, la province de *Kotch Gondava* ou *Koutch-Goundava*, appelée aussi *Katch-Gandava,* longue de 50 lieues et large de 40, est un pays plat et fertile, qui fait partie du bassin occidental de l'Indus; on assure que s'il était mieux cultivé, il pourrait nourrir tout le Béloutchistan : aussi l'exportation des grains fait-elle sa richesse. La plus grande partie de sa population se compose de *Djeths*, peuple dont les mœurs, l'extérieur et les usages prouvent qu'il descend des Hindous aborigènes qui ont été convertis de gré ou de force à la foi musulmane. De même que les Dehvars des environs de Kélat, ils demeurent exclusivement dans des villages, et cultivent les terres des propriétaires béloutchis

et brahouis[1]. *Gondava* ou *Gandâvâ*, qui en est le chef-lieu, est une ville assez grande et l'une des mieux bâties du pays des Béloutchis. Le khan y a son palais d'hiver, et les principaux serdars et seigneurs du Djhalavan et du Saravan viennent y passer cette saison pour éviter le froid rigoureux des régions élevées. *Dador* ou *Dadour*, sur la rive gauche du Kâby, se compose de 1,500 maisons. *Horrond* ou *Hourround*, sur un petit affluent du Sind, *Dadjel*, *Bagh* et *Lhéri*, sont encore moins considérables.

A l'ouest de la province dont nous venons de parler, s'étend celle de *Jhalavan* ou *Djhalavan*, que l'on prononce *Djalaouan*, longue de 90 lieues et large de 40 à 50. Ses habitants se composent de Béloutchis et de Brahouis, la plupart nomades. Le plus grand de ses cours d'eau est le ruisseau de l'*Ournatch*, qui est souvent à sec pendant la saison chaude. *Zouhri* ou *Zouhouri*, appelé aussi *Zehri*, qui en est le chef-lieu, renferme, dit-on, 2 à 3,000 maisons défendues par un mur en terre; *Khozdar* en a 500 dans une vallée profonde, où l'hiver est très-rigoureux.

La province de *Saravan* ou de *Saraouan*, ou le khanat de *Kélat*, a 90 lieues de longueur sur 25 de largeur moyenne; elle comprend des montagnes et des déserts, et sa population ne se compose presque que de Brahouis; plus peuplée que les autres, elle renferme aussi plus de villes importantes. C'est à *Kélat*, qui renferme 2,500 maisons, et dont le nom béloutchi signifie cité, que réside le khan auquel tous les autres se soumettent. Cette ville est bâtie sur le sommet d'une montagne qui s'élève au milieu d'un territoire fertile; sa forme est carrée; elle est environnée de trois côtés de murs et de bastions bâtis en torchis, et dominée par une forteresse qui dans le pays passe pour importante. Le quatrième côté a pour défense le flanc de la montagne coupé à pic. Malgré ces fortifications la ville a été enlevée, en 1839, après quelques heures de siége par les Anglais. Elle a des faubourgs, et ses maisons, presque toutes bâties en briques et en bois, forment des rues assez larges et garnies de trottoirs, mais sales parce qu'elles ont peu de pente. On y voit des temples des différents cultes mahométans et hindous, un bazar bien approvisionné et une manufacture d'armes. Le palais du khan n'est qu'un amas confus de bâtiments en terre avec des toits en terrasses. La population de Kélat est évaluée à 20,000 âmes. Le plateau sur lequel elle est construite est élevé de 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer. La neige y reste constamment, même dans les vallées, depuis la fin de novembre jusqu'à la fin de février; le riz et plusieurs autres plantes qui aiment la chaleur n'y

[1] *H. Pottinger* : Description du Béloutchistan. — *Kinneir* : Voyages.

réussissent pas; le froment et l'orge y mûrissent plus tard que dans les îles Britanniques, et cependant Kélat est situé par 29° de latitude septentrionale. *Saravan*, qui donne son nom à la province, le doit peut-être aux monts Saravani, dont elle n'est éloignée que de 2 ou 3 lieues. Elle se compose de 500 maisons, et est défendue par un mur en terre, flanqué de bastions. *Kharan*, qui passe pour être un peu plus considérable, est la résidence d'un *serdar*, qui peut mettre 5 à 600 hommes sur pied; elle est située au pied même des monts Saravani.

Dans la partie occidentale du Béloutchistan, s'étend une province qui porte le nom de *Kouhestan*, c'est-à-dire pays montagneux [1]. Elle a 70 lieues de longueur du sud au nord, et 30 de l'est à l'ouest. Les monts Brechkord forment sa limite méridionale, les monts Bagous l'orientale, et les monts Serhed ou Serhoud le centre. Ces derniers, dont le nom signifie montagnes froides, sont situés entre les 29e et 30e degrés de latitude; on peut les apercevoir à la distance de 20 à 30 lieues, s'élevant par-dessus tous les autres. Ils abondent en productions minérales : les habitants y exploitent du cuivre, du fer et d'autres métaux; dans plusieurs de leurs vallées se trouvent des étangs qui se couvrent d'une croûte de bitume qui coule de leurs flancs. C'est dans ces montagnes que se trouve le Kouhé-Nouchadir ou mont de Sel ammoniac, dont les roches sont volcaniques, et dont les crevasses se couvrent d'efflorescences de soufre et d'ammoniac. Avant de se réunir, les différents groupes de montagnes du Kouhestan se dispersent en un nombre infini de petits chaînons de collines rocailleuses qui s'étendent à hauteurs égales, mais souvent en lignes interrompues, à travers le Mékran. Le Kouhestan produit peu de blé, mais beaucoup de dattes, et n'est peuplé que de Béloutchis. Ce pays se divise en deux parties : le Mydani ou la plaine, et le Kouhéky ou la montagne. Dans la première se trouvent les villes et les villages; dans la seconde on ne voit que des groupes de tentes en feutre, seules demeures des montagnards. *Pourha*, l'ancienne *Pura*, capitale de la Gédrosie, dans laquelle Néarque vint rejoindre Alexandre qui le croyait perdu, est la principale ville du Kouhestan; cette ville qui se compose d'environ 400 maisons, est située au milieu d'un bois de palmiers qui produit beaucoup de dattes. C'est la résidence du chef de la tribu des *Ourabhi*, le plus puissant *serdar* de la province. *Sourhoud*, chef-lieu de district, est une ville de peu d'importance, même pour le Béloutchistan; *Basman*, *Ben-pour* et *Hester* ne sont que des villages de 2 à 300 maisons.

[1] De *kouh* (montagne), et *stan* (contrée). Voyez *H. Pottinger* : Voyages dans le Béloutchistan. — Voyez aussi les voyages de *Kinneir*.

Nous avons dit que les deux nations qui forment la principale population du Béloutchistan diffèrent de langage et de mœurs. La langue des Béloutchis a beaucoup de rapports avec le persan; elle se divise en deux dialectes : le béloutchi proprement dit, que parlent la plus grande partie de la nation ainsi que les habitants du khanat de Kélat; et le *babi*, en usage dans le royaume de Kaboul. La langue des Brahouis paraît dériver de l'hindoustani; cependant M. Balbi, comprend le brahoui parmi les idiomes persans, et le regarde même comme un dialecte béloutchi. Ces langues, qui au surplus sont encore très-peu connues, et qui ne possèdent aucun monument, s'écrivent avec un caractère arabe, auquel on a ajouté quelques lettres pour représenter des sons particuliers.

Les nombreuses tribus du Béloutchistan jouissent toutes du droit d'élire leurs chefs ou serdars; mais il paraît que cette charge, fixée une fois sur quelqu'un, devient héréditaire.

Le khan de Kélat jouit des prérogatives de la souveraineté; c'est lui qui confirme l'autorité qu'exerce chaque serdar sur sa tribu, et celui-ci se reconnaît alors comme son tributaire. Cependant plusieurs serdars se sont affranchis du tribut qu'ils lui payaient; mais bien que quelques-uns se soient rendus indépendants, aucun ne peut refuser de l'assister en personne pendant les guerres entreprises dans l'intérêt général. Chaque serdar a sa bannière ornée de ses couleurs. C'est le khan qui a le droit de déclarer la guerre, de conclure les traités, et de déterminer les limites territoriales de chaque tribu. Ce chef est le juge suprême de tout le Béloutchistan; aucun criminel ne peut subir la sentence rendue contre lui si le khan ne l'a sanctionnée, à moins qu'il ne s'agisse d'un outrage ou d'un meurtre commis sur la personne d'un étranger. Outre cette disposition du code criminel du Béloutchistan, nous en citerons d'autres qui en donneront une idée plus exacte. Le meurtre est ordinairement expié par un emprisonnement et par de grosses amendes, si les parents du mort y consentent. Dans le cas où ils demandent sang pour sang, le khan évite toujours de prononcer la sentence de mort : il livre le meurtrier aux parents pour en faire ce qu'ils jugent à propos; mais presque toujours ceux-ci, dans leur propre intérêt, le retiennent en esclavage et l'emploient à de rudes travaux. Le vol de nuit et avec effraction est passible de la peine capitale; le vol en plein jour, du fouet et de l'emprisonnement, suivant le nombre et la valeur des objets volés. Un mari qui surprend sa femme en adultère peut la tuer ainsi que son amant; mais il est obligé d'amener deux témoins recommandables pour attester le fait, autrement il est traité comme meur-

trier. Si un homme séduit une fille, et que le père s'en aperçoive avant qu'elle soit enceinte, il peut exiger que les deux amants soient mis à mort. Les querelles, les petits vols et autres délits sont jugés par les serdars.

La dignité de khan est héréditaire et se transmet dans la famille et la tribu des Kembérami. Ses revenus s'élèvent à plus de 4,000,000 de francs, et son armée à 4,000 hommes en temps de paix. Mais en cas d'invasion le Béloutchistan peut mettre 150,000 hommes sur pied.

L'origine de cet Etat n'est pas fort ancienne : la ville et le territoire de Kélat étaient depuis deux siècles sous la domination d'un radjah hindou et de sa famille, lorsque l'un de ces princes, ne pouvant réprimer les brigandages d'une horde voisine, demanda du secours à Kember, chef d'une autre horde. Kember vint et détrôna le radjah. En 1738, Nadir-Schah s'empara du pays et en laissa le gouvernement à la famille de Kember, et c'est encore un membre de cette famille qui le gouverne aujourd'hui. Mais depuis 1840 le khan de Kélat reconnaît la suzeraineté de la compagnie anglaise, qui tient une garnison dans sa capitale et y envoie un résident; peut-être doit-on même, aujourd'hui, regarder la fertile province de Katch-Gandàvà comme une possession anglaise.

Tableau des principales tribus du Béloutchistan, d'après H. Pottinger.

BÉLOUTCHIS.

A. *Béloutchis-Néhroui.*

Noms.	Combattants.	Noms.	Combattants.
1 Rockchenis	700	5 Mings ou Minde	300
2 Sedjedis	450	6 Erbahis	6,000
3 Khesodjis	150	7 Mélikêhs	250
4 Kourds ou Chehidès	4,500		

B. *Béloutchis-Rinds.*

1 Rindanis	8,000	14 Kosés	150
2 Goulemboulks	700	15 Tchengyas	100
3 Poghs	300	16 Nouchyrvanis	700
4 Djellembanis	800	17 Bégothis	?
5 Dinaris	700	18 Méris	?
6 Pouzhés	600	19 Gourkanis	3,000
7 Kélouis	700	20 Mezaris	2,500
8 Djétouis	75	21 Dirichks	500
9 Doumbekis	?	22 Legharis	5,000
10 Boudléis	900	23 Lourds	1,000
11 Dankis	80	24 Tchêtchris	1,500
12 Kharanis	1,000	25 Moundestris	1,500
13 Omranis	4,000		

C. *Béloutchis-Meghsis.*

Noms.	Combattants.	Noms.	Combattants.
1 Meghsis	8,000	9 Kellenderanis	700
2 Ebrehs	3,000	10 Mousanis	6,000
3 Lacharis	20,000	11 Kekrânis	?
4 Mêtyhis	1,000	12 Djekrânis	?
5 Bourdis	200	13 Isobanis	?
6 Ouners	?	14 Djekrahs	?
7 Nêris	500	15 Djellânis	?
8 Djetkis	4,000	16 Tourbendzahs	?

BRAHOUIS.

1 Kemberany	1,000	28 Ridjen-Bouledy	7,000
2 Zéhry	8,000	29 Nessir-Rodany	3,000
3 Mingoll	10,500	30 Tchotva	700
4 Soumlery	4,000	31 Khedrany	5,000
5 Gourguenany	300	32 Mirvary	7,000
6 Iman-Hoçeiny	2,000	33 Keledaï	300
7 Koultchi-Bhegva	500	34 Ghelousoury	700
8 Mahmoudany	500	35 Kouletchy	250
9 Moureha	1,000	36 Lâguy	3,000
10 Koury	150	37 Kery	1,500
11 Berdjeï	1,000	38 Mahmoud-Châhy	3,500
12 Raïky	700	39 Dibeky	4,000
13 Penderany	3,000	40 Rysany	800
14 Rysetké	100	41 Kaïssery	1,000
15 Cherouary	8,000	42 Moury	300
16 Rysany	1,500	43 Geddjaga	200
17 Nitchary	2,000	44 Djyany	60
18 Bezendja	1,000	45 Mousouvâny	1,000
19 Choudjaoudiny	1,000	46 Savarany	10,000
20 Momasiny	1,500	47 Serferany	2,500
21 Harouny	200	48 Pourdjehaï	200
22 Rodény	600	49 Koutchtka	300
23 Sesouly	200	50 Bhouldra	300
24 Kerou-Tchékou	500	51 Bhouka	300
25 Bedjeï	700	52 Ridy	1,700
26 Kourda	200	53 Isirêny	?
27 Negry	2,000		

TABLEAU statistique du Béloutchistan, divisé en six provinces.

SUPERFICIE en lieues géographiques carrées, 18,000.	POPULATION ABSOLUE, 3,000,000 habitants.	POPULATION par lieue carrée, 166.

PROVINCES.	VILLES.	POPULATION
Saravan	*Kelat*	20,000
	Kharan	6,000?
Kotch-Gandâvâ	*Gandavâ*	18 000
	Dadour	7,000
Djhalavan	*Zouri*	15 000
	Khozdar	3,000
Lous	*Béla*	10.000
	Leyari	8,000
Mékran	*Kedjé*	18,000
	Kasr-Kend	2.500
Kouhistan	*Sourhoud*	2.000
	Pouhra	3,000

Revenus en francs 4,000,000
Armée (en temps de paix) . . . . 4,000 hommes.

Tableau des positions astronomiques des principaux lieux du Béloutchistan.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.			LONGITUD. E.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Kelat	29	6	0	63	21	0	Auteurs.
Bélat	26	49	0	77	12	45	Hamilton.
Kedjé	26	26	0	59	54	0	Auteurs.
Pouhra	25	2	0	76	58	45	Hamilton.

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Afghanistan, comprenant le Kaboulistan ou royaume de Kaboul, le Sedjistan et le Khorassan afghan ou royaume d'Hérat.

La grande contrée qui s'étend entre la Perse et l'Hindoustan nous est encore fort imparfaitement connue ; elle est habitée par les *Afghans*, aussi les Européens la nomment-ils : l'*Afghanistan* (Afgane-st'Han). Cependant ce nom est inconnu des habitants de ce pays, qui s'appellent eux-mêmes *Pouschtanek ;* leur langue, le *pouschtou*, est entièrement différente des idiomes des peuples voisins, elle s'écrit avec l'alphabet arabe-neski, et ne possède pas de littérature. Considéré sous le point de vue physique, l'Afg-

hanistan que nous allons décrire est circonscrit au sud par les ramifications des monts Bagous, Brahouiks ou Ghizneh; à l'est par le cours de l'Indus; au nord par le prolongement occidental de la chaîne de l'Hindou-Khouch ou Hindou-Koh, le *Paropamisus* des anciens: et à l'ouest par une partie d'une autre chaîne qui forme la limite du désert de Kerman dépendant de la Perse.

Aucune nation de l'Asie occidentale n'a joué un rôle aussi bruyant et aussi important que les Afghans, que certains auteurs appellent *Aghvans.* On ignore l'origine de ce peuple, connu dans l'Inde sous le nom de *Patanes* ou *Patan.* Sont-ils une colonie des Albaniens, comme on a voulu le conclure de la prétendue identité des noms d'*Aghvan* et *Alvhan?* Cette identité ne nous semble pas suffisamment prouvée. Sont-ils des descendants des dix tribus d'Israël exilées dans le pays d'*Arzareth* ou *Hazareh*, comme quelques-uns parmi eux-mêmes ont paru le croire[1]? Le nom d'*Hazareh,* donné à un canton de l'Afghanistan, signifie en kourde et en chaldéen, langue rapprochée de l'afghan, *des tribus* en général; c'est donc un terme vague. Nous devons avouer qu'en réfléchissant sur le grand nombre de tribus afghanes, nous avons peine à croire qu'elles ne soient pas indigènes des contrées qu'elles habitent, et où Alexandre déjà trouva des peuplades nombreuses et guerrières, peuplades qui n'ont pu disparaître[2]. On sait d'ailleurs que depuis un temps immémorial ils habitent les revers de l'Hindou-Khouch et du Kouh-Soleyman.

Quoi qu'il en soit, les Afghans, avec leurs tribus secondaires, occupent toute la lisière orientale de la Perse. Les *Rohillas*, qui ont formé un petit Etat dans l'Hindoustan, sont sortis de ce pays. Les *Béloutchis*, qui parcourent leurs propres provinces et une partie de l'Hindoustan, passent généralement pour Afghans. Le canton ou sircar de Kandahar paraît le centre

[1] Suivant M. *Burnes,* les Afghans se nomment eux-mêmes *Beni-Israël* ou enfants d'Israël. Ils prétendent que Nabuchodonosor, après le sac de Jérusalem, les transporta dans la ville de Ghore, et qu'on les appela *Afghans,* du nom de leur chef *Afghana;* qu'ils suivirent la loi de Moïse jusqu'au neuvième siècle qu'ils furent subjugués par Mahmoud de Ghiznen. Au surplus, ils ont tout à fait l'aspect des juifs, et même ils en ont plusieurs coutumes: chez eux les jeunes frères épousent la veuve de leur aîné, suivant la loi de Moïse. Ce qui porterait à croire que l'origine que s'attribuent les Afghans est basée sur un fond de vérité, c'est qu'ils ont contre les juifs une foule de préjugés fortement enracinés : ce n'est donc pas par amitié pour les Israélites qu'ils prétendent appartenir à la même souche.

[2] *Tychsen,* de Afghanorum origine et historiâ, dans le journal *Gœttinger gelehrte anzeigen,* 1804, p. 249, *sqq. W. Jones* et *Van Sittart,* dans les Recherches asiatiques. *Langlès,* dans les notes sur le Voyage de *Forster, Rommel,* Caucasus, in Excurs, etc.

des tribus afghanes fixes. Cette nation, qui compte peut-être 8 à 10,000,000 d'individus, règne aujourd'hui sur les provinces indiennes de Cachemire, de Kaboul et de Moultan, et sur les provinces autrefois persanes de Mékran, en partie, de Sedjistan, de Kandahar et du Khorassan oriental.

Robustes, braves, mais sanguinaires et indisciplinés, les Afghans montrent déjà par leurs manières une arrogance barbare, et du mépris pour toutes les occupations de la vie civilisée.

Les Afghans reçurent des Tatars, leurs conquérants, la religion musulmane. Ils suivent comme eux la secte des sunnites; mais on les regarde aujourd'hui comme les musulmans les plus relâchés. Un haut bonnet de forme conique, une veste de laine, un haut-de-chausse étroit, composent l'agreste costume des Afghans; il ne ressemble ni à celui des Hindous ni à celui des Persans.

Les Afghans ne vivent absolument que de pain, de lait caillé et d'eau, sous un climat où l'on passe en un seul jour du plus grand froid au plus grand chaud. Leurs femmes se tiennent cachées. Cependant les hommes ne sont pas très-rigides sur ce point, et ne se livrent pas au plaisir du harem avec autant d'ardeur que les Indiens, les Persans et les Turcs[1].

Ajoutons que les Afghans sont en général maigres et musculeux; qu'ils ont les cheveux et la barbe noirs, et quelquefois bruns; que leurs femmes sont ordinairement grandes et bien faites; que, malgré leur caractère fier et vindicatif, que malgré leur avarice et leur avidité, ils sont braves, francs, hospitaliers et pleins d'ardeur pour le travail. Ils se divisent, comme les autres peuples de l'Asie occidentale, en nomades et sédentaires. Les uns ont embrassé différentes sectes de l'islamisme : ils sont *sofis*, *zekys*, *rouchanys*, etc.; cependant en général ils sont peu religieux, mais plutôt fort superstitieux. La polygamie leur est permise, mais elle n'est en usage que chez les riches. Les autres achètent une femme, et ils peuvent la répudier sans alléguer aucun motif, tandis que la femme ne peut quitter son mari sans exposer ses raisons au cadi.

Les Afghans occidentaux prennent un grand plaisir à une danse nationale qu'ils nomment *attem*, et qui s'exécute au son des instruments accompagnés de chants, de cris et de battements de mains; dix à vingt danseurs se mettent en cercle, prennent toutes sortes d'attitudes, et exécutent des figures très-variées. Ils aiment beaucoup les courses de chevaux, et l'exercice de la chasse, à laquelle ils emploient souvent l'hyène. La manière dont ils prennent cet animal est assez singulière et hardie pour être rapportée.

[1] *Forster :* tom. II. *Passim Hamilton :* Historical account of the Afghans.

Ils se munissent d'une corde à deux nœuds coulants qu'ils tiennent de la main droite, tandis que de l'autre ils portent un petit manteau de feutre ou de drap. Ainsi équipés, ils s'avancent hardiment vers la tanière de l'hyène : celle-ci, à l'approche du chasseur, se cache au fond de sa retraite ; malgré l'obscurité du lieu, l'Afghan reconnaît toujours l'endroit où elle s'est retirée à la scintillation de ses yeux. Il se dirige vers elle en marchant sur ses genoux, et, lorsqu'il en est tout près, il jette adroitement sur la tête de l'animal le feutre ou le drap qu'il tient de la main gauche ; l'hyène, embarrassée dans les plis de l'étoffe, s'accroupit, mord le tissu, mais ne cherche point à mordre le chasseur. C'est alors que celui-ci passe sans crainte les jambes de devant de l'animal dans les nœuds coulants de sa corde, et qu'il les lie en même temps avec le cou, après quoi il emporte l'hyène, que l'on s'amuse ensuite à lancer dans les plaines pour les plaisirs de la chasse, mais en ayant soin de lui mettre un baillon pour l'empêcher de mordre les chiens. Jamais les Afghans ne tuent les oiseaux au vol ; ils ne les tirent que lorsque ceux-ci sont en repos à terre ou sur les arbres. Ils forcent la perdrix à la course : ainsi deux ou trois cavaliers font lever une perdrix et la poursuivent au galop jusqu'à ce qu'elle s'arrête après une courte volée ; alors un des chasseurs la poursuit seul, et les autres lui succèdent jusqu'à ce que la perdrix épuisée tombe de fatigue.

Nous avons dit que la langue des Afghans se nommait *pouk'hto* ou *pouschtou;* elle se divise en trois principaux dialectes : le *dourahni*, le *berdourahni* et le *patahni*, en usage chez les nombreuses tribus afghanes. Ces dialectes diffèrent non-seulement par la prononciation, mais par les mots mêmes. Le pouschtou, malgré sa dureté, a beaucoup d'analogie avec le persan [1]. Il n'est pas sans énergie, et ne déplaît pas aux oreilles familiarisées avec les idiomes orientaux. On ignore quelle est son origine. M. William Jones, qui a vu un dictionnaire de cette langue, lui trouve une grande ressemblance avec la chaldéen. Selon M. Elphinstone, tandis qu'une grande partie des mots qui la composent dérivent de racines inconnues, plusieurs, tels que les noms de nombre et ceux de père, mère, frère et sœur, viennent du sanskrit ; d'autres, tels que les termes qui se rapportent à la religion, au gouvernement et aux sciences, viennent presque tous de l'arabe et du persan. Enfin on y reconnaît, dit-il, des mots hindoustani, arméniens, géorgiens, hébraïques et chaldaïques [2]. Le même voyageur assure que la littérature afghane est peu ancienne et pauvre, puisqu'il n'y a pas de livre

[1] *Ad. Balbi :* Atlas ethnographique du globe.

[2] *Mountstuart-Elphinstone :* An account of the Kingdom of Caubul.

écrit en pouschtou qui remonte à plus de trois siècles, et que ses principaux ouvrages, entre autres ceux de leurs meilleurs poëtes, Khouchal et Rehman, sont traduits du persan. Cette dernière langue est même, avec l'arabe, celle qu'emploient communément les savants afghans les plus distingués. Le pouschtou s'écrit avec un caractère particulier qui n'est que le neskhy des Persans, auquel plusieurs nouvelles lettres ont été ajoutées pour représenter différents sons particuliers [1]. C'est dans la caste des savants que l'on prend les administrateurs et les chefs du culte : aussi les études sont-elles principalement dirigées vers la jurisprudence et la théologie. Les princes encouragent et distinguent les savants, et dans toutes les villes il y a des écoles assez semblables aux gymnases établis en Europe.

Les Afghans ont été la nation dominante dans l'Inde depuis le commencement du douzième siècle jusqu'au quart du seizième. En 1584, ils possédaient encore le royaume du Bengale. En 1722, ils conquirent toute la Perse. Ils sont partagés en trois branches principales, subdivisées en un grand nombre de tribus fixées en général dans la partie occidentale. Les *Berdourahnis*, tribus agricoles qui habitent les vallées et les collines de l'Hindou-Koh, se divisent en un grand nombre de petites sociétés. Comme ils ne peuvent pas étendre leur culture en proportion de l'accroissement de leur population, ils sont souvent en querelle, et se livrent même des combats sanglants. Les *Youssoufzaïs* ou *fils de Youssouf*, tribu voisine en proie à la guerre civile et aux déchirements intérieurs par suite de leur organisation démocratique, qui place le principal pouvoir dans des assemblées populaires, habitent près des Berdourahnis. Le pays qu'ils occupent leur appartient depuis 300 ans. Ils unissent la férocité et la ruse des sauvages à la modération des peuples civilisés. Agriculteurs et guerriers à la fois, ils forment au moins une trentaine de petites républiques. Chaque horde procède périodiquement à un partage des terres pour un certain nombre d'années, de sorte que toutes jouissent alternativement de la possession de leur fertile sol. Les *Kattaks*, les *Otmankhials* et les *Turcolanis*, qui habitent les mêmes contrées que les précédentes, sont constamment en querelle entre eux. C'est au milieu des Youssoufzaïs que l'on trouve une nation esclave, probablement conquise par les Afghans à une époque reculée, et qui cultive la terre au profit de ses maîtres, qui lui donnent la dénomination de *Fakirs*. Chacun de ces Fakirs reconnaît un seigneur à qui il paie une redevance, et à qui il doit un certain nombre de corvées. Le maître peut battre et même tuer son Fakir sans être recherché par la

[1] *Mountstuart-Elphinstone* : An account of the Kingdom of Caubul.

justice; mais il faut dire que le maître se trouverait presque déshonoré s'il se portait à une extrême sévérité envers le Fakir, et que même il lui doit protection dans toutes les circonstances où elle est nécessaire. Les principales tribus des montagnes du Kouh-Soleyman sont les *Chiranis* et les *Visiris*, qui vivent de brigandage et mettent à contribution les caravanes qui traversent leur territoire.

A l'ouest des précédentes nous trouvons les *Dourahnis*, nommés jadis *Abdally;* ils doivent leur nom à Ahmed-Schah, qui était issu de cette tribu et qui prit le titre de *schahi douri douran*, ou *roi du monde des mondes*. Au nord de ceux-ci se trouvent les *Ghildjis* ou *Ghildehs*, célèbres pour avoir conquis la Perse dans le siècle dernier. Les *Hazarehs* sont connus comme étant passionnés pour le chant, la poésie et la chasse; leur caractère est cependant grave et sérieux; plusieurs de leurs villages sont creusés dans les montagnes. Les voyageurs ont remarqué que les tribus occidentales sont en général plus civilisées que celles de l'est; ce qui tient sans doute à leurs rapports fréquents avec les Persans; les tribus orientales, au contraire, à leur voisinage des Hindous.

Les montagnes de l'Afghanistan appartiennent au système que nous avons proposé d'appeler *hymalayen*. Plusieurs de leurs cimes sont couvertes de neiges éternelles; l'une d'elles, appartenant à l'Hindou-Khouch, a environ 6000 mètres de hauteur : c'est le *Koh-i-Baba*, située entre Kaboul et Bamian; il est couvert de neiges éternelles. Au sud de cette chaîne, au sommet *Safaëd-Koh,* dont le nom signifie *Mont-Blanc* en afghan, commence le Kouh-Soleyman. On cite plusieurs cols d'une assez grande élévation : celui de Hadjigak de 4120 mètres, celui de Kalou de 4200 mètres, et plusieurs autres qui n'ont pas moins de 3000 mètres. Les Afghans croient que c'est sur le Safaëd-Koh que s'arrêta l'arche de Noé; et certainement, comme le dit M. Burnes, cet Ararat de l'Afghanistan est par sa hauteur considérable, digne de cette distinction : il est couvert de neiges perpétuelles. Les flancs de toutes ces montagnes sont garnis de forêts. Leurs entrailles sont d'une faible richesse en métaux, si ce n'est en fer; elles donnent naissance à un grand nombre de sources minérales. Des roches entières de lapis-lazuli dominent le cours du Kachgar. On trouve des filons argentifères dans le nord, et de l'or dans le lit de quelques rivières. Celles-ci sont le *Kaboul* qui sort des monts Brahouiks et va se jeter dans le Sind après un cours de 75 lieues, souvent interrompu par des cataractes; le *Kachgar* ou *Kameh* qui, plus large et plus profond, s'y réunit sur sa rive gauche après avoir parcouru un espace de plus de 100 lieues;

enfin l'*Helmend*, l'*Etymander* des anciens, rivière de 250 lieues de longueur, qui va se jeter dans le lac *Zerreh* ou *Zéreh*. Ce lac, appelé aussi *Khachek* ou *Louhk*, est très-peu connu ; les anciens l'appelaient *Aria Palus*. Il paraît avoir 35 lieues de longueur sur 10 de largeur. Suivant Ibn Haukal, il est long de 30 farsangs et large d'une journée de marche. L'eau en est fraîche et poissonneuse. Le voyageur anglais Mountstuart-Elphinstone assure que ses eaux sont crues et à peine potables ; elles inondent chaque année le pays environnant. Nous ne parlerons pas de plusieurs cours d'eau quelquefois assez considérables qui ressemblent à de grands torrents, guéables pendant la plus grande partie de l'année.

Le climat de l'Afghanistan varie suivant les expositions des différents pays qu'il comprend, tant à cause de l'étendue qu'il occupe que des hautes montagnes qui le traversent. Les extrêmes de chaleur et de froid s'y font sentir ; les pluies y sont rares. Les vents les plus habituels sont celui de l'ouest qui est froid et celui de l'est qui est chaud. Au sud et au sud-ouest règnent des vents périodiques qui correspondent aux moussons de l'océan Indien ; ils diminuent vers le bassin de l'Helmend, et reprennent toute leur force dans la partie du nord-ouest. Le pestilentiel samoum se fait quelquefois sentir, même dans le nord ; mais il ne dure que quelques minutes et exerce principalement ses ravages sur les contrées désertes. Les pluies périodiques sont loin d'être aussi abondantes que dans l'Inde, et les brouillards sont rares. L'air est en général plutôt sec qu'humide ; aussi les pluies qui accompagnent l'hiver sont-elles d'une grande importance pour la végétation. Les maladies les plus communes sont l'ophthalmie, les fièvres, dans l'automne et au printemps : les rhumes sont dangereux, et la petite-vérole fait de grands ravages, malgré l'introduction de l'inoculation et même de la vaccine.

Presque partout on fait deux récoltes par an ; ainsi le riz et le maïs, que l'on sème à la fin du printemps, se recueillent en automne ; le froment et les autres graines, que l'on sème à la fin de l'automne, se récoltent en été. Le blé est la principale nourriture de l'homme, et l'orge celle des chevaux ; on cultive le riz dans la plupart des vallées. Le tabac, le lin et la garance réussissent presque partout ; la canne à sucre, le gingembre et le coton, dans les parties méridionales. Le cèdre, le cyprès, le chêne, le sapin et d'autres arbres de l'Europe, sont les plus communs dans les montagnes ; dans les plaines croissent le peuplier ; le platane, le mûrier, la plupart de nos arbres fruitiers, ainsi que les orangers, les figuiers, les amandiers et les grenadiers.

Les animaux sauvages les plus communs sont l'hyène, le loup, le chacal, l'ours, le léopard et plusieurs espèces de renards. Il y a aussi des chèvres, des sangliers, des cerfs, des antilopes, des singes et des porcs-épics. Les dromadaires, les buffles, les mules, sont très-répandus : vers le nord on élève une race de chevaux aussi estimée que la race arabe. Les moutons sont la richesse des tribus de pasteurs.

Dans l'état actuel de nos connaissances géographiques sur l'Afghanistan, nous diviserons au point de vue politique, cette contrée en trois parties : le *royaume de Kaboul;* le *Sedjistan* comprenant deux petites principautés tributaires, à ce que l'on croit, du Kaboul; enfin le *royaume* d'*Herat.*

Le *Kaboulistan*, ou *royaume de Kaboul*, que quelques géographes désignent particulièrement aujourd'hui sous le nom d'*Afghanistan,* s'étend entre la Perse à l'occident et le cours de l'Indus qui le sépare à l'orient du royaume de Lahore; au nord il s'appuie sur le royaume d'Hérat, et les monts Hindou-Koh qui le séparent du Turkestan, enfin au sud il s'étend jusqu'au Béloutchistan. Il paraît se composer des anciens royaumes de Kaboul de Kandahar et de Pèschaouer.

Le gouvernement du Kaboulistan est féodal; le pouvoir du prince est limité, et la liberté du peuple est garantie par la puissance aristocratique des grands et par l'organisation des tribus. Le trône est héréditaire, mais aucun usage fixe ne règle les droits de primogéniture. Lorsque le roi meurt, les grands déterminent lequel de ses fils doit hériter de la couronne; les autres membres de la famille royale, à l'exception de ceux que le prince favorise, sont enfermés dans la citadelle de Kaboul où ils sont bien traités, mais gardés rigoureusement. Le roi a le titre de *schah* ou de *padischah;* il possède le pouvoir législatif et exécutif, le droit de battre monnaie, celui de faire la paix et la guerre et de conclure des traités; mais il ne peut céder aucune partie du territoire afghan. Les princes de la famille royale auxquels il accorde la liberté sont nommés gouverneurs de provinces ou chefs des armées. Les différents chefs se confinent dans leurs villages fortifiés, d'où ils exercent sur leurs vassaux une autorité non contestée et néanmoins modérée. Ils témoignent peu d'égards au padischah, si ce n'est dans le cas où la chose publique est menacée; car alors tous s'empressent de lui obéir. Dans les villes, les magistrats qui rendent la justice sont les cadis, les mouftis, etc.; dans les campagnes, les principaux propriétaires fonciers sont responsables de la police. Au surplus, celle-ci est généralement très-mal faite. Le prince traite ses sujets avec modération et douceur. Ses édits sont rarement accompagnés d'exécutions sanglantes, et il ne se montre

l'ennemi d'aucune secte religieuse. Sous Ahmed-Schah, qui fonda le royaume de Kaboul en 1747, en l'enlevant à la Perse après l'assassinat de Nadir-Schah, les revenus de l'État étaient évalués à environ 75 millions de livres tournois; mais sous son fils Timour-Schah, qui commença à régner en 1773, ils n'étaient que d'environ 25 millions; il est vrai que ce prince perdit quelques-unes des conquêtes que son père avait faites dans l'Inde. Aujourd'hui c'est peut-être le porter trop haut que de l'évaluer à 36 millions, bien qu'il soit estimé par les uns à 27 et par d'autres à 45 millions. D'ailleurs, non seulement ce revenu ne peut pas être exactement connu des Européens, mais encore il paraît être très-variable.

Il n'est pas plus facile d'évaluer au juste la force militaire du royaume de Kaboul, bien que sa population soit estimée à environ 2,000,000 d'individus. On porte l'armée à 50,000 hommes; mais il est certain que, dans un besoin urgent, elle pourrait s'élever à 100,000 hommes. La cavalerie constitue la principale force des Afghans. On se procure à bas prix dans le Kaboul d'excellents chevaux du pays même ou des districts de la Tatarie et de la Perse situés dans les environs. Un corps d'infanterie, armé de mousquets, fait aussi partie de l'armée afghane; mais il a peu de supériorité sur la soldatesque indisciplinée de l'Inde. Ahmed-Schah avait sur pied 100,000 hommes de cavalerie, et Timour-Schah n'en entretenait que 30,000. L'artillerie des Afghans ne vaut pas mieux en général que leur infanterie.

Parcourons maintenant chacun des trois anciens royaumes qui forment le Kaboulistan; celui de *Kaboul* comprend les cinq provinces de Kaboul, de Djelal-Abad, de Ghaznah, de Laghman et de Bamian.

La province de *Kaboul* paraît avoir environ 15 lieues de longueur du nord au sud, et 200 de l'est à l'ouest dans sa moyenne largeur. *Kaboul*, sa principale ville, est bâtie sur les bords de la rivière dont elle porte le nom, et environnée d'un mur en briques. Cette ville est grande, très-peuplée et tellement bruyante, surtout l'après-midi, que dans les rues on ne peut s'y faire entendre d'une autre personne. Les habitants prétendent qu'elle existe depuis 6,000 ans, et qu'on l'appelait jadis *Zaboul*, du nom d'un roi kaffir ou infidèle qui en fut le fondateur. Quelques auteurs ont écrit que ce Kaboul est le même que Caïn, fils d'Adam, et que l'on voit encore dans cette ville les restes de son tombeau; mais les habitants n'ont même aucune tradition à ce sujet; ils n'en ont point non plus de positive sur Alexandre le Grand. Sur le sommet d'une colline, haute de 50 mètres, au-dessus des prairies qui environnent la ville, s'élève la *Bala-hissar*, es-

pèce de citadelle irrégulière et délabrée qui ne pourrait soutenir une escalade. Elle se compose de deux forts : l'inférieur, qui peut contenir à peu près 5,000 hommes, et qui renferme le palais du souverain ; le supérieur, qui est plus petit et qui sert de prison d'État ; c'est là que l'on a renfermé souvent, ainsi que nous l'avons dit, les principaux membres de la famille régnante. Dans ce fort, un frère du Khan a construit un palais nommé *Koullah i Firinghi* (*Chapeau de l'Européen*). Celui du souverain est flanqué de trois tours dont les flèches sont dorées, et renferme une belle salle soutenue par des colonnes. Le Bala-hissar a été bâti par le sultan Baber et par différents princes de la maison de Timour. Aureng-Zeb y fit disposer de vastes caveaux pour y déposer ses trésors.

Au centre de la ville s'élève le *Tchaoutchat* ou grand bazar, bâtiment élégant, soutenu par des arcades, et long de 200 mètres sur 10 de largeur. Il est divisé en quatre parties égales ; la voûte est peinte, et les marchands demeurent au-dessus des boutiques. C'est un des plus beaux bazars de l'Asie, et l'un des mieux approvisionnés de toutes sortes de marchandises. Le soir, il présente une belle perspective, parce que chaque boutique est éclairée par une lampe suspendue par devant. Les maisons de Kaboul n'ont aucune élégance ; elles sont construites en briques séchées au soleil ; très peu ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Les rues sont généralement assez larges ; elles sont propres pendant la saison sèche, et sont coupées par de petits aqueducs remplis d'une eau vive et limpide ; mais quand il pleut, il n'y a pas de ville plus sale. En sortant du grand bazar, on se trouve sur les bords de la rivière qui sont agréablement ombragés de mûriers, de saules et de peupliers. Presque tous les chemins autour de la ville longent des aqueducs ou des cours d'eau : ceux-ci sont traversés par des ponts ; mais aucun n'est d'une belle architecture.

Kaboul est à 2,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, et cependant le climat en est agréable et ses fruits jouissent d'une grande réputation. Le raisin y est tellement abondant que pendant trois mois on en donne au bétail. Autour de la ville s'étendent de beaux jardins bien entretenus ; le plus remarquable est celui qu'on nomme le Jardin du Roi ; il a été planté par Timour-Schah. A un tiers de lieue de Kaboul, on remarque au pied d'une colline le tombeau de l'empereur Baber, connu aussi sous les noms de Babr ou Babour et arrière-petit-fils de Tamerlan. Il consiste en deux dalles de marbre blanc ; près de lui sont enterrés plusieurs de ses femmes et de ses enfants. Vis-à-vis du tombeau s'élève une jolie mosquée en marbre. Un ruisseau limpide arrose les fleurs odorantes de ce jardin ou

petit cimetière qui est le rendez-vous des habitants de Kaboul aux jours de fêtes. Du haut du coteau qui domine le tombeau de Baber on jouit d'une vue magnifique : que l'on s'imagine une plaine d'environ sept lieues de circonférence, parsemée avec une agréable irrégularité de champs et de jardins, coupée par trois ruisseaux dont le cours est sinueux, et qui arrosent des forts et des villages innombrables, on aura une idée des prairies de Kaboul. Au nord s'élèvent, à l'extrémité d'un long tapis de verdure, les montagnes de Liouman, couvertes de neige jusqu'à la moitié de leur hauteur; de l'autre côté, des monts rocailleux et d'une teinte blafarde marquent la réserve pour la chasse des rois : les jardins de la ville sont au-dessous, et l'eau y est conduite avec beaucoup d'intelligence. « On ne s'étonne pas, dit M. Burnes, que les habitants soient épris de ce paysage et que Baber l'ait admiré; car, dit ce prince : « Sa verdure et ses « fleurs rendent Kaboul un lieu céleste au printemps. » Les autres villes de la province, telles que *Logar* et *Safaëd-Kouth,* situé au pied du haut pic de ce nom, n'offrent rien de remarquable.

La province de *Djelal-abad* s'étend entre celle de Kaboul, les monts Soleyman et Keiber. *Djelal-abad*, sa capitale, est une petite ville où réside le hakim; elle a un bazar composé d'une cinquantaine de boutiques; son commerce est assez important; sa population est d'environ 1,000 âmes; mais elle devient dix fois plus considérable dans la saison froide, parce que les habitants des montagnes voisines viennent s'y réfugier. Dans ses environs, on cultive la canne à sucre. On voit près de Djelal-abad sept tours rondes que l'on dit fort anciennes, et près desquelles on a trouvé des médailles antiques.

C'est encore dans le voisinage de cette ville que se trouve le *défilé de Kaïber,* l'une des plus importantes positions stratégiques de l'Asie, dans lequel une partie de l'armée anglaise fut anéantie, en 1841, par les Afghans, lors de la guerre du Kaboul.

Dans la province de *Ghaznah* ou *Ghaznih,* appelée aussi *Ghizneh,* pays montagneux et froid, habité principalement par les Ghildjis, la ville de *Ghiznih* ou *Ghizneh,* n'est plus ce qu'elle était lorsque les sultans Ghaznevides y résidaient. Bâtie sur une petite montagne, sa vaste enceinte, formée d'une muraille en pierre, renferme à peine 1,500 maisons. Les beaux édifices construits par le célèbre Mahmoud Ghazneh, le premier prince de cette dynastie qui prit le titre de sultan, ont disparu : il ne reste plus, de deux siècles de splendeur, que de vastes ruines, deux minarets de 35 mètres de hauteur, trois bazars, et une digue magnifique, la seule des sept que fit

bâtir à grands frais le sultan Mahmoud Ghazneh. Mais, hors de son enceinte, on voit encore le superbe tombeau de ce prince, mort en 1030; il est en marbre et surmonté d'une coupole. D'autres tombeaux, érigés à la mémoire d'un grand nombre de saints personnages, ont fait donner à Ghizneh le surnom de *Seconde Médine*. Bien que cette ville soit sous le 33e parallèle, elle est une des plus froides de l'Asie, ce qui s'explique tout naturellement par son élévation au-dessus du niveau de la mer. A quelques lieues au nord, on trouve une autre ville, appelée *Sourmoul,* qui donne son nom à une vaste plaine dans laquelle elle est bâtie, et qui est la résidence du chef d'une nombreuse tribu de Ghildjis.

Djagdalak, près du Sourk-roud (rivière rouge), est une petite ville dont les habitants ont des caves pour maisons. Un proverbe afghan indique son extrême pauvreté : « Quand le bois de Djagdalak commence à brûler, vous fondez l'or. » En effet, on ne voit pas de bois dans les tristes montagnes des environs[1].

Celle de *Loghmon* ou *Loughmon*, que l'on nomme aussi *Laghman,* et qui confine aux provinces de Kaboul et de Djelal-abad, est un pays important par sa population que l'on évalue à 900,000 âmes; mais *Dir,* sa principale ville, résidence d'un khan puissant, est peu considérable; il en est de même de celle de *Bandjaour* ou *Bajour.*

La province de *Bamian* est la plus septentrionale des cinq qui composent le royaume de Kaboul; c'est aussi la moins productive; la plus grande partie est même tout à fait stérile; c'est enfin celle dont le climat est le plus rigoureux. Cependant quelques étroites vallées produisent des grains; mais la principale ressource consiste en nombreux troupeaux de moutons, en bœufs et en chevaux. Elle n'offre rien de particulier, si ce n'est son chef-lieu, intéressant par les antiquités qui s'élèvent dans son voisinage. Une vallée, encombrée de rochers et bordée de précipices affreux, conduit à Bamian. Des ruines innombrables prouvent que cette vallée a été jadis fortifiée. Quelques-unes passent pour les restes des maisons de poste des empereurs mogols; cependant le plus grand nombre paraît dater du temps de Zohuk, roi de Perse. Un château, situé à l'extrémité septentrionale de la vallée et commandant la gorge ou *défilé de Bamian*, formé par l'Hindou-Koh, a été construit avec beaucoup de soin et de travail sur le haut d'un précipice, et approvisionné d'eau d'une manière fort ingénieuse. C'est dans cette vallée que se trouve la petite ville de *Bamian;* celle-ci ne mérite pas de fixer l'attention ; mais il faut visiter près de là les ruines de

[1] *Al. Burnes,* Voyage à l'embouchure de l'Indus, etc.

l'ancienne Bamian, qui fut prise et saccagée en 1221 par Djenghiz-Khan, et abandonnée par ses habitants. Elle consiste en un nombre prodigieux d'excavations pratiquées des deux côtés de la vallée sur une étendue de deux à trois lieues, et qui forment encore la demeure de la plus grande partie de la population. Les habitants les appellent *soumoteh*. Aboul-Fazl en compte 12,000, y compris celles de ses environs. « Une colline isolée au milieu de la vallée en est complétement percée comme le rayon d'une ruche, dit M. Burnes, et rappelle à notre souvenir les troglodytes des historiens d'Alexandre. On la nomme la ville de Ghoulghoula. Elle présente une suite continue de cavités dans toutes les directions. Ces excavations sont regardées par les habitants comme l'ouvrage d'un roi nommé Djélal. Des ouvriers sont fréquemment employés à y fouiller, et ceux qui les paient sont grandement indemnisés de leurs dépenses par les anneaux, les médailles et les différents objets qu'on y trouve. Cependant ces objets ne sont pas d'une haute antiquité, puisque ces cavités portent généralement des inscriptions cufiques postérieures au siècle de Mahomet. On ne remarque aucun ornement d'architecture dans ces caveaux; quelques-uns seulement se terminent en forme de dôme, et ont une frise sculptée au-dessus d'un point d'où part la coupole. Cette ville de troglodytes, que le voyageur Hamilton appelle la Thèbes de l'Orient, offre des antiquités du plus grand intérêt qui mériteraient d'être visitées par des archéologues versés dans la connaissance des anciens cultes de l'Asie : ce sont des statues colossales taillées dans la montagne même qui forme le côté septentrional de la vallée. L'une représente un homme, et a 36 mètres 57 centimètres de hauteur; l'autre, haute d'environ 18 mètres, est celle d'une femme. La première appelée *Silsal*, et la seconde *Chahmama*[1]. Ces deux colosses sont mutilés : leurs têtes n'offrent plus que des traits à moitié détruits; les avant-bras manquent dans toutes les deux, et le canon a fracassé les jambes de la plus grande. Les lèvres épaisses de ces colosses, leurs oreilles longues et pendantes, enfin, la tiare dont la plus grande paraît être coiffée, semblent autoriser à penser qu'elles se rapportent au culte de Bouddha. Trois excavations se font remarquer au pied de chacune de ces idoles; la base de la plus grande, celle du milieu, pourrait facilement servir à loger la moitié d'un régiment. Des excavations innombrables se font remarquer à gauche et à droite de chaque idole. Les niches dans

[1] Le voyageur Hamilton parle d'une troisième idole haute de 15 coudées représentant le fils des deux autres; mais M. Burnes, qui entre dans de grands détails sur les idoles de Bamian, ne mentionne point cette dernière.

lesquelles elles sont taillées ont jadis été revêtues d'un enduit, et ornées de peintures représentant des figures humaines, dont il existe encore quelques traces au-dessus de la tête de ces statues. « Là, dit M. Burnes, les couleurs sont aussi vives que celles qui ornent les tombeaux égyptiens. Il y a peu de variété dans les dessins de ces figures, parmi lesquelles on remarque des femmes, dont plusieurs ont la tête entourée d'une auréole. L'exécution de ces statues est au surplus aussi médiocre que celle des idoles. »

Il n'existe à Bamian aucune inscription qui puisse guider l'antiquaire relativement à l'origine probable de ces statues colossales. Quant au nom de Bamian, il dérive, dit-on, de son élévation : *Bam* signifie balcon, et *ian* pays; dénomination qui peut aussi venir des cavernes qui s'élèvent les unes au-dessus des autres dans le rocher[1].

Deh-Koundy, *Deh-Sendji* et *Tchaghouri*, situés sur une montagne qui porte le même nom, sont de petits châteaux forts dans lesquels résident trois khans des Hazarehs.

Cette nation a pour demeure des chaumières à moitié enfoncées dans les flancs des montagnes. Chaque village se compose de 20 à 200 habitations, quelquefois même de tentes, et est défendu par une haute tour capable de renfermer dix à douze hommes, et perçée de tous côtés de meurtrières. En temps de paix, un seul homme reste dans la tour; en cas d'alarme, il frappe sur un grand bassin de cuivre; ce signal, donné par une seule tour, est répété par toutes les autres, de village en village, et en peu d'instants toute la population d'un canton est sur pied. Les Hazarehs sont très-irascibles et prompts à se livrer aux plus violents excès; mais, à part ces moments de vivacité, ils sont gais et sociables; ils ont un goût prononcé pour le chant et la poésie; les amants célèbrent leurs amours en vers de leur composition, et souvent les hommes s'amusent pendant des heures entières à se railler dans des satires improvisées. Les caractères physiques par lesquels se distinguent les Hazarehs sont une face large, de petits yeux, et le défaut presque absolu de barbe. Leurs femmes, en général assez jolies, sont beaucoup plus heureuses et plus libres que chez la plupart des autres peuplades asiatiques : ce sont elles qui dirigent tout dans la maison et qui président aux soins du ménage; jamais elles ne sont battues; elles sortent quand elles le veulent et jamais voilées; il est vrai que la chasteté est la vertu à laquelle elles tiennent le moins, et qu'elles se livrent même souvent au plus honteux libertinage. Tous les Hazarehs sont

[1] M. *Al. Burnes :* Voyage à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, etc.

sectateurs fanatiques d'Ali : aussi ont-ils en horreur les Afghans, les Eïmaks et les Ouzbeks, qui tiennent à la secte opposée[1].

L'ancien royaume de *Kandahar,* que l'on a l'habitude d'écrire Candahar, est plus digne de fixer notre attention. Ce pays est borné au nord par le Khorassan afghan ou oriental, et au sud par le Sedjestan; depuis le nord-est jusqu'au sud-est s'étendent plusieurs chaînes de montagnes, telles que les monts Mokhour et la chaîne du Khodjah-Amran, et depuis le nord-ouest jusqu'à l'ouest ce sont de vastes plaines désertes et sablonneuses et des rochers arides. Sa population, que nous évaluons à 1 million d'habitants, est principalement composée d'Afghans : ce sont des Dourahnis, des Tadjiks et des Kizilbachis, la plupart de la secte sunnite. Le Kandahar a longtemps fait partie de la Perse et passé tour à tour de celle-ci aux souverains de Dehly.

Kandahar, la capitale, est une longue et vaste ville située dans une plaine, près de la rive gauche de l'Orghendab, rivière de 60 lieues de cours, affluent de l'Helmend. Cette cité, dont l'origine est incertaine, mais qui paraît avoir existé du temps d'Alexandre et avoir été détruite et réédifiée plusieurs fois, fut, en dernier lieu, construite sur un plan régulier par Nadir-Schah, près de son antique enceinte. Une muraille l'entoure et deux forts la défendent; ses rues sont étroites, mais bien alignées; ses maisons sont en briques et à plusieurs étages; en un mot, elle passe pour une des plus belles villes de l'Asie. Au centre s'élève une rotonde voûtée, nommée *Tchassou,* de 40 à 50 mètres de diamètre, garnie intérieurement de boutiques, et à laquelle viennent aboutir quatre grands bazars. Cette rotonde sert de place publique, c'est là que l'on fait les proclamations et que l'on expose les corps des criminels. Plusieurs caravansérails, l'ancien *palais royal,* la mosquée, voisine de ce palais, le tombeau d'Ahmed-Schah, surmonté d'une élégante coupole, et orné intérieurement de peintures et de dorures, sont, avec le Tchassou, ses principaux édifices. Kandahar est arrosée par deux canaux dérivés de l'Orghendab et traversée par plusieurs petits ponts. Elle est partagée en un grand nombre de quartiers réservés chacun à une des nations qui l'habitent[2]. Sa population qui, en 1809, s'élevait à 100,000 âmes, ne paraît pas avoir beaucoup diminué, bien que cette ville n'ait plus, depuis 1774, le titre de capitale du Kaboulistan. Des anciens priviléges attachés à ce titre, elle n'a conservé que celui de battre monnaie. Cependant c'est encore la principale place de commerce et celle où l'indus-

[1] *Mountstuart-Elphinstone :* Voyages dans le Béloutchistan, etc.
[1] *Mountstuart-Elphinstone :* An account, etc.

trie est la plus active. L'empereur Baber s'en empara en 1507; en 1625 elle fut prise par Schab-Abbas le Grand; en 1638 le gouverneur persan Ali-Merdan-Khan la livra à l'empereur Djehanghir ; en 1649 elle tomba au pouvoir de Schah-Abbas II; le chef afghan Myr-Veïs la prit en 1709 et la garda jusqu'en 1737, que Nadir-Schah s'en rendit maître après un siège de 18 mois. Il la détruisit et la rebâtit un peu plus au sud, en lui donnant le nom de Nadir-Abad; mais en 1747 Ahmed-Schah-Abdalli la surprit et en fit la capitale de l'Aghanistan, en lui rendant son ancien nom. Outre cette ville, on trouve encore dans le Kandahar *Meïmoud*, chef-lieu de la tribu des Popoulzis, et *Ourghessan*, chef-lieu de celle des Bahrikseïs.

Le *Ghermsyl* ou *Ghermsir*, que l'on écrit aussi *Guermsir*, et qu'il ne faut pas confondre avec un district de la province de Kerman, en Perse, désigne ici un canton qui dépend du royaume de Kandahar, et qui s'étend sur la rive méridionale de l'Helmend. Il paraît occuper, suivant un voyageur[1], l'ancien lit d'une rivière à sec. Son nom signifie *pays chaud*. Il est humide et marécageux en plusieurs endroits, et couvert d'herbes et de buissons au milieu desquels viennent camper les Alekkosis. Sur les bords de l'Helmend s'élèvent çà et là quelques villages tadjiks, avec les châteaux forts qui les défendent. Sa partie septentrionale est bornée par des montagnes au milieu desquelles s'étendent des vallées fertiles en blé, en orge et en riz, tandis que les flancs de ces montagnes sont couverts d'amandiers, de figuiers, de grenadiers, de noyers et de platanes. Les Alekkosis sont au nombre de 10,000 familles; c'est un ramas de tous les voleurs sortis des pays voisins. Ils sont célèbres par leurs brigandages. Il paraît que ce qui les a engagés à venir s'établir dans ce district, c'est la facilité avec laquelle on y obtient des récoltes : ce qu'il faut attribuer à la température et aux débordements périodiques de l'Helmend.

Le *Khountchi* est un petit district contigu au Ghermsyl et qui présente le même aspect physique et politique. On y trouve un village du même nom.

Le *Khorabouk*, pays situé à l'ouest des monts Khodjah-Amram, se compose d'une plaine aride, arrosée par la Lora et habitée par les Barytchis au nombre de 2,500 à 3,000 familles, divisées en tribus, en partie nomades et en partie fixées dans des villages. C'est la plus méridionale des possessions du roi de Kaboul : un de ses agents y réside pour la perception des revenus, qui, au surplus, sont peu considérables.

Dans le *Farrah* ou *Fourrah*, que l'on écrit aussi *Ferrah,* nous ne connaissons aucune cité digne d'être nommée, si ce n'est le chef-lieu qui porte

[1] *H. Pottinger :* Voyages dans le Béloutchistan et le Sindhy.

le même nom. *Farrah* est une grande ville murée, située dans une vallée fertile, à moitié chemin de Hérat à Kandahar. Son bazar est bien approvisionné.

L'ancien royaume de *Peschaouer* ou *Peychawer* s'étend à l'est de celui de Kaboul, entre les monts Soliman et le cours de l'Indus dont il forme le bassin occidental; il avait été conquis par Rundjit-Sing, qui en fit une province de son royaume de Lahore; mais depuis la mort de ce prince, en 1839, ce pays est rentré sous la domination du roi de Kaboul, et aujourd'hui le Sind ou Indus sépare le Kaboulistan du royaume de Lahore. Ce pays, que l'on désigne quelquefois sous le nom d'*Afghanistan oriental*, et auquel on doit peut-être accorder 1 million d'habitants, a pour capitale *Peschaouer* ou *Peychawer;* située au milieu d'une grande plaine, cette ville était très-florissante avant les révolutions qui ont bouleversé l'Afghanistan. Elle avait autrefois une école mahométane très-renommée dans l'Inde. On ne cite dans cette ville que deux monuments : le *Bâla-Hissâr*, vaste édifice entouré de jardins et situé dans l'intérieur des fortifications de la citadelle, il sert quelquefois de résidence aux rois de Kaboul; et le *Caravanserail* principal, d'une grande étendue et d'une belle disposition. La population de cette ville est d'environ 70,000 habitants.

Akora, à 2 lieues de l'embouchure du Kaboul, dans le Sind, offre une jolie mosquée et un bazar bien approvisionné.

Kohat, à 9 lieues de Peschaouer, dans la partie orientale de la vallée des Boungoches, est une petite ville habitée par deux tribus de Damaniens et défendue par un fort.

Attok, ville forte, tire son nom d'une défense qui empêchait les Hindous de franchir le fleuve sous peine de dégradation. C'est par ce point qu'Alexandre, Tamerlan et Schah-Nadir pénétrèrent dans l'Inde.

Le *Sedjestan* ou *Séistan,* que l'on nomme aussi *Saghistan* et *Sistan,* e qui faisait partie de l'*Arie* des anciens, est situé au sud du Kaboul et au nord du Béloutchistan; la Perse le borne à l'ouest. Il a environ 100 lieues de l'orient à l'occident et un peu moins du nord au midi. C'est un pays plat et sablonneux, couvert en quelques endroits de bois et de halliers; l'Helmend le traverse et va se terminer sur la frontière de la Perse dans le lac de Zereh. En cet endroit le sol est tellement humide et marécageux, qu'il sort des roseaux et des broussailles des myriades de mouches et de cousins qui incommodent les habitants depuis le mois d'avril jusqu'au commencement d'octobre. Durant ce temps, on est obligé de préserver de leur piqûre les chevaux et les dromadaires en les couvrant de toiles de

coton qui leur descendent jusqu'aux pieds. Les sables brûlants du Béloutchistan sont transportés par les vents dans le Séistan, où ils ensevelissent quelquefois de vastes champs et des villages entiers; quelque vent qu'il fasse, on voit se lever dans les airs des nuages de poussière; et cette contrée, jadis fertile et remplie de cités florissantes, ainsi que l'attestent une foule de ruines, a été tellement envahie par les sables qu'elle est presque entièrement réduite à la plus complète stérilité. Ce n'est que sur les bords de l'Helmend, dans une vallée large d'environ une lieue, que l'on trouve de vastes champs en culture; c'est là que s'élèvent quelques villes et de nombreux villages : le reste n'est habité que par des tribus nomades qui cherchent çà et là de rares pâturages, et qui vivent dans une mésintelligence presque continuelle avec la population sédentaire.

Le Séistan est désigné par Isidore de Charax, au troisième siècle avant notre ère, sous le nom de *Sacastène*. L'orientaliste, incertain entre les étymologies que fournissent les différents noms de ce pays, n'ose décider si le Seghistan ou le Sedjistan est un *pays des chiens* ou un *pays d'or*, ou simplement un *pays de plaines*[1]. La dernière version s'accorderait avec les relations du petit nombre de voyageurs qui ont visité cette contrée.

Elle fut la patrie de deux héros, Djemchid et Roustem, et devint le patrimoine de ce dernier, que l'on peut regarder comme l'Hercule persan, qui, suivant les écrivains nationaux, vécut plusieurs siècles et défendit l'Iran contre les entreprises des peuples du Touran ou de la Tatarie. Aujourd'hui ce pays forme deux principautés : le sultanat *Djelal-abad* et le khanat d'*Illoumdar*, qui, avant les derniers troubles, étaient tributaires du roi de Kaboul, et dont la plus considérable, qui est la première que nous venons de nommer, ne peut pas mettre sur pied plus de 3,000 hommes.

Djelal-abad, appelée aussi *Donchak* ou *Zarang*, ville qu'il ne faut pas confondre avec celle de Djelal-abad dans le royaume de Kaboul, est la principale de tout le Séistan. Elle renferme environ 2,000 maisons construites en briques et un assez beau bazar. On y fabrique, dit-on, de la porcelaine. Il paraît qu'elle est bâtie sur les ruines d'une autre ville importante qui pourrait bien être l'antique *Prophtasia*, la même que celle où se trouvait Alexandre au moment où se découvrit une conspiration tramée contre lui, et dans laquelle furent impliqués Parménion et son fils Philotas. Ce qui au surplus semble l'indiquer, c'est son nom de Zarang, qui vient évidemment de *Zarangæ* ou *Drangæ*, dénominations par les-

[1] *Wahl:* Asien, I. 578.

quelles on désignait les anciens habitants de la contrée qui environne le lac Zereh.

Si nous n'avons rien de particulier à dire des petites villes de *Koulinout* et de *Rodbar*, qui appartiennent au sultan de Djelal-abad, nous ne chercherons pas à nous arrêter à *Illoumdar* qui, bien que chef-lieu d'un khanat, n'est pas plus digne que les autres de fixer notre attention.

Le petit Etat que nous allons parcourir est connu sous le nom de *Khorassan oriental*, parce qu'il est en effet situé à l'est de la province persane du Khorassan; sous celui de *Khorassan afghan*, parce qu'il est en partie habité par des tribus afghanes, et sous celui de royaume de *Hérat*, parce que ce dernier nom est celui de sa capitale. Il formait jadis une partie de la *Bactriane*. Ses limites sont, à l'est, au sud et au sud-ouest le Kaboul, à l'ouest et au nord-ouest la Perse, et enfin au nord le pays de Balkh. On lui donne environ 150 lieues de longueur de l'est à l'ouest, 70 de largeur du nord au sud, et à peu près 8,700 lieues carrées de superficie. Au sud il appartient au grand plateau de la Perse; il est traversé de l'est à l'ouest par la chaîne de montagnes appelée Hindou-Khouch ou Hindou-Koh, qui va se perdre dans les hauteurs qui sillonnent le plateau élevé dont nous venons de parler Au nord, il forme un autre plateau borné par les monts Hazara ou Hazareh, sur une longueur d'environ 30 lieues; ceux du Kohy-Baba s'étendent dans sa partie orientale où ils donnent naissance à la rivière d'Helmend, qui l'arrose au sud-est; tandis que le Tedzen ou Tedjen, l'antique *Ochus*, et le Morg-al, le *Margus* des anciens, qui appartiennent tous deux au bassin de la mer Caspienne, traversent le nord et l'ouest du pays.

La hauteur du plateau septentrional d'où descendent ces rivières paraît être de 1,500 à 2,000 mètres. La constitution physique des montagnes est peu connue; cependant il paraît que l'Hindou-Koh est principalement formé de gneiss, de micaschistes et de calcaires.

Le climat que l'on éprouve dans le Khorassan diffère suivant l'élévation du sol, mais il est généralement tempéré; l'hiver n'y est pas rigoureux, et l'on y jouit au printemps d'une température délicieuse, surtout dans les plaines basses et dans les vallées. L'agriculture, favorisée par un sol naturellement fertile, y est dans un état florissant : on y cultive du blé, de l'orge, du maïs, du riz, du millet, du lin, du chanvre, du safran, de la garance, du sésame, du tabac, du coton, des pavots, diverses espèces de légumes, et des fruits délicieux, tels que du raisin, des grenades, des melons, des amandes; l'*assa fœtida* y abonde ainsi que plusieurs plantes

aromatiques, dont on fabrique différentes essences estimées dans l'Orient. Le mûrier y réussit parfaitement et nourrit une innombrable quantité de vers à soie, dont les produits alimentent un grand nombre de manufactures. Outre des soieries, on fabrique des étoffes de coton, des châles, des maroquins, des armes blanches et des armes à feu. Les femmes des nomades font de la toile et du drap pour la consommation de leurs familles. On y élève beaucoup de bestiaux, et des chevaux d'une race excellente. Le commerce est actif : le pays exporte du blé, du tabac, du safran, de l'opium, de l'*assa fœtida,* des fruits secs et confits, des bestiaux, des chevaux, des fourrures et des armes.

On s'accorde à évaluer la population du Khorassan afghan à 1,500,000 individus, composés de Tadjiks, qui mènent une vie sédentaire, et de peuples nomades, dont les principaux sont les Eïmaks et les Hazarehs. Ceux-ci se distinguent par leur extérieur grave et sérieux et par leur amour pour la chasse, le chant et la poésie; leurs femmes sont généralement belles, et sont traitées avec beaucoup d'égards; leurs villages se composent ordinairement de 300 maisons; souvent leurs habitations sont creusées dans le roc. Les Eïmaks se divisent en trois principales tribus, de même que les Hazarehs. Chacune de ces tribus est gouvernée par un chef qui prend le titre de khan. A ces peuples il faut ajouter des Afghans, des Béloutchis et des Ouzbeks. A l'exception des Hazarehs, qui sont schiites zélés, toute la population appartient à la secte sunnite.

Le Khorassan afghan était divisé en trois provinces, et dépendait du royaume de Kaboul, lorsqu'au commencement du dix-neuvième siècle Mahmoud-Schah détrôna Zéman-Schah son frère. A la faveur de la guerre civile, plusieurs parties de ce royaume conquirent leur indépendance. Mais Mahmoud-Schah lui-même, ayant été détrôné par le gouverneur de Cachemire, se réfugia dans le Khorassan oriental que gouvernait Kamram son fils, et y fonda, en 1826, un État indépendant. Cependant cette contrée était restée tributaire de la Perse, lorsqu'en 1840 à la suite d'une longue guerre elle a pu, grâce à la protection des Anglais, s'affranchir de toute sujétion envers ce pays. C'est aujourd'hui le *royaume de Hérat*. Entièrement soumis à l'influence anglaise; il se divise en deux provinces, le Hérat, le Siahband.

La province de *Hérat,* bornée au nord et à l'ouest par la Perse, au sud par le Kaboul, à l'est par le Siahband, et au nord-est par le Khanat de Balkh, porte le nom de son chef-lieu, qui est en même temps la capitale du royaume.

La ville de *Hérat* est bâtie au milieu d'une superbe vallée, aussi importante par sa culture que par sa population. Cette vallée, dit le capitaine Christié, est entourée de hautes montagnes et se prolonge au moins à 30 milles de l'est à l'ouest, et en a environ 15 de largeur; elle est arrosée par une rivière qui paraît porter le même nom que la ville et être un affluent du Tedjen, si ce n'est cette rivière elle-même. Le sol y est cultivé avec soin; de tous côtés on ne voit que villages et jardins. En arrivant à la ville, on fait quatre milles au milieu de vergers et sur une route magnifique, à l'extrémité de laquelle on traverse la rivière sur un ancien pont, long de 400 mètres et construit en briques : on l'attribue à une marchande d'huile qui le fit construire à ses frais; il est aujourd'hui en très-mauvais état. Avant sa construction, la communication de la capitale avec la campagne était interceptée tous les ans à la fonte des neiges par les débordements de la rivière. Au delà du pont, on entre dans un faubourg qui a quatre milles de longueur jusqu'à la porte de la ville; celle-ci couvre une superficie de quatre milles carrés. Elle est défendue par une haute muraille en terre, flanquée de tours et ceinte d'un fossé plein d'eau. Au nord se trouve la citadelle, située sur un monticule plus élevé que les murs de la ville : c'est un petit château carré, dont les remparts parallèles à ceux de la ville sont construits en briques cuites, avec des tours à chaque angle qui sont entourées d'un fossé plein d'eau, sur lequel il y a un pont-levis. Au delà du fossé règne un mur extérieur environné d'un fossé sec. Hérat a une porte sur chacun des côtés de ses murailles, et deux sur celui du nord. Mais, au total, ses moyens de défense se réduisent à peu de chose. A partir de chaque porte, de vastes bazars conduisent au *tchar-soubh* ou marché, situé au centre de la ville. Les rues sont étroites et irrégulières; les mardis, jours de marché, elles sont tellement remplies de monde, ainsi que la grande place, qu'il est impossible d'y circuler. La ville est bien pourvue d'eau; les maisons sont en briques; quelques-unes sont assez belles; mais l'édifice de la plus chétive apparence est le palais du prince : à l'extérieur, on ne voit qu'une porte ordinaire, au-dessus de laquelle s'élève un bâtiment mesquin, et en avant s'étend une place ouverte avec des galeries au milieu pour les *nékarahkhéné* ou timbales. Ses jardins passent pour magnifiques. Les principales constructions de cette ville sont d'abord la mosquée appelée *Gaïatseddin-Mohammed-Sam,* puis celle que l'on appelle *Mesdjiddjoumâ* ou mosquée du vendredi, qui couvre une superficie de 100 mètres carrés, mais qui tombe en ruines[1]. Nous devons citer encore le tombeau de

[1] Voyage du capitaine *Christié,* de Nouchky à Ispahan.

Khodja-Abdallah Anssari, et le medresséh ou collége, nommé *Baïkara*, qui fut fondé par le sultan Husseïn, un des descendants de Tamerlan, qui résidait à Hérat vers la fin du quinzième siècle, et qui se rendit célèbre par la protection éclairée qu'il accorda aux lettres.

Hérat était une des villes les plus peuplées de l'Afghanistan : le capitaine Christié estimait qu'avec ses faubourgs elle renfermait environ 100,000 habitants, dont 10,000 Afghans, 600 Hindous, et le reste composé de Mongols, d'Eimaks, et de quelques juifs. Mais depuis la guerre que le royaume de Hérat a soutenue contre la Perse, cette ville a eu tant à souffrir, que sa population a été réduite à 45,000 âmes. Les Hindous y sont très-considérés : ce sont les seuls capitalistes de cette ville, que l'on peut regarder aussi comme la plus commerçante de cette partie de l'Asie ; c'est l'entrepôt du commerce entre le Kaboul, le Kandahar, le Cachemire, la Perse, Bagdad, etc. Ses étoffes de soie ne sont pas autant estimées que celles que fabriquent les Persans ; cependant elle en exporte beaucoup : aussi les jardins qui l'entourent sont-ils remplis de mûriers que l'on n'élève que pour nourrir les vers à soie. Les plaines et les montagnes d'alentour, surtout à l'ouest, sont couvertes d'*assa fœtida* qui s'élève à la hauteur de 2 à 3 pieds. Cette plante est encore une branche importante d'exportation : les Béloutchis et les Hindous l'aiment beaucoup ; ils la mangent après avoir fait cuire la tige sous les cendres et assaisonné l'ombelle comme les autres plantes potagères.

Les revenus d'Hérat et de son territoire sont d'environ 1,200,000 francs ; ils proviennent de l'impôt des caravansérails, des boutiques et des jardins ; une partie se perçoit en grains ou en bestiaux et le reste en argent. La police y est sévère, dit le capitaine Christié, moins pour maintenir les bonnes mœurs que pour tirer les amendes qui reviennent au gouvernement. Personne ne peut se montrer dans les rues dès qu'il fait nuit. Hérat est de toutes les villes du Khorassan celle dans laquelle on tend le plus de piéges aux étrangers imprudents : ainsi des fripons les attirent chez eux sous prétexte de leur faire prendre part à un régal, et les accusent ensuite d'avoir enfreint les lois de l'hospitalité en cherchant à séduire leurs femmes. Le pauvre diable qui se trouve pris dans un piége semblable doit s'estimer heureux d'en être quitte pour une amende de 500 roupies (1,250 francs) ; au surplus, ces escrocs ne manquent pas de proportionner leurs prétentions d'indemnité à la condition de leurs dupes ; la moitié revient au dénonciateur et l'autre au ministre et au gouvernement. Deux vastes jardins appartenant au prince servent de promenades publiques. Une montagne voisine,

sur laquelle il existait jadis un temple de Parsis, et où l'on exploite aujourd'hui de bonnes pierres à meules de moulin, fournit à la ville toute l'eau dont elle a besoin. A une journée de route de celle-ci, de beaux herbages nourrissent une race de chevaux qui se vendent de 2,500 à 10,000 fr. chacun.

Hérat est une des plus anciennes cités de l'Orient; elle portait le nom d'*Aria* ou d'*Artacoana*, et la rivière qui l'arrose celui d'*Arius*. Du temps d'Alexandre, elle était déjà la capitale d'une vaste province. Le héros macédonien apprit que c'était dans cette ville que le satrape Satibarsane, à qui il avait déjà pardonné, rassemblait toutes ses forces pour se réunir à Bessus : il se mit aussitôt en marche pour aller l'y surprendre; le satrape s'enfuit, mais ses complices furent punis de mort ou emmenés en captivité. Cette ville fut prise par Djenghiz-Khan ; Tamerlan y fixa le siége de son empire; elle passa ensuite sous la domination de la Perse à laquelle elle fut enlevée, en 1715, par les Douranys, nation afghane. Nadir-Schah la reprit en 1731 ; mais Ahmed-Schah, prince afghan, s'en empara en 1749. Depuis ce temps elle appartint au royaume de Kaboul, et n'en fut séparée qu'à l'époque récente du démembrement de ce royaume, pour devenir, ainsi que nous l'avons dit, la capitale d'un petit Etat indépendant.

On cite encore dans la province d'Hérat une ville appelée *Gour* ou *Jaughouri* ou *Chougheliran*, peut-être la même que celle que d'autres géographes nomment *Goroudje*; elle fut dans le douzième siècle la capitale d'un petit royaume; mais depuis qu'elle a été saccagée par les armées de Djenghiz-Khan et de Tamerlan elle ne s'est point relevée, et même elle est à peine connue aujourd'hui. On trouve dans ses environs des eaux thermales et des mines de fer et de plomb. *Oubah* donne son nom à un canton dans lequel se trouvent des bains d'eaux minérales et des carrières d'une espèce de marbre qui a servi à la construction des monuments publics d'Hérat.

La province méridionale de *Siahband* ou *Chahbend* ne renferme aucune ville importante, sans en excepter même le chef-lieu qui porte le même nom. *Bihboud-Khan,* petit bourg, *Goura-Khan,* village sur la route d'Hérat à Kaboul, et *Kouroum-Kan*, sont les résidences de trois khans des Eïmaks.

Ce peuple annonce par ses caractères physiques une origine tatare; un auteur indien, Aboul-Fazl, qui fut premier ministre et historiographe du grand-mogol Akbar, prétend même que les Eïmaks sont les restes de l'armée du quatrième empereur mongol Mangou-Khan, petit-fils de Djenghiz-Khan. Ce sont des hommes grands et forts, qui vivent de pain, de légumes,

de lait caillé, de viande, et pour lesquels la chair de cheval est un régal. Ils possèdent d'immenses troupeaux de moutons, et nourrissent des chevaux petits, mais vifs et infatigables. Leurs villages sont des espèces de camps, dont les chefs reconnaissent l'autorité d'un chef supérieur appelé khan[1]. Tous sont mahométans sunnites rigoureux.

Nous ne terminerons pas ce tableau de l'Afghanistan sans donner la description du costume de ses habitants. Celui des Douranys se compose d'un large pantalon en étoffe de coton d'une couleur foncée, d'une sorte de blouse à manches larges, tombant sur les genoux, et portant en arabe le nom de *camiss,* dont nous avons fait le mot *chemise,* parce que c'est à l'époque des croisades que les Européens ont emprunté ce vêtement aux Orientaux; d'une paire de bottines dont la pointe est un peu recourbée, et d'un bonnet étroit, bordé d'une bande de soie et surmonté d'une calotte brochée en or. Quelquefois ils portent par-dessus leurs habits un grand manteau à collet, fait avec des peaux de moutons dont le poil est en dedans, ou bien en une sorte de feutre doux et simple. Ce manteau flotte sur les épaules, et les longues manches qui y sont attachées tombent jusqu'en bas. Les personnes de la haute classe s'habillent comme les Persans.

Quant aux *Sedjestaniens,* parlant la même langue et ayant le même culte que les Persans, ainsi que de fréquents rapports avec eux, il n'est pas étonnant qu'ils aient adopté le même costume.

Les Eïmaks portent de larges pantalons, sur lesquels tombe une ample robe retenue par une ceinture; le plus ordinairement ils ont les pieds nus; quelquefois ils se coiffent d'un turban, mais le plus souvent d'un bonnet de peau de mouton noir.

Les *Hazarehs* ont une sorte de chemise blanche, par-dessus laquelle ils mettent une large robe en étoffe brune liée par une large ceinture rayée; leur coiffure rayée consiste en une espèce de calotte brodée avec deux rebords saillants qui forment quatre pointes, dont deux avancent sur le front et deux sur la nuque; au lieu de bas, ils enveloppent leurs jambes de bandes de drap, et leurs souliers sont des espèces de petites bottines attachées avec des cordons. Leurs femmes portent de longues robes de laine et des bottes en peau de daim qui montent jusqu'aux genoux; leur coiffure consiste en un petit bonnet, derrière lequel pend une longue bande d'étoffe qui descend jusqu'aux reins.

[1] *Mountstuart-Elphinstone:* Voyages dans le Béloutchistan, etc.

Tableau statistique de l'Afghanistan. (Ensemble).

Superficie en lieues géographiques carrées	30,000
Population absolue	5,700,000 hab. [1].
Population par lieue carrée	189 —

Tableau statistique de l'Afghanistan. (Détails).

ROYAUME DE KABOUL.

1° Royaume de Kaboul proprement dit,

Divisé en cinq provinces.

Superficie en lieues géographiques carrées	8,500
Population absolue	2,000,000 hab.
Population par lieue carrée	235 —

Provinces.	Villes.	Population.
Kaboul	*Kaboul*	60,000
	Logar	3,000?
Laghman	*Dir*	2,000?
	Butchaour	1,000?
Ghizneh	*Ghizneh*	7,000?
	Sourmoul	800?
Djelalabad	*Djelalabad*	1,000?
Bamian	*Bamian*	1,200?
	Dekhoundi	500?

Revenus en francs	10,000,000?
Armée	50,000

2° Royaume de Kandahar,

Divisé en trois provinces.

Superficie en lieues géographiques carrées	6,500
Population absolue	1,200,000 hab.
Population par lieue carrée	184 —

Provinces.	Villes.	Population.
Kandahar	*Kandahar*	100,000
	Meïmoud	1,200?
Farrah	*Farrah*	1,000?
Sivi	*Sivi*	1,000?

Revenus en francs	5,000,000
Armée	30,000

[1] Le chiffre que nous donnons ici de la population, doit être un *minimum*; quelques géographes et voyageurs modernes, entre autres M. de *Rienzi*, portent la population de l'Afghanistan à plus de 12,000,000 d'individus.

3° Royaume de Peschaouer.

Superficie en lieues géographiques carrées		5,000
Population absolue		1,000,000 hab.
Population par lieue carrée		200 —
Provinces.	**Villes.**	**Population.**
Peschaouer	*Peschaouer*	70,000
Tchotch	*Attoch.*	
Hasareh.		

Sedjestan ou Seistan.

Pays tributaire du royaume de Kaboul et divisé en deux états.

Sultanat de Djelal-Abad	*Djelalabad*	10,000?
	Koulinout	500?
Khanat d'Illoum-dar	*Illoum-dar*	1,200?

ROYAUME DE HERAT ou Khorassan oriental,

Divisé en deux provinces.

Superficie en lieues géographiques carrées		10,000
Population absolue		1,500,000 hab.
Population par lieue carrée		150 —
Provinces.	**Villes.**	**Population.**
Hérat	*Herat*	100,000?
	Gouroudje	2,000?
	Oubah	1,000?
Siahband	*Siahband*	5,000?
Revenus en francs		6,000,000
Armée		10,000

Tableau des positions astronomiques des principaux lieux de l'Afghanistan occidental.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.	LONGITUD. E.	NOMS DES OBSERVATEURS.
ROYAUME DE KABOUL.	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Kaboul	34 10 0	66 54 45	Hamilton.
Djebal-abad	34 6 0	67 20 0	Auteurs.
Ghaznah	33 11 0	66 32 0	*Idem.*
Bamian	34 40 0	65 38 0	Auteurs.
ROYAUME DE KANDAHAR.			
Kandahar	32 20 0	64 5 45	Allen.
Farrah	32 48 0	60 6 0	Auteurs
SEDJESTAN.			
Djelal-abad	31 58 0	59 50 0	*Idem.*
KHORASSAN ORIENTAL.			
Hérat	36 56 0	65 30 0	*Idem.*

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Turkestan, comprenant le pays des Kirghiz, le khanat de Khokan, la Turcomanie, le khanat de Khiva, la Grande-Boukharie, les khanats de Cherzbz et de Hissar, le Badackhchan, le khanat de Balkh et ceux d'Ankoï, de Meïmaneh, de Khoulm, de Koundouz, de Talikhan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abigherm, de Ramid, etc.

Les contrées à l'est de la mer Caspienne, qu'arrosent l'Oxus et l'Iaxartes, portaient chez les Grecs le nom de *Scythie asiatique*. Il est possible, et même vraisemblable, que les véritables Scythes d'Europe, les peuples de la race finnoise, dont nous avons parlé à leur place, aient occupé ce pays à une époque très-reculée ; mais les nations que l'histoire connaît comme habitants de la Scythie d'Asie paraissent ne pas avoir différé d'origine avec les Tatares ou Tatars actuels. Les dénominations tatares des fleuves, des montagnes, des provinces[1], se reconnaissent au milieu des noms persans consacrés par la géographie grecque depuis Alexandre, et l'on n'y a retrouvé aucune trace des langues finnoises. D'ailleurs, l'histoire, depuis le siècle d'Alexandre jusqu'au quatrième ou cinquième siècle, ne connaît avec certitude aucune grande migration des peuples qui ait pu amener dans ces régions de nouvelles colonies.

Mais des tribus belliqueuses et nomades durent souvent changer de rang, de nom et de situation. Les Saces et les Massagètes disparurent de la carte entre le deuxième et le quatrième siècle ; la Perse et Byzance apprirent à connaître les redoutables noms des *Turcs de la Transoxiane* et des *Huns blancs* ou *Ephthalites :* ces derniers, nommés ainsi parce qu'ils demeuraient sur l'Oxus, appelé *Aptelah* en persan, étaient probablement des Turcs ; et peut-être ne diffèrent-ils point des *Ouzes* ou *Ouzbeks,* qui, après plusieurs révolutions, sont restés maîtres de la Grande-Boukharie. Les Turcs, dont la capitale était Taraz, et ensuite Otrar, donnèrent à une grande étendue de pays le nom de *Turkestan*. Toutes les nations que nous désignons sous le nom de Tatars reconnaissent celui de Turcs pour leur appellation commune[2]. Il n'est pas encore décidé qu'il faille rayer ce nom dans Pomponius

[1] *Khowarezm,* Chorasmia (Ptol., Strab.). *Kharizm,* Charasmii (Herod.). *Uzes,* Utii (Herod.); Uitii (Strab.), *Tokharestan,* Tochari. *Sakita* (d'Anville) Sacæ. *Turks,* Turcæ (Pomp. Mel.). *Djihoun,* Zonus (Plin.). *Sihoun,* Silys (Plin.). *Mus-Tag,* Imaus, etc.

[2] *Rytschkow,* Orenburgskaia topographia, t. I, ch. I. *Fischer,* Quæstiones petropolitanæ, p. 58. *D'Anville,* Mém. de l'Acad. des Inscrip., t. LII, p. 201.

Mela et dans Pline[1]; s'il y est conservé, il remonte au delà de l'époque de ces abréviateurs. Sa célébrité est répandue dans les *saga-s* des Islandais, et semble indiquer d'anciennes liaisons entre les Goths et les nations turques; liaisons dont les traces se retrouvent dans les langues.

Ce n'est que dans le douzième siècle que le nom de *Tartares*, ou plus exactement Tatars, devint célèbre en Europe. Aboul-Ghazi affirme qu'il y eut parmi les hordes turques une tribu nommée *Tatars*, et il en parle comme de l'une des plus considérables parties de la grande nation turque[2]. Il dit encore que ces Tatars se partagèrent en plusieurs tribus, et qu'une d'elles eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Chinois : ce qui s'accorde fort bien avec les annales de la Chine[3]. Une opinion différente considère la dénomination de Tatars comme étrangère aux nations turques, et comme leur ayant été donnée par les Chinois; il paraît en effet que ceux-ci nomment *Tata* les nations nomades de l'Asie centrale[4]. Enfin, M. Klaproth a cherché à prouver que les Tatars étaient une tribu mongole et non pas turque.

Nous allons exposer en peu de mots sur quoi se fonde l'opinion de ce savant. Les Chinois ne connurent les *Tatars* que dans le neuvième siècle de notre ère. Ils les appelèrent alors *Thata*, et plus tard *Tha tha eul*, parce qu'ils ne prononcent pas l'*r* et le remplacent par *eul*. Dans la grande géographie de la dynastie Ming, on lit ce qui suit à propos des Tatars : « Dans « le temps de la dynastie des Soung et des Khitan's (au onzième siècle),

[1] *Plin.*, VI, 7. Turcæ, usque ad solitudines saltuosis convallibus asperas. *Pomp. Mela*, I, 21. Comp. *Herod.*, IV, 22.

[2] Voici la traduction du passage d'Aboul-Ghazi, donnée par M. *Klaproth* : « Dans « ce temps-là, le roi des Mogouls était originaire de la tribu des *Gourlas*. Il envoya « des ambassadeurs à tous les peuples pour leur annoncer la sortie d'*Irgene Koun*. « Quelques-uns la voyaient avec plaisir, d'autres avec un mauvais œil. La nation des « *Tatars* était méchante et faisait beaucoup de guerres. Les Tatars et les Mogouls se « mesurèrent en bataille rangée, et les derniers furent victorieux; ils passèrent les « grands au fil de l'épée, et réduisirent les jeunes gens en captivité. Pendant 450 ans « ils s'étaient considérablement augmentés et avaient acquis des richesses. Ils habi- « tèrent de rechef leur ancienne patrie. Dans le même pays demeurèrent aussi des « tribus de la nation turque, parmi lesquelles il n'y en avait pas une plus nombreuse « et plus brave que celle des *Tatars*. Apèrs la sortie d'*Irgene Koun*, les Mogouls bat- « tirent les *Tatars* : et quand ils furent de retour dans leur patrie, ils dominèrent sur « les Tatars et sur tous les autres peuples. Des tribus qui n'étaient pas Mogouls étant « venues se mettre sous leur protection, se disaient aussi *Mogouls*. » M. Klaproth fait observer que dans ce passage Aboul-Ghazi parle des *Tatars blancs* ou *Oungouts*, qui, en effet, appartiennent à la nation turque. (*Mémoire sur les Tatars*).

[3] Histoire généalogique des Tatars, p. 167; Histoire de l'empire de Mogouls, p. 5.

[4] *Visdelou*, Biblioth. orient., p. 147.

« quelques petites hordes devinrent puissantes, comme les *Moung kou* « (Mongols), les *Thaï tchi* (Taitchout), les *Tha tha eul* (Tatars) et les « *Khe lie* (Kerit); toutes ces hordes furent réunies sous la domination des « *Moung kou* qui firent avec eux la conquête de la Chine. » D'après ce passage, il est déjà évident que les Tatars et les Mongols sont des tribus d'un même peuple.

Mais il y avait trois tribus de *Tatars :* c'est ce que nous apprend Meng Koung, général et historien chinois, mort en 1246, qui commandait un corps d'armée envoyé par le gouvernement chinois au secours des Mongols contre les *Kin*, et qui eut ainsi l'occasion de recueillir des renseignements exacts sur ce peuple. Les *Tatars blancs,* qui n'avaient rien de rebutant dans leur extérieur, et qui se faisaient des incisions aux joues, étaient une horde turque; leur prince, du temps de Djenghiz-Khan, tirait son origine des anciens hkans des *Tohu khine* ou *Turcs de l'Altaï*. Les *Tatars sauvages* étaient stupides et servaient d'esclaves aux premiers. Les *Tatars noirs*, parmi lesquels naquit Djenghiz-Khan, portaient le petit nom de *Temondjin*, Ce sont les *Tatars noirs* qui postérieurement ont reçu le nom de *Mongols* ou *Moung kou* en chinois. Ils étaient soumis aux *Tatars blancs* ou Turcs, et se trouvaient avec eux sous la dénomination de *Liao,* et plus tard sous celle de *Kin* ou *Niu tchi*. Après la mort de son père Yesougai, Djenghiz-Khan soumit les *Tatars blancs* qui s'étaient révoltés, et devint chef de toutes les tribus tatares. Il garda pour ses sujets le titre honorifique de *Monggol*, qui fut celui de sa horde, et qui depuis resta à la nation entière.

D'après tous ces faits, on ne peut douter que les dénominations de *Mongol* et de *Tatar* ne soient synonymes et n'appartiennent à une seule et même nation, et que les *Tatars blancs* seuls ne soient d'une race différente, c'est-à-dire de la race turque.

Quoi qu'il en soit, le nom de *Tatars,* changé en celui de *Tartares*, malgré les réclamations des savants[1], et que l'on pourrait écrire *Tatares* pour se rapprocher de l'orthographe de ce dernier nom, eut une telle vogue dans les quatorzième, quinzième et seizième siècles, qu'il envahit toute l'Asie centrale et septentrionale. Il engloutit celui des Mongols, quoique ceux-ci régnassent sur les Tatars; on doit peut-être en chercher la cause dans les victoires mêmes de Djenghiz-Khan. C'est à la même cause qu'il faut attribuer la confusion qui s'est établie relativement aux dénominations de *Turcs* et de *Tatars*, bien que ceux-ci soient les mêmes que les Mongols; c'est à la même cause, enfin, qu'il faut attribuer la dénomination de *Tatars*

[1] *Leunclavius,* Pandect. histor. Turc. *Langlés, Pallas,* etc.

donnée à toutes les tribus turques qui ne sont pas comprises dans les limites de l'empire Ottoman.

Quand Touchi-Khan, fils de Djenghiz, fit la conquête d'une partie du nord-ouest de l'Asie et de l'orient de l'Europe, dit M. Klaproth, les pays situés au nord de la mer Caspienne, et entre cette mer et le Dniéper, étaient principalement habités par des peuplades turques qui toutes devinrent les sujets des conquérants tatars. Ceux-ci fondèrent l'empire du Kaptchak qui s'étendait depuis le Dniester jusqu'à la Iemba, et se terminait à l'orient avec la steppe des Kirghiz. Les princes de cet empire étaient Tatars, mais la plus grande partie de leurs sujets étaient Turcs. Vers la fin du quinzième siècle, l'empire du Kaptchak fut divisé en plusieurs khanats dont les chefs descendaient de Djenghiz : ils étaient donc *Mongols* ou *Tatars*. « Cependant les armées de cette dernière nation, venues de l'intérieur de l'Asie, n'existaient « plus ; l'usage de la langue mongole même s'était perdu, et les khans étaient « entourés de soldats et de sujets turcs, issus des anciens habitants du pays. « Malgré cela, ces khanats furent toujours appelés Tatars, parce que les princes « étaient Mongols. On disait le royaume des Tatars d'Astrakhan, de Kazan « et de la Krimée. Même après la soumission de ces pays au sceptre des « tzars, la dénomination de Tatars resta aux habitants turcs. Leur langue « fut aussi appelée tatare. Mais si l'on demande à un soi-disant *Tatar* de « Kazan ou d'Astrakhan s'il est un Tatar, il répondra négativement ; il appelle « aussi l'idiome qu'il parle *turki* et jamais *tatari*. N'ayant pas oublié que « ses ancêtres ont été subjugués par les Mongols ou *Tatars*, il regarde « le nom de ces derniers comme une injure qui équivaut au mot *voleur*[1]. »

Les Tatars dont il est question ici, c'est-à-dire les Turcs, diffèrent autant des Mongols par leurs traits, leur constitution physique et leur langue, que les Maures diffèrent des Nègres. Une taille élancée, des visages européens, quoique teints un peu en jaune, une longue barbe, distinguent le Turc du monstre difforme, trapu, au nez écrasé, aux joues saillantes, au menton presque imberbe, aux cheveux roides, qui habite les déserts de la Mongolie. Les pays de ces deux races constituent aussi deux régions physiques. Les *Mongols*, dont les Kalmouks sont une branche, occupent tout le plateau central depuis le lac Palcati et depuis le mont Belour jusqu'à la Grande-Muraille et jusqu'aux monts Siolki, appelés plus exactement les monts *Hing'an*, lesquels séparent ces peuples des Mantchoux, tribu de la grande race des Toungouses. Les Turcs sont restés définitivement les

[1] *Klaporth :* Mémoires sur les Tatars, dans la collection des Mémoires relatifs à l'Asie, tom. I, p. 461.

maîtres de la vaste contrée qui, des monts Belour, s'étend vers le lac Aral et la mer Caspienne, et qu'on a jusqu'à présent appelée improprement *Tatarie,* tandis qu'on doit la nommer *Turkestan.*

Il est vrai que les Tatars ont habité et même dominé dans la Petite-Boukharie, mais ils y ont été subjugués par les Kalmouks. D'un autre côté, les Tatars ont possédé les royaumes ou khanats de Sibir ou Sibérie, nommés aussi de Toura, de Kazan, d'Astrakhan et de Krim ou Krimée; mais ces quatre Etats sont tombés au pouvoir des Russes. Il y est resté un certain nombre de Tatars, les uns sur le Tobol et l'Irtyche, jusqu'à Ienisseï en Sibérie, les autres aux environs de Kazan; un petit nombre est demeuré en Krimée; enfin, le Caucase en recèle quelques tribus réfugiées. Voilà l'extension de la Tatarie dans le sens historique, ou considérée comme le pays tatar. Mais les nations turques indépendantes sont circonscrites dans des limites plus étroites; elles n'occupent que la région physique, bornée au nord par les monts *Alghidin tsano* ou le cours de l'Irtyche, à l'ouest par le cours de l'Oural et la mer Caspienne, au sud par le Khorassan, à l'est par les chaînes de Belour.

Au nord, la steppe d'*Ichim* et la rivière d'Iaik ou de l'Oural les séparent de la Russie; les monts Belour les défendent contre la puissance chinoise. A l'ouest, la mer Caspienne leur donne une frontière naturelle; mais au sud il leur manque une semblable barrière pour les garantir des invasions des Afghans, qui se sont rendus maîtres de la ville de Balkh. Cependant la géographie doit considérer le Turkestan comme s'étendant au sud-est jusqu'aux monts *Hindou-Koh*, qui le séparent du Kaboul, royaume de l'Afghanistan.

Ce pays, même en excluant la steppe d'Ichim réclamée par les Russes, a plus de 60,000 lieues carrées de superficie; mais il ne nourrit peut-être pas cinq millions d'habitants.

Les principales divisions sont, au nord, le pays des *Kirghiz*, avec les districts des *Karakalpaks* et des *Araliens,* et les anciens Etats de *Tachkend* et des *Turkestan*, qui forment aujourd'hui le khanat de *Khohkan;* à l'ouest, le *Khovarezm* ou *Kharism,* appelé aussi Khivie ou khanat de Khiva, avec le pays des *Turkomans;* au sud-est, la *Grande-Boukharie* avec les khanats de *Chehri-sebz* et de *Hissar,* etc. Au sud, les khanats de *Baïkh,* d'*Ankoï*, de *Meï-manieh*, etc.

Le Turkestan, telle que nous venons de la circonscrire, occupe à l'est de la mer Caspienne l'immense dépression qui comprend une grande partie de l'Asie occidentale et une faible partie de l'Europe orientale. C'est une

suite de bassins qui aboutit au lac Aral et à la mer Caspienne. Le niveau d'une grande partie de ce pays est, ainsi que nous l'avons dit, au-dessous de celui de l'Océan; mais des montagnes l'encerclent du côté du sud, de l'est, et en partie du nord.

Les principales montagnes à l'orient sont celles de *Belour* ou *Bolor,* dont toutes les relations s'accordent à faire une grande chaîne couverte d'une neige éternelle. La chaîne du *Belour* ou *Belour-tagh* se nomme en ouïgour, selon M. Klaproth, *Boulyt-tagh,* c'est-à-dire de *Monts-des-Nuages*, à cause des pluies extraordinaires qui, durant trois mois, tombent sans interruption dans la région qu'elle occupe. Elle est si âpre et si peu praticable, qu'il ne s'y trouve, dit M. Humboldt, que deux cols qui depuis les temps les plus anciens ont été fréquentés par les armées et les caravanes : l'un, au sud-est, entre Badahkchon et Tchitcal, l'autre au nord, à l'est d'Ouchi, près des sources du Sihoun ou Sir-daria[1]. Sa partie méridionale se rattache à l'ouest à l'Hindou-Koh, et à l'est au Kouen-loun. Au nord elle se joint à une chaîne qui passe au nord-ouest de Kachghar, et qui porte le nom de col de Kachghar (*Kachghar Divan* ou *Dovan*). Plus loin elle va couper presque à angle droit une chaîne de montagnes qui, à l'est, prend le nom de *Mouztagh* ou *Thian-Chan,* et à l'ouest celui d'*Asferah-tagh*, et plus à l'ouest encore celui d'*Ak-tagh* (Mont-Blanc ou Neigeux), et aussi celui d'*Al-Botom,* du nom d'une cime qui, suivant le géographe arabe Ibn-al-Ouardi, fume pendant le jour, est lumineuse pendant la nuit, et produit du sel ammoniac. Au nord de cette chaîne s'étend, de l'est à l'ouest et sur la rive droite du Sihoun, une chaîne appelée *Ala-tau* ou *Alas-tagh,* nom qui en kirghiz signifie *Monts tachetés*, parce que les saillies de ses rochers noirs forment de loin comme autant de taches et de raies sur les couches de neige qui couvrent sa cime. Il existe au pied de cette chaîne plusieurs sources chaudes.

Toute la partie orientale du bassin du Djihoun est environnée et remplie de montagnes et de collines, à travers lesquelles le fleuve se fraie un passage : l'un de ces défilés n'a que cent pas de large, et porte le nom persan de *Djani-Chir*, ou Gueule-de-Lion, qui en peint les sublimes horreurs[2]. Immédiatement après commencent les plaines sablonneuses.

Au nord du bassin de la mer Caspienne, on ne trouve pas ce prolongement oriental de l'Altaï que la plupart des cartes représentent sous les noms d'*Alghidin-tsano* ou *Alghidin-chamo*, et que l'on suppose aller s'unir

[1] *Humboldt :* Fragments de géologie et de climatologie asiatiques.
[2] *Hadji-Khalfah,* p. 884, traduct. MS.

aux monts Ourals. Mais il paraît que depuis l'Irtyche jusqu'aux sources de l'Ichim il règne une chaîne de hauteurs que les Russes nomment *Alghinskoe Khrebet*, et les Kirghiz *Dalaï Kamtchat;* c'est une suite de montagnes à filons, entrecoupées de vastes plateaux inclinés; l'un de ces plateaux porte le nom d'*Oulou-tagh* (la Grande Montagne). A l'extrémité orientale de cette chaîne, s'étend une région de lacs jusqu'à l'endroit où l'Oural méridional envoie dans la plaine des Kirghiz la chaîne de *Moughodjar.* Cette région de lacs indique, suivant M. de Gens, une ancienne communication d'une masse d'eau avec le lac Ak-Sakal, et de là avec celui d'Aral. Les monts Moughodjar sont la continuation des monts Gouberlinsk, qui sont eux-mêmes une branche de l'Oural. Ce sont des montagnes rocailleuses composées de mamelons coniques bizarrement groupés; leur sommet le plus élevé est le mont *Aïrouk,* c'est-à-dire *isolé*, que l'on nomme aussi *Aïrouroük* ou *fourche,* à cause de sa double cime. Il a 300 mètres de hauteur au-dessus de sa base. « Ces montagnes prennent dans la steppe les « noms *Tachkitchou* et de *Karaoul-tepeh.* D'abord séparées par le Kir- « gheldi, elles se réunissent à une trentaine de verstes de l'Oural, d'où « elles se dirigent vers le sud en plateau élevé, et forment ensuite les monts « *Ourkatch* ou *montagnes d'Our,* ainsi nommées de l'Our ou de l'Or, rivière « qui baigne leur pied. Près des sources de cette rivière, les monts Our- « katch se réunissent aux monts Moughodjar, qui se dirigent vers le sud- « ouest. Des monts Ourkatch partent deux chaînes de collines vers l'ouest; « l'une sépare le bassin de l'Ilek de ceux du Témir et de l'Iemba. Les « monts *Iakchi-tagh* longent la rive droite de l'Our, et s'en séparent en- « suite pour aller se joindre aux monts *Kornadur*, c'est-à-dire *réunior* « *de montagnes.*[1] »

D'immenses *steppes,* ou plaines désertes, occupent une bonne moitié du Turkestan. Le pays des Kirghiz en forme presque la totalité. Il y a un désert au nord de la Grande-Boukharie, et un autre à l'ouest. Le Khovarezm en est ceint de toutes parts. Les bords orientaux de la mer Caspienne n'offrent qu'une longue et triste chaîne de dunes et de rochers arides. Il paraît que tout le plat pays compris entre les pieds des montagnes et les vallées des fleuves est condamné à la sécheresse et à la stérilité.

Deux grands fleuves arrosent le Turkestan, l'*Amou* et le *Syr:* on ajoute à l'un et à l'autre de ces noms tatars le terme de *daria* ou fleuve. Les géographes orientaux nomment le premier *Djihoun* et le second *Sihoun.*

[1] Baron *G. de Meyendorff:* Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

L'Amou, appelé dans les idiomes turcs *Amün-daria*, est, suivant M. Klaproth, le *Veh* ou *Veh-roud* des livres religieux des Parsis, le *Vei* ou *Veichoui* des Chinois, et l'*Oxus* des anciens. Le mot Djihoun, par lequel on le désigne aussi, paraît signifier *fleuve*. Il y a un autre Djihoun dans l'Asie mineure; les Arabes l'appellent *Djihân* : c'est le *Pyramos* des Grecs. Le nom d'Amou-daria vient de l'ancienne ville d'Amou ou d'Amol, située dans la province persane du Khorassan, qui est sur la rive gauche de ce fleuve. Le Djihoun supérieur s'appelait autrefois *Hharrat* ou *Hasyat*, et porte chez les Persans le nom de *Pendj*. Ses sources, encore peu connues, paraissent être situées vers le point culminant du *Belour-tagh*, sur le versant occidental du *Pouchtihar* ou *Pouchtikhar*, couvert de neiges perpétuelles. Elles sont cachées totalement, dit M. Klaproth, sous des glaces compactes, qu'on dit épaisses de plus de 150 mètres sans aucune fente. A peu de distance de ses sources, le fleuve a plus de 15 mètres de largeur; il en acquiert bientôt 40 après avoir reçu plusieurs torrents; enfin son bassin s'élargit, et sur sa gauche il reçoit sept ou huit rivières plus ou moins considérables, et sur sa droite le Chiber ou Adem-Kouch, dont la largeur est de 45 mètres. Plus bas il reçoit, à gauche, le Noumân, le Farghi ou Farghen, l'Andidjaragh, le Kechem, l'Anderâh et l'Aksaraï; et sur la droite, la grande rivière de Vakhch ou Vakhch-ab, ou l'eau blanche, qui prend ensuite le nom de Sourkh-ab ou l'eau rouge, rivière qui roule des paillettes d'or, et qui était en partie connue des anciens sous le nom de *Bascatis*. C'est après avoir été grossi par les eaux de cette rivière et de ses affluents que l'Amou quitte le nom de Pendj pour prendre celui de Djihoun. A 10 lieues plus bas, il reçoit, à droite, une rivière considérable appelée autrefois Tchaghamân, et aujourd'hui Kafer-nihan ou *Kaferníkhan*, et Hissarek. Plusieurs cours d'eau, qui allaient autrefois rejoindre la rive gauche de l'Amou-daria, se perdent aujourd'hui dans les sables ou dans des lacs et des marais qu'ils forment : tels sont, parmi les plus considérables, le *Dehâch* ou *Derouha*, et le *Kohek* ou *Zer-afchân*. Après avoir reçu les principaux affluents que nous venons de nommer, le Djihoun roule majestueusement ses flots dans un lit de 400 à 500 mètres de largeur, et c'est après un cours d'environ 450 lieues, en y comprenant ses nombreuses sinuosités, qu'il se partage en deux bras pour se jeter dans la partie méridionale du lac Aral. Les Khiviens sont fermement persuadés qu'autrefois l'Amou se jetait dans la mer Caspienne; ils montrent encore quelques parties de ce premier lit se dirigeant vers le golfe de Balkan. Les bords de ce fleuve sont sablonneux et çà et là couverts de forêts. En hiver, dit M. Klaproth, il

se couvre d'une glace si solide que des armées entières le peuvent passer : c'est aussi cette saison que les Ouzbeks choisissent pour faire leurs excursions dans le Khorassan.

Parmi les affluents du Djihoun se trouvait autrefois le *Kisil-daria*, ou la rivière rouge, que l'on voit encore cité dans plusieurs géographies ; mais cette rivière ne se jette plus dans le fleuve, et même il paraît qu'elle est presque entièrement desséchée.

Le *Syr-daria* ou *Sihoun*, connu des anciens sous le nom de *Iaxartes*, prend naissance au pied de la chaîne de *Ming boulak-tagh* ou du mont des mille sources. Ibn-Haukal appelle ce fleuve *Chajé* ou *Chach*. Dans son cours, il a souvent 250 mètres de largeur ; mais il devient moins large en approchant de son embouchure, parce qu'il se partage en deux bras, dont le moins considérable, qui forme quatre ou cinq longues îles parallèles, va se jeter dans le lac Aral sous le nom de *Kouvan-daria*. Ce bras a considérablement diminué depuis cent ans. Un bras desséché depuis le commencement de ce siècle, et nommé *Djan-daria*, paraît avoir été son principal lit, à en juger par sa largeur. Le Sihoun est navigable à peu de distance de sa source jusqu'à son embouchure, où sa largeur est de 100 à 125 mètres. Son cours, non moins sinueux que celui du Djihoun, a environ 360 lieues de longueur.

Plusieurs lacs et rivières, aujourd'hui plongés dans l'oubli, eurent jadis de la célébrité par les victoires de Djenghiz-Khan et de ses successeurs, lorsque, dirigeant leurs courses au nord de la mer Caspienne, ces conquérants soumirent la plus grande partie de la Russie d'Europe. Le plus grand lac de ces contrées est la mer d'*Aral*, appelée chez les Orientaux mer d'*Ourghendj*. Ses eaux, presque douces, nourrissent, comme la mer Caspienne, des phoques et des esturgeons ; ses bords sont également couverts de joncs. Une suite de nivellements barométriques, continués, par ordre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, depuis la mer Caspienne jusqu'à la rive occidentale du lac Aral, a montré que le niveau de celui-ci est de 35 mètres 66 centimètres au-dessus de celui de la mer Caspienne. L'isthme qui les sépare n'est pas coupé de montagnes comme plusieurs cartes le figurent ; c'est un plateau qui commence au nord, non loin des monts Mongodjar, et qui finit par une pente très-rapide au golfe Saramasat vers le lac Aral, et au golfe Tuk-Karassou, vers la mer Caspienne ; ce plateau s'avance vers le sud jusqu'au 41° 30′ de latitude nord. Les Kirghiz l'appellent *Oust-Ourt*, plaine haute, et *Tchink* dans sa partie méridionale : sur toute son étendue d'un lac à l'autre, l'extrémité méridionale de ce

plateau présente l'aspect d'une terrasse immense, élevée de 150 à 160 mètres au-dessus de la plaine. Il semble que ce soit une ceinture de rochers que les flots de la mer venaient battre anciennement. Il faudrait alors admettre l'ancienne communication vers le sud entre la mer Caspienne et le lac d'Aral; les observations de MM. Berg, Meyendorf, Pander, Changhine et Lewchine, appuyées de l'autorité du savant M. de Humboldt et des travaux de M. Mouravief, concourent à confirmer cette assertion. L'existence de montagnes entre les deux mers ne renverserait pas l'opinion qu'elles ont pu anciennement être réunies. Ce sol élevé ne pouvait-il pas former des îles hautes à l'époque où elles étaient réunies? ou bien encore, n'est-il pas le résultat d'une commotion volcanique qui, en produisant la séparation des deux mers, souleva ces montagnes?

On a, dans ces derniers temps, constaté le décroissement des eaux de la mer d'Aral, les sables mouvants empiètent incessamment sur ses rives; et l'on montre à une certaine distance de celles-ci des points que les flots venaient battre il y a moins d'un siècle.

On a découvert récemment dans cette mer d'Aral, un groupe d'îles situé à une égale distance, 60 kilomètres, de l'île Barsa-Kilmase, de la presqu'île de Koulandy, et de la côte occidentale : l'île de *Nicolas*, la principale du groupe, a 200 kilomètres carrés de superficie; elle nourrit des antilopes, des renards et des tortues. Les autres sont les îles *Constantin*, *Bellingshausen* et *Lazareff;* elles ont moins d'importance et paraissent presque entièrement nues, sauf quelques rares buissons de tamarisc et des roseaux.

Les autres lacs de la Tatarie, peu remarquables par leur étendue, le sont presque tous par la nature saumâtre de leurs eaux. Toute la steppe des Kirghiz en est parsemée; toute la contrée entre la mer d'Aral et la mer Caspienne offre également une infinité de mares remplies d'eau saumâtre. Nous avons déjà considéré cette espèce de lacs d'après les lois générales de géographie physique.

Il est singulier que les régions montagneuses vers les sources de l'Oxus et de l'Iaxartes ne présentent point, comme la Haute-Sibérie, un amas de grands lacs, si communs ordinairement dans le voisinage des grandes chaînes de montagnes.

Le lac *Teletzkoï,* à peu de distance de la rive droite du Syr-daria, reçoit la rivière du *Sara-sou* dont le cours est d'environ 150 lieues. Plus au nord s'étendent les deux groupes de lacs dont l'un porte le nom de *Koum-koul* et le plus septentrional celui de *Balec-koul*. Le lac *Sikirlik* reçoit la rivière de *Talas,* longue d'environ 100 lieues. Enfin le lac *Kara-*

koul ou *lac noir*, situé à 15 lieues vers le sud de Boukhara, et qui n'a pas plus de 7 à 8 lieues de longueur, reçoit le *Zer-afchan*, appelle aussi *Kohek*, *Sogd* ou *Kouan-daria*, et connu des anciens sous le nom de *Polytimetus*, rivière de plus de 100 lieues de cours.

Le climat du Turkestan paraît en général salubre, la chaleur, même dans les parties méridionales, est tempérée par le voisinage des monts, dont les cimes conservent des neiges éternelles ; et quoique situées sur le parallèle de l'Espagne, de la Grèce et de la Turquie asiatique, des vents, des pluies abondantes et la proximité des déserts de la Sibérie et des Alpes du Tibet leur donnent des étés supportables. Au nord du Syr, les hivers sont quelquefois très-rudes. Schereffedyn nous a laissé une terrible peinture de celui qu'éprouva l'armée de Tamerlan, rassemblée sur les bords de ce fleuve pour marcher contre la Chine. « Les uns perdaient le nez et les « oreilles, les autres voyaient tomber leurs pieds et leurs mains. Le ciel « n'était qu'un nuage, et la terre qu'un monceau de neige. »

Le printemps commence de bonne heure et fait bientôt place à l'été, comme dans les régions les plus septentrionales ; cette dernière saison est accompagnée de chaleurs excessives. L'automne est ordinairement pluvieux. L'hiver est tardif, mais rigoureux : dans les régions les plus méridionales, le thermomètre descend en janvier à 8 degrés au-dessous de zéro. Dans les saisons sèches, un vent violent élève dans les airs des nuages de sable fin qui obscurcissent souvent l'atmosphère et qui engloutissent quelquefois et les récoltes et les habitations. Le Turkestan est aussi très-souvent le théâtre de violents tremblements de terre.

Cette contrée offrirait probablement à un voyageur naturaliste la même variété de productions et de sites que présente la région caucasienne. Le sol s'étend ici en plaines à perte de vue, que couvre une herbe grossière ou un amas de sable mouvant : là, il est coupé de rivières sans nombre, entremêlé de collines agréables, dominé par des monts escarpés. Généralement les bois y sont rares, ainsi que dans la Perse orientale ; il peut y avoir des bois dispersés sur les bords du Djihoun, et de grandes forêts de pins inconnues sur les flancs du mont Belour.

La fertilité du sol se fait remarquer sur le bord des rivières, où l'herbe surpasse, en quelques endroits, la hauteur d'un homme ; quelques pâturages où dominent les plantes de la famille des borraginées et de celle des crucifères, associées à des liliacées et à quelques euphorbes, croissent naturellement dans les steppes et dans les parties humides. Les froids rigoureux auxquels

Schéreffendyn, Histoire de Timour-Beg, liv. VI, ch. 29.

succèdent de fortes chaleurs sont autant d'obstacles à la végétation des arbres et des arbustes. Ce n'est qu'au bord des rivières que l'on voit paraître les plus grands arbres, tels que le peuplier blanc et une belle espèce de saule, mais qui dépassent rarement la hauteur de 2 mètres. Quant aux arbustes, ils appartiennent principalement à la famille des légumineuses, et consistent en astragales, en robiniers et en tamarises. On y trouve aussi l'amandier nain, et une espèce particulière de rosiers à fleurs simples. Le riz et d'autres grains sont cultivés en plusieurs cantons avec beaucoup d'industrie et de succès. C'est surtout dans la partie orientale et dans les oasis du sud que ces graines réussissent le mieux. On y ajoute le blé, l'orge et le millet. En d'autres mains que celles des Ouzbeks, ces contrées pourraient devenir florissantes. La vigne et quelques fruits de l'Europe méridionale réussissent dans la Boukharie. Dans les jardins on cultive des pommes, des poires, des cerises, des pêches, des prunes, des figues et des amandes. Le raisin fournit un vin excellent. On cultive aussi des melons, des pastèques, quelques plantes d'agrément, telles que le gaînier (*cercis siliquastrum*), plusieurs espèces de pavots, d'orobes, d'alyssons, et plusieurs plantes d'une grande utilité, telles que la rhubarbe, la garance, le lin, le chanvre, le tabac, le sésame ; enfin le cotonnier y réussit aussi bien que le mûrier, dont la feuille nourrit une grande quantité de vers à soie, et dont l'écorce sert à fabriquer un papier que l'on vend sous le nom de papier de Boukhara.

Il paraît que les montagnes du sud-est, le Belour et l'Hindou-Koh contiennent de l'or, de l'argent, du lapis-lazuli, et une variété de spinelle qui est de couleur rose pâle et que l'on connaît sous le nom de *rubis balais*. Son nom vient du canton de *Balascian*, dont la position est douteuse [1], et que nous croyons être le Badakhchan. Au dixième siècle, avant que l'industrie des naturels eût été paralysée par une longue oppression, on tirait de *Fergana*, canton situé vers les sources du Syr-daria, du sel ammoniac, du vitriol, du fer, du cuivre, du plomb, de l'or et des turquoises ; depuis on y a découvert des mines de mercure. Il y avait aussi, dans la montagne de Zarca, des sources de naphte et de bitume, et « une pierre qui s'enflamme et brûle ; » description qui indique le charbon de terre [2]. Nous étudierons plus en détail les contrées les mieux connues ; mais faisons encore ici l'observation générale que, selon Strabon, dont les connaissances se terminent vers l'Iaxartes, les Scythes de ses contrées manquaient de fer et d'argent, tandis qu'ils pos-

[1] *Marco Polo*, extrait dans notre vol. Ier, liv. XX, p. 236.

[2] *Hadji-Khalfah*, p. 866, trad. MS.

sédaient en abondance l'or et le cuivre. Ces deux métaux sont d'une exploitation plus facile. Les anciens travaux de mines dans l'Altaï et l'Oural, attribués aux Ouigours et aux Finnois, avaient aussi pour objet l'or et le cuivre.

Commençons notre voyage dans le Turkestan par le nord, puisqu'en effet c'est de ce côté que l'on peut, à la suite d'une caravane russe d'Orenbourg, pénétrer dans ce pays négligé des voyageurs modernes : le vaste territoire des *Kirghiz-Kazaks* se présente le premier. Les frontières entre ces nomades et leurs voisins les Chinois et les Russes ne sont pas déterminées d'une manière bien fixe.

Essayons toutefois d'en donner une idée aussi exacte qu'il est possible, d'après les documents les plus récents. Les limites occidentales de Kirghiz sont les bords de la mer Caspienne à partir du 42e degré, et les bords du Iaïk ou de l'Oural jusqu'à son confluent avec l'Ouï vers le 49e degré de latitude. Leurs frontières septentrionales sont formées par une partie des monts Altaï, puis par la rivière Irtyche jusqu'à celle de Tobol, puis enfin la ligne des montagnes de la Sibérie jusqu'au Iaïk. Leur point le plus septentrional de ce côté est le 55e degré de latitude sur la rive gauche de l'Irtyche. Leurs limites orientales sont les lignes de fortifications chinoises, qui s'étendent depuis la petite Boukharie jusqu'aux frontières russes au nord. Quant aux frontières méridionales elles sont tout à fait incertaines : ils rencontrent au sud les Turcomans nomades des rives de la mer Caspienne, puis le khanat de Khiva, le territoire de Tachkend, celui du Turkestan, et enfin les Kara-Kirghiz et les Bouroutes. Ni les Kirghiz-Kazaks eux-mêmes ni leurs voisins méridionaux ne savent exactement où commencent et finissent leurs territoires respectifs.

Cette immense contrée, dont nous venons d'indiquer les limites, présente une superficie d'environ 150,000 lieues géographiques carrées ; elle n'offre que des steppes, au milieu desquelles s'élèvent çà et là de petites montagnes qui ne paraissent se rattacher à aucun des grands systèmes du nord et du sud. Les principales sont les *Oulou-tagh* (grandes montagnes), dont nous avons déjà parlé ; les monts *Svintsovaïa* (de plomb) et *Mednaïa* (de cuivre) qui forment un seul groupe.

Au nord-est de ces montagnes passe la chaîne des monts *Ildighi* (interrompus), qui paraît être une des plus importantes, d'après les récits des Kirghiz. Les monts *Iréméi*, dirigés du nord au sud, touchent par leurs ramifications occidentales aux branches latérales de la chaîne des Ildighi, et au nord reçoivent les monts *Bougly*, qui forment une branche de la chaîne de l'Altaï.

Les monts *Koutché* s'étendent à l'ouest des Iréméi, entre les rivières Irtyche et Ichim.

Sous le nom de *Ak-Tagh* (blanches montagnes), on trouve dans les steppes des Kirghiz quelques chaînes assez hautes.

Sur la rive droite de l'Ichim le mont *Iman*, situé près du lac du même nom, est composé de granit, de quartz et de schiste siliceux.

Les monts *Kara-taou*, qui, au sud, séparent les steppes des Kirghiz des possessions des Turcomans, sont formés de granit et de calcaire, et renferment des mines de cuivre, de fer et de plomb[1].

Sur le territoire occupé par les Kirghiz on rencontre un grand nombre de ruines d'anciens bâtiments dont on ne sait à quel peuple attribuer la construction : les Kirghiz ne savent rien de vraisemblable sur leur origine. Quelques-unes de ces ruines semblent avoir été des pagodes consacrées au culte de Lama, et doivent être rapportées aux Moungols ou Dzoungars; d'autres ressemblent à des mosquées. Quelques-unes sont remarquables par la solidité et la dimension des matériaux dont elles ont été construites. Dans les monts Kén-Kozlan, sur les bords du Kyzyl-Sou, se trouve un édifice en forme de croix, construit en granit; les plafonds en sont écroulés, mais on voit qu'ils ont été peints en rouge et que les murs étaient couverts de stuc. Sur l'étage supérieur régnaient une galerie et un fronton soutenus par quatre colonnes en bois, ornées d'une sorte de stuc. Sur le bord de la rivière Aïagouz qui se jette dans le lac Balkach, on remarque un bâtiment terminé en angle aigu, très-soigneusement construit en belles dalles de pierre, et renfermant, au dire des Kirghiz-Kazaks, trois statues en pierre. Sur les bords du Sara-Sou s'élèvent les ruines d'un ville appelée *Beliane-Ana :* elles occupent une longueur d'environ une lieue et demie sur une largeur d'un quart de lieue. Sur la rive gauche de la Noura florissait jadis une ville nommée *Totagaï* ou *Botagaï;* elle occupe une étendue de deux lieues et demie, et l'on y remarque les restes de deux temples. Enfin dans la partie méridionale du territoire occupé par les Kirghiz, on voit encore les restes de plusieurs villes, dont l'origine remonte, à ce que l'on croit, à l'époque de Djenghiz-Khan.

Il est prouvé depuis longtemps par les savantes recherches de Klaproth, que l'on donne en Europe le nom de Kirghiz à deux nations fort distinctes par leur origine, bien qu'elles se confondent par leur langage[2]. Celle dont

[1] Description des hordes et des steppes des Kirghiz-Kazaks ou Kirghiz-Kaïssaks, par M. Al. de Levchine, traduite du russe par Ferry de Digny. 1 vol. in-8°. Paris, 1840.

[2] *Klaproth :* Sur la langue des Kazaks et des Kirghiz.

nous nous occupons ici se donne elle-même le nom de Kazak ou Kaïzak, qui signifie *homme de cheval,* selon les uns, et *guerriers*, selon les autres, et repousse la dénomination de Kirghiz, qui appartient à un peuple tout différent, et qui, loin d'avoir des liaisons avec les Kirghiz-Kazaks, est connu au contraire par la haine invétérée qu'il leur porte. Ce peuple existe encore aujourd'hui sous le nom de *Kara-Kirghiz* (Kirghiz noirs) et de Kirghiz sauvages : ce sont là les véritables Kirghiz. L'origine de ce peuple se perd dans la nuit des temps fabuleux de l'histoire turque. Aboulghasi Baïadour, qui écrivait en 1630, dit que l'un des petits-fils d'Oghouz-Khan se nommait Kirghiz, et que conséquemment les Kirghiz doivent être ses descendants. Selon la généalogie d'Aboulghazi, Oghouz-Khan descendait de Japhet au neuvième degré.

Sortis de la Sibérie méridionale, où ils s'étendaient depuis les bords de l'Irtyche jusqu'à ceux du Jenisseï, ils sont en grande partie réunis aux *Bouroutes,* qui se tiennent à l'est des monts Bolour.

Quant aux Kazaks ou Kirghiz-Karaks, leur origine, quoique moins ancienne que celle des Kara-Kirghiz, est tout aussi incertaine. Comme ils ont toujours été nomades, et qu'ils n'ont ni chroniques, ni monuments, il est impossible d'écrire leur histoire d'une manière un peu précise. Selon une de leurs traditions, ils descendent des Nogaïs, qui erraient et campaient sur le Volga, et prétendent que leurs ancètres sont trois frères, qui s'enfuirent de l'autre côté de la mer Caspienne à l'époque où les Russes prirent Astrakhan. C'est de ces trois frères que descendent, disent-ils, les trois *Iouz* ou *hordes* entre lesquelles ce peuple se divise encore aujourd'hui. Mais leurs traditions sont tellement variées qu'il est difficile d'en tirer quelques renseignements positifs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à une époque très-reculée ils formaient déjà une nation puissante et redoutée. Ferdousi, qui vivait au commencement du onzième siècle, parle des Kazaks comme de cavaliers armés de lances, qui s'étaient rendus redoutables par leurs brigandages et leurs massacres.

D'après les écrivains orientaux, les Kirghiz-Kazaks appartiennent à l'une des branches de la race si nombreuse des Turcs. Soumis par Djenghiz-Khan, ils passèrent sous la domination de son fils Djoutchir. Bien qu'ils fissent partie de la horde d'or, ils étaient gouvernés par leurs propres khans Après la ruine de cette horde, un grand nombre de tribus, tels que des Ousbeks, les Kiptchaks, les Naïmanes, les Kourades, les Djalaïrs, les Kanklys, etc., se réunirent, vers le commencement du seizième siècle, aux Kazaks, qui étaient alors assez puissants pour pouvoir mettre sur pied

400,000 cavaliers. Ils avaient pour chef Arslane. Ces renseignements sont consignés dans les écrits du sultan Baber, fondateur du célèbre empire du Grand-Mogol dans l'Inde. Il donna une de ses filles à Arslane-Khan, et fut le témoin oculaire de sa puissance.

L'époque de la division du peuple kasak en trois hordes (*orda* en tatare) ou iouz est tout à fait inconnue. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, on sait par une tradition populaire qu'un de ses khans les plus puissants partagea toute la nation entre ses trois fils : la part de l'aîné se nomma *Grande-Horde;* celle du second la *Moyenne*, et celle du cadet la *Petite.* Dans l'origine ces dénominations étaient en rapport avec le nombre de familles de chacune de ces hordes; mais depuis le commencement du quatorzième siècle les dissensions intestines et les guerres ont changé l'importance numérique de chacune d'elles : la Grande horde est devenue la moins importante, et c'est la Moyenne horde qui est la plus peuplée.

Chaque horde se divise en plusieurs *races*, chaque race en un certain nombre de *tribus*, chaque tribu en *sections,* chaque section se subdivise encore en *parties,* et toutes ces divisions ont des noms différents.

Toute la nation se partage en deux ordres : en *kost blanc* et en *kost noir*, c'est-à-dire en noblesse et en bas peuple. Le *kost blanc* se compose principalement des khans et de leurs descendants qui ont le titre de sultans. Ces chefs prétendent être issus de Djenghiz-Khan. On range dans le *kost noir* non-seulement le bas peuple, mais encore les anciens et les autres chefs qui n'ont pas de dignité héréditaire.

Chaque horde est gouvernée par des *anciens,* des *béhadirs*, des *begs*, des *sultans* et des *khans*. Un ancien est ordinairement un vieillard qui a de la fortune et une famille nombreuse. Les béhadirs sont des hommes d'une bravoure reconnue, d'un esprit juste et entreprenant, qui combattent en partisans pendant la guerre. Le titre de beg est censé héréditaire, mais de fait il est électif. Celui qui ne peut le soutenir par son mérite et ses qualités, le perd bientôt, tandis que celui qui sait se faire estimer l'obtient, soit par l'habitude qui s'établit insensiblement de lui donner une qualification honorifique, soit parce qu'une assemblée se réunit exprès pour lui conférer ce titre honorable. Les sultans sont en général tous les parents du khan; ils conservent toujours quelque influence sur le peuple. On les nomme *toura* ou seigneurs; mais s'ils sont sans mérite, ils sont aussi sans crédit. Le khan a, par le fait, droit de vie et de mort sur ses sujets : ceux-ci n'ont quelque garantie contre son despotisme que dans l'opinion publique, qui est très-puissante chez ces peuples nomades. Il arrive souvent que, mé-

content d'un chef injuste, le peuple en choisit un autre. Le khan est donc obligé de se conformer aux lois du koran; mais alors il a soin de s'attacher un mollah qui lui soit dévoué et qui interprète le code sacré selon ses vues particulières. Il s'entoure aussi de conseillers qui sont pour la plupart des anciens fort estimés dans sa horde, et qu'il tâche de captiver par des libéralités et des flatteries. Mais toutes ces précautions ne lui suffiraient pas pour conserver son pouvoir s'il ne parvenait pas à se concilier l'assentiment général par son courage, sa hardiesse et son activité, et à en imposer à ses ennemis par une juste sévérité.

La *petite horde*, la plus occidentale, se compose de 160,000 tentes ou familles. « En été, dit M. Klaproth, elle campe principalement sur les « rivières Soundouk, Or, Mourza-Boulak, Ilek et Khobda, qui toutes se « jettent dans la gauche du Iaïk, entre Kizylskaïa et Iletskoï-Gorodok. En « hiver, elle occupe les endroits suivants : les bords des rivières Kamy- « chloï-Irghiz et Taïl-Irghiz, formant l'Oulou-Irghiz, qui se jette dans le « lac bourbeux d'Ak-Sakal; puis le désert sablonneux appelé Kara-Koum, « au sud de ce lac : le canton de Tournak sur les bords du Syr-daria; le « Jemba ou Djem de la mer Caspienne; à l'ouest de cette rivière, les can- « tons appelés Boursouk; le voisinage des lacs Taïsougan et Karakoul, « entre le Jemba et le Iaïk; les rivières Ouïl et Kouïl, qui viennent de « l'est, et se jettent dans ces lacs; enfin les rives du Kaldagaïda et du « Bouldourta, qui se perdent dans les lacs marécageux de la gauche du « Iaïk. »

La *horde moyenne* campe souvent au delà des monts Altyn-toubé, dans la steppe d'Ichim. Les Russes comprennent sur leurs cartes tout cet espace dans les limites de leur empire, mais c'est une souveraineté nominale. Cette horde est la plus puissante et la plus riche, elle compte environ 165,000 familles. « Ses campements commencent à l'orient, au Sarasou, « à l'Irtyche, au lac Dzaïsang (*Dzaïsang-noor*) et à l'Ichim supérieur; ils « s'étendent sur les sources du Tobol et les rivières nommées Tourghen, « jusqu'au lac Ak-Sakal, où ils atteignent ceux de la petite horde. En « hiver, ces Kirghiz habitent les contrées qui avoisinent le lac Bal- « khach [1]. »

La *grande horde* étend sa domination au sud-est du lac Aral, sur les bords des rivières de Sara-sou et de Syr; aux environs des lacs de Kara, Ala, Al-sou, et Anamas; dans le voisinage des monts Kara-taou, Tarbagataï; sur d'autres points voisins des frontières de la Chine, dans l'ancien

[1] *Klaproth :* Sur la langue des Kazaks et des Kirghiz.

pays de Dzoungars, et jusqu'auprès des villes de Kachkar, Tachkend en Turkestan. Malgré son nom, cette horde est la plus faible des trois; elle ne comte qu'environ 75,000 tentes ou familles.

L'habitation des Kirghiz est une *Kibitka* ou *iourte*, tente demi-sphérique composée d'une treillis de bois, recouvert de feutre, ayant à sa partie supérieure une grande ouverture ronde qui s'ouvre et se ferme à volonté, et sert à donner de l'air ou à offrir un passage à la fumée lorsqu'on y fait du feu.

Ces tentes ont 2 à 3 mètres de hauteur et 4 à 9 de diamètre. Celles de sultanes sont couvertes en drap rouge et doublées en étoffe de soie.

Belliqueux, féroces et passionnés pour la vie aventureuse, les Kirghiz-Kazaks prétendent qu'ils perdront leur liberté dès qu'ils habiteront des maisons et qu'ils se livreront à l'agriculture.

Un Kirghiz enlève et replace sa tente en une demi-heure, et la transporte sans cesse à dos de chameau, dans les lieux où il trouve pour son troupeau de bons pâturages et de l'eau. Cette vie nomade qui fait le bonheur du Kirghiz est, en effet, assez agréable en été, mais on de la peine à concevoir qu'elle ne soit pas insupportable en hiver. Pendant cette saison, la violence du vent fait entrer dans la tente d'énormes flocons de neige par la porte et par l'ouverture supérieure, et quelquefois il renverse l'édifice de feutre avec tous ses habitants. Les Kirghiz, entourés de tous côtés de monceaux de neige, ne sortent presque pas de leurs tentes : là, accroupis autour d'un feu alimenté par du bois, et quand le combustible manque, par la fiente de bestiaux séchée au soleil, ils souffrent presque également du chaud et du froid.

Rarement les Kirghiz campent en grand nombre dans un même lieu; leurs troupeaux seraient trop à l'étroit. Ils forment des sociétés de quelques familles unies par les liens du sang ou par des avantages réciproques. Ces villages mobiles se nomment *aouls*.

A en juger par leur extérieur, les Kirghiz tiennent à la fois des Mongols et des Turcs. Leur visage n'est ni aussi plat, ni aussi large que celui des Kalmouks; mais leurs yeux noirs et peu ouverts, quoique moins obliques, leur nez écrasé, leurs grandes oreilles, leur petite bouche, leurs pommettes saillantes et leur barbe qui forme une petite touffe au bout du menton, les distinguent des races turques et les rapprochent des races mongoles. M. Levchine attribue ce mélange de caractères à la préférence qu'ils donnent aux femmes kalmoukes sur les leurs. Voisins d'un côté des Dzoungars et de l'autre des Kalmouks, ils leur enlèvent continuellement des femmes. Les hommes ont en général les cheveux d'un blond foncé et le teint basané. Ils

sont bien faits, robustes, d'une taille moyenne, mais sont mous et lents dans leurs mouvements. Les femmes ont les cheveux noirs, le teint vif et animé, les yeux petits, mais brillants et pleins de feu, le nez écrasé et les pommettes saillantes. Les deux sexes ont en général la physionomie agréable.

Les Kirghiz jouissent en général d'une vue très-perçante ; ils restent sans difficulté un jour sans boire et deux sans manger ; mais aussi à la première occasion ils boivent et mangent d'une manière extraordinaire. Ils naissent pour ainsi dire à cheval et manient les chevaux les plus farouches avec une hardiesse et une facilité remarquables ; les femmes mêmes ne le cèdent pas aux hommes sous ce rapport, et quelquefois elles les surpassent ; elles suivent même quelquefois leurs maris au combat : les uns et les autres se servent d'étriers extrêmement courts. Les hommes manient avec adresse l'arc et les flèches ; ils se servent peu du fusil, et ne connaissent presque pas le pistolet.

En général ils parviennent à un âge avancé : il n'est pas rare de voir parmi eux des vieillards de quatre-vingts ans ; on y rencontre même quelquefois des centenaires.

Leurs maladies ordinaires sont les fièvres intermittentes, les rhumes, l'asthme : la maladie vénérienne est répandue parmi eux, mais ils craignent davantage la petite vérole [1].

La langue des Kirghiz est un dialecte turc ; mais leur prononciation est très-forte, et ils aiment le style allégorique. Enclins à la mélancolie, le murmure des eaux rapides du Syr charme leurs nombreux loisirs. Ils passent souvent la moitié de la nuit, assis sur une pierre, à regarder la lune et à improviser des paroles assez tristes sur des airs qui ne le sont pas moins. Ils ont aussi des chants historiques qui rappellent les hauts faits de leurs héros, mais ces sortes de poëmes ne sont chantés que par des chanteurs de profession [2].

Le costume des Kirghiz est long et ample comme chez la plupart des Orientaux. Celui des hommes se compose en été d'une ou de deux robes ouvertes qu'ils nomment *tchapanes*, et d'un plus grand nombre en hiver ; d'une ceinture à laquelle pendent le couteau et la *kalta*, sorte de petit sac dans lequel ils tiennent leur briquet, leur amadou, leur tabac et leur cachet ; d'un pantalon tellement large qu'ils le mettent souvent par-dessus la robe ; de grandes bottes pointues, dont la pointe se relève vers le cou-de-pied en

[1] *Pallas*, t. I, p. 160.

[2] *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

manière de talon tellement haut, qu'à moins d'y être accoutumé on ne peut marcher avec cette chaussure. Ils se coiffent d'un bonnet rond à pointe sur lequel, lorsqu'ils vont en voyage ou en visite, ils en mettent un autre qui, en été, est en feutre blanc fait de laine de mouton avec des pans recourbés et tailladés, et en hiver en fourrure et à trois oreilles. Ils se rasent généralement la tête; cependant quelques jeunes gens se mettent les cheveux en tresses. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes; il est long et large comme le leur : elles ont aussi des pantalons et des bottes. La coiffure d'une femme mariée se compose d'un haut bonnet en forme de cône tronqué, dont la partie supérieure est enveloppée d'un voile de mousseline ou de soie. Les jeunes filles portent des bonnets de velours ou de brocart en forme de pain de sucre. Les femmes et les filles ont les cheveux tressés; au bout de chaque tresse elles attachent des plaquettes d'argent, des nœuds en rubans et des pierres figurant de petites têtes de serpent.

Les Kirghiz-Kazaks combattent avec la lance, le sabre, les flèches, le tchakane, sorte de petite hache à manche fort long, et le fusil à mèche, armé d'un support qui se détache du côté de la crosse et sert d'appui à l'arme au moment de tirer. Ils emploient comme arme défensive la cotte de mailles et quelquefois le casque.

Leur religion est un mahométisme corrompu mêlé de pratiques d'idolâtrie. Ils n'observent ni les ablutions, ni les jeûnes, ni les cinq prières par jour prescrites par le Koran. Ils n'ont ni mosquées construites par eux, ni mollahs indigènes. Ils ont une grande confiance dans les devins et les sorciers, qui chez eux se divisent en plusieurs catégories.

Le Kirghiz passe pendant l'été la plus grande partie du jour à dormir pour se garantir de la chaleur; et il ne quitte pas sa tente pendant l'hiver, parce que la neige couvre tous les chemins. Ses femmes, car il peut en avoir autant que sa fortune le lui permet, et ses filles le dispensent de tous soins relatifs au ménage. Cette oisiveté produit naturellement chez le Kirghiz un besoin immodéré de volupté, de luxure, de babil; elle le rend indolent, mais curieux à l'excès, et avide de toutes sortes de nouvelles vraies ou fausses.

Il n'y a que les riches Kirghiz qui peuvent avoir plusieurs femmes, parce que celui qui se marie paie au père de la jeune fille ce qu'ils nomment le kalym, sorte de présent de noce proportionné à la fortune des contractants, ainsi qu'au nombre de femmes du futur époux : de sorte que la seconde femme coûte plus cher que la première, et la troisième plus encore que la seconde. Tant que le kalym n'est pas acquitté, le mariage reste suspendu;

mais le futur a droit de visiter sa prétendue en particulier, et même de cohabiter avec elle, à la condition de ne pas attenter à sa vertu.

La première femme reçoit la dénomination de *baïbitcha* ou femme riche : c'est la véritable maîtresse de la maison. Quand même le mari ne l'aimerait pas, il doit la respecter et y obliger les autres femmes, qui, étant toutes égales entre elles, se trouvent en quelque sorte dépendre de la baïbitcha.

La mort d'un Kirghiz doit être suivie des regrets de ses parents, et de toutes les marques du désespoir feint ou réel de ses femmes. Celles-ci doivent pousser des cris et des gémissements, et s'arracher les cheveux en faisant l'énumération des vertus du défunt et l'éloge de sa bravoure. Ces scènes de désespoir durent fort longtemps ; quelques femmes les renouvellent soir et matin pendant un an en présence d'un mannequin revêtu des habits du mort, et qui le représente aux yeux des pleureuses.

La cérémonie la plus importante dans les hordes des Kirghiz-Kazaks est l'élection d'un khan. Lorsque ceux qui doivent procéder à cette élection sont réunis en nombre suffisant, on étend des tapis et des feutres sur lesquels les sultans, les anciens, les begs et les chefs de tribus s'asseoient dans l'ordre de la distinction et de la puissance ; le peuple se tient debout derrière eux. La séance d'abord tranquille, devient tumultueuse : les plus hardis parleurs animent la discussion, les plus puissants donnent l'impulsion aux débats ; enfin, tous confusément entament des disputes qui durent de un à trois et quatre jours. Lorsque le khan est élu, quelques sultans des plus distingués accompagnés d'anciens vont lui annoncer sa nomination ; puis ils le font placer sur une pièce de feutre blanc des plus fines, et après l'avoir élevé au-dessus de leurs têtes ils le déposent à terre. Alors tout le peuple vient précipitamment les remplacer ; des bras vigoureux élèvent une seconde fois le nouveau chef et le balancent quelque temps au milieu des acclamations de toute l'assemblée. Puis on met en pièces le feutre qui a servi de pavois, et chacun s'efforce d'en emporter quelques lambeaux comme un souvenir de ce qu'ils ont contribué à l'élection. Cette cérémonie est un reste des usages du temps de Djenghiz-Khan. La reconnaissance du nouveau chef éclate alors par une fête qu'il donne à tout le peuple présent, et dans laquelle il n'épargne pour les repas, ni chevaux, ni moutons, ni koumys.

Les tribus de Kirghiz-Kazaks qui habitent le territoire russe sont les seules que l'on puisse considérer comme soumises à la Russie ; mais, malgré leurs actes de soumission plusieurs fois répétés, on doit regarder la masse des Kirghiz comme complétement indépendante, ayant avec le gou-

vernement russe les mêmes rapports qu'avec le gouvernement chinois, et pillant les caravanes russes comme des convois ennemis.

Toutefois, ils peuvent être d'un grand secours à la Russie dans une expédition militaire que cette puissance dirigerait vers les possessions anglaises dans l'Inde.

Il règne ici, pendant l'hiver, un vent du nord très-impétueux, accompagné de neige, d'un froid excessif et de tourbillons si violents, qu'ils élèvent des colonnes de poussière de trente pieds de haut; cependant la neige n'y séjourne que très-peu de temps, du moins vers les bords de la mer Caspienne [1].

Cette saison rigoureuse ne dure en tout que trois mois : décembre, janvier et février. Le printemps commence en mars et est très-court; l'été, généralement très-chaud, est tempéré dans quelques endroits par des vents frais et des pluies abondantes; l'automne se prolonge jusqu'à la fin de novembre.

Le lac salé d'*Indersk* (*Inderskoe)*, à 2 lieues des bords du fleuve Oural, mérite, selon Pallas, le nom d'une merveille de la nature. C'est une flaque d'eau de 4 à 5 lieues de longueur sur 2 à 3 de largeur, tellement imprégnée de sel, que la surface en paraît toute blanche; des sources salées y portent constamment de nouveaux aliments; les brouillards qui s'en élèvent sont chargés de particules de sel; les rivages présentent un mélange étonnant de couches argileuses et marneuses, d'écailles d'huitres, de cristaux d'alun et de soufre.

Les plantes salines dominent dans cette contrée stérile; cependant, le long des rivières, il croît diverses espèces d'arbres; il y a des vallées ou bas-fonds très-agréables en été. Sans des pâturages étendus, les Kirghiz ne pourraient pas nourrir des chevaux, des chameaux, 3 à 4,000 pièces de gros bétail, des brebis et des chèvres. On a assuré à Pallas que des individus de la moyenne horde possédaient jusqu'à 10,000 chevaux, 300 chameaux, 20,000 brebis, et plus de 10,000 chèvres. Leurs dromadaires, qu'ils tondent tous les ans comme les brebis, fournissent une grande quantité de poil laineux, que les Russes ou les Boukhares achètent. Ils font leur nourriture ordinaire de l'espèce de mouton à large queue, et l'agneau y est d'un goût si délicat, qu'on l'envoie d'Orenbourg à Pétersbourg pour les tables du palais. Les steppes fournissent beaucoup de gibier, des loups, des renards, des blaireaux, des hermines, des belettes, des marmottes. Dans les mon-

[1] *Pallas :* Voyage, t. I, p. 618 (in-4°). *N. Rytschkow :* Topographie d'Orenbourg; dans *Busching :* Magasin géogr., t. VI.

tagnes du sud et de l'est, on voit errer les brebis sauvages, le bœuf du Thibet ou le yak, les chamois, les chacals, les *kulans* ou ânes sauvages. On y rencontre souvent le tigre royal, qui pénètre même beaucoup plus au nord. Les Kirghiz ont dressé à la chasse des aigles de l'espèce nommée en russe *berkout*. Dans les vastes marécages on voit fourmiller les oies, les canards et d'autres oiseaux aquatiques. Des serpents blancs de la louguenr de deux mètres et au delà effrayèrent les troupes russes; mais les Kirghiz disent que ces reptiles ne font aucun mal. Ils craignent beaucoup une espèce d'araignée venimeuse, noire, velue, qui a huit yeux, et qui est de la grosseur d'une noix.

Les deux hordes dites *petite* et *moyenne* jurent *fidélité* à l'empereur de Russie par leurs députés; mais ils ne se reconnaissent nullement pour ses sujets, et ne lui paient aucun tribut. Au contraire, la Russie leur fait de petits présents annuels. Les caravaves de Boukharie, de Khiva et de Tachkend paient un droit de transit pour passer à travers les terres des Kirghiz et sous leur escorte.

Libres de tout joug despotique et pourvus en abondance de toutes les nécessités, les Kirghiz mènent une vie beaucoup plus agréable que l'on ne croit communément. La chair de leurs moutons et le lait de leurs juments les nourrissent. La lance et le fusil à mèche sur le bras, ils pillent toutes les contrées voisines. Ils ne sont point sanguinaires, mais ils mettent dans leur brigandage une adresse qui déconcerte les garnisons russes. Ils aiment à enlever les femmes des Kalmouks, parce qu'elles conservent longtemps les attraits de la jeunesse. Ces infatigables brigands se regardent entre eux comme frères: ils se font servir par des esclaves qu'ils prennent dans leurs incursions. Les harnais de leurs chevaux sont couverts de riches ornements. Chevaliers sauvages, les Kirghiz aiment les jeux, les exercices, les courses à cheval. Dans les funérailles des riches, l'héritier, semblable à Achille, distribue des esclaves, des chameaux, des chevaux, des harnais et d'autres magnifiques prix aux vainqueurs dans la course à cheval. Ils passent des rivières sur des ponts formés de nattes de jonc roulées, et réunies par deux cordes tendues. Leur poudre à fusil *blanche*, dont ils cachent la fabrication, paraît un objet digne de recherches.

Ce fut vers le commencement du dix-septième siècle que ces peuples, autrefois chamaniens, gagnés par les prédications des prêtres du Turkestan, se soumirent à la circoncision. Mais Pallas, en 1769, les trouva livrés à toutes les extravagantes superstitions de la magie. Les morts sont honorés chez eux; tous les ans ils célèbrent une fête en leur mémoire.

Les Kirghiz font quelque commerce avec les russes; Orenbourg en est l'entrepôt ordinaire. La horde moyenne va jusqu'à Omsk en Sibérie. On évalue à 150,000 le nombre des brebis qu'ils conduisent tous les ans à Orenbourg; outre cela, ils fournissent une grande quantité de chevaux, de bétail, d'agneaux, de pelleteries, de poil de chameau et de camelots; ils prennent en échange des ouvrages de manufactures, surtout des draps et de la quincaillerie; ils portent en Boukharie et à Khiva des esclaves persans, turcomans et quelquefois russes; ils en reçoivent en échange des chameaux et du bétail.

Au sud du pays des Kirghiz ou des Kazaks, la géographie se perd dans un labyrinthe de petites divisions, la plupart mal connues, et que nous allons tâcher de déterminer. Tout le pays qui s'étend sur les deux rives de l'Iaxartes, jusqu'à la chaîne des monts Ak-Tagh, était compris dans l'ancien *Turkestan*, division déjà connue de Moïse de Khorène, dans le cinquième siècle de l'ère vulgaire, et qui peut-être correspondait au fameux *Touran* des écrivains persans et arabes. On distinguait le Turkestan occidental d'un autre qu'on appelait *oriental*, et qui paraît avoir embrassé une partie de la Kalmoukie et de la petite Boukharie.

Le Turkestan renfermait, selon les géographes orientaux, la province de *Ferghanah* ou *Fergana*, où sont les villes d'*Andekhan*, d'*Akhsikat* et autres, sur le haut Sihoun; celle d'*Osrouchnah*, avec un chef-lieu de même nom; celle d'*Ylak* ou *Ylestan*, où coule la rivière de Tounkat, affluent du Sihoun[1], et où s'élevait *Otrar*, l'ancienne capitale, non loin des ruines d'*Iessi*, capitale plus ancienne encore, et qui répond peut-être à l'*Issedons Scythica* des Grecs[2]; enfin l'*Al-Chac*, qui se prolongeait vers l'embouchure du fleuve Sihoun.

Les relations modernes ne connaissent presque plus ces divisions; elles nous représentent le *Turkestan* actuel comprenant tout le territoire de l'ancienne *Tatarie indépendante*, et devant son nom au district de Turkestan qui appartient au khanat de *Khokhan*.

Ce pays est arrosé par la rivière de Karasou, qui se jette dans le Syr; le sol y est assez fertile en coton, en millet, blé et châtaignes, mais il est médiocrement cultivé. On y voit l'araignée venimeuse dont nous venons de parler, et une espèce de lézards qui ont les pieds hauts de 30 centimètres.

La capitale de cet État porte aussi le nom de *Khokhan* ou *Khokand;* elle est située dans une plaine, sur un petit affluent et à peu de distance de la

[1] *Aboulfeda:* Descript. Chorasmiæ et Maweralnaræ, p. 50 *sqq.* (Géog. Min.).

[2] *Hadji-Khalfah,* p. 908.

rive gauche du Syr-daria. Grande et composée de rues étroites, non pavées, mais arrosées par des ruisseaux d'eau courante, elle n'a que des maisons en terre, et pour seul moyen de défense le château du khan. Cependant cette ville est en progrès et s'embellit de jour en jour. On dit qu'elle renferme 400 mosquées et chapelles, et que sa population est de 150,000 âmes ; quelques voyageurs ne la portent qu'à 60,000, ce qui nous semble plus vraisemblable; les vastes écuries du khan, bâties en briques, et quelques mosquées, sont ses principaux édifices. Elle a deux bazars assez bien approvisionnés. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de coton, et des soieries brochées en or et en argent, des draps et d'autres tissus. C'est dans les plaines qui environnent cette ville que Djenghiz-Khan avait coutume de rassembler le conseil géneral de tous les khans ou chefs militaires de ses vastes États, réunions auxquelles on compta quelquefois jusqu'à 500 ambassadeurs de peuples conquis. A l'est de Khokhan, on trouve *Andekhan* ou *Andadkhan*, autrement *Andidjan*, *Indedjan*, agréablement située au milieu de jardins; cette ville passe pour une des plus remarquables du Khanat. Plus loin on trouve, dans la même direction, *Ooch* ou *Takhti-Souleïman*, ville célèbre par le tombeau d'Asef-Barkhia, visir de Salomon, qui attire au printemps un grand nombre de pèlerins. Ce monument consiste en une petite maison carrée placée sur la montagne de Takhti-Souleïman, dont le nom signifie *trône de Salomon*, et dont les cimes s'élèvent à près de 2,000 mètres. Suivant la tradition rapportée par le baron de Meyendorff, Salomon égorgea près de ce lieu un chameau, dont on voit encore le sang rougir le rocher. « Si l'on ressent des douleurs de rhumatisme ou d'autres « maux, on s'étend sur une pierre plate qui est là, et le mal passe infailli- « blement. Tous les voyageurs qui arrivent de ce pays parlent de ce but de « pèlerinage : plusieurs m'ont assuré qu'on n'y voit point de traces de co- « lonnes; M. Nazarov prétend y avoir vu les restes de deux anciens édifices, « sous lesquels se trouve une caverne[1]. »

A environ 110 lieues au nord de Khokhan, la ville qui porte les deux noms de *Turkestan* et de *Taras* ou *Toros* renferme mille maisons bâties en terre; autrefois elle était grande, florissante, et le chef-lieu d'un khanat. Un prince kirghiz y résidait. Elle est entourée d'un fossé large de 5 mètres qu'on peut remplir d'eau à l'approche de l'ennemi. C'est une ville qui renferme les tombes de plusieurs saints personnages : de tous ceux qui y sont enterrés *Kora-Ahmed-Khodja* est le plus révéré. Près du monument qui lui est consacré, on remarque une immense marmite de plus de 4 mètres de

[1] Baron *G. de Meyendorff :* Voyage d'Orenbourg à Bouhkara, p. 118.

diamètre, qui sert à faire cuire les aliments que les gens riches font distribuer à certains jours aux pauvres.

A une trentaine de lieues au nord-ouest de Khokhan, *Tachkent*, ou *Tachkend*, située sur les bords de canaux dérivés du Tchirt-chik, affluent du fleuve Syr ou Sihoun, renferme, dit-on, 6,000 maisons; mais le baron de Meyendorff ne lui en accorde qu'un peu plus de 3,000. Elle est entourée, sur une étendue de 4 lieues et demie, d'une haute muraille en briques séchées, ouverte de 12 portes. On y voit un grand nombre de vieilles mosquées qui attestent sa splendeur passée, probablement à l'époque où elle s'appelait *Chach*. Elle renferme 10 médresséhs ou écoles. Son territoire, arrosé par des canaux d'irrigation, produit les fruits les plus exquis. Le climat dont on y jouit est agréable. Ses habitants font un petit commerce; ils cultivent le pêcher et la vigne, le froment, le coton et la soie; l'hiver n'y dure que trois mois; les montagnes renferment de l'or. Dans ses environs s'élève un fort qui peut être occupé par une garnison de 10,000 hommes.

Marghalan, appelée aussi *Marghilan* ou *Marghinan*, au pied des monts Kachgar, est, dit-on, de la grandeur de Khokhan. C'est une antique cité, qui fut la capitale du Khanat. Elle est entourée d'une mauvaise muraille en terre, et remplie de portiques et d'anciens monuments. Au centre s'élève un édifice dans l'intérieur duquel on conserve un étendard en soie rouge, qui passe aux yeux des habitants pour avoir appartenu à Alexandre le Grand, qui, à son retour de l'Inde, serait mort dans cette ville. Les prêtres promènent cet étendard à l'arrivée de chaque nouveau gouverneur. A une lieue de la ville, la forteresse d'*Yarmazar* peut, dit-on, renfermer 20,000 hommes.

Khodjend, sur la rive gauche du Sihoun, à une vingtaine de lieues au sud de Tachkend, est grande et bâtie en terre sur un sol élevé. On y fabrique une grande quantité de cotonnades, dont elle fait un important commerce avec les Russes. A 20 lieues au nord-est de Khodjend, *Akhsikat* ou *Akhssia* passe pour être le chef-lieu de la province de Ferghanah, dans laquelle il existe des mines d'or et d'argent. *Sousak* est une petite forteresse dans les montagnes. *Nemengan* est un petit chef-lieu de gouvernement. *Ouratepeh*, à une vingtaine de lieues de Khokhan, est bâtie entre deux collines et entourée de hautes murailles crénelées. Il ne faut pas confondre cette ville avec *Ouratoupa* qui s'élève à 10 lieues au nord-ouest de Khodjend, sur la rive gauche du Syr.

L'état de Khokhan s'est considérablement accru par des conquêtes depuis 1815. Il occupe maintenant, dans le Turkestan, le deuxième rang

pour la population, et le troisième pour l'étendue. On estime qu'il renferme environ 3,000,000 d'habitants, et qu'il a 160 lieues de longueur sur 70 de largeur, et 10,000 lieues carrées de superficie. La plus grande partie du territoire est d'une grande fertilité; on y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et de houille. Les habitants s'occupent beaucoup d'agriculture et de l'éducation des bestiaux. Les manufactures de soieries et de cotonnades y sont florissantes, et le commerce avec la Chine, la Boukharie et la Khivie, jouit d'une grande activité.

Le pays est gouverné par un khan, ouzbek de la tribu des Youz, et qui prétend descendre de l'empereur Baber. Il entretient une armée de 10,000 hommes de cavalerie qui ne tiennent la campagne que pendant deux mois, et à laquelle se réunissent 30 à 40,000 hommes fournis par les tribus et qui ne s'engagent que pour un mois chaque année. Aussi les guerres sont-elles courtes et n'interrompent-elles pas le commerce. L'artillerie du beg de Tachkend consiste, comme en Perse, en petits canons portés par des chameaux.

Dans ce pays, qui est mahométan, les prêtres sont juges et siègent avec les gouverneurs. Les procès s'instruisent sans écritures; les crimes de haute trahison, d'usure et d'adultère sont punis de mort; le voleur est condamné à perdre la main, et le meurtrier à servir comme esclave les parents de celui qu'il a tué, à moins qu'il ne puisse se racheter.

Les *Karakalpaks* habitent aussi les bords du Sihoun. Cette peuplade se nomme elle-même *Kara-Kiptchak,* c'est-à-dire les *Kiptchak* noirs ou tributaires. C'est une tribu des Tatars de Kiptchak subjugués par les Kirghiz. Ils se divisent en hordes ou *oulous* supérieure et inférieure. En 1742, la horde inférieure, qui était alors de 15,000 familles, rechercha la protection de la Russie ou du *Tzar blanc;* mais les Kirghiz détruisirent presque cette tribu, qui osait invoquer contre eux un secours étranger. Ils ne comptent plus maintenant que 2 à 3,000 guerriers.

Les chefs des *oulous* se donnent pour descendants de Mahomet. Il y a une sorte de noblesse. Le genre de vie ressemble à celui des Bachkirs en Russie. Les cabanes d'hiver ont un emplacement fixe; celles d'été sont mobiles. Le soin de l'agriculture s'allie à celui des bestiaux. N'ayant que peu de chevaux, ils se servent de leurs bêtes à cornes pour le trait et la selle. Ils exercent avec succès plusieurs métiers; ils vendent à leurs voisins des couteaux, des sabres, des fusils, des marmites et de la poudre à tirer. Ils sont mahométans et connaissent assez bien les préceptes de leur religion.

Le pouvoir des *khans* est borné par l'influence dont jouissent les *khodcha* ou prêtres, et les *seits* qui prétendent descendre de Mahomet.

Les *Troukmènes* ou *Turcomans* habitent toute la côte orientale de la mer Caspienne, pays sablonneux, rocailleux et presque dépourvu d'eau, excepté près de la côte. La chaîne des monts de *Manghichlak,* qui occupe une longueur de 80 lieues, est peu élevée, très-escarpée et coupée de ravins; elle présente, du côté de la mer, des roches calcaires, remplies de coquillages littoraux, des couches de marne et d'argile, beaucoup de sources de naphte et de pétrole, et quelques indices de plomb et de cuivre [1]. On rencontre sur le rivage des *conglomérats* de coquillages et de sable, cimentés par du calcaire et quelquefois par du bitume; plus loin de la mer, ces masses sont déjà entièrement durcies. Les eaux sont salées ou saumâtres.

La chaîne de Manghichlak se dirige de l'est à l'ouest jusqu'au cap appelé *Touk-Karagan*, qui forme le côté méridional du golfe de *Kottchak-Koultiouk,* à l'entrée duquel se présentent les îles *Sviatoï*, *Koulal* et *Dolgoï* qui sont inhabitées. A 15 lieues à l'est du cap Touk-Karagan se présente un enfoncement appelé aussi Manghichlak, près duquel campent, l'été, des Mank ou Nogaï; une langue de terre s'y avance dans la mer et forme un port qui est peu fréquenté, parce qu'il est exposé aux brigandages continuels des Turcomans [2]. A quelque distance de là se voit le mont *Abichtcha,* volcan dont le cratère vomit constamment des vapeurs sulfureuses.

Au sud du golfe de Kottchak-Koultiouk se trouve le *golfe Alexandre,* dans lequel le *Siribach* et le *Kitthi* ont leur embouchure. A 60 lieues au sud est le detroit de *Kara-boughaz* ou de la *gorge noire,* qui communique avec le *Kouli-daria* ou *lac amer*, grand golfe dans lequel s'engloutissent les eaux de la mer Caspienne. Les Turcomans viennent y pêcher des phoques.

La chaîne du *Balkan* occupe l'espace qui s'avance dans la mer, entre le Kouli-daria et le golfe de Balkan. A l'entrée de ce golfe se trouvent plusieurs îles dont nous citerons les deux plus considérables. *Tcheleken* ou *Nephtenoï* doit son nom aux sources de naphte qui s'y trouvent : on la dit habitée par une centaine de familles turcomanes; elle s'est agrandie, en 1804, par sa réunion avec l'île *Dervieh*, opérée à la suite d'un tremblement de terre. *Ogourtchinsk* est inhabitée et manque d'eau douce; cependant elle nourrit un grand nombre de moutons qui y vivent sans berger. Un petit nombre de Turcomans vient y passer l'hiver; ils remplacent l'eau douce par celle des glaçons, qui perd en cet état une partie de son goût amer et salé. Ils y

[1] *Gmelin, Rytschkow* et *Falk*, cités par *Georgi*.

[2] *Klaproth* : Notice sur la mer Caspienne.

trouvent en suffisance du bois de chauffage. L'île de *Djardji* est maintenant réunie au continent. Les deux principales cimes du Balkan ont un aspect noirâtre et paraissent être granitiques. Près de la côte, ces montagnes sont escarpées et parsemées d'une pierre friable qui augmente beaucoup la difficulté de la marche[1].

Le cours du *Gourghen* sert de limites entre la Perse et le Turkestan, comme celui de l'*Iemba* entre le Turkestan et la Russie[2]. Le Gourghen coule au milieu de marais; son fond est vaseux; sa largeur est de 7 à 12 mètres; ses rives sont basses et inondées à une distance considérable; son cours est embarrassé d'herbes de 1 à 2 mètres de hauteur; son eau a un goût vaseux et légèrement salé; il coule avec lenteur; en été il a peu de profondeur; cependant il n'est jamais entièrement à sec. A une demi-lieue de son embouchure, ses eaux ont un peu plus de 1 mètre de hauteur. L'*Atrek* est une autre rivière plus petite que le Gourghen et à deux milles au nord de celui-ci.

La végétation de ces contrées se borne à peu d'espèces, parmi lesquelles on distingue, par ses formes roides, la *salsola orientalis*[3]. L'absinthe du Pont abonde, ainsi que le câprier. On emploie le *rhamnus alpina* au chauffage. Les renards, les chats sauvages, le mouton d'Orient et le chameau, sont les animaux les plus répandus; l'once s'y montre, et même le tigre, si l'on veut en croire les relations. Les insectes y fourmillent, surtout les papillons et les sauterelles; dans les golfes et les baies, le *noctiluca miliaris,* au corps gélatineux et transparent, répand la nuit, sur la surface des ondes, sa lumière phosphorique.

Les Turcomans, plus basanés, moins grands, mais ayant les membres plus carrés que les autres habitants du Turkestan, vivent sous des tentes ou dans les cavernes des rochers. Ce sont des pasteurs grossiers qui font, en passant, le métier de brigands. Ils sont divisés en plusieurs hordes, qui ont chacune leur chef.

Suivant M. Mouravieff, ils ont la taille élevée, les épaules larges, la barbe courte, et la forme du visage assez semblable à celle des Kalmouks. Les Turcomans méridionaux ont adopté le costume persan et le bonnet garni de peau d'agneau noire. Les femmes peignent leurs cheveux avec beaucoup de soin; elles les séparent sur les côtés et les réunissent en une longue tresse garnie de grelots en argent et qui tombe par derrière. Elles

[1] *Mouravieff:* Voyage en Turcomanie et à Khiva.
[2] *Klaproth :* Notice sur la mer Caspienne.
[3] *Gmelin* · Voyage, etc., t. IV, pl. 5.

complètent leur coiffure par un bonnet qui ressemble à celui des Cauchoises par son élévation, et qui est orné en or et en argent selon la fortune du mari. Elles ont les traits agréables et gracieux et ne se voilent pas le visage, mais elles portent un anneau à une narine. Leur habillement consiste en un caleçon de couleur et une grande chemise rouge.

Les Turcomans se partagent en deux nations, celle du nord et celle du sud, et se divisent en plusieurs tribus; la principale, au nord, est celle des *Abdal* ou *Abdallah*. Au sud, on en distingue quatre, appelées *Iomoud*, *Ersaré*, *Téké* et *Keklen ;* cette dernière est la plus rapace. Chacune se subdivise en plusieurs autres tribus. Celle des Iomouds peut, dans un moment d'urgence, mettre jusqu'à 30,000 hommes sous les armes, et celle d'Er-saré 90,000.

Leurs *aouls* ou villages se composent d'un groupe plus ou moins considérable de *kibitki* ou tentes en feutre. Ils nourrissent beaucoup de chameaux, de bœufs, de chevaux et de moutons; la chair de ces derniers est excellente. Avec le poil de chameau ils fabriquent une étoffe grossière. Ils cultivent un peu de froment, du riz, des melons et des concombres. Montés sur leurs chevaux infatigables, ils parcourent leurs déserts avec une incroyable rapidité, vont piller les villages des tribus avec lesquelles ils sont en guerre, endurent la faim et la soif, aussi bien que leurs coursiers auxquels souvent ils ouvrent une veine pour se désaltérer. Leurs armes habituelles sont l'arc, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse, le sabre et le pistolet. Ils fabriquent eux-mêmes d'assez mauvaise poudre.

Les Turcomans méridionaux ont pour chefs des khans, nommés par le gouvernement persan; mais le peuple leur obéit lorsqu'ils ont acquis de l'autorité par leurs qualités personnelles et par leur conduite. Cette dignité n'est point héréditaire. Celle d'*akh-sakhal (barbe blanche)* ou *ancien* qui est élective, paraît l'emporter sur celle de khan, et se conserver dans la famille, lorsqu'après la mort de celui qui en est revêtu, ses parents ont, par leur conduite, des droits à l'estime générale[1]. Bien que les tribus voisines de la Perse reconnaissent l'autorité de cette puissance, les Turcomans méridionaux exercent leurs brigandages sur les Persans eux-mêmes et sont souvent en guerre avec eux.

Les Turcomans parlent un dialecte turc semblable à celui qui est en usage à Kasan. Comme ils sont de la secte d'Omar, on conçoit leur antipathie pour les Persans; mais, du reste, ils ne sont fidèles qu'aux pratiques extérieures de la religion et ne s'occupent nullement du dogme.

[1] *Mouravieff :* Voyage en Turcomanie et à Khiva.

Leurs caractères physiques ainsi que leur langue indiquent qu'ils appartiennent à la race turque; c'est ce peuple qui, dans les onzième et douzième siècles, inonda la Boukharie, la Perse septentrionale, l'Arménie, la Géorgie méridionale, le Chirvan et le Daghestan. Les Persans disent que le nom de Turcomans signifie *semblables aux Turcs;* mais Klaproth pense que ce nom, composé de ceux de *turc* et de *coman*, a été donné à la partie de la nation comane qui est restée à l'orient de la mer Caspienne sous la domination des Turcs de l'Altaï, tandis qu'une autre qui était indépendante s'est établie dans les vastes plaines situées à l'occident de cette mer, et passa même depuis jusqu'en Hongrie [1].

Comme il n'y a dans la Turcomanie que des aouls, qui sont plutôt des camps que des villages, nous n'avons conséquemment aucune ville à citer. Les bords du Gourghen et de l'Atrek sont garnis de ces aouls, ainsi que plusieurs points des côtes de la baie de Balkan, du lac Amer, et quelques parties du désert. Mais cette contrée n'a pas toujours été dépourvue de villes, c'est ce qu'attestent plusieurs ruines. Sur la rive droite du Gourghen, s'étendent les restes d'une grande muraille dont on ne connaît pas l'origine, mais qui paraît avoir servi de frontière entre le royaume d'Iran et celui de Touran. Cette muraille porte aujourd'hui le nom de *kizil-alal;* elle est construite en bonnes briques cuites au feu. A l'extrémité occidentale de la muraille, et sur le bord de la mer, on voit encore le mur extérieur d'un grand bâtiment ou d'un fort, sur le côté oriental duquel s'est formé un amas de sable qui lui donne l'apparence d'une colline. M. Mouravieff a trouvé dans ce mur des tombeaux et des ossements humains, qui paraissent être moins anciens que cette construction, et appartenir à des Turcomans. Le mur peut avoir environ 200 mètres de longueur sur 4 de hauteur. Sous ce mur, M. Mouravieff aperçut une petite voûte dans laquelle il trouva un morceau de verre et du charbon. A 140 ou 150 mètres du mur, on trouve un promontoire qui ne paraît pas être formé par la nature : et en effet on y remarque des murailles qui ont appartenu à des édifices, des tours rondes, et de petits emplacements pavés régulièrement en grandes briques carrées; on observe ces débris jusqu'à environ 80 mètres dans la mer. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ces débris n'offrent pas l'apparence de ruines : les murs sont tous de niveau avec l'horizon; ce qui fait croire qu'ils ont appartenu à des bâtiments qui ont été engloutis par un tremblement de terre. Les Turcomans y ont souvent trouvé des monnaies d'or et d'argent. Ils prétendent que ces restes, qui portent dans le pays le

[1] *Klaproth :* Notes ajoutées au Voyage de M. Mouravieff en Turcomanie et à Khiva.

nom de *Sérébrénoï-bougor* ou colline d'argent, sont sur un sol qui formait autrefois une île que l'abaissement des eaux de la mer a réunie au continent depuis 1814 [1].

A environ 15 milles allemands au nord de ce cap, on trouve le *promontoire vert (Zélénoï-bougor)*, et près de là une ancienne mosquée, nommée *mama-kyz* ou mamelons de vierge. A l'est de ce cap on voit dans l'intérieur des terres les ruines d'une ville appelée *Meledi-Mesterian.*

Du mont Balkan, on se dirige vers l'est pour aller à Khiva. On traverse la chaîne de *Saré-Baba* ou du *Grand-Père jaune,* qui s'étend du nord au sud. La route est tracée au milieu d'un sol calcaire; on y est souvent enveloppé de tourbillons de sable, et au mois de septembre on y éprouve un froid très-vif. Sur le sommet de cette chaîne s'élève le *Kyr,* monticule où règne un vent violent, et sur lequel on voit un monument en l'honneur du fondateur de la tribu appelée *Er-Saré-Baba*, et qui, après avoir habité longtemps les environs de la baie du Balkan, s'est établie en Boukharie. Ce monument consiste simplement en une perche à laquelle sont suspendus des chiffons de différentes couleurs, et autour de laquelle sont entassés des bois de cerfs, des pierres et des tessons de vases, offrandes que les Turcomans de toutes les tribus y déposent. Vers l'extrémité orientale du territoire des Turcomans, *Touer* est un lieu où se trouvent plusieurs puits, près desquels habite la tribu appelée Ata, qui diffère des autres par l'habillement, les mœurs et les traits du visage, et qui paraît avoir une origine différente: elle ne se compose que de 1,000 *kibitki.*

Au sud du lac Aral, nos regards, fatigués de la monotonie des déserts, trouvent à se reposer à l'aspect d'un pays un peu plus fertile, appelé *Khovaresm* par les Arabes, *Karism* ou *Kharizmie* par les Tatars et les Russes, et *Chorasmie* par les anciens. Il porte encore le nom de *Khivie* ou *Khanat-Khiva,* de celui de la ville principale. Les Turcs de Karism possédaient dans le douzième siècle un puissant empire. Cet État, après avoir été réduit à la province de Khiva, dont un homme à cheval pouvait faire le tour en trois jours, est devenu l'un des plus étendus de tout le Turkestan.

Les géographes orientaux parlent de la Kharizmie comme d'un pays froid, en comparaison de la Perse. Le fleuve Djihoun se gèle tous les ans [2]. D'après les relations russes les plus récentes, l'air de ce pays est tempéré; les gelées ne durent que peu de jours, mais le thermomètre centigrade y descend fré-

[1] *Mouravieff:* Voyage en Turcomanie et à Khiva, p. 41.

[2] *Ibn Haukal,* ap. *Aboulfeda:* Descript. Chorasm., p. 23. Géogr. Græci minores, t. III.

quemment de 16 à 18 degrés au-dessous du point de congélation, et le froid y est très-sensible à cause des vents perçants et continuels auxquels on est exposé. Il y tombe peu de neige ; mais le verglas y cause souvent de grands dommages aux caravanes, parce qu'il blesse le pied des chameaux, et que, ne pouvant continuer leur route, ils périssent abandonnés après quelques jours de souffrances. Les chaleurs de l'été seraient insupportables, si l'atmosphère n'était rafraîchie par des vents d'est et de sud-est qui soufflent avec force. Les pluies y sont rares, même en automne : pendant cette saison, comme en hiver, règnent des vents presque continuels qui apportent des steppes des nuages de sable fin qui obscurcissent quelquefois l'éclat du soleil. Ces sables, arrêtés par le moindre obstacle, une pierre ou un buisson, transforment en peu de temps une plaine unie en une plaine ondulée, couverte de petits tertres qui lui donnent de loin l'apparence d'une mer agitée. En général, le ciel y est presque toujours serein [1].

Les montagnes qui forment la chaîne de *Chikh-djeri* renferment des mines d'or et d'argent, jadis exploitées, mais dont il est défendu aujourd'hui de chercher les traces. Les Khiviens s'occupent d'extraire seulement le soufre et le plomb. On y trouve aussi, dit-on, des émeraudes, des sardoines et d'autres pierres fines. La plus grande partie du pays est en plaines ; le sol, généralement composé d'une argile rougeâtre, se prête à toutes sortes de cultures ; mais les déserts de sables mouvants qui ceignent la frontière en envahissent quelquefois des portions considérables.

Le grand fleuve *Djihoun* ou *Amou-daria,* qui traverse cette contrée, a, selon les historiens d'Alexandre, 6 à 7 stades de largeur, même dans la partie supérieure de son cours ; il est trop profond pour qu'on puisse le passer à gué. Les géographes arabes en font une peinture remarquable ; ils parlent des inondations qu'il cause. Arrivé au pied des monts Waïslouka dans la Kharizmie, il est partagé en beaucoup de canaux d'irrigation ; il conserve deux branches principales. Il n'y a que le petit bras du Djihoun qui ait toujours de l'eau ; l'autre, dans ses crues, se répand sur une plaine marécageuse qui le borde ; et, comme tous les fleuves mal encaissés, il reste quelquefois à sec en plusieurs endroits de son cours.

D'après les rapports faits par les Khiviens à M. Mouravieff, le Djihoun est très-profond, et si large que, d'une rive à l'autre, deux hommes ne peuvent ni se reconnaître ni s'entendre ; il faut être au milieu pour que la voix puisse arriver à l'autre rive : ce qui supposerait une largeur d'environ 250 mètres.

[1] Ephémérides géographiques de M. *Bertuch,* t. XXV, p. 108. Consultez surtout le Voyage de M. Mouravieff en Turcomanie et à Khiva.

Les principaux canaux de dérivation qui partent de ce fleuve ont jusqu'à 10 mètres de largeur. On y voit plusieurs digues construites avec art, et quelquefois même deux canaux se rencontrent au moyen d'un pont. La manière dont ces travaux sont exécutés a lieu d'étonner, quand on songe que les Khiviens n'ont aucune idée du nivellement. Les eaux de ces canaux sont alimentées par une infinité d'autres petits canaux qui arrosent le sol et le fertilisent ; quelquefois elles se rassemblent dans de grands étangs qui servent de réservoirs pendant les temps de sécheresse.

Parmi les productions végétales, on distingue le *djivari*, espèce de froment, l'orge, l'*holcus sorghum* ou *millet de Boukharie*, le *tchegoura*, espèce de riz, les pois, les fèves, les lentilles, le chanvre, le tabac, le coton, le *cuscute* de Perse, plante qui donne de l'huile, toutes sortes de fruits du goût le plus exquis, des mûriers et des vignes en abondance. Le raisin y mûrit parfaitement, mais la religion mahométane empêche qu'on en fasse du vin. Dans de magnifiques prairies on voit errer nombre de bœufs; mais les chevaux y trouvent peu de pâturages qui leur conviennent[1]. La volaille domestique y est assez commune, et les espèces variées du gibier ailé, parmi lesquelles la perdrix rouge, l'alouette, le faisan, les canards, les bécasses et les vanneaux sont les plus communes, fournissent une proie abondante aux chasseurs.

Parmi les animaux qui errent dans les steppes, on cite le loup, le renard et le chacal, ainsi que le cerf et le *djeiran*, qui est une espèce d'antilope.

Les habitants, presque tous de race turque, sont principalement des Ouzbeks et des Turcomans. Les peuples tatars donnent aux habitants khiviens le nom d'*Ourghenetch*, d'après celui d'Ourghendj, leur ancienne capitale. Les Ouzbeks, qui sont ces mêmes *Ouigours* qui habitaient jadis au sud des monts Célestes dans le Turkestan chinois, se partagent en *Ouigour-Naïman*, *Kangli-Kiptchak*, *Kiat-Konrat* ou *Kiat-Konkrad*, et *Nœkious-Mangoud*. Les Kiat-Konrat se subdivisent en *Imbei, Balgali, Atchataïli*, *Kandjirgali*, *Kochtamgali*, *Koegoesegli* et *Boegoedjeli*[2]. Tous ces Ouzbeks descendent de ceux qui ont conquis le pays; ils sont fiers de leurs titres de conquérants et méprisent les Sarty, et ceux-ci justifient leurs vainqueurs par leur éloignement pour le métier des armes. Les *Kara-Kalpaks* se composent en partie de nomades qui errent au delà de l'Amou-

[1] *Rytschkow :* Topographie d'Orenbourg, dans le Magasin historique et géographique de *Busching,* t. V, p. 470.

[2] *Klaproth :* Notes au Voyage de M. Mouravieff en Turcomanie et à Khiva.

daria, et de familles sédentaires qui cultivent les terres au sud du lac Aral. Ces derniers ont reçu le nom d'*Arales*, d'*Araliens*.

L'État de Khiva ou la Khivie se compose de deux parties distinctes : le centre ou la Khivie proprement dite, habitée par des Khiviens, ainsi que par des tribus nomades issues de la même souche ; et le territoire, habité par des tribus de la même famille, soumises, dit M. Mouravieff, par la force ou de leur plein gré, soit parce qu'elles se sont senties trop faibles, soit parce que leur commerce les mit dans la dépendance de Khiva. Ce territoire se compose de déserts sablonneux, et de vastes steppes, qui isolent entièrement la fertile Khivie des contrées voisines et en défendent les approches. Il y a quelques années, une armée russe qui marchait contre Khiva pour délivrer deux mille pauvres esclaves dans ce pays, fut entièrement anéantie avant d'atteindre sa destination.

La Khivie n'a donc pas des frontières bien fixées, à cause des steppes arides qui l'entourent et dont personne ne lui dispute la possession. La partie centrale est bornée au nord-est par l'Amou-daria ; au nord par le lac Aral, et par une partie des steppes qui de ce lac se prolongent à l'est et sont habitées par des Kirghiz ; au sud-ouest par des plaines sablonneuses et des steppes qui forment la limite entre cet État et le territoire de la tribu turcomane de Téké situé comme une oasis au milieu de ces déserts ; enfin, au sud-est par une steppe qui sépare la Khivie de la Boukharie.

Dans les limites que nous venons de tracer, la Khivie proprement dite a environ 45 lieues de longueur du nord au sud et 37 de l'est à l'ouest, c'est-à-dire 1,665 lieues géographiques carrées ; mais si l'on ajoute à ce territoire, peuplé d'environ 306 habitants par lieue carrée, les conquêtes faites par les Khiviens depuis 1820 sur les Kirghiz des bords du Syr-daria ; les steppes des Kara-Kalpaks (Bonnets noirs) de la rive droite de l'Amou-daria et qui reconnaissent l'autorité du khan de Khiva jusqu'au moment où ils vont porter au loin leurs ravages ; celles des Turcomans de la tribu de Téké qui obéit aux Khiviens ; enfin, celles de la tribu d'Ata qui campe près de la mer Caspienne et qui s'est mise sous la protection du khan depuis qu'elle a quitté les monts Balkan, on aura pour la superficie de la Khivie et de ses dépendances environ 20,000 lieues géographiques carrées.

Il est vrai que dans tout ce territoire il n'y a que les Khiviens proprement dits qui constituent la véritable force du khanat de Khiva : et nous ne pourrons pas estimer leur nombre à plus de 500,000, si nous admettons, d'après les renseignements que nous avons obtenus de quelques voyageurs russes, qu'ils forment environ 100,000 familles, que l'on doit considérer comme

étant composées chacune de 5 personnes. M. Mouravieff pense que la population des Khiviens est de plus de 300,000; le khan lui-même ne saurait l'indiquer avec précision.

Si l'on ajoute à cette population les tribus plus au moins soumises d'Ouzbeks, de Kazaks, de Turcomans, etc., qui reconnaissent du moins en partie l'autorité du khan, on aura environ 95,000 familles ou 475,000 individus à ajouter à la population précédente : ce qui forme un total de 975,000 individus.

Le khan peut mettre sous les armes 10 à 15,000 hommes, et 30 à 40,000 y compris les nomades qu'il prend à sa solde. Cette armée ne se compose que de cavalerie; un arc, une lance, un sabre, voilà leurs principales armes; rarement on leur voit des mousquets, et ceux qu'ils ont se tirent au moyen d'une mèche. Cependant l'armée khivienne comprend un corps d'artillerie composé d'une dizaine de pièces de différents calibres. On y voit encore quelques cavaliers armés de cuirasses et de casques en acier.

Les Khiviens vivent dans un état assez civilisé. Selon Al-Bergendi, ils montrent plus d'esprit naturel que les autres peuples du Turkestan; ils s'adonnent beaucoup à la poésie, et naissent avec de grandes dispositions pour la musique; les enfants semblent pleurer et crier en cadence[1]. Les personnes aisées ont ordinairement à leur suite des espèces de troubadours qui, par leurs chants improvisés sur les héros de l'antiquité, ou par d'autres récits accompagnés du son d'une mauvaise guitare à deux cordes, charment les loisirs de leurs maîtres. Ces bardes, vieillards à barbe blanche, s'asseyent quelquefois devant leur porte, et, rappelant à leur mémoire le souvenir des siècles passés, se livrent à leurs inspirations poétiques.

L'habillement des Khiviens consiste en trois ou quatre robes de soie ouatées, qu'ils mettent l'une par-dessus l'autre, même dans la saison la plus chaude. En hiver, leurs chemises et leurs caleçons sont également ouatés. Ils portent de longues bottes jaunes, dont la semelle, avec de hauts talons, se termine en pointe. Ils se rasent la tête et se coiffent d'un grand bonnet noir en peau d'agneau, sous lequel ils ont une calotte de même couleur que leur habit. Leurs femmes sont très-jolies, bien qu'elles aient la physionomie un peu kalmouke. Leur teint basané ne nuit pas à l'agrément de leur figure. Comme tous les Orientaux, les Khiviens sont très-jaloux, et tiennent leurs femmes enfermées dans des harems. Ils sont fort

[1] D'*Herbelot* : Bibliothèque orientale.

malpropres, et passionnés pour les épiceries, les aromates et les sucreries. Leurs maisons n'ont ni plancher ni fenêtres; on y fait le feu au milieu de la chambre, et la fumée s'échappe par une ouverture pratiquée au plafond. Depuis le khan jusqu'au dernier de ses sujets, tous les Khiviens ont l'habitude de s'asseoir par terre. Leur vaisselle est en terre, sans aucun ornement, mais ils prennent le thé dans des tasses en porcelaine de la Chine; leur batterie de cuisine est en fonte. L'ameublement des gens riches ne diffère pas de celui des pauvres, si ce n'est que leurs tapis sont plus beaux. Chez la plupart, la famille du maître et tous ses gens logent dans une seule ou tout au plus dans deux chambres fort sales et sans vestibule. Comme ils aiment beaucoup les chevaux, l'écurie est souvent tenue plus proprement que la maison[1].

La langue Khivienne, dit M. Mouravieff, est un dialecte turc, nommé *Djagataï*, qui ressemble plus à celui qu'on parle à Kazan qu'à celui qui est usité parmi le bas peuple des provinces septentrionales de la Perse. Les Ouzbeks parlent vite et changent souvent d'intonation, ce qui fait que, pour ceux qui ne comprennent pas leur langue, ils paraissent se disputer et s'injurier. L'instruction des Khiviens est très-bornée, il en est peu qui sachent lire et écrire. Les plus instruits sont versés dans les langues arabe et persane, connaissent l'astrologie et possèdent des notions de médecine.

Ces peuples cultivent avec soin leurs terres; ils élèvent des vers à soie et fabriquent des étoffes de soie, de coton, et de soie et coton mêlés ensemble. Ils excellent surtout dans la fabrication des différentes espèces de ceintures en soie. Ce sont les femmes qui travaillent ces étoffes dans leurs maisons: il n'y a point de fabriques à la manière européenne. Les caravanes de Khiva portent à Orenbourg du blé, du coton écru, des étoffes de soie et coton, des robes de chambre brodées en fil d'or, toutes faites, et appelées *khalates*, des peaux d'agneaux, et quelquefois des monnaies persanes et indiennes[2]. Ils achètent en Boukharie des toiles imprimées, du coton filé, des étoffes de soie, des peaux d'agneaux mort-nés, des draps, du tabac, et une grande quantité de thé de la Chine, dont ils font une consommation extraordinaire, préférant endurer la faim que de se passer de cette boisson. Ils se procurent en Russie des produits des fabriques européennes; chez les Turcomans, des chevaux, des bœufs et des moutons.

Le principal commerce de la Russie avec la Khivie se fait sur les bords

[1] *Mouravieff*: Voyage en Turcomanie et à Khiva.

[2] *Georgi*: Description de la Russie, t. III, p. 517. *Mouravieff*: Voyage en Turcomanie et à Khiva.

orientaux de la mer Caspienne, dans le golfe de Manghichlak, où les marchands russes joignent ceux de Khiva. Les principaux objets que les Russes exportent sont du fer, du plomb, de la cochenille, des indiennes, du drap, des broderies et des tresses d'or et d'argent; des couteaux, du sucre, des fusils, de la verroterie, de l'or en ducats et des fourrures. Les Khiviens donnent en échange de la soie brute et travaillée, du coton, des peaux d'agneaux noirs, des châles de Kachemire, du lapis lazuli, des rubis de Boudoukkhan, des turquoises du Mechehed, etc. Les droits réciproques auxquels les marchandises sont imposées ne sont que de deux et demi pour cent.

Khiva est encore le grand marché d'*esclaves* de tout le Turkestan. Le commerce extérieur de cet État est évalué à 300,000 roubles d'argent, ou à environ 1,400,000 francs.

Les revenus de la Khivie sont évalués par M. Mouravieff à 4,000,000 de francs; selon d'autres, cette estimation serait trop faible : chaque famille de Khiviens et chaque famille de nomades tributaires paierait à l'État deux tomans ou 20 francs par an, ce qui donne un total de 390,000 tomans ou 7,800,000 francs; mais ce revenu est peut-être exagéré, d'autant plus que les tributaires ne paient probablement pas fort exactement leur redevance. En outre les terres cultivées et les troupeaux sont soumis à la dîme, et les marchandises indigènes à un droit qui équivaut au cinquième de la valeur de l'objet imposé.

Les fonctionnaires publics du Khanat sont tous choisis parmi les Ouzbeks et portent les titres d'Astalagous, de Mehters et de Khouchbeghis. Les astalagous peuvent être assimilés aux conseillers d'État, les mehters aux visirs ou ministres, et les khouch-beghis aux officiers supérieurs.

La ville de *Khiva* ou *Hiva* est située sur un canal tiré du Djihoun. Entourée d'un fossé, d'un mur en argile et d'un rempart, elle a trois portes, un château, trente mosquées, une école supérieure (*médresséh*) et 3,000 maisons bâties en claies revêtues de terre glaise, à la manière du pays; on y compte 16,000 habitants. C'est le plus grand marché d'esclaves de toute l'Asie. Les environs sont remplis de vergers, de vignobles, de champs de blé et de villages populeux. Tout le canton de Khiva renferme une population de 60,000 âmes.

A une lieue de cette capitale, nommée autrefois Khivak, la vue plonge, dit M. Mouravieff, sur un grand nombre de jardins, coupés de ruelles et parsemés de fortins où demeurent les habitants qui ont de l'aisance. La ville charme, par son aspect, l'œil du voyageur, quand, au-dessus du grand

mur qui l'environne, il voit s'élever majestueusement les vastes coupoles des mosquées, surmontées de boules dorées et peintes d'une couleur d'azur qui tranche agréablement avec la verdure des jardins; ils sont tellement multipliés, que l'œil ne saurait embrasser dans toute son étendue l'enceinte de la ville. Auprès de ces habitations, destinées au plaisir de la promenade, s'élèvent d'anciens tombeaux. La grande mosquée est vaste et belle, et sa coupole est peinte en bleu turquoise.

Ourghendj la Nouvelle, à 11 lieues au nord de Khiva, sur le même canal, renferme 20 mosquées, 3 grandes et 17 petites, 5,000 maisons, 8,000 habitants; il y en a 55,000 dans tout le canton. Cette ville est le point central du commerce des Khiviens; elle offre un aspect extrêmement animé. « Ses nombreuses boutiques, remplies de marchandises de prix, venues « de toutes les parties de l'Orient, éblouissent par leur éclat. Il règne dans « ses rues un bruit continuel, occasionné par l'affluence des marchands « et les cris des chameaux qui plient sous les pesants fardeaux dont ils sont « chargés[1] » *Ourghendj* la Vieille, à 40 lieues au nord-ouest de Khiva, près de l'ancien lit de l'Amou-daria, n'offre plus que des ruines, parmi lesquelles on voit les restes d'un palais des khans. On découvre fréquemment dans ses ruines, dit M. Mouravieff, des sacs contenant d'anciennes monnaies d'or et d'argent, dont quelques-unes passent pour remonter au temps des sultans de Kharism. Cet argent ne rentre pas dans la circulation; chacun est obligé, sous peine d'un châtiment exemplaire, de l'apporter au khan, qui l'envoie aussitôt à la monnaie.

Chabat ou *Chevat* et *Khiat* ou *Khati* sont deux petites villes; l'une a 2,000 habitants, l'autre 1,500. *Anbar* ou *Anbary,* ville forte, avec une belle mosquée, ne compte que 1,000 individus, mais son canton en renferme 41,000. Le canton de *Chanka* compte 27,000 âmes, dont 2,000 dans la ville. *Azaris*, probablement le *Hasarasp* d'Ibn-Haukal, a 1,500 habitants, et avec le canton 11,500. *Hurlian* ou *Gurlian*, autrement *Ghurulen*, très-petit endroit sur la rive gauche du Djihoun, passe pour une forteresse; son canton, extrêmement peuplé pour le Turkestan, renferme 16,000 habitants. Cette population, concentrée dans un espace de 20 à 30 lieues de long et de large, offrirait les éléments d'un Etat puissant, si une colonie européenne pouvait parvenir à s'établir au milieu de peuples aussi fortement attachés au mahométisme.

« Indépendamment de ces villes, dit M. Mouravieff, la Khivie renferme « des villages qui ne leur cèdent pas par l'importance du commerce : entre

[1] *Mouravieff* : Voyage en Turcomanie et à Khiva.

« autres *Khizarist*, sur la route de Boukharie, et des bourgs considérables « bâtis autour des maisons de plaisance du khan; on y voit les habitations « de ses favoris. Les plus grands de ces bourgs, qui sont également en- « tourés de murailles, sont *Kiptchak-Konkrad, Akh-Saraï, Khan-Kalossi,* « *Maï-Djeïghil,* etc. Il s'y tient, à des jours marqués, des foires, où se « rendent les marchands des cinq villes principales, qui, par ce moyen, « distribuent leurs marchandises dans le reste du pays. Il faut ajouter à « ces demeures fixes, une assez grande quantité de forts environnés de « villages et appartenant à des particuliers. »

Les *Ouzbeks,* appelés *Araliens,* parce qu'ils occupent les plaines voisines du lac Aral, prennent, ainsi que nous l'avons dit, le nom de *Kiat-Konrat,* d'après leur principale ville *Konrat* qui n'est, à proprement parler, que leur camp d'hiver : ce camp, qui renferme un grand nombre de mosquées, a 5 lieues de circonférence; il est défendu par un rempart en terre, haut de 8 mètres; les portes sont fermées, en cas de besoin, par des chevaux de frise. Ce que Konrat est en grand, *Manhout,* qui passe pour contenir 8,000 habitants, et *Kisilkhozia* le sont sur une moindre échelle. Les Araliens, gouvernés par deux *begs* électifs, doivent à l'Etat de Khiva un tribut annuel de 2,000 ducats; mais ils ne le paient que lorsqu'ils ne sont pas en guerre avec les Khiviens, ce qui arrive fréquemment. Avec les *Karakalpaks* et des *Turcomans* qui vivent parmi eux, ils peuvent former une masse de 100,000 âmes. Ces peuples, demi-nomades, suppléent, par la pêche et la chasse, aux produits considérables de leurs troupeaux.

Les plus belles provinces du Turkestan nous attendent. On les comprend communément sous le nom de *Grande-Boukharie* et sous celui de khanat de *Boukhara* ou *Bokhara;* mais les limites de ce pays, au nord et à l'ouest, varient avec la puissance des Ouzbeks qui y règnent; et d'ailleurs comment, entouré de déserts et en renfermant même plusieurs, ce pays pourrait-il avoir des frontières bien déterminées? C'est la partie de la Grande-Boukharie située au nord du Djihoun ou de l'*Oxus*, qui porta jadis le nom célèbre de *Transoxiane* ou de *Sogdiane,* et plus tard chez les Orientaux celui de *Mavaralnahar* ou *Mavarennahar,* c'est-à-dire pays au delà du fleuve, noms qu'on a étendus à tout le Turkestan.

Le colonel G. de Meyendorff trace les limites de la Boukharie en tirant une ligne passant au nord d'Ankoï et de Balkh et enclavant Aghtchou et Mervi-schah-Djehan : c'est la frontière méridionale; de cette dernière ville, elle va traverser l'Amou-daria en se prolongeant jusqu'aux puits de Kara-aghatch : c'est la limite occidentale; à l'est d'Aghtchou, une autre ligne

se dirige vers Deïnaou et suit les contours du bassin de l'Amou-daria jusque vers Ouratepeh qu'elle enclave : c'est la frontière orientale ; enfin, de cette ville au puits de Kara-aghatch, une ligne droite forme la frontière septentrionale. Du reste, les voyageurs modernes estiment sa superficie à 10,000 lieues géographiques carrées [1].

La partie orientale de la Boukharie est montagneuse ; les hauteurs se terminent au nord de Boukhara, à l'ouest de Samarcande près de Kachi, au sud vers l'Amou-daria. Toute la partie occidentale du pays est une plaine qui s'étend à perte de vue, et sur laquelle s'élèvent de petites collines isolées, ayant 1 à 6 mètres de hauteur sur 6, 8, et jusqu'à 200 mètres de longueur et de largeur ; elles sont de nature argileuse, de même que le terrain des déserts, notamment de ceux que l'Amou traverse ; cette argile est couverte de sables mouvants qui forment aussi des collines dont la forme est différente de celle des précédentes, et qui sont encore plus basses ; c'est ce que l'on observe dans le Kizil-koum.

Le *Nouratagh* est la montagne la plus élevée du côté septentrional de Boukhara et la seule qui soit visible de cette ville. Cette montagne et celles auxquelles elle se rattache renferment du cuivre, de l'argent, de l'or, des turquoises et d'autres pierres précieuses, et sont composées de gneiss et de marbre blanc.

Après l'Amou-daria, les principaux cours d'eaux qui arrosent la Boukharie sont au nombre de deux : le *Zerafchan* ou le *Kouvan*, appelé aussi le *Sogd*, le *Kohek* ou le *Kouan-daria*, large de 18 mètres, profond de 1 mètre 50 centimètres, long de plus de 100 lieues, se partage en deux bras, dont le plus septentrional va se perdre dans les sables, et dont l'autre va former, au sud-ouest de Boukhara, le lac Kara-coul, qui a 12 ou 15 lieues de tour ; la *Karcha* ou le *Karchi*, long de 50 lieues, se perd aussi dans les sables aux environs de la ville du même nom.

Le climat de la Boukharie, du moins celui des plaines, la seule partie de ce pays sur laquelle on possède quelques renseignements, est agréable et sain. Les saisons y sont régulières : vers le 15 février, les arbres fruitiers commencent à fleurir et à bourgeonner ; des pluies presque continuelles accélèrent la végétation et durent jusque dans les premiers jours de mars ; bientôt commence l'été, caractérisé par des chaleurs d'autant plus accablantes que l'atmosphère est rarement rafraîchie par des orages. Cette saison se prolonge jusqu'en octobre, époque à laquelle arrive la saison pluvieuse de l'automne qui dure à peu près

[1] *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

trois semaines. En novembre et en décembre, de petites gelées et quelquefois de la neige annoncent l'hiver : cependant le 20 décembre on trouve quelquefois encore des melons dans les champs. C'est au mois de janvier que le froid est le plus rigoureux : il est alors de 1 à 2 degrés, et rarement de 6 à 8 ; la neige ne reste jamais plus de quinze jours sur la terre. En hiver, mais surtout en été, règnent des vents violents qui transportent au loin les sables du désert et qui donnent à l'atmosphère une teinte grisâtre.

Les maladies les plus fréquentes en Boukharie sont les rhumatismes, généralement dus à l'humidité des habitations ; la cécité causée peut-être par les nuages de poussière soulevés par les vents, et une autre, plus cruelle encore, contre laquelle il n'y a pas de remède, et que les habitants nomment *richta :* le corps se couvre de pustules qui occasionnent des plaies très-douloureuses ; des vers, longs d'un mètre et de la classe des annélides, sortent de ces pustules, particulièrement aux jambes. Cette maladie paraît être due aux eaux stagnantes que boivent les habitants et qui donnent naissance à des vers que l'on avale sans s'en apercevoir.

Les plantes que l'on cultive en Boukharie paraissent y être indigènes, cependant les fruits d'Europe y mûrissent parfaitement. On y mange toute l'année d'excellents melons d'eau, et la vigne y produit des raisins délicieux. Le tabac est une des plantes les mieux cultivées ; la rhubarbe y vient naturellement ; le cotonnier y donne trois récoltes par an ; enfin la grande quantité de mûriers, le soin que l'on prend de leur culture, attestent celui que l'on donne au ver à soie et l'importance de ses produits. C'est avec l'écorce du mûrier que l'on fabrique à Boukhara un papier célèbre dans tout l'Orient.

Les tarentules, les scorpions, les lézards et plusieurs espèces de souris abondent dans les steppes, et des nuées de sauterelles dévastent souvent les champs. Les bœufs et les vaches y sont rares, mais les ânes, les mulets et les moutons sont nombreux ; ceux-ci sont de deux espèces, l'une à queue épaisse, et l'autre à laine frisée. Quant aux chevaux, ils sont d'une race grande, forte et belle.

Une population nombreuse qui indique l'aisance des classes laborieuses, des villages d'une centaine de maisons, les uns à demi-cachés par des groupes d'arbres fruitiers, d'autres entourés de murailles crénelées et flanquées de tourelles, tous situés sur le bord d'un canal, et ayant dans leur centre un puits ou un réservoir dans lequel l'eau se renou-

velle au moyen d'un fossé : tel est l'aspect qu'offre la campagne. Les villes sont bâties sur des rivières, et doivent à cette position l'agrément d'être environnées de champs cultivés.

La province la plus célèbre et la plus fertile de toutes est celle de *Sogd*, ainsi nommée de la rivière qui la traverse. « Pendant huit jours, dit Ibn « Haukal, on peut voyager dans le pays de Sogd sans sortir d'un jar- « din délicieux. De tous côtés des villages, des champs riches de mois- « sons, des vergers féconds, des maisons de campagne, des jardins, « des prairies, des ruisseaux qui les coupent, des réservoirs et des ca- « naux retracent le tableau de l'industrie et du bonheur. »

La riche vallée de *Sogd,* à laquelle les Arabes donnent 40 parasanges de longueur et 20 de largeur[1], produisait une si grande abondance de raisins exquis, de melons, de poires et de pommes, qu'on en faisait passer en Perse, et jusque dans l'Hindoustan.

C'est dans cette fertile vallée que se trouve *Samarkand,* l'ancienne *Maracanda* d'Alexandre, dont le nom se prononce et s'écrit aussi *Samarcande*. Cette ville, s'élève sur la rive gauche du Sogd; elle est renfermée dans une double enceinte; la première est formée par une muraille de 12 lieues de circonférence, perçée de 12 portes en fer, avec des galeries et des tours pour la défendre; après l'avoir franchie, on traverse des champs, des jardins et des faubourgs; la seconde est en terre et percée de 4 portes : c'est lorsqu'on l'a traversée que l'on est dans la ville. On y trouve la citadelle qui renferme le palais; 250 mosquées, la plupart en marbre blanc; 40 médresséhs où des professeurs ecclésiastiques font des cours de langue arabe et de législation musulmane; un grand nombre de fontaines publiques, plusieurs bazars et trois grands caravansérails. Les façades de tous les grands édifices sont couvertes de tuiles vernissées. Le plus beau de tous ces monuments est celui qui a été érigé à Timour ou Tamerlan : les cendres de ce prince sont dans un tombeau en jaspe placé sous une immense coupole qui renferme aussi les restes de quelques autres personnages célèbres. Sous Tamerlan, qui se plut à l'embellir, cette ville devint la capitale d'un des plus vastes empires du monde : alors les arts, les sciences, les lettres et le commerce la rendaient florissante; alors les fêtes animaient le palais impérial, la ville et les belles campagnes d'alentour; alors 150,000 habitants animaient ses rues et ses places publiques; aujourd'hui sa population ne s'élève pas même au dixième de ce nombre. La plupart de ses maisons sont

[1] La parasange, mesure usitée en Perse, égale 5,564 kilomètres.

construites en glaise durcie, et quelques-unes en pierres que fournissent des carrières voisines. L'excellence de son papier de soie la rend depuis longtemps recommandable dans toutes les contrées d'Orient; et l'on prétend que c'est d'elle que nous tenons cette invention. Ibn Haukal rapporte que cette industrie fut connue vers l'an 650. Tous les ans, à son avénement au trône, le khan de Boukharie doit aller à Samarcande et s'y asseoir sur le *kouktach,* bloc de marbre bleuâtre qui se trouve dans le médresséh de Mirza Oloug-beg.

Samarcande a été la capitale de la Boukharie; mais aujourd'hui la ville qui porte ce titre est *Bokhara* ou *Boukhara,* située aussi dans une plaine fertile traversée par un grand canal dérivé du Zer-afchan.

Je me suis trouvé, dit le géographe Ibn Haukal, au *Kohendiz*, l'ancien château de *Bokhara ;* j'ai porté mes regards tout à l'entour : je ne vis jamais une verdure plus fraîche et plus abondante; jamais la nappe n'en fut plus étendue. Ce vert tapis allait à l'horizon se mêler à l'azur des cieux; les champs prêtaient aux villes leur simple parure; une foule de maisons de plaisance décoraient la simplicité des champs. Aussi je ne m'étonne pas que, de tous les habitants du Khorassan et du Mavarelnahar, ce soient ceux de Bokhara qui atteignent à un âge plus avancé.

Lorsqu'en 1741 les agents commerciaux anglais visitèrent cette cité, qui s'élève sur le penchant d'un coteau en forme d'amphithéâtre, ils la trouvèrent grande, populeuse, et gouvernée par un khan. Les habitants fabriquaient du savon et des toiles de coton ; ils recueillaient du riz et élevaient du bétail. Ils recevaient des Kalmouks de la rhubarbe et du musc, du lapis-lazuli et quelques autres pierres précieuses de *Badakhchan*. Ils avaient des monnaies d'or et de cuivre. Le peuple était civilisé, mais perfide. Le sol, dit le géographe turc, est si fertile, qu'un champ d'un ou tout au plus deux *dumen* ou arpents suffit pour nourrir une famille[1].

Boukhara se distingue par ses mosquées dont on porte le nombre à 360, par ses coupoles élégantes, par ses légers minarets, par ses médresséhs, ses palais et les murs crénelés qui l'entourent. Un lac, situé près de son enceinte, environné de jolies maisons de campagne à toits plats et entourées de murailles à créneaux; enfin des jardins et des bouquets d'arbres contribuent à rendre sa position fort agréable. Mais l'intérieur ne répond pas à l'apparence qu'elle présente de loin. Les plus belles rues n'ont pas plus de 2 mètres de largeur, les autres en ont à peine 1 mètre

[1] *Hadji-Khalfah,* p. 844. D'*Herbelot :* Biblioth. orient.

50 centimètres. Les maisons, disposées sans alignement, sont en terre de couleur grisâtre mêlée à de la paille, et n'offrent, du côté des rues, que des murailles uniformes sans fenêtres. Le mur qui entoure la ville a huit mètres de hauteur et la même épaisseur à sa base; il forme des angles saillants qui ressemblent à des bastions, et de distance en distance il est flanqué de tours rondes. On y entre par 11 portes construites en briques; sa circonférence est de 3 à 4 lieues; le nombre de ses maisons est de 8,000, et celui de ses habitants d'environ 150,000, composés de 110,000 Tadjiks, de 3,000 Tatars, de 2,000 Afghans, de 7,000 juifs, de 8,000 Ouzbeks, et de quelques centaines de Kalmouks et d'Hindous. Presque au centre de Boukhara s'élève la *Noumichkend,* colline naturelle, rehaussée à bras d'hommes, haute de 70 à 80 mètres, et sur laquelle se trouve le palais du khan, l'un des plus anciens édifices de la ville : il date de plus de dix siècles. Les Boukhares le nomment *Arck ;* il consiste en une enceinte de murailles qui couronne la colline, et qui renferme une mosquée, les habitations du khan et de sa cour, le harem et les jardins. On arrive à cette enceinte par une grande porte en ogive, flanquée de deux tours, d'où l'on entre dans un corridor voûté qui conduit au haut du monticule.

La plus belle mosquée est sur la grande place de *Sedjistan*, devant le palais : elle occupe suivant M. Burnes, un espace de 100 mètres et sa coupole en a 60 de hauteur; elle est couverte en tuiles d'un bleu d'azur et vernissées; le plus beau minaret est le *Mirgharah,* qui a 24 mètres de circonférence et 60 de hauteur. Boukhara possède 60 médresséhs ou écoles, 14 caravansérails, renfermant des boutiques, malgré le grand nombre de celles qui se voient dans différents quartiers de la ville; 14 bains publics et 68 puits d'environ 40 mètres de circonférence et peu profonds, dans lesquels on descend par une douzaine de marches en pierre de taille[1]. La plupart des dômes de la ville sont couverts comme la grande mosquée; mais le plus joli édifice de Boukhara est le collége du khan Abdallah.

Cette ville fut florissante depuis l'année 896 jusqu'en 998, sous la dynastie des Samanides qui y faisaient leur résidence. Enrichie par son commerce, elle fut pillée et brûlée par les hordes de Djenghiz-Khan qui ne la fit rebâtir que vers la fin de sa vie. Sous Timour, elle refleurit de nouveau, et redevint une ville lettrée qui justifiait son ancien nom dont

[1] *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara.

la signification est *trésor d'étude* ou *lieu de réunion des sciences*[1]. Ce n'est que depuis la domination des Ouzbeks, que l'amour des arts et des lettres s'y est éteint. Cependant le nombre des écoliers et des étudiants y est encore d'environ 10,000. Quelques-uns de ceux-ci pâlissent pendant 10, 20 et même 30 années sur les nombreux commentaires du Koran, et sur quelques traductions plus ou moins fidèles de certains écrits d'Aristote : après cela ils passent pour des philosophes consommés.

La science de la médecine est en vénération chez les Boukhares; mais elle y est mêlée de secrets et de recettes empiriques, et ne fait point de progrès, par une conséquence de la persuasion où ils sont que tout ce qui se trouve dans les anciens ouvrages de médecine ne saurait être contredit. Un bon médecin doit, en tâtant le pouls du malade, être au fait de la maladie, sans faire aucune question. L'astronomie n'est que de l'astrologie : encore n'est-elle fondée que sur le mouvement du soleil autour de la terre, et sur la connaissance de cinq planètes. L'astrologue de la cour doit prédire les éclipses deux jours d'avance. La géographie est tellement dans l'enfance que, bien que les Russes aient porté des cartes géographiques à Boukhara, aucun savant n'a pu les comprendre. L'étude de l'histoire n'est guère plus avancée : les austères mollahs la regardent comme une occupation profane. Cependant il suffirait d'une meilleure direction donnée aux études pour répandre les lumières et la civilisation dans la Boukharie, et de là dans tout le Turkestan; car l'amour de l'étude est répandu à Boukhara et l'on y respecte le savoir.

Les autres villes de la Boukharie méritent à peine d'être mentionnées après Samarcande et la capitale. Cependant il en est quelques-unes assez populeuses pour mériter de n'être pas passées sous silence. *Karakoul*, à 15 lieues au sud-ouest de Boukhara, prend le troisième rang immédiatement après les deux précédentes : elle a aumoins 30,000 âmes. *Nakhcheb* ou *Karchi*, près de la rivière de ce nom, à 25 lieues au sud-est de la capitale, renferme, suivant M. Burnes, 10,000 habitants. Elle a, dit-il, un mille de longueur; ses maisons à toit plat, mais chétives, sont écartées les unes des autres; on y voit un beau bazar. Un fort en terre, entouré d'un fossé plein d'eau et situé au sud-ouest de la ville, forme une défense

[1] Le colonel de *Meyendorff* dit qu'il a trouvé dans un livre oriental, qu'en mongol *bouh* signifie étude, et *ara*, trésor. M. *A. Jaubert* cite à ce sujet un passage du géographe *Hadgi-Khalfah*, dont voici la traduction : « L'auteur du livre intitulé *Habib-ul-seïr* (l'Ami du Voyage), rapporte que le nom de cette ville est dérivé du mot *boukhar*, qui, dans la langue des infidèles, signifie *lieu de réunion des sciences.* » Nous ajouterons qu'elle porte encore les noms d'*el-chéryfeh* la sainte, et *el-fakhireh* la glorieuse.

respectable. Le cours du Karchi procure aux habitants le moyen d'avoir un très-grand nombre de jardins ombragés d'arbres surchargés de fruits et de hauts peupliers qui ont une belle apparence. Karchi renferme une garnison de 2 à 3,000 hommes. C'est l'entrepôt des peaux de fouines, de renards et d'agneaux mort-nés qui viennent du midi de la Boukharie. Elle passe pour en être la principale ville après la capitale. L'oasis dans laquelle elle est située a environ 22 milles de largeur[1].

A l'est de cette ville, *Tcharghtchi* et *Ghoussar* sont des cités considérables : la place de gouverneur de la seconde est une des plus importantes de la Boukharie. *Ourdenzeï* est une petite forteresse, si l'on peut donner ce titre à une ville entourée d'un mur en terre de 8 mètres de hauteur. *Tahardjouï* ou *Tchardjou*, sur la rive gauche de l'Amou-daria, se compose d'un millier de maisons, et contient une assez forte garnison, qui la tient à l'abri des attaques des Kirghiz. *Mavri* ou plutôt *Marv-chahidjan* ou *Marvi-chahdjehan*, près de la frontière de la Perse dont elle dépendait autrefois, n'a que 3,000 habitants. Elle fut jadis importante; fondée par Alexandre le Grand, les anciens lui donnaient le nom d'*Antiochia Margiana;* elle fut longtemps une des quatre grandes cités du Khorassan. *Termez* ou *Termouz,* sur l'Amou, est une ville aujourd'hui ruinée, de même qu'un grand nombre d'autres que nous nous dispenserons de nommer, et qui attestent que le *Mavarelnahar* était autrefois plus florissant que la Boukharie d'aujourd'hui. A 25 lieues au nord-ouest de Samarcande, *Osrouchnah*, ville peu considérable, avait jadis 70,000 habitants.

La civilisation introduite par le mahométisme chez ces peuples s'est éclipsée avec leur gloire et leur puissance. Cependant on reconnaît encore à quelques usages les traces de celle qui fut introduite par Tamerlan.

Dans la haute société, on se fait des visites de cérémonie; celui qui les rend ne se retire qu'après en avoir demandé la permission à son hôte qui offre à l'étranger du thé, des fruits et des sucreries. En général, les habitants de Boukhara sont extrêmement cérémonieux; mais les Ouzbeks sont polis, tandis que les Tadjiks sont obséquieux et rampants.

Les Boukhares se nourrissent d'une manière fort simple : après la prière du matin, ils prennent une sorte de potage fait avec du thé, du lait et du sel; vers 4 ou 5 heures, on sert le dîner, qui consiste ordi-

[1] *Al. Burnes:* Voyage à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Caboul, Belkh et Boukhara, etc.

nairement en pilau composé de riz, de carottes ou de navets et de viande de mouton. Immédiatement après ce repas, ils prennent du thé préparé comme en Europe. Ils ne font pas usage du café, et ne se servent ni de cuillers ni de fourchettes. Les agréments de la société et les jouissances domestiques sont très-peu connus en Boukharie : la bigoterie proscrit les jeux et les plaisirs. L'esprit de la nation est mercantile, et le despotisme du gouvernement fait que chacun évite de passer pour riche en se gardant bien de meubler sa maison avec luxe.

Les personnes opulentes ont ordinairement une quarantaine d'esclaves et un grand nombre de chevaux, car tout le monde va à cheval, et la civilisation boukhare ne s'étend pas jusqu'à l'usage des voitures, à l'exception de grandes charrettes destinées aux longues courses. Le prix d'un homme robuste est d'environ 40 à 50 tellas (640 à 800 francs) ; s'il est artisan, par exemple menuisier, maréchal ou cordonnier, on le paie jusqu'à 100 tellas (1,600 francs). Les femmes sont en général moins chères que les hommes; mais si elles sont jolies, elles coûtent 100 à 150 tellas (1,600 à 2,400 francs). En général, les esclaves sont fort maltraités.

L'habillement du peuple se compose d'une ou deux robes longues en cotonnade bleue et rayée, dont l'une, plus courte et plus étroite que l'autre, tient souvent lieu de chemise; leur tête est couverte d'un turban blanc en toile de coton; sous leur robe descend un large pantalon blanc qui est toujours accompagné d'un caleçon court. Les personnes aisées se servent d'un *khalaat,* large et longue houppelande, ordinairement en soie, attachée sur les reins par une belle ceinture, et se coiffent d'une calotte en soie brodée ou d'un turban de mousseline. Les fonctionnaires publics riches sont vêtus de cachemires et de drap d'or. Les femmes ont la tête couverte d'un turban, et mettent un large pantalon avec une robe courte à manches longues et étroites. Dans les rues elles s'enveloppent d'une longue mantille dont les manches se joignent par derrière et elles cachent leur visage sous un voile noir peu transparent, dont elles relèvent furtivement un coin pour regarder les étrangers; alors, et surtout si ce sont des femmes tadjiks, elles laissent voir un joli visage que dépare un anneau passé dans leurs narines, mais des yeux noirs pleins de feu, des dents de la plus grande blancheur et un beau teint.

Le gouvernement de la Boukharie est une monarchie héréditaire dont le despotisme n'est tempéré que par l'influence de la religion et par les habitudes nomades d'une grande partie de la population. Le chef de

l'État, qui doit toujours être de la famille des Djenghiz, joint au titre de khan celui d'*émir al moumenin* ou de chef des vrais croyants; il dispose de la vie et des biens de ses sujets. Le titre d'*atalik*, qui correspond à celui de grand-visir, est purement honorifique : le khan en décore quelquefois le chef indépendant d'un des khanats voisins. La seconde charge de l'État est celle de *dad-khah* ou de *pervanatchi* qui correspond au titre de généralissime. La troisième est celle de *cheik-oul-islam* ou chef du clergé.

Suivant la hiérarchie ecclésiastique, le cheik-oul-islam nomme seul à tous les emplois vacants dans le clergé; il remplit quelquefois les fonctions de juge suprême : c'est à lui qu'on s'adresse dans les procès les plus graves pour solliciter un arrêt conforme à la loi. Le second emploi est celui d'*a'lam;* au troisième rang se trouvent les *mufti;* puis viennent les prêtres savants ou *dana-mollah*, et les simples prêtres ou les *akhoun*. Quiconque sait lire reçoit le titre de mollah.

Le khan a quatre épouses légitimes, deux cents femmes dans son harem, mais point d'eunuques pour les garder. Successeur des conquérants de la Boukharie, il est considéré comme le propriétaire du sol. Ses domaines sont considérables. Sa liste civile se monte à environ 1,000,000 de francs, et les revenus de l'État à 9 ou 10. Sa principale dépense est celle de la police et de l'armée régulière.

La Boukharie renferme 3,500,000 habitants; l'armée permanente est de 25,000 hommes, mais en temps de guerre elle peut être portée à 75,000 ou 80,000 en mettant sous les armes l'*Ildjéri,* espèce de milice composée des créatures et des serviteurs du gouvernement, et qui se monte à 50 ou 55,000 cavaliers, dont 10,000 sont tirés du territoire de Balkh, et des cantons au sud de l'Oxus. Enfin cette armée pourrait être encore grossie des levées faites chez les Turcomans.

Les impôts sont levés également d'après les maximes du Koran. Un commerçant paie un *quarantième* de ses marchandises; un cultivateur donne au prince le *quart* de sa récolte; mais la plus grande partie des terres ayant été aliénée pour l'entretien du clergé et des établissements religieux, les prêtres prennent les *trois dixièmes* de la récolte : et les cultivateurs ne se plaignent pas de cet impôt exorbitant. Tous les habitants non musulmans paient une capitation annuelle.

L'idée que nous nous faisons d'une ville ou d'un village ne doit être admise qu'avec de grandes modifications pour la Boukharie et en général pour le Turkestan. Un lieu à marché ne consiste souvent qu'en un bazar,

c'est-à-dire en une réunion de boutiques qui ne s'ouvrent qu'à des jours fixes, et dont les propriétaires vivent à une certaine distance, en ayant soin d'y venir le jour du marché qui y attire quelquefois de 4 à 5 lieues une population plus ou moins nombreuse.

Complétons maintenant la description de la Boukharie par quelques mots sur les nouvelles conquêtes qui ont rendu cet État le plus puissant du Turkestan.

L'une des principales dépendances de la Boukharie est le territoire de Balkh qui constituait au commencement du siècle dernier un khanat ou État indépendant, l'un des plus puissants du Turkestan. Il forma, vers l'an 1640, le gouvernement d'Aureng-Zeyb, et était une des dépendances de l'empire du Grand-Mogol. Nadir-Schah l'envahit; mais, après la mort de ce conquérant, il tomba au pouvoir des Afghans. Vers l'année 1825 il fut envahi par le khan de Boukharie qui, depuis cette époque, le fait gouverner par un de ses lieutenants. Ce pays, qui comprend une partie de l'ancienne Bactriane, et qui est limitrophe de l'État de Hérat, était autrefois l'un des plus civilisés de tout le Turkestan. Ses habitants préparaient de fort belles soies : c'était même une de leurs principales richesses. Leur bravoure et leur patriotisme garantirent longtemps le pays, mieux que les hautes montagnes qui l'enferment d'un côté et les déserts qui l'entourent de l'autre. La population du territoire de Balkh, qui était avant 1820 de près d'un million d'habitants, ne dépasse peut être pas aujourd'hui 500,000, depuis que les Afghans, les Ouzbeks et les Boukhares ont tour à tour envahi et saccagé ce beau pays.

Balkh passe chez les Asiatiques pour la plus ancienne ville du monde : ils lui donnent le titre de *Mère des-Villes (Omm-el-Buldan)*. C'est en effet l'antique *Bactra* ou *Zariaspa*, capitale de la Bactriane, cité qui rivalisait avec Ninive et Babylone. Ce fut au siége de cette ville par Ninus que Ménonès, gouverneur de la Syrie, qui accompagnait le prince, fit venir près de lui Sémiramis, sa femme, dont les conseils et le courage hâtèrent la prise de la place assiégée. Ninus, admirant la bravoure et les charmes de l'héroïne, résolut de l'épouser; Ménonès, instruit de cette résolution, se pendit de désespoir. Sémiramis, devenue veuve, épousa Ninus, et bientôt la mort de ce second époux la mit seule en possession du trône d'Assyrie qu'elle occupa avec tant d'éclat et de gloire. Les Asiatiques prétendent que Balkh a été bâtie par Kaïamont, fondateur de la monarchie perse. Dans le troisième siècle de l'ère chrétienne l'autorité d'Artaxercès fut solennement reconnue dans une grande assemblée

qui se tint dans cette ville. Elle continua à rester soumise à l'empire perse, et à être la résidence de l'archimage jusqu'à l'époque où les sectateurs de Zoroastre furent renversés par les incursions des Khalifes. Ses habitants furent massacrés par Djenghiz-khan. Sous le règne des princes de la maison de Timour elle fit partie de l'empire mogol. Balkh est située au milieu d'une plaine fertile à 2 ou 3 lieues des montagnes. Ses ruines occupent une circonférence d'environ 6 lieues; elle paraît avoir renfermé des jardins innombrables. Sa population, qui fut jadis considérable, n'excède pas aujourd'hui 2 à 3,000 habitants qui se composent principalement d'Afghans, de Karanoukars, espèce de milice que les rois douranis y établirent et de quelques Arabes. Le khan de Khoundouz lui a enlevé une grande partie de ses habitants et menace continuellement le peu qui en reste.

On ne remarque dans son enceinte aucuns restes d'édifices qui attestent l'antique magnificence que les Orientaux lui attribuent. Ils consistent en mosquées écroulées et en tombeaux délabrés. Ces édifices ont été construits en briques séchées au soleil; aucun n'est antérieur au temps de Mahomet. A en juger par les frêles matériaux employés dans leur construction, il est douteux que Balkh ait jamais été une ville solidement bâtie. Il y a trois collèges d'une belle apparence, mais ils dépérissent, et leurs salles sont vides. Une muraille entière entoure une partie de la ville; mais elle doit être moderne, car sur une longueur de près d'une lieue elle laisse les ruines en dehors. L'ark ou la citadelle qui est au nord est d'une construction plus solide que le reste, mais elle est sans force réelle. On y montre un bloc de marbre blanc que l'on dit avoir été le trône de Kaï-Khous, c'est-à-dire Cyrus[1]. *Andkou*, autre ville de l'ancien khanat de Balkh, n'offre rien de remarquable.

A environ 20 lieues au nord-est de Samarcande, et à 60 au nord-est de Boukhara s'étend le district de *Djizzaghs* ou *Djizzak*, nouvelle acquisition de la Boukharie. Ce pays peut avoir au moins 20,000 habitants dont la dixième partie réside dans la petite ville de *Djizzagh* que défend une forteresse construite en briques séchées au soleil.

Au nord-ouest de celui de Balkh, se trouve l'ancien khanat d'*Ankoï*, qui était l'un des moins importants du Turkestan. *Ankoï*, sa capitale, est une ville fort grande, qui renferme 4,000 maisons habitées par un petit nombre d'Ouzbeks, peu de Tadjiks et beaucoup d'Arabes. Elle est

[1] *Al. Burnes* : Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Caboul, Balkh et Boukhara, etc., pendant les années 1831 1832 et 1833, t. II.

à environ 25 lieues de Balkh. Une petite rivière qui coule auprès est à sec pendant l'été; ce qui oblige les habitants à creuser des puits pour avoir de l'eau.

Dans la direction du sud, l'ancien petit khanat de *Meïmaneh* se présente. Sa capitale, du même nom, est à environ 20 lieues d'Ankoï; la route est parsemée de quelques misérables villages. *Meïmaneh* est une ville renfermant environ 1,000 maisons; elle n'est habitée que par des Ouzbeks qui, en été, sont nomades. Ce sont des brigands déterminés; ils pillent souvent les caravanes; sont fréquemment en guerre avec leurs voisins, font des excursions dans le Khorassan, et amènent leurs prisonniers au marché aux esclaves de Boukhara.

Ces deux derniers pays font aujourd'hui partie des possessions du khan de Boukhara.

Entre Karchi et Samarcande, au centre de la Boukharie, s'étend le *khanat de Chersabès* ou de *Chehri-sebz*, l'un des plus fertiles du Turkestan et qui porte même le nom de l'un de ses peuples. Il peut mettre sur pied une armée ou plutôt une levée en masse d'environ 20,000 cavaliers; ce qui annoncerait une population de plus de 600,000 âmes. Ce khanat, qui avait été réuni à la Boukharie par Mohammed-Rahim-Khan, dit le baron de Meyendorff, s'en détacha à la mort de ce prince, en 1751. La perte de ce territoire doit être très-sensible aux Boukhares : traversé dans toute sa longueur par la rivière du Karchi, et riche en diverses productions, il envoie en Boukharie de très-bon coton et des plantes propres à la teinture; en retour, il en tire du fer, du cuir et d'autres marchandises qui viennent de Russie. La capitale, appelée *Chersabès* ou *Chehri-sebz* ou simplement *Chersebz*, noms qui signifient *ville verte*, est agréablement située près de la rive gauche du Karchi, qui a protégé plus d'une fois ce khanat contre les entreprises des Boukhares, parce qu'au moyen de digues on peut inonder les environs de la ville et de la forteresse qui la défend. Chersabès est bâtie sur l'emplacement du village de Kech, où naquit le célèbre Tamerlan. Parmi les autres lieux les plus remarquables du khanat, on peut citer les deux forteresses du *Kitab* et de *Donab*, *Djaouz*, *Pitahaneh* ou *Bout-khaneh*, c'est-à-dire *temple d'idoles*, *Iakabak* ou *Iaka bagh*, *jardin solitaire*, et *Outakour-ghan* dont le nom signifie *tombeau du père* ou *du saint*.

A l'est de la Boukharie se trouve le *khanat de Hissar*, pays montagneux situé entre le Djihoun et la Toupalak, et traversé par le Kafer-nikhan, rivière de 100 lieues de cours, affluent du Djihoun. Ce pays, encore peu connu, est au moins aussi fertile et aussi peuplé que celui de Chersabè .

Hissar, près de la rive gauche du Kafer-nikhan, dans une vallée bien cultivée et abondante en pâturages, renferme environ 3,000 maisons. *Deïnaou*, la seconde ville de cet État, en a environ 2,000. *Tirmez*, non loin de l'Oxus, est fort peu importante. *Khodja-Taman* est célèbre dans le pays parce qu'elle renferme le tombeau d'un saint révéré des musulmans. *Dechtabad*, *Saridjoui*, *Tcok-mazar* et *Toupalak*, qui ont le titre de villes, ne sont pour ainsi dire que des villages. Les habitants de ce pays sont presque tous Ouzbeks : ils possèdent des troupeaux considérables et jouissent d'une certaine aisance. Les Tadjiks y sont en très petit nombre, mais la plupart sont fort riches.

A l'est des territoires soumis au khan de Boukharie s'étend l'*État de Khoundouz,* comprenant des plaines basses terminées vers le sud par une chaîne de collines hautes d'environ 300 mètres, qui forment plusieurs vallées belles et fertiles. Sa longueur du nord au sud est d'environ 15 lieues, et sa largeur de l'est à l'ouest est de 10 à 12 lieues. L'Oxus ou le Djihoun forme sa frontière méridionale. Ce pays est arrosé par deux rivières qui se joignent au nord de Khoundouz, et qui sont si peu considérables qu'elles ne sont pas même guéables durant la fonte des neiges au printemps. Le climat y est très-insalubre : l'hiver la terre est couverte de neige pendant trois mois, et l'été la chaleur est excessive. La plus grande partie du pays est tellement marécageuse, que les chemins qui le traversent sont construits sur des pilotis fixés au milieu des roseaux et des joncs. « On cultive le riz, dit M. Burnes, dans les endroits qui ne sont pas entièrement inondés, le froment et l'orge dans ceux qui sont plus secs. Les collines qui bordent les vallées sont complétement dépourvues d'arbres et d'arbustes; mais elles sont couvertes d'excellents pâturages. »

Khoundouz, dont le nom signifie château[1], n'est qu'une petite ville de 1,500 habitants située dans la vallée de l'Oxus, que des collines bordent de toutes parts, excepté vers le nord. Elle est arrosée par deux rivières qui se réunissent au nord. Son climat est tellement insalubre que les Ouzbeks disent proverbialement : « Si tu as envie de mourir, va à Khoundouz. » Sa population passe pour avoir été jadis plus considérable. Quiconque peut aller vivre ailleurs n'y demeure point, bien qu'il s'y tienne le principal marché de tout le voisinage. Le prince n'y réside qu'en hiver. Il y a un château entouré d'un fossé, et construit en briques séchées au soleil; mais l'excès de la chaleur les fait tomber en poussière, et l'on est obligé de les réparer continuellement.

[1] Voyez la Géographie d'*Ibn Haukal* : Traduction de *W. Ouseley.*

Le chef de cet État prend le titre d'*émir*. Il réside pendant l'été dans le village de *Khanaabad*, à 5 ou 6 lieues de Khoundouz. Ce village est situé sur les flancs d'un groupe de collines qui s'élèvent au-dessus des marécages. Au bord d'un ruisseau limpide qui coule avec rapidité, et au milieu d'un bouquet d'arbres d'une verdure magnifique, s'élève la demeure de l'émir : c'est un petit château bien fortifié, où l'on arrive en traversant un pont construit en briques.

Ce qui donne une grande importance à l'État de Khoundouz, c'est qu'il comprend aujourd'hui les anciens khanats de Khouloum et de Badakhchan, qui n'en sont plus que des provinces. Le khanat de Khouloum passait encore en 1820 [1] pour l'un des plus puissants du Turkestan méridional. Il pouvait mettre sur pied un corps de 10,000 hommes de cavalerie. Le khan jouissait d'un revenu d'environ 300,000 francs. Il exerçait une grande influence sur les pays de Balkh et de Khoundouz.

Le khanat de Badakhchan était aussi l'un des plus riches et des plus puissants.

Le khan de Khoundouz fut pendant longtemps tributaire de celui de Khouloum ; aujourd'hui ces trois États n'en forment plus qu'un seul soumis à l'émir de Khoundouz ; on peut juger par là des fréquentes vicissitudes auxquelles sont exposés les États du Turkestan.

Gholam, *Khouloum* ou *Khoulm*, sur la rive gauche du Khouloum dont les bords sont délicieux, et qui va se jeter dans l'Amou-dariah, est une grande ville dominée de trois côtés par une montagne et défendue par deux châteaux ; les maisons, au nombre de 3,000, sont bien bâties, mais en briques crues. On y compte 10,000 habitants. L'eau y est abondante. Cinq rivières s'y réunissent et forment une cascade. « On m'a assuré, dit « le baron G. de Meyendorff, que l'ancienne ville de Khoulm a été détruite, « et que celle qui porte aujourd'hui ce nom est la même qu'on nommait « autrefois *Tach-Khourghan*, éloignée de Balkh d'environ 65 verstes « (15 lieues et demie). » M. Burnes confirme cette assertion. Cette ville renferme plusieurs caravansérails, de beaux jardins dont les fruits sont renommés dans le Turkestan.

Les habitants et les étrangers, dit M. Burnes, parlent avec ravissement des vallées du Badakhchan, de ses ruisseaux, de ses sites romantiques, de ses fruits, de ses fleurs, de ses rossignols. Ce territoire est traversé par l'Oxus ; jadis puissant et célèbre, il est presque inhabité aujourd'hui. Il fut envahi en 1820 par l'émir de Khoundouz, et son souverain fut détrôné :

[1] *G. de Meyendorff* : Voyage d'Orenbourg à Boukhara, p. 137.

celui qui l'a remplacé ne jouit que d'un vain titre ; ses cultivateurs ont été arrachés de leurs foyers, et une soldatesque effrénée est cantonnée dans les diverses parties du pays. Le Badakhchan a aussi beaucoup souffert d'un tremblement de terre qui, au mois de janvier 1832, détruisit un grand nombre de villages et fit périr une bonne partie de la population. Cette grande convulsion de la nature se fit sentir à minuit ; il n'y eut presque pas de famille qui n'eût à pleurer la perte de quelqu'un. Les chemins, dans plusieurs endroits, furent barrés par des éboulements de rochers, et la rivière de Badakhchan fut arrêtée dans son cours pendant cinq jours par les débris d'une colline et inonda les terres qui la bordent. Le centre d'action de ce tremblement de terre, qui ébranla aussi le Moultan et le Lahor, paraît avoir été la vallée de l'Oxus.

Le Badakhchan a acquis depuis longtemps une grande célébrité pour ses mines de rubis qui étaient connues dès les temps les plus reculés. On dit qu'elles sont situées sur les bords de l'Oxus, à *Gharan*, près d'un lieu nommé *Chaghaan*. Elles sont creusées dans des coteaux peu élevés. Dans le voisinage de ces mines il y a sur le bord de l'Oxus des masses de lapis lazuli.

Les Badakhchanis n'appartiennent point à la race turque : ils sont Tadjiks ; on les dit très-sociables et hospitaliers. Ils parlent le persan, et ont la prononciation des habitants de l'Iran ; ils passent pour être des Persans issus de ceux de Balkh, et presque tous sont de la secte des Schiites. Il ne s'est établi parmi eux aucun Ouzbek ni aucun autre peuple de la famille turque, et ils ont conservé les mœurs et les usages qui régnaient au nord de l'Hindou-Khouch avant l'invasion des Turcs.

La ville de *Badakhchan,* petite, mal bâtie, et peuplée de milliers d'habitants, est située sur une rivière de ce nom qui se jette dans l'Amou-daria. Quelques géographes distinguent cette ville de celle de *Feïzabad* sur la rivière, mais c'est une erreur : les Badakhchanis donnent souvent ce dernier nom à leur pays et à leur capitale.

Dans le dernier siècle, Badakhchan appartenait au khan de la Grande-Boukharie, ou plutôt de Samarcande ; ses habitants s'enrichissaient de l'or, de l'argent et des rubis qui se trouvaient dans ses environs ; car les torrents qui descendent des montagnes lorsque la neige fond, au commencement de l'été, entraînent une grande quantité de grains d'or et d'argent. Plusieurs des caravanes qui se rendent à la Petite-Boukharie ou à la Chine passent par cette ville ; d'autres préfèrent la route du Petit-Tibet, sur le côté oriental de ses monts. Ibn Haukal rapporte que non-seulement le sol

de Badakhchan renfermait des mines de rubis et de lapis, mais qu'il produisait une grande quantité de musc.

L'émir de Khoundouz possède encore plusieurs petits pays dont nous allons dire quelques mots.

Anderab ou *Inderab,* chef-lieu du *Tokarestan*, petite ville située sur le Kazan ou Anderab, affluent du Djihoun, est près d'un défilé par lequel on traverse les montagnes de l'Hindou-Khouch. Il existe dans ces montagnes de riches carrières de lapis lazuli.

Un autre district a pour chef-lieu *Heibak,* village populeux et commerçant qui possède un château construit en briques séchées au soleil, et bâti sur un tertre qui domine tous les environs. Ce village est à environ 1,300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ses maisons sont d'une forme toute particulière : elles ont, au lieu de terrasses, des dômes avec un trou au toit en guise de cheminée, de sorte que de loin il ressemble, dit M. Burnes, à un groupe de grandes ruches brunes. Les habitants ont adopté ce genre de bâtisse à cause de la rareté des bois.

Le district de Ghozy est arrosé par une rivière de ce nom qui prend sa source sur le versant occidental du Belour-tagh, et se joint au Ferkhar, à 5 lieues à l'ouest de Khoundouz pour former l'Ak-Seraï, qui se réunit au Djihoun par la rive gauche. Son cours, qui se dirige du nord à l'ouest, puis au nord-ouest, a environ 80 lieues de longueur. Ce district a pour chef-lieu la petite ville de *Ghozy*, qui s'élève au bord de la rivière.

Le district de *Talikhan* ou *Taligha*n est peu étendu, et se trouve à l'ouest de Khouloum. Il est arrosé par une rivière du même nom affluent de l'Ak-séraï, et par une autre rivière appelée le Fourkahr. *Talikhan,* sa capitale, paraît être d'une faible importance.

Hazrat-Imam ou *Houzirout-Imam*, dans la vallée de l'Oxus, est aussi le petit chef-lieu d'un district peu important. Au-dessous de cette ville l'Oxus est guéable pendant six mois chaque année.

Nous ne devons point oublier les États tributaires de l'émir de Khoundouz; ils sont au nombre de quatre, d'après les renseignements les plus récents.

Le *Chaghnan,* petit district dont nous avons cité le chef-lieu pour le rubis qu'on y exploite, est un pays montagneux borné au sud-est par la chaîne de l'Hindou-Khouch. Il ne renferme que trois ou quatre villages dont le principal est *Chaghnan.*

L'*Ouakhnan*, voisin du précédent, est également montagneux. Il ne

comprend aussi que quelques villages, dont le plus considérable est *Ouakhan*.

Les Chaghnanis et les Ouakhanis sont musulmans ; ils parlent deux langues différentes.

Ces montagnards ont un singulier usage : c'est de ferrer leurs chevaux avec la ramure des bêtes fauves, à laquelle ils donnent une forme convenable en la fixant avec des clous faits de la même matière. Ils ne la changent que lorsqu'elle est complétement usée.

Le *Tchitral*, situé entre les monts Belour et le Badakhchan, est arrosé par un affluent de la rivière de Kaboul. Le chef du pays prend le titre de Schâh Kattore, et se vante de descendre des anciens compagnons d'Alexandre. L'idiome de Tchitral diffère, selon M. Burnes, de celui des pays voisins.

Le *Koulab*, qui, vers l'année 1820, formait encore un petit État indépendant, est comme le pays que nous venons de nommer, tributaire des Khoundouz. *Koulab* sa capitale passe pour une ville de 3,000 maisons. Elle est sur la route de Badakhchan à Khokhan.

L'émir de Koundouz doit une grande partie de sa puissance à la politique qu'il a suivie envers les chefs qu'il a subjugués : il les a laissés à la tête de leurs États, à la condition qu'ils lui fourniraient un contingent de troupes et qu'ils entretiendraient celles qu'il laisse sur leurs territoires. Son armée se compose de 20,000 hommes de cavalerie et de six pièces d'artillerie. Il n'a point d'infanterie, parce que les Ouzbeks n'en font point de cas. Ses soldats sont armés de lances d'une longueur incommode ; quelques-uns ont des mousquets ; mais en général ils sont mal armés et mal équipés. Les impôts se paient en grains dans la principauté de Khoundouz ; l'argent y est extrêmement rare : aussi est-il difficile de faire une évaluation un peu exacte des revenus de cet État. La contribution foncière est du tiers des productions du sol.

L'intéressante contrée qui comprend le Nhokhan, le Badakhchan, la Boukharie, le Chersabès et le Hissar que nous venons de parcourir, formait le célèbre *Mavarelnahar* de l'histoire arabe et tatare. Là s'élevait le trône de Tamerlan ; là les ambassadeurs de tous les princes du monde venaient s'humilier devant le chef des Mongols. En 1494, Sultan-Baber, descendant de Timour, chassé de la Grande-Boukharie avec ses Mongols, s'enfonça dans l'Hindoustan, et y fonda l'empire mongol. Les vainqueurs tatars, appelés *Ouzbeks*, établirent une puissante monarchie dans la Boukharie, dont le trône fut successivement occupé par plusieurs khans, depuis 1494

jusqu'à 1658. C'est vers cette époque que cette grande et fertile contrée paraît avoir été partagée en plusieurs États, sous l'autorité de différents khans.

Les Ouzbeks, qui probablement demeuraient dans une partie de cette contrée depuis le troisième ou quatrième siècle, n'ont pourtant pas effacé la trace d'une race d'habitants plus ancienne, et qui, ainsi que nous venons de le dire, est répandue dans le Badakhchan. Ces habitants indigènes, nommés *Tadjiks*, sont plus beaux que les Tatars, par l'élégance de leurs formes et l'agrément de leurs traits; ils se rapprochent de ceux de la Petite-Boukharie, auxquels ils ressemblent encore par le costume. Les vêtements des gens aisés sont, en grande partie, de soie et de fourrures; les longues robes des femmes offrent des plis larges et variés; elles ornent leurs cheveux de tresses de perles. Ils mènent une vie très-frugale, et la nourriture consiste principalement en riz, froment, millet, et surtout en fruits, tels que melons, raisins, pommes, etc. Ils se servent beaucoup de l'huile de sésame; le thé, assaisonné d'anis, et le moût des raisins, sont leurs boissons favorites. Ils s'enivrent d'opium; leur pain est fait sans froment.

Les Tadjiks ne portent jamais d'armes. Les *Ouzbeks*, au contraire, ne sont pas étrangers à l'usage du mousquet; et l'on assure que les femmes mêmes, qui surpassent en beauté celles des autres Tatares, suivent leurs maris à la guerre, et combattent à leurs côtés.

Au nord du Badakhchan on trouve trois khanats sur lesquels on a peu de renseignements, mais qui paraissent être d'une faible importance. Celui de *Dervas* ou de *Dervazeh* doit probablement son nom à la rivière qui l'arrose. Son territoire comprend principalement une grande vallée au fond de laquelle la Dervazeh roule ses eaux en mugissant. Ce cours d'eau, d'environ 50 lieues de longueur, charrie de l'or que les habitants recueillent en y jetant des outres qui se remplissent promptement de limon dont ils retirent le métal. Les campagnes sont cultivées par de paisibles Tadjiks. La petite ville de *Dervazeh* est la résidence du khan. Ce chef prétend descendre d'Alexandre le Grand.

Plus au nord, le *khanat d'Abi-gherm*, dont le chef est souvent en guerre avec celui d'Hissar, a pour capitale une petite ville du même nom; mais, à l'ouest de celui ci, le *khanat de Ramid*, assez important pour que son chef puisse, dans ses excursions, mettre 10,000 cavaliers sous les armes, a pour chef-lieu une ville assez considérable située à 25 lieues à l'est de Hissar, sur la route de Badakhchan à Khokhan. Près de *Ramid*, s'élève une des plus hautes montagnes d'un des rameaux des monts Kachghar. Ces trois

derniers knanats sont peuplés d'Ouzbeks pour la plupart cultivateurs.

Près du Tchitral, entre les monts Belour et le Badakhchan, s'étendent le Ghilghit et l'Iskardo, petits territoires indépendants et peuplés de musulmans schiites. Le *Ghilghit* ou *Ghilghitti* est un pays qui, par sa position dans les montagnes, a su conserver sa liberté. Ses habitants parlent une langue différente de celle de Tchitral.

Le pays d'*Iskardo*, plus à l'est, confine au Balti et au Petit-Tibet. Sa capitale, qui porte le même nom, est une place forte d'une construction irrégulière et bâtie sur les bords de l'Indus.

Dans la contrée montagneuse où prend sa source le *Kafer-nikhan*, affluent du Djihoun, et qui se termine au nord par les monts Kachghar ou le Kachghar-davan, habitent les *Ghaltchas*, peuple pauvre et indépendant, fortement attaché aux croyances des mahométans sunnites. Des voyageurs russes, dit le baron de Meyendorff, les nomment Persans orientaux, et en effet ils ne connaissent point d'autre langue que le persan. Leurs traits diffèrent cependant beaucoup de ceux de Tadjiks ; leur teint est très-basané et même plus brun que celui des Arabes boukhares. Leurs habitations sont de misérables cabanes bâties dans des vallées. Ils sont tous cultivateurs ; ils élèvent du bétail et très-peu de chevaux : aussi ne sont-ils point redoutés des nations voisines. Leurs chefs, qui prennent le titre de khan, habitent *Ignaou* et *Matcha*, qui sont plutôt de gros bourgs que des villes. *Karateghin* paraît être aussi une de leurs petites cités.

Le *Kaffiristan* ou *Kafféristan*, appelé ainsi par les mahométans, du nom de *kaffira* ou *kaffirs* (infidèles), qu'ils donnent aux peuples qui l'habitent, parce que ceux-ci professent en partie la religion des Hindous, comprend les hautes montagnes de l'*Hindou-Khouch* et du *Belour-tagh*, et appartient à la partie supérieure du grand bassin de l'Indus. Les cimes de ces montagnes sont couvertes de neige, et leurs flancs sont garnis de sombres forêts de pins. Le Kaffiristan renferme des vallées peu étendues, mais fertiles, qui produisent d'excellents raisins, et qui offrent de gras pâturages à de nombreux troupeaux de moutons et de bœufs, tandis que les collines sont couvertes de chèvres. On y récolte aussi un peu de froment et de millet. Les routes ne sont praticables que pour les gens qui voyagent à pied ou à cheval; souvent elles sont coupées par des rivières ou des torrents que l'on passe sur des ponts de bois suspendus avec les tiges flexibles d'une espèce de liane.

Tous les villages sont bâtis sur le penchant des montagnes : en sorte que le toit d'une maison sert de rue pour conduire à la maison qui est au-dessous.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Les habitants de ce pays se vantent de n'avoir jamais été subjugués : lorsque Timour pénétra dans leurs montagnes en 1398, il s'estima fort heureux d'avoir pu en sortir, après avoir perdu une partie de son armée ; en 1829 ou 1830, l'émir de Khoundouz perdit aussi une partie de son armée dans une expédition contre les Kaffirs. Ils sont grands, robustes, remarquables par leur beauté et par leurs usages, et par la manière dont ils travaillent l'or natif qu'ils tirent de leurs montagnes, et dont ils fabriquent des vases et divers ornements. Ces circonstances ont fait supposer qu'ils étaient les descendants d'une troupe de Macédoniens qui s'établirent dans ce pays après l'expédition d'Alexandre. Le sultan Baber et Aiboul-Fazil ont fait mention de cette opinion ; mais nous pensons avec M. Burnes que ces deux auteurs ont attribué aux Kaffirs les prétentions des chefs qui vivent sur les bords de l'Oxus, et qui font en effet remonter leur généalogie aux Macédoniens. Les Kaffirs n'ont d'ailleurs aucune tradition semblable sur leur origine. « La grande élévation de la contrée qu'ils habitent sem-« blerait expliquer d'une manière satisfaisante les particularités physiques « qui les concernent ; et je crois qu'on découvrira définitivement que ces « Kaffirs sont tout simplement le peuple aborigène des plaines, qui se ré-« fugia dans les montagnes quand le pays inférieur embrassa la religion « de Mahomet : tel est du moins le sentiment énoncé par les Afghans ; et « et le nom de *kaffir* (infidèle), corrobore singulièrement cette idée[1]. »

Ce peuple n'a point de nom générique ; chaque tribu se distingue par un nom particulier. Ce sont les nations mahométanes des contrées voisines qui les désignent sous la dénomination de Kaffirs : de là le nom de Kaffiristan qu'elles donnent au pays habité par ce peuple. Les principales divisions entre lesquelles la nation se partage ne nous sont connues que par les désignations que leur donnent les mahométans : ainsi l'une d'elles est appelée *Siapoch-Kaffirs*, c'est-à-dire *infidèles vêtus de noir*, ou simplement *Tor Kaffirs*, *infidèles noirs*, parce que leur habillement est en peau de chèvre noire ; l'autre est nommée *Spin-Kaffirs* ou *infidèles blancs*, parce que leurs vêtements sont en toile de coton blanche. Du reste les uns et les autres sont remarquables par leurs traits réguliers et leur teint clair qui les distinguent de toutes les nations voisines.

Les différents dialectes kaffirs ont beaucoup de rapports avec le sanskrit.

Le gouvernement de ce peuple est patriarcal ; il se divise en diverses tribus gouvernées chacune par un chef qui prend le titre de khan à l'imi-

[1] *Al. Burnes :* Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahor, Caboul, Balkh et Boukhara, et retour par la Perse, pendant les années 1831, 1832 et 1833, t. III, p. 167.

tation des nations voisines. La plus importante est celle des *Kamotchis*, qui tire son nom de *Kamotchi*, bourg de 500 maisons que l'on considère comme le lieu le plus considérable du Kaffiristan. Une autre tribu est celle des *Kaoumdechis*, qui habitent le village de *Kaoumdeck*. On citait dans ces derniers temps pour ses richesses le khan de cette tribu : il possédait un troupeau de 800 moutons, et huit familles d'esclaves.

Il n'est pas certain que ce peuple ait des magistrats civils ; s'il en existe, leur autorité doit être fort restreinte : tout se fait d'après les délibérations prises entre les hommes libres. La loi du talion paraît servir de base à leur manière de punir les délits et les crimes.

Les Kaffirs se rasent les cheveux, en laissant une longue mèche sur le haut de la tête, et quelquefois deux boucles qui pendent sur les oreilles. Ils se rasent aussi les joues et les moustaches, bien qu'ils laissent pousser leur barbe. Ils portent la tête nue jusqu'à ce qu'ils aient tué un mahométan : alors ils se coiffent d'un bonnet ou d'un turban. Arrivés à l'âge de puberté, les deux sexes se parent de boucles d'oreilles, d'anneaux suspendus au cartilage du nez et de bracelets d'argent, d'étain ou de cuivre.

Ils ne se tiennent jamais accroupis à la manière des Orientaux ; ils se servent de chaises et de tables ; ils boivent du vin, et se nourrissent de viandes et de toutes sortes de mets.

Leurs armes sont un arc, des flèches et un poignard ; mais ils commencent à se servir, comme les Afghans, de sabres et d'armes à feu.

Leur religion ne ressemble point à celle des autres peuples de l'Asie. Ils croient en un seul dieu qu'ils nomment *Imra* ou *Tsokoui-Dagouri* ; mais ils adorent une foule d'idoles représentant des héros des temps anciens : ils espèrent toucher la divinité par leur intercession. Ces idoles sont de pierre ou de bois. Les principales sont *Bougheck*, le dieu des eaux ; *Maouni*, qui a chassé du monde *Youch* ou le malin esprit ; sept frères nommés *Pacadik*, qui sont sortis d'un arbre d'or et qui avaient le corps tout entier formé de ce précieux métal ; et sept autres frères nommés *Pourron*, également d'or. Ils révèrent aussi sous le nom de *Koumye*, une femme dont l'histoire offre beaucoup de rapports avec celle d'Eve. Enfin ils ont encore de la vénération pour une pierre sainte, un bloc de plus d'un mètre de hauteur, et qu'ils nomment *Irmtam*. Cette pierre représente une divinité dont ils disent connaître l'existence, mais non la figure. Du reste chaque tribu a ses divinités inférieures particulières : c'est ainsi qu'au village de Kaoumdech on voit une colonne en bois sur laquelle est la figure d'un homme assis tenant une lance d'une main et un bâton de commandement

de l'autre. Cette idole représente le père d'un des anciens chefs du village, lequel s'était érigé à lui-même cette statue. Il avait acquis un grand ascendant sur ses compatriotes en leur donnant des fêtes. Des apothéoses de ce genre sont fréquentes chez les Kaffirs. En pratiquant avec zèle l'hospitalité, celle des vertus à laquelle ils attachent le plus de prix, ils ont l'espoir d'entrer dans leur paradis, qu'ils nomment *Bourry-li-Boulu*. Les hommes vicieux vont dans l'enfer appelé *Bourry-Douggour-Boula*.

On remarque chez les Kaffirs plusieurs usages singuliers dont nous citerons les plus remarquables : telle est entre autres la manière dont on donne un nom à un enfant. Vingt-quatre jours après la naissance de celui-ci, lorsqu'il a été purifié, ainsi que sa mère, par un bain, on le place sur le sein de celle-ci, et l'on prononce successivement le nom de tous ses aïeux, jusqu'à ce qu'il se mette à téter : le nom qui a été prononcé le dernier, au moment où il prend le sein, est celui qu'il doit porter. Les compliments de condoléance se font d'une manière fort singulière : si un homme a perdu un de ses parents, l'ami qui vient pour le consoler jette son bonnet à terre en entrant dans la maison, tire son poignard en saisissant l'affligé par la main, et le force à danser avec lui autour de la chambre.

Chez les Kaffirs la polygamie est permise, mais les femmes ne sont point enfermées. On prétend même que les mœurs sont si pures que jamais les peines contre l'adultère ne sont appliquées. Les femmes sont chargées, non-seulement de tous les soins du ménage, mais même des travaux des champs. Outre leurs femmes légitimes, les riches habitants ont des filles esclaves. Tous les individus en esclavage proviennent des nations étrangères sur lesquelles ils ont été conquis, ou à qui ils ont été volés en temps de paix[1].

Tels sont les renseignements les plus récents que l'on possède sur ce peuple si peu connu.

[1] *Mounstuart-Elphinstone :* Tableau du royaume de Caboul et de ses dépendances, etc.

Tableau approximatif des tribus turcomanes qui habitent à l'orient de la mer Caspienne, d'après M. Mouravieff,

TRIBUS SEPTENTRIONALES.

Tribus	Subdivisions	Nombre d'individus.
Tchovdour-Essen-Ili. (8,000 kibitki)[1]	Tchovdour. Igdyr. Abdal. Bouroundjouk. Boussadji. Mengli-Koudja. Ogri. Deli. Kourban. (Tchekakbaï. Oganych. Kyzlèr-Ghénez.)	48,000

TRIBUS MÉRIDIONALES.

Tribus	Subdivisions	Nombre d'individus.
Ata. (1,000 kibitki)	Nour-Ata. Gèzl-Ata. Oumar-Ata. Ibag-Ata.	6,000
Téké. (30,000 kibitki)		180,000
Salyr. (4,000 kibitki)		24,000
Er-Saré. (100,000 kibitki)		600,000
Sakhkar. (20,000 kibitki)		120,000
Iemrelu. (300 kibitki)		1,800
Saryk. (20,000 kibitki)		120,000
Iomoud. (40,000 kibitki)		240,000
Oua-Aimak. (80,000 kibitki)		480,000
Keklen. (40,000 kibitki)	Lanjak. Sengryk. Khar. Chor. Kyryk. Baïndyr. Kara-Balkan. Herkès. Kaï. Kyryl. Keïk. Sovranli. Ierkekli. Pytyr. Kychik.	240,000
	A reporter.	2,059,800

[1] Nous évaluons à *six* le nombre d'individus qui habitent chaque kibitka ou tente.

			Nombre d'individus.
	Report.		2,059,800
Bairama	Salak (2,000 kibitki)		12,000
	Arkochtchi (2,000 kibitki)		12,000
	Okus (1,000 kibitki)		6,000
	Ouchak (1,000 kibitki)		6,000
	Kara-Kodja (600 kibitki)		3,600
	Djuneït (550 kibitki)		3,300
Koudjouk-Tatar	Tatar (400 kibitki		2,400
	Ak-Karyn (200 kibitki)		1,200
	Kourama (200 kibitki)		1,200
	Marama (200 kibitki.)		1,200
	Kyryk		
	Keké (400 kibitki)		2,400
	Khivatchi (400 kibitki)		2,400
Tchoiyuni	Ata-Baï (1,000 kibitki)		6,000
	Ak (900 kibitki)		5,400
	Das (700 kibitki)		4,200
	Badrak (600 kibitki)		3,600
	Ketchek (600 kibitki)		3,600
	Igdyr (550 kibitki)		3,300
	Iolma (200 kibitki)		1,200
	Eïmir (700 kibitki)		4,200
	Mechrick (900 kibitki)		5,400
Chereb	Belié (600 kibitki)		3,600
	Dugdi (2,200 k.)	Karadagli	13,200
		Evdek	
		Mind	
		Khivali	
		Ghereï	
		Outchmek	
		Tchouk-bach	
	Karaoui (800 kibitki)		4,000
	Baga (400 kibitki)		2,400
	Ilgai (700 kibitki)		4,200
	Djafarbaï. (2,000 k.)	Terekli	12,000
		Semidin	
		Nedim	
		Ghereï	
		Tchoukan	
		Sakhkali	
		Ark	
		Touman-djanali	
		Pang	
		Kelté	
		Karindjik	
		Kèr-Toekel	
		Kèr-Essen	
			2,190,600

STEPPES DES KIRGHIZ-KAZAKS.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQUES.	POPULATION.		
		TENTES OU FAMILLES.	INDIVIDUS.
150,000	Grande Horde	75,000	450,000
	Moyenne Horde	165,000	990,000
	Petite Horde	160,000	960,000
		400,000	2,400,000

Tableaux statistiques des principaux États du Turkestan.

KHANAT DE KHOKHAN.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQ. CARRÉES.		POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
Partie cultivée	1,200	3,000,000	300	10,000 hommes.
Steppes	8,800			30 à 40.000 (avec les nomades).
	10,000			

POPULATION DES VILLES.

Khokhan	150,000?	Khodjend	40,000?
Marghilan	5,000	Ooch ou Takhti-Souleïman	5,000?
Tachkend	20,000	Turkestan	6,000?

KHIVIE ou KHANAT DE KHIVA.

SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.		POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
Kirvie proprement dite	1,665	500,000?	306?	15,000 hommes.
Steppes environnantes	18,335	475,000?	»	30 à 40,000 (avec les nomades).
	20,000	975,000		

POPULATION DES VILLES.

Khiva	16,000	Khiat ou Khati	2,000?
Khizarist	1,500	Khonrat	1,500?
Ghurulen	3,000	Ourghendj	8,000?

BOUKHARIE ou KHANAT DE BOUKHARA.

SUPERFICIE EN LIEUES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
Partie cultivée . . . . . 2,000 Steppes. 12,000 14,000	1,500,000? 1,000,000? 2,500,000?	750?	Cavalerie. 20,000 Infanterie. 4,000 Artillerie. 1,000 Milice. . . 50,000 75,000

POPULATION DES VILLES.

Boukhara	150,000
Kara-Koul	30,000
Djizzac	2,500
Katkourghan	2,500
Balkh	2,000
Karchi	10,000
Samarkand	10,000 ?
Kermina ou Kermineh	2,000
Tchardjoui	3,000

POPULATION DE LA BOUKHARIE PAR NATIONS.

Ouzbeks		1,500,000
Tadjiks		670,000
Turcomans		200,000
Arabes		50,000
Persans		40,000
Kalmouks		20,000
Kirghiz	6 à 8,000 —	7,000
Juifs	4 à 5,000 —	4,500
Afghans	4 à 5,000 —	4,500
Lesghiz		2,000
Tziganest		2,000
Total		2,500,000

KHANAT DE CHERSABÊS.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQ. CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
1,000?	600,000?	600?	20,000 hommes.

POPULATION DES VILLES.

Chersabès	4,000 ?
Djaouz	1,000 ?
Kitab	1,000 ?
Donab	1,500 ?
Iakabak	1,200 ?
Pitahaneh	1,000 ?

KHANAT DE HISSAR.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQ. CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
3,000?	1,500,000	500?	35,000 hommes.

POPULATION DES VILLES.

Hissar. . . . . 15,000? | Deïnaou. . . 15,000? | Tirmez. . . 10,000?

KHANAT DE KHOUNDOUZ.

SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQ. CARRÉES.		POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	ARMÉE.
Khoundouz proprem. dit.	500?	500,000?	666?	20,000 hommes.
Khouloum. . . . . } Badakhchan. . . . . . }	2,500?	1,500,000?		25,000
	3,000?	2,000,000?		

POPULATION DES CHEFS-LIEUX DE DISTRICTS.

Khoundouz.	1,500	Anderab.	1,000?
Heibak.	500	Ghozy.	800?
Khouloum.	10,000	Badakhchan.	3,000?
Hazrat-Imam.	1,000?	Talikhan.	1,200?

KHANATS TRIBUTAIRES DU KHOUNDOUZ.

	Superficie.	Population.		Superficie.	Population.
Khanat de Chaghnan. .	100?	60,000?	Khanat de Koulab. . . .	400?	200,000?
Chaghnan.		1,000	*Koulab*.		6,000
Khanat de Ouakhan. . .	100?	60,000?	Khanat de Tchitral. . . .	50?	40,000
Ouakhan.		800?	*Tchitral*.		1,000

PAYS INDÉPENDANTS.

	Superficie.	Population.		Superficie.	Population
Khanat de Dervazeh. . .	300	150,000	Pays de Mazar (gouverné par un prêtre ou Moutouali.)	300	200,000?
Dervazeh.		1,000	*Mazar*.		2,500
Khanat d'Abi-Gherm. .	1,000	500,000?	Pays de Ghilghit.	50	30,000?
Abi-Gherm		1,200	*Ghilghit*.		1,000
Khanat de Ramid	450	300,000?	Pays de Iskardo.	50	20,000?
Ramid.		1,500?	*Irdo*.		800

Tableau des positions astronomiques de quelques-uns des principaux lieux du Turkestan.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.	LONGITUD. E	AUTORITÉS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Badakhchan	37 20 0	66 30 0	Auteurs.
Balkh	36 40 0	65 0 0	*Idem.*
Boukhara	39 20 0	69 40 0	*Idem.*
Khiva	41 40 0	58 45 0	*Idem.*
Khodjend	41 22 0	67 0 0	*Idem.*
Samarkand	39 30 0	66 30 0	*Idem.*
Turkestan	44 56 0	66 22 0	*Idem.*
Anderab	35 43 0	72 35 0	*Idem.*
Hissar	28 57 0	73 3 45	*Hamilton.*
Karchi	39 0 0	67 0 0	*Oulougbey.*
Talikhan	37 25 0	71 50 0	*Idem.*
Och	43 20 0	71 20 0	*Idem.*
Tchardjoui	39 0 0	? ?	*Burnes.*

LIVRE SOIXANTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Sibérie ou Russie d'Asie septentrionale. — Tableau physique général.

Les formes de nos descriptions doivent varier d'après la nature des pays. Il est des contrées, comme la Turquie d'Asie, par exemple, où la différence de niveau réunit dans un étroit espace des températures, des productions, des habitants différents; il y a d'autres régions où, sur un immense territoire, les mêmes causes physiques reproduisent constamment les mêmes phénomènes. La Sibérie, ou, ce qui revient au même, l'Asie septentrionale, est dans ce cas. D'ailleurs, en Syrie ou en Asie mineure, des villes, célèbres dans les annales du monde, ont réclamé notre attention; même dans la Perse, une petite province offrait souvent de l'intérêt historique. Ici, nous n'éprouvons plus aucune tentation de ce genre; en Sibérie, nous sommes hors du domaine de l'histoire; le souvenir des événements passés ne prête plus aux objets une grandeur illusoire; la nature sauvage, âpre, indomptable, prédomine encore sur une civilisation ébauchée. Il nous est donc permis, et de réunir dans un seul tableau physique ces vastes régions, et de glisser avec plus de rapidité sur leur topographie.

Les anciens Grecs et les Romains étendaient leur *Océan Scythique* sur l'espace qu'occupe la Sibérie. Ptolémée, plus instruit, place au nord-est

de la mer Caspienne une vaste *terre inconnue;* mais les derniers rayons de la géographie ancienne atteignent à peine les monts Ouraliens. Dans le moyen âge, les voyageurs, et entre autres Marco Polo, entendirent les *Tatars* parler vaguement d'un pays riche en pelleteries et couvert d'éternelles ténèbres. En 1242, des Tatars fondèrent aux bords de l'Irtyche et de l'Obi un khanat qui, de sa capitale, prit le nom de *Sibir*, et d'une rivière voisine, celui de *Toura.* Le nom de *Sibérie,* malgré une prononciation presque identique, n'a donc rien de commun avec le mot russe *Sevéria*, c'est-à-dire pays du nord. La conquête de ce royaume par les Cosaques fut suivie, ainsi que nous l'avons dit dans notre Histoire de la géographie, d'une série de découvertes qui étendirent la domination russe et les connaissances géographiques jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. Le nom de Sibérie fut vaguement appliqué à tous ces pays nouvellement connus; il fut même étendu aux royaumes tatars d'Astrakhan et de Kazan, incorporés longtemps auparavant à l'empire russe d'Europe. Cette acception trop vague doit être bannie de la géographie. Pour peu qu'on lise avec réflexion le plan d'une description de l'empire de Russie, inséré dans les Actes de l'académie de Pétersbourg, on verra que cette société savante a senti que la chaîne des monts Ouraliens, en même temps qu'elle divise naturellement l'empire russe en deux grandes parties, fixe invariablement les bornes de la véritable *Sibérie.* Ajoutons que d'Anville, sur sa belle carte d'Asie, Busching, dans sa Géographie, et Georgi, dans sa statistique de la Russie, ont également restreint la dénomination de Sibérie aux contrées situées à l'est des monts Ouraliens.

Circonscrite dans ces bornes, la Sibérie est limitée au nord par l'océan Glacial; à l'ouest par les monts Ouraliens ou la chaîne de l'Oural, qui la séparent de l'Europe; au sud-ouest par une chaîne de collines isolées et hautes de 150 à 200 mètres, appelée par les Russes *Alghinskoe khrebet* ou *Ayaghinskoe khrebet*, et par les Kirghiz *Dalaï Kamtchat,* chaîne très-peu importante en comparaison de celle qu'on a l'habitude de figurer sur les cartes sous le nom d'*Alghidïn tsano* ou *Alghidïn chamo;* au sud par les chaînes Altaïques, Sayaniennes et Daouriennes, qui marquent la frontière de l'empire chinois; enfin à l'est par la mer d'Okhotsk, la mer et le détroit de Bering, qui sépare l'Asie septentrionale de l'Amérique du nord.

Comprise entre le 47^{e} et le 76^{e} degré de latitude septentrionale, et entre le 55^{e} degré de longitude orientale et le 172^{e} de longitude occidentale, la Sibérie a environ 755 lieues dans sa plus grande largeur du sud au nord, c'est-à-dire au point où s'avance dans l'océan Glacial le cap Sévéro-Vos-

totchnoï, et environ 1660 lieues de l'ouest à l'est. Dans ces limites nous croyons devoir comprendre le pays de Tchouktchis, entre le golfe d'Anadir et l'océan Glacial, et celui des Kirghiz de la steppe d'Ichim au nord du Turkestan. On ne peut pas évaluer la superficie de cette vaste contrée au-dessous de 670,000 lieues géographiques carrées : ainsi elle surpasse d'un tiers celle de toute l'Europe.

Les chaînes de montagnes, les grandes plaines et les rivières principales demandent maintenant toute notre attention.

Les monts Ourals, qui séparent la Sibérie de la Russie d'Europe, se dirigent du nord au sud pendant l'espace de 500 lieues ; leur largeur varie de 20 à 40. Peu élevés entre le Bas-Obi et l'Ousa, affluent de la Petchora, ils acquièrent vers le 58e ou 60e degré de latitude, près Solikamsk et Verkhotourié, une hauteur considérable ; ils s'abaissent et s'aplanissent dans le parallèle d'Iekaterinebourg, mais ils prennent de nouveau de l'élévation dans le pays des Baschkirs, à 54 ou 55 degrés de latitude. Le nom d'Oural, mot tatar, signifie *ceinture; Poyas* en russe a la même signification : de là vient la dénomination de *Kammennoï-Poyas* (ceinture de rochers) que les Russes donnent à cette chaîne de montagnes. Nous avons fait voir dans les généralités sur l'Asie, que l'on avait considérablement exagéré la hauteur de cette chaîne et de tout le système qu'elle forme avec ses ramifications, et que ses points culminants, le *Pavdinskoï-kamen* et le *Kvarkouch* ont, le premier 1,123 et le second 1,607 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le versant européen est le moins rapide, et disposé généralement en gradins ; une grande partie de la chaîne est couverte de bois.

Ce n'est que depuis peu que l'on connaît la composition géognostique de l'Oural. La plupart de ses cimes les plus élevées sont composées de granit. Dans quelques endroits des montagnes principales, on voit du porphyre, du mica spatheux, du jaspe, du sel gemme, du calcaire. Ce dernier domine surtout dans le versant occidental entre les sources de la Belaïa et de la Kosva, mais accompagné de montagnes de gypse et de grès qui renferment, les premières des sources salées, et les dernières des filons de cuivre très-riches. Dans la partie supérieure de ce calcaire se trouve une très-grande quantité de fer. Dans les districts de Verkhatourié et d'Iekaterinebourg (gouvernement de Perm), il y a de l'or en abondance. Le platine, dans le même gouvernement, se trouve plus abondamment sur le revers occidental que sur l'autre. C'est sur le même versant et dans le même gouvernement, à 5 lieues au nord-est de l'usine de Bisertsk, qu'on a trouvé des diamants dans l'exploitation des sables aurifères. Observons toutefois

que ces diamants sont plus intéressants sous le point de vue géologique, que sous celui des avantages pécuniaires que l'on pourrait en tirer.

Il y a dans la chaîne ouralienne quelques mines d'argent et de plomb, des marbres précieux, de beaux cristaux de roche, du porphyre, des calcédoines, des agates, des topazes, des rubis, des aigues marines, de superbes malachites, des améthistes, et une sorte de saphir qu'on a nommé récemment saïmonite. On y trouve aussi de l'aimant, de la houille, de la naphte, du soufre natif, des sources de sel marin, de l'alun, du salpêtre et du natron. Enfin quelques volcans éteints se montrent dans cette chaîne.

Sur les bords de l'Oural, la montagne appelée par les Russes *Magnitnaïa-gora* (la montagne de l'Aimant), présente des amas de fer oxydulé, ou d'aimant, associé avec du porphyre, du calcaire coquillier et des diorites; mais les serpentines se montrent riches en métaux : elles contiennent du cuivre que l'on exploite à Rissajova, et c'est sur ces roches que repose le terrain de transport aurifère à Mindjak, où des lavages d'or sont établis.

Dans la région méridionale, les monts Ouraliens atteignent la hauteur de 1,000 à 1,100 mètres, et se composent à peu près des mêmes roches que celles que nous venons de désigner, c'est-à-dire les unes schisteuses, les autres cristallines ou calcaires; enfin, à leur extrémité méridionale s'élèvent des sommets de granit.

Entre Iekaterinebourg et Bogoslovsk s'élève la montagne de *Blagodat*. Le nom de cette montagne signifie *Grâce de Dieu ;* elle s'élève à 330 mètres au-dessus du niveau de la mer : la roche dont elle se compose est de porphyre. Depuis environ un siècle elle fournit annuellement la quantité énorme de 11,360,000 kilogrammes de minerai de fer; celui-ci n'est point en filons, mais forme des masses séparées au milieu du porphyre : il contient, terme moyen, 57 pour 100 de fer d'excellente qualité. Tandis que la chaîne de l'Oural abonde en blocs considérables de quartz, la montagne de Blagodat en est complétement dépourvue. Le porphyre dont elle est formée paraît être la roche la plus supérieure de tous les monts Ourals : il repose sur le calcaire compacte.

Au sud-ouest du Blagodat, la montagne de *Kameschet* (petite pierre) n'est pas moins curieuse, mais sous d'autres rapports. Elle a 650 mètres de hauteur; elle est terminée par trois cimes escarpées, composées de serpentines qui sortent des porphyres syénitiques et dioritiques qui les environnent. Ces cimes sont remplies de fissures qui les traversent dans tous les sens; le porphyre syénitique paraît avoir rempli deux de ces fissures. La serpentine semble être sortie des porphyres dans un état d'ignition.

La chaîne des monts *Ilmène,* qui se prolonge parallèlement à celle de l'Oural sur une longueur de 20 lieues, en est séparée par le cours du fleuve Oural. Elle se compose de deux formations : l'une de granit-gneiss, et l'autre de schistes.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les principaux minéraux que recèlent les roches qui composent le système ouralien ; remarquons d'abord que les espèces de minerais et de minéraux que l'on trouve tant à l'est qu'à l'ouest des monts Ourals, sont plutôt disséminés dans les couches des roches cristallines qu'implantés dans de véritables filons, et qu'il en est de même des minéraux du nord de l'Europe et de l'Amérique septentrionale.

Le fer oxydulé ou l'aimant forme des masses coniques dans le diorite des monts Ourals ; le cuivre natif, le cuivre oxydulé, et le cuivre vert carbonaté, ou la malachite, se trouvent dans le calcaire grenu en contact avec des bandes de diorite. La serpentine est le principal gisement du fer chromaté ; et dans les environs d'Iekaterinebourg, les granits recèlent le minéral peu commun auquel on a donné le nom de *diaspore.* Le platine et l'or que l'on exploite par le lavage sont dans des dépôts d'alluvions qui occupent des vallons entourés de sommités composées aussi de diorite, roche qui passe à la serpentine dans les monts Ourals comme dans les Pyrénées. Mais les sables aurifères de ces montagnes ressemblent aux mêmes gisements d'or connus dans les différentes contrées de la terre, tandis que les sables platinifères offrent un aspect et une apparence de composition nouvelle. A Nijnii-Taghilsk, où se trouve le plus riche gisement de platine de la Sibérie, ce métal est accompagné d'or, d'iridium osmié, de chromate de fer, d'aimant, de fer hydraté, de titane oxydé, d'épidote, de grenat, de quartz hyalin, et quelquefois de diamants ; on trouve dans ces sables des fragments de quartz, de jaspe et de diorite. Dans le schiste talqueux des environs de Bérésof on a compté jusqu'à cent cinquante filons aurifères. Dans d'autres localités il contient du cuivre. Cependant on a remarqué qu'il existe une certaine alliance entre les gîtes cuivreux et aurifères : ces derniers accompagnent presque toujours les autres. Les roches schisteuses sont surtout fort riches en silicate de manganèse, que l'on exploite depuis longtemps. Le calcaire qui forme des amas allongés au milieu des roches schisteuses est un gisement très-riche en fer. Dans les monts Ourals on trouve fréquemment le quartz limpide renfermant en si grande abondance le titane en aiguilles, qu'on le taille en cabochons sous le nom de *cheveux de Vénus.* Les calcédoines, les onyx, les jaspes et les agates y sont aussi très-communs ; ces dernières sont même quelquefois d'un volume extraor-

dinaire : on taille assez souvent d'un seul morceau un vase en agate, d'environ 50 centimètres de diamètre et de plus de 1 mètre de hauteur. Nous devons citer aussi, d'après Georgi, une substance dont il ne donne pas exactement les caractères, que les Sibériens nomment *beurre de roche*, qui paraît être alumineuse et se trouve en efflorescence sur les schistes alumineux, et qui mériterait d'être examinée attentivement, parce qu'elle est employée par le peuple comme un remède contre les diarrhées et les maladies vénériennes. Enfin n'oublions pas un minéral bien connu, l'asbeste ou l'amiante, que l'on trouve dans les monts Ourals en longs filaments soyeux qui rivalisent par leur longueur et leur beauté avec l'asbeste du nord de l'Italie ; le conseiller Demidoff fit tisser, avec celui que l'on recueillit sur ses terres en Sibérie, des toiles, des bonnets et d'autres tissus.

Le granit des monts Ilmène est riche en belles substances minérales, parmi lesquelles nous distinguerons des corindons d'un bleu vif, dont les prismes ont jusqu'à 5 centimètres de diamètre, et des zircons d'une parfaite transparence, dont quelques-uns sont aussi d'une grosseur extraordinaire.

Nous venons d'examiner le système ouralien, passons aux autres montagnes de la Sibérie. En suivant la frontière méridionale de cette contrée depuis les chaînes et les rameaux du système altaïque, c'est-à-dire depuis Sverinogovloskoï, ou depuis le 65^{e} méridien oriental jusqu'aux montagnes du système altaïque, au lieu des monts Alghiniques ou Alghidïn-tsono, appelés aussi Alghidïn-tsano, que l'on voit figurer sur la plupart de nos cartes, bien que ces noms soient entièrement inconnus aux Kirghiz ou Kazaks de Troïtzk et d'Orenbourg, commence une région remarquable de lacs dont nous parlerons plus tard, et qui s'étend jusqu'aux petites montagnes qui naissent vers les sources de l'Ichim et se continuent jusqu'aux bords de l'Irtyche. Mais on voit une chaîne de petites montagnes appelées par les Russes *Alghinskoe khrebet* ou *Ayaghinskoe khrebet*, et par les Kirghiz ou Kazaks, *Dalaï Kamtchat*. Son versant septentrional fournit plusieurs affluents à la rive gauche de l'Ichim. Elle paraît élevée, parce que ses sommets de 300 mètres, et quelquefois du double, dominent partout une plaine unie. Elle commence au nord du lac *Naourloun-koul ;* ses promontoires forment des plaines peu inclinées et argileuses, couvertes de fragments de schiste calcaire, de grès, de gypse, d'albâtre et d'argile durcie ; l'une de ces collines, appelée *Oulou-tau* ou la Grande-Montagne, est assez élevée, et couverte de forêts en quelques endroits. C'est là que l'on voit le *Kourgantagh*, riche en galène argentifère, et l'*Altüntoubé* avec ses cuivres natifs, ses malachites, et sa précieuse dioptase, silicate de cuivre

d'un vert plus foncé que l'émeraude et d'une égale transparence. Ces montagnes, peu élevées, peuvent être considérées comme une chaîne du système altaïque.

Le groupe de l'Altaï est un des plus importants de l'Asie : il entoure les sources de l'Irtyche et du Ienisei, et prend à l'est le nom de Tangnou, puis ceux de monts Sayaniens, de Kentaï, de monts de Daourie, et comprend même le Iablonnoï khrebet, le Khingkhan et les monts Aldan, qui s'avancent le long de la mer d'Okhotsk.

Le mot *altaï* est turc, et le nom *Alta-iin-oola,* que lui donnent les Mongols, signifie le *mont d'Or,* de même que *Kinchan* en chinois ; ce qui s'accorde bien avec la richesse métallique qu'il recèle. Dans la Grande Géographie de la Chine dont M. Klaproth a publié des extraits, on voit qu'il se développe sur une étendue de 2,000 li, ce qui fait 200 lieues géographiques. Sa hauteur est si grande, disent les géographes chinois, qu'elle atteint la voie lactée, et que pendant l'été même, la neige accumulée sur ses cimes ne fond pas. Il faut tenir compte ici de l'exagération poétique du narrateur, puisque, ainsi que nous l'avons dit dans les généralités sur l'Asie, les sommets de l'Altaï ont environ 3,000 à 4,000 mètres. Sa cime la plus élevée est au nord du lac *Oubsa-noor :* il est probable que c'est celle que l'on nomme en mongol *Altaiin-niro,* c'est-à-dire *sommet de l'Altaï.* Plusieurs branches, dont quatre principales, s'en détachent ; l'une va droit au nord en suivant le cours de l'Irtyche ; une autre au nord-est borde la rivière du Tes sur une longueur de 1,000 li ou 100 lieues[1]. Un des sommets de l'Altaï, appelé *Iyiktou* (mont de Dieu), et en kalmouk *Alas-tagh* (mont Chauve), paraît avoir 3,508 mètres de hauteur : il est situé sur la rive gauche de la Tchouïa, et séparé par la rivière de l'Argout ou l'Argoun, des colonnes gigantesques de la *Katounia.* Cependant la plus haute station de l'Altaï russe paraîtrait être au mont *Koksoun,* où l'on voit une source qui est à 3,148 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les principales divisions de l'Altaï sont des branches de montagnes, importantes sous plus d'un rapport. Les *monts Kolyvan,* appelés par les Russes *Gori-Kolyvanskoï,* se dirigent du nord-ouest au sud-est sur une étendue d'environ 25 lieues ; leurs plus hauts sommets ne dépassent pas 900 mètres ; ils sont très-riches en or, en argent, en cuivre et en fer ; leurs flancs sont couverts de forêts peu considérables. Quelques géographes ont donné à ces montagnes le nom de *monts Métalliques.* Les

[1] *Klaproth :* Description du mont Altaï, extraite de la Grande Géographie de la Chine.

dernières expéditions que les mineurs russes y ont faites ont prouvé que les roches qui y dominent sont des schistes argileux, des talcschistes, des calcaires, des quartzites et des diorites. Les *monts Kouznetz*, entre l'Obi et l'Irtyche, ressemblent aux précédents, mais renferment principalement des houillères et du fer; l'un de leurs plus hauts sommets est le *Sabyntabou*, dont la cime est presque toujours couverte de neige. Quelques-unes des puissantes couches de houille des monts Kouznetz brûlent depuis près d'un siècle, et passent pour avoir été allumées par la foudre. Les *monts Salaïr* sont formés de roches porphyriques. L'argent s'y trouve dans un filon de quartz qui traverse le porphyre, mais il y est disséminé, accompagné de fer limoneux, de cuivre oxydé et pyriteux, de sulfure et de carbonate de plomb. Des recherches récentes ont prouvé qu'il existe aux pieds de ces montagnes des dépôts d'alluvions aurifères : on les a signalés sur une longueur de plus de 10 lieues.

Les *monts Sayaniens* ou *Sayanskié,* comme les Russes les appellent, forment la frontière de la Sibérie et de l'empire chinois. Ils prennent naissance sur le versant occidental d'une chaîne qui se détache du *Tangnou* et se dirige à l'est vers le lac Baïkal. Leur longueur est d'environ 140 lieues. Autour de ce lac s'étend une chaîne qui se détache de celle du Tangnou, et qui conséquemment se divise en deux branches : celle de l'est suit le cours de la Lena, et se termine, en diminuant de hauteur, par un large plateau à couches horizontales; celle de l'ouest borde la rive droite de l'Angara, et s'abaisse vers le nord dans une immense plaine marécageuse. Ces montagnes peuvent prendre le nom de *monts Baïkaliens*. Elles sont assez élevées et très-escarpées; le mont *Bourgoundon* est couvert de neiges perpétuelles. Leur surface est irrégulière, et comme bouleversée par des soulèvements; les roches dont elles sont formées sont le granit, le schiste, du calcaire, des brèches siliceuses et des grès. On y trouve de la houille, du soufre, des sources sulfureuses, du cuivre, du plomb, du fer et quelques minéraux précieux, tels que le lapis-lazuli. Dans leurs flancs gît une espèce de pyroxène particulière à ces montagnes, et que l'on a appelée *baïkalite :* c'est un silicate de magnésie et de chaux. Une partie des monts Baïkaliens est nue, tandis que d'autres sont couvertes de pins, de bouleaux et de mélèzes.

Sur la rive droite de la Selenga, les *monts Iablonnoï* sont en quelque sorte un prolongement du Tangnou. Cette chaîne se continue sans interruption jusqu'au cap oriental, sur le détroit de Bering; elle occupe une longueur de 1,200 lieues, espace sur lequel elle change plusieurs fois de nom : celui de

Iablonnoi-Khrebet, c'est-à-dire *chaîne des pommes,* qu'elle porte d'abord, lui vient de la forme arrondie que présentent ses sommets. Les Mongols la nomment *Daba,* nom très-remarquable en ce qu'il rappelle celui de *Tabis,* par lequel Pline et Pomponius Mela désignent un promontoire qui terminait au nord-est la Scythie asiatique. Près de Nertschinsk elle prend le nom de cette ville (*Gory-Nertchinskié*) et celui de *monts de Daourie;* vers les sources de la grande rivière de l'Aldan, on lui donne celui de *monts Aldan*; au delà de ce cours d'eau elle commence à porter celui de *monts Stanovoï,* puis celui de *monts Khingkhan* qu'elle conserve jusqu'aux bords de la mer d'Okhotsk, où elle prend, selon quelques voyageurs, la vague dénomination de *monts d'Okhotsk,* et quelquefois celle de *monts des Lamoutes.* Cette immense chaîne sépare le grand versant septentrional de l'Asie du versant oriental, c'est-à-dire celui de l'océan Glacial de celui du grand Océan. Toutes ces montagnes sont en partie formées de granits, de porphyres et de jaspe, et sont fort riches en métaux précieux.

Dans la vallée qu'arrose la rivière d'Ouda ou d'Oundna, entre Oudinsk-Kavikoutchi et le village de Malicheva, se trouve un dépôt d'alluvions aurifères. Ce dépôt occupe à plus de douze lieues de la rivière le point le plus étroit de la vallée, c'est à-dire un endroit qui n'a que 180 mètres de largeur, tandis que la vallée est généralement large de plus d'un quart de lieue. Selon les renseignements que l'on possède sur cette localité, la couche aurifère assez mince consiste en un sable mêlé de cailloux roulés de différentes roches, telles que le granit, le porphyre, le gneiss, le schiste siliceux et le quartz blanc; elle n'est recouverte que par le gazon, et repose sur des galets formés des mêmes roches. L'or y est en paillettes très minces et si fines qu'on les aperçoit à peine à l'œil nu; elles sont même si légères qu'elles surnagent sur l'eau. Les montagnes qui bordent la rivière ne présentent aucune roche analogue à celles qui forment les galets du dépôt. Elles sont exclusivement composées de différentes espèces de granit, dans lesquelles on ne trouve ni couches ni filons étrangers, ni même de minéraux particuliers, le mont Odon-Tchelon, dans le district de Nertchinsk, renferme des aigues-marines vertes, bleues, ou d'un jaune d'or : ces dernières sont les plus rares. Quelques-unes sont d'une grandeur extraordinaire. On y trouve aussi des topazes qui, par leur couleur, rivalisent avec celles du Brésil, mais d'une qualité supérieure. On les connaît dans le pays sous le nom de *tiagelo-vece* ou de *poids lourd.* A trois journées de marche du confluent de la Vitime et de la Lena, se trouvent dans la branche des monts Baïkaliens qui s'élèvent à l'est du lac, les importantes carrières

de mica, d'où l'on tire de grandes feuilles de ce minéral, qui ont jusqu'à une archine (72 centimètres) carrée. Ces lames sont employées, comme chacun le sait, à remplacer les verres de vitres.

En général, les montagnes que l'on peut comprendre sous les noms de monts Iablonnoï ou Stanovoï, sont peut-être, de tout l'empire de Russie, celles qui sont les plus riches en métaux et en pierres précieuses. Au delà du 60e parallèle, elles diminuent de hauteur, et vers le 65e un de leurs rameaux, qui passe entre le Penjina et l'Anadyr, va se joindre à l'est aux montagnes du Kamtchatka. Celles qui se prolongent jusqu'au cap oriental, ou *Tchoukotzkii,* ne paraissent pas atteindre le rivage qui, selon Billing's, est bordé de basses collines.

Sous le point de vue physique il ne nous semble pas possible de ne pas comprendre la presqu'île du Kamtchatka dans la Sibérie. Ce qui nous autoriserait encore à réunir ces deux pays, c'est que le gouvernement russe ne forme de tout le Kamtchatka, avec les îles Kouriles et d'autres dispersées sur ses côtes, qu'un seul district dans la division politique de la Sibérie orientale. Cette grande peninsule touche au nord au pays de Tchoutkotsk et au district d'Okhotsk. Elle est baignée à l'ouest par la mer d'Okhotsk, et à l'est par celle de Bering et le grand Océan. Elle s'étend du nord au sud depuis le 61e degré de latitude septentrionale jusqu'au 51e, et de l'ouest à l'est elle est comprise entre le 152e et le 171e degré de longitude orientale. Sa longueur est de 170 lieues, sa plus grande largeur d'environ 120 lieues, et sa superficie peut être évaluée à 13,000 lieues carrées. Ses golfes les plus remarquables sont ceux d'*Alioutorskoï*, de *Kronok* et d'*Avatcha*, sur la côte orientale; la côte opposée ne présente que de petites baies; on n'y voit aucun cap important, tandis que sur la côte de l'est on doit citer les caps *Karaga*, *Oukinskoï, Ozernoï, Kronotzkoï, Kamtchatkoï, Chipouninskoï* et *Piriskar;* mais le plus remarquable est celui de *Lopatka,* qui termine au sud le Kamtchatka.

Cette presqu'île est traversée dans toute sa longueur par une double chaîne de montagnes; dont l'occidentale est composée de roches anciennes, et dont l'orientale est volcanique et se continue encore au sein de l'Océan pour aller former les îles Kouriles. La première, peu élevée et presque partout de la même hauteur, incline doucement vers la mer d'Okhotsk ses flancs unis et boisés; la seconde, au contraire, offre une suite de pics volcaniques escarpés qui forment du côté de l'Océan des rivages abruptes.

Ils offrent 17 cratères. Le *Krasnaïa-sopka,* ou le *Schveloutch* est, suivant le commodore Billing's, près des sources de l'Iltchouch et du

Bakous qui se jettent dans le Kamtchatka. Le *Kamtchatkaïa* est un des plus hauts pics de la presqu'île (1). Le *Klioutchevshaïa-chapka* passe pour être aussi élevé que le pic de Ténériffe; par un temps clair on l'aperçoit de 70 lieues en mer; une bande de rochers escarpés entourent sa cime comme la Somma au Vésuve; une énorme masse de glace couvre ses flancs, et ce qu'il y de plus remarquable, c'est que c'est le seul glacier que l'on connaisse d'une manière certaine en Sibérie. Souvent les laves qui coulent de la bouche du volcan sont arrêtées par les glaces qu'elles brisent et poussent devant elles en faisant un bruit qui porte l'épouvante à 25 lieues à la ronde. Le cratère a un quart de lieue d'étendue, mais sa forme varie souvent; il lance continuellement des flammes, des étincelles ou des vapeurs blanches et épaisses: celles-ci sortent en grosses boules qui se transforment ensuite en anneaux et disparaissent dans l'atmosphère. C'est le plus formidable et un des plus actifs du globe. Au mois de février 1821, ce volcan eut une forte éruption, accompagnée de secousses si violentes, que le cône de la petite île d'Alaït, l'une des Kouriles, en fut affaissé des deux tiers (2). Le *Tobaltchinskoï,* depuis 1793 qu'il était en grande activité, rejette constamment de la fumée (3). Le *Kamskaikoï-sopka*, dans le voisinage du précédent, a depuis 1728 éprouvé de grandes et fréquentes éruptions, dont quelques-unes ont lancé des cendres à la distance de 300 kilomètres. Le *Kronotzkoi* est situé à l'est du lac Kronotzkoé, d'où il tire son nom (4). Le *Choupanovskaïa-sopka,* à l'embouchure du Choupanov, paraît, selon Chappe, lancer fréquemment des flammes. Le pic *Strelochnoï,* ou *Strelochnaïa-sopka,* est connu de quelques navigateurs sous le nom de volcan d'Avatcha; on n'est pas d'accord sur sa hauteur, qui est d'au moins 3500 mètres d'élévation. Sa plus grande éruption est celle qui eut lieu en 1737; elle fut accompagnée d'un violent tremblement de terre qui fit refluer la mer à une assez grande distance dans les terres. Le pic *Avatchinskoï*, ou volcan d'*Avatcha*, est au nord-ouest du golfe de ce nom. Le pic *Vilitchinskoï* ou *Paratunka-sopka* a environ 3200 mètres de hauteur. Le pic *Porovotnoï* n'est pas d'une grande élévation. Le pic *Kocheleff* ou *Opalskaïa-sopka,* ainsi appelé du nom de l'Opala, rivière qui sort de sa base et va se jeter dans la mer d'Okhotsk, passe pour plus élevé que le pic de Ténériffe; il sert de point

1 Il est situé par 55° 10' de latitude N.
2 Situé par 56° 10' de latitude.
3 Situé par 55° 30' de latitude.
4 Sous le 54° 50' selon Steller.

de reconnaissance aux navigateurs ; les Kouriles, qui vivent dans son voisinage, l'ont en grande vénération et le croient habité par des génies qu'ils nomment *nammouls*. Après une longue interruption, il a recommencé à entrer en incandescence vers la fin du siècle dernier. Cette montagne se rattache à plusieurs autres pics dont les noms ne paraissent pas être connus autrement que sous la dénomination de *second*, *troisième* et *quatrième* pics. Enfin, le *Krachénine-Kova*, observé pour la première fois en 1824 par M. Stein, a été dénommé par ce savant naturaliste.

On connaît peu la minéralogie du Kamtchatka : cependant la découverte qui a été faite depuis peu de quelques belles améthystes dans les environs du bourg de Tighil ou Tighilskaïa, sur les bords du Tighil, fait espérer que cette contrée renferme d'autres minéraux[1].

Il nous reste maintenant à considérer les richesses minérales de la Sibérie. Cette contrée est, dit-on, le Pérou des Russes ; mais longtemps avant que le nom russe fût connu, les *Permiens* ou *Biarmiens*, peuple d'origine finnoise, ou comme les Russes disent, *tchoude*, avaient fait dans les monts Ourals et Altaï, des travaux étendus dont on voit encore les traces. C'est à un Danois et à un Hollandais que les Russes, sous le règne d'Alexis-Michaïlowitsch, durent la première idée de l'exploitation des mines. Pierre Ier fit ouvrir les mines de Permie et de Sibérie, par des mineurs allemands, et l'impulsion que donna le héros moscovite, fut telle que, vers l'an 1700, on comptait déjà 121 localités différentes, où l'on avait trouvé des mines plus ou moins riches en fer et en cuivre. Les successeurs de Pierre le Grand conquirent les mines de Kolyvan et de Daourie. En 1739, on découvrit la première mine d'or aux environs d'Iekaterinebourg, mais ce ne fut qu'en 1754 que l'exploitation en fut régularisée. L'argent était déjà exploité à cette époque dans les mines du Kolyvan. Enfin, vers 1800, l'exploitation des mines d'or de Bérésof vint augmenter les revenus des czars. L'établissement d'une école des mines, en Russie, contribua à former des ingénieurs capables, qui apprirent à tirer parti des immenses richesses que recelaient les entrailles des montagnes de la Sibérie. Aujourd'hui, on compte dans ce pays 15 usines appartenant au gouvernement, non comprises une manufacture d'armes blanches pour les armées de terre et de mer, et 148 appartenant aux particuliers, parmi lesquelles on remarque les établissements des comtes Demidoff. Voici les résultats annuels de ces diverses exploitations :

[1] Nous apprenons à l'instant que la Société de géographie russe, dignement encouragée par l'empereur, prépare pour 1852 une grande exploration scientifique du Kamtchatka.

Fer de fonte	125,000,000 kilog.
Fer en barres	60,000,000 —
Acier	1,500,000 —
Ancres	270,000 —
Agrès d'artillerie	180,000 —
Armes blanches	30,000 pièces.
Cuivre	3,600,000 kilog.
Or exploité par le lavage	6,000 —
Platine, *idem*	2,500 —

Le nombre d'ouvriers employés dans les mines de la Sibérie, s'élève à environ 120,000. Chez les comtes Demidoff, dans leurs seules possessions des monts Ourals, on compte une dizaine de forges avec 16,000 hommes, autant de femmes et un plus grand nombre d'enfants; 10,000 ouvriers sont employés aux travaux de leurs mines. Le salaire de cette masse de travailleurs est de 3,000,000 de francs par année.

C'est à tort que l'on a dit et répété que dans les établissements des particuliers, ces ouvriers étaient des esclaves, et dans ceux du gouvernemen des condamnés aux travaux forcés. Les ouvriers employés aux mines forment en général une classe particulière d'habitants, à la solde du gouvernement et des propriétaires. La loi fixe leur salaire et veille à ce qu'il suffise, non-seulement pour chacun d'eux, mais pour toute sa famille; elle veille aussi à ce que sa tâche soit proportionnée à ses forces, à son âge, et même au temps qu'il peut consacrer au travail sans détruire sa santé. Toutefois, il y a chez quelques propriétaires des ouvriers à d'autres conditions : ceux-ci sont serfs; ils travaillent pour leur maître sans être payés, mais ils ne lui consacrent que trois jours par semaine, et les autres jours ils travaillent pour leur compte.

Les ouvriers employés aux mines du gouvernement sont à peu près sur le même pied; ils sont payés, soit à la journée, soit à la tâche, soit à l'année. Il n'y a peut-être pas un criminel ou condamné sur cent, qui soit employé aux mines, parce que chaque partie du travail exige une assez grande habitude ou un apprentissage plus ou moins long. Chez chaque propriétaire de mines, il y a un ingénieur du gouvernement; il est en quelque sorte le médiateur entre le propriétaire et les ouvriers, et en même temps il est chargé de maintenir l'ordre et la police.

Les alluvions aurifères et platinifères couvrent, à la base des monts Ourals, un espace que l'on ne peut pas évaluer à moins de 250 lieues géographiques de longueur, et 5 à 7 de largeur, c'est-à-dire une superficie d'environ 1,500 lieues carrées. Que l'on juge de la masse de richesses qui y est enfouie par celle que l'on en a tirée, et dont la source, d'après des calculs

très-probables, peut encore être exploitée pendant trois siècles, et par le volume des morceaux d'or que l'on y trouve, parmi lesquels un grand nombre atteint le poids de 10 kilogrammes; que l'on ajoute à la valeur de ce métal précieux et à celle du platine, la valeur du fer et du cuivre que fournit la chaîne ouralienne, et l'on sentira de quelle importance la possession de ce seul coin de la Sibérie est pour le gouvernement russe.

L'argent s'exploite dans les mines des monts Kolyvan; celles de *Schlangerberg*, de *Reiders* et *Siriaïnofski*, donnent annuellement près de 20,000 kilogrammes d'argent aurifère; enfin, dans les monts Stavonoï, le chaînon de *Nertchinsk* renferme des richesses immenses en or, fer, arsenic et pierres précieuses; les mines de plomb argentifère de cette région donnent annuellement 600,000 kilogrammes de plomb et 4,200 d'argent.

Des ossements de grands animaux fossiles, tels que des éléphants, des rhinocéros, des bœufs et des cerfs se trouvent souvent mêlés dans les dépôts de transports aurifères sur les flancs des monts Ourals; ce qui indique, ainsi que l'a fait observer M. de Humboldt, que ces montagnes ont été soulevées à une époque géologique très-récente.

Ces restes organiques sont surtout très-nombreux dans les plaines septentrionales de la Sibérie, et principalement dans le lit et vers l'embouchure des rivières. L'éléphant fossile de ces régions a reçu le nom de *mammouth;* mais ce nom paraît devoir son origine à une faute d'écriture ou de lecture du mot *mammont,* qui est le nom que lui donnèrent les plus anciens savants qui en ont parlé, et entre autres Ludolf. Ses dépouilles nombreuses ont, dit-on, fait naître chez les Tatars, et même chez les Chinois, l'opinion que cet animal vit dans la terre et meurt dès qu'il voit la lumière : aussi son nom paraît-il être dérivé du mot tatar *mamma*, qui signifie *terre*. Quelque singulière que soit cette sorte de tradition qui s'est conservée chez ces peuples, elle ne l'est pas plus que l'idée qui s'est présentée à l'esprit de quelques savants qui, pour expliquer la présence de ces débris sur le sol glacé de la Sibérie, ont prétendu que c'étaient des restes d'éléphants égarés ou conduits par quelques conquérants de l'Asie jusque par-delà les monts Altaï. Mais la découverte faite par le voyageur Pallas, en 1771, sur les bords du Vilioui, d'un rhinocéros avec sa chair, sa peau et son poil, et celle que fit en 1800 le voyageur anglais Adams sur les bords de l'Alascia, près de l'océan Glacial, d'un cadavre de mammont ou mammouth enseveli sous la glace et conservé dans un état aussi intact que le rhinocéros de Pallas, ont renversé ces hypothèses, et donné une idée exacte de la forme de ces animaux et des points par lesquels ils diffèrent des autres éléphants et rhinocéros,

Le mammont est une espèce d'éléphant, mais différente des espèces vivantes; il se rapproche plutôt de l'éléphant des Indes que de celui d'Afrique. Il en diffère par les formes, généralement plus trapues, quoiqu'il soit un peu plus grand; ses défenses étaient très-longues, plus ou moins arquées en spirale et dirigées en dehors. Sa taille était d'environ 5 mètres de hauteur. Né pour les climats tempérés ou froids, il avait la peau couverte de longs poils; une longue crinière garnissait son cou. Ses défenses atteignaient quelquefois environ 4 mètres de longueur; leur ivoire égale en blancheur et en finesse celui de l'éléphant d'Afrique, mais il le surpasse en pesanteur et en dureté.

Le rhinocéros trouvé fossile en Sibérie est aussi une espèce particulière qui surpassait en grandeur le rhinocéros d'Afrique. Sa tête était plus allongée, et son nez portait deux cornes. Le poil abondant dont il était couvert annonce qu'il pouvait, comme le mammont, vivre dans les régions les plus froides, bien qu'on trouve aussi de ses dépouilles dans les régions tempérées, telles que l'Allemagne, l'Angleterre et la France.

Un autre animal qui habitait jadis la Sibérie, mais dont les restes y sont rares, est celui que l'on a appelé *elasmotherium*. Il ne se rapporte à aucun genre vivant. Suivant le savant G. Cuvier, il devait se nourrir de graminées, et tenir à la fois de l'éléphant, du cheval et du rhinocéros, dont il avait à peu près la taille.

Dans les monts Altaï, sur les bords du Tcharich, on a signalé depuis peu l'existence de cavernes contenant un dépôt de transport rempli d'ossements fossiles. Ces cavernes ne sont pas aussi étendues que celles que l'on connaît en Allemagne, en France et en Angleterre. La plus proche de la mine de Tchaghir se trouve sur la rive droite du Tcharich, vis-à-vis la petite ville de ce nom : elle a deux entrées latérales, l'une à 40 mètres au-dessus du niveau de la rivière, et l'autre un peu plus bas. Sa longueur est de 40 mètres, sa hauteur de 75 centimètres à 4 mètres, et sa largeur de 50 centimètres à 2 mètres. Il n'est pas probable que cette caverne, qui d'ailleurs est dépourvue de stalactites, renferme des ossements : on sait qu'en général ces débris organiques ne doivent leur conservation qu'à la présence des concrétions calcaires qui se forment sur le sol et les préservent de la décomposition. La seconde, à une lieue au-dessous de la première, a son entrée sur les flancs escarpés d'un rocher, à 100 mètres au-dessus du niveau de la rivière, et à 10 ou 12 au-dessous du sommet de la montagne. On lui donne le nom de caverne de Khankhara, d'une petite rivière qui se jette dans le Tcharich. Elle a 2 à 3 mètres de largeur, autant de hauteur, et 50 mètres de longueur,

Cette caverne, qui a été fouillée par les paysans qui y ont cherché des trésors comme dans la précédente, montre encore des stalactites qui se forment tous les jours. Elle est remarquable par la grande quantité d'ossements qui s'y trouvent. Ils paraissent appartenir à des bœufs et à des chevaux qui ne semblent pas être des mêmes espèces que celles qui vivent en Sibérie; on y a signalé aussi des débris de putois, de gerboise, d'hyène, de cerf, de hérisson et de rhinocéros.

Après avoir décrit les montagnes de la Sibérie, il faut considérer ses vastes plaines nommées *steppes,* et qui en occupent une grande partie. Elles diffèrent entre elles d'aspect et de nature; ici elles ressemblent à des savanes américaines : on y voit de vastes pâturages couverts d'herbes abondantes et élevées; en d'autres endroits elles sont d'une nature saline : le sel s'y montre comme une efflorescence sur la terre même, ou se rassemble dans des mares et des lacs. En général, les steppes renferment beaucoup de lacs, parce que les eaux, n'y trouvant aucune pente, sont forcées de rester stagnantes.

Entre le cours du Tobol à l'ouest, et celui de l'Irtyche à l'est, s'étendent, sur une longueur de 275 lieues, des plaines arides connues sous le nom de *steppe d'Ichim.* Cette steppe est parsemée de bruyères sablonneuses et de nombreux lacs sans écoulements, les uns remplis d'eau douce, et les autres d'eau salée. A l'est elle joint la steppe de *Baraba.* Celle ci, qui porte aussi le nom de *Barabin* ou *Barama,* se prolonge entre l'Irtyche et l'Obi, qui la bornent du côté de l'ouest et de l'est; elle touche du côté du sud aux montagnes du Petit-Altaï, et vers le nord elle est bornée par les rivières de Tara et de Toui. Sa longueur est de 145 lieues sur 80 à 95 de largeur.

C'est dans ces steppes que se trouve cette région de petits lacs dont nous avons parlé, qui comprend le groupe de Balek-koul et celui de Koumkoul, dont l'ensemble indique, suivant M. de Gens, une antique communication d'une masse d'eau avec le lac Ak-Sakal, qui reçoit le Tourgaï et le Kamichloï-Irghiz, ainsi qu'avec le lac Aral.

La steppe d'Ichim est arrosée par plusieurs rivières, entre autres par l'Abouga, dont les eaux contiennent, dit-on, tant d'alun, que peu d'animaux peuvent en boire; par l'Ichim et ses affluents, et par d'autres cours d'eau qui se perdent dans les sables. La steppe de Baraba est traversée par un grand nombre de rivières, telles que le Tchoulym, l'Idjim, la Tara, le Kam et l'Om; parmi les lacs qu'elle renferme, les plus considérables sont le Karasouk, le Tchany, le Yamich et le Topolny, la plupart salés. Cette steppe est boisée : sa plus importante forêt est l'Ourman; on y voit aussi

s'élever çà et là des bouquets de bouleaux. Vers son centre le sol est fertile et le sous-sol argileux. Dans quelques endroits, il est élevé et sec; dans d'autres, marécageux et couvert de roseaux; dans d'autres enfin, il est couvert d'efflorescences salines. En général, les marais diminuent chaque année par les soins des colonies russes qui s'y sont établies. La steppe d'Ichim présente aussi quelquefois, mais rarement, le même aspect. On trouve dans toutes les deux plusieurs tombeaux qui renferment des restes de chefs de tribus tatares ou mongoles.

Entre l'Obi et l'Ieniseï, une contrée montagneuse sépare la rivière de *Tchoulym* de l'Ieniseï, et l'oblige de couler vers l'Obi. Mais cette hauteur semble disparaître aux environs de la ville d'Ieniseï, et quelques groupes de collines, dans le sud-ouest du district de Mangaseïa, d'où découlent de petites rivières vers l'océan Glacial, ne sont plus que des îles au milieu de cette vaste plaine marécageuse qui s'étend entre le Bas-Obi et le Bas-Ieniseï; région affreuse où le sol n'est qu'une boue presque toujours gelée, couverte çà et là de quelques plantes languissantes et d'un tapis de mousses. Cette plaine n'est pas cependant un marais continuel; les falaises assez élevées qui bordent l'Obi montrent à découvert des couches horizontales de pierres argileuses qui sans doute composent en grande partie la base du sol.

Le golfe de Kara, dans lequel se jette la rivière de ce nom qui prend sa source à l'extrémité des monts Ourals et qui sépare l'Asie de l'Europe, forme, dans l'océan Glacial, la limite des terres appartenant à ces deux parties du monde, de manière à laisser à l'Europe l'île de Vaïgatch et la Nouvelle-Zemble.

La contrée entre l'Ieniseï et la Lena est désignée par les Russes sous le nom de *steppe*, terme vague qui sert souvent à déguiser l'ignorance des voyageurs. Il paraît qu'il y a en effet beaucoup de parties marécageuses et plates, mais il y en a d'autres qui peuvent mériter le nom de contrées montueuses. La Lena est bordée à l'ouest d'une hauteur continuelle qui, près du confluent de Vilioui, présente des couches horizontales d'un schiste sablonneux et calcaire, et des lits d'argile contenant des pyrites[1]. Une autre contrée élevée se trouve au nord-est de la Basse-Toungouska, et donne naissance aux rivières d'Olenek, d'Anabara et de Khatanga, qui s'écoulent dans l'océan Glacial. Enfin, le pays compris entre l'Ieniseï, l'Angara (ou Haute-Toungouska) et la Basse-Toungouska, présente une élévation singulièrement remarquable, où l'on voit, comme suspendu au

[1] *Pallas*, t. IV, p. 131 (in-4°).

sein des collines rocailleuses, le grand marais de *Lis*, presque égal en étendue au lac Ladoga.

Nous savons déjà que les fleuves de la Sibérie sont au nombre des plus considérables de l'Asie; mais ils roulent à travers des plaines désertes, d'où l'éternel hiver bannit les arts et la vie sociale; leurs ondes ne réfléchissent point la splendeur de villes célèbres, ne se courbent point sous le joug de ports magnifiques, ne reçoivent point de vaisseaux chargés de la dépouille des climats lointains. Une vaste nappe d'eau que borde tantôt une sombre forêt, tantôt un triste marécage; quelques ossements fossiles d'éléphants mis à découvert par les hautes eaux, quelques canots de pêcheurs errant à côté d'innombrables troupes d'oiseaux aquatiques, ou le paisible castor élevant sa bâtisse industrieuse sans craindre les poursuites de l'homme : voilà tout ce qu'un fleuve de Sibérie peut offrir de remarquable. Des hordes sauvages, et leurs conquérants peu instruits, ont appliqué à ces grands courants d'eau des noms dont le hasard seul déterminait la signification. Ainsi, l'*Irtyche*, qui est réellement le fleuve principal du système dont il fait partie, a été dépouillé de son rang et considéré comme une rivière tributaire de l'Obi. L'Irtyche erre longtemps sur le plateau de la Kalmoukie, traverse le grand lac Dzaïsang, et descend par une gorge du mont Petit-Altaï; il a déjà fait 112 lieues dans l'empire chinois avant d'arriver sur le territoire russe. Navigable depuis le Dzaïsang, sa largeur varie de 200 à 400 mètres.

Cette rivière parcourt, avec ses sinuosités, une longueur de 450 lieues dans la Sibérie : ainsi, en y ajoutant celle de son cours dans l'empire chinois, on voit qu'elle occupe une étendue totale de 690 lieues. Sur sa rive droite, les principales rivières sibériennes qu'elle reçoit sont la *Boukhtorma*, l'*Ouba*, l'*Oulba*, l'*Om*, le *Chich*, la *Demianka*, la *Tara* et le *Toui*; sur sa gauche, le *Tchar-Gourban*, le *Toundouk*, l'*Ichim*, le *Vagaï*, le *Tobol* et la *Konda*. L'Ichim a plus de 500 lieues de cours, et le Tobol plus de 250. Des bancs de sable et des îles qui sont inondées au printemps, et qui souvent disparaissent et sont remplacées par d'autres, rendent le cours de l'Irtyche dangereux et irrégulier. Ses eaux passent pour légères; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles sont très-poissonneuses et qu'elles abondent en esturgeons.

L'*Ob* ou l'*Obi*[1] se forme de la réunion de la *Katounia* et de la *Biia*. La première, sous le nom de *Tchouïa*, prend sa source dans le Petit-Altaï; la

[1] *Obi* en russe, *Kolta* en samoyède, *Iag* en ostiak, *Oumar* en tatar.

seconde sort du lac *Teletzkoï* ou *Altün;* mais le *Tchabekan* ou *Dzabkan,* qui est le principal affluent du lac, nous paraît devoir être considéré comme la source de l'Obi. Ce fleuve est presque doublé par sa réunion avec l'Irtyche. Il forme à son embouchure un vaste golfe. Il est navigable presque jusqu'au lac Altün. Il abonde en poissons, mais l'esturgeon de l'Irtyche est le plus estimé; l'eau de l'Irtyche est plus claire. Lorsque l'Obi a été gelé pendant quelque temps, l'eau en devient sale et fétide; ce qui est dû à la lenteur de son cours et aux vastes marécages qu'il rencontre sur son passage; mais il se purifie au printemps par la fonte des neiges.

Depuis le lac Tchabekan, l'Obi a, jusqu'à l'océan Glacial, plus de 742 lieues de longueur. Ses principaux affluents sont le *Tchoumych,* l'*Inia,* le *Tom,* le *Tchoulim,* le *Ket,* le *Tym* et le *Vakh,* sur sa rive droite; et sur sa rive gauche, le *Tcharich,* le *Vasiougan,* le *Salym* et la *Sozva.* Il est très-rapide; sa navigation est même entravée par plusieurs cataractes. Les Tatars le nomment *Oumar,* et les Ostiaks *Emé* et *Ossé.*

Après l'Obi, nous devons nommer l'*Ieniseï*[1], qui est plus large, plus majestueux et plus long. Il se forme dans les montagnes à l'ouest du lac Koussougoul, par la jonction des rivières de *Chichkit* et de *Beikel;* il dirige ensuite son cours presque directement au nord, dans l'océan Arctique. Cependant on pourrait, avec quelque raison, considérer l'Ieniseï supérieur comme un affluent de l'*Angara* ou de la *Haute-Toungouska,* qui, venant du lac Baïkal, s'unit à lui, mais le surpasse en importance et en longueur; de manière qu'on conserverait à ce fleuve le nom d'Angara jusqu'à son embouchure dans l'océan Arctique. L'Ieniseï, considéré comme portant à son origine le nom de Chichkit, est un des plus grands fleuves de la Sibérie. La totalité de son cours est de 787 lieues, dont 150 appartiennent au territoire chinois. Sur sa rive gauche il a peu d'affluents : les plus considérables sont l'*Abakhan,* l'*Iélagoui* et la *Touroukha,* tous trois longs de 75 à 80 lieues. Sur sa droite ils sont plus importants et plus nombreux : ainsi, l'*Angara* ou la *Toungouska supérieure* (*Verkhniaia Toungouska*), qui sort du lac Baïkal, n'a pas moins de 360 lieues; la *Toungouska moyenne* (*Srednïaia Toungouska*), qui a aussi reçu en russe le surnom de *Pod Kamenaïa,* c'est-à-dire *qui coule sous des pierres,* a plus de 200 lieues; la *Bakhta,* qui sort du lac Aii, en a 150; enfin la *Toungouska inférieure* (*Nijniaïa Toungouska*) a plus de 404 lieues.

L'*Angara* a les eaux tellement claires, que l'on aperçoit les cailloux qui

[1] *Ieniseï* en russe, *Iehanneses* en toungouse, *Kem* en mongol et tatar, *Guk* et *Chosek* en ostiak.

sont au fond à plusieurs brasses de profondeur. A la sortie du lac Baïkal, son lit, généralement de 200 à 400 mètres de largeur, se trouve, pendant l'espace d'un mille tellement resserré entre les rochers, que les plus petits bateaux ne peuvent y passer qu'avec précaution. Les eaux, en se brisant contre les pierres, font un bruit semblable à celui des vagues de la mer agitée. Suivant M. Hedenström, la congélation de l'Angara présente un phénomène qui rappelle des faits qui ont été dans ces derniers temps le sujet de plusieurs discussions entre les savants : c'est qu'il s'y forme plus de glace dans le fond qu'à la surface. Selon lui, le lit rocailleux de cette rivière éprouvant un grand abaissement de température au moment où les bords viennent à geler, l'eau qui les mouille se transforme plus tôt en glace que la surface recouverte de brouillards épais [1].

La *Selenga* coule dans le lac Baïkal, après avoir reçu à sa droite l'Orkhon, qui a environ 100 lieues de cours, le *Khïlok*, qui en a 150, et d'autres rivières parmi lesquelles il en est qui sont larges de 300 mètres, elle coule lentement sur un plateau de rochers.

Le dernier des grands fleuves de cette contrée est la *Lena*, qui prend sa source à l'occident du lac Baïkal, après avoir reçu le *Vitim* et *Olekma*, qui viennent des monts Daouriens; il poursuit son cours jusque près d'Iakoutsk, du sud-ouest au nord-est; direction extrêmement utile, puisqu'elle fournit une navigation sûre jusque dans des contrées très-éloignées. Depuis Iakoutsk, son cours se dirige presque directement au nord. Il reçoit l'*Aldan* de l'est, et le *Vilioui* de l'ouest. Son lit est très-large, et embrasse une grande quantité d'îles. Les voyageurs, en passant par la Lena, remontent l'Aldan, descendent les rivières de Maïa et d'Yadoma, et achèvent ainsi leur route à Okhotsk, sur les bords de l'océan Oriental.

Le nom de ce fleuve, qui signifie la *paresseuse*, indique assez la lenteur de son cours sinueux, qui n'a pas moins de 675 lieues de longueur. Son lit est en général large et profond; mais la navigation y est entravée par des îles, des bancs de sable, et même par des glaces pendant une grande partie de l'année. Parmi ses affluents, il en est quelques-uns de remarquables : sur sa droite le Vitim, célèbre par les belles martes zibelines que l'on chasse près de ses rives, a plus de 200 lieues de longeur; l'Olekma est à peu près de la même étendue; l'Aldan en a 280; sur sa gauche, le Vilioui est la seule rivière importante; elle a près de 250 lieues de cours.

Parmi les autres rivières ou fleuves qui s'écoulent dans l'océan Glacial, on remarque encore le *Taz*, qui se jette dans la baie appelée *Tazovskaïa*,

[1] *Hedenstrom* : Fragments sur la Sibérie.

après avoir parcouru une longueur d'environ 100 lieues; la *Piasina*, qui sort du lac Piasino pour aller se jeter dans l'océan par une large embouchure, après un cours de 100 lieues; le *Khatanga*, qui se jette dans une baie de 15 à 18 lieues de largeur, après en avoir parcouru plus de 200; l'*Anabara*, qui a environ 160 lieues; entre ce petit fleuve et la Lena, l'*Olenek*, qui a près de 300 lieues de longueur, la *Iana*, qui en a environ 200; l'*Indighirka*, ou *Kolima de l'ouest* (Zapadnaïa-Kolima), dont le cours, long de 292 lieues, arrose des plaines stériles et presque toujours glacées: l'*Alazéïa*, rivière de plus de 100 lieues de cours; et la *Kovima*, ou *Kolima de l'est*, fleuve très poissonneux, et long de 370 lieues.

Les côtes orientales de la Sibérie, coupées à pic sur l'Océan, n'émettent aucune rivière remarquable, si ce n'est l'*Anadir*, qui avec ses détours est un cours d'eau de 140 lieues de longueur.

La Sibérie ne manque pas de lacs: celui de *Baïkal* est, après celui d'Aral, un des plus grands de l'ancien continent[1]. Sur une longueur de 600 verstes (150 lieues) on lui donne en largeur 30 à 80 verstes ($7\frac{1}{2}$ à 20 lieues), et sa circonférence est de 1,865 verstes (466 lieues). Sa profondeur varie de 20 à 80, et, en quelques endroits, de 200 brasses russes, chaque brasse de 2 mètres 30 centimètres. L'aspect de ce lac, en venant d'Irkoutsk, est très-imposant. Son nom paraît dériver de la langue des Yakoutes, dans laquelle *baï* signifie riche, et *kel* lac. Les Bouriaites l'appellent *dalaï*, et les Toungouses *lam*, noms qui, chez ces deux peuples, veulent dire *mer*. Autrefois les Russes le nommaient *Velikoé ozero* (grand lac); aujourd'hui ils l'appellent *Sviatoie more* (mer Sainte), dénomination qui paraît lui venir d'un rocher de l'île d'*Olkhon*, sur lequel les Bouriaites offrent des sacrifices, et pour lequel ils ont un respect religieux, parce qu'ils croient que cette île est le séjour d'une divinité inférieure nommée *Begdzi*. Ce rocher granitique a 2 mètres de hauteur et 14 de circonférence; l'île à laquelle il appartient a 17 lieues de longueur et 6 de largeur: elle est remplie de sources : quelques parties fournissent de bons bois de construction, et elle est habitée par une tribu mongole appelée les Bargou-Bouriaites, qui cultivent la terre, élèvent de beaux bestiaux et se livrent à la pêche, et surtout à la chasse aux loups, aux lièvres et aux écureuils qui y abondent. Cette île est la plus grande du lac; les autres sont *Bougoutchinsk*, *List vianitch noï* (l'île des Mélèzes), deux appelées *Ouchkan'ï* (les Anses), deux autres nommées *Nerpetchi* (les Phoques), et trois, *Tchivirkouiskié*. Ces îles sont longues de trois quarts de

[1] Il est situé entre les 51° à 56° degés de latitude N., et les 101° et 108° degrés de longitude E.

lieue à deux lieues, et larges d'une demi-lieue à une lieue. Il y en a plusieurs autres, mais plus petites et inhabitées, fréquentées seulement par les pêcheurs et les chasseurs. On compte sur les bords du lac plus de 80 caps et autant de baies et d'anses. Les côtes septentrionales sont bordées de rochers escarpés formés de schistes argileux, de serpentine, de grés et de calcaire ; à l'ouest s'élève une chaîne de montagnes qui s'abaissent devant l'île d'Olkhon, et présentent de vertes prairies ; au sud ce sont des monts boisés et moins escarpés ; de là jusqu'à l'embouchure de la Selenga, la plaine recommence, et offre çà et là des bouquets d'arbres, ensuite de hauts rochers se succèdent sans interruption jusqu'à Bargouzine, près de l'embouchure de la rivière de ce nom, longue de près de 100 lieues, et forment, suivant M. Klaproth, de grands caps et des baies profondes ; ils sont suivis d'une plaine de 12 lieues de longueur, dans laquelle campent les Bouriaites; au delà de cette plaine, des montagnes escarpées recommencent jusqu'à l'embouchure d'une rivière appelée *Angara supérieure :* elle a 82 lieues de cours.

Outre les trois grandes rivières que nous venons de nommer, le lac Baïkal en reçoit plusieurs autres moins considérables, telles que la *Snéjania* (la Neigeuse), la *Slioudenka* (la Pierre spéculaire), la *Bolchaïa* (la Grande), la *Bougoldeikha*, la *Galsoustna,* etc., et plus de 160 ruisseaux et torrents formés par les sources innombrables que renferment les montagnes. Ce lac, malgré la grande quantité d'eau qu'il reçoit, n'a d'autre écoulement que l'Angara inférieure, et cependant sa masse d'eau diminue plutôt qu'elle n'augmente. Ses eaux sont douces et d'une grande transparence : ce qui n'est point en rapport avec l'idée de mer que les russes lui donnent ; toutefois, comme s'il était le reste d'une antique Caspienne, il nourrit plusieurs animaux marins, entre autres des Phoques de l'espèce appelée *nerpa* en Sibérie, et qu'un naturaliste russe [1] a nommée *phoca sericea,* espèce qui se distingue de toutes les autres par sa couleur argentée. On y trouve aussi une espèce particulière d'éponge (*spongia baicalensis*) ; des esturgeons que l'on ne pêche partout ailleurs que dans les cours d'eau qui communiquent avec des mers : l'un est l'esturgeon commun (*acipenser sturio*), et l'autre le sterlet (*acipenser ruthenus*); enfin une quantité incroyable d'*omouli* (*salmo autumnalis* ou *migratorius*), poissons que Pallas regarde comme originaires de l'océan Glacial. Les poissons d'eau douce qu'il nourrit sont la truite (*salmo fario*), la truite saumonée (*salmo fluviatilis*), le sig ou lavaret (*salmo lavaretus*), le thym (*salmo thymathus*), la tanche (*salmo

[1] M. *Gotthelf Fischer de Waldheim.*

caregonoides), une autre espèce appelée poisson rouge (*salmo salar*, ou *erythrinus*), ainsi qu'un poisson particulier appelé par Pallas *solomjienka*, et par M. Klaproth *golomenka;* il a reçu dans la science le nom de *callyonimus baicalensis.* « Ce poisson, dit Pallas, ressemble parfaitement à un « peloton de graisse. Lorsqu'on le met sur le gril, la graisse huileuse dont « il est rempli se fond de manière qu'il ne reste plus que les arêtes. On ne « le prend jamais dans les filets, et on ne l'a jamais vu en vie. On présume « avec assez de vraisemblance qu'il se tient dans des gouffres, au centre du « lac et dans plusieurs places sur les rives escarpées situées au nord, où « l'on a sondé en vain 3 à 400 brasses sans trouver le fond. Il serait dif- « ficile d'assigner les causes qui jettent ces poissons à la surface des eaux. « C'est ordinairement en été, pendant les gros vents qui viennent des mon- « tagnes ou les ouragans qui partent du nord, que ces poissons sont « poussés sur le rivage. Lorsque le lac a été agité par des tempêtes, on « les voit en si grande quantité sur l'eau, qu'ils forment dans de certaines « années un parapet sur la côte. C'est une excellente récolte pour les « habitants : ils en tirent une huile qu'ils vendent aux Chinois[1]. » Les flots du lac rejettent, en quelques endroits, une espèce de bitume appelée *goudron de montagne*, et selon d'autres *cire de mer*, et dont on se sert avec succès dans quelques maladies [2]. Le lac n'est pris de glace que vers Noël, et dégèle vers le commencement du mois de mai. De hautes pyramides de glace se forment principalement en novembre et décembre sur les bancs de sable et entre les rochers, et rendent le lac inabordable. A cette époque il présente dans un endroit une surface gelée de 200 verstes (50 lieues) de longueur. Il éprouve des mouvements extraordinaires ; un vent modéré le met parfois en fureur, tandis que dans un autre temps il est à peine ému par le plus violent orage. Il bouillonne quelquefois intérieurement, et alors, quoique sa surface soit unie comme une glace, les vaisseaux y éprouvent des secousses très-incommodes. Pendant les tempêtes, les vagues s'y élèvent jusqu'à la hauteur de 40 mètres. Sa profondeur n'a point encore été mesurée : ce n'est que par quelques sondages qu'on la suppose de 450 à 5800 sagènes (960 à 1,237 mètres). Le Baïkal paraît devoir son origine à un affaissement volcanique analogue à celui qui a formé la mer Caspienne. Ce qui le prouve, ce sont les montagnes qui l'entourent, les sources thermales qui se trouvent dans ses environs, et les tremblements de terre qui, chaque année, soulèvent la contrée qui l'entoure, et qui peut-être

[1] *Pallas :* Voyage en Russie et dans l'Asie septentrionale, t. IV. p. 4-14.

[2] *Idem :* Voyage en Russie, t. IV, p. 108-116.

sont la principale cause de l'agitation subite qu'offrent souvent ses eaux.

Les lacs de la Sibérie occidentale se font moins remarquer par leur étendue que par leur grand nombre. Le lac *Tchany*, long de plus de 30 lieues, et en quelques endroits large de 22, se trouve dans une partie de la *steppe de Baraba,* et appartient à cette *région de lacs* dont nous avons déjà parlé. Ce lac pourrait même être considéré comme presque deux fois plus considérable, puisqu'il communique à l'ouest avec le lac Soumy, qui a 20 lieues de longueur sur 12 à 20 lieues de largeur. Sur la carte de Sibérie, dans les Voyages de Pallas, on en compte jusqu'à 27 dans l'espace compris entre Omsk, Kolyvan et Somipolatinsk, tandis que d'Anville paraît en avoir à peine connu un ou deux. La steppe d'*Ichim* renferme aussi un grand nombre de lacs, parmi lesquels celui de *Balek-koul* [1] et celui de *Koumkoul* [2] sont les plus considérables. Le nombre de petits lacs est énorme sur le pied oriental des monts Ouralins : dans l'espace de 100 lieues de long et 30 de large, depuis les bords de l'*Ouï* jusqu'aux sources de la *Toura,* on ne voit que des lacs ; on en compte au moins une centaine sur la petite carte de l'atlas de Pallas.

Les lacs salés n'appartiennent pas exclusivement aux steppes sablonneuses de la partie méridionale ; il s'en trouve dans les hautes et froides montagnes de la Daourie ; il s'en trouve dans les marais glacés du rivage septentrional. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les lacs d'eau douce subissent des changements et deviennent salés. On en peut citer comme exemple le lac de *Seidiaischevo,* dans l'ancien district d'Iset [3] ; ce lac était autrefois rempli d'eau douce, très-basse et très-poissonneuse ; tout à coup la profondeur a augmenté ; les eaux sont devenues saumâtres ; les brochets qui y abondaient sont morts ; une forêt voisine y a été engloutie à moitié ; il est seulement dommage que ces phénomènes singuliers n'aient été observés de près que par quelques Tatars. Le savant Sokolof a donné une description intéressante de ces lacs salés [4]. Ils se trouvent épars au milieu d'un grand nombre de lacs d'eau douce ; ils perdent de leur salure, car on en connaît plusieurs dans lesquels le sel cristallisait autrefois, et où il ne se trouve à présent que dans l'état de dissolution. Les uns ne contiennent que du sel marin, et il y a des lacs dont les eaux en sont imprégnées jusqu'à saturation ; dans les autres on ne voit se former que du sel amer ou du sel

[1] Situé par 51° 30′ de latitude.

[2] Par 49° 45′ de latitude.

[3] Entre le bourg de *Tomliazk* et la forteresse de *Zvérinogolofskaia*. *Pallas* : Voyage, t. III, p. 32 (in-4°).

[4] *Idem,* t. II, p. 491-502 (in-4°).

de Glauber (sulfate de soude), qui ne se coagule pas en cristaux, mais seulement en grains ronds. On trouve d'autres lacs salés dans la steppe d'Ichim; celui d'*Ebélei* ou de *Bieloï* est un des plus abondants; il est situé près des sources du Tobol; il fournit aux Bachkirs du sel assez beau. Les Kirghiz viennent se baigner dans ce lac pendant l'été, quand la chaleur des eaux a fait fondre le sel; ils croient y trouver le remède de plusieurs maladies. Entre le Tobol et l'Irtyche, dans le district d'Ichim, on trouve également des lacs salés et amers. Dans le milieu de la steppe de Baraba, on voit, entre autres, le célèbre lac d'*Iamich,* dont le circuit est de 10 verstes; le sel y est extrêmement blanc, et ne se forme qu'en cristaux cubiques; la quantité diminue.

Dans la Sibérie orientale, les lacs salés sont un peu moins abondants; cependant, depuis Irkoutsk jusque vers Iakoutsk[1], les montagnes sont remplies de sources salées, et ces sources forment des lacs en plus d'un endroit. Celui de *Selenghenskoi*, qui paraît être le même que celui de *Gousinoë,* a été visité par Pallas; il donne un sel amer; les sources qui s'y écoulent sont douces, et l'origine de la muire ou d'eau saturée paraît être dans la vase bleue qui en occupe le fond[2].

Le lac *Natreux* de la Daourie, près le Koudoun, n'est pas le seul de son espèce; on en trouve d'autres dans différentes parties de la Sibérie.

Le lac *Mugissant* ou *Boulamy koul* se trouve à peu de distance de la petite rivière d'Ouibat, qui s'écoule dans l'Abakhan; au rapport des Tatars qui habitent ses environs, on y entend des hurlements épouvantables, qui annoncent des révolutions dans l'intérieur de la terre, semblables à celles qui ont fait écrouler les digues qui resserraient le lac de *Gousinoë*[3].

La Sibérie possède plusieurs eaux minérales, surtout dans les montagnes altaïques et daouriennes. La chaîne des Ourals, près Iekaterinebourg, donne naissance à des sources vitrioliques ou ferrugineuses. Des sources imprégnées de naphte et de pétrole se trouvent dans les environs du lac Baïkal. Indépendamment de plusieurs sources sulfureuses, dit M. Klaproth, on a découvert depuis longtemps, sur la rive nord-ouest du lac, près des bouches de la Grande et de la Petite *Kotelnikof,* des sources bouillantes dont on ne fait pas usage à cause de la difficulté d'y arriver par terre. Les sources chaudes situées près de l'embouchure du *Tourki* ou *Tourka*, sont appelées eaux de Tourninok ou eaux de Borgouzine: on les

[1] *Gmelin :* Flora Sibirica, præfat.
[2] *Pallas :* Voyage, t. IV, p. 400-404.
[3] *Idem,* t. IV, p. 491-499.

emploie dans plusieurs maladies. Cette contrée est remplie de sources chaudes; mais les plus fameuses sont celles du Kamtchatka, qui ont été décrites par de Lesseps. Les bains qui ont été construits par la libéralité de M. Kocheleff, pour l'avantage des Kamtchadales, sont formés par une cascade rapide qui tombe de près de 100 mètres de hauteur. Le courant d'eau a environ 50 centimètres de profondeur, et 2 mètres de largeur. L'eau est extrêmement chaude, et paraît contenir une grande quantité de sulfate de fer et de nitrate de potasse, mêlé avec le carbonate. A l'occident du golfe Penjina, est une source d'eau chaude très-considérable, qui tombe dans la rivière de Tavatona, et d'où s'élèvent des nuages de vapeur semblable à la fumée.

A présent que nous connaissons le sol de la Sibérie, nous ne serons pas étonnés d'apprendre que le climat physique n'y répond pas aux latitudes astronomiques. Les trois quarts de ce pays se trouvent à la latitude de la Norwège et de la Laponie; une partie de la province de Kolyvan et la contrée voisine du lac Baïkal sont sur la même ligne que Londres, Berlin et le nord de la France. Mais la température des contrées les plus heureuses de la Sibérie n'est nullement comparable à celle de la Norwège; le froid, dans la partie septentrionale, est infiniment plus vif et plus continuel que celui de la Laponie, et on éprouve quelquefois cette même intensité du froid dans les montagnes méridionales à 50-55 degrés de latitude. L'hiver dure, presque dans toute la Sibérie, neuf à dix mois; la neige commence souvent à tomber dès le mois de septembre, et il n'est pas rare d'en voir tomber au mois de mai. Lorsque les blés ne sont pas mûrs en août, ils sont regardés comme perdus; la neige les couvre souvent avant qu'on ait pu les récolter. A l'est du fleuve d'Ieniseï et au nord du lac Baïkal, l'agriculture est à peu près inconnue. Dans les vastes marais que traverse l'Obi vers la dernière partie de son cours, le dégel ne pénètre qu'un pied environ; près Iakoutsk, à 60 degrés de latitude, Gmelin ayant fait fouiller la terre le 28 juin, la trouva encore gelée à plus d'un mètre de profondeur. Les habitants du bourg d'Argoun, à 50 degrés de latitude, disent que leurs terres, en beaucoup d'endroits, ne dégèlent que d'une aune et demie; le froid intérieur empêche de creuser des fontaines[1]. A Krasnoïarsk, par 56 degrés de latitude, Pallas a vu le mercure se congeler et devenir malléable.

A ces faits nous ajouterons quelques faits nouveaux et quelques re-

[1] *Gmelin*: Voyage en Sibérie, t. II, p. 520-523 (en allemand). *Georgi*: Description de la Russie, t. I, p. 88-92.

marques judicieuses de M. de Humboldt. Ce n'est pas à l'élévation du sol que l'on doit attribuer le froid hivernal qui règne dans le nord de l'Asie, puisque la moyenne des observations barométriques faites par ce savant et par MM. Ledebourg, Bunge, Hansteen et Gustave Rose, depuis la steppe des Kirghiz jusque dans les plaines du haut Irtyche, donne à peine la hauteur de 400 à 500 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Dans les basses régions du Ieniseï, le sol n'est pas à plus de 80 ou 100 mètres. Au nord de l'Altaï, il ne paraît pas devoir être plus élevé; mais ce qui peut contribuer à y rendre le froid plus intense, c'est qu'en Sibérie aucune chaîne de montagne ne modère l'influence des vents qui soufflent de l'océan Glacial.

De là viennent en partie les différences que l'on remarque dans la température moyenne de plusieurs villes d'Europe et de la Sibérie sous les mêmes parallèles, différences qui sont telles, que des cités européennes, plus septentrionales que Tobolsk, jouissent d'un climat plus doux[1].

Le froid qui règne constamment et à une assez grande profondeur dans le sol de la Sibérie a été constaté dans ces dernières années par plusieurs savants. Pendant les mois de juillet et d'août, lorsqu'à midi la température était de 5 à 30°7, M. de Humboldt a trouvé, entre le couvent d'Abalak et la ville de Tara, c'est-à-dire sous les parallèles du nord de l'Angleterre et de l'Écosse, quatre puits peu profonds sans restes de glaces sur leurs bords, dont l'eau était à la température de 1 à 2 degrés au-dessus de zéro. Entre Tomsk et Krasnoïarsk, sur le chemin de Tobolsk à Irkoutsk et par 56 degrés de latitude, M. Ad. Erman trouva les sources à environ 3 degrés au-dessus de zéro, quand l'atmosphère était refroidie jusqu'à 24° 2 au-dessous de zéro. Mais à quelques degrés plus au nord, la température moyenne de l'année est à peine de 1° 4 au-dessous de zéro, et au delà du 62e parallèle le sol reste gelé pendant toute l'année à 4 ou 5 mètres de profondeur. A Bogoslovsk, M. Begor, ingénieur des mines, fit creuser un puits dans un sol tourbeux, vers le milieu de l'été, en présence de M. de Humboldt, qui trouva, à 2 mètres de profondeur, une couche de terre congelée épaisse de plus de 3 mètres. A Iakoutsk, la glace souterraine est un phénomène perpétuel, malgré les grandes chaleurs de l'été. D'après cette basse température du sol dans ces différentes latitudes, on peut concevoir combien doit être considérable la couche de terre congelée au delà du 62e parallèle. Ces faits pourront servir à expliquer un phénomène géologique dont nous parlerons bientôt.

[1] Voyez dans les tableaux de Géographie physique, celui qui donne la température moyenne des différents lieux du globe. Tome II, page 270.

Les chaleurs de l'été sont, dans toute la Sibérie, courtes, mais très-fortes et subites. Près d'Iakoutsk, les Toungouses vont souvent nus en été. Les blés et les autres végétaux croissent, pour ainsi dire, à vue d'œil. Mais près de l'océan Glacial les rayons du soleil continuent en vain à échauffer jour et nuit un sol condamné à des gelées éternelles; au milieu même de ce long jour du cercle polaire, un vent du nord suffit pour couvrir les eaux d'une légère croûte de glace, et pour teindre le feuillage des plantes en jaune et rouge. Les végétaux n'y vivent souvent que peu de jours, et dans ce court espace de temps ils fleurissent et donnent de la graine. Ils croissent quelquefois dans des marais, où, en soulevant la mousse, on trouve en tout temps de la glace pure, comme on vient de le voir.

Il est à remarquer qu'à Iakoutsk le thermomètre de Réaumur descend en hiver à 51 degrés, et qu'il monte à 38 en été.

Les orages sont très-fréquents dans la partie méridionale parmi les montagnes; au contraire, sur les bords de l'océan Glacial, on n'entend qu'à peine le tonnerre, quoiqu'on voie très-distinctement les éclairs. Dans les contrées inférieures du Ieniseï, près de l'Océan, on aperçoit, depuis le commencement d'octobre jusque vers Noël, beaucoup d'aurores boréales; nulle part ce brillant phénomène ne se montre avec plus de magnificence.

Encore si ce climat rigoureux, en bannissant le luxe des arts et les douceurs de la vie, assurait en revanche aux Sibériens le privilége de ces anciens Hyperboréens, qui, ignorant les maladies, ne mouraient que de lassitude! Mais le climat de ce pays, quoique en général favorable à l'espèce humaine, n'exclut pas certaines causes d'épidémie. Les éternels brouillards qui couvrent les côtes orientales et septentrionales de la Sibérie, y perpétuent le scorbut. On dit que les peuples chasseurs s'en garantissent en buvant tout chaud le sang des animaux qu'ils viennent de tuer. Des brouillards non moins épais, non moins infects, règnent dans la steppe de Baraba; aussi les habitants ont-ils tous l'air cacochyme. Dans les montagnes de la Daourie, et aux environs de Nertchinsk, l'air enfermé dans des vallées étroites, et peut-être vicié par des exhalaisons métalliques, produit des fièvres, l'épilepsie et le scorbut. Dans toutes les steppes, le bétail, et plus encore les chevaux, sont exposés à la maladie dite de *l'air*[1], espèce de peste qui se déclare par des bubons, et qui attaque même les hommes. On l'attribue à un insecte qui plane dans l'air, et que Linnée a nommé *furia infernalis*[1]. Cette épizootie enleva, en 1785, près de 85,000 chevaux.

[1] *Iassoua*, en tatar et en russe.

Le règne végétal offre moins de variétés que le règne minéral. Les rigueurs du climat ne laissent prospérer que les végétaux les plus robustes. Le chêne, le noisetier, l'aune, le platane et le pommier sauvage, ne peuvent endurer les hivers de Sibérie; ils disparaissent aux environs des monts Ouraliens et sur les rivages du fleuve Tobol; les deux premiers reparaissent, mais faibles et languissants sur les bords de l'Argoun, à l'extrémité de la Daourie; le tilleul et le frêne cessent vers l'Irtyche. Le sapin, qui en Norwège vient jusqu'au 70° parallèle, ne dépasse pas ici le 60e parallèle; le sapin argenté n'arrive que jusqu'au 58e degré. Le groseillier ordinaire, qui vient au Groenland, ne réussit que jusqu'à Touroukhansk, sur l'Ieniseï; les pommes de terre diminuent de grosseur, et finissent, vers le 60e degré, par ne ressembler qu'à des pois; enfin le chou n'y forme plus de tête. Malgré ces effets du climat, il ne faut pas en conclure que les grands fleuves de Sibérie n'arrosent que des déserts stériles; ils sont, au contraire, bordés par d'épaisses forêts de bouleaux, de saules, d'ormes, d'érables, de peupliers blancs et noirs, de trembles, de pins, de larix et d'aunes, outre une quantité immense d'espèces différentes du genre sapin, parmi lesquelles on doit distinguer le cèdre de Sibérie, qui s'élève quelquefois à 40 mètres de hauteur, et dont les anneaux prouvent souvent un âge de 150 à 200 ans. La noix qu'il produit est un objet de commerce. Cet arbre n'étale toute sa magnificence que jusqu'aux bords de l'Ieniseï; plus à l'est, il diminue de grandeur; et au delà de la Lena, vers les bords de l'océan Oriental, il devient nain, en conservant ses proportions[1]. Le peuplier-baumier parfume l'air au loin, et laisse transpirer une résine odorante. La Sibérie ne produit ni pommes ni poires; le *pyrus baccata*, ou poirier sauvage de Daourie, ne donne qu'un fruit sans goût, de la grosseur d'une cerise. Mais les arbrisseaux à baies, le *rubus chamœmorus*, le *rubus arcticus*, les divers *vaccinium* abondent, et on en tire des boissons agréables. Les steppes sont couvertes d'une espèce de cerisier[2] dont le fruit, très-abondant, sert à faire une sorte de vin. L'abricotier de Sibérie, qui ne vient qu'en Daourie, produit un fruit aigrelet. Le cerisier à grappes croît dans toute la Sibérie; mais le cerisier cultivé languit déjà dans les environs d'Ichim.

En s'approchant de l'océan Glacial, dit un voyageur récent, on voit diminuer la hauteur des arbres. Passé Verkhoyansk, le bouleau nain (*betula nana*) résiste seul à la rigueur du froid. On y voit une terre glacée qui depuis des milliers de siècles, n'est couverte que de mousse qui croît

[1] *Pallas :* Flora rossica, t. I, tab. 2. *Gmelin :* Flora sibirica, t. I, tab. 39.

[2] *Prunus fruticosa, Pallas :* Flora rossica., p. 1-19, tab. 3.

au milieu de l'hiver. Sous le 70e degré de latitude, on peut tirer une ligne de démarcation pour la crue des arbres. Depuis cet endroit jusqu'à l'Océan, s'étend un désert nommé *Toundra*, où l'on ne rencontre aucun arbre, et qui ne renferme que des lacs et des mares. Le lac forestier, appelé en iakoute *Tartach*, et situé entre la Lana et l'Indighirka, est remarquable par l'arbre à résine (*lignum bituminosum*) que les ondes rejettent sur les bords. Dans cette *Toundra*, on doit citer un phénomène étonnant. Sur les bords escarpés des lacs, on trouve des bouleaux entiers avec leurs branches, leurs racines et leur écorce; les habitants les appellent *adamovotchina*. Quelle révolution subite a pu enfouir ces arbres? Ne prouvent-ils pas que dans le temps qu'ils végétaient, le nord de l'Asie jouissait d'un climat plus tempéré [1]?

Durant leur été si court, ces contrées sauvages s'ornent d'un assez grand nombre de belles plantes. Plusieurs espèces de la famille des *orchis*, aux fleurs bizarres et brillantes, sont indigènes dans les forêts de la Sibérie. L'*ophrys monorchis*, le bel *orchis à capuchon*, le lis des vallées, l'ellébore blanc et noir, l'iris de Sibérie, l'anémone aux fleurs de narcisse, les pigamons, les violettes, les potentilles, l'éclatant astragale des montagnes, présentent en beaucoup d'endroits un assemblage de couleurs ou exhalent un mélange de parfums qu'on chercherait en vain dans des contrées plus méridionales. Chaque région de la Sibérie possède quelques fleurs particulières; la spirée de l'Altaï n'est point celle du Kamtchatka. Le joli robinier caragan, le *daphne altaïca*, le *saphora* du Levant, l'amandier nain, la potentille à tige d'arbrisseau, l'asphodèle altaïque, la *gentiana altaïca*, l'œillet surnommé *superbe*, la valériane de Sibérie, aiment les monts Altaï, aux pieds desquels l'aster bleu, le rosier à feuilles de pimprenelle et les tulipes sauvages émaillent les collines et les prairies. Mais c'est la Daourie qui réunit les plus intéressantes richesses de la flore sibérienne; là, les rochers sont colorés en pourpre et en or par deux espèces de rosages, par la viorne de Daourie, par l'abricotier sibérique et le violier à fleurs pâles. A ce tissu de couleurs brillantes se mêlent des teintes d'une blancheur éblouissante, produites par les fleurs du poirier sauvage, de l'églantier, du sureau à grappes, de la spirée à feuilles de germandrée. On voit croître à leurs pieds les anémones pulsatilles, les pivoines à fleurs blanches, la statice d'or et la statice rose, l'*aster sibiricus*, et vingt espèces de potentilles et des centaurées; tandis que la *gentiana algida* étale ses belles fleurs bleues

[1] M. *Hedenstrom* : Fragments d'un écrit sur la Sibérie, communiqués à la Société impériale des naturalistes de Moscou. 1830.

et blanches au haut des Alpes glacées, et que la rhodiole rose orne les marais où le saule de Sibérie balance ses branches dorées.

La Sibérie orientale produit beaucoup de lis ; on remarque celui du Kamtchatka et le lis saranne, dont les racines servent à la nourriture. Nous mentionnerons encore deux plantes, l'*heracleum panacea* et l'*heracleum sibiricum*. En faisant sécher les tiges de ces deux plantes, les Sibériens se procurent une efflorescence sucrée qui est trop peu abondante pour être de beaucoup d'utilité ; mais, en distillant toute la plante, ils fabriquent une liqueur forte, peu agréable, et recherchée seulement dans le Kamtchatka [1].

La vraie rhubarbe a été cherchée en vain dans la Sibérie ; le rhapontic, *rheum undulatum*, y croît dans les montagnes méridionales, à l'est du Ieniseï. On le substitue quelquefois à la racine de rhubarbe la plus estimée (*rheum palmatum*). Trois plantes peuvent servir en guise de thé : la *saxifraga crassifolia*, qui croît sur les monts Bieloï, près de l'Obi ; le *rhododendrum dauricum*, le *rhododendrum chrysantum* qui, dans le gouvernement de Tomsk, porte le nom de *thé tetraghir*, et le *polypodium flagrans*, qui vient sur les hauts rochers de la Daourie ; ce dernier est un remède contre le scorbut et la goutte.

Gmelin avait remarqué que la végétation change de caractère dès qu'on passe l'Ieniseï ; mais il est difficile d'exprimer avec précision ces sortes de changements. Il est certain que plusieurs végétaux ne résistent plus à l'accroissement du froid qui se fait sentir dès qu'on passe cette rivière. Pallas fait observer que dans le voisinage des monts ouraliens on trouve les végétaux de la Pannonie ; en remontant l'Irtychie, vers les monts altaïques, on commence à remarquer plusieurs espèces particulières à la Sibérie, et leur nombre augmente à la vérité dès qu'on a passé l'Ieniseï, mais elles ne deviennent abondantes qu'à l'est du lac Baïkal ; la Daourie est leur véritable patrie. Ces mêmes plantes ne paraissent point dans la contrée plane et boisée entre l'Ieniseï et le lac Baïkal. On n'y trouve que les plantes ordinaires aux climats froids, et communes même en Europe ; mais sur les hauteurs au nord-est de l'Obi on retrouve plusieurs végétaux particuliers aux monts altaïques.

Dans la Sibérie occidentale, sur l'Obi, l'agriculture disparaît vers le 60^{e} parallèle de latitude ; dans la partie la plus orientale, les blés n'ont pu réussir, ni à *Oudskoi*, bourg du district d'Iakoutsk, à 55 degrés, ni dans le Kamtchatka, à 51 degrés. Les montagnes les plus élevées de la frontière méridionale sont trop froides et arides ; ainsi, les trois cinquièmes de la

[1] *Georgi* : III (vol. 7), p. 849.

Sibérie ne sont-ils susceptibles d'aucune espèce de culture ; mais les parties qui sont au midi et à l'ouest sont d'une fertilité remarquable. Au nord de Kolyvan l'orge multiplie jusqu'à douze fois, et l'avoine jusqu'à vingt. Le sarrasin, dans cette terre noire et légère, est sujet à monter ; mais lorsqu'on le sème dans les terrains plus maigres, il multiplie jusqu'à douze ou quinze fois. La plupart des graminées qui viennent en Europe croissent aussi dans le midi de la Sibérie ; mais on n'y cultive guère que le seigle d'hiver, l'orge et l'avoine. Les Tatars, qui aiment le pain blanc, font venir avec peine un peu de froment. Le millet prospère dans l'ouest de la Sibérie. Le blé sarrasin de Tatarie est semé dans des steppes récemment défrichées au moyen du feu ; un tel champ continue pendant trois ou quatre années consécutives à rapporter annuellement de dix à quinze pour un, sans qu'il soit nécessaire de renouveler les semailles. Les grains qui tombent pendant qu'on moissonne suffisent pour l'ensemencer, mais d'année en année les mauvaises herbes augmentent. Ce genre de culture convient parfaitement aux paresseux Sibériens, qui battent le blé sur la place même où ils le récoltent, et qui en brûlent la paille pour s'épargner la peine de l'emporter [1].

Mais si dans presque toute la Sibérie on ne fauche point les champs, nous devons dire que dans beaucoup d'endroits où le blé est cultivé, il produit quarante pour un. Quelques peuplades s'adonnent avec intelligence à l'agriculture : ainsi, un sol qui ne consiste qu'en sable ou en gravier, est transformé par les Bouriaites en champs fertiles et en prés. Ils ont appris des Mongols l'art d'arroser leurs champs et leurs prairies, en partageant les ruisseaux, vers leurs sources, en petits canaux d'où ils font couler l'eau selon la nécessité. Chez eux, dans un temps de sécheresse et sur une terre ingrate, le blé devient plus beau que chez les Russes sur un bon terrain.

Si l'exploitation des mines, la navigation intérieure et l'économie commerciale ont reçu de grands perfectionnements en Sibérie sous les trois ou quatre derniers règnes, il ne paraît que trop, malgré les panégyriques russes, que l'agriculture est dans le même état où elle se trouvait il y a cinquante ans ; car Bell d'Antermony, il y a plus d'un demi-siècle, remarqua déjà l'abondance de sarrasin, de riz, d'orge et d'avoine, qu'il a observée au midi de Tobolsk et au sud du lac Baïkal. Mais les obstacles qu'oppose le climat à l'extension de l'agriculture ont été faiblement combattus. Au delà du 60e parallèle et du 110e méridien (est de Paris), les graminées céréales ne prospèrent plus ; au nord, le froid les détruit ; à l'est, les

[1] *Slroch* : Tableau de la Russie, t. I, p. 242. Comp. *Georgi* : Russie, III, (vol. 7), p. 941.

brouillards les empêchent de mûrir. Ainsi, les deux tiers de la Sibérie manquent encore de grains; mais la culture de la pomme de terre s'est assez étendue pour suppléer les céréales.

Ce ne fut qu'en 1810 que l'on commença à faire au Kamtchatka quelques essais d'agriculture; un petit nombre de légumes et la pomme de terre y réussirent assez bien, mais les céréales n'eurent point le même résultat : le seigle même ne parvint pas partout à maturité. En 1829, le gouvernement y envoya un jardinier habile qui sema, le 7 octobre, 4 livres de froment de Californie et 1 livre de seigle de Vasa : le printemps suivant, on récolta 53 livres de froment et 21 livres de seigle. En 1830, on sema de l'avoine, du seigle, du froment de Sibérie, de l'orge de l'Himalaya, et d'autres graines, qui pour la plupart réussirent. On planta dans les vergers de la couronne des pommes de terre blanches et rouges, on en obtint d'assez grosses et de bon goût, dont une qui pesait une livre. On récolta aussi des navets de 10, 16, et même de 20 livres russes. En un mot, plusieurs légumes, entre autres le chou, l'ognon, la carotte, la betterave et la chicorée réussirent très-bien; les melons sont venus assez bien sur couches, mais les pastèques et les concombres furent ravagés par les rats.

Ces essais ont démontré la possibilité d'introduire la culture d'un grand nombre de nos végétaux dans la péninsule du Kamtchatka; les habitants les ont accueillis avec intérêt, et le 20 novembre 1830, jour anniversaire de l'avénement au trône de l'empereur Nicolas, une société d'agriculture a été fondée dans le port de Petropavlosk (Saint-Pierre et Saint-Paul).

Le Kamtchatka possède une assez grande quantité de terres propres à la culture, particulièrement pour celle du seigle, de l'orge et de l'avoine, surtout dans les plaines qui s'étendent loin des montagnes, vers le nord-ouest. Les terrains les plus favorables sont ceux des plaines un peu élevées au-dessus du niveau de la mer et garanties des vents. Mais comme la péninsule abonde en poisson et en gibier, et que les Kamtchadales s'adonnent à la pêche et à la chasse, on trouve peu de bras à employer à la culture. Pour parvenir à la répandre, il faudrait, ou se servir des ouvriers de la couronne, ou établir d'habiles colons dans cette contrée.

Le lin commun croît en plusieurs endroits de l'Oural; le *linum perenne* vient jusqu'à Touroukhansk; le chanvre, au sud du 55e parallèle. Au pied des monts Altaï, on voit quelques Tatars faire du fil et de la toile avec des feuilles de deux espèces d'orties, l'*urtica dioica* et *cannabina ;* partout le houblon abonde.

L'espace compris entre le Kam et le Ienisеï offre un aspect vraiment enchanteur : ici ce sont des collines couvertes de belles forêts ; là de vastes plaines propres à la culture, ou de gras pâturages animés par de nombreux troupeaux. Les bords du Ienisеï sont ravissants pendant la belle saison : on y rencontre à chaque instant d'élégants végétaux, tels que l'*anemone patens*, l'*adonis vernalis* et le *ranunculus cervicornus;* plus loin, le *leontodon taraxacum*, la douce violette appelée *viola uniflora* et le *trollius asiaticus;* ailleurs encore, le *geranium pratense,* l'*iris ruthenica,* la jolie *myosotis arvensis,* la *polygala vulgaris,* la *primula farinosa,* la *pulmonaria officinalis* aux fleurs bleues disposées en épis, et l'*orobus vernus* dont la corolle papilionacée brille des plus belles teintes bleuâtres ou purpurines[1].

Le règne animal occupe une grande place dans le tableau de ces contrées sauvages. Parmi les animaux domestiques, le renne est le plus remarquable ; nous avons déjà vu que la zone froide étant plus étendue en Asie, le renne y descendait à une latitude plus basse qu'en Europe. Pallas et Sokolof en virent de grands troupeaux sur les montagnes qui bordent la Mongolie chinoise, près les sources de l'Onon, entre les 49ᵉ et 50ᵉ degrés de latitude. Ainsi, les régions du renne et du chameau, éloignées l'une de l'autre de 20 à 30 degrés dans la partie occidentale de notre continent, se touchent, et peut-être même se croisent dans la partie orientale.

Le renne (*cervus tarandus*) est un grand bienfait de la nature envers le malheureux nomade du pôle arctique. Il attelle des rennes à son traîneau, il boit leur lait, il se nourrit de leur chair, il se revêt de leur peau ; la vessie lui sert de bouteille ; il fait du fil de leurs boyaux et de leurs nerfs, et il vend encore leurs cornes, dont on fait usage dans la pharmacie. Les rennes coûtent peu à nourrir ; une mousse qu'ils trouvent sous la neige est presque leur seule nourriture ; ils peuvent se passer d'étable dans un climat où des animaux très-robustes ne peuvent pas même vivre. Mais le renne ne fait pas d'aussi longs trajets que le disent certains naturalistes ; il est faible, et perd souvent haleine. On ne fait, avec un attelage de rennes, que 4 à 6 lieues par jour. Un Samoyède passe pour très-riche lorsqu'il a 100 ou 150 rennes : un Toungouse économe en entretient jusqu'à 1,000 ; un Koriak, plusieurs milliers ; et l'on assure que parmi les Tchouktchis il y a des pasteurs qui en possèdent jusqu'à 50,000.

Les rennes des environs de Nertchinsk sont plus estimés que ceux de Vologda et de Viatka ; leur poil est plus doux, plus blanc et tacheté de noir : ce qui les fait rechercher comme fourrures.

[1] Lettres sur la Sibérie. Télégraphe de Moscou, n° 17.

Le chien de Sibérie, semblable au loup, dont il diffère cependant par ses longs poils d'un gris ardoise ou cendré, est en quelque sorte le compagnon du renne ; il sert de bête de trait non-seulement chez les Kamtchadales, mais chez les Toungouses, les Samoyèdes et quelques Ostiaks. Il court avec une agilité extrême ; mais, farouche et difficile à conduire, il se jette souvent, avec le traîneau et son maître, du haut de précipices dangereux ; en un mot, c'est un très-mauvais équipage que celui des Kamtchadales : ils nourrissent ces chiens avec du poisson sec.

Il ne paraît pas que l'entretien des bestiaux soit poussé en Sibérie au degré de perfection auquel on pourrait atteindre dans un pays si riche en pâturages. Parmi les nations sibériennes, les Bouriaites et les Mongols se distinguent par leurs nombreux troupeaux. Les chevaux des Mongols sont d'une beauté extraordinaire ; quelques-uns sont rayés comme le tigre et tachetés comme le léopard. Les grandes nations nomades du centre de l'Asie aiment la chair du cheval, et la préfèrent à celle du bœuf ; souvent ils la sèchent au soleil et à l'air, et la mangent ensuite sans autre préparation. Un *adon* ou haras d'un noble Mongol contient 3 ou 4,000 chevaux ou juments. Les Tatars de la Sibérie occidentale ont amené avec eux l'animal favori de leur nation, le cheval. Il erre dans la steppe de Barabin en immenses bandes. La plupart des chevaux de Sibérie ont le poil blanc.

Le mouton est de l'espèce appelée *argali*[1]. Sa taille est à peu près celle du daim, mais il a le corps plus épais. Sa tête ressemble à celle du mouton ordinaire, à l'exception que ses oreilles sont plus courtes. Ses cornes ordinairement très-grandes, sont comprimées et triangulaires, épaisses, rugueuses et dirigées en dehors. La femelle a les cornes plus élevées et moins divergentes. Cette espèce, répandue dans tout le nord de l'Asie, a la queue très-courte et nue en dessous. En hiver son pelage est d'un gris fauve, en été il devient plus roux.

Les bœufs de Russie, transportés en Sibérie, ont diminué de taille, mais gagné en vigueur. En général, les animaux propres aux plaines centrales de l'Asie s'étendent plus ou moins dans les montagnes méridionales de la Sibérie. Le chameau non-seulement y vient en caravanes, mais il vit dans la Daourie chez les Mongols russes.

Ce pays est, après l'Amérique septentrionale et l'Afrique méridionale, le plus vaste parc de chasse qu'il y ait sur le globe ; mais les Russes ont

[1] *Ovis argali. — Musimon asiaticus. — Ovis fera sibirica* : confondu par Linnée avec le mouflon, sous le nom d'*ovis ammon*.

trop avidement épuisé cette ressource; les animaux objets de la chasse s'enfuient ou diminuent en nombre.

Les plus belles zibelines se trouvent aujourd'hui près de Iakoutsk et de Nertchinsk, mais elles sont plus nombreuses dans le Kamtchatka. On emploie différents stratagèmes, surtout les flèches à bout obtus, pour tuer l'animal sans faire tort à sa peau, qui vaut quelquefois jusqu'à 240 francs dans le lieu même. Les zibelines noires, c'est-à-dire celles qui sont revêtues de leur pelage d'hiver, sont les plus estimées. La peau d'un renard noir se vend jusqu'à 1,000 roubles, et suffit souvent pour payer l'impôt d'un village entier. Le renard des rochers ou des glaces, plus connu sous le nom de *renard bleu*, dont la couleur est généralement d'un gris cendré, mais quelquefois bleuâtre, habite la zone glaciale, le Kamtchatka et les îles orientales. Cet animal rivalise avec le singe pour la finesse de ses ruses et son génie malfaisant. Les autres animaux que l'on chasse pour leur peau sont les hermines, les marmottes, l'écureuil et d'autres inférieurs en réputation. On estime beaucoup les écureuils de couleur argentée ou les *petits-gris* du pays des Téléoutes.

L'ours blanc ou l'ours polaire est le plus redoutable parmi les bêtes féroces de la Sibérie. On le rencontre plus fréquemment entre les embouchures de la Lena et du Ieniseï, qu'entre l'Obi et la mer Blanche. Le chasseur l'attaque pourtant une lance à la main, et l'animal stupide, assis sur ses deux pattes de derrière, laisse approcher le fer meurtrier. L'ours de terre ou brun y est aussi commun. On le détruit de plusieurs manières plus ou moins ingénieuses. Les Koriaks parviennent à le susprendre aux arbres par le moyen d'une amorce attachée à une courroie. Dans les montagnes, on épie le sentier où il a coutume de passer, et on place une corde avec un billot très-lourd à une des extrémités, et un nœud coulant à l'autre. Lorsqu'un de ces animaux est pris ainsi par le cou, il s'épuise à tirer un poids aussi considérable, ou il attaque le billot avec fureur, et le jette en bas d'un précipice dans lequel il se trouve lui-même entraîné.

On n'est pas bien certain que cet ours soit le même que l'ours brun des Pyrénées; il est plus probable qu'il doit former une espèce distincte : en effet, il est remarquable par un large collier blanc qui passe sur son dos, ses épaules et sa poitrine. On a proposé de l'appeler ours de Sibérie (*ursus collaris*, F. Cuvier).

La panthère se montre en Daourie, le lynx et le glouton habitent toute la Sibérie.

L'élan (*cervus alces*) est assez répandu dans les forêts, mais il ne passe

pas le 65e degré. On le chasse au mois de mars, lorsque la superficie de la neige se fond; le chasseur y glisse sur ses grands patins de bois, mais l'élan perce la neige à chaque pas et s'y enfonce. Nous devons encore remarquer le *tahia* autrement *takeïa* ou cheval sauvage, dans les steppes d'Ichim; le *koulan* ou âne sauvage, connu aussi sous le nom d'*onagre;* le *dchightaï*, espèce intermédiaire entre le cheval et l'âne *(equus hemionus)*; le daim, le cerf, le chevreuil, *antilope-saïga,* l'antilope à goître ou *antilope hydrophobe* de la Daourie; quelques sangliers sur les bords de l'Irtyche; l'animal porte musc, mais rare, et un grand nombre de castors, surtout au Kamtchatka. Mais pour la civette ou zibeth, dont parlent plusieurs auteurs, il paraît que les naturalistes ne la connaissent point; on aura peut-être voulu parler d'une espèce de rat musqué (*sorex moschatus*), qui habite, non pas la Sibérie, mais sur les bords de la Kama, la Samara, le Volga et le Don.

La Sibérie possède encore divers petits animaux dignes de remarque, tels que le lièvre de Daourie, dont le pelage est gris mêlé de brun pâle; le lièvre de Mongolie, petit lagomys repandu jusque dans les îles Aléoutiennes; le lièvre des montagnes, espèce de pika, qui fait des approvisionnements de foin; la souris dite aveugle, mais qui ne l'est pas, et beaucoup d'autres espèces de rats et de souris, parmi lesquelles nous nommerons le *lemming,* qui émigre souvent en colonnes, se dirigeant toujours en ligne droite, sans qu'aucun obstacle interrompe sa marche, puisqu'il traverse aisément les plus grands fleuves et même des bras de mer; et les espèces de campagnols nommées *souris sociales* et *économiques*, qui ramassent dans leurs trous des quantités assez considérables de racines nutritives et d'ognons, pour que le Sibérien cherche avec avidité à les en dépouiller.

Les insectes tourmentent l'habitant et le voyageur; le moustique obscurcit l'air, et, malgré le froid, la punaise infecte les maisons; les blattes kakerlaks d'Asie, introduites par Kiakhta, se sont répandues jusqu'aux bords du Volga. L'abeille n'a pu être propagée en Sibérie.

Ce pays abonde en excellent gibier ailé, tel que des canards et des oies sauvages, entre autres l'oie blanche et l'oie noire, des cygnes, des gelinottes, des bécasses, des perdrix. Parmi les oiseaux de passage, on distingue l'oie polaire et l'*anas glacialis,* dit canard de Terre-Neuve. La Sibérie orientale et le Kamtchatka possèdent une espèce d'oie qui vit sur la mer, et qui est quelquefois rejetée sur le rivage au nombre de plusieurs milliers. On y connait aussi le *tringa lobé,* et une très-petite espèce de *phalarope* plus petite que le moineau, et qui est peut-être le *Ph. gracilis;* la

mouette pygmée ou rieuse (*larus minutus*), et la mouette à longue queue (*larus parasiticus*).

Il est étonnant que les Russes ne cherchent point à pêcher la baleine dans la partie de l'océan Glacial qui est à l'est de la Nouvelle-Zemble, et qui probablement n'est qu'un vaste détroit. En tous cas, les harengs et d'autres poissons, ainsi que les grands cétacés, doivent y abonder. Les Samoyèdes seuls y font la pêche; ils prennent, surtout dans les golfes de l'Obi et de Kara, le *bélouga de mer,* espèce de dauphin qui a 6 mètres de long.

La mer d'Okhotsk abonde en baleines dont la pêche procure de grands avantages par la vente des fanons et de l'huile. Il est à remarquer que les harengs entrent dans les rivières qui arrosent le gouvernement d'Irkoustk. On trouve beaucoup de saumons dans la Lena; on y pêche aussi en grande quantité deux espèces de poissons, le *chycule* et l'*omoul*; ce dernier poisson, large, gros et presque rond avec une petite tête, remonte de l'océan Glacial dans tous les fleuves à fond pierreux, tels que l'Ieniseï, la Lena, et autres à l'est, tandis qu'il n'entre point dans l'Obi, qui a le fond vaseux et terreux. Il en est de même de la truite blanche.

La plupart des fleuves de la Sibérie nourrissent le *nelma* (*salmo leucichthys*), le *mouksoun* (*salmo muxun*), le *taï menne* (*salmo fluviatilis*), le *khairouze* (*salmo thymallus*), le *pouijiane* (*salmo polkar*) et le *syrok* (*salmo vimba*). Outre ces poissons, on cite encore le *tchogour* (*salmo corregonus*). M. Hedenstrom a fait une remarque qui mérite d'être constatée : c'est que l'on trouve dans la Lena un poisson qui ressemble parfaitement au hareng, et qui renferme un poison tellement actif, qu'il donne la mort en quelques heures.

L'*Obi* nourrit en revanche de très-gros éperlans, des essaims innombrables de sterlets, d'esturgeons, de saumons blancs, de brochets, de murènes et de lottes, outre plusieurs espèces dont les noms russes et ostiaks ne nous apprendraient rien sans de longues discussions. Plusieurs de ces poissons remontent de la mer, d'autres descendent des lacs et des ruisseaux; ils sont presque tous obligés de quitter l'Obi aux approches de l'hiver, avant que les eaux de ce fleuve se soient corrompues sous la glace. Cette putréfaction des eaux courantes sous la glace n'a d'autre cause qu'un sol marécageux, la lenteur du cours de ce grand fleuve, et les parties salines que l'Irtyche et l'Ichim y apportent. Les eaux du fleuve restent bonnes près de l'embouchure des rivières qui viennent d'un sol pierreux pour s'y jeter. Plusieurs poissons se tiennent dans ces endroits. Les eaux croupissantes

disparaissent au printemps, lorsque la neige fondue fournit au fleuve des eaux nouvelles et meilleures. Les eaux un peu calcaires de l'Irtyche nourrissent d'excellents esturgeons. Les sterlets et les lottes y sont très-gros. La plupart des fleuves de la Sibérie orientale abondent en saumons, omouls et truites.

La pêche sur la côte et entre les îles de l'océan Oriental est très-riche et très-remarquable, même pour la géographie physique. La mer, entre la Mandchourie, la Sibérie, le Kamtchatka et les îles Kouriles, est une véritable méditerranée; la mer comprise entre l'Asie, l'Amérique et les îles Aléoutiennes, participe beaucoup à cette nature. Dans ces deux *régions ichthyologiques*, on voit des troupes innombrables de ces singuliers animaux qui tiennent le milieu entre les quadrupèdes et les poissons, tels que les baleines, les ours de mer, les loups de mer, les lamantins, les loutres de mer. Nous en réservons la description pour l'article de l'*Amérique russe*.

Tel est le tableau que présente actuellement la géographie physique de la Sibérie. On est porté à croire qu'il a dû être bien différent à l'époque où de grands animaux herbivores, semblables à ceux de la zone torride, parcouraient ici les riches pâturages qui durent alors les nourrir, et qui supposent une température bien douce! Nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs sur ces nombreux débris d'*éléphants* et de *rhinocéros*, et autres animaux de la zone torride, qu'on a trouvés dans la Sibérie, le long de l'Ichim, de l'Irtyche, de l'Obi et du Ieniseï, et jusque sur les bords de l'océan Glacial. Les os de ces quadrupèdes se trouvent mêlés avec des coquilles marines, et d'autres os qui semblent, disent les anciens observateurs, être les crânes des plus grands poissons de mer [1]. On les rencontre le long des fleuves, dans des couches terreuses, et presque jamais dans un sol pierreux. Les îles *Liakhof* ne sont composées que de gravier, de glaces et d'os d'éléphants, de rhinocéros, de buffles et de cétacés. Nous avons rappelé ci-dessus qu'on a même trouvé des rhinocéros et des mammonts, improprement appelés mammouths, ou éléphants de Sibérie, tout entiers, avec la peau en partie bien conservée [2].

Ces étonnants restes d'une population animale étrangère au climat actuel de la Sibérie, ont fait naître diverses conjectures. Il est inutile de réfuter le savant Bayer, qui avait imaginé de considérer ces débris comme

[1] Acta Petropolitana, l'année 1773, t. XVII, p. 582. Comparez *Pallas* : Voyage, t. II, p. 10, 377, 403; t. III, p. 84, 106; t. IV, p. 50, 379, 459.

[2] *Pallas* : t. IV, p. 130. *Adams* : Voyage à la mer Glaciale, dans les Ephémérides géographiques de *Weimar*, t. XXV, p. 259 *sqq*.

appartenant aux éléphants qui ont pu accompagner les armées mongoles et tatares; l'immense nombre de ces ossements s'y opposerait même sans la présence des restes d'animaux marins. Selon Pallas, ces débris auraient été apportés en Sibérie par un déluge; mais ils ne présentent aucune trace d'un roulement long et violent. Toutes les circonstances concourent à les faire considérer comme ayant appartenu à des animaux qui ont vécu à l'endroit même où l'on trouve leurs débris : mais on se demande comment ces animaux ont pu vivre dans une contrée aujourd'hui aussi stérile et aussi froide; on se demande si, en supposant la Sibérie jadis beaucoup plus tempérée et plus fertile, cet état de choses était dû à une position différente de l'écliptique, et par conséquent des zones terrestres. Les géomètres et les astronomes paraissent généralement peu disposés à admettre la possibilité d'un changement dans la position astronomique du globe. Nous venons cependant de recueillir un trait qui semble prouver que réellement la température de ces contrées était autrefois plus élevée, mais qui prouve aussi qu'elles étaient couvertes d'eaux marines. On ne s'attendrait pas à retrouver en Sibérie l'activité merveilleuse de ces madrépores qui, dans les mers de l'équateur, bâtissent des îles nouvelles; cependant le lac de *Kamyschlova*, sur la rive droite de l'Irtyche, et non loin de *Petropavlofsk*, s'est encombré successivement par des bancs de corail; et, selon quelques auteurs, il semblerait même que les madrépores continuent encore actuellement à former des bancs nouveaux. Ce fait, mieux examiné, pourrait jeter un grand jour sur l'histoire physique du globe.

L'opinion du célèbre Georges Cuvier, qui attribuait la conservation des éléphants et des rhinocéros avec leur chair et leur peau à une cause subite, était la seule qui pût rendre raison de cette conservation; mais cette cause subite ne s'accorde ni avec les hypothèses d'un refroidissement graduel de la terre, ni avec celles d'une variation dans l'inclinaison de son axe. Cette cause devait donc rester inaperçue jusqu'à ce qu'il fût bien constaté, ainsi que nous l'avons vu plus haut, que le sol de la Sibérie, surtout dans les parties septentrionales, est gelé à 2, 3, 4, 5 mètres de profondeur en tout temps, c'est-à-dire pendant même les plus fortes chaleurs de l'été. Ce fait suffit pour expliquer comment on a trouvé dans des alluvions, que l'on peut considérer comme les plus récentes de celles qui appartiennent aux dernières révolutions physiques du globe, ces grands mammifères recouverts de leur chair et de leur peau. C'est du moins ce qui pourrait arriver encore relativement aux animaux qui habitent aujourd'hui la Sibérie, si, en s'égarant vers les bords du Vilhioui et vers l'embouchure de la Lena, quelques-

uns de leurs cadavres, par suite de légères secousses, de crevassements du du sol, de changements dans l'état de la surface, bien moins importants, comme l'a dit M. de Humboldt, que ceux qui ont eu lieu encore de nos jours sur le plateau de Quito, et nous pourrions ajouter sur le littoral du Chili, venaient à être ensevelis à la profondeur de quelques mètres dans cette terre constamment glacée,

N'oublions pas d'ailleurs une circonstance importante qui simplifie beaucoup la question : c'est que l'éléphant et le rhinocéros, dont on trouve les dépouilles en Sibérie, appartenaient à des espèces peut-être originaires des pays chauds, mais qui étaient devenues propres aux régions froides, puisqu'on les a trouvés couverts de poils. Il résulte donc de ces faits une conséquence importante : c'est qu'à l'époque où ces grands mammifères vivaient sur le sol sibérien, le climat devait y être aussi froid qu'il l'est de nos jours.

Il ne faut cependant pas croire que cette température soit un obstacle à la propagation des animaux qui habitent aujourd'hui des régions chaudes : dans l'état de nature, les animaux sont doués à un très-haut degré de la faculté de s'acclimater à des températures très-différentes : s'ils restent confinés aujourd'hui dans certaines zones qui leur sont plus favorables que d'autres, c'est que l'augmentation toujours croissante de l'espèce humaine qui les chasse et les détruit, les empêche de les quitter; ce qu'ils feraient, s'ils pouvaient se multiplier sans obstacles, et, par suite de cette multiplication, s'étendre vers des régions moins chaudes. Nous avons déjà l'exemple que le chameau peut vivre en domesticité sur le sol de la Sibérie; mais M. de Humboldt a fait remarquer que le tigre royal, que nous sommes accoutumés à appeler un animal de la zone torride, vit encore aujourd'hui en Asie depuis l'extrémité de l'Indoustan jusqu'au mont Tarbagataï, aux rives du haut Irtyche et aux steppes de Kirghiz, sur une étendue de 40 degrés en latitude, et que de temps en temps, en été, il fait des incursions jusqu'à 100 lieues plus au nord. « Des individus, dit-il,
» qui arriveraient dans le nord-est de la Sibérie jusqu'au parallèle de 62 et
» 65 degrés, pourraient, par l'effet des éboulements ou sous d'autres
» circonstances peu extraordinaires, offrir dans l'état actuel des climats
» asiatiques des phénomènes de conservation très-semblables à ceux du
» mammouth d'Adams et des rhinocéros du Vilhioui [1]. »

[1] *A. de Humboldt :* Fragments de géologie et de climatologie asiatiques, p. 394.

LIVRE SOIXANTE-UNIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Nations, provinces, districts et villes de la Sibérie.

Dans la description particulière d'une grande contrée, il y a deux points de vue donnés par la nature des choses : on peut diviser le pays en gouvernements, provinces et arrondissements ; on peut le diviser d'après les nations qui l'habitent : l'une de ces méthodes est celle de la *chorographie;* l'autre, celle de l'*ethnographie.* Ordinairement nous commençons par la prem ère ; ici, ce sera par la dernière : nous espérons que notre description y gagnera de la clarté et de l'intérêt.

Les *Russes, Kosaques*, et autres colons d'Europe, habitent surtout les villes et les postes militaires de la Sibérie ; ils descendent, les uns des soldats employés à la conquête de ce pays, les autres des criminels envoyés ici en exil ; à ces deux classes se sont réunis des aventuriers, des paysans déserteurs, des marchands ruinés qui ont cherché ici les moyens de rétablir leur fortune. Ces diverses classes de colons, en s'enfonçant dans un vaste désert, joignirent d'abord à leur grossièreté primitive celle qui résulte d'un climat sauvage ; mais si l'ignorance, la paresse et l'ivrognerie nuisent souvent à leur bonheur, les voyageurs vantent leur hospitalité généreuse, leur franche gaieté et le bon ordre qui règne parmi eux. Il n'y a qu'un siècle que les Sibériens passaient pour avoir des mœurs si sauvages, que Pierre le Grand crut ne pouvoir infliger un plus grand supplice aux Suédois, qui étaient ses ennemis mortels, que de les envoyer en Sibérie. Il arriva que ces honorables exilés introduisirent dans cette contrée les usages et les manufactures de l'Europe ; en améliorant leur propre situation, ils civilisèrent leurs hôtes. Les Suédois fondèrent, en 1713, la première école à Tobolsk ; ils y enseignèrent l'allemand, le latin, le français, la géographie, la géométrie et le dessin. En 1801, Kotzebue y rencontra des gens qui s'occupaient des littératures russe, française et allemande ; il y vit jouer ses drames sur un théâtre public [1]. Ces traits marquent les progrès successifs des Sibériens en fait de culture d'esprit. D'un autre côté, les gouverneurs et les autres officiers civils et militaires ont introduit dans les villes de Sibérie les mœurs de Saint-Pétersbourg, avec la vanité et l'osten-

[1] *Kotzebue :* l'Année la plus mémorable de ma vie.

tation russes. M. Lesseps vit rouler dans les rues d'Irkoutsk des voitures élégantes. Mais le raffinement arrivé dans les mœurs des Sibériens n'a pu s'étendre aux petites villes et aux villages tristement épars au milieu de vastes forêts. Quelques cultivateurs, riches en troupeaux, ignorent presque l'usage de l'argent, et mènent une vie patriarcale. Les chasseurs, errant dans les déserts, deviennent presque des sauvages : la terre glacée leur sert de lit ; les baies des arbustes étanchent leur soif ; ils boivent même le sang des animaux que leurs balles viennent d'atteindre. Le Kosaque qui, à Tobolsk, à Irkoutsk se voit confondu dans la populace, devient une sorte de monarque lorsque, envoyé au milieu des Samoyèdes ou des Ioukaghirs, il est chargé d'y recueillir le tribut et de maintenir l'ordre. Il a pour palais une cabane, pour sceptre un bâton de caporal ; les délices de sa table consistent en saumons, rennes et hures d'ours. Quelques familles kosaques, établies dans les villes, ont obtenu le rang de *dvorianine*, ou nobles patriciens [1]. Les marchands de Sibérie courent en grande partie de ville en ville, ou de foire en foire. Le nombre des Européens établis dans ce pays, et des *Sibériades*, ou descendants d'Européens, s'élève aujourd'hui à plus d'un million.

Les nombreuses *peuplades tatares*, ou tartares, c'est-à-dire *turques*, occupent la partie méridionale des gouvernements de Tobolsk, de Tomsk et d'Ieniseïsk. Les plus reculées vers l'est sont les *Biriouses*, les *Katchinzi* ou Katchins, et les *Beltyres ;* ces trois tribus, plus ou moins mélangées au sang mongolique, demeurent aux environs de l'Abakan, rivière qui se jette dans le haut Ienisei.

Les *Biriouses* doivent leur nom à la Biriousa, affluent de la Tchouna, au bord de laquelle ils faisaient jadis paître leur bétail. Aujourd'hui ils habitent le gouvernement de Tomsk. Cette peuplade, qui ne se compose que de 2 ou 300 individus, est pauvre. Le chamanisme est leur religion et la chasse leur principale occupation. Cependant ils élèvent des chevaux et des bœufs, et cultivent du millet et un peu de froment.

Les *Katchinzi* eu *Katchins* habitent sous des tentes en feutre et en écorce de bouleau. Leur visage sans barbe indique quelque mélange du sang mongol ; ils ont parmi eux des magiciens assez adroits, dont le costume ressemble à l'habillement français [2]. Ils passent pour les plus sales et les plus sauvages de tous les peuples nomades de la Sibérie ; ils n'ont ni industrie ni commerce. On en compte 6,000 qui payent tribut à la Russie. Ils sont

[1] *Georgi :* Russie, t. II, (vol. in-4°), 1009.
[2] *Pallas :* Voyage en Russie, t. IV, p. 580, (in-4°).

partagés en six hordes dont chacune est commandée par un chef qui a le titre de *bachlik*. Les femmes exercent dans leur ménage une grande autorité.

Les *Beltyres* élèvent une grande quantité de chevaux, de bœufs et de moutons, et depuis la fin du siècle dernier, ils s'adonnent à l'agriculture.

Une tribu de *Téléoutes*, ou *Telengoutes*, habite aux environs de Kouznetzk; le plus grand nombre vit en Kalmoukie; ils sont même appelés *Kalmouks-blancs* par les Russes. Quelques-uns d'entre eux, forcés à se laisser baptiser, négligent cependant la plupart des cérémonies de l'Église grecque; les autres professent le mahométisme et le lamisme; leur langage est demi-mongol[1]. Leur nombre est d'environ 500 mâles; ils paient un tribut en fourrures à la Russie. Ce petit peuple a le singulier usage de partager l'année en deux : l'année d'hiver et l'année d'été.

En descendant les rivières de *Tom* et de *Tchoulym*, nous trouvons deux peuplades tatares qui en ont porté le nom; elles ont été converties au christianisme par l'archevêque Philophéi. Un corps de dragons russes, conduit par ce prélat, les chassa et les poussa dans la rivière de Tchoulym; le digne apôtre les déclara *dûment baptisés ;* mais aujourd'hui, laissés en liberté, ils se sont fait, d'après leurs idées, un bizarre mélange de rites chrétiens et païens. Les Tatars de Tchoulym parlent un idiome composé de tatar, du bouriaite-mongol et de quelques mots iakoutes.

Parmi diverses tribus peu considérables, nous nommerons les *Abintzi*, dont le nom, dérivé du mot tatar *Abæ* (père), indique une tribu fort ancienne. Ils habitaient autrefois les bords du Tom près de l'Obi; mais les Téléoutes ayant quitté les bords supérieurs du Tom, les Abintzi remontèrent cette rivière, et s'établirent près de sa source et dans les montagnes aux pieds desquelles les Russes ont bâti la ville de Kouznetzk. Ils se divisent en plusieurs *aïmaks* ou tribus, bien qu'ils ne paient l'impôt que pour 100 arcs ou individus. Ils sont de la même race que les Téléoutes, et professent la même religion, c'est-à-dire le chamanisme. Leur industrie consiste à cultiver quelques champs, à élever des bestiaux, à chasser toutes sortes d'animaux qu'ils mangent et dont ils conservent la peau pour acquitter le tribut, et à exploiter le fer que recèlent leurs montagnes et qu'ils livrent en fonte aux Russes. Ils forgent aussi leurs flèches et leurs bêches. Au milieu de leurs cabanes ils pratiquent un trou dans le sol argileux, et y fondent le minerai pendant l'hiver.

Sur les deux rives de l'Irtyche, nous trouvons les *Barabintzi*, qui vivent

[1] *Georgi* · Description des nations russes, t. II, p. 240, (en allemand). Vocab. petropolitan., n° 101.

de la pêche et de leurs bestiaux dans la grande steppe qui porte le même nom, mais qui est plus connue aussi sous celui de steppe de Baraba; quelques-uns sont mahométans, les autres païens. Ce peuple se compose de sept tribus dont le total est d'environ 3,500 hommes, tous tributaires de la Russie. Les mots mongols que l'on remarque dans leur langue, ainsi que les caractères de leur physionomie, donnent lieu de croire qu'ils appartiennent à la race mongole, Adonnés à la vie pastorale, les Barabintzi négligent l'agriculture.

Les *Tatars d'Obi* habitent le long de la rive gauche de ce fleuve, jusqu'aux environs de Narym. Ceux de *Tobolsk* demeurent sur les deux rives du Tobol, depuis la frontière jusqu'à son embouchure. Autrefois la plus grande partie de la population de Tobolsk, de Tara et de Tomsk, était composée de Tatars; aujourd'hui ils y habitent seulement quelques quartiers particuliers appelés *Slobodes tatares;* mais leur nombre est tellement diminué dans ces villes, que celui des mâles ne s'élève pas à plus de 7,000.

Les Tatars *Sagaïtzi*, qui habitent entre les monts Kouznetzk et l'Abakan dans le gouvernement d'Ieniseïk, sont nomades et adonnés au chamanisme. Un très-petit nombre se livre à l'agriculture. Riches en bétail, ils s'établissent en été dans les montagnes, et en hiver dans les steppes qui bordent l'Abakan. Bien qu'ils soient plus nombreux, ils ne paient le tribut de trois roubles par flèche ou par homme armé que pour 150 hommes. Ils ne cultivent que les grains dont ils ont besoin pour leur consommation.

Les Tatars *Sayansk,* nomades comme les précédents et habitant le même gouvernement, passent aussi l'été dans les montagnes et l'hiver dans les plaines sous des tentes en feutre. Ils se partagent en plusieurs *aïmaks* ou tribus. Adroits à la chasse, ils s'y livrent avec ardeur. Quelques-uns exploitent le fer dans les montagnes et font le métier de forgeron. Leur principale richesse consiste en chevaux et en bétail. Leurs femmes filent une espèce de lin sauvage qui croît dans les steppes. Une partie de ces Tatars a embrassé le christianisme, et l'autre est restée fidèle au chamanisme. Ils déposent leurs morts dans des cercueils qu'ils suspendent aux arbres où ils les laissent jusqu'à leur complète dissolution.

Les Tatars *Tchari,* aux environs de Tomsk, passent pour excellents agriculteurs; ils forment 7 à 800 familles qui ont pour la plupart conservé le mahométisme.

Les *Touralinzi* ou Touraliniens, les plus civilisés de tous les Tatars de la Sibérie, habitent les villes et villages situés sur les bords de la Toura,

depuis les montagnes jusque vers le Tobol ; ils ont aussi été baptisés dans la rivière par monseigneur Philophéi, assisté d'un corps de Cosaques.

Les Tatars sont, en général, d'une constitution robuste et vigoureuse : leur manière simple de vivre, leur frugalité et leur propreté, les garantissent de la plupart des maladies contagieuses et malignes, excepté de la petite vérole, qui, de temps à autre, exerce parmi eux d'effroyages ravages. La propreté et la tempérance des Tatars tiennent en grande partie à leur religion. Le Coran leur ordonne de se laver plusieurs fois le jour ; il donne même des préceptes que les femmes sont obligées de suivre dans les accidents propres à leur sexe. En défendant l'usage du vin et de l'eau-de-vie, il les garantit des suites de l'ivrognerie russe. Le commandement qui leur prescrit l'abstinence est moins favorable à la santé ; les Tatars comptent annuellement 205 jours de jeûne. Le nombre total des mâles appartenant aux tribus tatares peut s'élever à 25 ou 30,000.

Plusieurs de ces peuplades se sont mélangées avec d'autres d'origine mongole, particulièrement avec les Dzoungars qui sont de la branche des Eleuthes, appelés communément Kalmouks, et ont formé plusieurs petites nations, telles que les Katchinzi et Sagaïtzi dont nous avons parlé, les *Kisilzi*, peuple très-peu nombreux, et les *Kamatchinzi*, petite nation sauvage, malpropre et superstitieuse, livrée aux pratiques du chamanisme, et qui habite sur la rive droite du Ienisеï. On peut encore citer, près des monts Sayansk, les *Kaïbali*, qui paraissent être un mélange de Turcs et de Samoyèdes, tant par leurs mœurs que par leur langage, et qui ressemblent, sous d'autres rapports, aux Kamatchinzi.

Passons à la portion des tribus *mongoliques* qui vit sous la domination russe. Les vrais mongols habitent vers Kiakhta et Selenghinsk ; ils sont en petit nombre. Les *Bouriaites* ou *Bourètes Barga-Bouratt*, grande race mongolique, ont peuplé presque toute la province d'Irkoutsk et celle de Nertchinsk ; on porte leur nombre à 75,000 individus mâles. Les Bouriaites ressemblent extérieurement aux Kalmouks. On trouve parmi eux plus de gens gras ; ils ont encore moins de cheveux, et plusieurs n'ont jamais de barbe ; leur teint est pâle et jaune ; ils manquent de force et de vigueur : un Russe, du même âge et de la même taille qu'un Bouriaite, lutte avec succès contre plusieurs de ceux-ci. Malgré cette faible constitution, les Bouriaites jouissent d'une bonne santé, mais ils parviennent rarement à un âge avancé. La petite vérole, autrefois funeste à cette tribu, a cessé ses ravages depuis l'établissement d'une maison d'inoculation à Irkoutsk. La gale, très-commune parmi eux, provient de leur

nourriture, de leur manière de vivre et de s'habiller. Dans les maladies chroniques, ils font usage des eaux thermales situées à l'orient du lac Baïkal. Leurs médecins sont des *chamans* ou sorciers qui cherchent plus à les guérir par des sacrifices et des talismans que par des remèdes naturels. Les Bouriaites parlent un dialecte mongol très-rude, et rendu inintelligible par de fréquentes transpositions et mutations de consonnes[1]. On a publié une Bible dans cette langue.

La troisième grande race des peuples indigènes de l'Asie septentrionale est celle des *Toungouses*, qui s'appellent eux-mêmes *Boyé, Boya* ou *Byé,* c'est-à-dire *hommes*[2]. Les Mongols les nomment *Solones*[3], c'est-à-dire *chasseurs,* ou bien *Kam noyon* ou *Kam noyones ;* et les Mandchoux, *Orotchon* ou *Orotchones* (*gardiens de rennes*); les Ioukaghires les désignent sous le nom d'*Erpeghi.* Ceux qui habitent les bords du lac Baïkal se nomment *Yvoines, Euveun* pu *Euvenki ;* et ceux des bords de la mer d'Okhotsk s'appellent *Lamoutes,* du mot *lama* qui signifie *mer*. Quelques-uns se désignent par le nom de *Donkè* (gens) : c'est probablement de là qu'est venu celui de *Toungouses* que leur donnent les Russes et les Tatars; à moins qu'on ne veuille, avec le voyageur Pallas, en chercher l'étymologie dans un mot tatar et non mongol, comme il le croit, qui veut dire *sanglier* ou *cochon*, opinion qui paraît peu vraisemblable, bien qu'ils méritent ce surnom par leur extrême saleté.

Ils ont une origine commune avec les Mandchoux. On distingue les Toungouses par leur conformation régulière. Ils sont ordinairement d'une taille médiocre, souples et bien faits. Un visage moins plat que celui des Kalmouks renferme des yeux petits et vifs ; ils ont le nez bien proportionné, la barbe peu épaisse, mais les cheveux noirs et la mine agréable. Les Toungouses sont sujets à peu de maladies; ils arrivent pourtant rarement à une grande vieillesse, ce qui vient du climat et de leur genre de vie pénible et dangereux. Quelquefois la petite vérole et la syphilis exercent parmi eux les plus terribles ravages. Cependant la vaccine a été introduite chez eux depuis peu d'années. Les prêtres des idoles sont aussi leurs médecins. Chez les Toungouses, la vue et l'ouïe sont d'une finesse et d'une délicatesse incroyables ; les organes du goût, de l'odorat et du toucher sont moins sen-

[1] *Fischer :* Histoire de la Sibérie, t. I, p. 33. *Gmelin :* Voyage, t. III, p. 370. *Georgi :* Description des nations russes, t. IV, p. 420, (tous en allemand).

[2] *Klaproth :* Notice sur l'origine de la nation des Mandchoux.

[3] *Fischer :* Histoire de la Sibérie, t. I, p. 465, note 16. *Pallas :* Mémoires historiques sur les Mongols, t. I, p. 2, (en allemand).

sibles. Ces nomades connaissent chaque arbre, chaque rocher dans leur district ; ils peuvent indiquer clairement une route d'une centaine de milles par la description des pierres et des arbres qui s'y trouvent, et mettre les voyageurs en état de la suivre. Ils poursuivent le gibier à la trace légère que ses pas laissent sur l'herbe ou sur la mousse.

Les Toungouses sont pasteurs et nomades; leurs tribus couvrent de leurs habitations mobiles presque un tiers de la Sibérie, mais principalement dans la partie septentrionale, par groupes de 8 à 10 tentes en feutre, ou de cabanes formées de quelques perches fixées dans le sol et couvertes d'écorce de bouleau, avec une ouverture pratiquée au sommet pour laisser un passage à la fumée. Leurs armes sont l'arc et la flèche, mais quelques-uns ont adopté le fusil. Ils aiment la chasse avec ardeur, et mangent tous les animaux qu'ils tuent, à l'exception du loup; la chair du chien, qu'ils regardent comme impure, est de tous les animaux domestiques celle qu'ils ne mangent pas. Ceux qui habitent les bords des lacs et des rivières se livrent à la pêche. Une liqueur spiritueuse qu'ils tirent du lait par la fermentation, est, ainsi que le thé, leur boisson ordinaire. Les hommes et les femmes trouvent une grande jouissance à fumer le tabac. En hiver ils portent des bottes en peau de renne, des pantalons, une sorte de gilet et un manteau également en peau, soit de renne, soit de mouton, dont le poil est en dedans; en été ce sont les mêmes vêtements, mais en peau tannée, ou en étoffes grossières de soie et de coton. L'habillement des femmes diffère peu de celui des hommes; elles s'en distinguent surtout par de grandes boucles d'oreilles et des bracelets en cuivre ou en argent. Les hommes ne laissent croître leurs cheveux que sur le sommet de la tête; les femmes en font des tresses qui tombent sur le front et sur les côtés du visage.

Leurs animaux domestiques sont le bœuf, le mouton, le cheval et le chameau. Chez les septentrionaux, ces deux derniers animaux sont remplacés par le renne et le chien. Tandis que les hommes vont à la chasse ou à la pêche, et que d'autres plus laborieux font le métier de forgeron, ou fabriquent des selles, des brides, des arcs et des flèches, les femmes se livrent aux travaux les plus rudes : ce sont elles qui prennent soin du bétail, qui préparent les peaux d'animaux, qui travaillent le feutre et font les vêtements de toute la famille. La polygamie est en usage chez les Toungouses. Le mariage n'est pour eux qu'un marché par lequel on donne au chef de la famille un certain prix pour avoir une de ses filles. Mais ces sortes d'unions ne sont point permises entre les membres d'une même famille. Les morts sont revêtus de leurs plus beaux habits et enterrés avec

leurs armes, une selle et une bride, la tête tournée vers l'occident. On tue sur la tombe du défunt son cheval favori, et l'on suspend au-dessus du tombeau la peau, la tête et les jambes de l'animal.

Chacune de leurs tribus a un chef, dont la dignité est confirmée par le gouvernement russe. Chez eux les vieillards jouissent d'une grande autorité. Chaque tribu se divise en plusieurs familles. Le nombre des hommes s'élève, selon les uns, à 16,000, et selon d'autres à 25,000.

La langue toungouse est, suivant quelques auteurs, un dialecte du mandchoux, mêlé de quelques mots mongols qui désignent principalement les objets relatifs à la civilisation. Chaque dialecte prend la dénomination du lieu dans lequel vivent ceux qui le parlent. Ainsi, le *ieniseïsk* est celui qui est en usage sur les bords du Ieniseï; le *mangaseia,* le *nertchinsk*, le *bargousine* et le *iakoutsk* sont ceux que l'on parle aux environs de ces trois villes; le *tchapoghire* est celui qu'emploient les tribus de ce nom, sur les bords de la Toungouska; et le *lamoute* est celui des habitants des bords de la mer d'Okhotsk. Dans ces dernières années, on a publié une Bible dans le dialecte tchapoghire.

Les Toungouses des environs de Nertchinsk sont braves, robustes, bons cavaliers et excellents archers; ceux des bords de la basse Toungouska sont pauvres comme les Samoyèdes leurs voisins; enfin ceux des rives de la Lena, appelés *Oleniens* d'Olena, renne, en russe, vivent de leurs rennes, de la pêche et de la chasse.

Les Toungouses qui habitent en deçà du lac Baïkal ont répugné jusqu'à ce jour à embrasser le christianisme : très peu se sont fait baptiser. Autrefois ils étaient tous sectateurs du chamanisme, mais aujourd'hui la plupart d'entre eux ont adopté un mélange de superstitions et de pratiques d'idolâtrie empruntées aux différents peuples avec lesquels ils ont des rapports. Ils reconnaissent pour chef spirituel le Dalaï-lama, et après lui, le *Gougen*, qui réside en Mongolie; ils ont des lamas particuliers, et leur principale divinité se nomme *Bou*. Leur religion a pris au lamanisme la croyance de la transmigration des âmes et celle des récompenses et des peines après la mort.

Les Toungouses qui habitent au delà du lac Baïkal diffèrent sous quelques rapports des tribus situées à l'occident de ce lac. Plusieurs ont embrassé le christianisme; il y a même des villages entièrement composés de chrétiens. Parmi les croyances superstitieuses répandues chez la plupart des Toungouses, nous ne citerons que les plus remarquables. Dans l'une, *Bouga,* après avoir créé le ciel et la terre, rassembla du fer de l'orient, du

feu du midi, de l'eau de l'occident, et de la terre du nord, et en fit un homme et une femme dont la chair et les os étaient de terre, le cœur de fer, le sang d'eau, et la chaleur vitale de feu. Lorsque le genre humain se fut multiplié, *Bouninga,* l'esprit des ténèbres, en réclama la moitié comme sa propriété. *Bouga* refusa de lui accorder les vivants; mais il lui promit de lui abandonner les hommes vicieux, après leur mort, pour qu'il leur infligeât des peines dans l'enfer qui est situé au centre de la terre. L'autre croyance, qui paraît fort ancienne, admet l'existence d'un Dieu qui a créé toutes choses, et dont le favori *Chomtchien Bodi Ssadou* lui transmet les prières des hommes, et intercède pour eux. Cette croyance admet la transmigration des âmes, mais d'une manière indéterminée, suivant la volonté suprême du créateur. On reconnaît là des traces de bouddhisme; cependant ils y ajoutent que la terre est soutenue par une immense grenouille, sans s'inquiéter de ce qui sert d'appui à ce gigantesque animal.

Jetons maintenat un coup d'œil sur les peuples qui ne sont ni turcs, ni mongols, ou qui paraissent provenir du mélange de ces deux races.

Les *Iakoutes* qui dominent dans la province d'Iakoutsk sur les bords de la Lena, et plus au nord que les Toungouses, paraissent être des Turcs dégénérés qui se sont soustraits à la domination des Mongols en se transportant dans ces contrées éloignées. Ce sont les plus septentrionaux de tous les peuples turcs. Ils se nomment entre eux *Sokha* et *Sokhalar.* Leurs traits, leur teint noirâtre, décèlent plus que leur idiome un mélange avec la nation mongole: leur langue est même un dialecte du mandchoux. Les hommes sont robustes, et les femmes souvent belles. La plupart sont idolâtres, ils se nourrissent des produits de la chasse et de la pêche, et passent leur vie dans une succession continuelle de jeûnes et de repas où ils se livrent à leur intempérance naturelle. Contre l'usage des peuples leurs voisins, les Iakoutes portent les cheveux longs et les habits courts et ouverts. Leur principale vertu est l'hospitalité prévenante qu'ils exercent envers les étrangers. D'après des renseignements qui paraissent être exacts, le nombre des Iakoutes mâles est d'environ 66,000.

Aux pieds des monts Ourals du nord et sur le Bas-Obi, nous trouvons quelques tribus d'origine finnoise, et peut-être venues de l'Europe, car rien ne prouve, du moins d'une manière satisfaisante, que la race finnoise soit originaire d'Asie.

Les *Vogouls,* jadis très-nombreux, ne forment aujourd'hui qu'une population d'environ 12,000 âmes, dispersée en Europe et en Asie. Dans

la Sibérie, ils occupent les hautes vallées des monts Ourals, et s'étendent sur la rive gauche de l'Obi entre Tobol et Bérézof. Les Russes les nomment *Vogoulitchi* et quelquefois aussi *Ougritchi*, parce que les annalistes ont cru qu'ils descendaient des *Yougri Ouïgours* ou *Hongrois*, que quelques auteurs ont prétendu être sortis du pays des Vogouls; mais ils s'appellent eux-mêmes *Mansi* ou *Manch-Koum*. Leur langue se divise en trois dialectes: celui de *Tchiosoff*, celui de *Verkhotourié* en Asie, et celui de *Tcherdine* en Europe.

Suivant l'archimandrite Platon, on ne peut fixer l'époque de l'arrivée de ce peuple dans les contrées qu'il occupe aujourd'hui; tout ce que l'on sait de certain, c'est qu'il est fixé depuis plus de trois siècles sur le territoire russe, puisqu'il en est question vers ce temps dans les annales de la Russie, comme d'une nation guerrière que les troupes du tzar Ivan Vassiliévitch eurent occasion de combattre. Toutefois les Vogouls prétendent avoir toujours résidé dans les lieux qu'ils habitent encore. La plupart ont embrassé le christianisme, mais ils n'ont pas abandonné tout-à-fait leurs anciennes superstitions ni leur vie nomade. Ils placent toujours leurs demeures dans les forêts, et quelquefois sur le bord des rivières poissonneuses; chaque cabane est ordinairement isolée, quelquefois ils en réunissent deux ou quatre, rarement cinq; mais ces groupes sont toujours à une grande distance les uns des autres, de telle sorte que les plus proches sont à plus de 3 ou 4 lieues d'un autre, et les plus éloignés à plus de 12 lieues. Le motif de cet isolement est de se procurer une chasse plus abondante: aussi voient-ils avec beaucoup de mécontentement s'étendre chaque année des travaux des mines, et se multiplier les usines qui, par le mouvement qu'elles occasionnent dans des pays jusqu'ici restés déserts, éloignent le gibier.

Leur habitation d'hiver, appelée *iourte,* ne reçoit la lumière du jour que par un trou pratiqué au milieu du toit, et que l'on ferme avec un morceau de glace lorsqu'il fait trop froid. Leurs *balaganis* ou cabanes d'été plus légères sont faites en écorce de bouleau. Ils y entretiennent continuellement, vis-à-vis de l'entrée, du feu pour éloigner les mouches et autres insectes incommodes qui fourmillent en Sibérie.

Ils vivent dans une parfaite égalité: il n'y a chez eux ni noblesse ni chefs; seulement ils élisent chaque année un *sotnik* ou centenier, dont l'autorité se borne à recueillir le tribut et à le porter à Tcherdine. La communauté de biens la plus fraternelle règne au milieu d'eux. Celui qui n'a plus de vivres s'empresse d'aller sans scrupule à la iourte dont le

propriétaire a été plus heureux à la chasse, et l'aide à en consommer une partie. Fréquemment la disette est générale; alors ces pauvres gens sont obligés pendant plusieurs jours de faire tous leurs efforts pour supporter la faim.

Ils sont buveurs à l'excès; les hommes, les femmes, les enfants même de l'âge le plus tendre aiment l'eau-de-vie avec passion; quand un paysan russe leur en apporte, ils s'empressent de donner en échange, sans la moindre prévision de l'avenir, leurs meubles, leurs vivres, tout ce qu'ils possèdent, pour ce fatal breuvage. On peut juger par là combien les mœurs de ce peuple sont grossières; il ne mérite des éloges que par son activité et par la douceur de son caractère. Tout annonce même ce qu'il pourrait devenir s'il sortait de son ignorance. Leur imagination peuple les forêts, les lacs et les rivières, de malins esprits dont ils redoutent la puissance: ce sont ceux-ci qui font noyer leurs chiens quand ils passent une rivière à la nage; ce sont eux aussi qui surprennent leurs femmes dans les forêts et les enlèvent.

Les Vogouls sont d'une adresse et d'une agilité remarquables à tous les exercices du corps; ils ont le coup d'œil si juste, ils sont si légers à la course, que, sans autre arme que l'arc, dès qu'ils ont trouvé la trace d'un animal, il leur échappe rarement.

Suivant l'archimandrite Platon, la physionomie des Vogouls diffère complètement de celle des Russes, et rappelle celle des autres peuples sauvages de l'Asie. Quelques-uns ressemblent aux Kalmouks, d'autres aux Votiaks et aux Permiens, et leur langue offre une grande quantité de mots qui ont de l'analogie avec celle de ces peuples. Ils sont d'une taille médiocre et beaucoup sont petits; ils ont en général les cheveux noirs ou d'un brun rougeâtre et peu de barbe. A part la petitesse de leurs yeux, leurs femmes ne sont pas laides.

Les hommes sont vêtus comme les paysans russes; les femmes sont habillées à peu près comme les Votiakes; mais quelques-unes ont adopté le *saraphan,* ancien habit des femmes russes, qui consiste en une robe étroite d'une seule pièce, descendant jusqu'aux talons, avec des ouvertures pour passer les bras, mais point de manches, et boutonnée par-devant.

Les Vogouls des deux sexes ont de riches habits pour les jours de fêtes. Les femmes se font des chemises avec la toile qu'elles tissent en fil d'ortie, plante qui abonde dans les forêts, et que l'on récolte en septembre [1].

[1] Voyez le Mémoire sur les Vogouls, par l'archimandrite Platon. Magasin asiatique, publié par M. *Klaproth,* t. I, p. 236.

Les *Ostiaks d'Obi*, qui sont également de race finnoise, forment une des tribus les plus nombreuses de la Sibérie; on en compte 50,000 individus mâles. Le nom d'*Ostiak*, ou d'*Ouchtiak*, qui signifie *étranger*, *sauvage*, a été donné par les Tatars à trois peuples différents. Les Ostiaks d'Obi soutiennent eux-mêmes leur descendance des Permiens. Avant qu'ils subissent le joug de la Russie, ils étaient gouvernés par des princes de leur nation : c'est parmi leurs descendants que l'on prend encore les chefs des tribus. Ce peuple habite à l'est des Vogouls, depuis Sourgout jusque vers Bérézof et Obdorsk. Tout porte à croire que c'est de leur pays que sont sortis les Huns.

Les Ostiaks, dit Souyef voyageur russe, sont petits et faibles; aucun trait caractéristique ne distingue leur physionomie; leur chevelure est communément rougeâtre ou d'un blond doré. Leur habillement étroit est fait de peaux et de fourrures. Les hommes se font une marque dans la peau, et c'est par ce signe qu'ils sont désignés sur le registre qui sert à inscrire les tributaires; les femmes se cousent des figures au dos des mains, sur l'avant-bras et le devant de la jambe. Elles portent des robes en fourrures ouvertes par devant, et dont les côtés rabattus l'un sur l'autre sont fixés par de petites courroies. Leurs cheveux, attachés avec une bandelette, tombent en deux longues tresses sur le dos. Les filles se distinguent par une couronne garnie de petites plaques de métal d'où pendent jusqu'au-dessous des reins de larges bandes de drap fixées ensemble par un ruban qui les traverse. Les cabanes d'été sont d'une forme pyramidale; celles d'hiver sont carrées et construites en charpente. Essentiellement pêcheurs, les Ostiaks font cependant en hiver de grandes expéditions de chasse. Les riches ont des troupeaux de rennes. Rien n'est malpropre et dégoûtant comme leur extérieur et leur manière de vivre. Jamais ils ne se lavent, et ils sont couverts de vermine. Cependant ils jouissent d'une bonne santé ; leur vie se termine ordinairement par des maladies chroniques, scorbutiques, nerveuses. Les Ostiaks sont encore païens; lorsqu'ils doivent prêter serment à un nouvel empereur, on les fait mettre à genoux devant une peau d'ours ou devant une hache qui a servi à tuer un de ces animaux... On présente à chaque Ostiak une bouchée de pain sur la pointe d'un couteau, en lui faisant prêter le serment conçu dans ces termes : « Si dans le « cours de ma vie, je deviens infidèle à mon tzar, si je ne paie pas mon « tribut, si je déserte mon canton, etc., etc., puisse un ours me dévorer ! « puisse ce morceau de pain que je mange m'étouffer, cette hache me cou-« per la tête, et ce couteau me percer le cœur! » C'est une cérémonie

usuelle chez tous ces peuples idolâtres de la Sibérie. Chaque Ostiak est de plus obligé de mordre dans la peau d'ours après avoir prononcé le serment. L'ours jouit parmi eux d'une vénération religieuse; ils font des sacrifices avant d'aller à la chasse de cet animal; après en avoir tué un, ils célèbrent sa mémoire par une fête expiatoire et par des chants adressés à ses mânes[1].

On a souvent cherché à introduire le christianisme chez les Ostiaks; plusieurs ont été baptisés, mais aucun ne s'est converti. Tous ont des idoles en bois qu'ils frappent ou qu'ils brisent lorsqu'il leur arrive quelque malheur. Les deux principales, celles qui sont le plus en vénération, sont placées au milieu de vallons boisés, dont les avenues sont soigneusement cachées aux Russes. L'une de ces divinités est revêtue d'un habit d'homme et l'autre d'un habit de femme. La danse des Ostiaks est remarquable par le jeu de pantomime qui l'accompagne; le danseur imite tour à tour les allures de l'animal blessé à la chasse, du poisson qui vient d'être pêché, les gestes des plus facétieux de la tribu ou ceux des soldats russes sous les armes, ou des femmes russes qui lavent à la rivière. Leurs instruments de musique sont de longues caisses de 7 ou de 30 cordes faites en boyaux. La langue des Ostiaks de l'Obi renferme un grand nombre de mots vogoules et samoyèdes.

Les peuples que nous allons passer en revue parlent une langue qui offre plus ou moins de rapports avec celles de différentes nations de l'Asie centrale et occidentale et même de l'Europe. Sous ce point de vue, on peut les grouper ensemble. Au surplus, aucune de ces langues n'est importante, puisqu'aucune n'a été fixée par l'écriture.

On pense que toute *la race samoyède* est descendue vers la mer Glaciale, en suivant le cours de l'Ieniseï; car il se trouve encore, depuis le haut Ieniseï et l'Abakan jusque vers l'extrémité occidentale du lac Baïkal, quelques faibles tribus qui parlent des dialectes fortement mêlés de mots samoyèdes, ou qui même appartiennent en entier à cette langue. Tels sont les *Soyètes*, qu'on dit nombreux dans la Mongolie chinoise; les *Koïbales*, qui laissent les corps morts de leurs enfants exposés sur les arbres, et qui disputent au lièvre de montagne les amas de foin préparés par cet animal intelligent; les *Motorés*, les *Karagas*, les *Kamachinzes*, et enfin les *Ostiaks de Narym*.[2] Il semble naturel de considérer les *Ostiaks de l'Ieniseï*, de *Poumpokol* et

[1] *Georgi*: Description des nations russes, t. I, p. 24.

[2] *Fischer*: Histoire de la Sibérie, t. I, p. 137, 168, 170, etc.

d'autres comme un anneau de cette chaîne, bien que ces tribus de chasseurs se soient formé un jargon particulier qui déroute les recherches des historiens.

Les *Samoyèdes* proprement dits occupent une immense étendue de terre couverte de bruyères et de marais; ils sont bornés en Europe par le fleuve Mezen, environ 40 degrés de longitude est, et en Asie ils vont jusqu'à l'Olenek, près la Lena, et presque sous le 115e méridien à l'est; c'est une ligne de 750 lieues de long sur 100 à 200 de large.

Ils se nomment eux-mêmes *Khasova* ou *Khassovo,* c'est-à-dire *hommes;* c'est parce que les Russes les ont confondus avec les lapons qu'ils leur ont donné le nom de *Semoyades* ou *Samoyèdes,* du mot *sameanda* qui, en langue lapone, signifie *Laponie.* Ils se partagent en trois branches qui parlent chacune un dialecte différent de la même langue : ce sont les *Tisia-Iyholeï,* qui vivent tous en Europe; les *Vanoïta,* qui habitent les bords du Mezen et de la Petchora, en Europe, et les rives du bas Obi, en Asie; et les *Khirioutchi* ou *Karatcheya,* fixés dans le gouvernement de Tobolsk. Ces peuples comme les Vogouls, ignorent leur origine, mais ils paraissent être sortis de régions plus méridionales.

La taille ordinaire des Samoyèdes est de quatre à cinq pieds; ils sont communément accroupis, et ont les jambes très-courtes; une tête grosse et plate offre un nez écrasé, la partie inférieure du visage très-saillante, une bouche très-grande, ainsi que les oreilles, un menton peu barbu; le tout animé par deux petits yeux noirs très-fendus. Ils réunissent à ces traits une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et hérissés, qu'ils arrangent soigneusement, quoiqu'ils en aient très-peu. Les femmes ont de la souplesse dans la taille, de la douceur dans les traits; elles parviennent de très-bonne heure à l'âge de puberté. La plupart des filles peuvent devenir mères à onze ou douze ans, mais les mariages sont peu féconds; ils cessent de l'être avant que les femmes aient atteint leur trentième année. Ces peuples, qu'on pourrait appeler les Hottentots du nord, ne se servent de leurs rennes domestiques que pour les atteler à des traîneaux; ils se nourrissent de rennes sauvages. Aussi malpropres que les Ostiaks, ils sont plus riches et mieux habillés. Un Samoyède opulent possède 1,000 à 2,000 rennes; celui qui n'en a que 500 à 700 passe pour aisé, et celui qui n'en a que 30 est pauvre, et souvent il est obligé de se mettre au service des riches.

Ils reconnaissent un dieu, appelé *Noum,* qui gouverne l'univers, et a sous ses ordres des divinites inférieures qu'ils nomment *tadeptzies.* Le dieu Noum n'est représenté par aucune image; mais les tadeptzies le sont

par de petites figures en bois auxquelles ils donnent grossièrement une forme humaine, et auxquelles ils sacrifient des rennes. Ils ont aussi la croyance d'une vie future; ils évitent avec soin de prononcer le nom des morts. Leurs prêtres, appelés *tadileaï*, magiciens, jongleurs adroits, s'enfoncent un couteau sans se blesser; en jouant le rôle d'inspirés, plusieurs d'entre eux deviennent réellement frénétiques; on voit de ces sorciers qui, au moindre attouchement ou regard, entrent dans une espèce de rage, se roulent par terre, poussent des hurlements et s'arment de tout ce qu'ils trouvent sous la main pour assommer les assistants. Des Russes, accoutumés à voir des peuples sauvages, ont trouvé que ces magiciens leur inspiraient certain effroi.

Les femmes samoyèdes sont extrêmement malheureuses et méprisées; on les regarde comme des êtres impurs; elles sont obligées de se parfumer avant de passer le seuil de la cabane. Les amusements de ce peuple errant consistent en danses cadencées, qu'il accompagne d'un chant nasillard, et dans la lutte et la course. Ses diverses tribus ne s'élèvent pas en tout à plus de 20,000 individus, dont 6 à 7,000 sont dans la Sibérie. Placés hors de la route des conquérants, ils ont conservé intacte leur langue, qui ne ressemble à aucune autre.

Cette langue, dont les phrases sont mal liées, est rude et remplie de sons gutturaux. Quelques tribus ont une sorte d'écriture qui consiste en un certain nombre de signes taillés sur des morceaux de bois. Les Samoyèdes qui habitent les environs de Touroukhansk, dans le gouvernement d'Ieniseïsk, parlent un dialecte qui porte le nom de cette ville.

D'autres peuplades, nommées *Tavghi*, habitent entre l'Ieniseï et l'Anabora jusqu'à l'extrémité la plus septentrionale de l'Asie, c'est-à-dire jusqu'au cap Severo-Vostotchnoï.

Une peuplade improprement appelée les *Ostiaks du Taz*, parce qu'elle demeure sur les bords de cette rivière, est réellement samoyède; car l'idiome qu'elle parle n'est qu'un dialecte du samoyède.

Il en est de même des *Ostiaks de Narym*, du *Ket* et du *Tim*, avec cette seule différence que ces trois peuplades parlent trois dialectes particuliers du samoyède.

Les *Laak Ostiaks*, qui demeurent sur le golfe d'Obi à l'est du fleuve, les *Karasses* à l'est des Samoyèdes de Touroukhansk, et les *Ostiaks du Ieniseï*, sont aussi des Samoyèdes. Ces Ostiaks, qui séparent les Samoyèdes méridionaux des septentrionaux, parlent un idiome qui se divise en quatre ou cinq dialectes : celui des *Denka* ou *Deng*, appelés *Oedh-Ostiaks;* celui

des *Ostiaks d'Imbazk ;* celui des *Ostiaks de Poumpokolsk;* qui habitent les bords du Ket; et celui des *Kotten* et des *Assanes.*

Les *Ioukaghirs* habitent les montagnes ou l'Indighirka et la Kovima prennent leurs sources, et s'étendent dans le bassin de ces deux rivières entre les Koriaikes et les Iakoutes. Ils sont au nombre de cinq cents familles, tous baptisés, mais conservant plusieurs superstitions du chamanisme. Ils vivent de la chasse et de leurs rennes, habitent leurs villages pendant les rigueurs de l'hiver, c'est-à-dire depuis environ le 15 décembre jusque vers le 15 février; passent les mois de juin et de juillet à la pêche, et le reste de l'année à la chasse. Ils s'habillent comme les Russes qui vivent dans leur voisinage. On ne sait s'il faut les compter parmi les Samoyèdes ou parmi les Iakoutes, ou les joindre aux tribus suivantes [1]. Leur langue est une de celles qui offrent le moins d'analogie avec celles des autres peuples de l'Asie septentrionale et centrale.

Les *Koriaks*, appelés aussi *Koriaikes,* se divisent par le langage en trois ou quatre peuples différents, bien qu'ils se ressemblent par les caractères physiques. Les *Koriaikes* proprement dits demeurent dans la baie de Penjinskaïa, sur les deux rives de la Penjina; d'autres Koriaikes ayant un idiome différent demeurent sur la Kolyma et au nord-est de cette rivière : ce sont ceux-ci qui ont été appelés *Tchouktchis ;* enfin, d'autres Koriaikes se trouvent au Kamtchatka. Un mot sur ceux qu'on nomme improprement Tchouktchis donnera une idée du peuple koriaike et de la langue qu'il parle.

Les *Tchouktchis* ou *Tchouktches* possèdent l'extrémité orientale de l'Asie à l'est des Ioukaghirs, et au nord des Koriaikes. Ils sont au plus composés d'environ mille familles, qui se trouvent généralement établies dans de petits camps situés près des rivières. Leurs tentes, de figure carrée, consistent en quatre perches qui supportent des peaux de rennes et qui forment un toit. Devant chaque tente, des lances et des flèches fixées dans la neige sont destinées à repousser les attaques subites des Koriaikes, qui, bien que de la même race, leur font souvent une guerre perfide. Dans le milieu est un poêle, et leur lit consiste en petites branches d'arbres étendues sur la neige, et couvertes de peaux de bêtes sauvages. Leurs habitations sont sales, et leur nourriture dégoûtante. L'habillement des femmes consiste seulement en une peau de bête fauve suspendue à leur cou, de manière qu'elles n'ont qu'un nœud à défaire pour être entièrement nues. Les

[1] *Georgi :* Description des nations russes, t. III, p. 328. *Sauer :* Voyage de Billings, p. 387, etc.

Tchouktches ont de gros traits, mais ils n'ont pas le nez plat ni les petits yeux creux des Kamtchadales. Lesseps affirme que leur figure n'a rien de la forme asiatique, et Cook avait avant lui fait la même remarque. Habiles à la fronde, ils montrent aussi beaucoup de courage et d'adresse dans la pêche des baleines, qu'ils font à la manière des Européens, sans l'avoir apprise de ceux-ci.

Cette absence de traits asiatiques dans le caractère de figure des Tchouktches et des Koriaikes en général, est d'autant plus remarquable que leur langue ou le koriaike diffère beaucoup de toutes celles que l'on parle en Sibérie, et qu'elle offre même quelques racines communes à d'autres idiomes très-éloignés, surtout avec les langues celtique, germanique et latine [1].

Les *Kamtchadales* se donnent le nom de *Itelmenes :* leur langue se partage en quatre dialectes : celui des habitants des bords du Tighil ; celui de la partie moyenne du Kamtchatka ; celui des Oukeh, peuplades plus au sud, et enfin celui de l'extrémité méridionale de la péninsule.

Ce peuple, dont le nombre diminue tellement qu'il est probable qu'on verra sous peu la tribu entière éteinte, puisque déjà il ne se compose plus que de 3,000 individus, appartient à une race de petite taille, ayant les épaules fortes, les jambes courtes, la tête grosse, le visage long et plat, de petits yeux, les lèvres minces, peu de barbe et de cheveux. Les femmes kamtchadales ont la peau fine, mais brune, les mains et les pieds très-petits, et la taille passablement proportionnée. Les Kamtchadales sont sujets à peu de maladies. Si l'on en voit plusieurs d'estropiés, on doit songer que ces accidents sont occasionnés par leurs travaux et leurs voyages périlleux. Les maux les plus communs sont le scorbut et la maladie vénérienne : celle-ci était connue avant l'arrivée des Russes. Le pays manque de médecins. La réverbération de la neige occasionne de fréquentes inflammations d'yeux. La petite vérole, semblable à la peste, enlève des générations entières. Cependant l'inoculation y est en usage depuis longtemps : chaque Kamtchadale se fait cette opération en trempant une arête de poisson dans la matière de la petite vérole. La vaccine y a été introduite dans ces derniers temps. Les deux sexes ont le tempérament ardent : les aliments dont ces ichthyophages se nourrissent leur allument le sang ; le climat et leur manière de vivre leur donnent un penchant incroyable pour le libertinage. Ils mangent du caviar, du poisson pourri, de la viande séchée et fumée, et boivent avec une sorte de délice de la graisse de phoque et de l'huile de baleine.

Les Kamtchadales qui habitent dans le midi ont leurs *isbas* ou *balagans*,

[1] *Ad. Balbi* : Atlas ethnographique du globe.

c'est-à-dire leurs cabanes d'hiver et d'été, élevées sur des tréteaux d'environ 4 mètres de hauteur, afin de pouvoir y sécher leur poisson, qui est presque leur seule nourriture. Ils portent sur la peau une chemise de coton, avec des pantalons larges de peau de daim. Leurs bottes sont de cuir tanné, et leur bonnet est en fourrure. Les hommes sont principalement occupés à prendre le poisson; dans l'été, les femmes vont dans les bois recueillir des végétaux; c'est alors qu'elles s'abandonnent à une sorte de frénésie qui ressemble à celle des bacchantes. Au lieu de rennes, ils se servent, pour traîner leur léger chariot, où le voyageur s'assied de côté, de chiens assez semblables aux chiens de bergers. Dans le nord du Kamtchatka, les cabanes sont creusées sous terre. La chaleur s'y conserve davantage; mais l'air concentré et les exhalaisons qui s'y renferment y composent une atmosphère insupportable.

Nous allons faire connaître les provinces et les villes de la Sibérie. Mais ici se présente une observation importante : c'est que les deux gouvernements d'Orenbourg et de Perm, qui appartiennent à la Russie d'Europe, s'étendent jusque sur les dernières pentes du versant oriental des monts Ourals; en sorte que les limites de la géographie naturelle ne s'accordant point à l'égard de ces deux gouvernements avec les limites administratives, nous devons commencer la description de la Sibérie par les portions de ces deux gouvernements qui appartiennent à la Russie d'Asie.

Dans celui d'*Orenbourg*, qui, relativement à son étendue, n'occupe qu'une petite superficie en Asie, nous remarquerons *Troïtsk,* rendez-vous commercial de la horde moyenne des Kirghiz; Tchéliabinsk qui compte plus de 500 maisons et la petite forteresse d'*Ozernaïa* sur la rive gauche du Tobol, qui en a 2 ou 300.

Plus d'un tiers du gouvernement de *Perm* appartient à l'Asie; sur le versant oriental des monts Ourals, s'étendent du nord au sud cinq districts importants, ceux de Verkhotourié, d'Irbite, de Kamouichlof, de Chadrinsk et d'Iekaterinebourg.

Le district de *Verkhotourié,* riche de ses mines de fer et de cuivre, de es usines et de ses sables aurifères, a pour chef-lieu une ville d'environ 500 maisons, *Verkhotourié*, sur la rive gauche de la Toura, c'est le siége des tribunaux de première instance : on y compte quatre paroisses; l'église principale s'élève sur le rocher de la Trinité (*Troïtzkoi-Kamen*) que domine aussi un vieux fort qui tombe en ruines. Hors de l'enceinte de la ville se trouve un couvent de moines. Cette cité fut fondée en 1598 par les ordres du tzar Fedor Ivanovitch.

Le district d'*Irbite*, qui possède aussi de grandes richesses minérales et une population considérable, puisqu'on l'évalue à 95,000 âmes, a pour chef-lieu, sur une rivière du même nom, la petite ville d'*Irbite* dont l'enceinte en palissades renferme un millier d'habitants, et qui est célèbre par une foire qui s'y tient tous les ans vers le milieu de février, et où il se fait des affaires pour plusieurs millions de francs. *Alapaevsk*, à 20 lieues au nord-ouest d'Irbite, renferme des usines et une population plus importante que celle du chef-lieu.

Kamouicalof, ville bâtie en bois, et peuplée d'environ 3,000 âmes, est le chef-lieu d'un district où l'on trouve des mines de cuivre et de fer, des usines, de belles prairies, des champs fertiles, et une population de plus de 60,000 âmes.

Chadrinsk, sur la rive gauche de l'Iset, est entourée de palissades et renferme plusieurs fabriques, des tanneries et près de deux mille habitants. Le territoire qui forme son district est parsemé de lacs dans sa partie occidentale; le reste comprend quelques terrains fertiles en grains, et une population de plus de 85,000 âmes.

Mais dans ces régions où les habitants sont disséminés, *Iekaterinebourg* peut passer pour une ville importante : 6 à 7,000 habitants forment sa population, sans compter celle des faubourgs. Elle est fortifiée, et renferme cinq églises, une douane, et un arsenal. L'un de ses principaux édifices est la fonderie, où siége le conseil des mines de toute la contrée, où l'on frappe annuellement pour plus de 3 millions de francs de monnaie de cuivre, où l'on opère le lavage des sables aurifères de l'Iset, et où l'on fond en cuivre et en fer une grande quantité de figures de saints et d'autres objets. Cet établissement, remarquable par l'importance des machines, l'est encore par sa collection minéralogique, sa bibliothèque et son laboratoire de chimie. Le district d'Iekaterinebourg, riche en forêts, et entrecoupé de lacs, abonde en mines de différents métaux, en roches et en substances minérales plus ou moins précieuses. On y relègue un grand nombre d'exilés, et sa population est évaluée à plus de 62,000 âmes.

Le gouvernement de *Tobolsk*, borné au nord par l'océan Glacial, s'étend sur les bords de l'Obi, de l'Irtyche et du Tobol; nous en commencerons la description par le district ou arrondissement de *Tobolsk*, situé sur le confluent de ces trois rivières, au milieu d'une plaine immense, coupée seulement de quelques falaises. Le climat, quoique très-rude, admet en été des chaleurs considérables. Il n'est pas rare d'y voir le thermomètre de Réaumur s'élever à 26 ou 28 degrés. Les orages s'y font sentir fréquemment,

Les pluies sont très-fortes. Autant les chaleurs sont insupportables en été, autant le froid l'est en hiver, et le thermomètre descend souvent à 40 degrés au-dessous de zéro. Cependant ce climat rude est très-sain. Il n'y a que deux maladies dominantes : les maladies vénériennes et les fièvres de refroidissement. On ne voit pas un seul arbre fruitier. Le jardin du gouvernement, sans contredit le plus beau du pays, les offrait autrefois en peinture sur l'enceinte de planches qui l'environne : aujourd'hui on les voit dans des serres : L'arbre à pois de Sibérie, le bouleau, et surtout la bourdaine, sont les arbres favoris des habitants de Tobolsk. On y trouve encore quelques buissons de groseilles rouges et vertes. Toute espèce de blé y réussit ; l'herbe y est épaisse et succulente ; le sol, partout formé d'une terre noire et légère n'exige jamais d'engrais. Les paysans sont trop paresseux pour transporter peu à peu le fumier de leurs étables et de leurs écuries ; ils sont quelquefois obligés de démolir leurs maisons pour les reconstruire ailleurs, parce que les montagnes de fumier qui les environnent leur paraissent enfin exhaler une odeur trop forte même pour leurs grossiers organes.

Tobolsk, situé sur la rive gauche de l'Irtyche et vis-à-vis l'embouchure du Tobol dont elle tire son nom, est considérée comme la capitale de toute la Sibérie : c'est la résidence d'un gouverneur et d'un archevêque. La ville haute est de 70 mètres plus élevée que la basse ; elles communiquent entre elles par des degrés qui sont au nombre de 290. De nombreux dômes et clochers donnent à cette ville un aspect magnifique à une certaine distance ; dans le Kreml ou citadelle, le palais du gouverneur fixe agréablement la vue ; mais comme il a été brûlé, il ne brille que dans le lointain. Les autres édifices sont la Bourse et le palais archiépiscopal. Il y a 18 églises. Les rues sont larges, alignées et planchéiées en poutres ; les maisons, quoique jolies, ne sont pour la plupart qu'en bois, la population, accrue par un commerce florissant, s'élève de 20 à 25,000 habitants dont un cinquième se compose de Tatars ou pour mieux dire de Turcs. Tobolsk possède un théâtre, une imprimerie, un séminaire, un gymnase, des écoles d'enseignement mutuel, un hospice d'enfants trouvés et plusieurs autres établissements de charité. L'Irtyche et le Tobol inondent quelquefois les environs de cette ville à 10 lieues à la ronde : alors on n'y peut entrer que par eau, et les rues sont couvertes de barques, dans lesquelles on va pour ses affaires. « Tobolsk, dit Kotzebue, est environnée de rochers que les » torrents ont dépavés d'une manière pittoresque. De là l'on contemple, » dans la saison des pluies, la surface immense des eaux qui inondent les

» environs jusqu'au pied des forêts épaisses qui, de toutes parts, cou-
» ronnent l'horizon; c'est de là que l'œil de l'exilé repose sur chaque
» voile, et que son imagination y place sa famille, qui vient partager ses
» maux. »

Isker ou *Sibir* était la capitale des Tatars pendant leur domination en Sibérie, que pour cette raison on devrait appeler *Sibirie;* cette ville était située à 4 lieues de Tobolsk, sur la petite rivière de *Sibirka*. A peine en trouve-t-on aujourd'hui quelques faibles ruines.

A *Demianskoè*, poste de voituriers sur l'Irtyche, au confluent de cette rivière et de la Demianka, le chou cesse de former des têtes; il jette seulement des feuilles éparses. A *Samarofskoé*, ou *Samarova*, bourgade un peu au-dessus du confluent de l'Irtyche et de l'Obi, les chevaux commencent à ne plus pouvoir souffrir la rigueur du climat.

Le gouvernement de Tobolsk occupe une superficie de 80,340 lieues carrées, c'est-à-dire qu'il égale en grandeur trois fois celle de toute la France. L'arrondissement de *Bérézof*, qui s'étend jusqu'aux golfes de Kara, d'Obi et de Taz, en occupe le tiers; ainsi il est un peu plus grand que la France entière; mais sa population est tellement faible que, comparée à celle de la France, elle est comme 1 à 1,415.

Au nord il comprend une presqu'île couverte de lacs et de marais, baignée à l'ouest par les eaux du golfe de Kara, ou, comme l'appellent les Russes, la mer de *Kara* (*Karskoïé moré*), dont la longueur est d'environ 150 lieues, et à l'est par le golfe d'Obi qui en a 160 de longueur.

D'après les voyageurs russes, la partie septentrionale de l'arrondissement de Bérézof présente un sol pierreux et marécageux; des collines de grès s'élèvent sur les bords de l'Obi; la nature, avare de ses dons, y laisse partout de vastes solitudes couvertes d'une végétation appauvrie. Vers le 65e parallèle, le sol n'y produit plus d'arbres; l'air y est presque toujours chargé de brouillards; le ciel y est continuellement couvert de nuages; l'été n'y dure que depuis le 15 juin jusque vers le 15 juillet; mais pendant cet espace de temps la chaleur devient excessive, et le thermomètre de Réaumur s'y élève jusqu'à 23 et 26 degrés, bien que la terre ne puisse s'y dégeler. Sous le 64e degré de latitude, les gelées commencent à la fin d'août et les glaces de l'Obi ne se brisent jamais avant la fin de mai. La partie méridionale est boisée; sur les bords de l'Obi croissent plusieurs espèces de pins (*pinus laryx*, *pinus abies*), le bouleau, l'érable et le peuplier noir; le *salix arenaria*, le *salix pentendra*, l'aune et diverses autres espèces d'arbrisseaux, s'élèvent çà et là au milieu des prairies. Sur ce sol glacé, qui pourrait songer

à l'agriculture, bien que les légumes y réussissent encore? Le petit nombre de chevaux et de bestiaux que les Russes y ont naturalisés, s'y nourrissent avec peine; et les Ostiaks n'ont que des chiens et des rennes. Mais les animaux sauvages et le gibier y abondent: ce sont des ours, des élans, des rennes, des castors, des loutres, des renards, des écureuils, des belettes et des hermines; des oies blanches et grises, des canards, des cygnes, des grues, des coqs de bruyère, des gelinottes, des perdrix, des pies et des corbeaux.

La contrée sur l'embouchure de l'Obi, appelée *Obdorie,* est un pays encore plus triste. A peine la terre dégèle-t-elle de 40 centimètres, même pendant le long jour d'été; on n'y voit que des marais où croissent des joncs de toute espèce, mélangés de petits buissons de saule rampant et de bouleau nain à grandes feuilles, de ciste des marais, de l'andromède et de l'arbousier des Alpes[1]. Sur les montagnes ouraliennes, peu élevées, des mélèzes hauts de 2 mètres, des buissons d'aunes et de saules forment quelquefois des espaliers très-touffus. Sur les bords de la mer, on ne rencontre guère que la ronce du nord et la ronce des marais.

On compte dans le district de Bérézof 23,000 habitants, presque généralement composés d'Ostiaks et de Samoyèdes répartis entre 19 cantons. Cette population se divise en un petit nombre de classes: ainsi ce sont 10 ou 12 marchands, 560 bourgeois, 120 artisans, 230 paysans et 140 loueurs de chevaux, la plupart Russes; les autres sont des naturels presque tous nomades. Les habitants occupent 1,100 maisons en bois, formant 12 villages, 12 bourgs et 3 villes, et 2,500 tentes soumises au tribut.

Bérëzof, le chef-lieu, sur la rive gauche d'un bras de l'Obi, tire son nom du mot russe *beroze* (bouleau), parce que cette ville fut bâtie, en 1593, sur l'emplacement d'un bois de bouleaux. Elle est encore environnée de marécages couverts de bouquets de bouleaux et de sapins. Elle renferme 3 églises en pierre, 150 maisons et un millier d'habitants. *Obdorsk,* ancienne capitale de l'Obdorie, sur le Polouï, affluent de l'Obi, ne se compose que d'une église, de 10 à 12 maisons, et d'un grand nombre de cabanes servant de magasins pour les pelleteries qu'on y rassemble, et qui proviennent du tribut que payent les peuplades nomades. Ces misérables constructions sont entourées d'une palissade. *Sourgoute,* dont l'origine n'est pas moins ancienne, a 170 maisons, renfermées dans une enceinte palissadée, sur la rive droite de l'Obi.

L'arrondissement de *Tourinsk,* situé à l'est de Tobolsk, renferme des

[1] *Souyef,* dans les Voyages de *Pallas,* t. IV, p. 29.

terres labourables ; les vivres y sont à très-bas prix. *Tourinsk,* chef-lieu, sur la rivière de la Toura, est une ville considérable pour ce pays. Elle a 1 faubourg, 6 églises, 1 couvent d'hommes, 1 séminaire, et une population de 4 à 5,000 âmes. A l'époque de la conquête de la Sibérie, elle faisait partie des États d'un prince nommé Epantcha, ce qui lui a valu le nom d'*Epantchine*, qu'elle conserve encore chez quelques habitants de la Sibérie. *Pelim* ou *Pelimskoé*, sur la Tarda, près du confluent de cette rivière et du Pelima, à 45 lieues au nord de Tourinsk, est un bourg, ou, si l'on veut, une petite ville de 80 maisons, entourée de palissades et défendue par un petit fort en bois.

C'est à *Pelim* qu'Ernest-Jean de Courlande fut exilé, et que le célèbre feld-maréchal Bourcard-Christophe, comte de Munnich, a passé vingt ans de sa vie, d'ailleurs si active et si utile à l'ingrate Russie. « Le voïvodat de Pelim, dit Munnich lui-même, est couvert de forêts marécageuses que l'on ne peut traverser en été, même avec le moindre chariot ; on y passe, en hiver, au moyen de patins longs de 5 pieds, larges par-dessous le pied de 6 à 7 pouces, et recouverts de peaux de rennes, afin de ne pas glisser : les habitants, pour se conduire à travers ces forêts, se servent de boussoles qu'ils construisent eux-mêmes, l'aimant n'étant pas rare dans cette contrée. »

L'arrondissement de *Tioumen*, au sud-ouest de Tobolsk, est plus ouvert et moins rempli de forêts que celui de Tourinsk ; il exporte des grains ; on y voit même quelques pommiers. *Tioumen*, ville florissante sur la rive droite de la Toura, a 10,000 habitants, y compris les Tatars qui habitent son faubourg, des manufactures de très-jolis tapis, des fonderies de cloches, des fabriques de savons et des tanneries considérables. Cette ville est la première que les Russes bâtirent en Sibérie. En 1586, elle s'éleva sur l'emplacement d'une cité tatare dont on voit encore quelques débris. A quelque distance on trouve le tombeau du voyageur Steller, qui nous a fait connaître le Kamtchatka.

L'arrondissement d'*Ialoutorovsk* se trouve à l'est du précédent. Le sol y est ondulé et couvert de marécages et de petits lacs. Nulle part on ne voit des prairies plus grasses ; elles sont fauchées par le premier venu ; la plupart ne le sont jamais, parce qu'il manque de bétail pour consommer les fourrages. Les insectes y fourmillent. *Ialoutorovsk* était une simple bourgade qui, dans le courant du dix-huitième siècle, s'est élevée au rang de ville assez importante pour la Sibérie, puisqu'elle renferme plus de 2,000 habitants.

L'arrondissement de *Tara*, sur l'Irtyche, au sud-est de Tobolsk, comprend un pays plat, couvert de forêts et très-giboyeux. *Tara*, sur l'Arkurka, affluent de l'Irtyche, est une jolie ville, de 3 à 4,000 âmes, située sur une montagne et entourée d'un rempart en terre. On y fabrique beaucoup de maroquins. Quelques négociants fort riches y habitent des maisons en pierre.

Entre Tobolsk et Tara, le pays est coupé par un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables. Autrefois s'étendaient là d'épaisses forêts de pins, de sapins, de bouleaux et de peupliers; il en reste encore plusieurs que traverse la grande route. Les villages sont entourés de vastes champs, et l'agriculture y est florissante malgré la rigueur des hivers : aussi les villages y sont-ils très-peuplés; aussi les paysans y jouissent-ils d'une certaine aisance qu'ils augmentent encore par les bénéfices qu'ils tirent du transport des marchandises. Dans chaque habitation villageoise, dit M. Erman, règne la plus grande propreté et même une sorte de luxe : parmi les ustensiles de ménage, on remarque presque toujours une théière élégante; et plusieurs chambres sont tendues en papier peint qu'on fabrique à Omsk. Chaque maison de paysan de la Sibérie se divise en deux chambres séparées : l'une est celle du maître, et l'autre, appelée *izba*, celle des domestiques. Une espèce de plancher suspendu sert de chambre à coucher. C'est dans l'Izba qu'est placé le four qui sert à cuire le pain et à faire toute la cuisine[1].

L'arrondissement de *Kourgan* est situé au sud de celui d'Ialoutorovsk, sur le Tobol. C'est, dit le gouverneur de Tobolsk à Kotzebue, l'Italie de la Sibérie. La terre s'y couvre de fleurs très-belles; les troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux y paissent sans gardien. On y voit beaucoup de bécasses, de canards et de ramiers. *Kourgan* est moins une ville qu'un assemblage de métairies sur le Tobol. La population, que l'on évalue à 1,500 habitants, se compose de colons russes, de Cosaques, et d'un petit nombre d'exilés. Les vivres y sont au plus vil prix, mais tout article des manufactures d'Europe y est extrêmement cher. Kotzebue a décrit les jeux auxquels se livraient les jeunes Kourganaises sur les bords du Tobol. « Il y a, dit-il, « le long de cette rivière, des places où se rassemblent les jeunes filles de « la ville pour laver le linge et se baigner. Ces bains sont pour elles des « exercices vraiment gymnastiques et admirables. Elles passent et repassent « le Tobol en nageant, sans le moindre effort; elles s'abandonnent long- « temps au fil de l'eau, couchées sur le dos; folâtrent souvent ensemble,

[1] *Erman* : Voyage dans le nord de l'Asie.

« se jettent du sable, se poursuivent, plongent, se saisissent, et se ren-
« versent les unes sur les autres : ce sont les Naïades de la Fable. En un
« mot, elles poussent le jeu si loin, qu'un spectateur sans expérience
« devrait craindre à tout moment de les voir couler à fond et périr. Tout
« se fait, au reste, avec la plus grande décence. Les têtes seules paraissent
« hors de l'eau ; et sans le balancement qui fait paraître leur sein, ce qui
« ne semble pas les inquiéter beaucoup, l'on douterait de leur sexe. Veulent-
« elles finir le jeu et sortir de l'eau, elles s'y prennent avec beaucoup de
« modestie, en priant les spectateurs de se retirer : ou si quelqu'un de ceux-
« ci, plus curieux ou plus malin que les autres, s'y refuse, les femmes qui
« sont hors de l'eau forment un cercle serré autour de celles qui veulent
« sortir, et leur jettent à chacune son habillement ; de sorte que dans un
« instant elles paraissent modestement vêtues. »

A l'est du précédent on trouve l'arrondissement d'*Ichïm;* ce district touche à la grande steppe d'Issim ou Ichïm, où errent les Kirghiz de la horde moyenne. Ces nomades venaient autrefois enlever les Russes, et les entraînaient attachés à la queue de leur cheval. Pour faire cesser ces incursions, on a établi une ligne militaire qui s'étend des bords du Tobol à ceux de l'Irtyche, et qui côtoie une vallée remplie de lacs salés ou amers.

Ichïm, ville de 200 maisons et de 2 à 3,000 habitants, est située sur la rivière du même nom.

La province d'*Omsk*, bornée au nord par le gouvernement de Tobolsk, au nord-est par celui de Tomsk, au sud-est par l'empire chinois, et au sud-ouest par la steppe des Kirghiz, a environ 400 lieues de longueur et 100 de largeur. Elle comprend des steppes où l'on ne voit croître qu'une herbe maigre ; la plus considérable est la steppe d'Ichïm. Son territoire se divise en quatre districts qui ont pour chef-lieu Omsk, Pétropavlofsk, Semipolatinsk et Oust-Kamenogorsk. Cette province ne forme plus une division administrative particulière ; depuis 1838, elle a été partagée entre le gouvernement de Tobolsk et celui de Tomsk.

Petropavlofsk, forteresse, est la résidence de l'état-major de la ligne. Elle est située sur la rive droite de l'Ichïm. Sa citadelle forme un hexagone régulier. C'est la place la plus commerçante de la Sibérie : c'est là que se réunissent les caravanes des Kirghiz, des Khiviens et des Boukhares. Elle renferme 800 maisons et environ 4,000 habitants. *Omsk,* dont la population est d'environ 1,000 à 1,100 âmes, mais qui a une garnison de 4,000 hommes, est la capitale de la province. Cette ville, fortifiée à la moderne, est assez bien bâtie ; les casernes, et l'école militaire fondée par l'empereur,

Alexandre en faveur des enfants de l'armée de Sibérie, sont ses principaux édifices. Elle tire son nom de la rivière d'Om, et s'élève au confluent de cette rivière et de l'Obi. Elle est le séjour d'un grand nombre d'exilés. Ses environs sont fertiles, mais manquent de bois de chauffage. Les villes de cette province sont toutes des forteresses qui appartiennent à la ligne militaire destinée à contenir les Kirghiz. *Semiïarsk* ou *Semiïarskoï* n'est qu'un petit fort sur la rive droite de l'Irtyche, avec 800 habitants.

Semipolatinsk, entourée de remparts en bois et dominée par une forteresse, au-dessous de laquelle s'étendent deux faubourgs placés l'un au-dessous de l'autre, est une ville de 4,000 âmes, y compris une garnison de 1,000 hommes. Elle tire son nom des restes de constructions tatares que les Russes y trouvèrent, et qu'ils nommèrent *sem palate*, les *sept palais*, lorsqu'ils s'emparèrent de la contrée. On y voit des casernes et des bâtiments assez considérables pour les autorités civiles et militaires, ainsi qu'une douane où l'on perçoit les droits sur le commerce considérable qu'elle fait avec les Boukhares et les Kirghiz. *Oust-Kamenogorsk*, qui s'élève plus haut sur l'Irtyche, tire son nom de sa position près d'une montagne rocailleuse; sa population est moitié moins considérable que celle de Semipolatinsk. *Préesnogorkofsk* est encore moins importante.

L'arrondissement de *Semipolatinsk*, étant l'extrémité méridionale de la Sibérie occidentale, mérite d'être considéré en détail sous le rapport de la géographie naturelle. La plaine entre l'Obi et l'Irtyche est d'une nature saline; l'Irtyche est bordé d'une chaîne de collines et d'un sable mouvant très-profond. L'épizootie y règne fréquemment. Dans la partie méridionale, plus montagneuse, les eaux, mauvaises en plusieurs endroits, occasionnent des fièvres intermittentes. On est exposé, dans ce pays, à des orages et à des ouragans très-forts; néanmoins les hauteurs sont généralement arides, on ne peut cultiver que les bas-fonds. La végétation des plantes sauvages, des arbres et arbrisseaux s'embellit à mesure qu'on s'élève sur les montagnes. Le faux acacia, le peuplier baumier, le merisier, l'aubier, le sureau blanc et rouge, le groseillier rouge, le troëne et toutes espèces de rosiers sauvages, couvrent les rives de l'Ouba. De grosses fraises jaunes flattent le goût et la vue. L'hysope, la menthe aquatique, le houblon, le chanvre sauvage, ornent les bords de la Choulba. La clématite d'Orient s'y enlace aux arbres en forme d'espalier. Des sources limpides coulent à l'ombre du chèvrefeuille de Tatarie, qui forme ici d'assez gros arbres. Dans les monts Altaï, les plantes plus particulières aux températures alpines, telles que la gentiane printanière, le sainfoin des Alpes, le dryas à cinq pétales, le poly-

gala de Sibérie, la jolie *spiræa altaïca*, la valériane de Sibérie, l'immortelle des bois, étalent leurs fleurs superbes jusque sur les bords des neiges mêmes.

Le gouvernement de ***Tomsk*** comprend les contrées situées sur le haut Obi et sur l'Ienisei en général. Au nord-ouest il est borné par celui Tobolsk, au sud-ouest par la province d'Omsk, au sud par l'empire chinois, et à l'est par le gouvernement d'Ieniseïsk. Sa longueur est de 260 lieues, et sa largeur d'environ 200. Il partage avec celui de Tobolsk l'immense steppe de Baraba ou Barabïn. Les montagnes qui le bornent au sud sont riches en métaux utiles et précieux. Depuis 1823 ce gouvernement est divisé en six arrondissements ou districts.

L'arrondissement de ***Tomsk*** comprend la partie septentrionale de tout le gouvernement. ***Tomsk***, son chef-lieu, sur la rive droite du Tom, affluent de l'Obi, est bien bâtie et renferme 7 à 8,000 âmes. Cette population se compose d'un grand nombre de ***Roskolniki***, sectaires ridicules par leur austérité, mais qui en secret se livrent, dit-on, à la débauche et à l'ivrognerie. ***Narym***, à 85 lieues au nord-ouest, sur la rivière de la Narymka, est peu peuplée, mais fait un assez bon commerce de pelleteries.

L'arrondissement de ***Kaïnsk*** s'étend dans la partie occidentale du gouvernement. Il comprend une partie de la steppe de Baraba, plusieurs grands lacs, entre autres celui de Tchany, qui, presque dépourvu de bois, l'est entièrement de montagnes, et paraît occuper le fond d'un ancien lac. On y élève des chevaux et du bétail. Il est presque entièrement peuplé de Barabintzi, qui s'adonnent à la pêche et à la chasse. ***Kaïnsk***, ville de 3,000 âmes, avec une petite garnison, fait un bon commerce de fourrures. Plusieurs foires assez fréquentées s'y tiennent chaque année.

La plupart des Barabintzi se sont retirés dans le nord de leur steppe; ceux qui sont restés au sud ont adopté les mœurs et le costume des Russes. Mais les villages de la Baraba, tous nouvellement bâtis et entourés de champs cultivés, sont peuplés d'exilés; ils consistent en une seule rue toute droite. On est à peu près certain de trouver un voleur dans chaque maison; cette steppe est le bagne de l'empire de Russie. Cependant les excès y sont rares, et jamais on y entend parler de vols à main armée. Ce phénomène ne tient point à un changement de mœurs de la part des exilés, mais à l'impossibilité dans laquelle se trouverait le voleur de cacher son crime. Dans chaque village un peu considérable un détachement de troupes est chargé de faire la police et de maintenir la tranquillité, et une prison sert à enfermer pendant la nuit le malfaiteur turbulent. En vain celui-ci cher-

cherait-il à s'évader : il trouverait la mort dans les déserts marécageux qu'il aurait à traverser ; en vain plusieurs exilés se réuniraient pour effectuer leur évasion, les paysans qui les rencontreraient les tueraient sans pitié : ils sont donc forcés de chercher à mériter par leur bonne conduite la seule liberté dont ils puissent jouir dans leur nouvelle patrie.

Au sud du précédent s'étend l'arrondissement de *Barnaoul,* dont la richesse minérale a engagé le gouvernement russe à établir au chef-lieu la direction supérieure des mines de l'Altaï. *Barnaoul*, assez bien bâtie sur une rivière du même nom, renferme 1,500 maisons et 9,000 habitants. Dans ses environs l'air est plus tempéré et l'été plus chaud que dans les parties plus méridionales, mais plus rapprochées des montagnes. Tous les légumes et même les artichauts y réussissent. Près de la ville on trouve des fours à chaux, des tuileries et une manufacture de glaces.

L'arrondissement de *Kolyvan* formait, sous Catherine II, un gouvernement à part : c'est la partie méridionale de la Sibérie occidentale et du gouvernement de Tomsk. Il nourrit une grande quantité de bêtes à cornes. *Kolyvan* ou *Kolyane,* son chef-lieu, qui a été bâti et rebâti, tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre, remplace aujourd'hui l'ancien bourg de Tchaousk. Les Russes l'appellent *Kolyvano-Voskrecensk.* Cette ville est peu peuplée ; sa position sur la rive gauche de l'Obi est agréable ; du côté du sud on aperçoit à l'horizon les monts Altaï, dont les traces se retrouvent, dit M. Erman, dans la chaîne de collines boisées qui forme ici la vallée du fleuve. La mine et le bourg de *Schlangenberg*, appelé par les Russes *Smeïnogorsk*, sont ce qu'il y a de plus remarquable dans ce district. On dit que la montagne doit son nom à la grande quantité de serpents qu'on y trouve ; les *Tchoudes* y ont laissé des traces de grands travaux d'exploitation ; les lavages d'or y sont importants. C'est le produit des mines qui a porté la population de Smeïnogorsk à 7 ou 8,000 âmes.

L'arrondissement de *Koutznezk,* situé dans la partie orientale du gouvernement de Tomsk, se compose de vastes plaines fertiles en blé, de belles prairies et de vastes forêts. A l'est, il présente des montagnes dans lesquelles on a trouvé des houillères. La petite ville de *Koutznezk* a 2,000 habitants. Sur les bords du Tom, au-dessous de Koutznezk, on remarque un rocher couvert de sculptures antiques représentant des figures d'animaux. *Tcharychsk,* chef-lieu d'un autre arrondissement, sur la rivière du Tcharych, n'était avant l'année 1823 qu'un village appelé *Beloglasova.*

Le gouvernement d'*Iéniseïsk* a été formé en 1823 de la plus grande partie de l'ancien gouvernement de Tomsk. Il est borné à l'ouest par celui-ci

et par celui de Tobolsk au nord par l'océan Glacial, à l'est par le gouvernement d'Irkoutsk et la province d'Iakoutsk, et au sud par l'empire chinois. Sa longueur est d'environ 700 lieues, sa largeur de 280 et sa superficie de 220,000 lieues carrées. Sa population est de 280,000 âmes. Il est divisé en quatre arrondissements ou districts.

L'arrondissement d'*Atchinsk* est le moins considérable des quatre qui divisent le gouvernement d'Iéniseïsk. Il est riche en mines de fer, et si fertile en grains qu'il en fournit aux districts voisins. *Atchinsk* est une petite ville d'un millier d'habitants, située sur la rive droite du Tchoulim. Elle renferme un grand nombre d'exilés.

La route qui conduit de Tomsk à Krasnoïarsk passe par Archinsk, en traversant un beau pays bien arrosé et couvert de forêts composées de mélèzes, de sapins et de cèdres de Sibérie. Ces derniers arbres, sont les plus beaux et les plus majestueux qu'on puisse voir. Leurs cônes, de la grosseur d'une petite fève, sont un grand objet de commerce et ne manquent à aucun dessert véritablement russe. C'est une friandise que le bas peuple recherche avec avidité, et à laquelle on donne ordinairement le nom de *noisettes des femmes galantes*, parce que l'occupation favorite de ces désœuvrées est en effet de croquer ces noisettes.

L'arrondissement de *Krasnoïarsk* porte le nom de cette capitale de tout le gouvernement. C'est un pays montagneux qui paraît être riche en métaux, mais dont la plus grande partie est inculte, bien que le territoire soit en général si fertile, que sans y mettre aucun engrais on peut l'ensemencer pendant cinq ou six années de suite. *Krasnoïarsk* est située sur le bord du majestueux Iéniseï, qui coule dans une vallée pittoresque entourée de montagnes dont les flancs sont couverts de bouleaux et de peupliers. Cette ville, qui en 1822 n'offrait qu'un amas de misérables cabanes, a tout-à-fait changé d'aspect : assez bien bâtie, elle est entourée de murailles, et renferme 3 églises en pierres et 7,000 habitants. Elle est même devenue un centre de lumières pour la Sibérie. Quelques objets d'antiquité que l'on trouve quelquefois dans les environs, mériteraient d'être le sujet des recherches des savants : on trouve des sépulcres creusés dans les montagnes qui entourent Krasnoïarsk. Ils renferment des armes, divers ornements, des patères et des monnaies en or, en argent, en cuivre et en fer, monuments de l'industrie des anciens peuples de la Sibérie[1].

Abakansk est une ville de 2,000 âmes avec un petit fort, située dans un

[1] *Georgi* : Russie, t. IV, p. 1029. *Muller* : Observationes historicæ in Sibiria institutæ.

pays rempli de pâturages et de champs fertiles. La température y est assez douce pour les melons y réussissent. Dans ses environs, comme en général dans toute la Sibérie méridionale, on remarque beaucoup d'anciens *tumulus* ou collines sépulcrales; les Tatars les appellent tombeaux de *Kathayens* (*Li-kateï*) *;* les ornements d'or et d'autres métaux qu'on y découvre quelquefois prouvent l'état florissant de la nation ancienne qui les éleva. Sur la rivière d'Abakan, qui donne son nom à Abakansk, ainsi que sur celle du Tchoulïm, on a trouvé des colonnes grossières montées de 2 à 3 mètres, chargées d'inscriptions qui ont excité l'attention de quelques savants[1].

M. Klaproth attribue tous ces monuments aux Kirghiz, qui du temps des Mongols, portaient le nom de *Hakas,* et qui appartiennent à la nation turque. Ces Hakas habitaient la Sibérie méridionale depuis le commencement de notre ère jusqu'au dix-huitième siècle Quant à l'origine de leur écriture, qui n'a rien d'asiatique, M. Klaproth pense qu'elle peut dériver d'un système alphabétique européen, par suite de leurs relations avec l'Europe, par la même raison qui a fait adopter aux Mongols et aux Mandchoux une écriture originaire de la Syrie et des côtes de Méditerranée.

L'arrondissement de *Kansk* se trouve dans la partie méridionale du gouvernement d'Ieniseïsk. *Kansk,* son chef-lieu, situé sur la rive gauche de la Kane, est une petite ville fortifiée, comprenant environ 210 maisons. Il s'y tient plusieurs marchés considérables. A 85 lieues au sud-ouest, *Minousinsk*, sur la droite de l'Ieniseï, renferme environ 1,000 habitants.

Le vaste arrondissement d'*Ieniseïsk*, occupe presque toute la moitié septentrionale du gouvernement. *Ieniséïsk,* son chef-lieu, est situé sur la rive gauche du fleuve majestueux dont il porte le nom, dans une plaine agréable et fertile, mais malheureusement trop basse: au printemps la plupart de ses rues sont couvertes d'eau, lors du débordement du Ieniseï qui a ici une demi-lieue de largeur. Cette ville est entourée à l'est par des prairies, au sud et à l'ouest par des bois marécageux. La rivière de la Mielnitchka la divise en deux parties. Ieniseïsk fut fondée en 1618 par un chef de Kosaques nommé Albitchef. Jusqu'en 1702 ce ne fut qu'une sorte de bourgade mal bâtie et palissadée; mais vers cette époque on y envoya une colonie et un gouverneur, et on lui donna le titre de ville. Aujourd'hui c'est une des cités les plus grandes, les plus

1 *Georgi* : Russie, II (4e vol.), p. 1029. *Messerschmidt* : etc. *Pallas* : Voyages. *Klaproth* : Sur quelques antiquités de la Sibérie. — Mémoires relatifs à l'Asie, t. I, p. 157.

peuplées et les plus riches de la Sibérie : elle a plus d'une lieue de circonférence, une population de plus de 6,000 âmes, et elle fait un commerce considérable. Le haut quartier est le plus ancien ; le quartier inférieur est celui qui renferme les principaux édifices : tels que le trésor, bâtiment à trois étages où siége la cour de justice, la caisse, édifice en pierres, le magasin à sel ; les entrepôts d'eau-de-vie, la prison de la ville, l'hôpital bâti en pierres, l'école publique, le club de la ville, sorte de *Casino*, la maison des orphelins et l'hôtel-de-ville. Le bazar est un grand édifice en bois élevé de deux étages, avec quatre portes et contenant environ 112 boutiques. Le nouveau marché est construit en pierres avec une colonnade. Il y a dans la ville deux monastères : l'un d'hommes, sous l'invocation du Sauveur, et renfermant 2 églises en pierres ; l'autre de femmes dédié à la Vierge et l'un des plus riches de la Sibérie. La cathédrale, bâtie dans le style byzantin, date de 1730. Les églises paroissiales sont au nombre de 6 ; toutes sont remplies de riches ornements. On compte à Ieniseïsk 14 ponts en bois, dont 5 sont en dehors, 44 forges et environ 1,200 maisons, la plupart en bois. Chaque année il s'y tient du 1er au 25 août, une foire très-fréquentée, où se réunissent des négociants de Tobolsk, de Tomsk, de Krasnoïarsk et d'Irkoutsk, qui apportent des marchandises russes et chinoises, et qui remportent des fourrures de renards, de loups, de castors, de zibelines, de loutres, etc.

Touroukansk, appelée autrefois *Mangasea*, renferme une centaine de maisons, et est défendue par un petit fort bâti en bois ; au nord de cette ville on ne rencontre plus que de misérables villages, que de vastes plaines couvertes de marais, que des déserts et des forêts. Les ours et les loups y sont plus grands que dans toute autre contrée de la Sibérie : les renards y sont plus nombreux ; leur fourrure y est plus épaisse et plus estimée. Le poisson et les oiseaux aquatiques y abondent. Sur les bords de la mer Glaciale, à l'est de l'Ieniseï, on voit arriver des trains de bois flottant. Le climat est plus rigoureux que sur l'Obi. Les glaces ne disparaissent entièrement qu'à la fin de juin. Les ormes, les mélèzes, les saules et les bouleaux ne montrent leur feuillage que pendant deux mois. La fleuraison des plantes est plus précoce, le lin vivace a ici des fleurs d'une grosseur extraordinaire.

Nous venons de parcourir toute la Sibérie occidentale ; passons à la partie orientale comprenant le gouvernement d'Irkoutsk et les provinces d'Iakoutsk, d'Okhotsk et de Kamtchatka, avec la terre de Tchoukhotsk ou le pays des Tchouktchis.

Le gouvernement d'*Irkoutsk* ne comprend depuis 1823 qu'une partie de l'ancien gouvernement de ce nom; il est borné au nord et à l'est par la province d'Iakoutsk, à l'ouest par le gouvernement d'Ieniseï; au sud et en partie à l'est il confine à l'empire chinois. Sa plus grande longueur du nord-ouest au sud-est est de 375 lieues, et sa plus grande largeur de l'ouest à l'est est de 270 lieues. Sa superficie est d'environ 64,000 lieues géographiques carées, c'est-à-dire près de 2 fois et $\frac{2}{5}$ celle de toute la France. Mais bien qu'il soit situé dans la partie méridionale de la Sibérie, sa population totale est à peine de 930,000 individus. Le sol de ce gouvernement est en général humide; on y trouve beaucoup de marais et de petits lacs, mais il renferme aussi le vaste lac Baïkal, le plus grand de toute la Sibérie. On y cultive de l'orge, du seigle, un peu de blé, du lin et du chanvre; les forêts y fournissent de beaux bois de construction; enfin on y récolte aussi de bonne rhubarbe et plusieurs plantes aromatiques, dont plusieurs remplacent le thé; mais les fruits y manquent presque complètement, et sont remplacés par une grande quantité de baies. Les bestiaux y sont en grand nombre ainsi que les animaux sauvages, dont plusieurs sont recherchés pour leur précieuse fourrure. La partie montagneuse comprend de riches mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer. Le second de ces métaux et le fer sont exploités au compte du gouvernement par plus de 3,000 ouvriers mineurs et 14,000 paysans; ils alimentent environ 8 usines appartenant à la couronne, et plusieurs autres situées sur les terres des particuliers. 2,000 exilés travaillent dans ces établissements. Le sel abonde dans ce département: on en exploite annuellement plus de 3,600 pouds. L'industrie y est encore peu avancée; on n'y compte qu'une soixantaine d'établissements industriels, entre autres 8 fabriques de savon, 40 tanneries et 5 distilleries d'eau-de-vie de grains, une verrerie, une fabrique de glaces et une manufacture de faïence.

En parcourant l'arrondissement d'*Irkoutsk* on rencontre souvent des troupes d'exilés, dont plusieurs sont chargés de chaînes. A 13 ou 14 lieues d'Irkoutsk se montre tout à coup, sur la lisière d'une forêt et sur les bords du Telma, un grand et beau village appelé *Telminsk*, dans lequel se font remarquer une église et plusieurs édifices en pierre : ce sont des manufactures de draps, de verre, de cristal et de papiers. Elles appartenaient autrefois, dit M. Erman, à des particuliers; à présent elles travaillent pour le compte du gouvernement. On y emploie des machines construites sur le modèle de celles qui servent à fabriquer les draps en Angleterre; les

objets en verre et en cristal que l'on fabrique à Telminsk sont taillés et polis avec goût[1].

Irkoutsk, située dans une belle plaine à 15 lieues des bords du lac Baïkal, sur les rives de l'Angara supérieur qui la partage en deux parties égales, et près du confluent de cette rivière avec l'Irkout, est une des plus considérables et des plus belles villes de la Sibérie. Elle est entourée d'uu mur et d'un fossé, et flanquée de quatre faubourgs. Des quais en bois d'une construction élégante bordent les deux côtés de la rivière. Ses rues sont droites, larges et même propres, quoiqu'elles ne soient pas pavées. Ses maisons, la plupart en bois, sont bien bâties. On y trouve 33 églises, dont 12 en pierre, avec une cathédrale bâtie en 1746, 2 couvents, 2 hôpitaux, une maison de travail et de correction pour les exilés, un vaste bazar en brique que l'on peut regarder comme son plus bel édifice, une école militaire, une de navigation, un gymnase avec une bibliothèque de 6 à 7,000 volumes, plusieurs écoles élémentaires, une imprimerie, un théâtre et quelques autres établissements. Elle est la résidence du gouverneur général de la Sibérie orientale et d'un évêque russe. Elle renferme des fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de savon, de chandelle, de maroquins, des tanneries considérables, des distilleries d'eau-de-vie de grains, une verrerie et une manufacture de glaces. Elle est le centre d'un grand commerce de fourrures, pour lequel la compagnie russe a un comptoir et de vastes magasins; c'est l'entrepôt du commerce de la Russie avec la Chine. On évalue à la somme de 4 ou 5 millions de francs le montant des affaires qui se font chaque année dans cette ville, et à 7 ou 800,000 francs les droits de douane que l'on y perçoit. Les vivres sont à si bas prix à Irkoutsk, que l'on peut très-bien entretenir un ménage de 5 à 6 personnes pour environ 3 francs par jour, y compris le combustible. Elle paraît renfermer une population de 25 à 30,000 habitants, parmi lesquels se trouvent de riches commerçants. Les ameublements des personnes aisées viennent en général de la Chine; les femmes s'habillent d'étoffes chinoises. Le thé est la boisson habituelle dans toutes les classes. Les maladies galantes y sont presque générales. A l'école de navigation, dont les principaux cours sont confiés à des marins russes, des Japonais de naissance enseignent la langue de leur pays.

Les environs d'Irkoutsk sont agréables; le sol y est fertile; l'agriculture fleurit. A mesure qu'on s'approche du lac Baïkal, le pays devient de plus en plus montagneux. Le gibier est assez abondant dans les environs;

[1] *Erman*: Voyage dans le nord de l'Asie.

on y voit des élans, des cerfs, des sangliers, des coqs de bruyère, des gelinottes, des poules de bois et des perdrix. Cette contrée éprouve de fréquents tremblements de terre.

Nijnei-Oudinsk ou *Bas-Oudinsk,* sur l'Ouda, est une petite ville de 2,000 habitants, entourée de rochers et de forêts, chef-lieu d'un arrondissement situé à l'ouest de celui d'Irkoutsk, et couvert presque en entier de forêts sombres et marécageuses où le sol ne produit que de la mousse et des plantes aquatiques, en grande partie semblables à celles du nord de l'Europe. Le climat y est extrêmement froid.

L'arrondisssment de *Kirensk,* dans la partie septentrionale du gouvernement, offre des forêts, des montagnes et des marais; *Kirensk,* son chef-lieu, sur la Lena, un peu au-dessus de son confluent avec la Kirenga, qui lui donne son nom, ne renferme pas 1,000 habitants. Son territoire est fertile.

Les plantes y viennent d'une grosseur extraordinaire. Les sterlets et les autres poissons que l'on pêche dans les rivières voisines sont les meilleurs de toute la Sibérie pour la délicatesse. Les habitants de cette contrée ont des goîtres d'une grosseur peu commune; il est même assez ordinaire d'en voir aux bœufs et aux vaches du pays.

En hiver, suivant M. Erman, on communique des pays situés à l'ouest du lac Baïkal avec ceux de la rive opposée en remontant les bords de l'Angara, qui par un froid de 25 degrés sort du lac avec fracas, toujours libre des glaces qui la couvrent plus bas. Un brouillard assez épais s'étend sur cette rivière à l'endroit où elle n'est pas gelée. Vis-à-vis Irkoutsk, la surface du lac, entièrement prise par le froid, est unie comme un miroir; on le traverse en traîneau avec une vitesse extraordinaire : en cet endroit il a environ 12 lieues de largeur que l'on ne met que 2 heures à parcourir. Les convois de thé, expédiés de Kiakhta, suivent la même route : ils se composent d'une file de 50 à 100 traîneaux, attelés d'un cheval et chargés chacun d'une seule caisse de thé; deux ou trois conducteurs dirigent ces convois; on place sur chaque traîneau un peu de foin pour exciter les chevaux qui se suivent ainsi au grand trot. Ce thé, ordinairement d'une qualité supérieure, est celui que l'on connaît en Russie sous la dénomination de thé de caravane : des milliers de livres de ce thé sont expédiés chaque année de cette manière à Moscou.

Verkhné-Oudinsk ou le *Haut-Oudinsk*, ville de 3,000 âmes, est le chef-lieu d'un arrondissement. Située sur les bords de l'Ouda et de la Selenga, cette ville se compose d'une forteresse et de 200 maisons. Ses habitants

descendent pour la plupart des Strelitz qui y furent exilés par suite de leur révolte contre Pierre le Grand.

En remontant la vallée de la Selenga, entourée de rochers granitiques escarpés et d'une forme plus ou moins bizarre, on traverse, en hiver, des camps de Bouriaites composés de tentes rondes en feutre. On remarque vis-à-vis de l'entrée de chaque habitation une espèce d'autel en bois, d'un travail assez élégant, construit de manière à se fermer comme une boîte, et dans lequel ils placent les images de leurs saints quand ils se transportent dans une autre station. La place la plus élevée de l'autel est réservée pour l'image du *Bourkhan,* l'une de leurs principales divinités; quelquefois c'est celle de Bouddha : devant celle-ci, on place six petits plats en bronze remplis d'eau, et quelques petits miroirs également en bronze. Lorsque le lama ou prêtre veut bénir l'eau, il tient ces miroirs devant les images du dieu, puis y fait tomber l'eau qui, avant de couler dans le plat, est censé s'imprégner de la vertu attribuée à ces images. On trouve des miroirs semblables dans les *Kourgans* ou tombeaux des anciens habitants de la Sibérie [1]. La vallée de la Selenga conduit à Selinghinsk et à Kiakhta.

Selenghinsk est située près de hautes montagnes de sable dont les éboulements successifs commencent à couvrir toutes les rues.

Les habitants font peu de commerce; leur sang et leur physionomie offrent un fort mélange du caractère mongolique. Les Russes qui se sont établis ici épousent de préférence les filles bouriaites ou mongoles. Ces mariages mixtes produisent des métis appelés *Karimki.* Les mœurs du bas peuple tiennent beaucoup de celles des Bouriaites; les habitants préfèrent même parler la langue mongole. Le climat de Sélenghinsk est assez tempéré; la neige y disparaît à la fin de mars sur toutes les hauteurs exposées au midi; les troupeaux commencent à pâturer vers le vingt du même mois. On ne voit nulle part autant de buissons de poiriers sauvages, de groseilliers, d'acanthes et d'ormes nains. Les montagnes sont couvertes du robinier-pygmée.

Sélenghinsk a commencé par un fort en bois autour duquel on a construit des maisons en 1686; maintenant cette ville peut contenir environ 3,000 habitants.

Kiakhta, ville bâtie sur la frontière de la Mongolie, est devenue célèbre par le commerce entre la Russie et la Chine. Elle est dominée par le mont *Bourgoultei* (montagne des Aigles) que les Chinois se sont réservé dans le dernier traité de démarcation, sous prétexte que son sommet renfermait les

[1] *Erman:* Voyage dans le nord de l'Asie.

tombes de leurs ancêtres. Les bonnes eaux manquent à Kiakhta. Les environs ne sont que sables et rochers, sol peu propre à la culture des légumes. Les principaux habitants sont des négociants russes ou des commissaires des principales maisons de commerce de l'empire. Leur manière de vivre est polie et sociable. Ces négociants s'imaginent ne pouvoir mieux combler d'honnêtetés un étranger qu'en le forçant de boire successivement de toutes les espèces de thé. Les ameublements et en partie les vêtements chinois prédominent.

La plaine dans laquelle s'élève Kiakhta est à 800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Les montagnes qui l'entourent sont formées de porphyre; leurs flancs sont en partie couverts de forêts. Ce bourg, ou, si l'on veut, cette ville de 1,500 habitants, est entourée de fortifications, et défendue par le fort de Troïtsko-Savsk; ses rues sont larges et bien alignées, et ses maisons, bâties en bois, sont assez élégantes. A quelques centaines de pas de là se trouve la frontière de la Russie et de la Chine, indiquée, du côté des Russes, par un monument surmonté d'une croix, et de l'autre par une pyramide. La limite russe est gardée par un Kosaque, le sabre à la main, qui empêche l'introduction des marchandises si elles ne sont munies d'un permis délivré par la douane établie au fort de Troïtsko-Savsk. Le bazar est un grand carré entouré de boutiques; lorsqu'on l'a traversé, on arrive devant une cloison en bois avec une porte élégante sur laquelle sont peints l'aigle russe et le chiffre de l'empereur; au delà, on est sur le territoire chinois. Tous les soirs, vers le coucher du soleil, les Chinois s'empressent de quitter Kiakhta pour se retirer à Maïmatchïn, qui est le premier bourg sur le sol de la Mongolie.

Plus près de Sélenghinsk que de Kiakhta, se trouve la bourgade de *Monakhonova*, près de laquelle s'étend une plaine vaste, inculte, entourée de montagnes d'origine volcanique. C'est au milieu de cette plaine, et à 8 lieues de la bourgade, que réside le *khamba-lama* on grand-prêtre des Bouriaites, chef spirituel qui, sans être précisément une incarnation divine, passe pour être un personnage dont l'âme purifiée est débarrassée à un très-haut degré de l'influence de la matière : ce qui ne l'empêche pas d'être très-sensible à l'honneur de pouvoir porter sur ses vêtements un des nombreux ordres russes. Près de sa demeure, s'élèvent plusieurs temples dont le principal est un édifice en bois où l'on monte par un perron qui conduit à un vestibule qui précède le temple même, dont l'architecture rappelle assez, dit M. Erman, le style gothique. La nef est supportée par deux rangs de colonnes en bois, et est surmontée par une coupole

élevée; le long des colonnes sont rangés des bancs sur lesquels s'asseyent les prêtres ou lamas. Près de l'autel principal, et au fond du temple, se placent les principaux membres du clergé, qui chantent en récitatif des prières accompagnées par une musique bruyante, dans laquelle les tambours, les cors, les cymbales et le tamtam tiennent le premier rang. Au-dessus de l'autel, on voit l'image peinte de Bouddha, au milieu de celles de quatre autres divinités. Devant l'autel, sont rangés des tasses remplies d'eau bénite et un vase contenant des grains de froment : les prêtres qui traversent le temple en procession, s'inclinent devant ce vase et le touchent avec le front; puis, en revenant à leurs places, ils vont recevoir de l'un d'eux une poignée de grains : cette cérémonie, qui est une des principales du culte, est accompagnée de musique. Dans une des chapelles qui entourent le temple, se trouve un char sur lequel on place à certains jours de fêtes l'image de la mère de Bouddha pour la traîner en procession autour de l'édifice; il est attelé de 7 chevaux en bois peints en vert, mais très-bien sculptés. Dans le vestibule, on remarque un cylindre rempli de pierres écrites; deux bras du cylindre frappent sur une cloche chaque fois qu'on le tourne. Pour les bouddhites, il suffit de mettre en mouvement cette machine à prières pour qu'elles soient exaucées : aussi chacun tourne-t-il le cylindre en passant[1].

Terminons ce que nous avons à dire du district de Verkhné-Oudinsk par une observation générale.

Il règne dans cette province une étonnante variété de sol et de climats. Ici, des vallons étroits, sombres et froids; là, des plaines sablonneuses et chaudes; plus loin, des fonds salins. A Sélenghinsk, les melons d'eau viennent très-bien; sur les bords de l'Ouda, les blés ne mûrissent que rarement. En un mot, ce pays est peu propre à devenir agricole, même avec beaucoup de soins[2].

L'arrondissement de *Nertchinsk*, qui renferme la *Daourie* russe, est couvert de montagnes; les plaines qui s'y rencontrent ne sont, à proprement parler, que de grandes vallées. Les montagnes n'offrent partout aux yeux que des blocs de rochers escarpés qui semblent suspendus en l'air; aussi ne rencontre-t-on nulle part des points de vue et des sites plus pittoresques : l'air qu'on y respire peut être comparé à celui qui règne dans les Alpes; le froid y est très-vif, même en été. Le bois le plus commun consiste en pins, mélèzes, sapins blancs et noirs, cèdres de Sibérie, bouleaux noirs, qui ne se trouvent en Sibérie qu'ici; les sommets, où la neige

[1] *Erman* : Voyage dans le nord de l'Asie.
[2] *Pallas* : Voyages, t. IV, p. 384 *sqq*.

reste toujours, offrent quelques bouquets d'un arbre voisin du cèdre du Liban, de bouleaux nains, et d'espèces particulières de genévriers et de saules. Le premier noisetier et le premier chêne ne paraissent qu'au delà de l'Argoun, sur le territoire chinois. Les richesses de cette province, en plantes et métaux, égalent celles des autres parties de la Sibérie : on y exploite annuellement 700,000 kilogrammes de plomb argentifère, dont on extrait 4,000 kilogrammes d'argent. On en tire aussi de l'or, du fer et des pierres précieuses. La végétation est très-brillante dans cette région alpine; on voit, pour ne citer qu'un exemple, des montagnes entières près les bords de l'Onon, dont la surface d'un côté se revêt d'une couleur lilas, produite par les bourgeons de l'abricotier sauvage, tandis que l'autre revers est tapissé du pourpre foncé des rhododendrons qui le couvrent.

Nertchinsk avec un fort du côté de la Chine, est, après Kamtchatka, le lieu d'exil le plus affreux qu'il y ait en Russie. Les exilés envoyés à Nertchinsk sont employés aux mines, et principalement aux usines. Leur nombre, ordinairement de 1,000, va quelquefois jusqu'à 1,800, mais rarement à 2,000. Confondus dans une seule classe, ils sont habillés et nourris comme le soldat : on ne les surcharge pas de travail; la désertion y est extrêmement difficile; les Chinois, en livrant ceux qui s'échappent, exigent qu'on leur inflige un châtiment plus rigoureux pour avoir souillé leur territoire.

Nertchinsk est situé sur la rive gauche de la Chilka, au confluent de la Nertcha qui lui donne son nom. Ce n'est que depuis 1781 que ce lieu est érigé en ville. On y compte environ 160 maisons, avec deux églises et 4,000 habitants. En 1823, on y a fondé une société biblique. Le commerce de pelleteries y est assez considérable. *Doroninsk,* autrefois chef-lieu d'un district, à plus de 60 lieues au sud-ouest de Nertchinsk, sur la rive gauche de l'Ingoda, est dans un pays qui produit du blé et toutes sortes de légumes. *Strétensk,* qui fut aussi le chef-lieu d'un district, et une ville de 500 habitants, sur la rive droite de la Chilka. *Bargouzine,* sur la rive orientale du lac Baïkal, est connu pour ses sources thermales et les lacs amers qui, dans ses environs, sont exploités pour le sel purgatif qu'on en retire.

La province d'*Iakoutsk* renferme la plus grande partie du bassin de la Lena. Quelques lisières méridionales à l'ouest de ce fleuve jouissent d'un climat supportable; mais depuis ses bords jusqu'à ceux de la Kolima le pays est hérissé de montagnes ou rempli de marais, et il y règne un froid excessif. L'orge y mûrit en six à sept semaines, mais la récolte est incertaine; la chasse et la pêche fournissent des moyens sûrs de subsistance.

Dans cet empire de l'hiver, la glace devient une arme contre le froid; et voici de quelle manière : les carreaux des fenêtres sont ordinairement en lames de mica transparent, dit verre de Moscovie; on forme une seconde barrière de carreaux de glace bien pure, qu'on cimente en y versant un peu d'eau qui gèle sur-le-champ[1]. Les chaleurs momentanées de l'été engagent les Toungouses à aller nus comme les Américains; ils n'ont qu'un petit morceau de cuir autour des reins. Plusieurs d'entre eux se nourrissent d'ognons de lis jaunes, qui sont fort communs en ces contrées; ils en font de la farine et du pain. C'est au bruit de chansons joyeuses, et au milieu de danses libres, que les Toungouses pêcheurs jettent leurs filets dans les rivières à peine dégélées.

Cette province, divisée en cinq arrondissements ou districts, est la plus vaste de toutes celles de l'empire russe; elle a environ 600 lieues de longueur, 400 de largeur et 184,000 lieues carrées de superficie, c'est-à-dire qu'elle est à peu près égale au $\frac{2}{5}$ de toute l'Europe. Sa population est à peine de 217,000 âmes, que le gouvernement évalue à 30,000 familles, imposées chacune à une fourrure de martre estimée 35 francs : ce qui porte l'impôt total à 1,000,000 de francs.

Iakoutsk, située dans une plaine sur le bord occidental de la Lena, est la capitale de la province. Cette ville, qui renferme environ 600 maisons assez mauvaises, et environ 7,000 habitants, est un entrepôt considérable de marchandises russes et chinoises, et fait un grand commerce de zibelines. Il s'y tient en décembre, juin, juillet et août des foires très-fréquentées. Le froid y est si excessif, que dans certains hivers le mercure y devient solide.

L'arrondissement d'*Olekminsk* comprend la partie méridionale de la province. On y cultive quelques champs d'orge, dont les semailles et la récolte se font dans l'espace de sept semaines; les pâturages y sont excellents et nourrissent un nombre assez considérable de bestiaux. *Olekminsk*, le chef-lieu, se compose d'une église autour de laquelle se groupent un trentaine de maisons, dont les habitants, bien que d'origine russe, ont presque oublié leur langue, et ne parlent que celle des Iakoutes. Sur les bords de la haute Lena, au-dessus d'Olekminsk, on trouve des défenses d'éléphant qui pèsent jusqu'à 195 kilogrammes.

Les arrondissements d'Iakoutsk et d'Olekminsk sont habités par des Iakoutes. Pendant son voyage en Sibérie, M. Erman faisait des observations astronomiques chaque fois que l'occasion s'en présentait; mais, mal-

[1] *Gmelin* : Voyage de Sibérie. *Georgi* : Russie, II, (4e vol.), p. 110.

gré les explications qu'il leur donna, jamais ils ne purent comprendre le but de ses observations; ils finirent par s'imaginer que l'empereur Nicolas avait perdu, à Pétersbourg, une étoile; que le voyageur avait été envoyé pour la retrouver, et que c'était pour cela qu'il comptait toutes les nuits celles du firmament.

A l'ouest de celui d'Iakoutsk s'étend l'arrondissement de *Verkhné-Vilioüïsk,* dont le chef-lieu du même nom, sur la rive droite du Vilioüï, n'a pas 600 habitants. Au confluent de cette rivière et de la Lena, se trouve le bourg d'*Oust-Vilioüïsk.* En descendant vers le nord, nous trouvons sur le bord de la Iana, *Verkhoïansk,* ville de 500 âmes, chef-lieu d'arrondissement. A *Olensk,* appelée aussi *Oust-Olenskoe*, la ville la plus septentrionale du monde, il se tient une foire annuelle.

Zachiversk, sur l'Indighirka, environné de montagnes arides, n'a qu'une trentaine d'habitants. De ce misérable séjour, on se dirige sur *Srednekovouimsk* ou *Srednekolimsk*, autre chef-lieu, arrosé par la Kolima : cette ville n'a pas plus de 200 habitants. *Nijné-Kolismsk,* à 35 lieues au nord-est de la précédente, et à 25 de l'Océan, ne peut prendre le titre de cité que dans ces contrées désertes et glacées. Ces deux derniers districts sont peuplés de Ioukaghirs.

Le tribut, dans ces contrées, est levé par des Kosaques semi-nobles ou *dvorianines,* domiciliés à Iakoutsk, et qui ont huit roubles par an de solde. Ce sont là les princes et quelquefois les tyrans redoutés de ce monde arctique.

Devant cette partie de la côte de Sibérie, l'océan Glacial paraît rempli d'iles. Celles qu'on trouve devant les embouchures de la Lena et de l'Iana, sont, comme la côte voisine, de grandes tourbières posées sur une base de glaces éternelles; il y en a qui renferment des lacs à moitié gelés; l'ours et le renne habitent ces solitudes. Des îles plus dignes d'attention ont été découvertes au nord du cap *Sviatoï;* déjà visitées en 1711 et 1724 par un Iakoute, elles avaient été oubliées; le négociant Liakhof les retrouva en 1774. Il y parcourut d'abord deux iles plates, dont la plus méridionale renferme un lac; les sables ou terres molles qui environnent ce lac, laissent voir, en s'éboulant, des amas d'ossements et des squelettes entiers de buffles, de rhinocéros et d'éléphants; l'ivoire y était aussi blanc, aussi frais que celui qu'on tire de l'Afrique, A 100 verstes (25 lieues) de la seconde ile, Liakhof, trouva une grande terre que le géodésiste Chvoïnof fut chargé d'examiner l'année suivante, et qui l'a été depuis, en 1803 et 1805, par Sannikof, et en 1809 par M. Hedenstrom. Cette terre, qu'on appelle

Nouvelle-Sibérie, a présenté une côte assez élevée, où le bois pétrifié se trouvait en couches immenses et régulières entre le sable et l'argile; les ossements d'éléphants y abondent; une rivière considérable indique que c'est une terre d'une certaine étendue; il y a quelques végétaux [1]. Cette *Nouvelle-Sibérie* a paru à quelques géographes n'être qu'une extrémité septentrionale de l'Amérique.

Ces îles sont au nombre de quatre grandes et sept petites. *Kotelnoë* est la plus considérable; viennent ensuite *Fadevskoë*, la *Nouvelle-Sibérie* et *Liakofskoë.* Le climat y est aussi rude qu'on peut s'y attendre entre le 73e et le 76e degré de latitude : elles sont couvertes presque toute l'année de neige et de glace; le jour et la nuit y règnent alternativement pendant plusieurs mois de suite; quelques parties sont hérissées de rochers, d'autres sont arrosées par de petits ruisseaux. Aucun arbre n'y croît; la végétation ne consiste qu'en mousses, en lichens et quelques arbustes. Elles sont inhabitées, si ce n'est aux époques où les ours blancs, les renards, les rennes, les lapins et d'autres animaux sauvages y attirent un grand nombre de chasseurs, qui y ramassent aussi des cornes de buffles, des dents et des défenses d'éléphants et de rhinocéros.

Kotelnoë a environ 44 lieues de longueur sur 24 dans sa plus grande largeur; elle est couverte de montagnes et de rochers, et son sol est très-riche en ossements fossiles; Fadevskoë, longue de 32 lieues et large de 15, est également montagneuse; la Nouvelle-Sibérie, la plus orientale de ces îles, a environ 28 lieues de longueur et 13 dans sa plus grande largeur; elle offre dans sa partie occidentale quelques hautes montagnes; plusieurs petites rivières l'arrosent. C'est cette île qui renferme des couches de bois pétrifié qui, d'après des observations récentes, alternent avec des couches de sable et de grès; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que du haut de ces montagnes on voit sortir un rang de troncs d'arbres résineux serrés les uns contre les autres et dans une position verticale. Nous avons vu plus haut que ces îles ne produisent plus que des arbustes. Liakofskoë, appelée aussi Atrikanskoï, a 18 lieues de longueur et 12 de largeur.

Les parties les plus orientales de la Sibérie comprennent le district d'Okhotsk, la terre de Tchoukhotsk et le Kamtchatka. La province d'*Okhotsk* est un pays montueux et couvert de bois marécageux. Il n'y croît presque aucune denrée nécessaire à la vie : on est obligé de faire venir des vivres

[1] Relation mémorable des îles Liakhof, etc., dans *Pallas,* nouveaux Mémoires du Nord, t. VII, p. 128-142, (en allemand). Gazette de Pétersbourg, de 1810. *Adams* Voyage, etc. Ephémérides géographiques, t. XXV, p. 260.

de Iakoutsk ; la pomme de terre même y dégénère. Cependant on y trouve des prairies et des forêts de bouleaux et de mélèzes. Les monts Stanovoï la parcourent dans toute sa longueur ; ces montagnes, en grande partie porphyriques, renferment du fer, du cuivre et de la houille ; on a trouvé de l'ambre sur la côte du golfe de Penjinsk. Cette province, qui se divise en deux arrondissements, a environ 400 lieues de longueur et 35 à 90 de largeur. Sa population est d'à peu près 12,000 âmes. *Okhotsk*, qui était bâti à l'embouchure de l'Okhota, sur le bord de la mer d'Okhotsk, a été, en 1815, transporté sur la droite du Koukhtoui. C'est un misérable bourg composé d'environ 150 maisons en bois renfermant 2,000 habitants. Sa rade est vaste et commode ; le port, assez commerçant, est celui d'où les Russes partent pour le Kamtchatka et l'Amérique. On y construit des bâtiments marchands. *Taounskoï* est une petite forteresse à 80 lieues à l'est d'Okhotsk sur le bord de la mer ; *Iamsk* ou *Iamskoï*, bourg entouré de palissades, se compose d'une trentaine de maisons peuplées de pêcheurs. *Ijichinsk*, ville fortifiée avec un port pour la pêche, et environ 600 habitants, donne son nom à une baie et à l'arrondissement dont elle est le chef-lieu.

Ne quittons pas les côtes de cette province sans parler de la mer d'Okhotsk. Sa longueur est de 540 lieues, et sa plus grande largeur de 315. Les principaux cours d'eau qui s'y jettent sont, au nord, la Penjina, et au sud, le fleuve Amour ou Saghalian. Elle offre en général une navigation sûre, parce qu'elle renferme peu de bancs de sable et d'écueils. Mais vers le 15 novembre ses bords se couvrent de glace qui ne fond qu'en avril.

Le pays des *Tchouktchis*, ou, comme quelques géographes l'appellent, la terre de *Tchoukhotsk*, qui forme l'extrémité de l'Asie vers le nord-est, nourrit parmi ses rochers d'innombrables troupeaux de rennes. Les habitants demeurent en partie dans des creux de rochers ; ils bâtissent aussi des cabanes en ossements de baleines. Les *îles des Ours*, qui bordent la côte septentrionale du pays des Tchouktchis, ont plus de végétation que celles de Liakhof. Dans le détroit de Bering, sont les deux îles *Imoglïn* et *Igellïn*, probablement les mêmes que les îles Clark des Anglais ; elles sont habitées par la peuplade de Tchouktchis appelée *Achoutlach*, pêcheurs intrépides, au nombre de 400 dans la première, et de 154 dans la seconde, qui font cuire leurs mets sur des creux de rochers remplis d'huile de poisson, dans laquelle brûlent des mèches de jonc, et qui se chauffent avec des os de baleines.

La grande presqu'île de *Kamtchatka* forme un district et deux arrondissements. Longue de 340 lieues et large d'environ 70, sa superficie peut être évaluée à 25,000 lieues carrées. Mais sa population n'est que de 8,000

âmes. Ce pays étant coupé dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes, est arrosé sur ses deux côtés par une infinité de rivières, dont la plupart ne sont ni grandes ni navigables. Les plus considérables sont le *Kamtchatka*, l'*Avatcha* et le *Bolchaïa-Reka*. Le Kamtchatka a environ 135 lieues de cours. Les hivers de cette contrée sont de dix mois; il y commence à geler dès le mois de juillet, et les gelées y durent souvent jusqu'en mai; mais le froid et la chaleur n'y ont jamais un haut degré d'intensité : le thermomètre de Réaumur y descend, en hiver, de 5 à 15 degrés au-dessous de zéro, et monte, en été, de 4 à 10; de loin à loin le maximum du froid est de 18 degrés, et celui de la chaleur de 21. Les brouillards de la mer y entretiennent une température humide. L'inconstance extrême des vents entraîne celle du climat : l'on y passe souvent, dans un instant, de l'été à l'hiver. Plusieurs rivières ne gèlent jamais, soit à cause de la rapidité de leur cours, soit parce que leurs eaux sont d'une nature particulière.

Nous avons vu que l'agriculture commence à peine à obtenir quelques succès au Kamtchatka. L'entretien des bestiaux pourrait devenir d'une grande importance; les pâturages y sont excellents; l'herbe y ondoie à grands flots, comme dans les savanes de la Louisiane; les Kosaques y entretiennent quelques centaines de chevaux, de bœufs, de moutons et de cochons : ce qui prouve que les habitants pourraient tirer un grand parti de ces animaux, auxquels la plupart préfèrent encore le renne et le chien.

Les renards, les sobles ou martres zibelines, les lièvres, les hermines, les ours, les rennes s'y promènent par troupes. Les côtes sont toujours environnées d'une foule de cétacés et d'amphibies, tels que baleines, ours de mer, lamantins, loutres ou castors de mer. Les limandes, soles, cabillauds, lamproies, anguilles et brochets fourmillent dans les rivières sans qu'on les inquiète; on ne les mange qu'en temps de disette; mais on pêche le saumon, dont la chair est excellente. Ce poisson sort de la mer pour remonter les fleuves; il est en si grande quantité qu'il en interrompt le cours; les chiens et les ours, dit le voyageur Steller, en prennent à loisir tant qu'ils en peuvent dévorer. Les harengs qui, pour frayer, remontent dans les lacs, y abondent tellement, qu'on pourrait quelquefois les puiser avec un seau. La variété des *oiseaux* n'y est pas moins remarquable que leur nombre. Les oiseaux de mer ne sauraient se compter. Parmi ceux de terre, on remarque les cygnes, sept espèces d'oies, onze de canards : on y mange les aigles.

Le bois de mélèze et de peuplier blanc sert à la construction des maisons

et des vaisseaux. Les bouleaux, qui y abondent, sont employés pour faire des traîneaux; l'écorce verte de cet arbre, coupée en tranches minces, se mange avec du caviar; la sève du même arbre procure une boisson assez agréable. On ne brûle guère que du saule et de l'aune. Les habitants mangent aussi l'écorce du premier, et celle de l'autre leur sert à teindre le cuir. La racine du lissaranne remplace souvent le pain. Les orties tiennent lieu de lin et de chanvre; il y a beaucoup de plantes médicinales. On tire même parti des plantes marines : parmi les *fucus* qui abondent dans la mer voisine, les espèces nommées *dulcis* ou *palmatus, esculentus* et *saccharinus* sont mangées comme nos choux; la dernière, sortie de l'eau, se couvre de cristaux semblables à du sucre, mais composés uniquement de sel marin combiné avec la matière glutineuse de la plante.

Nijneï-Kamtchatsk (Bas-Kamtchatsk), sur la rivière de Kamtchatka; et *Avatcha* ou *Pétropavlofsk*, en français *Saint-Pierre et Saint-Paul*, sur le golfe d'*Avatcha*, sont des espèces de villages ayant le titre de villes et le rang de chefs-lieux d'arrondissements: le premier a 300 et le second 600 habitants. C'est du port de Pétropavlofsk que partent chaque année des vaisseaux baleiniers. *Bolcheretsk*, dont les maisons faites en troncs d'arbres et couvertes en chaume sont au nombre de 15 à 20, *Verkhné-Kamtchatsk* (Haut-Kamtchatsk) où il y a un hôpital militaire, enfin *Tighilskaïa*, la seule forteresse de la presqu'île, sont aussi de prétendues villes.

Bolcheretsk est moins important par son petit port que par l'espèce de poste aux chiens que les habitants y entretiennent, et dont ils tirent un grand profit. Ces animaux intelligents sont les seules bêtes de somme employées au Kamtchatka; ils sont préférés au renne parce qu'ils supportent mieux la fatigue. Un bon chien peut traîner jusqu'à 160 livres, et parcourir 10 à 12 lieues par jour, quelle que soit la longueur du voyage; il peut faire même le double s'il doit se reposer en arrivant. On nourrit ces chiens avec du poisson sec; ils supportent facilement la faim et la fatigue.

Le chien employé à cet usage, non seulement au Kamtchatka, mais encore dans les diverses parties de la Sibérie, par les Toungouses, les Ostiaks et les Samoyèdes, appartient à la race répandue dans tout le nord de l'Asie, et dont nous avons déjà parlé sous le nom de *canis Sibiricus*. Quatre de ces animaux attelés à un traîneau peuvent tirer avec facilité trois voyageurs avec leur bagage; quelquefois cependant les attelages sont plus nombreux. Cette race est, comme les autres, susceptible d'attachement pour le maître et pour la famille qui la nourrit; mais les chiens réservés à remplacer le cheval et le renne sont traités avec tant de rigueur, qu'ils

contractent tous les défauts de l'esclave : la duplicité, l'amour du vol, et le désir de fuir celui auquel ils appartiennent. On reconnaît ces mauvais penchants à leur regard oblique et à leur expression continuelle de méfiance. L'avantage dont jouit cet animal de franchir avec vitesse, pendant les rigueurs d'un long hiver, les montagnes, les vallées, les torrents qui gèlent rarement, sans enfoncer dans une neige qui nivelle quelquefois la montagne et le précipice, le rend d'un usage préférable, non seulement à celui du renne, qui ne peut supporter une longue fatigue, mais encore à celui du cheval le plus agile et le plus vigoureux, qu'il serait difficile de nourrir convenablement dans un pays comme le Kamtchatka : aussi les habitants de ce pays dépensent-ils souvent des sommes considérables pour se procurer des chiens qui réunissent toutes les qualités désirables. On cherche surtout pour être dressés, ceux qui présentent comme indices de ces qualités des jambes hautes, des reins larges qui annoncent la vitesse et la vigueur, un museau pointu qui indique un odorat fin, et de longues oreilles. On les dresse d'une manière toute particulière. Dès que ces animaux voient clair, on les jette dans une fosse obscure, où ils restent jusqu'à ce qu'ils soient assez vigoureux pour être mis à l'essai. Alors on les attelle avec d'autres chiens déjà dressés : l'éclat du jour, les objets nouveaux qui frappent leurs regards, les effraient, et ils partent avec une vitesse incroyable. Après cette première épreuve, on les renferme de nouveau dans leur fosse obscure, d'où on les retire à diverses reprises jusqu'à ce qu'ils soient habitués à obéir à la voix de leur conducteur, et qu'ils comprennent bien les mots suivants : *puïr, puïr* (en avant) ; *tsas* (arrête) ; *till, till* (à droite) ; *bout till* (à gauche). Bien que celui qui les dirige soit armé d'un fouet long et lourd, qui exige une grande habitude pour être manié avec dextérité, il s'en sert rarement, du moins pendant la course, parce que le chien qui a reçu un coup de fouet se jette sur son voisin et le mord ; celui-ci en fait autant à un troisième, et le désordre se met dans tout l'équipage, à tel point que les traits des harnais se mêlent, et qu'il faut perdre beaucoup de temps pour les démêler. Le fouet ne peut servir que pour infliger un châtiment individuel à l'un des chiens, et dans des cas fort rares. L'attelage est très-simple ; il consiste, dit M. Erman, en un collier formé de deux bandes de cuir de renne ou de veau marin, auxquelles sont attachés des traits qui passent entre les jambes de devant, puis se réunissent sur les épaules, où elles s'attachent à une forte courroie fixée au traîneau. Le conducteur est assis sur le devant de celui-ci, et ses jambes pendantes touchent presque la neige. Lorsqu'on forme un équipage, le point impor-

tant est d'avoir un bon chef de file : on nomme ainsi le chien placé en tête pour diriger les autres; il doit être intelligent et avoir un bon nez; quand à ces qualités il joint une grande vigueur, l'animal est d'un prix excessif. On nourrit si peu ces animaux, afin qu'ils soient légers, qu'ils sont presque toujours affamés; mais pendant la courte durée de l'été, comme ils ne sont d'aucune utilité, on les laisse en liberté : c'est alors qu'ils en profitent pour assouvir leur voracité, en se nourrissant de poissons qu'ils épient sur le bord des fleuves, et qu'ils prennent avec beaucoup d'adresse.

Si des restes de canaux et d'autres constructions, si des pierres sculptées et chargées d'inscriptions, si des tombeaux renfermant des armes et des bijoux précieux, annoncent en Sibérie l'antique existence d'un peuple plus civilisé que les naturels qu'on y remarque aujourd'hui, on peut faire la même observation pour le Kamtchatka : on trouve aux environs de Pétropavlofsk et dans d'autres parties de la péninsule, un grand nombre de digues et de constructions en maçonnerie qui semblent indiquer une population plus considérable et une civilisation plus avancée que de nos jours.

Les îles Aléoutiennes appartiennent trop évidemment à l'Amérique pour qu'on puisse approuver ceux qui les décrivent avec l'Asie; mais l'île de *Bering* et celle dite *du Cuivre* doivent suivre la description du Kamtchatka, dont elles semblent être une extension vers l'est, comme les *Kouriles* sont un prolongement de la presqu'île vers le sud-ouest. L'île *Bering* tire son nom du célèbre navigateur danois qui trouva sur cette place déserte le terme de sa vie active. Elle est inhabitée; le sol y est granitique. Le froid, sur les rivages de la mer, est peu rigoureux, et on n'y voit jamais de glaces fixes. Mais les sommets de l'intérieur, estimés par Steller à 3,000 mètres d'élévation, se couvrent de neiges éternelles[1]. L'île est dépourvue de bois et entourée de récifs. *Mednoï-Ostrov*, c'est-à-dire l'*île du Cuivre*, tire son nom du cuivre natif que l'on a trouvé sur ses côtes occidentales. Ce n'est pas la mer qui apporte ces morceaux; ils sont engagés dans le gravier qui forme la plage, et situés comme des rognons dans une espèce de filon. En 1762, le navigateur Melenski put en extraire 300 à 400 livres pesant; aujourd'hui le filon est épuisé. L'une et l'autre de ces îles sont habitées par un immense nombre d'*isatis* ou renards bleus; les loutres de mer, les vaches marines et les baleines s'y rassemblent en troupes.

Les îles Kouriles forment en quelque sorte le prolongement des montagnes du Kamtchatka; elles sont généralement d'origine volcanique. Ces

[1] *Steller* : Description topographique et physique de l'île de Bering, dans *Pallas*, nouveaux Mémoires du Nord, t. II, p. 255-301.

long archipel se divise en deux parties : les *Petites-Kouriles* qui appartiennent à la Russie, et les *Grandes-Kouriles* qui dépendent du Japon. Nous ne parlerons ici que des premières. Elles sont au nombre de 26 à 28 dont nous ne citerons que les plus remarquables. L'île d'*Alaïd* ou d'*Alaïte* en dépend, mais ce n'est qu'un volcan. *Choumchou*, la plus septentrionale, a 8 lieues de long et 3 de large ; ses montagnes renferment des mines d'argent ; ses habitants ne paraissent être qu'au nombre de 50. *Paromouchir*[1], longue de 25 lieues et large de 6 à 8, renferme des montagnes couvertes de neiges éternelles et que l'on dit riches en métaux précieux, un grand nombre de lacs, beaucoup de loups et de renards, une innombrable quantité de rats, et une centaine d'habitants. *Onékotan*[2] a 12 à 15 lieues de longueur, on y voit trois volcans aujourd'hui inactifs. *Kharamakotan*, trois fois moins grande, possède aussi un volcan ; elle est inhabitée. *Simousir* a 16 lieues de longueur ; l'un de ses sommets les plus élevés a été appelé par La Pérouse le pic Prévost. Au sud, elle est séparée, par le détroit de la Boussole, de l'île d'*Ouroup* ou d'*Alexandre* : celle-ci a 25 lieues de longueur sur 5 de largeur ; ses montagnes renferment des métaux, ses vallées de belles prairies et des ruisseaux limpides. Elle paraît appartenir depuis peu d'années à la Russie. Les autres îles sont celles de *Chirinki*, *Mokonrouski*, *Chiachkotan*, *Tchirinkotan*, *Rachan*, *Ketoï*, etc. Les écueils qui entourent ces îles les rendent d'un abord difficile : elles sont exposées à de fréquents et violents tremblements de terre ; le climat y est plus rigoureux que dans beaucoup d'autres îles situées sous la même latitude ; il y règne des brouillards presque continuels ; la végétation y est rabougrie, surtout dans les plus septentrionales ; mais le règne animal y est très-varié : ce sont les mêmes espèces d'animaux à fourrures précieuses que l'on trouve sur le continent.

Les habitants de ces îles et des plus méridionales portent le nom de *Kouriles* ou *Kouriliens*, mais ils se donnent celui d'*Aïnos*. Ils paraissent appartenir à une race particulière : ils ont le front bas et plat, le nez droit, le teint d'un brun foncé ou presque noir, la barbe et les sourcils tellement épais que leur visage est presque entièrement caché par cette grande quantité de poils qui d'ailleurs sur les autres parties du corps ne sont pas moins abondants. Quelques femmes sont aussi velues que les hommes. Leur taille est de 1 mètre 67 cent. à 1 mètre 72 cent. ; leurs membres sont fortement proportionnés ; les femmes sont plus laides que les hommes, et ceux-ci sont polygames et très-jaloux des étrangers. Le trait principal de

[1] *Chir* ou *siri* signifie *île* dans la langue kourile.

[2] *Kotan* en kourile signifie *pays*.

leur caractère est la bonté; jamais ils ne se querellent, jamais leurs peuplades ne sont en guerre l'une contre l'autre. Ils ont peu de courage et préfèrent se donner la mort que de souffrir : aussi le suicide est-il fréquent parmi eux. Leur langue n'a rien de commun avec celle des Kamtchadales, bien que plusieurs d'entre eux habitent la pointe méridionale du Kamtchatka; elle est agréable et cadencée. Leurs habitations, faites en terre et en bois, sont tenues très-proprement. En hiver, ils s'habillent de peaux de phoques ou de chiens; ils marchent nu-pieds sur la neige; en été, ils ont des habits en toile faite d'écorce d'arbre filée. Rarement ils ont la tête couverte. Leur industrie se borne à la chasse, à la pêche et à la construction de leurs bateaux. Ils échangent avec les Japonais et les Chinois ou les Russes les produits de leur chasse ou de leur pêche.

La Sibérie, dont nous terminons ici la description générale et particulière, offre un vaste champ aux projets de la politique, aux spéculations du négociant et aux méditations du philosophe. La Russie tire plus d'un avantage capital de la possession de ce tiers de l'Asie : ses provinces européennes garanties d'une attaque de ce côté; plusieurs millions de bénéfice net sur les mines; une communication commerciale avec la Chine, avec l'Amérique; tels sont les fruits qu'elle retire de la conquête d'un simple Kosaque. Iermak Timofeyef est, nous le répétons, le Cortez du monde hyperboréen.

D'après des données qui ne peuvent être qu'approximatives, les huit grandes divisions de la Sibérie comptent environ 2,917,000 habitants; et en y comprenant toute la population comprise dans ses limites naturelles, c'est-à-dire les parties des gouvernements de Perm et d'Orenbourg qui appartiennent à l'Asie, on aurait à peine pour une superficie de 670,000 lieues carrées, 2,937,000 individus.

Le commerce de la Sibérie est d'autant plus lucratif pour les négociants russes de Moscou, qu'aucune nation étrangère n'en partage le bénéfice. Les grands fleuves de ce pays, l'Obi, l'Ieniseï et la Lena, et leurs rivières tributaires, se rapprochent et s'éloignent tellement à propos, que les marchandises peuvent être transportées presque entièrement par eau depuis Kiakhta jusque dans la Russie d'Europe. Ce trajet demande trois ans, c'est-à-dire trois étés de courte durée. La route par terre exige un an entier. En 1790, les frais de transport, depuis Kiakhta jusqu'à Pétersbourg, étaient, par la voie de terre, de 6 roubles pour chaque poud, et par eau, de 4 roubles seulement.

Tobolsk est l'entrepôt principal des marchandises qui arrivent d'Europe, et de celles de Sibérie et de la Chine, dont la plus grande partie est trans-

portée en Russie dans l'hiver, par le moyen de traîneaux. Les caravanes de Kalmouks qui arrivent à Tobolsk pendant l'hiver, y apportent en retour des vivres, et quelquefois de l'or et de l'argent; elles en rapportent différentes sortes de marchandises de cuivre et de fer. Les Boukhares, qui y viennent aussi dans la même saison, y apportent des peaux d'agneaux frisées, des étoffes de coton de Boukharie, des étoffes de soie des Indes, et quelquefois des pierres précieuses. Tobolsk est l'entrepôt des pelleteries destinées pour la couronne.

Les autres places importantes pour le commerce de pelleteries sont : Tomsk, surtout pour la vente aux Kalmouks ou Éleuthes et aux Mongols; Krasnoïarsk, Ieniseïsk, Touroukhansk, et dans l'est de la Sibérie, Iakoutsk; ces trois dernières principalement pour l'achat.

Irkoutsk mérite la préférence sur toutes les places de la Sibérie, par rapport à l'activité et à l'étendue de son négoce. Sa position avantageuse lui ouvre trois routes de commerce; savoir, celle de Kiakhta, celle de la Sibérie orientale et du Kamtchatka, et enfin celle de la Sibérie occidentale et de la Russie. Dans les autres villes, c'est un commerce d'entrepôt; ici, c'est un négoce actif. Le trafic avec la Chine est en grande partie dans les mains des négociants d'Irkoutsk, dont la plupart entretiennent des boutiques et des facteurs à Kiakhta. C'est aussi d'Irkoutsk que la plupart des voyages de mer aux îles de l'océan Oriental et de la côte de l'Amérique sont entrepris par les négociants qui s'associent pour cet effet. Ce commerce russo-américain mettra un jour le cabinet de Saint-Pétersbourg en contact avec le Canada anglais et les Etats-Unis. Il devient désormais nécessaire pour la Russie, qui, sans l'Amérique, ne pourrait fournir assez de pelleteries au marché de Kïakhta, où elle achète les thés, les nankins et les soieries, devenus des objets de nécessité pour les habitants de la Sibérie. Tout le beau sexe, jusqu'aux femmes des Kosaques, prend du thé, et s'habille de tissus de la Chine. Le rusé marchand chinois commence pourtant à rechercher, outre les hermines et le *petit-gris,* des draps, des glaces, et quelques autres produits de l'industrie européenne. Ce commerce se fait en partie par échange et en partie au comptant : la balance contre la Russie a été de plus de 4 millions dans ces dernières années, désavantage purement nominal; car ne vaut-il pas mieux acheter le thé et le nankin de première main, en faisant gagner aux voituriers et aux bateliers de Sibérie les frais du transport, que de prendre ces marchandises chez les peuples navigateurs de l'Europe? La Russie pourrait d'ailleurs produire elle-même une grande partie des objets d'échange dont elle aurait besoin pour rétablir la balance.

TABLEAU statistique de la Sibérie, d'après les documents les plus **récents.**

Superficie en lieues carrées. . . . . 670,000?
Population absolue. . . . . 2,937,000 hab.
Population par lieue carrée. . . . . 4 —

	DIVISIONS.	SUPERFICIE EN LIEUES CARRÉES.	POPULATION ABSOLUE.	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE.	VILLES PRINCIPALES.	POPULATION.
SIBÉRIE OCCIDENTALE.	Gouvernement de *Tobolsk*.	80,000	890,000	11	Tobolsk	25,000
					Tara	3 000
					Ichim.	3 000
					Kourgan.	3 000
					Ialoutorofsk.	2.000
					Tioumène.	10,000
					Tourinsk.	6 000
					Sourgout.	2,000
					Bérézof.	2,000
	Gouvernement de *Tomsk*.	41,000	520,000	12	Tomsk.	11,000
					Kaïnsk.	3,000
					Barnaoul.	16.000
					Kolyvan.	4,000
					Narym.	2.000
					Kouznetsk.	4,000
					Sousounsk.	2,000
					Tcharychsk.	2,000
	Province d'*Omsk*. . . . . Aujourd'hui subdivision du gouvernement de Tomsk.	33,000	60,000	2	Omsk.	8,000
					Petropavlofsk. . . .	4 000
					Semipolatinsk. . . .	4,000
					Oust-Kamenogorsk.	2,000
SIBÉRIE ORIENTALE.	Gouvernement d'*Iénisséisk*.	220,000	280,000	1	Ienisseisk.	6.000
					Kran noïarsk. . . .	7,000
					Kaïnsk.	1,000
					Atchinsk.	1,000
					Touroukhansk. . . .	
	Gouvernement d'*Irkoutsk*.	63,000	930,000	14	Irkoutsk.	30.000
					Selenghinsk.	3,000
					Kiakhta	2,000
					Nijni-Oudinsk. . . .	2 000
					Nertchinsk.	4.000
					Kirensk.	1,000
	Province d'*Iakhoutsk*. . . .	184,000	217,000	1	Iakoutsk	7,000
					Viliouïsk.	500
					Vitimskoï.	600
					Verkhoïansk. . . .	500
	District d'*Okhotsk*. . . . . Avec le pays des Tchoutkchis.	22,500	12,000	0.8	Okhotsk.	2,000
					Ijiguinsk.	600
	Gouvern. du *Kamtchatka*.	25,000	8,000	0,4	Petropavlofsk. . . .	600
					Nijni-Kamtchatsk. .	300

Dans la population et la superficie totale, nous comprenons les parties des gouvernements de Perm et d'Orenbourg qui dépendent de la Sibérie. Mais il n'en est pas de même dans le tableau détaillé des divisions administratives.

TABLEAU synoptique des provinces et des nations de la Sibérie.

DIVISIONS.	CULTURES.	HABITANTS.	POPULATION PAR MILLE CARRÉ DE 15 AU DEGRÉ
A. SIBÉRIE OCCIDENTALE.			
(Gouvernement de PERM).			
Arrond. d'*Iekaterinebourg*.	Mines Forêts. Quelques grains.	*Russes. Allem. Permiens*	212
— de *Chadrinnsk*. .	Agriculture.	Idem.	
— de *Kamouischlof*. .	*Idem*	Idem.	
— d'*Irbite*.	Agriculture Pâturages. Vergers	*Russes. Permiens*. . . .	
— de *Verkhotourié*. .	Culture faible. Forêts. Mines. .	*Russes. Vogouls*.	
(Gouvernem. d'ORENBOURG).			
Arrondissement de *Troïzk*.	Paturages. Forêts.	*Russes. Bachkirs*. . . .	185
(Gouvernement de TOBOLSK).			
1. Arrond. de *Tobolsk*. . . .	Seigle, orge, avoine sur la lisière méridionale.	*Russes Kosaques. Allemands. Suédois Tatars Vogouls Ostiaks. Samoyèdes*.	34
2. — de *Tioumène*. . . .	Orge. avoine. peu de légumes, point de fruits.		
3. — de *Tourinnsk*. . . .	Seigle, orge, avoine, dans la plaine et au sud.		
4. — d'*Ialoutorofsk*. . . .	Seigle, orge. pâturages. . . .		
5. — de *Kourgan*. . . .	Blé, bois, fruits, pâturages. . .		
6. — d'*Ichim*.	Blé, prairies.		
7. — de *Tura*.	Orge, seigle, sarrasin, pâturages.		
8. — de *Bérézof*.	Forêts; point de bestiaux; rennes, ours, martres zibelines.		
(Province d'OMSK).			
1. Arrond. d'*Omsk*.	Orge, millet, seigle, chanvre. .	*Russes. Kosaques. Barabintzi. Kirghiz*. . .	4
2. — de *Petropavlofsk*. .	*Idem*, pâturages.		
3. — de *Semipolatinsk*. .	*Idem, idem*, mines, lacs salés.		
(Gouvernement de TOMSK).			
1. Arrond. de *Tomsk*. . . .	Seigle, orge, avoine, etc. . . .	*Russes. Kosaques Tatars. Barabintzi Ostiaks d'Obi. Téléoutes Birioukes. Abintzi. Boukhares*.	23
2. — de *Kaïnsk*.	Pâturages, grains, pêche. . . .		
3. — de *Kouznetzk*. . . .	Pâturages, blé, mines. . . .		
4. — de *Tcharychsk*. . .	*Idem*.		
5. — de *Barnaoul*. . . .	*Idem*.		
B. SIBÉRIE ORIENTALE.			
(Gouvernement d'IENISEISK).			
1. Arrond. de *Krasnoyarsk*.	Pâturages, seigle, orge, froment.	*Russes. Kosaques. Iakoutes. Toungouses. Samoyèdes Katchinzi. Beltires*.	4
2. — d'*Atchinsk*.	*Idem*.		
3. — de *Ieniseisk*. . . .	Presque aucune culture. . . .		
4. — de *Kansk*.	Pâturages, seigle, orge, froment.		
(Gouvernement d'IRKOUTSK).			
1. Arrond. d'*Irkoutsk*. . . .	Seigle, froment. avoine.	*Russes Kosaques Allemands. Polonais Bouriaites. Toungouses. Boukhares*.	27
2. — de *Nijneï-Oudinsk*	Presque aucune culture.		
3. — de *Verkhné-Oudinsk*	Seigle, froment, avoine, millet, sarrasin, chanvre.		
4. — de *Nertchinsk*. . .	Sol montagneux Peu de seigle, de froment, d'orge, de chanvre.		
5. — de *Kirennsk*. . . .	Seigle, froment, orge Sol excellent, climat contraire. . .		

DIVISIONS.	CULTURES.	HABITANTS.	POPULATION PAR MILLE CARRÉ DE 15 AU DEGRÉ.
(Province d'IAKOUTSK).			
1. Arrond. d'*Iakoutsk*. . . .	Peu d'orge. Chasse, pêche. . . .	Russes. Kosaques. Iakoutes. Toungouses. Samoyèdes. Ioukaghirs.	2
2. — d'*Olekminsk*. . . .	*Idem. idem*, troupeaux de rennes.		
3. — de *Viliouïsk* . . .	*Idem, idem, idem*. . .		
4. — de *Verkhoïansk*. .	*Idem, idem, idem*. . .		
5. — de *Srednekolimsk*.	Presque aucune culture.		
(District d'OKHOTSK).			
1. Arrond. d'*Okhotsk*. . . .	Presque point de culture. La pomme de terre y réussit mal.	Russes. Kosaques. Koriaikes. Toungouses. Lamoutes.	1
2. — d'*Ijichinsk*.	Pommes de terre naines, cresson. Troupeaux de rennes. .		
(Pays des TCHOUKTCHIS). . .	Point de culture. Pêche et chasse	Tchoukichi. Koriaikes. .	1
(District de KAMTCHATKA).			
1. Arrond. de *Pétropavlofsk*	Essais de culture assez satisfaisants.	Russes. Kosaques. Kamtchadales. Aïnos ou Kouriliens.	1
2. — de *Nijneï-Kamtchatsk*	Point de culture. Pâturages. Troupeaux de rennes.		

TABLEAU chronologique des découvertes faites en Sibérie.

ANNÉES.

1242. — *Scheiban* conduit les Tatars en Sibérie, et y fonde le *khanat* de *Sibir* ou *Toura*.

1246. — *Carpini* nomme les Samoyèdes parmi les peuples conquis par les Mongols.

1558. — *Strogonoff* commerce en Sibérie.

1563. — *Ivane Vassiliévitsch* insère le nom de Sibérie dans le titre des tzars russes.

1580. — *Iermak Timofeyef* envahit, à la tête d'une troupe de Kosaques, le khanat de Sibir ou la Sibérie occidentale.

1584. — Les Russes abandonnent la Sibérie.

1587. — Ils bâtissent Tobolsk.

1598. — La mort de *Koutchoum-Khan* met un terme à la résistance de Tatars.

1604. — La ville de Tomsk est fondée.

1618. — Ieniseïsk et Kouznetzk sont bâties.

1621. — *Cyprian*, métropolitain de Tobolsk, publie une description de la Sibérie.

1636. — Des bâtiments russes descendent la Lena, et côtoient les bords de la mer Glaciale.

1639. — *Dimitreï Kopilof* atteint les rivages de l'Océan oriental.

1646. — *Bomychlan*, allant de Kovyma à Anadyr, double le cap Tchoukotzkoï ou Oriental.

1648. — *Deschnef*, autre Kosaque, fait le même voyage.

1648-58. — Irkoutsk, Iakoutsk et Nertchinsk sont bâties.

1690. — Le Kamtchatka est connu à Iakoutsk.

ANNÉES.

1695. — Première expédition russe au Kamtchatka.

1706. — La pointe méridionale du Kamtchatka est atteinte.

1711-1724. — Des marchands d'Iakoutsk visitent des îles et des terres au nord des embouchures de la Lena et de l'Iana.

1720-26. — *D. Messerschmidt* [1] voyage en Sibérie jusqu'à Touroukhansk au nord, et jusqu'à Nertchinsk à l'est.

1721. — *Strahlenberg* [2] voyage jusqu'au Ieniseï.

1727. — *Bering* [3] remonte la côte orientale jusqu'au 67e degré 18 minutes, et double ainsi le cap Tchoukotzkoï ou Oriental; il n'aperçoit point l'Amérique.

1733. — *Bering, Delisle de la Croyère* [4], *Muller* et *Gmelin* partent pour une grande expédition.

1733-43. — *Gmelin* [5], botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'à Iakoutsk et Kirensk à l'est, Touroukhansk au nord, Nertchinsk et Sayanskoï-Ostrog au sud. *Muller* [6] et *Fischer* [7] font le même voyage en qualité d'historiens et d'antiquaires.

1738. — Le lieutenant *Ovzine* navigue de l'Obi au Ieniseï.

1738. — Le lieutenant *Laptief* suit par *terre* la côte du Ieniseï à la Lena.

1739-40. — Le même navigue depuis la Lena jusqu'à la Kovyma.

1740. — *Steller* [8], naturaliste, arrive au Kamtchatka; il y passe l'année 1743.

1760. — L'Académie des sciences envoie des *questions* à tous les gouverneurs, etc.

1760. — *Pleisner,* courlandais, commandant d'Okhotsk, constate, par diverses recherches, que le pays des Tchoukotches est une presqu'île séparée de l'Amérique par un détroit où il y a deux îles.

1764. — *Sind,* lieutenant de vaisseau russe, examine le détroit de Bering et la côte voisine de l'Amérique. — Un bâtiment marchand va de Kovyma à Anadyr.

1765. — *Laxmann* [9], minéralogiste et botaniste, parcourt la Sibérie jusqu'au nord du Kamtchatka.

1768-1774. — *Pallas* [10] fait son grand voyage; il passe les années 1770-73 en Sibérie : il a été jusqu'en Daourie. *Souyef,* son adjoint, visite l'Obdorie.

1771. — Nicolas *Rytschof,* capitaine russe, et *Bardanes,* Illyrien savant, accompagnant un détachement russe, parcourent la steppe des Kirghiz.

1771-1772. — *Falk* [11], botaniste profond, voyage en Sibérie. Ses papiers ont été publiés en 1785 par *Georgi.*

[1] *Daniel Messerschmidt*, dantzickois, mort dans la dernière misère à Pétersbourg 1735. Ses nombreux papiers, conservés dans les archives de l'Académie, ont été extraits par ses successeurs.

[2] *Tobbert*, capitaine suédois, anobli sous le nom de *Strahlenberg,* auteur de l'ouvrage intitulé l'*Asie septentrionale et orientale*, 1730.

[3] *Vitus Bering*, danois, né à Horsens en Jutland, mort en 1741, dans l'île qui porte son nom.

[4] *Louis Delisle de la Croyère*, géographe et astronome français, mort en 1741, sur la côte de l'Amérique.

[5] *Jean-Georges Gmelin*, né en 1709, à Tubingue en Souabe, mort au même endroit en 1775, auteur de la *Flora Sibirica*, oncle de *Samuel Gmelin*, le voyageur en Perse, etc., mort en 1774.

[6] *Muller*, né dans le cercle de Westphalie, mort à Moscou en 1784, historiographe, conseiller d'Etat, etc.

[7] *Fischer*, livonien, à ce qu'il paraît, mort en 1771, académicien à Pétersbourg.

[8] *Georges-Guillaume Steller*, de la Franconie, mort dans la misère en 1775 ; auteur de la Description du Kamtchatka (1774), dont le manuscrit avait servi à Krachenninikoff. Les *MSS.* de Steller, savoir : *Syllabe plantarum Tobolensium, Flora kamtchatika, Ornithologia Sibirica, Ichthyologia Sibirica*, conservés auprès de l'Académie de Pétersbourg, ont été extraits par d'autres voyageurs.

[9] *Eric Laxman*, suédois de la Finlande, pasteur, ensuite académicien, puis conseiller des mines, chevalier, etc., mort en 1796. On regrette extrêmement qu'il ait si peu écrit.

[10] *Pierre-Simon Pallas*, de Berlin, membre associé de l'Institut, etc.

[11] *Jean-Pierre Falh*, suédois, élève de Linnæus, savant respectable, victime des intrigues et de la jalousie ; il se tua d'un coup de pistolet, en 1774, le 31 mars.

ANNÉES.

1772. — *Georgi*[1], collègue de *Falk,* examine en détail le lac de Baïkal, les monts de Daourie, l'Oural, etc.

1775. — *Liakhof* et *Chvoïnof* visitent plusieurs îles au nord du cap Sviatoï.

1787. — *Billings,* anglais, tente en vain d'aller de Kovyma, par le détroit de Bering, à Anadyr.

1791-93. — Le même navigue dans les mers qui baignent le Kamtchatka[2].

1790-95. — *Sievers*[3], botaniste et apothicaire, voyage dans les montagnes méridionales de la Sibérie.

1804. — Expéditions de Krusenstern, Langsdor, Tilésius, etc.

1809. — Découverte de la plus orientale des îles de la Nouvelle-Sibérie, par *Hedenstrom.*

N. B. Ce Tableau ne comprend ni les voyages aux îles Aléoutiennes, ni ceux aux îles Kouriles et Ieso, ni ceux au Spitzberg; on trouvera ces parties traitées dans les endroits convenables. On a extrait ce Tableau de *Fischer,* Histoire de la Sibérie; *Muller,* Recueil pour servir à l'Histoire de Russie; *Georgi,* etc.

[1] *Jean-Gottlob Georgi*, de la Poméranie suédoise, auteur de la meilleure Statistique de la Russie.

[2] *Sauuer,* allemand, et *Sarytscheff,* russe, ont recueilli des relations de cette expédition mal dirigée.

[3] *Sievers,* allemand, est encore une victime ; il prit du poison. Pallas a publié ses plantes en partie.

TABLEAU des positions géographiques de la Sibérie, observées astronomiquement.

NOMS DES LIEUX.	LONGITUD. E			LATITUDES N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Abakansk	91	35	0	54	7	0	*Messerschmidt*, Eph. géograp., XVI.
Argoun, rivière d' (sa sortie du lac Dolaï)	. . .	. . .	. . .	49	17	0	*Idem, ibid.*
Avatcha ou *Petropavlofsk*	156	26	30	52	51	45	Connaissance des temps.
Atchinsk	87	20	0	56	22	0	Vsevolojsky.
Aklansk	156	5	0	64	25	0	*Idem.*
Barnaoul	81	6	45	53	20	0	Calendrier de Pétersbourg, publié par l'Acad. des sciences.
Bérézof	64	55	0	63	36	14	*Idem.*
Bolcheretzkoï	154	30	0	51	54	30	Connaissance des Temps.
Büsk	83	53	0	53	0	0	Vsevolojsky.
Bargouzine	107	22	0	53	42	0	*Idem.*
Cap *Kamtchatka*	159	40	0	55	55	0	*La Pérouse.*
— *Olioutorskoï*	166	55	0	59	48	0	*Idem.*
— *Tchoukotskoï* du N.	187	56	0	66	5	30	Calendrier de Pétersbourg.
— *Tchoukotskoï* du S.	184	9	0	64	14	30	*Idem.*
— *Saint-Thaddé*	167	45	0	62	50	0	Connaissance des Temps.
Iekaterinebourg	58	20	0	56	50	38	Tableau d'observations annexé à la Carte de Russie, en 12 feuilles
Idem.	58	30	0	56	50	15	Connaissance des Temps.
Iakoutsk	127	22	15	62	1	50	*Idem.*
Idem.	127	23	45	(*Idem*)			Calendrier de Pétersbourg.
Ieniseïsk	89	38	30	58	27	17	*Idem.*
Irkoutsk	101	51	18	52	16	41	*Idem*
Idem.	102	13	30	52	18	15	Connaissance des Temps.
Ichim	67	4	0	56	3	0	Vsevolojsky.
Ijighinsk	157	10	0	63	6	0	*Idem.*
Ilimsk	. . .	. . .	. . .	56	33	0	*Idem.*
Iamichevskaïa	71	44	30	51	53	6	*Idem.*
Ialoutorovsk	63	44	0	56	38	0	Auteurs.
Idem.	63	59	0	59	23	0	Vsevolojsky.
Jigansk	120	3	0	66	48	0	*Idem.*
Kaïnsk	75	15	0	56	6	0	*Idem.*
Kiakhta	104	23	0	35	15	0	*Idem.*

NOMS DES LIEUX.	LONGITUD. E.			LATITUDES N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Kirensk.	105	42	45	57	47	0	Connaissance des Temps.
Kolyvan.	. . .	. . .	. . .	51	19	23	Calendrier de Pétersbourg.
Kovyma (Basse-).	160	58	0	68	18	0	Connaissance des Temps.
Krasnoïarsk.	109	37	31	56	1	2	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	. . .	. . .	. . .	56	9	30	*Messerschmidt*, Eph. géograph.
Kouznetzk.	84	48	0	54	0	0	Auteurs.
Lena (Embouchure).	124	37	45	71	30	0	Billings.
Narym.	. . .	. . .	. . .	58	54	0	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	78	58	0	59	13	0	Vsevolojsky.
Nijneï-Oudinsk.	96	41	31	54	55	22	Calendrier de Pétersbourg.
Nertchinsk.	. . .	. . .	. . .	51	56	0	*Idem.*
Idem.	. . .	. . .	. . .	51	57	0	*Messerschmidt*, Eph. géograph.
Okhotsk.	140	52	30	59	20	10	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	140	53	30	(*Idem.*)			Connaissance des Temps.
Olekminsk.	117	14	30	60	22	0	Calendrier de Pétersbourg.
Omsk (fort d').	. . .	. . .	. . .	54	58	5	*Idem.*
Idem.	71	2	0	54	57	0	Auteurs.
Idem.	. . .	. . .	. . .	54	59	17	Hansteen.
Idem.	71	40	0	54	58	5	Vsevolojsky.
Oudskoï-Ostrog.	. . .	. . .	. . .	55	18	0	*Idem.*
Oust Kamenogorsk.	80	20	0	49	56	15	Humboldt.
Povorotnoï (Cap).	156	27	55	52	23	25	Krusenstern.
Saianskoï-Ostrog	. . .	. . .	. . .	53	10	0	*Messerschmidt*, Eph. géograph.
Selenginsk.	104	18	30	51	6	6	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	104	12	15	(*Idem.*)			Eph. géograph., XVI,
Schipounskoï (Cap)	157	42	45	53	9	0	Billings.
Idem.	157	29	45	53	6	0	Krusenstern.
Semipalatinsk.	77	25	0	50	29	45	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	77	13	42	50	23	52	Humboldt.
Smeïnogorskaïa (fort de) ou *Schlangenberg*.	79	49	30	51	9	25	Tableau de la Carte de Russie.
Sourgoute.	. . .	. . .	. . .	61	16	0	Calendrier de Pétersbourg.
Idem	70	45	0	61	25	0	Vsevolojsky.
Sviatoï (Cap).	138	9	45	71	10	0	Tuckay.
Tchoukotskoï (Cap).	175	51	0	64	14	30	Connaissance des Temps.
Tobolsk.	66	5	0	58	12	30	*Idem.*
Idem.	65	45	43	58	11	43	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	65	45	44	58	11	48	Tableau de la Carte de Russie.
Idem.	65	40	0	58	11	42	Vsevolojsky.
Idem.	64	58	55	58	12	20	Billings.
Tomsk.	82	39	30	56	30	0	Connaissance des Temps.
Idem.	82	49	36	56	29	39	Calendrier de Pétersbourg.
Idem.	82	42	45	56	59	38	Billings.
Tourinsk.	61	25	0	57	56	0	Vsevolojsky.
Touroukhansk.	. . .	. . .	. . .	66	0	0	*Idem.*
Tioumen.	63	10	0	57	0	0	*Idem.*
Tonra.	71	45	3	56	54	31	Auteurs.
Verkhné-Oudinsk.	104	50	0	51	28	0	Vsevolojsky.
Verkhotourié.	. . .	. . .	. . .	58	50	15	*Idem.*
Zachiversk.	139	49	45	66	30	0	Billings.
Idem.	136	0	0	67	30	0	Vsevolojsky.

LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Première section. — La Petite-Boukharie ou Turkestan chinois, appelé aussi *Thian-chan-nan-lou*, et la Kalmoukie ou Dzoungarie, nommée *Thian-chan-pe-lou*.

Nous revenons des extrémités septentrionales de l'Asie pour nous hasarder dans les zones centrales, zones que la géographie ne connaît que

par de vagues traditions ou par des relations la plupart surannées : celles-là ne servent souvent qu'à doubler les ténèbres dans lesquelles nous errons ; celles-ci ne fournissent que des clartés trompeuses ; car, depuis les treizième, quatorzième et quinzièmes siècles, où l'on parcourut librement ces contrées, aujourd'hui fermées au voyageur européen, combien de villes ont dû disparaître ! combien de nations s'éteindre ! combien de champs se couvrir de ronces ! combien de déserts se revêtir des dons de la culture ! Aussi l'analyse des relations de Carpin, de Rubruquis, de Marco-Polo, de Pegoletti, de Haïton, figure-t-elle déjà dans le tableau que nous avons tracé de la *Géographie du moyen âge*. Ce ne sera qu'avec circonspection, et faute de meilleurs matériaux, que nous adopterons quelques traits de ces relations. Cependant les considérations que M. Humboldt a publiées sur les montagnes de l'Asie centrale nous seront d'un grand secours pour la géographie physique de cette vaste région ; les voyages de Macartney, d'Amherst, de Timkovski, de Dubois, de Jancigny, les travaux des missionnaires, et surtout les savants mémoires d'Abel Rémusat, et de M. Klaproth, nous serviront de guides dans nos descriptions géographiques.

La partie centrale de l'Asie, dont nous détachons le Tibet, renferme quatre divisions géographiques, la *Mongolie* propre, au nord de la Chine ; la *Kalmoukie* ou la *Dzoungarie*, à l'ouest de la Mongolie ; la *Petite-Boukharie*, appelée par quelques géographes le *Turkestan oriental*, et plus exactement le *Turkestan chinois*, ou mieux encore le *Thian chan-nan-lou*, à l'est de la Grande-Boukharie et au nord de Kachemir ; enfin au milieu de ces contrées, le *désert de Cobi* avec ses oasis.

Une lisière de la Dzoungarie et de la Petite-Boukharie fut comprise dans la *Scythie au delà de l'Imaus*, connue des anciens. Le cours des rivières, et peut-être la vue du lac Balkhach, firent supposer l'Océan septentrional comme très-voisin ; et le nom mongol de *Daba*, qui signifie montagne en général, fut appliqué au prétendu promontoire *Tabis*, censé terminer l'Asie au nord-est environ dans le pays des Ouigours. La *Sérique* des anciens embrassait, ainsi que nous l'avons démontré [1], les parties occidentales du Tibet, le Serinagor, le Kachemir, le Petit-Tibet, et peut-être une lisière de la petite Boukharie. Ce nom, connu encore d'Ammien-Marcellin, dans le quatrième siècle, disparaît dans le cinquième. Moïse de Khorène connaît, à la vérité, une ville de *Syrrhia* qui est la *Sera metropolis ;* mais il donne au pays dont elle était capitale le nom de *Djenia* ou *Djenistan* [2]. Il semble

[1] Voyez Ier volume.
[2] *Mos. Chor. :* Histor. Armen.

comprendre sous ce nom l'Asie centrale, et spécialement la Petite-Boukharie; il place plus à l'orient le pays de *Sena* ou la Chine. Est-ce que la dénomination de *Djenia* rappellerait une ancienne conquête de ces contrées par les Chinois? ou ce nom signifie-t il pays des génies, des dieux, comme celui de Sérique peut dénoter en sanskrit pays du bonheur? Nous l'ignorons. Il paraît que, six siècles plus tard, ces pays étaient souvent désignés sous le nom général de *Cathaya*, ou proprement *Kathay* ou *Kitay*, et que l'on y distinguait le Kitay *blanc* ou libre, du Kitay *noir* ou tributaire [1]. On ignore si ce mot était le nom propre de la Chine septentrionale, ou bien une appellation dérivée d'un terme tatar signifiant montagnes désertes. Quoiqu'il en soit, le Kathay joua un grand rôle dans la géographie depuis le treizième jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Il est certain que ce nom embrassait principalement le nord de la Chine, longtemps constitué en monarchie particulière; mais il s'étendait probablement en même temps sur une partie de la Mongolie et du Tangout. L'acception du nom de *Kara-Kathay*, ou Kitaï tributaire, a dû varier avec le sort des armes.

Une dénomination plus vague encore a longtemps embrassé sur les cartes géographiques non-seulement la zone centrale de l'Asie, mais même tout le nord et l'est de cette partie du monde; c'est celle de *Tatarie*, avec ses divisions. On la donna, dans les treizième et quatorzième siècles, à tout l'empire des Mongols, sous Djenghiz-Khan, et à celui des Tatars, sous Tamerlan. Pendant le démembrement de cette dernière monarchie, un descendant de Djenghiz-Khan, appelé *Isan-Boga-Khan*, fonda un Etat particulier dans la Petite-Boukharie, dont Bichbaligh et ensuite Kachghar furent les capitales. Vers le même temps, les quatre tribus confédérées des Kalmouks [2], que les Européens appellent *Eleuthes*, reprirent leur ancienne indépendance, et se donnèrent un souverain décoré du titre de *kontaich* ou *Khan-taidcha*. A la même époque, la puissance des Mongols dans la Chine s'écroula; les descendants de Djenghiz-Khan se retirèrent à Karakoroum; et cet endroit, capitale de l'Asie entière sous Djenghiz-Khan, ne fut plus que le chef-lieu de la horde de *Khalkha*. Bientôt, s'étant divisés entre eux, tous les Mongols devinrent peu à peu tributaires des Chinois, et ensuite des Mandchoux, nouveaux maîtres de la Chine. La Russie, qui avait détruit

[1] *And. Muller :* Disquisitio geograph. et histor. de Cathayâ (Berlin, 1670). Comp. *Hyde*, Syntagma dissert., I. Itin, mund., p. 31.
[2] *Derben Oerœt.*, i. e. les quatre frères.

les royaumes tatars d'Astrakhan, de Kazan et de Sibérie, soumit aux environs du lac Baïkal quelques tribus mongoles. Ces diverses révolutions produisirent dans la géographie la fameuse distinction entre la *Tatarie moscovite* ou *russienne,* comprenant Astrakhan, Kazan et la Sibérie; la *Tatarie chinoise* composée des pays des Mongols et des Mandchoux; enfin, la *Tatarie indépendante,* formée des États de la Grande et de la Petite-Boukharie, de celui des Kalmouks-Éleuthes, des Kirghiz et des Turcomans. Cette triple division, aujourd'hui entièrement rejetée, était déjà dérangée il y a un demi-siècle, Les Kalmouks, qui en 1683 avaient fait la conquête de la Petite-Boukharie, et s'étaient rendus redoutables à la Chine et à la Russie, éprouvèrent, après un demi-siècle de puissance et de gloire, tous les fléaux de la guerre civile. Les Chinois, employant contre eux les armes des Mongols, les soumirent, et les tiennent encore sous le joug. La *Tatarie chinoise* s'étendrait donc aujourd'hui sur tout le centre de l'Asie; mais il est plus convenable de bannir ce terme absurde.

Nous avons déjà tracé les chaînes de montagnes qui circonscrivent la région que nous allons parcourir; dans un tableau général nous avons énuméré ses principaux végétaux et les animaux qui errent dans ses vallées et dans ses déserts; un mot suffira pour en peindre le climat, avant de passer à la description spéciale de chacun des pays qui en font partie.

Toutes les relations s'accordent à représenter le froid comme étant plus rigoureux dans le centre de l'Asie, que la latitude ne devrait le faire supposer. La cause en est probablement due, non pas, comme on l'a cru, à l'élévation du sol, qui jusque dans ces derniers temps a été fort exagérée, mais surtout aux neiges qui couronnent les hautes cimes des montagnes, et à l'abondance du sulfate et du carbonate de soude dont la terre est imprégnée. La Pérouse trouva les côtes du pays des Mandchoux, sous la latitude de 49 degrés, couvertes de neige au mois d'août. Les ambassadeurs de *Scharockh* virent en Kalmoukie la terre gelée à cinq centimètres de profondeur au solstice d'été même[1]. Cependant il se trouve dans l'intérieur quelques régions plus tempérées.

Commençons nos recherches par les pays les plus voisins du Tibet et du Turkestan indépendant.

La contrée appelée improprement la *Petite-Boukharie,* et connue aussi sous les noms de *Turkestan chinois* et de *Turkestan oriental,* a reçu encore

[1] *Forster :* Découvertes au Nord, t. I, 254.

celui de *Tourfan* de l'une de ses villes; mais les Chinois la nomment *Thian-chan-nan-lou*[1]. Elle est bornée au nord par la Dzoungarie, à l'est par la Mongolie et par le pays des Mongols du Khoukou-noor, au sud par le Tibet, et à l'ouest par les monts Bolor, qui la séparent de la Grande-Boukharie ou du khanat de Boukhara. On lui donne environ 450 lieues de longueur de l'ouest à l'est, 200 dans sa plus grande largeur du nord au sud, et 70,000 lieues carrées de superficie. Dans cette vaste étendue se trouve compris le désert de *Cobi* ou de *Chamo*.

Cette contrée, entourée presque de tous côtés par des chaînes de montagnes, forme une sorte de plateau, une suite de plaines sablonneuses élevées de 2,000 à 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Ces plaines sont sillonnées par des rivières qui se perdent dans des sables ou dans des lacs. La principale est le *Yarkand* ou *Yarkiang* qui prend sa source au point de jonction des monts Bolor et Tsoungling; elle reçoit le *Kachghar*, qui a plus de 200 lieues de cours, et le *Kotan* ou *Youroung-Khachi* qui est moitié moins long et qui se forme de trois rivières dont l'origine est dans les monts Mouztagh ou *Monts de Glace*, au nord, et dans une région riche en jade, minéral appelé *yu* par les Chinois : de là les noms de *yu blanc, yu noir* et *yu vert* que portent ces trois branches. Après s'être grossi des eaux du Kachghar et du Khotan, le Yarkand prend le nom de *Tarïm*, sous lequel, après un cours de plus de 300 lieues, il se jette dans le lac de *Lob* ou *Lob-noor* qui paraît être le réceptacle de plusieurs autres rivières. Ce lac, situé entre 40 et 41 degrés de latitude septentrionale, et entre 68 et 88 degrés de longitude orientale, a 20 à 25 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 10 à 15 de largeur. Marco-Polo rapporte que les caravanes qui se rendent de Kachghar à la Chine s'arrêtent près de ce lac avant de traverser le désert de Cobi.

On assure que les montagnes qui forment les limites naturelles du Turkestan chinois renferment des pierres précieuses, de l'or et de l'argent; mais les habitants ignorent ou dédaignent l'art de les exploiter : ils se contentent de recueillir l'or des dépôts d'alluvion qui se forment dans le lit de rivières, et qui paraissent y être amenés par les torrents à l'époque de la fonte des neiges. Ils transportent cet or à la Chine ou à Tobolsk en Sibérie.

Disons quelques mots sur le climat et les productions du sol de ce pays. Les vents sont très-fréquents dans le Turkestan oriental au prin-

[1] C'est-à-dire *la province au sud des Monts-Célestes*, par opposition avec le *Thian-chan-pe-lou* ou *province située au nord des Monts-Célestes*.

temps et en été, mais ils ne sont pas violents; ils ne soulèvent pas le sable et ne déracinent point les arbres. Aussitôt qu'ils commencent à souffler, les arbres fruitiers se couvrent de fleurs et les fruits mûrissent. Les autres arbres alors verdissent également et répandent bientôt leur ombrage sur la campagne. Lorsque les vents cessent, des brouillards les remplacent et arrosent la terre comme une rosée bienfaisante. La pluie cause dans ces contrées des effets très-nuisibles; elle y est rare, mais si elle tombe, même en petite quantité, pendant le temps que les arbres sont en fleurs, elle les fane; si elle tombe abondamment, les arbres paraissent comme couverts d'huile, et ils ne portent point de bons fruits[1]. Le sol est gras et chaud, et conséquemment fertile; les habitants arrosent leurs champs au moyen de canaux d'irrigation; la terre se prête à la culture de toutes sortes de grains et de légumes; ils cultivent le blé, le riz et le coton, ainsi que l'orge et le millet, qui ne sont employés que pour en extraire de l'eau-de-vie ou pour nourrir le bétail. La pluie ne convient nullement au sol: si elle n'est pas forte, le grain donne peu de farine, si elle est forte, les champs se couvrent de sulfate de soude, et toute la récolte est perdue. La culture des cucurbitacées est très-répandue: on compte dans le Turkestan chinois plusieurs espèces de melons, dont quelques-uns sont excellents, et dont d'autres ont l'avantage de se conserver très-longtemps sans perdre de leur saveur.

Le règne animal y est assez varié: les serpents et les scorpions y sont fort communs, ainsi qu'une arachnide qui n'est pas moins dangereuse, et qui paraît se rapporter au *phalangium aranoïdes*: sa piqûre passe pour être mortelle. Les montagnes et les steppes sont peuplées de chevaux sauvages, de chameaux, de bœufs vigoureux et féroces, dont la chasse offre beaucoup de danger; car si le chasseur ne tue pas l'animal du premier coup de fusil, il risque d'être victime de sa fureur. Les montagnes sont le refuge d'un grand nombre de chacals aussi grands que des loups, et si redoutables que les tigres n'osent pas se montrer dans les lieux que fréquentent ces animaux. Le pays nourrit aussi beaucoup d'*argalis,* moutons à grosses têtes et à longues cornes tortillées. Les habitants ne mangent pas leur chair, mais emploient leur peau pour se garantir du froid.

Un produit animal qui joue un grand rôle dans le *Thian-chan-nan-lou* est le bézoard, que les habitants appellent *yada-tach*. C'est une concrétion solide qui varie de grosseur et de couleur, et que l'on trouve dans le corps des vaches, des chevaux et des cochons. Un habitant veut-il obtenir de la

[1] *G. Timkovski*: Voyage à Peking à travers la Mongolie, t. I, p. 410 et suiv.

pluie, il attache le bézoard à une perche de saule qu'il pose dans de l'eau pure; désire-t-il du vent, il met le bézoard dans un petit sac qu'il attache à la queue de son cheval; enfin souhaite-t-il avoir un temps frais, il attache le bézoard à sa ceinture. Ce préjugé attaché à la vertu du bézoard est tellement répandu dans le pays, qu'il n'est pas un habitant qui se mette en voyage sans se munir d'une de ces concrétions animales : c'est la partie la plus essentielle du bagage.

Ce fut en 1758 que le Turkestan oriental tomba au pouvoir du puissant empereur Khian-loung, qui en fit une province de l'Empire chinois sous le nom de *Thian-chan-nan-lou,* c'est-à-dire *Province au sud des montagnes célestes.* On le nomma aussi *Pays de la nouvelle frontière.* Il fut d'abord divisé en huit principautés tributaires; mais les habitants supportant impatiemment le joug chinois, levèrent plus d'une fois depuis ce temps l'étendard de la révolte; en 1826, sous la conduite d'un chef nommé *Chang-ki-wih,* ils remportèrent même plusieurs avantages sur les armées chinoises; mais ils finirent par être entièrement soumis, et le pays fut divisé en dix principautés annexées à l'Empire.

Depuis les temps les plus reculés, ce pays était gouverné par des princes indépendants qui portaient le titre de *khodjò* ou *khodja*, titre qui signifie, selon M. Klaproth, *seigneur*, *maître, docteur.* Mais peu unis entre eux, ils furent souvent assujettis par les peuples voisins : d'abord par les Mongols, plus tard par les Dzoùngars, et enfin par les Mandchoux devenus maîtres de la Chine.

Les habitants du Thian-chan-nan-lou sont pour la plupart descendants des anciens *Ouigours,* nommés *Hoeï-hou* et *Hoei-hoei* par les Chinois, c'est-à-dire qu'ils sont d'origine turque. Les autres, qui s'y trouvent dispersés comme négociants, sont des *Sarti* ou *Boukhares,* c'est-à-dire d'origine persane. Les *Hoei-hoei* sont depuis longtemps attachés au mahométisme. Ils se servent pour écrire de caractères dérivés de l'ancien alphabet sabéen. L'origine et la langue du peuple qui l'habite sont donc les principaux motifs qui ont fait donner à ce pays le nom de Turkestan chinois.

Les dix principautés qui divisent la contrée portent les noms de leurs chefs-lieux, et ceux-ci sont à peu près les seules villes que l'on puisse y citer, et qui sont toutes à de grandes distances les unes des autres.

La capitale paraît être *Aksou :* du moins c'est là que réside le commandant des troupes de toute la province. Cette ville est peu éloignée de la frontière septentrionale; elle n'est point fortifiée, mais elle doit être considérable, puisqu'elle renferme 6,000 maisons. Il s'y fait un grand

commerce entre plusieurs nations qui s'y rendent à différentes époques, telles que les Chinois, les Kirghiz, les Boukhares, les Hindous, les Tibetains et les Kachemiriens. On y travaille avec soin le jade, et l'on y fabrique des selles et des brides en cuir de cerf brodé, qui jouissent d'une grande réputation. Les campagnes environnantes sont très-fertiles : les champs sont couverts de céréales et de légumes; les vergers sont remplis d'arbres fruitiers de toute espèce : la vigne y enlace tour à tour les branches de l'abricotier, du pêcher, du grenadier, du poirier et du pommier; les prairies sont couvertes de bêtes à cornes, de chameaux, de chevaux et de moutons.

A 23 lieues à l'ouest d'Aksou, *Ouchi*, autre chef-lieu de principauté, est adossé aux montagnes du nord; une rivière assez large baigne sa partie septentrionale; les étrangers qui viennent y faire le commerce sont assujettis à payer un droit du dixième, en nature, de la valeur des marchandises qu'ils y apportent. Cette ville peut avoir 3 à 4,000 âmes. Du temps des Dzoûngars elle était plus peuplée et plus florissante. Elle possède encore un hôtel des monnaies où l'on frappe principalement des pièces de billon nommées *pouls*, qui contiennent un peu plus de deux parties d'argent, et d'autres nommées *khara-pouls* ou monnaies noires, faites en cuivre jaune avec $\frac{2}{5}$ d'argent. Depuis 1775, les Chinois ont changé le nom de cette ville en celui de *Young-ning*, suivant M. Timkovski, et selon d'autres en celui de *You-ping ;* on l'appelle aussi *Fouhoa*. Son territoire s'étend vers le nord jusqu'aux glaciers; au sud, des rivières paisibles arrosent des vallées fécondes parsemées de bouquets de saules. Des Kirghiz nomades parcourent ces vallées et les plaines qui les avoisinent.

La principauté de *Kachkar* ou *Kachghar* se trouve à l'ouest de la précédente; elle forme de ce côté l'extrême frontière de l'Empire chinois; elle touche au nord à la chaîne des Montagnes Neigeuses. Le Kachghar e t la principale rivière qui l'arrose. Marco-Polo, qui la visita vers la fin du treizième siècle, nous donne une idée de ce qu'elle était à cette époque; il nous la représente couverte de villes et de châteaux, de jardins et de belles terres qui produisent de bon raisin, dont on fait du vin; il y a d'autres fruits en abondance. On y cultive le coton, le lin et le chanvre.

Le général chinois qui fit la conquête de ce pays, en 1759, écrit[1] que le sol est maigre; les habitants sont avares, et mènent une vie frugale[2];

[1] *Grosier :* Description de la Chine.

[2] *Marco-Polo :* Da Veniesia maravegliose cose del mondo. Impresso in Venetia per Melchior Sessa. Anno domini 1508, cap. XXXVIII (*Bibl. impériale*). Celle de Trévise, de 1590, vantée par MM. *Pinkerton* et *Walckenaër*, est incomplète, fautive, et rien moins que remarquable (*Bibl. de Sainte-Geneviève*).

il y a, dit-il, environ 60,000 familles, 17 villes, 1,600 villages et hameaux dans la province de *Hashgar* ou *Kachghar ;* mais il est possible qu'il ait voulu parler de toute la Boukharie, qui a porté le nom de royaume de Kachghar. La ville du même nom, autrefois résidence des khans de la Boukharie orientale, compte, selon le général chinois, 2,500 familles. Elle est bâtie en briques.

Suivant M. Timkovski, *Kachghar* est construite près d'une citadelle; d'après les renseignements qu'il s'est procurés, il paraîtrait qu'elle est peu peuplée, c'est-à-dire qu'elle n'a que 16,000 habitants; mais d'autres renseignements nous portent à lui en accorder plus du double, sans compter une garnison que l'on peut évaluer à 10,000 hommes, et dont une partie occupe la citadelle. La classe des négociants y est fort riche et adonnée aux plaisirs; on y trouve un grand nombre de cantatrices et de danseuses habiles; dans les maisons opulentes, il est même du bon ton d'en élever et d'en entretenir. La douane de Kachghar prélève sur les marchandises les mêmes droits qu'à Aksou. La ville est soumise à une contribution annuelle de 3,600,000 pouls, ou environ 288,000 francs, et à 14,000 sacs de blé pour l'entretien de la garnison. Les habitants sont fort habiles dans l'art de tailler et de travailler le jade, et dans la fabrication des étoffes d'or. Cette ville est éloignée de 1,000 li ou de 100 lieues d'Aksou. Elle fut la capitale d'un royaume puissant qui appartint à des princes de la race de Djenghiz-Khan, et qui comprenait le Khotan. La principauté dont elle est le chef-lieu renferme neuf autres villes généralement peu importantes. Son territoire est fertile en céréales et en fruits de différentes espèces, dont une partie sert pour payer les impôts à la cour de Péking.

La principauté d'*Yarkiang,* dont le nom se prononce *Yarkand,* est située au sud-est de celle de Kachghar. C'est un pays généralement uni, arrosé par la rivière d'Yarkiang, et qui produit en abondance du froment, de l'orge, du riz, du lin, et des fruits exquis. On y cultive beaucoup de mûriers pour la nourriture des vers à soie. On y élève aussi des chevaux d'une race très-renommée dans l'Empire chinois. Les peuples du *Earcan*[1], dit Marco-Polo, sont habiles artisans; mais ils ont, pour la plupart, les jambes gonflées de goîtres, ce qui vient de la qualité des eaux qu'ils boivent.

Yarkiang ou *Yarkand* est une des plus grandes villes du Turkestan chinois; elle en était autrefois la capitale. La rivière du même nom l'arrose.

[1] On lit : *Earcan* dans notre édition ; *Barcan* dans celle de Trévise, de 1590 ; *Carhan* et *Carcam* dans d'autres ; *Bourkend, Ourdakend* et *Ardakend* chez Aboulfeda, Albergendi, etc. Voyez d'*Herbelot,* Bibliothèque orientale. Voyez Khoten et Cashgar.

On y compte 12,000 maisons et 32,000 habitants payant l'impôt; mais on prétend, dit M. Timkovski, que la huitième partie seulement est inscrite sur les rôles. En admettant cette version populaire, et sans doute exagérée, on aurait pour la population de cette ville plus de 250,000 âmes; mais en supposant que chaque maison renferme, terme moyen, 15 individus, on arrive à supposer à cette ville 180,000 habitants, ce qui est déjà un nombre assez considérable. Elle a le rang de place de guerre, bien qu'elle ne soit entourée que d'un rempart en terre et d'un fossé. Sa garnison, composée de 4,500 hommes, habite un quartier séparé. On y voit un beau palais, un bazar d'une lieue de longueur, et une dizaine de colléges. De nombreuses manufactures d'étoffes de soie, de coton, de lin, et de magnifiques tapis, ainsi qu'un commerce qui attire des marchands de tous les points de l'empire et de l'Inde, contribuent à entretenir le luxe et l'opulence.

C'est dans cette ville que l'art de travailler le jade occupe le plus de bras. C'est aussi dans les environs de cette ville que l'on trouve en abondance cette matière précieuse tellement estimée des Chinois que le gouvernement seul en a le monopole. Une rivière voisine, qui descend des montagnes, roule des morceaux de cette substance qui ont depuis 5 jusqu'à 40 centimètres; tous ont leur valeur, selon leur grosseur ou leur couleur. Il y a du jade blanc, vert clair, vert d'émeraude, jaune de cire, rouge vermillon ou noir foncé; les variétés les plus rares sont le jade blanc de neige marbré de rouge, ou le vert veiné d'or. La pêche du jade se fait dans la rivière en présence d'un inspecteur et d'officiers à la tête d'un peloton de soldats. Vingt à trente plongeurs, rangés en ligne, se mettent à l'eau, et à chaque morceau de jade qu'ils jettent sur le rivage, les officiers font frapper un coup de tambour, et font une marque rouge sur une feuille de papier; lorsque les recherches sont terminées, l'inspecteur se fait représenter le nombre de morceaux qui ont été inscrits. La ville d'Yarkand envoie chaque année à la cour de Péking 4 à 6,000 kilogrammes de jade.

La principauté de *Khotan* ou *Khotian* se trouve à l'est-sud-est de la précédente. Elle a, selon Marco-Polo, huit journées de marche en étendue; on y cultive le coton, le lin, le chanvre, le blé, la vigne et autres végétaux; les habitants sont industrieux et braves à la guerre.

Le nom sanskrit de cette principauté est *Khou-stana*, qui signifie *mamelle de la terre*. Les Chinois l'appellent *Yu-thian*, c'est-à-dire *pays du Yu* ou *du Jade*. Elle est bornée au sud par les monts Koulkoum; on voit quelques montagnes dans son intérieur, mais en général c'est un pays de plaines, la plupart sablonneuses. Sa circonférence est d'environ 100 lieues.

La plus considérable des nombreuses rivières qui l'arrosent est le *Khotan* ou *Youroung-khachi*. Le climat de ce pays est doux, mais les vents qui élèvent souvent des tourbillons de sable dans les airs y sont fort incommodes. Les parties cultivées produisent en abondance des céréales, des légumes, des fruits. L'éducation des vers à soie y est une des principales branches d'industrie. Le nom chinois de ce pays annonce sa richesse en jade; on dit que le mont *Mîrdjai* en est entièrement formé; ce minéral s'y présente sous les couleurs les plus variées; mais c'est au sommet de la montagne que se trouve la qualité la plus estimée : un ouvrier, muni d'outils nécessaires, escalade les rochers, en détache les morceaux de jade et les laisse rouler en bas.

Khotan, que l'on appelle aussi *Hotaen* ou *Ilitchi,* ville célèbre depuis longtemps par son musc, ses jardins, et la beauté de ses habitants, est, selon les annales de la Chine, importante par sa population, et comme résidence d'un gouverneur chinois. Elle a une garnison de 200 à 300 hommes. Le peuple s'y fait remarquer par la douceur de ses mœurs, sa droiture et son amour pour le travail. *Khoten,* qu'il ne faut pas confondre avec la précédente, était jadis florissante, et ne montre plus que de grandes ruines, au milieu desquelles s'élèvent des habitations. Il s'y tient chaque semaine une foire, où près de 20,000 personnes se rassemblent des environs.

La principauté de *Koutché* est très-vaste; comme elle s'étend jusqu'au nord du Turkestan chinois, elle est en partie montagneuse; les monts Mouztagh ou Thian-chan forment sa frontière septentrionale. Elle est située à l'est de celle d'Aksou. Elle comprend des plaines fertiles et bien cultivées; mais comme dans plusieurs il ne pleut presque jamais, on y supplée par des canaux d'irrigation, exécutés avec beaucoup de soin. On trouve dans les montagnes du nord des vallées couvertes de riches pâturages, mais inhabitées, où vivent en grand nombre des bestiaux à l'état sauvage, et des bêtes féroces. Au sud, il y a des steppes arides et des marais qui s'étendent jusqu'au lac Lob.

C'est dans la province de Koutché qu'existe une partie de la région volcanique dont nous avons déjà parlé; c'est là que se trouve la montagne que les auteurs chinois nomment *Pé-chan* (Mont-Blanc), *Hochan* et *Aghis* (montagne de feu) et qui porte aujourd'hui le nom turc d'*Echik-bach* (tête de chamois). Un écrivain chinois du septième siècle dit que cette montagne vomit sans interruption du feu et de la fumée; que sur une de ses pentes, toutes les pierres brûlent, fondent et coulent jusqu'à la distance de quelques lieues.

La ville de *Koutché* ou *Koutcha* portait autrefois le nom de *Khoueï-tchéou;* elle est considérée comme la clef du Turkestan chinois; sa forme est un carré long dont le périmètre est d'une lieue; elle est environnée d'une muraille percée de quatre portes munies chacune d'une tour. C'est la résidence d'un gouverneur militaire chinois, et d'un *azeinbek,* magistrat civil choisi parmi les indigènes. Elle renferme un millier de familles et une garnison de 3 à 400 hommes.

C'est à l'est de celle de Koutché que s'étend la province de *Kharachar,* en mongol *Kharachara.* Nous pensons que c'est probablement cette province que Marco-Polo désigne sous le nom de *Ciarchian,* qu'il représente comme un pays sablonneux où l'on trouve des eaux amères et quelques eaux douces qui charrient des jaspes et des calcédoines, et d'où il alla à Lop, ville qui n'existe plus ou qui est remplacée par un bourg que l'on voit sur le bord du lac de ce nom. Dans quelques parties, de riches pâturages, infestés il est vrai de bêtes sauvages, semblent inviter à la vie nomade; d'autres, par leur fertilité, tels que les bords de la rivière du *Khaïdou,* favorisent la vie sédentaire. Cependant, depuis que les Chinois s'en sont emparés, ce pays est presque devenu désert. La ville de *Kharachar* ou *Kharacher* n'a qu'un quart de lieue de circonférence. On y entretient une garnison de 600 hommes pour sa défense et pour l'exploitation des champs du domaine impérial. La population y est ignorante et abrutie par une foule de vices; les hommes y sont sans morale et sans bonne foi, et les femmes sans pudeur; elles font même abnégation de ce sentiment maternel que la nature s'est plu à enraciner au fond de leurs cœurs : rien n'est plus commun que de voir des mères vendre leurs enfants à des Tatars qui vont les revendre à des marchands du Badakhchan.

Il est difficile de décider si, comme le prétendent quelques géographes, *Pidjan* ou *Pidchan* est le chef-lieu d'une principauté, ou si, comme le dit M. Timkovski, cette ville, qui fut autrefois la capitale des Ouigours, est aujourd'hui dans la principauté de *Tourfan* ou *Tourpan,* qui, selon ce voyageur, serait considérable, puisqu'elle comprendrait dans son territoire non seulement *Pidchan,* mais *Lemtsïn, Seghïm, Toksoun* et *Kharakhodjo,* villes qui renferment chacune 3,000 familles et qui ont conservé le droit d'être gouvernées par le prince ou khodjo de Tourfan, tandis que les autres cités du Thian-chan-nan-lou sont administrées par des officiers chinois. Cette province est une des plus riches en céréales, en fruits, en raisins et en cotons; au sud, on trouve des steppes où paissent des chevaux et des chameaux sauvages, mais la partie septentrionale est désolée par des

ouragans si violents, que souvent ils enlèvent des moutons et des ânes. C'est sur la limite de cette province, dans les monts Mouztagh ou Thian-chan, que l'on voit le volcan de Tourfan, à une lieue et demie de la ville de ce nom : il ne rejette point de laves comme le Pé-chan; il est seulement réduit à l'état de solfatare; il s'en exhale continuellement des vapeurs qui s'élèvent sous la forme d'une colonne noire qui, la nuit, paraît tout en feu.

La ville de *Tourfan* semble être la plus peuplée de toutes celles de la principauté. Cette ville est sans doute le *Tarsæ* (*Tarfo*) dont parle le roi Haïton, et qu'il désigne comme étant la capitale du florissant empire des Iogours. L'empire de Tarsæ, dit Haïton, a trois provinces, dont les souverains se nomment rois. Les habitants sont appelés *Iogours;* ils s'abstiennent de boire du vin et de manger quoi que ce soit qui ait eu vie; ils cultivent beaucoup de blé, mais n'ont point de vignes. Leurs villes sont très-agréables, et contiennent un grand nombre de temples où l'on adore les idoles; ils cultivent les arts et les sciences, mais ne sont pas propres à la guerre; ils ont une manière d'écrire qui leur est particulière, mais qui a été adoptée par tous leurs voisins [1].

Saïram, ville peu peuplée, située dans une vallée fertile, mais froide, parce qu'elle est au milieu des montagnes, paraît être le chef-lieu d'une petite principauté riche en cuivre, en fer et en salpêtre.

Il ne nous reste plus à parler que d'une seule province : c'est celle de *Khamil*, la plus orientale de tout le Turkestan chinois, et l'une des moins étendues. C'est ce même pays que des voyageurs nomment *Hamil* ou *Chamul* et qu'ils représentent comme environné de déserts. « Le climat, dit le « P. Duhalde, y est assez chaud en été. Le terrain n'y produit guère que « des melons et des raisins; mais les premiers surtout sont d'une excel- « lente qualité : ils se conservent pendant l'hiver; on les sert sur la table « de l'empereur de la Chine [2]. » D'autres auteurs placent dans ce pays des carrières d'agates et des dépôts d'alluvions contenant des diamants [3]. Les habitants, robustes et grands, bien logés et bien vêtus, suivent généralement la religion mahométane. Du temps de Marco-Polo, ce peuple était idolâtre; il les peint comme de bons et joyeux sauvages, riches des produits de leur sol et occupés à chanter et à danser. Lorsqu'un étranger, ajoute-t-il, arrive dans leur pays et qu'il désire se loger chez l'un d'eux, celui dont il a choisi la maison enjoint à sa femme, à ses filles et à ses parentes, de sa-

[1] *Haïton :* Hist. orient., c. 2.
[2] Le *P. Duhalde :* t. IV, p. 26 et 54.
[3] *Grosier :* Description de la Chine, p. 241 et suiv.

tisfaire en tout les désirs de l'étranger. Le mari abandonne son habitation, cherche dans la ville tout ce qui peut contribuer à l'amusement de son hôte, et ne rentre chez lui qu'après le départ de celui-ci. Pendant ce temps, l'heureux voyageur jouit de tous les droits du maître de la maison. Mangou-khan voulut en vain abolir cette coutume singulière; les habitants la regardent comme un précepte de religion, et s'imaginent qu'en l'abandonnant ils exposeraient leurs champs à être frappés de stérilité. *Khamil* est une forteresse dont les faubourgs, à l'époque du passage des caravanes, présentent l'aspect et le mouvement d'une ville importante.

Tels sont les renseignements que l'on possède sur le Turkestan chinois. Nous aurions pu nommer un plus grand nombre de villes, telles que *Ngan-si-fou,* considérée comme cité du premier ordre; *Yu-men-hian* et *Toung-houang-hian,* villes du troisième ordre, ainsi que plusieurs autres, sur lesquelles on n'a que des détails incertains. Ajoutons seulement que la population de toute la contrée est évaluée par les Chinois à 1,500,000 habitants.

Jetons maintenant un coup d'œil sur les mœurs des *Hoei-tsu* ou habitants du Turkestan chinois. Ils parlent la langue turque et professent la religion mahométane. Leur carême est très-rigoureux : après le lever du soleil, il est défendu aux individus des deux sexes, âgés de plus de dix ans, de manger ni de boire; quelques-uns même, et ce sont ceux qui passent pour les plus religieux, s'abstiennent d'avaler leur salive; mais ils rejettent le précepte du Coran relatif au vin et aux liqueurs spiritueuses et fermentées : ce n'est que pendant le carême que l'on est sûr de ne point rencontrer le le soir des hommes et même des femmes ivres. Ils ont, pour satisfaire leur intempérance, non seulement le vin de raisin, qui est en général très-bon, mais celui qu'ils font avec des pêches ou avec des mûres, une espèce de bière appelée *baksoum,* qu'ils obtiennent du millet moulu, et une eau-de-vie nommée *arak* qu'ils tirent de l'orge et du millet. Cependant l'usage du thé est général; on le prend à différentes heures du jour, et presque toujours avec du lait, du beurre et du sel. A l'exception des alliances entre les pères et mères et leurs enfants, le mariage est permis dans tous les degrés de parenté. Les époux qui ne vivent pas bien ensemble ont recours au divorce; si c'est la femme qui abandonne son mari, elle ne peut rien emporter de la maison; si c'est le mari qui demande la séparation, elle a le droit de prendre tout ce qu'elle désire. Les morts sont enterrés hors des villes, sans autre enveloppe qu'un linceul; les parents du défunt portent en signe de deuil un bonnet de toile blanche.

Les hommes rasent leurs cheveux et laissent croître leur barbe; leurs

robes ont un grand collet, des manches étroites, ne descendent pas au-dessous du mollet, et sont attachées avec une ceinture. Les femmes portent de grandes boucles d'oreilles, laissent flotter sur leurs épaules leurs cheveux en longues tresses, que les plus riches ornent de perles fines et de pierres précieuses. Elles portent comme les hommes de larges pantalons, par-dessus lesquels elles mettent une sorte de camisole qui descend jusqu'aux genoux, et que recouvre une longue robe ouverte. En hiver et en été elles se coiffent de chapeaux garnis de fourrure et ornés de plumes sur le devant. Les hommes se servent en hiver de chapeaux de cuir, et en été de chapeaux de satin cramoisi, garnis en velours et hauts de 14 à 16 centimètres avec un rebord pointu devant et derrière, et large aussi de 14 à 16 centimètres. Les bords des chapeaux d'hommes sont droits; ceux des femmes sont un peu retroussés; les uns et les autres sont ornés d'une houppe en or. Les hommes portent des bottes en cuir rouge avec des talons en bois; les femmes ont des espèces de pantoufles qui laissent le talon à découvert; pendant l'été elles vont souvent pieds nus. Les prêtres seuls sont coiffés de hauts turbans en mousseline blanche.

Les murs des maisons sont en terre, et ont plus d'un mètre d'épaisseur; le toit est couvert de roseaux. Quelquefois les habitations ont plusieurs étages; assez souvent elles sont rondes; si l'espace le permet, on y construit une chapelle. Les rues des villes sont extrêmement tristes, parce que les maisons n'ont pas de fenêtres ou n'en ont que de très-petites, par la crainte qu'inspirent les voleurs, qui sont très-nombreux dans le pays. Elles sont éclairées principalement par des ouvertures que l'on fait au plafond. Les toits sont plats pour pouvoir servir de terrasses.

La contrée que l'on continue à appeler *Dzoungarie,* comme si la tribu d'Éleuthes ou Kalmouks nommés *Dzoungar* était encore indépendante, porte, depuis qu'elle est devenue une province chinoise, le nom de *Thian-chan-pe-lou*, c'est-à-dire gouvernement au nord des *Monts-Célestes*[1]. A l'ouest, dit M. Klaproth, la rivière de Talas la sépare des Bourout et des Kirghiz-kazaks de la droite, ou de la Grande-Horde; à l'est la branche du Grand-Altaï, qui se dirige au sud-est, les monts *Koutou-daba*, *Gourbi-daba, Sourbi-daba, Bodokhoun-daba,* et *Bogotsi-daba*, forment sa limite avec la province de *Khalkha*. Au sud elle est limitrophe du Turkestan chinois. Au nord elle est bornée par le territoire des Kirghiz-kazaks et par la Sibérie.

[1] Le Thian-chan-pe-lou et le Thian-chan-nan-lou forment, depuis 1760, la province de *Sin-Kiang* ou la *Nouvelle Frontière*. dont le gouverneur militaire réside à *Ili*.

Les savantes recherches de M. Klaproth nous apprennent qu'à une époque très-reculée la Dzoungarie fut occupée par les *Ou-sun,* peuple qui se distinguait des nations voisines par des yeux bleus et une barbe rousse. Ces Ou-sun habitaient originairement avec les *Yue-ti*, à l'ouest du cours supérieur du Hoang-ho et de la province chinoise de Kansou, lorsque 165 ans avant notre ère les Turcs *Hioung-nou*, qui campaient au nord de la Chine, dispersèrent les Yue-ti, qui se refugièrent au nord des monts Thian-chan, dans la Dzoungarie actuelle. Leurs anciens voisins, les Ou-sun, les y rejoignirent bientôt, les chassèrent plus à l'ouest, et s'emparèrent du pays qu'ils occupaient. A la fin du premier siècle de notre ère, l'empire des Turcs Hioung-nou fut détruit par les Chinois, et la moitié de cette nation se retira dans la partie sud-ouest de la Dzoungarie, où elle porta le nom de *Yue-po,* mais elle alla bientôt camper dans la steppe des Kirghiz, laissant les Ou-sun maîtres de la Dzoungarie. Dans la seconde moitié du sixième siècle, ce pays fut envahi par les Turcs Kaotchhé ; à ceux-ci succédèrent les *Thou-khiu* ou Turcs proprement dits, qui occupèrent la contrée pendant plusieurs siècles, en s'unissant plus tard aux *Hoei-hou*, autrement *Ouigours*, qui y restèrent jusqu'à l'époque de la grandeur des Mongols sous Djenghiz-Khan. Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire dans le treizième siècle, que des tribus mongoles et éleuthes vinrent s'y établir, sur les bords de l'Ili.

La séparation de la nation mongole en deux branches, celle des véritables Mongols et celle des *Eleuthes* ou *Oelets,* comme les appellent les Chinois, eut lieu, suivant une ancienne tradition, onze générations avant Djenghiz-Khan. Les Éleuthes se subdivisèrent, comme les branches de la famille de leurs princes, en quatre nations : les *Dzoungar,* les *Khochot,* les *Tchoros* ou *Durbet,* et les *Torgoout,* qui habitent en partie l'empire russe et en partie l'empire chinois. Le nom d'*Eleut*, qui signifie *rancunier*, fut donné par les Mongols à ce peuple, parce qu'il s'était séparé d'eux. Les tribus turques le nomment *Khalimah,* dont on a fait *Kalmouk,* mais il se donne lui-même le nom d'*Oïrad* ou *Mongol-Oïrad.*

A la fin du dix-septième siècle, les Dzoungar avaient soumis les autres tribus éleuthes, principalement les Khochot, les Durbet, et les *Khoït* qui habitent dans le voisinage du lac Balkhach, et sur les bords du Tchoui et de l'Ili. Mais les Mongols-Khalkha, réduits par eux à la dernière extrémité, se mirent sous la protection de l'empereur de la Chine. Après de longs combats, l'armée chinoise obtint quelques succès sur les Dzoungar, et mit des garnisons dans plusieurs de leurs places. Amoursana, chef des Dzoungar, fit massacrer les troupes chinoises ; l'empereur Khian-loung envoya

alors, en 1754, une armée formidable qui vengea cet affront dans le sang des révoltés, et Amoursana se réfugia en Russie, où il termina ses jours. Plus tard les Dzoungar se révoltèrent encore : l'empereur irrité fit marcher contre eux trois armées qui massacrèrent plus d'un million d'habitants, sans distinction d'âge ni de sexe; un petit nombre de hordes qui n'avaient pas pris part à la révolte furent seules épargnées. Depuis ce temps, les Dzoungar sont réunis à l'empire chinois. L'administration de leur pays est confiée à un général en chef; des corps d'armée, répartis sur différents points, y maintiennent la tranquillité [1].

La Dzoungarie forme trois divisions militaires qui portent les noms de leurs chefs-lieux : Ili ou Goùldjà, Kourkhara-oussou, et Tarbagataï.

La première de ces divisions, qui comprend la partie du sud-ouest de la Dzoungarie, se distingue en orientale et occidentale. Ses principales rivières sont l'*Ili,* formée de la réunion du Tekes avec le Khoùnghes et le Kach, et qui, après un cours de 130 à 140 lieues, se jette dans le lac Balkhach ; le *Tchoui,* qui sort du lac Touz-koul, coule sur un espace de plus de 250 lieues avant de se jeter dans le lac Kaban-koulak ; et le *Talas,* qui a une longueur de 100 lieues, et porte ses eaux au lac Sikirlik. Quelques-uns des lacs dans lesquels affluent les rivières sont très-considérables : le *Balkhach* a environ 40 lieues de longueur, et 20 dans sa plus grande largeur ; le *Touzkoul* ou *lac de sel,* est long de 35 lieues et large de 12 à 15 ; l'*Alak-tougoul-noor* a 25 lieues de longueur sur 10 à 12 de largeur.

C'est près de ce dernier lac que s'élève le mont *Aral-toubé,* volcan qui depuis longtemps est en repos. Au nord de la rivière d'Ili le pays est couvert d'épaisses forêts remplies de loups ; à l'est, de vastes marais couverts de roseaux offrent un asile à une foule de sangliers. La dépopulation générale de la Dzoungarie fait que cette division ne renferme que 6,000 familles de cultivateurs, dont les récoltes ne donnent même pas le blé nécessaire à la consommation des troupes chinoises. On y cultive en outre de l'orge, du millet, du chanvre, des légumes, et quelques arbres fruitiers, principalement des pruniers et des poiriers. Les pâturages des bords de l'Ili sont célèbres dans l'empire chinois pour la beauté des chevaux qu'on y élève. Les autres animaux domestiques sont le chameau, le buffle et le mouton. Une foule d'animaux sauvages peuplent les forêts et les montagnes, et celles-ci abondent en mines d'or, d'étain, de fer et de houille, tandis que plusieurs

[1] Relation des troubles de la Dzoungarie, traduite du chinois. — Magasin asiatique, t. II.

plaines sont riches en marais salants, et que d'anciens volcans fournissent du sel ammoniac.

Ili capitale de cette division militaire, doit sans doute son nom à la rivière sur la gauche de laquelle elle est bâtie; ce nom, en kalmouk, signifie *éclatant*. Elle porte aussi ceux d'*Ilaïn-Khoto* ou *Ilaïn-balgassoun*, c'est-à-dire ville d'*Ili;* les Mongols l'appellent *Goûldjâ* ou *Goûldjâ-Kouré*, nom qui signifie *la chèvre des montagnes*, parce qu'il y avait autrefois beaucoup de ces animaux dans ses environs; chez les Kirghiz, elle porte celui de *Goûldjâ-khaïnak;* à l'époque de sa construction, l'empereur Khian-loung lui donna celui de *Hoei-yuan-tchhing;* enfin les habitants la nomment *Dziang-ghiun-khoto*, c'est-à-dire ville du gouvernement militaire. Elle est à 1,082 lieues géographiques de Péking. Ce chef-lieu est en effet la résidence d'un *dziang-ghiun* ou général en chef chinois, auquel est confié le gouvernement de la division. Goûldjâ est entourée d'une simple muraille en pierre, haute de 6 mètres, sans fossés ni ouvrages extérieurs, à l'exception d'un mur en briques, d'environ 1 mètre d'épaisseur, qui s'étend sur les bords de l'Ili, et qui tombe en ruines. Les soldats qui montent la garde au poste principal ne sont point armés. Ses rues sont étroites et malpropres; mais on y voit des temples magnifiques, dans lesquels on donne chaque jour, dit un voyageur russe, des divertissements et des spectacles[1]. Les mahométans y ont plusieurs mosquées. Il est difficile d'évaluer avec exactitude le nombre d'habitants de Goûldjâ, mais il paraît qu'elle renferme environ 10,000 maisons, à la vérité peu considérables : en ne comptant que 6 ou 7 individus par habitation, on aurait de 60 à 70,000 habitants, composés en grande partie de Chinois appelés *Khara-kitat-nogoutouk*, et de naturels qui se donnent le nom de *Tougean* et qui se regardent comme les descendants des guerriers de *Temir-kasak* ou Timour, que nous appelons *Tamerlan :* ce sont de rigides observateurs du Coran, mais ils parlent chinois. Bourrus et hautains comme leurs vainqueurs, ils en ont emprunté l'habillement, les usages et les vices. Goûldjâ est une ville importante par son commerce et son industrie : elle est remplie de marchands et d'artisans; les négociants qui y arrivent de l'intérieur de la Chine et des diverses parties de l'Asie demeurent dans des auberges hors de la ville. Les troupes stationnées à Goûldjâ et dans toute la division, forment un corps de 28,000 hommes de cavalerie irrégulière[2].

[1] M. *Poutimstef :* Voyage de Bouckhtarminsk à Goûldjâ ou Ili.

[2] Savoir : quatre khocho de Mandchoux, chacun

A une grande lieue d'Ili on passe la rivière appelée *Bayanda* par les Mongols, sur un pont, orné, des deux côtés et au milieu, de statues en pierre assez bien sculptées : sur la rive gauche de cette rivière, un temple magnifique s'élève majestueusement au milieu d'un bouquet d'arbres. En remontant la Bayada, on arrive à la ville du même nom, que les Chinois appellent *Hoeï-ning-tchhing*. Cette ville est à 4 lieues au nord d'Ili; elle est habitée en partie par des *Khara-kitaï,* qui prétendent aussi descendre des soldats de l'armée de Tamerlan; mais la langue chinoise, qui est la seule qu'ils parlent, semble indiquer qu'ils tirent leur origine des Chinois. Le reste des habitants se compose de Mandchoux, sans compter une garnison de 2,000 hommes.

Le voyageur dont nous suivons la trace nous signale, à 50 verstes (12 lieues) d'Ili ou Goùldjâ-kouré, une autre ville de *Goûldjâ* qui n'est sur aucune de nos cartes, et qu'il nous montre grande, gouvernée par un dziang-ghiun qui y réside, et peuplée en grande partie par des mahométans qui ont un magistrat principal auquel on donne le titre d'Akhim-bek.

Dans la division d'Ili, se trouve une ville appelé *Kachemir*, qu'il ne faut pas confondre avec la cité de l'Inde que ses châles ont rendue célèbre. Celle dont il s'agit ici ressemble beaucoup à Ili, à l'importance près. On y compte environ 3,000 maisons dont les habitants sont pour la plupart des *Khara-kitaï;* le reste se compose de *Toupyan,* peuplade à laquelle appartiennent la plupart des aubergistes et des marchands en détail que l'on trouve dans les villes de la Dzoungarie.

Les Khara-kitaï, dont il est ici question, sont, suivant M. Klaproth, des descendants des *Khara khitan* ou *Liao* qui, chassés du nord de la Chine vers l'an 1125, se fixèrent dans la Dzoungarie et la contrée appelée aujourd'hui le Turkestan chinois, où ils fondèrent un empire qui fut détruit, en 1207, par les Naïmans et les Kharismiens. Le nom de Khara-kitaï, au pluriel *Khara-kitat*, signifie *Chinois noirs*.

Dans les environs de Kachemir, on a établi des colonies de malfaiteurs bannis; on les nomme *Tchan-pou*. Ils cultivent la terre; ceux qui sont

de dix compagnies de 100 hommes.	4,000
d'Eleuthes.	6,000
de Tchakhar, d'Ili.	6,000
de Solon ou Solones.	6,000
de Chibé.	6,000
	28,000

condamnés pour des crimes capitaux sont employés à des travaux forcés.

La division d'Ili est loin de produire au gouvernement chinois ce qu'elle lui coûte : les contributions des habitants s'élèvent à un peu plus de 40,000 onces d'argent (333,400 francs), et chaque année on y envoie 500,000 onces d'argent (4,167,500 francs), ainsi que plusieurs millions de pièces de satin et de taffetas que l'on échange chez les Kirghiz contre des bestiaux.

A l'orient de celle d'Ili s'étend la division militaire de *Kour-khara-oussou*, très-peu peuplée, et dans laquelle on ne compte, suivant M. Klaproth, que 7,000 acres chinois de terrain, cultivés par 3 à 400 militaires laboureurs. Elle ne renferme aucune rivière considérable, et toutes celles qui l'arrosent se jettent aussi dans des lacs. Le *Kour*, qui passe pour la plus importante, sort des monts Malakhaïdaba, et doit son nom aux neiges (*kour*) amoncelées sur ses bords, non loin de sa source : il n'a que 40 lieues de longueur et se jette dans le lac appelé Khaltar-osighe-noor.

Le chef-lieu de cette division est *Kour-khara-oussou,* en chinois *Souï-tchhing-phou,* sur un torrent qui porte le même nom et qui se jette dans le Kour. C'est une petite forteresse dont la construction remonte à l'année 1763. *Fung-jun-phou* est une autre forteresse qui fut bâtie à la même époque sur la rive droite du Dzing.

La troisième division militaire de la Dzoungarie est celle de *Tarbagataï,* située au nord de celle d'Ili. Elle tire son nom des monts *Tarbagataï-ohla* (*monts des marmottes*) qui la bornent à l'ouest. Les Kirghiz l'appellent *Tachdava* (*rochers*), et les Chinois *Souï-tsing-tchhing*. Suivant M. Timkovski, il paraît que les indigènes la nomment *Yar* et *Tchoukoutchou* ou *Tchougoutchak ;* elle est bornée au nord par la Sibérie. C'est sur son territoire que l'Irtyche prend sa source et qu'il traverse le lac *Dzaïsang* ou *Khoungo-tou-noor* (*lac des cloches*) dont la longueur est de 25 lieues et la largeur de 9. L'*Émil* est une rivière de 120 lieues de cours, qui reçoit un grand nombre d'affluents avant de se jeter dans le lac *Kourghé.* On compte dans ce pays environ 12,000 Eleuthes mâles, 4,000 Kalmouks-Torgoout et 8 à 900 militaires laboureurs qui cultivent 17,000 acres de terre.

Le chef-lieu de cette division est *Tarbagataï*, appelée aussi *Tchougoutchak* ou *Tchougoutchou,* en chinois *Souï-tsing-tchhing.* Située au pied du mont *Takhta,* à 3 lieues des bords de l'Emil, cette ville est à peu de distance de la frontière. D'après la description qu'en donne M. Poutimstef[1],

[1] Voyage de Bouckhtarminsk à Goûldjâ ou Ili.

elle est entourée d'un muraille qui forme un carré dont les côtés ont environ 300 mètres de longueur ; chaque angle est flanqué de tours carrées hautes de 10 mètres, et qui ont aux deux faces extérieures et à une de celles de l'intérieur des fenêtres dont les carreaux sont en papier, et qui se ferment par des volets en bois. Les portes de la ville, qui se trouvent au milieu de chaque côté du mur, ont une tour semblable. Toutes ces constructions sont en briques crues, jointes avec de l'argile et blanchies au dehors. Un canal qui reçoit les eaux de deux petites rivières fait le tour des murailles ; une autre rivière traverse la ville. Au nord de celle-ci, règne une allée de saules de l'espèce appelée *salix pentandra ;* à l'est et à l'ouest s'étendent des faubourgs. Tarbagataï renferme environ 600 maisons, y compris les casernes ; mais la plupart des habitants n'y font qu'un séjour temporaire : ils y viennent des différentes parties de l'Empire chinois pour les affaires de commerce ; la population fixe n'est en grande partie composée que de Chinois exilés pour crimes. C'est un des entrepôts du commerce que la Chine fait avec les Kirghiz-kazaks. C'est dans ses environs que les Kalmouks-Torgoout, qui avaient abandonné le territoire de la Russie, trouvèrent un asile en 1771.

Jadis le chef-lieu de cette partie de la Dzoungarie se trouvait au milieu des hautes montagnes, près de la frontière du nord-ouest, dans une contrée excessivement froide, où, pendant l'hiver, la neige couvrait le sol jusqu'à la hauteur de 3 mètres ; où, pendant l'été, on rencontrait une grande quantité de serpents venimeux ; où l'on était tourmenté par une prodigieuse quantité de petits moucherons blancs qui volaient par nuées, piquaient les hommes et les animaux, entraient dans les yeux, y laissaient leurs œufs, n'en sortaient point, et provoquaient de fréquentes ophthalmies [1] : tous ces inconvénients réunis firent changer l'emplacement du quartier-général, et vers l'année 1755 il fut établi à Tchougoutchou.

D'après le témoignage de plusieurs Tatars, il existe sur le territoire de cette ville plusieurs curiosités qui méritent peut-être l'attention de quelque voyageur européen instruit. Après avoir passé la ville de Tchougoutchak, la route des caravanes se dirige vers l'*Alagoul*, ou *lac bigarré*, nommé ainsi parce qu'il contient trois grands rochers de différentes couleurs. De l'autre côté de la route est un autre lac, appelé *Ala-tau-goul*, qui renferme une montagne blanche comme la neige, mais qui brille de diverses couleurs quand les rayons du soleil s'y réfléchissent. Au delà de l'Ala-tau-goul, on passe entre deux montagnes, le *Ioug-tau* à droite, et le *Barlyk* à gauche.

[1] *Klaproth :* Notes au Voyage de M. Poutimstef de Boukhtarminsk Goûldjâ ou Ili.

A une demi-lieue plus loin se trouve une grande caverne souterraine, qui porte le nom d'*Ouybé*. Quelquefois, et principalement en hiver, elle produit des tempêtes violentes qui durent souvent deux jours. Son entrée ressemble à celle d'un vaste caveau, et personne n'ose y entrer ni même y regarder. Sa profondeur est inconnue. Le mollah Say-foulla-kazi assura au persan Kazim-bey que la tempête qui sort de l'Ouybé est quelquefois si forte, qu'elle emporte tout ce qui se trouve dans sa direction. Tout, dans ce récit, porte à croire que cette caverne a une origine volcanique. Près du mont Ioug-tau se trouvent deux sources minérales, l'une froide et l'autre chaude.

La Dzoungarie est riche en animaux de différentes espèces, tels que des sangliers, des ours noirs et jaunes, des *saïga* (*antilope scythica*), des élans, appelés en mongol *kandakhai*, qui vont par troupes de cent, un oiseau noir, de la grosseur d'une poule, qui, parce qu'il se perche toujours, pour dormir, sur la cime des arbres, a reçu le nom de poule des arbres, et dont la chair est d'un goût exquis; enfin, une espèce de corneille toute verte comme un perroquet et dont les plumes servent à faire des écrans. Les rivières nourrissent un grand nombre de loutres et de castors que l'on va rarement troubler dans leurs industrieux travaux, et plusieurs grands poissons, entre autres une espèce d'esturgeon appelée *secziouga* (*acipenser stellatus*) [1].

LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Deuxième section. — La Mongolie avec le pays des Khalkha et celui des Mongols du Khoukhou-noor.

Nous venons de décrire une contrée habitée principalement par des Eleuthes, peuples mongols ou vrais tatars; pour terminer les parties de l'Asie centrale où l'on trouve les mêmes peuples, nous modifierons notre marche chorographique en visitant deux pays séparés par une province de la Chine proprement dite, c'est-à-dire au nord-est la Mongolie, et au sud-ouest le Khoukhou-noor.

A l'est de la Dzoungarie ou de Thian chan-pe-lou, s'étend une vaste contrée

[1] Notes au Voyage précédent. — *Timkovski* : Voyage à Péking.

qui sépare la Sibérie orientale de la Chine : c'est la *Mongolie*, le berceau de Djenghiz-Khan, de ce célèbre conquérant, dont les Mongols s'enorgueillissent de descendre. Au nord, elle est bornée par les *monts Kentaï*, qui sont une continuation de l'Altaï ; à l'est par le pays des Mandchoux ; au sud par la grande muraille, et à l'ouest par la chaîne à laquelle on a donné le nom de *Grand-Altaï*. Elle comprend le vaste désert de *Kobi, Gobi* ou *Chamo*, qui la divise en deux parties distinctes ; l'une au sud, habitée par des tribus mongoles ; l'autre au nord, occupée par les Khalkha, peuples de la même origine.

La partie septentrionale est arrosée par un grand nombre de rivières ; c'est là que prend naissance l'*Orkhon*, qui vit naître sur ses rives Djenghiz-Khan, et qui probablement arrosa Karakoroum ou Holïn, capitale de son vaste empire. D'après la description que Rubruquis fait de cette ville qui vit arriver dans son enceinte, sous le règne de Koublaï et sous celui d'Argoun, les ambassadeurs de toutes les puissances de l'Asie, et ceux d'une grande partie de l'Europe et de l'Amérique, elle n'était pas plus grande que Saint-Denis, près Paris. D'Anville et Fischer ne sont point d'accord sur sa position[1] ; mais M. Klaproth a prouvé qu'elle était située sur la rive gauche et non loin des sources de l'Orkhon. Cette rivière, après un cours d'environ 100 lieues, va se joindre à la Selenga, tributaire du lac Baïkal. Le *Kerlon*, partie supérieure du fleuve Amour, va se jeter dans le lac *Dalaï* ou *Kouloun*, auquel on donne 60 lieues de circonférence. Mais c'est la *Kalkha*, dont le cours est d'environ 50 lieues jusqu'à son embouchure dans le lac appelé *Bouïrnoor*, qui a probablement donné son nom au peuple qui habite ce pays.

Suivant les voyageurs récents, le pays des *Khalkha* est couvert de forêts composées de pins, de mélèzes, de bouleaux, de trembles et de peupliers blancs. On y trouve aussi l'orme et l'epicea, le groseillier rouge et le pêcher sauvage. La rhubarbe, qui croît spontanément, est une des productions les plus précieuses du pays. Le sol, dont la nature est très-variée, présente dans quelques districts un sable à petits grains, couvert d'une couche de terreau fertile, qui serait susceptible d'un grand rapport si les Mongols, renonçant à la vie nomade, se livraient à l'agriculture. Sur les bords des rivières, et principalement dans la vallée de l'Orkhon, s'étendent de belles prairies où l'on voit errer, par grandes troupes, les petits che-

[1] Selon d'Anville, elle était sur l'*Engui-Moren* par environ 44 degrés de latitude et 104 de longitude. *Fischer* (Introduction à l'Histoire de la Sibérie, en allemand) la place sur les bords de l'Orkhon, par 104 degrés de longitude et 47 de latitude.

vaux mongols et le sauvage *djightaï* (*equus hemionus*), animal intermédiaire du cheval et de l'âne, et que l'on peut comparer au mulet dont il a les jambes minces, les longues oreilles droites, avec le pelage isabelle, la crinière et la queue noires, et une ligne de la même couleur sur le dos. Les autres animaux sont les mêmes que ceux de la Sibérie et de la Dzoungarie. Les chiens de chasse de la Mongolie jouissent d'une grande réputation et sont recherchés à Péking.

Le climat n'y est pas très-rigoureux : l'hiver, la neige n'y tombe pas en abondance; l'été, les chaleurs n'y sont pas très-fortes; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que, malgré sa latitude plus méridionale, il y fait plus froid que dans les parties de la Sibérie, au sud du lac Baïkal. A Kiakhta, par exemple, le blé réussit, et même sur les collines plutôt que dans les vallées; les légumes en général, et quelquefois les melons, y parviennent à leur maturité. A Ourga, au contraire, à plus de 60 lieues au sud-est, ces végétaux ne mûrissent presque jamais. On sait, à la vérité, que plus on avance vers l'est en Asie, et plus la température s'y abaisse sous les mêmes latitudes; mais le méridien d'Ourga n'est pas à plus de 60 minutes de celui de Kiakhta : ce n'est pas une aussi petite différence qui peut expliquer celle qu'on remarque dans la température; nous l'attribuerons plutôt à ce que le pays des Khalkha est un plateau qui domine le niveau du sol des environs du lac Baïkal; et en effet, la plupart des eaux de la Mongolie septentrionale se dirigent vers ce lac. Ce plateau paraît être à 1,600 mètres au-dessus du niveau de l'Océan.

Les montagnes qui le bordent au nord, et les monts Khangaï au sud, sont granitiques; au nord-ouest, elles renferment des mines d'or, d'argent, de fer, d'étain et de houille; mais ces minéraux ne sont point exploités, à l'exception du fer, encore l'est-il en petite quantité. Plusieurs rivières charrient de l'or. Un grand nombre de lacs fournissent du sel; le sable des steppes en est imprégné, et même on y trouve en abondance le sulfate de soude, ce qui peut être une des causes de l'abaissement de la température.

Le désert de Kobi ou *Gobi*, dont la longueur de l'est à l'ouest est de plus de 500 lieues sans interruption, étend ses branches occidentales et méridionales d'un côté vers la Dzoungarie, et de l'autre vers le Turkestan chinois, de manière qu'à quelques interruptions près on peut le considérer comme cet ensemble de déserts et de steppes qui occupe le centre de l'Asie, et comprend une longueur totale d'environ 750 lieues. Son nom signifie chez Mongols une contrée entièrement dépourvue de forêts et de cours d'eau. Sa partie orientale est appelée par les Chinois *Chamo*, c'est-à-dire

mer de sable. Sa partie occidentale porte plus particulièrement le nom de *Chachïn* ou *Ta-si* : on y trouve quelques plaines marécageuses, mais généralement un sable mouvant. C'est surtout dans la partie opposée, c'est-à-dire vers la Mandchourie, que le terrain fréquemment ondulé, tantôt par des masses de granit et de porphyre, et tantôt par des buttes de sable ou par de petites collines gypseuses, renferme quelques oasis arrosées par des ruisseaux, dont les bords sont couverts d'arbres, d'habitations et de pâturages, tandis que partout ailleurs les lieux marqués sur nos cartes n'indiquent que des puits, des sources, des lacs salés d'une petite étendue, et fréquemment à sec, des stations pour les caravanes ou des postes chinois. La principale oasis est celle de *Kami*. Ces plaines sablonneuses n'offrent qu'une végétation chétive : ce sont de petits espaces couverts d'herbes, au milieu desquels s'élèvent quelques buissons rabougris, quelques abricotiers sauvages et quelques faux acacias. Dans d'autres endroits le sol ne se compose que d'une argile compacte, parsemée de quelques efflorescences salines, et qui ne produit que des plantes qui croissent sur un sol salé, et que le botaniste allemand Bunge [1] nomme pour cette raison *halophytes*. La plus fréquente est une espèce de *peganum*. Au printemps et en été, lorsqu'il ne tombe pas de pluie, les végétaux se dessèchent, et le sol brûlé n'inspire au voyageur que des sentiments empreints de tristesse et d'horreur. Dans les parties argileuses, la sécheresse produit des fentes nombreuses qui traversent le sol en y formant des dessins tellement réguliers que, suivant M. Bunge, on les croirait faits par la main des hommes. La chaleur est de peu de durée dans ce désert, et l'hiver y est long et froid.

M. Bunge s'est assuré par des mesures barométriques que les points les plus bas du désert se trouvent dans sa partie centrale. Ils sont à peine à 800 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, tandis que les bords sont à une hauteur d'environ 1,160 mètres. Dans la partie la plus basse, le sol est beaucoup plus salé, et la végétation ne se compose plus que d'halophytes. On y rencontre un plus grand nombre de lacs salés que dans les parties plus hautes. Ces lacs tarissent presque entièrement dans la saison chaude, et se couvrent d'une croûte de sel qui fournit à la consommation d'une grande partie de la Chine. Les rives de ces lacs consistent en un sable blanchâtre mêlé d'argile salifère contenant de gros morceaux de gypse. On y trouve

[1] *Notice sur la Mongolie*, lue par M. Bunge, le 3 avril 1833, à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

une grande quantité de fragments de coquilles bivalves trop incomplètes, suivant M. Bunge, pour qu'on en puisse déterminer les espèces. Il ne dit pas si elles paraissent être marines, mais c'est probable.

Les principales espèces de plantes qui croissent vers le centre du désert sont l'*arundo arenaria*, l'*arundo baltica* et le *corispermum pungens*. M. Bunge cite aussi plusieurs autres halophytes identiques avec celles qui couvrent les bords de la mer Caspienne.

Les animaux sauvages qu'on y rencontre sont le chameau, le cheval, l'âne, le *djightaï* et des troupes d'antilopes. D'autres petits mammifères méritent aussi d'être cités : ce sont surtout des troupes d'une petite espèce de souris tellement nombreuse qu'elle a partout miné le sol desséché, et qui se sauve en poussant un sifflement aigu à chaque pas que fait le voyageur; ce sont aussi, principalement dans la partie septentrionale, où ils remplacent les souris, de petits mulots qui remplissent leurs abajoues des graines d'une plante du genre *schoberia*. Les principaux oiseaux sont des grues, des corbeaux, des alouettes, une espèce de pigeon et des bergeronnettes.

M. Bunge, de même que le petit nombre de voyageurs qui ont traversé le désert de Gobi, le considère comme une mer intérieure, une caspienne desséchée. Une chose remarquable, c'est que cette opinion, très-naturelle dans un naturaliste instruit, est aussi celle des Chinois, peuple tout-à-fait étranger aux études et aux connaissances géologiques : ainsi le nom *Han-haï*, l'un de ceux qu'ils donnent à ce désert, signifie *mer desséchée*. Suivant une tradition répandue chez les Mongols, il y avait ici jadis une mer, et de plus ils croient que cette mer viendra bientôt remplir son ancien bassin. Lorsque l'on considère que cette opinion, répandue chez les Chinois et les Mongols, n'est point fondée sur des hypothèses scientifiques et qu'elle doit être le résultat de quelque tradition, on est porté à admettre sans trop de témérité que le dessèchement de cette mer est un fait récent, c'est-à-dire postérieur aux temps historiques.

Au sud du désert de Kobi jusqu'à la grande muraille, le climat est tempéré; il ressemble à celui de l'Allemagne; s'il tombe de la neige en hiver, elle disparaît bientôt. Un sol argileux paraît y dominer ; mais il est fertile, et partout il est de nature à encourager la vie sédentaire et agricole : aussi beaucoup de Chinois et même de Mongols s'y livrent-ils à la culture des champs et des jardins. Le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert de forêts où l'on trouve des trembles, des ormes, des noyers et des noisetiers; sur les montagnes, les pins sont petits et les chênes

rabougris [1]. La plupart des céréales y prospèrent, ainsi qu'une grande variété de fruits et de légumes, surtout dans la partie la plus méridionale, où l'on voit s'étendre un sol sablonneux et graveleux, couvert d'une couche mince d'humus et de terreau. Les animaux domestiques de cette partie de la Mongolie sont le cheval, l'âne le mulet et le chameau, les bêtes à cornes, les moutons et les chèvres ; les Chinois élèvent seuls des cochons, parce que les Mongols s'abstiennent de la chair de cet animal. Ces derniers ne font pas non plus usage du poisson, mais ils engraissent de la volaille.

Les villes de la Mongolie sont en petit nombre et peu considérables. Commençons par le nord ou le pays des *Khalkha*. *Ourga*, appelée aussi *Kouren* ou *Kouré*, en est la capitale : elle est située sur la rive gauche de la Toula, à 270 lieues au nord-ouest de Péking. Quatre ou cinq lieues avant d'y arriver de Kiakhta, on traverse le mont Gountoû, dont le sommet, l'un des plus élevés de la contrée, est couronné par un *obo* colossal, monument de forme presque pyramidale, construit en pierre, et qui n'est qu'une sorte d'autel élevé par la dévotion des pèlerins qui vont à Ourga adorer le *Khoutoukhtou,* dieu incarné ou pontife-dieu des Mongols : auprès s'élèvent plusieurs colonnes en pierre et en bois, couvertes d'inscriptions en langue tibetaine. Sur presque toutes les hauteurs un peu remarquables de la Mongolie, on voit de semblables monuments construits en terre, en sable, ou en bois, lorsqu'ils ne peuvent l'être en pierre. Le voyageur mongol ne passe pas devant un de ces autels sans s'y prosterner pour adorer la divinité, en ayant soin de tourner le dos au monument et le visage du côté du nord. Après sa prière, il dépose toujours en *ex voto* quelque chose sur l'autel [2].

A une lieue et demie avant Ourga, on voit, à droite du chemin, dit M. Timkovski, un petit temple, et à gauche, dans un ravin étroit, un autre, bâti en bois et peint en blanc ; à une demi-lieue plus loin, à gauche, un très-grand temple, d'architecture tibetaine : il est entouré de montagnes en amphithéâtre ; sur le point le plus élevé, on lit la célèbre prière tibetaine, *Om ma ni bot me khom,* en caractères d'une grandeur colossale sculptés en pierre blanche.

Ourga est la résidence du *vang* ou gouverneur-général, et du *khoutoukhtou*. La maison du vang est construite en bois à la manière chinoise. Ce prince est ordinairement un descendant de Djenghiz-Khan. Les habitants considèrent les bâtiments affectés à la demeure du khoutoukhtou comme un quartier distinct de la ville. C'est ce quartier qu'ils appellent

[1] *Macartney :* Voyage, t. III, p. 250 et 343.
[2] *Timkovski :* Voyage à Péking, t. I, p. 76.

Kouren. La ville est une réunion de iourtes ou de tentes, alignées de manière à former des rues, mais si étroites, que deux hommes à cheval ont de la peine à y passer de front. L'une des principales constructions est le groupe de bâtiments comprenant les temples et la demeure du khoutoukhtou, renfermés dans une enceinte de murailles tellement hautes, qu'elles empêchent de voir ces édifices. Les temples se succèdent dans la direction du sud au nord en étalant leurs toits peints en vert; l'un d'eux est entouré d'une grille dorée. Pour se conformer à l'usage des habitants des steppes, le khoutoukhtou occupe une iourte au milieu de l'enceinte. A quelque distance des temples on aperçoit un grand édifice en bois : c'est l'école où les lamas apprennent à lire les livres tibetains et à jouer des instruments en usage pour la musique religieuse. Derrière l'école il y a un bâtiment dans lequel on prépare le repas des Khouvarak ou écoliers des lamas. On en compte plus de mille qui vivent aux frais du khoutoukhtou. Le trésor de celui-ci est placé dans un bâtiment couvert d'un toit en terre. Près de la porte une enceinte renferme les chameaux, les chevaux, les moutons et les bestiaux offerts au khoutoukhtou. Les temples sont devant une grande place ; de chaque côté de celle-ci s'étendent des cours entourées de palissades, et dans chacune on voit une grande iourte élevée sur des poutres et couverte de toile de coton blanche : ce sont les temples particuliers des khans des Khalkha. Autour de cet assemblage de iourtes qui constitue la principale cité d'un peuple qui semble heureux d'y retrouver les traces de ses anciennes habitudes nomades, on voit s'élever çà et là les habitations des principaux habitants d'Ourga ; plusieurs sont isolées et éloignées l'une de l'autre de plus d'une demi-lieue. On évalue la population d'Ourga à 7 ou 8,000 individus, dont 5,000 sont des lamas.

Sur les bords de la Toula s'étend le faubourg de *Maïma-tchïn* : il est à environ une lieue de la ville et peuplé de marchands. Ses rues larges et boueuses sont garnies d'un grand nombre de boutiques remplies de marchandises. Les seuls édifices de ce bourg dépendant d'Ourga sont le tribunal, qui sert en même temps de logement au premier magistrat, et le temple du dieu *Kouan-yu*, protecteur de la dynastie mandchoue.

Au sud d'Ourga et sur la rive gauche de la Toula, vis-à-vis des temples, s'élève le *Khanôhla* ou mont Impérial, dont un des flancs est couvert d'inscriptions colossales en mandchou, chinois, tibetain et mongol, formées de grandes pierres blanches. Cette montagne et les vallées qui s'étendent à sa base sont consacrées au khoutoukhtou; des gardes en défendent l'approche. Sa partie supérieure est couverte de bois, et ses vallées solitaires ne sont ha-

bitées que par des troupeaux de chèvres sauvages. La montagne est raide du côté du nord et en pentes douces vers le sud. Elle forme une petite chaîne de 8 à 9 lieues de longueur. Elle est célèbre chez les Khalkha par une grande réunion qui s'y fait tous les trois ans, et dans laquelle se rédigent les suppliques du peuple et se jugent les querelles entre les particuliers. Au midi il y a un temple dont la splendeur répond à l'importance de cette assemblée [1]. Cette montagne intercepte le vent du midi, ce qui contribue à rendre très-froid le climat d'Ourga.

A *Dzizgalangtou,* petite bourgade, on est, suivant M. Bunge, à 1,540 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Plus loin on en trouve une autre appelée *Oulou baïching,* nom qui signifie *nombreux édifices.* On y remarque en effet des restes de constructions en briques qui formaient vraisemblablement il y a plusieurs siècles la résidence de quelque prince mongol. Vers ce relai de poste, le sol du désert de Gobi commence à descendre. On aperçoit dans le lointain, à droite et à gauche des montagnes élevées et escarpées, dont le roc porphyrique est presque toujours à nu, et qui, seulement sur quelques points de leurs pentes, s'est décomposé et changé en un sol fertile, bien qu'il n'y croisse que des arbustes hauts d'environ un mètre. Parmi ces montagnes on doit citer le *Darkhan-ohla,* que les Mongols regardent comme le premier berceau de Djenghiz-Khan.

A Ouloubaïching on voit dans le lointain une ligne noirâtre formée par un rempart de rochers qui sort brusquement du sol ; il est peu élevé et se compose de couches horizontales de marne et de gypse. Les Mongols lui donnent le nom de *Boussou-tchilohn,* c'est-à-dire *ceinture de pierres.* Ce rempart naturel s'étend à une distance très-considérable en ligne droite de l'est à l'ouest avec quelques petites interruptions. Il forme une séparation bien tranchée entre la Mongolie septentrionale et la Mongolie moyenne qui est le véritable Gobi selon la signification de ce mot. La contrée change subitement ; elle devient complétement unie, et le sol est couvert de petits fragments de porphyre et de jaspe, de calcédoines et de cornalines, au milieu desquels poussent des arbustes rabougris.

Erghi, Oudé, Dourma et *Khara boudourgouna* sont autant de petits villages situés dans la partie la plus basse du désert de Gobi. C'est entre les deux derniers que commence la partie appelée Chamo par les Chinois.

Dans la partie occidentale du pays des Khalkha se trouve la petite ville d'*Ouliassoutaï,* qui tire son nom d'une rivière qui coule à trois lieues au nord. Entre les monts Tangnou et ceux que l'on appelle Chabinaï daban, un

[1] *Igoumenof:* Nouvelles de la Mongolie. — Messager sibérien, t. V, p. 13.

bassin arrosé par les premiers affluents de l'Ieniseï forme le canton d'*Ouriangkhaï* qui dépend du pays des Khalkha, mais qui est habité par une tribu appelée *Soyote* ou *Soïoute* et qui passe pour être anthropophage quand l'occasion s'en présente. Sa principale ville est *Oulataï*, sur la gauche du Chilekit, rivière qui est l'Ieniseï à sa naissance. Cette cité est à 200 lieues à l'ouest d'Ourga ; elle est environnée d'un fossé profond au delà duquel s'élèvent d'abord une palissade, puis un retranchement en fascines remplies de pierres et de terre. Elle se compose, dit-on, de 2,000 maisons qui forment des rues alignées.

Maï-ma-tchïn, qu'il ne faut pas confondre avec la petite ville qui forme le faubourg d'Ourga, est située à 50 lieues au nord de cette dernière. Éloignée de 200 pas de la ville russe de Kiakhta, elle est comme celle-ci l'entrepôt du commerce entre la Chine et la Russie. Son enceinte carrée est formée par une forte palissade et renferme à peine 200 maisons, la plupart remarquables par leur propreté. Le soir cette petite place de commerce offre un coup d'œil tout particulier : chaque habitation est précédée d'une cour fermant avec une grille et éclairée par des lanternes en papier de couleur, ce qui présente l'aspect de la plus élégante illumination. Dans chaque boutique on remarque une image de *Foo-khou*, la principale divinité chinoise, placée dans une niche et couverte d'un rideau de soie. Les marchandises sont renfermées dans des armoires en ébène : elles consistent en thés de différentes espèces, en étoffes de soie, en vases de porcelaine, en papiers peints et en divers autres objets qui donnent une haute idée de l'industrie des Chinois. Ses principaux édifices sont deux temples assez bien bâtis. La beauté des magasins, l'affluence des caravanes et l'activité des affaires, donnent à cet entrepôt commercial le mouvement d'une ville considérable.

La contrée comprise entre le désert de Kobi et les frontières de la Chine proprement dite, est la *Charra-Mongolie*. Elle se divise en un grand nombre de districts dont plusieurs n'offrent plus que des villes en ruines, comme pour attester l'état jadis florissant de ce pays. Celui qui porte proprement le nom de Charra-Mongolie est situé entre le cours de Hoang-ho et le désert : on n'y voit aucune station qui mérite le nom de ville ; la population y est nomade ; la tribu des *Onhiot* ou *Oung-niout*, qui forme deux drapeaux ou subdivisions, parcourt un espace de 160 lieues du nord au sud, et de 10 lieues de l'est à l'ouest, sur lequel on trouve les ruines d'une ville appelée *Iaotcheou*. Le *Khortchïn* ou *Kartchïn*, à l'ouest du précédent, est le pays le mieux cultivé de la Mongolie ; on y voit aussi de vastes pâturages, de grands haras et un nombre considérable de troupeaux de bœufs et de

moutons; l'empereur de la Chine y possède de grands domaines et de belles maisons de plaisance; il y passe avec sa cour une partie de l'année pour se livrer au plaisir de la chasse. La population se compose de *Naïman*, de *Souniot* ou *Souniout* et de *Kesikten* ou *Ketchikten*. On remarque dans ce pays les ruines des villes appelées *Sibé* et *Almatou*. Chez les *Gorlos* ou *Khorlos*, qui forment deux bannières, on trouve les restes de *Loung-ngan* et de *Barkhotò*. C'est dans leur pays que vivaient jadis les Khitan qui ont régné sur la Chine. Les *Toumet* habitent en partie les bords du Hoang-ho; leur principale cité est *Koukou-khotò*, en chinois *Koueïhoua-tchhing*, résidence d'un grand-prêtre du bouddhisme, qui, à ce titre, passe pour une incarnation divine. Cette ville est renommée pour les pelleteries qu'on y prépare et qu'on envoie à Péking et dans plusieurs autres lieux de la Chine. A 7 lieues au sud-est, on trouve une autre ville appelée *Koutouktou-khotò*, sur une petite rivière du même nom. Chez les *Barïn*, on voit la ville de *Barïn-khotò*, et les tombeaux des empereurs khitans, de ces princes qui furent détrônés par les Mongols. Les *Khaotsit*, appelés aussi *Khaotchit* ou *Haotchit*, se divisent en deux bannières et habitent vers les monts *Hing'an*, que certains géographes nomment *Siolki*, un pays couvert de lacs et de marais. Les *Oudjoumoutsïn* ou *Oudjoumoutchïn*, appelés aussi *Oudzemertchi*, divisés de même en deux bannières, occupent à l'est des Khaotchit une contrée longue de 40 lieues du sud au nord et de 35 de l'est à l'ouest, arrosée par plusieurs rivières, dont l'une des plus considérables est le *Khoulougour* qui descend des monts Hing'an et va se perdre dans des sables. Les *Ourat* ou *Orat* comprennent trois bannières, dans un pays arrosé au sud par le Hoang-ho; leur principale station est dans la large vallée de Khadamal; leur territoire a 30 lieues du sud au nord et 20 de l'est à l'ouest; c'est dans ce pays que l'on place le *Tendue* ou *Sendue* de Marco-Polo.

Ses *Ordos* ou *Ortos*, tribu beaucoup plus importante que toutes celles que nous venons de nommer, habitent la partie du sud-ouest de la Mongolie. Vers l'est ils confinent au Toumet, vers l'ouest aux Éleuthes, et au sud à la Chine, où ils ont pour limites le Hoang-ho et la grande muraille. Ils forment sept *khochoun* ou bannières, et passent pour être doux et intelligents.

Les *Tchakhar*, tribu plus considérable encore que la précédente, comprennent huit bannières, établies dans une contrée à laquelle on donne une centaine de lieues d'étendue. Cette contrée est montagneuse, bien arrosée, susceptible d'une grande fertilité, parsemée de gras pâturages, et couverte çà et là de vestiges d'anciennes cités; entre autres *Khamkhoun* et *Tsagan-*

balgassou, dont il ne reste plus que des remparts. Le nom de Tchakhar, qui signifie en mongol *pays frontière*, lui a été donné parce qu'il est limitrophe de la Chine. Les Tchakhar formaient un des huit corps de l'armée mandchoue qui conquit la Chine en 1644.

Pour terminer la description des contrées habitées par les Mongols, nous traverserons la province de Chine appelée Kansou, au sud-ouest de laquelle se trouvent les Mongols du *Khoukhou-noor* et ceux de *Khar-khatchi*. Le pays de *Khoukhou-noor* tire son nom de son principal lac. Quelques géographes l'appellent *Khocholie*, parce que l'une des tribus qui l'habitent se compose de *Khochot*. Il a environ 260 lieues de l'ouest à l'est, et 120 du nord au sud. Il renferme des montagnes qui conservent la neige pendant plusieurs mois de l'année, et qui donnent naissance au fleuve Hoang-ho ou à des cours d'eau qui vont se réunir au Kin-cha-kiang, bordés d'alluvions aurifères, dont l'exploitation forme une branche d'industrie et de commerce pour les habitants. Le lac *Khoukhou-noor*, dont le nom signifie *lac bleu*, a 25 lieues de longueur sur 10 de largeur ; ses eaux sont en effet bleuâtres ; il renferme plusieurs îles. Serait-ce sur ses bords que Djenghiz fut proclamé khan des Mongols ? Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut près d'un lac de ce nom. Le pays de Khoukhou-noor abonde en prairies, en troupeaux, en gibier, en plantes alimentaires et en rhubarbe dont on fait un assez grand commerce. Sa population, qui mène une vie nomade et ne possède point de villes, se compose de quatre tribus qui forment 29 bannières : les *Khochot* en ont 21, les *Torgoout* 4, les *Khoït* 3, et les *Khalkha* 1 ; on pourrait même ajouter une trentième bannière pour les quatre régiments mongols qui appartiennent au grand lama. Ces tribus sont gouvernées par une sorte de diète composée de tous les chefs de bannières, et dont les titres et les prérogatives rappellent le régime féodal ; ce sont 3 princes ayant le titre de *vang* ou de roi, 2 *beïlé*, 2 *béïssé*, 4 *koung* ou comtes, et 18 *taïdzi* ou nobles de première classe.

A l'ouest du Khoukhou-noor s'étend au nord du Tibet le pays des *Katchi* ou *Kar-katchi*, qui a environ 250 lieues de l'ouest à l'est et 800 du sud au nord. Il renferme plusieurs lacs dont le principal est le *Namour*. Les *Karkatchi* sont nomades et suivent le culte mahométan.

Les *Eleuthes* ou Kalmouks qui, sous la suzeraineté de la Chine, dominent sur la Dzoungarie, ne diffèrent pas essentiellement des Mongols. Ils nous retracent exactement le portrait que Procope, Ammien, Priscus et Jornandès ont laissé des fameux Huns. Ils sont généralement d'une taille médiocre ; on en trouve plus de petits que de grands. Abandonnés

dès leur enfance à la nature, ils ont tous le corps bien fait, les membres déliés. Les traits caractéristiques de tous les visages kalmouks sont des yeux étroits dont l'angle obliquement placé descend vers le nez; des cheveux noirs, sourcils de la même couleur, peu garnis, et dont l'arc est fort rabaissé; des nez camus et écrasés vers le front; les os de la joue saillants; la tête et le visage fort ronds; la figure plate et les lèvres épaisses. L'habitude de s'enfoncer des bonnets sur la tête contribue peut-être à détacher leurs oreilles de la tête plus qu'à l'ordinaire; mais la grandeur énorme de ces mêmes parties est un trait de leur caractère physique : ils conservent de belles dents jusqu'à l'extrême vieillesse. Leur peau, naturellement blanche, prend, par l'ardeur du soleil, en été, et l'action de la fumée des cabanes en hiver, une teinte jaune brunâtre, qui cependant diffère chez les individus et chez les deux sexes. Parmi les femmes, il y en a beaucoup d'une jolie figure, et dont la blancheur est rehaussée par de beaux cheveux noirs. L'odorat, l'ouïe et la vue, chez les Eleuthes, surpassent toute idée qu'un Européen pourrait s'en former. Ils sentent la fumée d'un camp, ils entendent le trot d'un cheval, ils distinguent dans leurs plaines immenses le plus mince objet, à une distance étonnante.

Les Eleuthes aiment la société et les festins; ils détestent manger seuls; leur plus grande jouissance est de partager avec leurs amis tout ce qu'ils ont en provisions de bouche. Leur caractère est gai et ouvert, mais ils sont paresseux, sales et rusés. L'habit des hommes ressemble à celui des Polonais, à l'exception des manches, qui sont fort étroites et fermées au poignet. Le peuple s'habille de peaux de mouton et de feutre. En été, les jeunes filles se découvrent la gorge jusqu'à la ceinture. Les hommes se rasent la tête, à l'exception d'une petite touffe de cheveux; les femmes, au contraire, sont très-jalouses de cette partie de leurs charmes; elles portent leurs cheveux épars jusqu'à l'âge de douze ans, époque de leur nubilité; alors elles les réunissent en tresses qui entourent leur tête; mariées, elles les laissent pendre en deux tresses sur les épaules.

En été les habitations sont des iourtes ou tentes ouvertes sur les côtés et couvertes en feutre; en hiver ces côtés sont fermés par de larges morceaux de feutre ou par des nattes et quelquefois des claies en osier. Au milieu de cette sorte de cabane, on voit un grand trépied en fonte, sous lequel ils conservent toujours du feu, et sur lequel ils font cuire leurs aliments: la fumée sort par une ouverture pratiquée au sommet.

Les Eleuthes préfèrent à toutes les commodités d'une ville régulière

la liberté de leur vie nomade et de leurs cabanes transportables. Chasser, garder les troupeaux, construire des tentes, voilà les seuls travaux qu'un Eleuthe croit convenables à la dignité d'un libre enfant du désert : le reste du temps, il le passe à fumer. Les femmes ont pour leur part tous les travaux domestiques ; elles doivent aussi placer et démonter les tentes, seller et amener les chevaux ; les moments de loisir sont aussi rares pour elles que fréquents pour les hommes. Les Chinois cherchent à accoutumer les Eleuthes à l'agriculture : ils y réussiront difficilement ; le climat âpre et le sol aride bannissent de ces contrées la plupart des cultures rurales, ou en rendent les bénéfices très-précaires.

Le lait de jument est préféré par presque tous les peuples de l'Asie, au lait de vache. Le premier, dans sa fraîcheur, est plus fluide que le second, mais il a un petit goût de lessive qui choque le goût des Européens. Lorsqu'on le fait aigrir dans des vases propres, il prend un goût acide vineux très-agréable ; à peine donne-t-il quelques gouttes de crême. En été ils ne boivent que du lait de jument ; celui de vache est la boisson d'hiver, et celui de brebis sert à faire du fromage et du beurre. Avec le lait de jument, ils obtiennent, par la fermentation, une liqueur spiritueuse connue sous le nom de *koumiss* [1].

Leur nourriture consiste presque uniquement en laitage et en viandes grasses, surtout de gibier, car ils ne tuent guère leurs animaux domestiques. Ils mangent peu de pain, et font sécher du poisson pour le conserver pendant l'hiver.

Leur principale richesse consiste en troupeaux, dont les plus nombreux sont ceux de chevaux et de moutons. Un homme opulent possède jusqu'à 1,000 chevaux. Le chameau est réservé pour transporter les tentes et le bagage. Les chameaux blancs ont seuls l'honneur de porter les idoles, les livres religieux et tout ce qui tient au culte.

La langue des Eleuthes, la même que celle des Mongols, diffère totalement de la langue tatare, quant aux mots et à la syntaxe. On y reconnaît beaucoup de noms propres hunniques ; la fréquence des monosyllabes rappelle les langues du Tibet et de la Chine. Privée d'articles, n'admettant presque pas l'utile secours des pronoms et l'élégante influence des conjonctions, n'ayant que peu de modifications du verbe, elle paraît une des plus pauvres, mais aussi une des plus anciennes langues du monde ; elle

[1] Nous prenons M. Klaproth pour guide, bien que Pallas prétende que cette liqueur se nomme *araka*, et que le nom de *koumiss* soit tatar, et non pas kalmouk ou éleuthe. — *Pallas* : Voyages, t. I, p. 501.

est, dit-on, sonore, harmonieuse et poétique. Les romances plaintives et les chants épiques de ce peuple ont le caractère sombre et gigantesque de la nature du pays; les rochers, les torrents et les météores d'Ossian y figurent à côté de légendes miraculeuses, aussi bizarres que celles des Hindous. On y rencontre aussi de ces traits d'une vérité sublime qui plaisent à toutes les nations; par exemple, la romance d'une tribu fugitive commence par cette image : « Après avoir épuisé toute leur fureur, les « eaux du vaste lac s'apaisent; tels sont les troubles de ce monde et leur « tranquille oubli. » Ces nomades possèdent des poëmes de vingt chants et au delà, conservés par la seule tradition; leurs bardes ou *dchangartchi* les récitent de mémoire au milieu du peuple attentif et ravi de joie. L'alphabet éleuthe, calqué sur celui des Mongols, n'en diffère que par quelques lettres et par une élégance particulière. Outre l'écriture mongole, qui se compose de 44 lettres qu'on réunit perpendiculairement, les Eleuthes ont une écriture indienne, nommée l'*onetkak*, employée aux formules magiques.

L'orgueilleuse ignorance des Européens regarde les peuples libres de l'Asie comme des sauvages sans mœurs et sans lois; mais dans la réalité les khanats d'Asie paraissent être semblables à nos empires féodaux du moyen âge. On distingue trois classes différentes parmi les Eleuthes : la noblesse, dont les individus s'appellent les *Os-Blancs;* le peuple, qui est composé d'esclaves qui se nomment les *Os-Noirs;* et le clergé, qui descend de ces deux castes, et qui est composé d'hommes libres. Les femmes nobles sont de même appelées *Chair-Blanche*, et les femmes du peuple *Chair-Noire;* la généalogie se désigne seulement par les *Os*. La nation est gouvernée par plusieurs petits princes héréditaires qui prennent le titre de *noïon*, et qui n'obéissent que faiblement au khan de la nation. La puissance du *Khan-Taïdcha*, ou prince en chef, consistait seulement dans le nombre et l'importance de ses sujets, et non dans l'étendue de son territoire, qui, dans cette vaste contrée, ne peut avoir aucune valeur. Les sujets de chaque chef forment un *oulous*, qui se trouve divisé en *aïmaks*, composés depuis 150 jusqu'à 300 familles; chaque aïmak est commandé par un *dzaïssang* ou noble; un aïmak se subdivise en *khatoun* de dix à douze iourtes qui ont des inspecteurs soumis aux dzaïssangs et aux noïons. Ces derniers ont le droit d'infliger des punitions à leurs sujets, mais en se conformant au code de lois mongoles qui régit les Eleuthes. Lorsqu'il y a un grand khan, les princes se laissent guider par lui, seulement dans les affaires qui sont d'une im-

[1] *Bergmann :* t. II, p. 206, 236, etc.

portance générale. Le tribut consiste en une dixième partie du troupeau et des autres propriétés; mais, à la première sommation, tous doivent comparaître à cheval devant le prince, qui renvoie les hommes incapables de supporter les fatigues de la guerre. Leurs armes sont les arcs, les lances, les sabres, et quelquefois les armes à feu. Les guerriers riches sont revêtus d'une cotte de mailles, formées d'anneaux enchâssés les uns dans les autres, comme celles qui ont été en usage en Europe jusque dans le quinzième siècle.

Les Eleuthes forgent eux-mêmes les armes et les ustensiles dont ils ont besoin; quelques-uns même fabriquent des ornements en or. Les femmes excellent dans l'art de préparer les peaux de mouton et surtout celles qui sont connues sous la dénomination d'agneaux mort-nés d'Astrakhan et dont les Russes font un grand commerce. Le feutre fabriqué chez les Eleuthes jouit aussi d'une grande réputation en Russie. Mais leur commerce avec ce pays consiste dans la vente des chevaux, des bœufs et des moutons : on estime à plus de 1,200,000 francs le produit qu'ils en retirent annuellement[1].

Le religion des Eleuthes est celle du *Dalaï-Lama*. C'est dans la description du Tibet que nous donnerons une idée de ce système religieux; disons ici que les Eleuthes sont, plus qu'aucun peuple de la terre, soumis à l'empire des prêtres; ils leur confient la direction de toutes leurs affaires; rien ne se fait sans consulter un jongleur qui, par des sortiléges, prétend interroger les dieux; ces *djelloungs* lèvent un ample tribut sur leurs crédules troupeaux; ils vivent dans l'abondance; le célibat leur est prescrit; mais quand ils voyagent, ils ont le droit de partager le lit de leurs hôtesses, et ils voyagent souvent.

Les djelloungs sont sous la juridiction des *tsordji*, sortes d'évêques qui portent des habits rouges ou jaunes selon la secte à laquelle ils appartiennent. Les *gadzoul* ou aides des djelloungs sont les diacres de ce clergé. C'est aux djelloungs que l'on confie l'instruction des enfants, et surtout de ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique : ils leur enseignent la langue tibetaine, qui est celle dans laquelle leurs livres sacrés sont écrits, et ils leur apprennent à accomplir les cérémonies du culte extérieur. Chez les Eleuthes on trouve aussi des chamans, sortes de magiciens qui exercent leur métier en secret, parce qu'ils sont détestés des lamaïtes fervents.

Les Mongols ont, comme les Eleuthes, le visage plat, les yeux petits et obliques, de grosses lèvres, des pommettes saillantes, un menton petit et

[1] *Klaproth* : Article *Eleuthes*, dans le Dict. géogr. universel.

court, et peu de barbe; les oreilles sont larges et proéminentes; les cheveux noirs renforcent un teint brun ou brun rougeâtre. Mais plus civilisés par leur ancien séjour en Chine, ils sont plus dociles, plus hospitaliers, plus actifs et plus voluptueux. Les Russes de la Daourie regardent les femmes mongoles comme plus fécondes que les leurs. Ces femmes ont aussi beaucoup d'industrie et de gaieté. Les livres religieux des Mongols sont écrits dans la langue de Tangout ou du Tibet, et il y a dans chaque *aïmak* un maître d'école. Les *lamas* ou prêtres, et leurs chefs les *khoutouckhtou*, jouissent d'une grande considération, et dépendent du grand Dalaï-Lama.

La polygamie, quoique permise, est peu commune. Ils se marient très-jeunes, et les femmes apportent une dot en troupeaux ou en brebis. Il y a un feu commun dans le milieu de la tente et dans les déserts : faute de bois, on emploie pour chauffage le fumier de vache desséché ou la fiente de mouton. Les tentes des nobles sont, dans l'intérieur, tendues d'étoffes de coton ou de soie, et le parquet est couvert de tapis de Perse. Les domestiques sont dans des tentes séparées. Dans les demeures des grands on trouve des vases d'étain, d'argent, de porcelaine. Les tentes du peuple sont formées d'une espèce de feutre. Dans quelques endroits ils érigent de petits temples, à l'entour desquels les prêtres ont des cabanes de bois.

Cependant, le plus habituellement vis-à-vis l'entrée de la tente, le riche a sa petite chapelle, contenant des idoles en bronze doré, devant lesquelles on allume une lampe alimentée par du beurre, ou bien une sorte d'encens en forme de petits bâtons, que l'on tire du Tibet. La tente ou iourte est ronde et éclairée par la porte ou par l'ouverture pratiquée pour le passage de la fumée, comme celle des Eleuthes. Elle n'a ordinairement que 1 mètre 50 centimètres de hauteur, et 3 mètres 30 centimètres en la mesurant de la partie la plus supérieure. Son diamètre est de 4 à 7 mètres. Celle du pauvre sert à le loger avec sa famille et son bétail. Les seuls objets qui en constituent l'ameublement sont le feutre, qui sert de tapis, un chaudron en fonte, un réchaud, une hache, quelques outres pour l'eau et le lait, des plats grossiers et des jattes en bois[1].

Leur tête, à la réserve d'une seule boucle de cheveux, est rasée, et recouverte par un bonnet jaune et plat, au moins chez les Charra-Mongols; ils portent des pantalons larges, une veste légère avec des manches étroites, et une ceinture qui retient le sabre, le couteau et des objets nécessaires pour fumer. L'habit de dessus est retenu par une ceinture, les manches en sont larges; leurs pieds sont entourés de linge, par-dessus lequel se

[1] Mémoire sur la Mongolie, par le *P. Hyacinthe Bitchourine* (en russe).

trouvent passées des bottines de cuir, ordinairement noires ou jaunes.

En général, leur costume ressemble un peu à celui des Chinois. Pauvres et riches s'habillent de même : les premiers portent des vêtements de nankin, par-dessus lesquels ils mettent en hiver des pelisses en peaux de mouton, et des manteaux en drap grossier quand il pleut; les riches ont seulement des étoffes plus belles, des fourrures plus riches et des ornements en acier et en argent. La coiffure des hommes consiste l'été en un bonnet de drap ou de coton piqué à rebords, et l'hiver en un bonnet de peau de mouton ou de renard. Les femmes sont vêtues souvent comme les hommes; mais ordinairement elles ont une tunique longue sans ceinture, et par-dessus une sorte de veste sans manches; comme les Chinoises, elles portent de larges pantalons, et leur bonnet ressemble à celui des hommes.

Les Mongols se nourrissent de viande, qu'ils mêlent quelquefois avec des légumes, et qu'ils mangent sans assaisonnement et même sans sel. Ils se régalent de lait de beurre et de koumiss; mais ils ont appris à connaître l'eau-de-vie et l'hydromel, et surtout le thé. Le repas ordinaire d'un Mongol se compose de deux ou trois grandes tasses de thé en briques, que l'on fait bouillir avec un peu de millet ou de farine de cette graine roussie au feu, et dans lequel on ajoute du sel, du beurre, de la graisse, du lait ou de la crème. Leurs troupeaux consistent en chevaux, chameaux, bœufs, brebis et chèvres. Les femmes tannent le cuir, déterrent les racines nourrissantes, préparent les provisions d'hiver, qu'elles salent ou qu'elles font sécher, distillent le koumiss ou l'esprit du lait de jument. Les hommes chassent le gibier et les animaux nombreux qui errent en grand nombre dans ces vastes déserts. Quand les Mogols voyagent, ils cuisent des moutons entiers dans leur peau; ils ôtent d'abord la peau tout entière et en font une espèce de sac, qu'ils remplissent d'eau; ils y mettent la viande détachée des os, et y jettent successivement quelques pierres rougies : la viande est parfaitement cuite et le bouillon excellent.

Quand les pâturages commencent à manquer, toutes les tribus lèvent leurs tentes, ce qui arrive depuis dix jusqu'à quinze fois par an. Dans l'été, ils se dirigent au nord, et en hiver, au midi. Les troupeaux, les hommes, les femmes, les enfants forment une procession régulière, et sont suivis par les jeunes filles, qui chantent gaiement en cadence. Les amusements de ces tribus errantes et enjouées sont les courses de chevaux, où les jeunes filles mêmes excellent : enfin, l'arc, la lutte, la pantomime, les chansons des jeunes femmes, qui sont généralement accompagnées par la viole et la flûte. Ces chansons roulent sur des aventures amoureuses, et sont remplies d'un

merveilleux gigantesque ; mais la mélodie en est dure et désagréable. Le jeu d'échecs est leur jeu favori.

Les corps des princes et des principaux prêtres sont brûlés avec beaucoup de solennité, et leurs tombes sont ordinairement entourées de murailles et ornées de très-hautes perches, d'où flottent des draperies bizarres. Souvent aussi l'on enterre les morts. On croit que les Mongols ont conservé un usage superstitieux, mais touchant, que décrit Marco-Polo [1]. Lorsque deux familles viennent de perdre en même temps deux enfants chéris, de deux sexes différents, elles font entre leurs mânes ce qu'on appelle le *mariage des morts;* les alliances sont célébrées auprès du tombeau des enfants avec beaucoup de solennité ; les parents, dès lors, se traitent entre eux comme s'ils étaient unis par les liens du sang.

Les Mongols se marient jeunes ; ils peuvent avoir plusieurs femmes, mais il y en a toujours une qui conduit le ménage, et qui est la plus respectée. Le divorce est cependant très-fréquent. Quand les fiançailles sont conclues, le jeune homme envoie aux parents de la jeune fille plusieurs moutons tués, du lait fermenté et d'autres présents. Si les parents les acceptent, l'alliance est conclue. Le garçon reçoit de son père des bestiaux et une iourte séparée, et la jeune fille a pour dot des vêtements, des ustensiles de ménage, et une certaine quantité de brebis et de chevaux. On consulte un astrologue sur le jour le plus favorable pour la célébration du mariage ; lorsque ce jour est fixé, un *djelloung* ou prêtre est appelé pour la bénédiction nuptiale. La cérémonie consiste à placer les époux agenouillés sur un feutre, et le visage tourné vers l'orient devant la porte de la iourte du marié. Le prêtre fait apporter un vase contenant du bouillon et une cuisse de mouton, dont on leur donne l'os et le pied à tenir de la main droite, de manière que la partie charnue est tenue par la jeune fille, et l'extrémité osseuse par le fiancé. Deux jeunes garçons sont chargés de faire courber trois fois les nouveaux mariés, en leur criant à haute voix : *Honorez la cuisse de Chaggai! — honorez le beurre!* Les amis des deux époux s'emparent ensuite des bonnets de ceux-ci et les jettent au djelloung, qui se trouve dans la iourte. C'est un heureux présage pour celui dont le bonnet arrive le premier au fond. Après un combat à coups de poing entre les jeunes filles et les femmes qui veulent enlever la mariée, le reste de la cérémonie se passe à manger, rire, boire et chanter [2].

Les Mongols, quoique moins superstitieux que les Eleuthes, ont un culte

[1] *Marco-Polo :* De Reb. orient., t. I, cap. LVIII.

[2] *Pallas :* Sur les tribus mongoles. — Traduction de M. Ajasson de Grandsagne.

extérieur plus apparent; ils élèvent des temples, dont quelques-uns sont en pierre. Les livres sont plus communs parmi eux que parmi les Eleuthes; ils ont, outre l'écriture ordinaire, une espèce de tachygraphie, nommée *akschar*, et venue du Tangout. Leur alphabet ordinaire a 98 signes, qui marquent en partie des syllabes entières[1]. Cet alphabet paraît en général emprunté de celui des Ouïgours. On sait, du moins, que les Mongols, après s'être servis de l'alphabet tibetain carré, l'abandonnèrent pour l'écriture ouïgoure. Quelques auteurs portent à 187 le nombre de leurs signes syllabaires : ils se suivent en colonnes verticales de gauche à droite. La langue mongole, peu connue, est la même que celle des Eleuthes, que nous avons déjà caractérisée.

La nation mongole est l'une des plus anciennement civilisées des vraies nations tatares; mais parmi les sciences que ce peuple a cultivées, il n'en a inventé aucune : ainsi, l'astronomie même, qui semble être née chez les peuples nomades et pasteurs, les Mongols en ont emprunté la connaissance vague et incomplète aux Chinois et aux Hindous, dont ils se sont bornés à traduire les ouvrages en donnant des noms de leur propre langue aux 366 constellations qui y sont figurées; et encore ces noms ne sont-ils que la traduction de ceux qu'elles portent dans les ouvrages originaux, à l'exception des 28 constellations des Hindous, dont ils ont conservé les dénominations sanskrites.

Nous avons renvoyé à la description du Thibet ce qui concerne la religion du bouddhisme adoptée par les Mongols; cependant nous devons dire ici quelques mots d'une cérémonie religieuse très-importante chez eux, et qui peut passer pour un tableau de mœurs : c'est la fête célébrée pour la manifestation divine d'un nouveau khoutoukhtou ou gheghen. Cette sorte d'intronisation ou de sacre se pratique à Ourga. Voici quelques détails tirés de la relation de l'une des dernières cérémonies de ce genre.

Au lever du soleil, le principal temple d'Ourga fut décoré selon l'usage habituel; à l'entrée du temple on avait placé l'idole du bon rkhan *Aioûchâ*, qui préside à la longévité. A gauche de l'idole s'élevait un trône orné de pierres précieuses et de riches étoffes; la sœur du khoutoukhtou défunt et le père du nouveau assistaient à la cérémonie, ainsi que 26,000 lamas ou prêtres, et plus de 100,000 spectateurs de tout rang, de tout âge et de tout sexe. Lorsque les préparatifs furent terminés, on vit sortir du temple la sœur du khoutoukhtou défunt, portée par six lamas sur un trône richement

[1] *Bayer* : Elementa litter. mongol., dans les *Comment. petrop.*, t. III, p. 180; t. IV, p. 289.

décoré; le cortége marcha en silence jusqu'à la iourte de la nouvelle incarnation, dont le cortége au retour se composait de ce personnage régénéré monté sur un cheval magnifiquement harnaché, dont la bride était tenue d'un côté par le *khoubilgan*, prêtre d'un rang distingué, et de l'autre par le *ta-lama* ou doyen des lamas. La sœur de l'ancien khoutoukhtou, que le nouveau nommait également sa sœur, le suivait dans une chaise à porteurs; les principaux dignitaires venaient ensuite; tout le cortége marchait au bruit des instruments et des hymnes en l'honneur du nouveau personnage divin.

Ce personnage est toujours un enfant, de même que le dalaï-lama du Tibet; arrivé près du temple, les lamas l'enlevèrent de dessus son cheval, avec les marques du plus profond respect, le conduisirent par la main, le placèrent sur le trône, et annoncèrent au peuple l'ordre de l'empereur de rendre au nouveau khoutoukhtou les honneurs dus à son rang et à sa nature divine. Tout le monde alors se prosterna trois fois jusqu'à terre. Bientôt on mit devant le divin enfant une table avec plusieurs *khoukho* ou clochettes en argent en usage dans les cérémonies religieuses, en ayant soin de ne point y mettre celle dont s'était servi son prédécesseur, ou, pour parler le langage des fidèles mongols, dont il s'était servi lui-même avant sa régénération. L'enfant, après avoir jeté un coup d'œil sur les clochettes, dit aux lamas qui l'entouraient : « Pourquoi ne m'a-t-on pas apporté ma clochette habituelle? » A ces mots tous les assistants s'écrièrent : « C'est le véritable chef de notre religion, c'est notre khoutoukhtou. » Alors sa sœur s'approcha la première pour recevoir sa bénédiction, et tous les grands personnages religieux ou civils la suivirent.

Le lendemain, le khoutoukhtou, placé sur son trône, reçut, en présence du peuple et des grands, les présents de l'empereur, dont l'envoyé lui lut le discours suivant : « Grand pontife, toi qui es incorruptible comme l'or, et « dont la splendeur égale l'éclat des diamants, protége l'empire comme tu « l'as fait du temps de mon père, et répands ta grâce et ta protection sur mon règne. » Le khoutoukhtou, après avoir accepté les présents, répondit à ce discours en donnant sa bénédiction à l'envoyé, puis aux principaux personnages et au peuple.

L'après-midi de cette journée fut consacré à des luttes, à des joutes et à des courses de chevaux. Pendant quinze ou vingt jours ces fêtes publiques continuèrent; tant qu'elles durèrent, les Mongols de toutes les classes s'empressèrent de déposer des présents aux pieds du khoutoukhtou[1].

[1] *Pallas :* Nordische beïtrage, t. I, p. 314 et suiv.

Celui qui fut intronisé en 1820 d'après le même cérémonial que l'on vient de décrire, en usage depuis très-longtemps, porte le nom suivant : *Djab-Dsioûng-Dombo-Khoutoukhtou-Gheghen*. Le nombre des lamas attachés à la cour de cette incarnation divine est d'environ 10,000. Il ne dépend pas du khoutoukhtou de se donner un successeur : c'est l'empereur de la Chine qui désigne la famille dans laquelle doit renaître l'âme du dieu incarné : la cour de Péking conserve par là une grande influence sur les populations mongoles. Les lamas sont les lettrés et les savants de la nation : ce sont eux qui exercent la médecine. Cependant ils sont d'une ignorance extrême, même en ce qui concerne leur religion : leur savoir consiste à réciter les textes sacrés et à remplir le rituel dans la langue tibetaine, que la plupart ne comprennent pas.

L'organisation des peuples mongols soumis à l'Empire chinois est entièrement militaire. Les *Khalkha* proprement dits sont répartis sous le commandement de quatre khans en 86 *gousa* ou bannières. Ceux qui vivent dans le voisinage des monts Altaï, dans le Thian-chan-pe-lou, forment 19 bannières commandées par un général mandchou qui réside à Kobdo sur le Haut-Irtyche; dans la Dzoungarie 15 autres bannières sont sous l'inspection du gouverneur militaire d'Ili; les tribus qui habitent au sud du désert de Kobi sont divisées en 6 *tchoukhans* ou corps subdivisés en 49 bannières; enfin, dans le pays Khou-khou-noor, les Mongols et les Eleuthes forment 29 bannières sous le commandement d'un général mandchou qui réside à Si-ning-oeï, ville frontière de la Mongolie dans la province de Kan-sou.

Chaque bannière forme, ainsi que nous l'avons dit, une division militaire avec son territoire et ses habitants; mais les habitants seuls se divisent en un certain nombre de régiments composés de 6 escadrons de 150 cavaliers, dont 50 cuirassiers.

Les khans ou princes mongols sont, comme on le voit, entièrement soumis à la Chine; ils paient un tribut annuel et se présentent à la cour de l'empereur dans la posture humble de vassaux. Leur dignité passe à leurs enfants mâles par ordre de primogéniture, mais cependant avec l'autorisation de l'empereur. Leurs revenus, ainsi que ceux des Taidzis, consistent d'abord dans le cens que le code les autorise à prélever sur leurs sujets, et ensuite en un traitement que leur accorde le gouvernement chinois. Tous les quatre ans ils sont obligés de porter à Péking le tribut qui leur est imposé, mais ce tribut est peu important; et d'ailleurs ils reçoivent en retour un présent qui en diminue la valeur : ainsi pour chaque cheval l'empereur leur fait donner 10 onces d'argent et 2 pièces de satin. Quant au traitement

qu'ils reçoivent, ils sont partagés en six classes : ceux de la première reçoivent de l'empereur une solde que l'on peut évaluer à 20,000 francs et 40 pièces d'étoffes de soie ; ceux de la deuxième ont 12,000 francs et 20 pièces d'étoffes ; ceux de la troisième 6,400 francs et 13 pièces ; la quatrième reçoit 4,000 francs et 10 pièces ; la cinquième 2,400 francs et 9 pièces ; et enfin la sixième 1,600 francs et 7 pièces d'étoffes. Si leurs traitements ne paraissent pas très-importants, il faut considérer que le gouvernement chinois semble être fort économe ou mesquin dans ses largesses, puisqu'on ne donne par an à une fille légitime de l'empereur qui épouse un prince mongol qu'une somme de 8,000 francs et 30 pièces d'étoffes pendant son séjour en Mongolie, et seulement 3,200 francs et 200 sacs de riz lorsqu'elle reste à Péking. Son mari ne reçoit, outre ses appointements comme prince mongol, que 2,400 francs et 10 pièces d'étoffes par an. Les hauts dignitaires du clergé mongol reçoivent aussi des appointements de l'empereur.

Pour achever ce tableau de la civilisation imparfaite, mais très-remarquable, des peuples mongoliques, il faut dire que depuis 1620 ils possèdent un code complet de lois signé de quarante-quatre princes et chefs, et dans lequel la plupart des délits sont punis par des amendes ; les actions utiles au public sont récompensées. Celui qui refuse du lait à un voyageur est puni de l'amende d'un mouton. On admet les épreuves par le feu, et les serments par lesquels un supérieur garantit l'innocence d'un inférieur ; institutions connues en Europe dans le moyen âge.

Les peines sont en général cruelles envers le peuple, et peu sévères pour les nobles : ainsi l'homme de qualité qui commet un meurtre avec préméditation n'est condamné qu'à une forte amende, par exemple à la perte d'une année d'appointements, et à 81 têtes de bétail, dont les deux tiers sont pour la famille du défunt, et un tiers pour le chef de la tribu à laquelle il appartient, tandis qu'un esclave qui tue son maître est coupé tout vivant par morceaux. Celui qui tue sa femme est condamné à être étranglé. Le code mongol est divisé en 12 sections ; il est rédigé par le gouvernement chinois, et complété, selon les circonstances, par des lois supplémentaires qui ont la même force que celles dont le code se compose.

LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Empire chinois. — Troisième section. — Description de la Mandchourie.

Avec la Mongolie et la chaîne des monts Hing'an, se termine la zone centrale de l'Asie. Les rivières ne serpentent plus sur une plaine élevée; le terrain se penche de trois côtés : vers la mer d'Okhotsk, vers la mer du Japon, et vers la mer Jaune. Les plantes et les arbres des climats tempérés commencent à reparaître ; mais à l'est, une haute chaîne de montagnes qui se prolonge à travers la péninsule de la Corée, contre-balance, par son élévation et ses vastes forêts, les influences favorables du soleil. Quoique sous les latitudes de la France et de l'Italie, ces montagnes sont sujettes à des hivers très-longs et très-rigoureux; mais les parties centrales qu'arrose le fleuve Saghalien ou Amour doivent probablement jouir d'un climat un peu plus doux. Si l'agriculture n'y fleurit pas, la faute en est due à la paresse et à l'ignorance des habitants. La partie située sur la mer Jaune ou la province de Liao toung et de Ching-king paraît jouir d'une température semblable à celle de l'Allemagne et de la France septentrionale.

Les montagnes qui environnent Zhe-holl ne sont pas très-élevées; elles ne présentent aucune chaîne régulière, mais plutôt l'aspect des ondes d'une mer agitée. Elles sont composées d'une argile durcie, mêlée de gravier. Il paraît que la haute chaîne des montagnes qui bordent la mer du Japon et la Manche de Tatarie est absolument détachée des chaînes centrales de l'Asie. Au nord, les monts Stanovoï étendent plusieurs branches vers les bords du fleuve Amour. Sur toute cette côte il gèle et neige au milieu de septembre.

« Le fleuve *Amour* prend sa source en Mongolie dans les monts Kentaï; « il porte d'abord le nom d'*Onon;* après s'être grossi des eaux de l'*Ingada*, « près de Nertchinsk, il reçoit le nom d'Amour. » Telle est l'opinion des géographes chinois[1]; les Russes donnent à ce bras réuni le nom de Chilka; c'est au Chilka, grossi des eaux de la grande rivière de *Kerlon*, qu'ils réservent le nom d'Amour. Le cours et le volume de la Chilka et du Kerlon

[1] *Day-sin-y-tundschi,* Géographie chinoise en 24 volumes, traduite par extrait en russe, par M. Leontieff, et en allemand, par M. Hase; dans *Busching,* Magasin géographique, t. XIV, p. 462.

semblent à peu près égaux. L'Amour, nommé *Seghalien-Oula* ou *Sakhalian-Oula*[1] par les Mandchoux et les Toungouses, reçoit encore au sud deux grands fleuves, le *Soungari-Oula,* en chinois *Chuntungian*, et l'*Ousouri,* que les Chinois nomment de même. Après un cours de 675 lieues, il se jette dans la mer d'Okhotsk, en formant un grand golfe fermé à l'est par les rivages de l'île Seghalien, et qui communique au midi avec la mer de Corée ou la Manche de Tatarie par une étroite ouverture. Les herbes marines en cachent en quelque sorte l'embouchure. Profond, tranquille, il ne présente aucun obstacle à la navigation ; il ne renferme ni rochers ni bas-fonds ; ses rives sont bordées de forêts magnifiques[2]. Les Russes se plaignent beaucoup de la perfidie des Chinois, qui, en 1689, arrachèrent par surprise et par force, aux plénipotentiaires de la Russie, la cession de la partie inférieure de ce beau fleuve, indispensable pour les maîtres de la Sibérie orientale, et où les Kosaques avaient déjà arboré le drapeau de la Russie.

Le *Soungari* prend sa source dans les montagnes qui séparent la Mandchourie de la Corée ; c'est une rivière profonde, navigable, poissonneuse, d'environ 250 lieues de longueur. L'*Ousouri* sort de la chaîne qui borde les côtes de la mer du Japon ; son cours est de 130 lieues.

Toutes les rivières de quelque importance qui arrosent la Mandchourie. sont des affluents de l'Amour, à l'exception du *Liao-ho,* fleuve d'environ 180 lieues de cours qui se jette dans le golfe de *Liao-toung,* après avoir arrosé la Mongolie et la partie méridionale de la Mandchourie. Le golfe de Liao-toung a 45 lieues de largeur et 60 de longueur.

Parmi les lacs de la Mongolie, nous n'en citerons qu'un de remarquable par son étendue, c'est le *Hinka :* il a environ 35 lieues de longueur sur 8 à 10 de largeur. Il est alimenté par plusieurs rivières, et donne naissance au *Sougat-chan-pira*, qui va se réunir à l'*Ousouri*, affluent du fleuve Amour.

La Mandchourie confine au nord à la Sibérie, à l'ouest à la Mongolie, au sud-ouest à la Chine, au sud à la Corée, et à l'est elle est baignée par la mer du Japon. Elle a 500 lieues dans sa plus grande longueur du nord-est au sud-ouest, et 325 de largeur de l'est à l'ouest. Sa superficie totale est d'environ 103,000 lieues.

[1] *Saghalyn,* selon les Russes ; mais les indigènes prononcent *Seghalien* (*La Pérouse,* t. III).

[2] *Muller,* conseiller d'État, Mémoire sur le fleuve Amour, composé par ordre du gouvernement de Russie, en 1740 ; dans *Busching,* Magasin géographique, t. II, p. 507.

Au nord, son territoire comprend les monts Stanovoï, dont les pentes sont couvertes de forêts, et dont les flancs sont riches en métaux utiles et précieux, et les monts Hing'an, chaîne qui se détache des précédents, et sur laquelle on n'a que des renseignements très-vagues. Près des côtes de la mer du Japon, la Mandchourie est bordée par une chaîne peu élevée qui se réunit au sud à celle des monts neigeux appelés en chinois *Tchang-pe-chan*, et en mandchou *Golmïn-changan-alin*, c'est-à-dire la *grande montagne Blanche,* et qui fut explorée en 1677 par ordre de l'empereur *Kang-hy*. Ce groupe, qui occupe une étendue de 100 lieues, est couvert à sa base de forêts impénétrables; on arrive au sommet en traversant des neiges et des glaces qui paraissent être perpétuelles; sa cime se termine par un plateau que dominent cinq pics très-élevés, au pied desquels s'étend un lac dont la circonférence est d'environ 4 lieues. Cette chaîne est célèbre chez les Mandchoux, parce que c'est dans son voisinage que leurs différentes hordes se sont formées en corps de nation.

Le sol de la Mandchourie est presque partout fertile : les voyageurs font une peinture séduisante de la brillante verdure dont se parent les côtes orientales. « Nous rencontrâmes à chaque pas, dit le célèbre et infortuné « La Pérouse, des roses, des lis, des muguets; nous recueillîmes en grande « abondance des ognons, du céleri, de l'oseille, et d'autres plantes pareilles « à celles de nos prairies; les pins couronnaient le sommet des montagnes, « les chênes commençaient à mi-côte; les bords des ruisseaux étaient « plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois « on voyait des pommiers, des azeroliers en fleurs, avec des massifs de « noisetiers. » Cette peinture nous prouve que l'on y trouve les mêmes arbres que dans l'Europe centrale.

Les pâturages qui bordent les rivières et tapissent les flancs des montagnes nourrissent des chevaux, des bœufs et des moutons : le soin de ces animaux constitue la principale occupation des habitants; leur nombre forme leur principale richesse, surtout dans la partie méridionale. Dans le nord c'est le renne qui remplace le cheval, et quelquefois aussi c'est le chien, comme dans la Sibérie orientale.

Les habitants s'occupent peu de l'extraction des substances minérales : ce n'est que pour leurs besoins qu'ils exploitent un peu de fer et de cuivre, du sel et du salpêtre. Ce n'est que dans les provinces du sud-ouest que l'influence du voisinage de la Chine les porte à cultiver quelques arts; dans le reste de la contrée ils sont nomades, et vivent de la chasse et de la pêche.

La Mandchourie est divisée en trois départements, appelés *Ching-King, Ghirin-Oula* et *Sakhalian-Oula.*

Le Ching-King, nommé autrefois province de *Liao-toung* ou de *Moukden*, a été décrit par l'empereur Kien-Long dans l'*Eloge de Moukden*[1], production faible et froide sous le rapport poétique, mais très-utile aux géographes. « Dans un espace de 1,000 *ly* (100 lieues), on voit se succéder des hauteurs et des vallées, des terrains arides et arrosés, des fleuves majestueux, d'impétueux torrents et des ruisseaux qui serpentent avec grâce, des campagnes riantes et des forêts impénétrables aux rayons du soleil. Le *mont de Fer* et le *mont Brodé* se montrent à une grande distance; sur celui-ci on trouve un étang qui jamais n'augmente ni diminue. Cette montagne est probablement la même que le Tchang-pe-chan. Le poëte impérial indique parmi les arbres de ce pays le sapin, le cyprès, l'acacia, le saule, l'abricotier, le pêcher et le mûrier. Le blé rend le centuple de la semence. L'aurone[1] et l'armoise[2] couvriraient tous les champs si on ne les reléguait pas dans les déserts. Le *ginseng*[3] croît sur toutes les montagnes; son nom signifie *reine des plantes;* « elle rendrait l'homme immortel, si l'homme pouvait le devenir. » Parmi les animaux, Kieng-Long nomme le *tigre,* peu redoutable ; c'est peut-être le lion sans crinière, figuré dans Nieuhof ; le *léopard;* c'est sans doute une espèce d'once; le djightaï, le cheval sauvage, deux espèces d'onces, la civette, la zibeline. Les chiens aboient rarement pendant le jour; ils paraissent de race sibérienne. Le faisan brille parmi les innombrables oiseaux qui peuplent les champs, les forêts et les bords des eaux. L'esturgeon, le roi des poissons, la carpe, l'anguille, et d'autres poissons excellents, nourrissent des tribus entières. La nacre de perle y est admirable. A ces richesses il faut ajouter le fer et le jaspe.

La nature et l'art ont contribué à fixer les limites du Ching-King : la mer le baigne au sud ; des montagnes le bordent à l'est ; à l'ouest il est séparé de la Mongolie par une barrière en pieux longue de 115 lieues, et au sud-ouest par une partie de la grande muraille. Une chaîne peu élevée qui part du Tchang-pe-chan va former le côté oriental du golfe de Liao-toung et une longue et étroite presqu'île que les Anglais ont nommée *Regent's-sword* (l'Épée du Régent), et dont l'extrémité est le cap Charlotte, nom bien inutile à donner à cette pointe, puisque les Chinois l'appellent depuis longtemps *Chaophing-theou.*

[1] Traduction francaise par *Amyot.*
[2] *Artemisia abrotanum,* L.
[3] *Artemisia vulgaris,* L.
[4] En mandchou : *Orhota.*

C'est ici le lieu de parler d'un archipel qui borde la côte sud-est du Ching-King, et qui a été signalé à l'Europe par Klaproth, un des savants qui ont le plus contribué à faire connaître l'Asie.

Ce fut l'empereur *Ching-tsou-jin-houang-ti,* plus connu en Europe sous le nom de *Khanghi*, qui est celui de son règne, qui conçut en 1707 le vaste projet de faire lever la carte de son empire par les missionnaires qui se trouvaient à Péking, travail que l'on peut regarder comme l'une des plus belles entreprises géographiques du dix-huitième siècle, et dont la gloire appartient à la France, puisque la plupart des jésuites qui l'entreprirent étaient Français. Les cartes furent gravées à Péking. Les missionnaires envoyèrent des calques de ces cartes en Europe, et ce fut à l'aide de ces dessins que d'Anville fit et publia l'atlas de la Chine. M. Klaproth, en examinant ces calques, reconnut qu'ils ne s'étendaient pas jusqu'à l'extrémité méridionale de la Mandchourie; d'Anville, à la vérité, avait suppléé cette lacune en terminant cette contrée, mais d'après des conjectures. M. Klaproth consulta alors les originaux chinois et mandchoux des cartes levées par les missionnaires, et reconnut sur la côte sud-est du Ching-King un archipel jusqu'alors ignoré, malgré les explorations faites par les Anglais en 1793, 1809 et 1816 dans la mer Jaune, et dont la dernière fit connaître la presqu'île qui reçut le nom de l'Épée du Prince-Régent, mais ne s'avança pas au nord jusqu'à l'archipel en question que M. Klaproth a désigné sous le nom de *Jean Potocki,* en mémoire d'un comte polonais aussi connu par ses écrits que par les encouragements qu'il donna aux sciences.

L'archipel du Liao-toung ou de Jean Potocki appartient au département de Ching-King et au district de Fung-thian-fou, plus connu en Europe sous le nom de *Moukden*. Il se compose d'une vingtaine d'îles, qui sont *Lian-houa-tao* (l'île du Nénufar), *Kin-sian-tao* (l'île des Fils d'or), *Khou-leou-tao* (l'île du Crâne), *Mangan-tao* (l'île de la Selle), *Kouang-lou-tao* (l'île du Bonheur rayonnant), *Koua-phi-tao* (l'île de la Peau raclée), *Haisian-tao* (l'île de l'Immortel et de la Mer), *Ta-tchhang-chan-tao* (la grande île de la montagne Longue), *Siao-tchhang-chan-tao* (la petite île de la montagne Longue), *Che-li-tao* (l'île des Ossements de Foë), *Pa-chha-tao* (l'île des huit Fourches), *Chy-tchhing-tao* (l'île de la Ville de pierre), *Ouang-kia-tao* (l'île de la Maison royale), *Tchhang-tsu-tao* (l'île des Daims), *Hai-yang-tao* (l'île du Mouton marin), *Tha-lian-tao* (l'île des Tours contiguës), *Siao-hai-thsing-tao* (la petite île des Faucons), *Ta-hai-thsing-tao* (la grande île des Faucons), et quelques

autres très-petites. La plus grande de ces îles n'a pas plus de 3 à 4 lieues de longueur. Suivant quelques auteurs chinois, elles servent d'entrepôt au commerce maritime entre la Chine et la Corée.

Les villes de la Mandchourie sont presque toutes dans la décadence depuis la conquête de la Chine par les Mandchoux. Le chef-lieu du Chin-King est *Moukden,*, en chinois *Ching-yang,* qui fut la résidence des derniers souverains ou *chvandi's* des Mandchoux, immédiatement avant la conquête de la Chine. On y voit plusieurs temples, entre autres celui où le monarque devait prier seul le jour de l'an.

Cette capitale se compose de deux villes entourées de murs, l'une intérieure et l'autre extérieure. La première, qui a plus d'une lieue de circonférence, renferme le palais impérial dans lequel réside le vice-roi, le palais de justice, l'arsenal, les hôtels des mandarins, et les habitations de tous les employés du gouvernement; dans la ville extérieure, dont les murs qui ont plus de 3 lieues de tour renferment les deux villes, habitent les négociants, les marchands et tous ceux qui n'ont aucun emploi du gouvernement. On remarque près des portes deux beaux mausolées des premiers empereurs de la dynastie régnante, monuments en grande vénération chez les habitants.

Le département de *Ghirin* ou *Khirin*, au nord du précédent, est en général un pays plat et boisé, d'une température assez froide, parce que le sol en est élevé: aussi l'agriculture y est-elle peu répandue. Les seuls grains qui y viennent sont l'avoine et le millet, mais le ginseng, si estimé des Chinois, y croît en abondance. Ce département, qui est un lieu de déportation pour les criminels chinois, ne renferme que 4 villes mal bâties et entourées d'une muraille en terre. Son chef-lieu est *Kirin-oula,* sur la rive gauche du Sounggari. Triste résidence d'un général mandchou qui jouit de tous les droits de vice-roi, c'est une ville mal bâtie, peu peuplée, et qui encore l'est principalement de criminels. A 60 lieues plus bas, sur la même rivière, *Bedouné*, que sur nos cartes on écrit à tort *Petouné*, renferme aussi beaucoup d'exilés, mais la plupart de ses habitants appartiennent aux tribus de *Sibé* et de *Goualtcha. Ning-gouta*, à 50 lieues au nord-est de Kirin-oula, est le berceau de la famille régnante. Un double rang de palissades hautes de 6 mètres forme son enceinte; la plus grande a une lieue de circonférence. Le commerce y est considérable et y attire un grand nombre de chinois qui habitent hors des murs, ce qui donne beaucoup d'importance à ses faubourgs. *Tondon* est une petite ville peuplée d'exilés.

Le département de *Sakhal-en-oula*, nommé *He-loung-kiang* par les Chi-

nois, est le plus vaste de la Mandchourie : il en comprend toute la partie septentrionale jusqu'à la Sibérie ; son nom lui vient du fleuve Sakhalien, que les Chinois appellent He-loug-kiang, c'est-à-dire fleuve du Serpent noir. Le climat de ce pays est froid ; les hivers y sont longs et rigoureux ; cependant si le sol n'est point fertile, ce n'est pas qu'il ne soit susceptible de le devenir, c'est que les Mandchoux ne s'y livrent point à la culture, et que la plupart préfèrent la vie nomade à la vie sédentaire. En effet, les Daouriens qui en occupent une portion considérable y récoltent du froment, du millet, de l'orge, du lin et du sarrasin ; les Chinois exilés y cultivent des plantes potagères et du ginseng.

Sakhalien-oula-khoton ou *He-loung-kiang*, son chef lieu, sur la rive droite du fleuve du même nom, au milieu d'une plaine cultivée et parsemée de villages, est une place forte destinée à défendre l'empire du côté de la Russie. Elle fait un commerce considérable en fourrures. *Merghen*, à 30 ou 40 lieues au sud-ouest, est une ville sans importance. *Tsitsikar*, fondé par l'empereur Kang-hi pour mettre les frontières à l'abri des Russes, est défendue par une double enceinte de terre et de palissades ; ses rues étroites sont garnies de maisons en argile.

Vis-à-vis de l'embouchure de l'Amour s'étend une grande île, qui sur une longueur de 212 lieues n'en a pas plus de 15 dans sa moyenne largeur. Son nom est *Tarrakaï*, improprement *Sakhalien*, on l'appelle aussi *Tschoka*. La partie septentrionale appartient à l'Empire chinois, et la partie méridionale à celui du Japon. La partie soumise à la Chine est montagneuse et renferme plusieurs pics, dont les plus hauts sont ceux que La Pérouse appela Lamanon, Mongez et Lamartinière. Les indigènes sont des aïnos, appelés *sméren-kour* dans la langue des Kouriles. Les Mandchoux y ont depuis longtems établi des colonies qui dépendent administrativement du département de Sakhalien-oula.

La dénomination d'*Yupi* dénote en général une tribu de pêcheurs nomades, peuple grossier, dépourvu même d'un culte religieux. L'immense quantité de poisson que leur fournit l'Ossouri les dispense de se livrer à aucune culture, si ce n'est à celle du tabac. Tels sont tous les habitants pauvres, bons et simples de la côte orientale, visitée sur quelques points par La Pérouse. Leur pays est couvert de forêts impénétrables. On connaît le nom particulier de la tribu des *Ghiliaiky*, qui occupent les deux rives du Saghalien ou Amour, à son embouchure. La tribu des *Natki* ou *Atchani* commence à quatorze journées de navigation plus haut. Toutes deux s'habillent, pendant l'été, en peaux de poissons ; les Natki attellent des chiens

à leurs voitures ; les Ghiliaikes y emploient, dit-on, des ours apprivoisés.

La côte orientale de la Mandchourie a semblé presque déserte à La Pérouse. Partout une superbe végétation rappelait aux navigateurs français ces forêts de leur douce patrie qu'ils ne devaient plus revoir. Sur les monts sourcilleux le chêne étendait ses rameaux, le pin élançait sa pyramide de verdure ; plus bas, les saules humaient la rivière ; les bouleaux, les érables, les azeroliers frémissaient au souffle des vents ; le lis, la rose et le muguet parfumaient la prairie ; c'était le printemps de l'Europe, c'était la flore de nos contrées, mais aucune trace n'indiquait un commencement de culture ; rien ne prouvait que des hommes eussent jamais habité ces magnifiques rivages ; l'ours et le cerf avaient seuls tracé des sentiers à travers l'herbe haute de plus d'un mètre ; un tombeau et quelques ustensiles de pêche semblaient démontrer que des tribus vagabondes arrivaient quelquefois de l'intérieur pour troubler le repos des poissons qui fourmillent à l'embouchure des rivières[1]. C'est un phénomène singulier que de trouver un désert absolu, et pourtant susceptible de culture, aux portes de cet antique empire de la Chine, où la surabondance de population paraît quelquefois amener toutes les horreurs de la famine.

La mer du Japon, qui baigne ces rivages, y apporte d'immenses prairies flottantes d'herbes marines ; souvent le navigateur effrayé croit son bâtiment enchaîné par une terre nouvelle qui semble sortir des eaux qu'elle dérobe entièrement à la vue. Dans les brouillards épais qui assiégent ces contrées, on voit souvent une illusion d'optique produire l'image de côtes élevées et étendues ; le navigateur en approche ; il croit y débarquer, et soudain ce monde fantastique se dissout en vapeurs et s'envole dans les airs.

Toute la Mandchourie ne renferme, selon la géographie chinoise, que 47,124 paysans soumis au tribut ; mais il paraît que les indigènes ne sont pas compris dans ce nombre, qui est probablement celui des colons envoyés de la Chine. Quelques auteurs ne croient pas s'écarter beaucoup de la vérité en portant toute la population à 2,000,000 d'habitants. Le pays entretient 10,000 soldats mandchoux.

Les Mandchoux appartiennent à la grande race nommée *Toungouse* par les Russes et les Tatars, mais qui s'appelle *Oven* dans sa propre langue[1]. Les Daouriens sont Mandchoux, mais mêlés de Mongols. Plusieurs tribus, telles que les *Doutcheri*, sur les bords de l'Amour, vers le milieu de son cours ; les *Solons*, sur l'Argoun, et autres, ne paraissent se distinguer que

[1] *Pallas* : Mémoires sur les nations mongoliques. — *Georgi* : Description des nations russes.

par des nuances de civilisation. Les Mandchoux, sous le nom de *Nieou-tché,* ont soumis, avant le douzième siècle, les *Leaos* ou *Khitans,* dont ils étaient auparavant les vassaux, et qui habitaient la province de Moukden; ils envahirent, en 1115, le nord de la Chine, où leurs princes fondèrent la dynastie dite de *Kin* ou de l'*Or*. Dépouillés par les Mongols, ils retournèrent dans leurs monts sauvages, d'où ils sortirent de nouveau en 1640, sous le nom de Mandchoux, qui signifie *région peuplée,* pour faire la conquête de la Chine entière, qui leur garde encore une obéissance mêlée de haine et interrompue par des révoltes partielles.

Les Mandchoux ont connu l'agriculture, et même ont eu un code de lois avant la conquête qu'ils firent de la Chine. Cette extension de puissance a nui à leur pays, car les meilleures familles ont émigré dans la Chine proprement dite.

D'après les relations des jésuites, les Mandchoux n'ont ni temples ni idoles; ils révèrent un Être suprême qu'ils surnomment l'empereur du Ciel. Cependant la religion des Mandchoux, établis en Chine, se rapproche du chamanisme. Des trois grandes nations de l'Asie centrale, les Mandchoux peuvent être considérés comme les plus rapprochés de l'état de civilisation, surtout depuis qu'ils ont fait la conquête de la Chine; et leurs progrès à cet égard doivent encore avoir été plus grands, puisque le dernier empereur a ordonné que les meilleurs livres de la Chine soient traduits dans la langue des Mandchoux. Ces peuples ont des formes plus robustes, mais des traits moins expressifs que les Chinois; les pieds de leurs femmes ne sont pas défigurés comme ceux des Chinoises; leur coiffure consiste en fleurs naturelles et artificielles. L'habillement, en général, est le même que celui des Chinois.

Les trois langages des Mandchoux, des Mongols et des vrais Tatars ou Tartares, diffèrent radicalement l'un de l'autre. M. Langlès, qui a publié un Dictionnaire mandchou, affirme que c'est le plus parfait et le plus savant des idiomes tatars, sans en excepter celui du Tibet, quoiqu'il n'ait été écrit qu'au commencement du dix-septième siècle. A cette époque, le monarque des Mandchoux chargea des savants de dessiner des lettres d'après celles des Mongols. L'alphabet des Mandchoux présente 1,500 groupes de syllabes, que M. Langlès a essayé de réduire à 29 lettres, dont la plus grande partie a trois formes différentes, suivant qu'elles doivent se trouver au commencement, au milieu et à la fin d'un mot.

Ce que cette langue offre de plus étonnant, ce n'est pas la fréquence des onomatopées ou des mots imitatifs, ni son extrême douceur, qui n'admet jamais que deux consonnes se suivent sans l'intervention d'une voyelle, ni

sa richesse en particules qu'on annexe aux mots et qui en modifient le sens, ni le grand nombre d'inflexions données au verbe, comme dans l'hébreu et l'arabe; ces caractères ne doivent occuper que des philologues; mais pourrions-nous passer sous silence un fait qui semble toucher à l'histoire des émigrations des peuples? La langue mandchoue, qui règne à l'extrémité orientale de notre occident, renferme beaucoup de racines qui ressemblent à celles des langues européennes. Ce ne sont point des mots relatifs aux arts qui auraient pu être apportés par les prisonniers de guerre allemands que les Mongols entraînèrent en Asie; ce ne sont pas des mots imitatifs dont la ressemblance est presque toujours fortuite. La ressemblance d'ailleurs ne s'étend qu'aux langues gothico-germaniques et latino-grecques, qui, ainsi que nous l'avons dit, ont elles-mêmes des rapports avec le sanskrit. Rien dans le mandchou ne nous a paru celtique ni esclavon : un seul trait rappelle le sarmate ou lithuanien; mais ce trait est encore commun aux langues indo-germaniques. Ces racines communes, à des langues séparées par toute l'étendue d'une moitié du monde, indiqueraient que les Mandchoux seraient originaires des environs de la Perse et de l'Inde.

Bien que le mandchou passe pour le plus savant et le plus parfait des idiomes tatars, Abel Rémusat le considère comme inférieur sous tous les rapports au chinois. Un des traits caractéristiques de cette langue, c'est que la place de chaque mot y est invariablement marquée dans chaque phrase; ce qui fait que le mandchou n'est point propre aux inspirations poétiques, ni même aux mouvements entraînants de l'éloquence. Il s'est enrichi d'un grand nombre de mots chinois et mongols; ces mots forment même un cinquième de la totalité de ceux dont se compose le mandchou. Mais sa littérature se compose principalement d'ouvrages traduits du sanskrit, du tibetain, du mongol et du chinois. On a publié une Bible dans cette langue.

LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Quatrième section. — États tributaires. — Royaume de Corée et de Lieou-Khieou.

Entre les îles du Japon et la Mandchourie s'étend la grande péninsule de *Corée*, baignée à l'est par la mer du Japon, et à l'occident par la mer Jaune. Ce pays peut avoir 230 lieues de long; mais un tiers de cette longueur se

trouve hors de la péninsule proprement dite, sa largeur est au nord de plus de 100 lieues; mais à l'endroit où la péninsule prend son véritable commencement, cette largeur n'est que de 35 à 40 lieues; ensuite elle conserve la largeur d'environ 60 lieues. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est de 225 lieues. La Corée ne le cède guère en étendue à l'Italie.

Le seul trait bien connu de la géographie physique de la Corée, c'est l'existence d'une haute chaîne de montagnes dirigée du nord au sud, et qui se détache du groupe méridional de la Mandchourie. En pénétrant dans la péninsule, cette chaîne longe de fort près la mer du Japon; il en sort un grand nombre de sources et de rivières; la pente générale du terrain est vers la mer Jaune. Les côtes et les îles qui les bordent sont très-rocailleuses et d'un accès difficile. On connaît deux grandes rivières, le *Ya-lou* et le *Toumen;* la première, qui a environ 210 lieues de cours, s'écoule dans la mer occidentale; la seconde, qui n'en a que 80, se jette dans la mer orientale; toutes deux sont au nord et hors de la presqu'île proprement dite; elles prennent leurs sources dans une même montagne, qui est très-haute; les Chinois l'appellent *Chang-pe-chan*, et les Mandchoux *Chen-alia*, ou montagne toujours blanche.

La plus grande rivière de la presqu'île proprement dite est le *Han*. Elle prend sa source dans la longue chaîne qui traverse la Corée, et se jette, après un cours de 70 à 80 lieues, dans le bras de mer appelé *détroit de Korée,* formé par cette péninsule et les îles du Japon.

Quoique sous la latitude de l'Italie méridionale, la Corée a le climat très-froid, à cause des montagnes qu'elle renferme; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé, pendant l'hiver, de creuser des chemins par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est très-fertile et très-bien cultivé. On nomme, parmi ses minéraux, l'or, l'argent, le plomb, le fer, les topazes et le sel gemme. Les animaux les plus communs sont, suivant le P. Régis, les sangliers, les ours, les zibelines (au nord), les martres, les castors et les cerfs. Les fleuves abondent en poissons, et, selon Hamel, qui prétend avoir séjourné neuf ans dans le pays, on y trouve des caïmans, espèce de crocodiles dont quelques-uns atteignent une longueur de 8 à 10 mètres. Les missionnaires avaient aussi entendu parler de poulets dont la queue était longue, sans doute une espèce de faisans. Il y a des bidets hauts seulement d'un mètre.

Les montagnes du nord, couvertes de vastes forêts, ne produisent, au reste, que de l'orge et la racine de *ginseng*, si précieuse aux yeux des Chi-

nois. Les provinces méridionales abondent en riz, millet et panis (espèce de blé duquel on tire une sorte de vin), en chanvre, tabac, citron et soie. Un arbre, semblable au palmier, produit une gomme qui donne au vernis un air de dorure.

Les vrais noms de la Corée sont *Kao-li*, ancienne dénomination qui subsiste encore dans le langage ordinaire, et *Tchao-sien* ou *Tio-san*, terme plus moderne adopté dans le style officiel, que les Chinois prononcent *Tchao-sian*. L'une et l'autre dénomination dérivent du nom des dynasties qui ont régné dans ce pays. Les Mandchoux l'appellent *Solhho*, et les Japonais *Koreï*, dont les Européens ont fait Corée.

Le royaume de Corée est divisé en huit provinces ou *tao*, nom qui, en chinois, signifie *route*. Celle de *King-ki*, à peu près au centre, a pour capitale *Han-yang*, appelée aussi *Kan-yang-tchhing*, *Han-tchking* et *King-ki-tao* ou *King-szu* : c'est la capitale de tout le royaume et la résidence du souverain. On ne sait rien de particulier sur cette ville, si ce n'est qu'elle renferme une belle bibliothèque.

La province contiguë, au sud-est, est celle de *Tchoung-thsing* ou *Tchou-sin*, dont le territoire est fertile et bien peuplé ; c'est l'ancien pays des *Ma-han*. *Tchoung-tcheou* est sa capitale. Les habitans élèvent beaucoup de vers à soie, et fabriquent des étoffes brodées. *Hou-fou*, autre ville, est située sur une petite rivière qui se jette, à 15 lieues plus bas, dans la mer Jaune.

Thsiuan-lo ou *Thsuen-lo*, à l'ouest de la précédente, est une province de 75 lieues de longueur sur 37 de largeur, dont la capitale est appelée *Thsiuan-tcheou*.

Celle de *Kiang-yuan* ou *des sources du Fleuve*, à l'ouest du King-ki, est bien arrosée, couverte en partie de montagnes, et bornée à l'est par la mer du Japon. Les habitants ont la tête carrée et ressemblent aux Japonais. *Kiang-ling-fou* en est le chef-lieu.

La province de *King-chang* ou *King-chan*, dans le sud-est de la presqu'île, borne le détroit de Corée : *King-tcheou* est son chef-lieu.

Celle de *Houang-haï* ou de *Hoang-haï*, dans la partie du nord-ouest, doit son nom à la mer Jaune qui la borde, et que les Coréens nomment Hoang-haï ; c'est l'ancien pays des *Kao-li* et des *Ma-han*. Ses côtes sont boisées et assez bien cultivées ; l'intérieur est couvert de montagnes, dont la plus haute est le *Khouaton-khan* ; sa capitale est *Hoang-tcheou*.

La province la plus septentrionale, celle de *Phing-ngan*, et, selon d'autres, *Pingï-an* et *Phing-jang*, est montagneuse et peu peuplée ; sa capitale est *Phing-jang*, sur la rive gauche du Ya-lou.

Enfin celle de *Hiang-khing*, à l'est de la précédente, est montagneuse et boisée; c'est sur son territoire que coule le Tou-men. Elle est peu peuplée; ses villes s'élèvent sur les bords de cette seule rivière; son chef-lieu est *Hian-hing*.

Les habitants du Tchoung-thsing, du Theng-chang et du Thsiuan-lo, sont les plus civilisés des Coréens : ils cultivent la poésie et la littérature[1].

Suivant les renseignements qui furent fournis par un vieux général mandchou à M. Timkovski, les provinces du royaume de Corée sont partagées en départements et en districts; le nombre de ces subdivisions est de plus de 360. Duhalde et les auteurs chinois nous apprennent qu'elles renferment 41 principautés, 33 *fou* ou villes du premier ordre, 38 *tchéou* ou villes du second, et 70 *hian* ou villes du troisième. On ne connaît point la population de ce royaume, mais tout porte à croire qu'il renferme au moins 8,000,000 d'habitants.

Les îles qui dépendent de la Corée ne doivent pas être passées sous silence. Dans le détroit de Corée, sur les côtes méridionales de la presqu'île, *Ping-chan-po* appartient à la province de *Thsiuan-lo;* c'est une île longue de 6 lieues et large de 4; elle possède un petit port appelé *An-haï*. L'archipel de Corée se compose de 120 à 130 îles ou îlots, qui bordent les côtes occidentales et méridionales; les plus occidentales ont reçu des Anglais le nom d'*îles Amherst,* ce sont les plus considérables; cependant on peut dire de toutes ces îles qu'elles ne sont que des rochers de granit, et que celles qui sont couvertes d'arbres et habitées sont en petit nombre. La plus importante des îles de la Corée est celle de *Quelpaert* ou *Quelpart*, que les Coréens nomment *Mou-sé;* elle est à 20 lieues au sud de la presqu'île; sa longueur est de 15 lieues et sa largeur de 8; son centre est occupé par de hautes montagnes, et son sol s'abaisse en pente douce vers la mer; elle renferme la petite ville de *Mog-gan*.

L'aspect des villes coréennes est le même que celui des villes chinoises; seulement les maisons sont construites en terre, sans art, sans commodité; dans quelques endroits elles sont élevées sur des pilotis; il faut une permission pour les couvrir en tuiles, c'est ce qui explique pourquoi la plupart n'ont que des toits en paille ou en roseaux. Les habitations des seigneurs offrent un aspect plus brillant et sont entourées de vastes jardins. La *grande muraille,* que les Coréens avaient élevée pour se défendre contre les invasions des Mandchoux tombe en ruine.

[1] *San kokf tsou ran to sest,* ou Aperçu général des trois royaumes, traduit de l'original japonais-chinois, par M. Klaproth. — 1832.

Les Coréens ressemblent aux Chinois pour la physionomie ; ils sont robustes, d'une taille moyenne et bien prise ; leur teint est basané ; leurs cheveux sont noirs et leur air est martial ; leurs mœurs sont douces et polies ; ils sont respectueux envers leurs parents, sobres, mais curieux à l'excès.

Depuis des siècles, courbés sous le joug étranger, ils ont pris les vices de la servitude ; ils sont fort adonnés aux plaisirs, grands menteurs, très-lâches, et si accoutumés à tromper et à voler, que les Chinois même en sont les dupes. Les malheureux navigateurs qu'une tempête jette sur les côtes de la Corée y sont réduits en esclavage, institution que la crainte a dictée à plus d'un peuple barbare.

Les maladies qui présentent un caractère épidémique inspirent une telle crainte aux Coréens, qu'ils ont pour coutume de déporter les malades dans les champs, et de les y abandonner sans secours.

Les mariages entre parents sont défendus jusqu'au quatrième degré. On marie des enfants de sept à huit ans, et la nouvelle épouse demeure dans la maison du beau-père. La polygamie est admise, mais le mari ne peut recevoir dans sa maison que la première femme.

Les femmes de qualité ne sont pas, comme à la Chine, condamnées à ne pouvoir marcher et à rester enfermées dans des appartements secrets ; les hommes ne sont point exclus de leur société.

Le corps des personnages distingués est souvent gardé trois ans dans un cercueil avant d'être enterré. Les tombeaux sont sur les hauteurs, et l'on place à côté les armes, les ustensiles et tout ce dont le défunt se servait. Une statue en pierre ou une tombe couverte d'inscriptions, distingue la sépulture des riches. Les enfants d'un homme libre portent le deuil pendant trois ans, et vivent pendant ce temps avec une grande austérité. La plus grande partie de l'héritage est dévolue au fils aîné.

Les Chinois ont porté en Corée leurs arts, leurs sciences et leur langue. Un grand nombre de colléges sont destinés à l'éducation des enfants des familles libres. Les lettrés coréens forment un ordre d'état à part, et se distinguent par deux plumes attachées à leurs bonnets. Ils subissent plusieurs examens, comme à la Chine ; mais leur savoir se borne à la morale de Khoung-tsu ou Confucius. Ils se servent de la langue et des caractères chinois ; la langue coréenne vulgaire en est très-différente, et, comme celle des Mandchoux, elle a son alphabet particulier. Ils écrivent avec des pinceaux faits en poils de loup et impriment leurs livres au moyen de figures en bois. La langue des Coréens est trop peu connue pour être appréciée. Elle contient quelques mots chinois et mandchoux ; mais la principale masse des

mots paraît n'appartenir ni à l'une ni à l'autre de ces langues. Serait-elle un dialecte voisin de celui des habitants des îles Iesso et des Kouriles? ou la Corée et le Japon auraient-ils possédé une langue et une nation indigènes, avant de recevoir des colonies de la Chine et de la Mandchourie? C'est aux voyageurs futurs à jeter quelque jour sur ces questions.

Le costume des Coréens ressemble un peu à celui des Chinois; il se compose d'une longue robe ouverte, à grandes manches, d'un bonnet de forme carrée, ordinairement fourré, de bottines en cuir, en coton ou en soie. La coiffure des riches est un chapeau dont les bords ont près d'un mètre, et dont la coiffe pointue a près de 25 centimètres de hauteur. Sous la robe une sorte de tunique descend jusqu'aux genoux et laisse voir de larges pantalons. Les hommes conservent leur barbe et rasent leurs cheveux; les femmes les réunissent en une grosse touffe derrière la tête; elles portent, comme les hommes, une robe ouverte, mais qu'elles recouvrent d'une autre plus courte.

La philosophie de Confucius est ici, comme à la Chine, la doctrine dominante parmi les grands et les lettrés. Mais la religion de Foé ou Bouddha a beaucoup d'adhérents. Les ambassadeurs de Corée ont dit aux missionnaires de Péking que les bonzes, tenus dans un état d'abjection, étaient obligés de construire leurs temples hors de l'enceinte des villes. Il y a des ordres monastiques, ou des associations religieuses dont les membres mènent une vie austère, souffrent avec patience des persécutions très-dures, observent une foule de cérémonies, et ne recueillent pour fruit de tant de peines que le mépris universel. Parmi ces moines, il y en a qui, d'après leur règle, doivent porter la tête et le menton rasés, s'abstenir de viandes et fuir l'aspect des femmes.

Cette dernière règle est tellement rigoureuse, que le moine qui l'enfreint est condamné à la bastonnade, et de plus chassé du couvent. Il y a de ces maisons religieuses qui renferment jusqu'à 500 moines. A l'époque où on les y admet, on leur imprime au bras une marque ineffaçable, qui sert à les faire reconnaître s'ils osaient quitter la vie monastique pour la vie civile. La plupart travaillent pour gagner leur subsistance; les uns instruisent les enfants, les autres font quelquefois un petit commerce, et ceux qui sont trop âgés pour travailler font la quête ou demandent l'aumône. Il y a aussi des couvents de femmes, mais elles n'y sont point soumises à une règle aussi rigoureuse; elles peuvent en sortir pour se marier.

L'agriculture est beaucoup plus avancée chez les Coréens que chez les Mandchoux, leurs voisins. Le sol est cultivé avec soin jusqu'au sommet des

montagnes, grâce aux soins que prend le cultivateur d'y transporter de la terre végétale, et de l'y retenir au moyen de terrasses construites en pierre sèche. La culture la plus répandue est celle du riz, qui forme la principale nourriture des habitants.

L'industrie des Coréens est assez avancée; ils fabriquent avec du coton un papier très-blanc et très-fort. Ils font des éventails, des papiers peints pour tenture, et des toiles de lin très-fines; des étoffes de soie et de coton, de la faïence et de la porcelaine, des fusils et d'autres armes ; mais leurs canons ne sont pas meilleurs que ceux des Chinois. Ils font avec des roseaux et des feuilles de graminées des nattes, des chapeaux, des sandales, des cordages et des voiles. Ils fabriquent en poils de queue de loup des pinceaux fort estimés en Chine.

Les Chinois achètent ces divers objets en échange des thés et des soieries. Les Coréens font aussi quelque commerce avec les Japonais. C'est à *Khing-chan* que les bâtiments japonais apportent leurs marchandises, telles que du poivre, du bois odoriférant, de l'alun et des cornes de buffle. Les Coréens leur donnent en échange du plomb, du coton, de la soie brute, des racines de ginseng. Les paiements se font en petits lingots d'argent : il n'y a de monnaie qu'en cuivre.

La Corée, originairement divisée en plusieurs petits États, fut subjuguée et civilisée par des aventuriers chinois, dont le chef était le prince Khi-tsu. Les sages lois données par ce conquérant firent naître un siècle d'or ; mais cette époque heureuse remonte à plus de mille ans avant l'ère vulgaire. Il paraît certain que les Japonais, les Mandchoux et les Chinois ont tour à tour soumis la Corée; ces derniers seuls s'y sont maintenus.

Le pays est gouverné par un monarque héréditaire, tributaire de la Chine, et qui, lors de son avénement au trône, reçoit à genoux l'investiture de ses États, et le titre de *Koué-ouang* (roi), de deux mandarins envoyés par l'empereur. Après cette cérémonie, un ambassadeur du nouveau souverain va présenter le tribut à l'empereur. L'épouse légitime que choisit le roi de Corée ne peut prendre le titre de reine qu'avec le consentement de la cour de Péking. Cependant, chez lui, ce roi est despote absolu ; une cour nombreuse, un sérail bien fourni, augmentent l'éclat de son trône. Tous les habitants sont tenus de travailler pour le souverain pendant trois mois ; et aux revenus considérables de ses domaines, le prince ajoute le produit de la dîme royale levée en nature sur toutes les productions quelconques. Il paraît, par la relation de Hamel, que les nobles exerçent, chacun dans ses terres, un pouvoir féodal très-oppressif.

Le seigneur a le droit de vie et de mort sur ses serfs, et toutes les terres sont censées appartenir au roi. Il n'y a pas de propriétés particulières : les champs sont partagés également entre tout le monde. Cependant la classe moyenne et libre, qui comprend les négociants et les industriels, est la plus nombreuse. Le monarque a son conseil d'État composé des ministres et des principaux officiers de terre et de mer; les fonctionnaires publics n'occupent leurs emplois que pendant environ l'espace de trois ans; cela tient au système d'espionnage entretenu par le gouvernement, d'où il résulte que plus un homme est élevé en dignité, plus il est exposé aux attaques des envieux et des délateurs.

L'administration du pays est tout-à-fait militaire; chaque province est administrée par un général, chaque département par un colonel, chaque district par un capitaine, et chaque commune par un caporal. Tous les ans le subalterne envoie à son supérieur un état présentant le nombre des hommes qu'il a sous sa dépendance; de cette manière le gouvernement connaît le nombre de troupes dont il peut disposer. Suivant Hamel, les religieux mêmes ne sont point exempts du service militaire, mais ils forment des corps particuliers, destinés à tenir garnison dans les forteresses qui occupent les défilés des montagnes, et ils sont commandés par des officiers choisis dans leur ordre. Les soldats de toutes armes s'équipent à leurs frais.

Le militaire, extrêmement nombreux, serait peu redoutable à des Européens : un mauvais mousquet, un arc et un fouet arment les soldats; quant aux bâtiments de guerre, ils sont supérieurs à ceux de la Chine, et paraissent imités des galères portugaises; ils sont munis de canons et de pots à feu.

D'après une relation moderne, les Japonais seraient suzerains d'une partie de la Corée[1]; mais M. de Krusenstern pense que la domination de l'empereur du Japon se borne à l'île de *Tsou-sima,* située dans le détroit de Corée; et nous ajouterons même qu'aujourd'hui cette île, dont nous parlerons plus tard, appartient entièrement aux Japonais.

Les deux chaînes de montagnes qui traversent la Corée et le Japon semblent se rapprocher et se continuer sous la surface de la mer, en formant une suite de petits archipels qui s'étendent du Japon vers l'île de Formose. Dans cette région maritime peu connue, nous trouvons le royaume de *Lieou-Khieou,* État assez florissant et digne de nous intéresser. Les premiers bons renseignements qu'on en a eus sont dus à un ambassadeur

[1] Correspondance de *Zach.* t. I, p. 51.

chinois nommé Soupakouang, qui y fut envoyé en 1719, et dont le P. Gaubil, missionnaire, a extrait la relation[1].

Kœmpfer, à la vérité, en avait parlé le premier sous le nom d'îles de *Liquejo*, mais d'une manière obscure.

Selon Gaubil, ces îles, ainsi que nous venons de le dire, forment, depuis l'île de Kiousiou, la plus méridionale des grandes îles du Japon, une espèce de chaîne, ou plutôt une suite de petits archipels qui aboutit à l'île Formose. Il y en a en tout trente-six, sans compter celles qui relèvent du Japon. Au sud du Kiousiou sont sept petites îles, et une grande appelée *Tanaxima* : elles dépendent de l'empire du Japon. Au sud de ces sept îles on en rencontre huit autres qui appartiennent au roi de Lieou-Khieou. On les nomme *Oufou-Chima,* c'est-à-dire *îles d'Oufou.* La principale s'appelle *Oufou* dans le pays, et *Tatao* chez les Chinois, c'est-à-dire *Grande-Ile.* Ces îles sont fertiles et peuplées, à l'exception de *Kikiaï,* qui cependant partage avec Oufou ses forêts de beaux et grands cèdres.

Au sud-ouest de ces îles est la grande île de *Lieou-Khieou.* Sa longueur, du sud au nord, serait de 60 lieues environ, selon le P. Gaubil, mais elle n'est que de 24 lieues d'après les voyageurs anglais. Le roi demeure dans la partie méridionale, près de la ville royale, qui a un port nommé *Napa-kiang.* A l'ouest de cette grande île, il y en a dix autres bien peuplées et abondantes, si on en excepte *Lung-hoang-Chau,* c'est-à-dire l'*île du soufre,* parce qu'on y en recueille beaucoup. A l'est de Formose on en voit encore dix-sept qui dépendent du roi de *Lieou-Khieou.*

La grande île était partagée, il y a environ 400 ans, en trois États ; ce qui l'a fait nommer, dans quelques cartes, l'*île des Trois-Rois.* Découvertes dans le septième siècle par les Chinois, ces îles n'ont été subjuguées que sept siècles plus tard. L'île de Lieou-Khieou abonde en riz, blé, légumes, melons, ananas, orangers, citrons, limons, thé, gingembre, poivre, camphre, bois de teinture et de chauffage, soie, cire, sel ; on y trouve aussi du corail et des perles. Les animaux sont des bœufs, des moutons, des chevaux, des cerfs et de la volaille.

Les habitants sont fort polis, et ont pour prêtres des bonzes, la plupart élevés au Japon. Les livres de religion, de morale et de sciences sont en caractères chinois, mais dans l'usage ordinaire on se sert de ceux des Japonais. Leur langue est différente de celle des Chinois, quoique composée de beaucoup de mots de l'une et de l'autre nation. L'empereur Kyang-Hi,

[1] *Lettres édifiantes,* t. XIV.

en 1720, y établit une bibliothèque, et ordonna que dans l'île principale on bâtit un temple à Confucius.

On trouve dans ces îles des manufactures de papier, de soie et d'armes. Il y a de bons ouvriers en or, argent et autres métaux. Leurs bâtiments de mer sont très-recherchés à la Chine et au Japon.

Le roi de Lieou-Khieou paie à l'empereur de la Chine un tribut annuel qui consiste en soufre, cuivre, étain, corail et nacre de perles. Ce prince ne peut choisir une épouse que dans les trois principales familles du pays; on ne sait rien sur ses revenus et sa puissance.

Avec ces renseignements, donnés par les missionnaires, on peut aujourd'hui comparer la relation du capitaine W. Broughton. Selon ce navigateur anglais, l'État de Lieou-Khieou, ou, comme il le nomme, de *Leutcheu* ou *Leoutcheou*, consiste en deux groupes d'îles, dont le plus méridional et le moins considérable des deux porte le nom d'îles *Madjico-sima* : la plus grande de ce groupe est l'île *Typinsan*, qui est aussi la plus proche des îles Leoutcheou proprement dites, lesquelles sont à peu de distance de là, en remontant vers le nord-est. L'île appelée la grande Lieou-Khieou, qui s'étend du sud au nord, a environ 84 milles dans sa plus grande largeur : elle est la principale de ce dernier groupe. Le port et la ville de *Napchan*, siége du gouvernement auquel toutes ces îles sont soumises, et capitale de ce petit État, seraient, selon Broughton, situés au nord-ouest. Les habitants des îles Lieou-Khieou et Madjico-sima se ressemblent, et paraissent plutôt Japonais d'origine que Chinois. Ils parlent et écrivent la langue du Japon, avec lequel ils sont en relation de commerce. Ils commercent aussi avec la Chine, dont ils sont tributaires, et avec l'île Formose. Ils élèvent des chevaux, du gros bétail, et une race fort grande de cochons, très-différente de celle que l'on trouve en Chine.

Il paraît que l'île *Typin-san*, du navigateur anglais, est le *Taypin* des missionnaires. Ceux-ci donnent à un très-petit groupe d'îles au sud-ouest de Lieou-Khieou, le nom de *Matchi :* c'est évidemment le même nom que celui de *Madjiko-sima* chez Broughton; car *sima* n'est que l'équivalent du mot *île;* mais Broughton l'étend à tout le groupe méridional. La ville principale de Lieou-Khieou est au nord selon l'Anglais, et au sud selon les missionnaires; les uns parlent du port, les autres de la ville proprement dite. L'étendue de cette île a été exagérée dans les anciennes relations. Enfin, la différence dans l'orthographe provient de ce que le *k* chinois, semblable au *k* suédois, n'a ni la valeur du *tch* anglais, ni celle du *k* français; on ne peut l'exprimer qu'imparfaitement par la réunion de plusieurs de nos

consonnes, comme par exemple *tk* ou *tgh*. Ainsi les voyageurs ont dû varier dans leur manière d'écrire le nom des îles de Lieou-Khieou, si dignes d'un examen plus détaillé.

Klaproth a donné, d'après les relations et les cartes des Chinois et des Japonais, une description de ces îles. Nous en extrairons les détails suivants. Elles portent chez les Chinois le nom de *Lieou-Khieou*, que les Japonais prononcent *Rïou-Khiou*. Les premiers leur donnent aussi celui de *Loung-Khieou*, qni signifie *dragon cornu*, et que les Japonais prononcent *Rio-Kiu*, mais les habitants les appellent *Doutchou*. Cependant leur véritable nom, leur nom indigène, est *Oghïi*, dont les Japonais ont fait *Voki*, que l'on peut traduire par *mauvais diables*.

Les insulaires de Lieou-Khieou font remonter l'origine de ce royaume à la plus haute antiquité, puisqu'ils comptent vingt-cinq dynasties successives, dont la durée formerait une période de plus de 18,000 ans. Mais tenons-nous-en aux renseignements historiques puisés chez les Chinois.

La dynastie régnante date de l'an 1165 de notre ère; elle est d'origine japonaise. Le trentième de ces princes fut confirmé en 1815 par la cour de Péking. « Quoique le gouvernement chinois, dit Klaproth, s'ar-
« roge la suzeraineté sur le royaume de Lieou-Khieou, et que, suivant
« les usages et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit constatée
« par les ambassades qui, tous les deux ans, portent des présents à
« Péking, et par un sceau en chinois et en mandchou envoyé au roi,
« cependant ce pays, par sa position entre la Chine et le Japon, est
« aussi obligé de se reconnaître vassal de ce dernier empire, et envoie
« de temps en temps des ambassades à son souverain. Les présents
« qu'elles portent sont des sabres, des chevaux dressés, du *cheou-tai-*
« *hiang*, espèce de parfum; de l'ambre gris, des vases pour parfumer,
« du *taï-fée* ou *taï-phing-pou*, sorte d'étoffe; des tissus faits d'écorces
« d'arbres, des tables en laque incrustées en coquillages verts ou en
« nacre de perles, de la garance, du *ghielam*, sorte d'étoffe de soie, et
« du vin qui mousse. En retour, l'empereur du Japon donne 500 pièces
« de monnaie d'argent, 500 paquets de pièces d'ouates de soie. Le chef
« de la légation reçoit 200 pièces d'argent et 10 habillements complets;
« les autres personnes qui en font partie ont entre elles 300 pièces
d'argent[1]. »

[1] *Klaproth :* Description des îles de Lieou-Khieou, extraites de plusieurs ouvrages chinois et japonais.

La grande Lieou-Khieou se partage en trois provinces; Tchoung-chan au centre, Chan-pé au nord et Chan-nan au sud. *Tchoung-chan* ou *Tchou-san*, d'après la prononciation japonaise, signifie la montagne du Milieu. Elle est divisée en 14 *fou* ou juridictions; c'est dans cette province que se trouve la capitale appelée *Cheou-li* ou *Tsiou-ri* en japonais, c'est-à-dire capitale, ou bien encore *Vanz-tchhing* (ville royale). Elle est dans un vallon environné de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque. Au sud de la ville est le temple de *Fafan-Koung* ou des huit étendards. Au sud-ouest, et dans l'intérieur, on remarque la sépulture des rois, ainsi que le mont *Hou-thsouy-fung* ou la cime des Tigres assemblés, qui s'élève derrière le palais du souverain. A sa base on voit un petit temple sans idole, où l'on brûle des parfums en l'honneur de la terre.

Nopa Kiang, en japonais *Naka-Kou*, le principal port de l'île, est à 2 lieues à l'ouest de la capitale. La ville est située sur une petite île jointe par un pont à celle de Lieou-Khieou. A une demi-lieue du port se trouve *Yng-nghen-thing*, en japonais *Ky-on-ty*, ou la cour dans laquelle on va au-devant des bienfaits de l'empereur. C'est là que débarquent les ambassadeurs chinois. Ce bâtiment renferme de grandes salles et une bibliothèque; ses jardins sont ornés de kiosques et de tours; au-dehors on remarque une grande table en pierre sur laquelle est gravée en caractères chinois une notice sur tous les hommes de mérite anciens et modernes qui appartiennent aux îles Lieou-Khieou. Les autres constructions remarquables des environs sont le magnifique temple de la princesse céleste (*Thian-fey-miao*) et le long pont de l'arc-en ciel, (*Tchhang-houn-ghhiao*), qui n'a que 1 mètre 62 centimètres de largeur sur une demi-lieue de longueur: il est jeté sur un lac qui communique avec la mer.

Un autre port moins commode, mais plus fréquenté, est celui d'*Ou-ting* ou *Vou-tchhing*, au nord-ouest aussi de la capitale, sur une baie du même nom, et près d'une montagne conique appelée en chinois *Thian-Khieou-chan*, en japonais *Ten-Kou-san* ou mont du Ciel éternel, et par les insulaires *Igouchkound*, c'est-à-dire le Château. La grande Lieou-Khieou n'ayant pas d'autre pic, il sert de point de reconnaissance au navigateur.

Outre les lieux que nous venons de décrire, la province de Tchoung-chan renferme douze autres chefs-lieux de districts ou *fou* dont les noms sont *Tchoung-youon*, *Sy-youan*, *Ching-lian*, *Kiou-tchi tchhouan*, *Yu-na-tchhing*, *Yue-lay*, *Tchin-ho-tchy*, *Nan-funz-youan*, *Thian-phou*, *Po*, *Siouan-ye-van* et *Mey-ly*.

La province de *Chan-pé* (au nord des montagnes), dont le nom se

prononce *San-bok* chez les Japonais, renferme dix districts. Sa capitale est *Kin-kouei-jin* en chinois et *Kon-ki-nïn* en japonais ; située sur la côté occidentale, elle possède un port qui ne peut recevoir que de petits navires. Les autres principaux lieux de cette province sont ; *King-vou*, *Khieou-tchy* et *Ta-y-vy*.

La province de *Chan-nan*, en japonais *San-nan* (au sud des montagnes), se divise en douze districts. *Ta-li*, en japonais *Day-ri*, sur la côte orientale, paraît en être la capitale. Les autres villes sont: *You-tchhing*, la ville des pierres précieuses, sur la frontière septentrionale ; sur la côte orientale, *Tso-fou*, *Tchy-nian*, *Kiu-tchy-tcheou* et *Ma-ven-jin ;* sur la côte méridionale, *Hy-vo vou*, *Tchin-pii* et *Kao-ling ;* enfin sur la côte occidentale, *Kian-tchhing*, *Foung-Kian-tchhing* et *Siao-lou*.

Au nord-ouest de *Kian-tchhing*, s'élèvent, du sein de la mer, les *Matchy*, ou dents de cheval, écueils ou petites îles rocailleuses. A l'ouest de ces ilots se trouve *Kou-mi-chan* ou *Komi-sang*, en japonais *Kou-mi yama*, que les habitants nomment *Amakirrima*. Cette île est remarquable par un volcan qui brûle encore. A l'est, et à peu de distance de la grande Lieou-Khieou, s'étend une chaîne d'îles réunies par un récif de corail qui rend cette côte dangereuse ; les plus grandes, en allant du nord au sud, sont ; *Yky Pin-tao Tsin-kian* et *Khieou kao*.

Au sud-ouest le groupe de *Madjiko-sima*, se compose de sept îles. La principale est *Tai-phaing-chan*, en japonais *Ta-fee-san*, en grande partie entourée de récifs ; sur sa côte septentrionale s'élève un monument, c'est le temple de *Miako*. Les autres îles sont : *Y-ki-ma*, *Y-liang-poo*, *Mian-na*, *Ta-la-ma*, *Kou-li-kian*, et *Ou ko-ma*.

Un autre groupe de sept grandes îles et de quelques-unes plus petites est situé entre les Madjiko-sima et Formose. La plus considérable est *Patchoung-chan*, que les habitants nomment *Ya-yama*. Elle a environ 7 lieues de longueur, est très fertile et renferme 28 villages. Parmi les autres îles nous citerons *Fou-vou*, *Khieou-li-tao*, *Po-tchao-kian*, *Sin-tchhing*, *Yeou na-kou-ni*, *Kou-mi* et *Po-tou-ma*.

Enfin, au nord de la grande Lieou-Kieou on voit un dizaine d'îles appelées *Tou-ming-hy*, *Sou koué*, *Ye-pie-chan*, *Yeou-lun*, *Yeou-liou*, *Ou-ky-nou*, *Te-tao*, *Kia-ki-liou ma* et *Ta-tao*, ou la grande île *(Oo-sima)*, qui renferme 41 villages. Les habitants la nomment ordinairement la *petite Lieou-Khieou*, mais il ne faut pas la confondre avec une autre *petite Lieou Khieou*, située au sud de Formose. La plus septentrionale de ce groupe est *Ki-kiaï*, dont les habitants passent pour sauvages et barbares.

On compte dans toutes ces îles 260 villages. Elles font partie du royaume de Lieou-Khieou. Leur sol, généralement fertile, produit du vin, du camphre et un arbre qui ressemble au cèdre, et dont le bois, appelé *kian-mou* et *iseki*, est très-recherché parce que jamais il n'est attaqué par les vers.

Quant aux productions des autres îles, elles sont très-variées; aussi n'y voit-on point de mendiants, ce qui tient à la fertilité du sol et à la douceur de la température. Les relations japonaises nous apprennent qu'on n'y connaît ni la gelée ni la neige. On y récolte du poivre, qui est le véritable poivre de l'Inde, tandis que celui de la Chine est le piment; du tabac excellent, du brésillet, bois de teinture appelé par les Portugais bois du Japon, et dont on obtient une couleur rouge; des fleurs de carthame, que l'on emploie aussi pour teindre; enfin plusieurs substances minérales, telles que du cuivre; du zinc et du soufre. On trouve ce soufre en grande quantité dans le cratère d'un ancien volcan de l'île *Loug-houang-chan*, ou mont du soufre, appelée aussi *Yeou-kia-phou*, c'est-à-dire *rivage des bannis*.

Les habitants du royaume de Lieou-Khieou honorent la divinité en brûlant en plein air des parfums sur une pierre qui lui est consacrée. Ils ont, comme les Chinois, un grand respect pour les morts; on brûle les cadavres, et les parents en conservent les cendres.

La religion dominante est celle de Fo ou de Bouddha : elle y a été introduite depuis plus de dix siècles. Il y des femmes qui se consacrent au service de la divinité; comme prophètesses elles jouissent d'une grande considération; elles s'occupent aussi de la guérison des maladies, qu'elles tâchent d'effectuer par des prières.

Les prêtres de Bouddha, qui portèrent leur religion dans les îles de Lieou-Khieou, y introduisirent en même temps des caractères d'écriture chinois, de sorte que l'on peut par leur moyen, dit Klaproth, se faire comprendre des insulaires, même en ne sachant pas leur langue. C'est ce qui arriva en 1828 au capitaine Becchey lorsqu'il débarqua à la grande Lieou-Khieou. L'idiome que l'on parle dans ces îles paraît consister en deux ou trois dialectes du japonais.

La polygamie est permise dans ces îles. Les jeunes gens des deux sexes communiquent librement ensemble, en sorte que le mariage est la conséquence d'un choix volontaire et réciproque. On ne cache les femmes qu'aux regards des étrangers.

Comme il n'y a en circulation qu'un petit nombre de pièces d'argent et

de cuivre chinoises et japonaises, on emploie le riz comme principal signe d'échange.

Le roi est le plus riche propriétaire. Indépendamment de ce que ses domaines lui rapportent, il jouit des revenus du produit des mines de soufre, de cuivre, d'étain et des salines. Les impôts vont aussi remplir son trésor.

La noblesse se partage en neuf classes ; la première se divise en trois branches : les *Thian-thsao-szu* ou mandarins du ciel, le *Thi-thsao-szu* ou mandarins de la terre, et les *Jint-han-szu* ou mandarins des hommes [1].

LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire Chinois. — Cinquième section. — Le Tibet et le Boutan.

Avant de parcourir la Chine proprement dite, complétons la description des provinces ou des pays tributaires de l'Empire chinois par celle du Tibet, de cette contrée mystérieuse et sacrée, berceau de plus d'un système religieux, et dans le sein duquel la superstition a élevé son trône à côté du trône de l'hiver. Mais les regards de la géographie profaneront-ils jamais cette terre sainte du bouddhisme, où un prétendu vicaire de Dieu règne sur des rochers, des forêts et des couvents?

L'intéressante relation que Marco-Polo [2] a donnée sur le Tibet, et qui a été traitée jusqu'à présent avec un dédain injuste, est cependant plus instructive que celle que donna le P. Andrada en 1626; et ce ne fut que dans la première moitié du dix-huitième siècle que les missionnaires de Péking recueillirent des notions plus certaines. Un capucin, Horatio della Pinna, passa même dix-huit ans dans la capitale du Tibet; mais ses observations furent mal dirigées. Deux courses rapides des Anglais, envoyés auprès d'un des princes ecclésiastiques du Tibet méridional, quelques lumières tirées des manuscrits en langue tibetaine, trouvés chez des Kalmouks, et quelques relations verbales des sujets russes attachés à la religion du Dalaï-Lama, voilà tout ce que l'on possédait de renseignements, il y a peu d'années, sur un pays aussi singulier, aussi intéressant sous le rapport moral que sous le rapport physique.

[1] *Klaproth :* Description des îles Lieou-Khieou.

[2] Voyez notre tome Ier, Histoire de la géographie.

Nous comprenons ici sous le nom de *Tibet* toutes les contrées qui s'étendent au nord de l'Hindoustan, à l'est du Turkestan indépendant, au sud du Turkestan chinois, à l'ouest de la Chine, et au nord-ouest de l'empire Birman. Dans cette vaste enceinte, le *Petit-Tibet* ou l'Etat de *Ladak* à l'ouest, ainsi que le *Boutan* au sud, peuvent être considérés comme des pays à part. Du côté du sud-est la limite est très-peu connue. Enfin, du côté du nord, il paraît qu'il existe des provinces entières que nous ne connaissons pas.

Le *Tibet*, ou mieux *Tubet*, renfermé dans les limites indiquées ci-dessus, occupe, de l'est à l'ouest, une longueur de 650 lieues; il en a environ 200 dans sa plus grande largeur du nord au sud. Ce pays est mentionné dans les annales chinoises, depuis le sixième siècle de notre ère, sous le nom de Tubet, que l'on a prétendu à tort venir du mongol[1]. Cependant les Chinois le nomment *Sí-zzang* ou *Si-dzang*, c'est-à-dire *Dzang occidental.*

Il est séparé de l'Hindoustan par la gigantesque chaîne de l'Himalaya ou Himaleh, c'est-à-dire *séjour de la neige*, chaîne qui était connue des anciens sous les noms d'*Imaüs* et d'*Hemodus,* et qui surpasse en hauteur les plus hautes montagnes de l'ancien et du nouveau continent. Nous avons donné un aperçu général de cette chaîne, ainsi qu'un tableau de ses principales cimes; mais si nous profitons des renseignements tirés des auteurs chinois, nous pourrons entrer ici dans quelques détails à ce sujet.

Les Tibetains distinguent deux sortes de montagnes, celles qu'ils appellent *Ri* et celles qu'ils nomment *La*, c'est-à-dire celles qui sont dépourvues de chemins et celles par lesquelles passe une route[2]. Ainsi ils indiquent dans la province de Ngari, le mont *Kaïlas*, en tibetain *Gang-dis-ri,* ou la montagne couleur de neige[3], dont la circonférence est de 14 lieues, et qui forme le nœud de plusieurs chaînes, telles que celle de *Sengghi-kabab-gang-ri,* au nord ouest; le *Ghioouké-mantsian-tang-la,* au nord-est; le *Manak-nil-gang ri* et le *Damtchouk-kabab gang-ri*, au sud-est. Les principales montagnes traversées par des routes dans la même

[1] Suivant le P. Hyacinthe, le véritable nom de ce pays est *Bot* ou mieux *Bot-ba,* que les Mongols remplacent par *Tu-bot.* Mais Klaproth a fait observer à ce sujet que le nom de *Tubet* ne peut pas être d'origine mongole, puisque, dès le sixième siècle, il se retrouve dans les annales chinoises sous la forme de *Thou pho,* que les missionnaires et De Guigues ont mal rendu par *Thou fan.* Au sixième siècle les peuplades mongoles habitaient encore trop au nord pour avoir des relations avec ce pays.

[2] Une montagne par laquelle passe un chemin, est appelée en tibetain *la,* en chinois *ling',* et en Mongol *dabahn.*

[3] *Gang* signifie neige en tibetain, *dis,* couleur, en *fan* ou sanskrit, et *ri,* montagne, en tibetain.

province, sont le *Lang-la* et le *Tsa-tsa-la,* qui forment deux chaînes de 11 à 16 lieues de longueur. Les chemins sont très-roides, très-difficiles et souvent même dangereux, bien qu'ils passent rarement par des glaciers, mais parce qu'il y croît une herbe grasse qu'il faut avoir soin d'éviter, car les voyageurs ou les bêtes de somme qui mettent le pied dessus glissent facilement, tombent, et quelquefois même roulent dans les précipices.

Dans la province de Thzang, les principales montagnes qui ne sont point traversées par des routes sont le *Damtchouk-kabab-gang-ri*, que nous avons déjà nommé; le *Kouboun-gangtsian-ri*, couronné d'un énorme glacier; le *Siertchoung-ri*, dont la cime se présente comme un nuage blanc, à la distance de 10 lieues; le *Dorgou-ri*, couronné par sept pics pyramidaux; et le *Ganggar chami-ri,* dont la roche blanche se confond avec ses neiges. Parmi les onze autres montagnes que traversent des routes, nous ne citerons que le *Djema-la*, ou la *montagne de sable,* et le *Mar-young-la*, ou *celle de la splendeur.*

La province d'Oui, ou d'Oueï, nous offre, parmi ses nombreuses montagnes, le *Yarla-chamboï-gang-ri,* ou la *montagne neigeuse du pays de Bouddha, existant par lui-même*, terminée par un grand pic et un plus petit, tous deux couverts de neige; le *Dza-ri* ou *Dzi-ri,* dont le plateau est couvert de plus de 100 lacs, grands et petits; le *Niantsin tangla gang ri,* ou *la montagne des champs de neige, de la divinité qui rend des oracles*, située près du lac appelé *Tengri-noor*, et couverte de grands amas de neige qui ne fondent jamais; le *Samdan-gandja-ri,* ou la *montagne neigeuse de la contemplation divine;* le *Doukla-ri*, ou la *montagne du couvercle précieux*, hérissée de rochers escarpés, qui ne permettent pas de la traverser, et d'où sortent une foule de sources et de torrents qui roulent avec un fracas terrible; le *Sighin-oulan-tolokhaioohla*, en mongol la *montagne de la tête rouge du Sighin,* qui donne naissance au fleuve Hoang-ho; le *Khootsin-dabahn,* montagne par laquelle passent tous les chemins qui conduisent de *Si-ning-fou* ou *Si-ning-oeï*, et de *Thaotcheou*, villes du Kansou, dans les provinces d'Oui et de Dzang; enfin le *Yangra-la,* ou la *montagne du bonheur.*

Dans la province de Kam, nous citerons *Damou-young djoung-gang-ri,* ou la *montagne de neige fortifiée* par le *Young-djoung*, ou la *croix bouddhique* qui s'y trouve sculptée sur un rocher; et le *Dordsi-yuldjoum-ri*, ou la *montagne des Génies,* que les Chinois nomment *Kin-kang*, parce qu'elle est droite comme une bougie, et dont la roche renferme des turquoises. On y signale le *Charo-la*, ou la *montagne de la corne de cerf,* et trois

autres montagnes traversées par des routes; mais le précipice appelé *Dzagari-manitou,* à 40 lieues au nord-ouest du bourg de Li-tang, mérite quelque attention; la roche qui le compose est noire; il est chargé d'inscriptions en *fan* ou sanskrit, et d'un grand nombre d'images de Bouddha et d'autres divinités.

La chaîne de l'Himalaya offre une particularité remarquable : sur la pente méridionale, la limite des neiges est à la hauteur de 3,900 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, tandis que sur le versant septentrional, où il semble qu'elle devrait être à une élévation moins grande, elle est, au contraire, à plus de 5,200 mètres; mais cette différence s'explique par le rayonnement qui se développe sur le vaste plateau auquel l'Himalaya est adossé.

Suivant M. Fraser, le versant méridional de ces montagnes est beaucoup moins boisé que celui du nord; sur celui-ci s'étendent de superbes forêts, tandis que l'autre montre à peine quelques arbres, et très-peu d'autres végétaux. La cause de cette différence entre les deux versants est due à l'effet inégal des rayons solaires, et au souffle dominant de certains vents qui, sur le versant méridional, hâtent la décomposition des roches, ce qui empêche qu'il se forme, comme sur l'autre versant, un terreau favorable à la végétation.

Nous avons vu qu'il existe des volcans dans les chaînes de l'Asie centrale, mais les montagnes du Thibet n'en sont pas dépourvues. Dans la partie la plus haute de l'Himalaya, on en a signalé un en 1825 : nous en parlerons plus tard, parce qu'il appartient au territoire de l'Hindoustan. Dans la partie occidentale de la chaîne, le pic *Langour* paraît être un volcan éteint.

Les principales vallées de cette chaîne se dirigent de l'ouest vers l'est, et ne s'ouvrent généralement qu'au sud-est. De semblables grands traits de la nature méritent d'être remarqués, même pour la vraie théorie de la terre.

Les géographes chinois citent comme le plus grand fleuve du Thibet le *Yœrou-dzangbo-tchou*, c'est-à-dire le *fleuve clair de la frontière du côté droit ou de l'ouest;* il porte simplement le nom du *Dzang-tchou,* au sud de H'lassa; il a sa source près de la frontière occidentale de la province de Dzang, au pied du mont *Damtchouk-kabab-gang-ri.* Après un cours de 250 lieues, il entre dans celle de Oui, reçoit à gauche le *Galdjao-mouren,* ou *Kaldyao-mouran*, c'est-à-dire la *rivière furibonde*, qui vient de 40 lieues au nord : bientôt après il tourne au sud-est, parcourt environ 120 lieues dans la province de Oui, et traverse l'Inde pour aller se jeter dans l'Océan.

Ce fleuve est en effet l'un des plus considérables de l'Asie; il est plus connu sous le nom d'*Iraouaddy;* la longueur générale de son cours est de 700 lieues géographiques, dont 370 selon les Chinois, et, selon nos cartes, 350 sur le territoire tibetain. En été, disent les géographes chinois, le Yærou-dzang-bo-tchou et ses grands affluents se gonflent considérablement par la fonte des neiges, et inondent les vallées dans lesquelles ils coulent. Au nombre de ces affluents, nous citerons encore le *Lhabouk-dzang-bo-tchou,* ou la *rivière claire de la caverne divine,* qui parcourt environ 40 lieues avant de se jeter dans le fleuve; le *Dzaka-dzang-tchou,* ou la *rivière claire, entourée de collines,* qui a 58 lieues de cours; l'*Oi-tchou-dzang-bo-tchou,* ou *Dok-tchou,* c'est-à-dire la *rivière de la vallée étroite et profonde,* qui en a 52, et le *Niang-tchou,* qui en a plus de 80.

Un autre grand cours d'eau est le *Kin-cha-kiang,* ou la *rivière du sable d'or*, appelé en tibetain *Bourai-tchou,* ou *Ba-tchou,* et en mongol *Mourouï-oussou,* ou *Mourous-oussou.* Il est l'origine de l'immense *Yang-tseu-kiang,* et ne prend ce nom qu'après un cours de près de 400 lieues, et après s'être réuni au Ya-loung-kiang, près des frontières de la Chine proprement dite. Il est très-profond, disent les Chinois, et reçoit les eaux de plus de dix grandes rivières et d'un nombre considérable de petites; les vapeurs qu'exhalent ses rives rendent lourd et malsain l'air qu'on y respire; les paillettes d'or qu'il roule lui ont valu son nom; cependant on lit dans la géographie des Ming, qu'à une époque très-reculée il se nomma *Li-chouï-ho,* puis *Chin-tchhouan;* sa source, ajoute le même ouvrage, est dans le pays des Thou-fan ou Tibetains, au pied du *Li-chy-chan,* c'est-à-dire *rocher du Yack* ou Buffle, ainsi appelé, parce qu'il en a la forme. Le nom actuel de ce grand cours d'eau ne remonte pas au huitième siècle, puisque, dans l'histoire des Thang, on lit que Y-meou-siun, général du royaume de Nantchao, remporta, en 789 de notre ère, une grande victoire sur les Tibetains, près du Chin-tchhouan, et qu'il y fit rompre un pont en chaînes de fer, ce qui fut cause que plus de 10,000 ennemis trouvèrent la mort dans ses flots. Ce qu'il y a de remarquable dans ce fait historique, c'est qu'il prouve que depuis plus de dix siècles les ponts en chaînes de fer, invention toute moderne en Europe, sont en usage en Chine, et même dans des provinces éloignées.

La contrée montagneuse du Tibet renferme un grand nombre de lacs; les géographes chinois en citent une vingtaine. Le plus considérable est le *Tengri-noor*, ou *lac du ciel,* appelé aussi *Tchoungghem-noor,* improprement nommé *Terkiri* sur la plupart de nos cartes. Les Chinois lui

donnent 60 lieues de largeur, et 100 de circonférence; il s'étend de l'est à l'ouest; la teinte bleue que présentent ses eaux lui a valu son nom. Il reçoit du côté de l'orient trois rivières, le *Djakha-soutai,* le *Loosagol* et le *Dargou-dzangbo-tchou,* qui ont 20 à 30 lieues de cours.

Le *Maphan-dalai,* nom composé de deux mots (le premier qui en tibetain signifie *qui surpasse tout*, et le second, qui en mongol veut dire *mer*), est celui d'un lac que les Hindous nomment *Manassarovar;* il est formé par les eaux qui découlent de la montagne à cime neigeuse, appelée *Lang-sten-kabab gang-ri;* il a 4 lieues de largeur et 5 de longueur de l'est à l'ouest; sa circonférence n'est que de 18 lieues; l'eau en est verte et de bon goût, mais après midi, éclairée par les rayons solaires, elle réfléchit une vive lumière, semblable à celle des éclairs. Il est environné de montagnes séparées par quatre petites vallées ouvertes vers les quatre points cardinaux, et qui en forment les portes. Ce lac passe pour sacré chez les Hindous, et malgré les obstacles qu'ils ont à surmonter pour y arriver, les pèlerins s'y rendent en foule. Les Tibetains l'ont aussi en grande vénération, et viennent de très-loin pour y jeter les cendres de leurs parents ou de leurs amis. On trouve sur ses bords du lapis-lazuli et le meilleur borax du Tibet. En 1820, on y découvrit une mine d'or fort riche, mais le gouvernement la fit fermer de suite.

C'est, dit-on, de ce lac que sort le Sutledje, principal affluent de l'Indus. Il est à 5,164 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est probablement le lac connu le plus élevé du globe. Il communique avec le lac Rawan's-hrad ou Ravanhrad dont nous allons parler.

Le *Lang-mathso* ou *Langga-mthso*, c'est-à-dire le *lac du bœuf*, est appelé par les Hindous *Ravanhrad;* il a environ 3 lieues de largeur du nord au sud, 8 de longueur et 30 de circonférence. Il reçoit les eaux de l'*Altan-gol,* ou *rivière d'or,* et donne naissance à celle du *Lang-tchou* ou *du bœuf.* Le *Ghiit-mthso-ghia-mthso*, large de 6 lieues, est formé de deux lacs qui se sont réunis, et que l'on désigne par leurs deux noms joints ensemble. Le *Darok-youmthso*, ou le *lac des chevaux jaunes et des turquoises*, a 28 lieues de circonférence. Il a reçu ce nom de la couleur turquoise de ses eaux et des rochers qui l'entourent, et qui ressemblent à des chevaux jaunes. Nous citerons encore le *Nam-mthso-shi mthso* ou le *beau lac du ciel*, qui a 22 lieues de circonférence, le *Djabdjaya-tchaghan-dabsoun*, qui a 15 lieues de circuit, et dont les bords sont couverts de sel blanc; le *Lang-bou-mthso,* ou *lac de veau,* qui en a 22; le *Dzem-tsou-danak-mthso*, qui en a 10 et produit du borax; le *Goung-noum-thsavga;* le *Ligar-thsavga*, le *Lin-*

bou-thasvga, l'*Yaghen-thsavga*, le *Nam-oyor-thsavga*, le *Kougoung-thsavga*, le *Biloo-thsavga*, le *Gumtsoum-thsavga* et le *Mani-thsavga*, dont le plus grand a 19 lieues, et le plus petit 5 à 6 de circonférence, et qui produisent tous du sel.

Nous terminerons cette longue énumération par un lac très-remarquable, c'est le *Yar-brok-you-mthso*, ou *lac étendu des turquoises,* nommé aussi *Yar-mourouk-youmtso*, et *Yamthso-Baïdi*, ou bien *lac de Baïdi*, ou Baldhi, parce qu'il n'est pas loin de cette ville. Nos cartes le nomment *Palté*. Il a 46 lieues de circonférence; on le figure comme un vaste fossé d'environ 2 lieues de largeur, qui entoure une île de près de 12 lieues de diamètre; et les auteurs chinois nous apprennent que trois montagnes, appelées *Minaba, Yabo-tou* et *Sang-ri,* s'élèvent au milieu, dominées par de riches monastères. Les habitants laïques vivent de la culture et de la pêche. L'île, couverte d'une belle végétation, qui se marie agréablement avec les grandes constructions qui couvrent les trois montagnes, offre l'aspect le plus pittoresque. Sur la plus méridionale de celles-ci se trouve un couvent célèbre, où réside une femme que les Tibetains vénèrent comme une divinité, et qu'ils considèrent comme une incarnation de *Bhavani;* elle porte le nom de *Dordzi-pa-mo* (la sainte mère de la Truie). Les différents monastères de cette île sont habités, les uns par des moines, les autres par des religieuses, et placés sous sa direction; une trentaine de religieux forment sa cour; elle ne sort qu'en grande pompe de son habitation et de son île; lorsqu'elle se rend à H'lassa, on la porte sur un trône couvert d'une vaste ombrelle; des thuriféraires la précèdent, et lorsqu'elle fait son entrée dans cette capitale, tout le peuple s'empresse autour d'elle pour recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser le sceau destiné à sanctionner les actes de sa divine puissance[1].

La hauteur des montagnes et des plateaux du Tibet rend généralement froid le climat de cette contrée. Cependant c'est de tout le globe celle qui présente des habitations sur les lieux les plus élevés; ainsi la ville de Daba est à 4,786 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, c'est-à-dire presque à la hauteur du sommet du Mont-Blanc; à cette élévation, les vallées jouissent d'un climat assez tempéré; celles qui sont moins élevées sont même chaudes, et la plupart très-fertiles. Mais les habitants des hautes montagnes sont obligés, pendant l'hiver, de chercher un refuge contre le froid, dans les vallées et les gorges profondes, ou dans les cavités des rochers.

[1] Description du Si-dzang ou Tibet, d'après la grande Géographie impériale de la Chine et le Dictionnaire géographique de l'Asie centrale, publié à Péking en 1775.

On remarque une grande uniformité dans la température des saisons du Tibet, ainsi que dans leur durée et leur retour périodique. Elles paraissent s'y diviser de la même manière que dans le Bengale. Le printemps, depuis mars jusqu'en mai, s'y fait remarquer par de grandes variations dans l'atmosphère et par de fortes chaleurs ; le tonnerre y gronde fréquemment ; il y tombe souvent de la grêle. La saison humide s'étend depuis juin jusqu'en septembre ; ensuite de fortes pluies tombent sans interruption, les rivières enflent jusqu'aux bords, coulent avec rapidité, et vont contribuer aux inondations du Bengale. Depuis octobre jusqu'en mars, le ciel, constamment serein, voit rarement des brouillards ou des nuages obscurcir son azur. Pendant trois mois de cette saison on éprouve un froid peut-être plus rigoureux qu'en aucune partie de l'Europe, un froid sec piquant, qui, sous la latitude de 28 degrés, sur les limites de cette zone à laquelle on a donné le nom de torride, le dispute à celui des Alpes sous la latitude de 48 degrés.

Le Tibet propre n'offre, aux regards de Turner, que des montagnes hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste[1].

La végétation du Tibet est peu connue ; les auteurs chinois nous apprennent seulement que les herbes poussent et que les arbres se couvrent de feuilles au commencement d'avril et de mai ; qu'on cultive beaucoup de riz dans les environs de H'lassa, et qu'on récolte dans tout le Tibet du froment, une espèce d'orge que les Chinois nomment *thsing-houa*, des pois, des lentilles, des fèves, des choux, des ognons et d'autres légumes. On sème le blé et les pois à la fin du printemps et au commencement de l'été, et on les récolte en août et en septembre. La vigne y croît avec vigueur; les arbres fruitiers sont le noyer, l'abricotier et le figuier. Le bois y est rare, ce qui oblige les habitants à brûler de la fiente desséchée des bêtes à cornes. Les arbres les plus communs sont le pin cembro, le cyprès et le tremble. Une espèce de laurier produit une racine appelée le *cannellier bâtard,* qui a le goût et l'odeur de la cannelle. Marco-Polo désigne cette production, répandue dans tout le Tibet, sous le nom de *zenbero* ou *gingembre.* Le *cacalia-saracenica* sert à la fabrication du *chony,* liqueur spiritueuse un peu acide. Les principales fleurs que l'on cultive dans les jardins sont le pavot double, la mauve, la pivoine, la pivoine de montagne et diverses marguerites. Dans les champs on conserve l'eau nécessaire à l'arrosement, dans des bassins fermés par des digues.

[1] *Samuel Turner :* Ambassade au Tibet et au Boutan, traduit de l'anglais par J. Castera. — Paris, 1801.

L'animal porte-musc se plaît parmi les Alpes tibetaines; il est poursuivi par l'once et diverses autres espèces voisines du tigre; peut-être même y trouve-t-on le véritable tigre. L'ours, le cheval sauvage et le lion sont encore nommés parmi les animaux de ce pays. Il y a, selon Marco-Polo, des chiens grands comme des ânes. Les chevaux domestiques sont petits, mais pleins de feu, vifs et obstinés. Le buffle y parvient à une taille médiocre. On y voit de nombreux troupeaux de moutons, communément d'une espèce petite. Ils ont la tête et les jambes noires; leur laine est fine et douce, et leur chair excellente : on la mange crue, mais séchée à l'air froid, et assaisonnée avec de l'ail et des épices. Les chèvres sont en grand nombre et renommées pour leur beau poil, qui sert à faire des châles, et qui se trouve au-dessous d'un poil plus grossier. N'omettons point l'*yack* ou le bœuf grognant, auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée : c'est dans tout le Levant un article de luxe.

Marco-Polo avait déjà dit que les poissons abondent dans les lacs du Tibet; les voyageurs modernes confirment ce fait, et les détails qu'ils donnent nous font soupçonner ici l'existence de plusieurs espèces inconnues en ichthyologie. Selon Marco-Polo, les lacs produisent du corail.

M. W. Moorcroft, qui a fait quelques observations d'histoire naturelle au Tibet, y signale plusieurs animaux inconnus avant lui : telle est une variété de mouton domestique qui ne dépasse jamais la taille de nos agneaux de cinq à six mois, et qui fournit une laine aussi abondante et aussi fine que les races les plus renommées sous ce rapport. Ce mouton porte dans le pays le nom de *poucik;* il s'apprivoise avec autant de facilité que le chien, au point de quitter ses habitudes d'animal herbivore pour venir ronger un os dépouillé par son maître. En liberté il sait trouver des herbes sur les rochers de granit qui paraissent les plus dépourvus de végétation. Cette race, qui se nourrit si facilement, et qui fournit par an deux agneaux et deux fois de la laine, serait pour l'Europe une acquisition plus utile que celle des chèvres du même pays. Le même voyageur signale aussi le *métis* qui provient du yack et de la vache, et une variété de cheval sauvage, nommée *kiang,* qui ressemble plutôt à l'âne qu'au cheval, mais qui, aux oreilles près, a beaucoup de rapports avec l'antilope : il en a les yeux, l'élégance et la vivacité. Ses formes sont musculeuses et ses mouvements élégants.

Depuis le voyage de Turner on a des notions plus étendues sur la minéralogie. Le Tibet propre a de riches mines; l'or s'y trouve en grande quantité, ainsi que Marco-Polo l'avait dit; quelquefois on le rencontre sous la forme de poudre dans le lit des rivières, d'autres fois en grandes

masses ou en veines irrégulières; il a pour gangue le pétro-silex ou le quartz. Il y a une mine de plomb à deux journées de Techou-Loumbou; le minéral est une galène qui paraît contenir de l'argent. Les Tibetains exploitent des mines riches en mercure; ce métal y est employé contre les maladies vénériennes. Le sel gemme est assez commun, mais en général le défaut de combustible fait languir l'exploitation des métaux. Les eaux minérales y abondent. Nous distinguerons comme une production particulière au Tibet le *tinkal* ou borax brut. Selon Saunders, qui accompagnait Turner, un lac d'où l'on tire le tinkal et le sel gemme se trouve à quinze journées au nord de Techou-Loumbou. C'est probablement le *Mapham-dalaï*. Entouré de tous côtés par des montagnes rocheuses, il ne reçoit ni ruisseaux ni fontaines; il est alimenté par des sources saumâtres, qui paraissent jaillir du fond du lac même. Le tinkal se dépose dans le lac : il y en a de noir et de violet; ceux qui veulent le recueillir le tirent du fond en grandes masses, qu'ils rompent ensuite pour les rendre plus transportables, et qu'ils exposent à un air sec. Exploitée depuis un temps très-considérable, cette matière ne paraît point diminuer sensiblement; il est probable qu'il s'en forme continuellement du nouveau. Au Tibet on emploie le tinkal pour soudure, et pour aider la fusion de l'or et de l'argent.

Les Chinois nous apprennent que la rivière qui fournit le plus d'or est le *Kin-cha-kiang*, que l'argent, le cuivre et le plomb sont exploités principalement dans la province de Kam, et le lapis-lazuli dans les environs du lac *Mapham-dalaï*. Les turquoises y sont très-communes, elles servent généralement à la parure des femmes. Les montagnes qui bornent le Tibet au nord du côté du désert de Kobi fournissent beaucoup de sel gemme blanc, rouge ou violet. Le salpêtre s'y forme spontanément presque partout.

Un jour, sans doute, on découvrira beaucoup de curiosités naturelles dans ces régions montagneuses. Quelle moisson n'attend pas ici le peintre et le naturaliste! Mais jusqu'ici tout ce que nous savons, c'est que le Tibet est une Suisse sur une grande échelle. Vers le nord de Tassisudon, Saunders a observé un rocher singulier, qui, vu de face, forme 6 ou 7 demi-colonnes d'une grande circonférence, et qui a près de 30 ou 40 mètres de hauteur. Cette masse, détachée en partie de la montagne, se projette d'une manière pittoresque sur une chute d'eau considérable.

Le Tibet, dans toute son étendue, se divise en quatre grandes provinces : le *Ngari*, appelé aussi *Ladak*, et que les Européens ont nommé le *Petit-Tibet*, est la plus occidentale; limitrophe, et à l'est de celle-ci, se trouve le *Zzang* ou *Thsang*; un peu plus à l'est s'étend le *Oui*, appelé aussi *Oueï;*

enfin la plus orientale est le *Kham-Kam*. Nous allons les décrire dans l'ordre où nous venons de les nommer.

Le *Ngari* paraît avoir une longueur de 250 lieues sur 80 à 100 lieues dans sa plus grande largeur. Cette province occupe une immense vallée fermée au sud par l'Himalaya, et au nord par les monts *Kouenloun* ou *Koulkoum,* qui, à l'ouest, portent, chez les Chinois, le nom de *Thsoung-ling*, c'est-à-dire *montagnes des ognons*, parce qu'il y croît en grande quantité cette plante bulbeuse, dont nous avons déja parlé, qui fait glisser et tomber les voyageurs lorsqu'ils mettent le pied dessus. Cette vallée est arrosée par le *Singe-chou* ou *Sanpo,* qui coule à l'ouest, et va former, hors du territoire chinois, le *Sind* ou l'*Indus*.

Ladak ou *Leï* est la capitale de cette province. Elle renferme un millier de maisons bâties en pierre ou en briques et élevées de trois ou quatre étages. Il s'y fait un grand commerce de duvet de chèvre pour la fabrication des châles ; tous les ans on en expédie 800 charges à Kachemire. Le bouddhisme et le mahométisme sont les principales religions que professent les habitants de Ladak. Cette ville est la résidence d'un radjah qui envoie tous les ans au dalaï-lama un présent ou tribut volontaire. Ses environs sont fertiles en blé, en orge et en diverses plantes potagères. On attribue à la mauvaise qualité des sources les goîtres dont les habitants de la ville et de la campagne sont affligés.

Les autres villes de la province sont beaucoup moins connues; nous citerons cependant *Garlou* ou *Gotorpe,* où se trouve un poste militaire chinois; *Toling,* où réside un grand-lama ; *Bourang-dakla-gadzoung,* ou *la ville du loup du pays de Bourang*, ainsi appelée d'une montagne qui porte ce nom; la petite ville de *Tchoumarlé dzoung,* et surtout *Deba*, ou *Daba,* bâtie sur un point presque aussi élevé que le Mont-Blanc. Elle est située dans une gorge abritée au nord par de hautes montagnes. Cette ville se divise en trois parties : le monastère ou collége, dans lequel réside un grand-lama avec ses prêtres ; le couvent des femmes, et la ville proprement dite, qui est la résidence du gouverneur du pays appelé *Urna-desa* ou *Un-dès,* célèbre par ses chèvres, qui fournissent le meilleur duvet du Tibet. Elle se compose de maisons en pierre et à deux étages. Au centre s'élève le temple de *Narayan* ou de *Vichnou;* c'est un bâtiment irrégulier, dont la porte est revêtue de bronze doré, orné de figures bizarres, et dont l'intérieur, éclairé par des lampes en argent, renferme la statue du dieu auquel il est consacré.

Dans le pays d'Urna-desa, *Chooung* est une ville qui mérite d'être men-

tionnée. Elle est située près de la rive droite du Setledje à 13 lieues au nord-est de Deba. Son commerce est assez considérable : les habitants portent à Ladak les marchandises qu'ils tirent de la plaine et qui consistent principalement en armes blanches et en armes à feu, en toiles, mousselines et papier, en fer et en cuivre, en tabac, sucre et indigo, enfin en divers objets d'épiceries. Ils en rapportent du sel et du borax, que l'on extrait des nombreux lacs du pays de Ladak; du thé, de la poudre d'or, de la laine et du poil de chèvre à fabriquer des châles.

On trouve aussi sur la rive droite du Setledje, *Soungnem*, village composé d'environ 75 familles et comprenant un couvent de religieux. Il est situé à 3,000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Plusieurs lamas y résident. Non loin de ce village s'élève, sur la rive droite du Darboung, un grand *Coubroung* ou temple composé de quatre salles couronnées de coupoles en bois qu'on peut ouvrir ou fermer.

Le Petit-Tibet ou Ngari paraît comprendre plusieurs pays célèbres dans les anciennes relations. Les monts Bolor, qui le bornent à l'occident, et où régnait un hiver éternel, renfermaient quelques sauvages errants au milieu d'immenses forêts; mais entre ces chaînes de montagnes s'ouvrait une vaste plaine, où beaucoup de rivières concouraient à former un magnifique fleuve, bordé de riches prairies, où bondissaient des troupeaux d'antilopes, et où un cheval maigre reprenait vigueur en peu de jours. Cette plaine s'appelait *Pamer*, ou plutôt *Panir*, *le pays des sources*. Il est difficile de méconnaître dans cette description de Marco-Polo la contrée où doit naître l'Indus, et qui doit former l'extrémité nord-ouest du Petit-Tibet. Nous retrouvons encore dans ce pays, mais du côté opposé, ou au sud-est, le *Parestan* avec la ville de *Pader*, où nous avons placé les *Padæi* d'Hérodote, et les *Pariani* de Mela. Le nom de *Baltistan*, ou en sanskrit *Baladeschan*, qui paraît embrasser tout le Petit-Tibet, rappelle les *Byltæ* de Ptolémée. En général, ce pays appartient à l'Inde connue des Persans, d'Hérodote et de Ctésias; plus tard elle fut comprise dans la Sérique. Elle offrirait peut-être une route directe à un corps d'armée qui voudrait pénétrer dans le Kachemire par l'Hindoustan.

On connaît trop imparfaitement la province de *Zzang*, pour que nous puissions en donner une description détaillée; nous nous contenterons de citer, d'après l'itinéraire chinois que l'on doit au P. Hyacinthe Bitchourine,

[1] De *Pan* ou *Panir*, eau, source en sanskrit (*Vand* en danois). La région *Vanda banda* de Ptolémée tirerait-elle son nom de la *réunion des eaux?* Le *Paropamisus* ou *Parpanisus* des anciens est évidemment *Para panis*, la montagne des sources.

les principaux lieux qu'on y trouve, en partant de H'lassa. La première ville est *Baldhi,* que les Tibetains nomment *Yarbrogh-baldhidzong* c'est-à-dire *la petite ville majestueuse de la cime de la tente de Feutre ;* elle est située sur le bord septentrional du grand lac *Yar-brogh-youmtso,* appelé *Palté* sur la plupart de nos cartes, et célèbre par la résidence que fait dans son île une incarnation divine du sexe féminin, dont nous avons déjà parlé. *Jika-dzé,* capitale de la province, à 53 lieues au sud-ouest de H'lassa, est une ville importante; M. Klaproth lui donne une population de plus de 23,000 familles ; son nom signifie *forteresse sur une montagne.* Elle a une garnison chinoise de 5,300 hommes. Sa fondation date de l'an 1447; ce qui la rend célèbre, c'est le temple appelé dans le pays *Djachi-h'loumbo* et *Sera-siar,* et, par les Chinois, *Jin-tchoung-ningoung-ky-paszu,* ce qui veut dire *temple second, au rang du paisible vieillard qui rassemble tout autour de lui.* Son nom tibetain signifie *montagne de l'heureux pronostic;* il est aux portes de *Jika-dzé.* C'est là que le *bandjin-lama* ou *Bantcham-Lama*[1], incarnation divine, a fixé sa résidence, au milieu de vallées délicieuses et de collines verdoyantes arrosées par des sources limpides, et d'une atmosphère embaumée du parfum des fleurs. Le couvent est majestueux ; les bouddhas y sont représentés avec leurs sept principaux emblèmes, qui leur valent, en mongol et en tibetain, différents surnoms.

1° *Dzahn-erdeni* ou *Lang-bo,* l'éléphant blanc ;

2° *Morin-erdeni* ou *Damtchouk,* le cheval vert;

3° *Tsirgan-noyon-erdeni* ou *Makboun,* le guerrier cuirassé, à visage bleu, portant un bonnet jaune de lama ;

4° *Khatoun-erdeni* ou *Dziô-mo,* la belle vierge blanche;

5° *Tuchimœl-erdeni* ou *Lonbo,* le ministre ou l'ambassadeur;

6° *Tchintamani-erdeni* ou *Norbou,* le fruit précieux; fruit qui croît dans les plus grandes profondeurs de l'Océan, et au moyen duquel les divinités peuvent déplacer des montagnes et exécuter d'autres miracles;

7° Le *Kurdœ* ou la roue de la domination ; c'est le *Tchakra* des Hindous[1].

On compte dans ce temple et ce couvent 3,000 chambres et 3,500 lamas; il est orné d'un grand nombre d'obélisques, de colonnes revêtues de métaux précieux et d'idoles en or, en argent et en bronze. Partout, dit le narra-

[1] Cette dignité date de la même époque que celle de Dalaï-lama. Son nom paraît signifier : *celui qui préside aux méditations du Dalaï-lama, et qui fait exécuter ses ordres.*

[2] *Hyacinthe Bitchourine :* Description du Tibet, avec des notes de M. Klaproth. — 1831.

teur chinois qui fournit ces détails, on entend le murmure des prières, et les parfums de l'Inde y répandent une odeur délicieuse qui s'élève jusqu'aux cimes bleues des montagnes. Les habitants du Haut-Tibet, ajoute-t-il, portent au bandjïn-lama la même vénération que ceux du Bas-Tibet au dalaï-lama. Si celui-ci meurt et s'incarne de nouveau, le bandjïn explique la tradition sur sa renaissance, pour qu'on se conforme à la grande règle; et le dalaï-lama agit de même à la mort du bandjïn. C'est ainsi que ces deux pontifes suprêmes soutiennent mutuellement les dogmes de la religion bouddhique.

La ville de *Nialam-dzoung,* située près de la rive droite du *Nio-tchou,* est à environ 80 lieues au sud-ouest de Jika-dzé. *Tchakakote,* près du Dhavaladgiri, est une cité commerçante, comprenant environ 1,000 maisons. A 35 lieues au sud de Jika-dzé, sur le bord de la petite rivière du *Pharidzoung-tchou* ou *Maha-tchou,* près de la limite du Boutan, s'élève, dans un défilé des monts Himalaya, une petite ville fortifiée, nommée aussi *Pharidzoung.*

La province d'*Oueï* ou d'*Ouï* passe pour avoir environ 150 lieues de longueur et 100 dans sa moyenne largeur. Elle est très-montagneuse et traversée par la partie supérieure de l'Iraouaddy, appelée Yarou-dzang-botchou. Ses vallées sont fertiles, et l'une de ses principales productions est la rhubarbe. Sa capitale, *H'lassa* ou *Lhassa,* mérite de fixer l'attention. Son nom en tibetain signifie *terre sainte,* ou plutôt *terre de Bouddha.* Elle est située dans une grande vallée, large de 4 lieues, du sud au nord, et longue de 40 à 50 de l'est à l'ouest. D'innombrables montagnes forment l'enceinte de cette vallée, et les nombreuses rivières qui la traversent en font la région la plus fertile du Tibet. H'lassa est la résidence du *tazïn,* magistrat chinois qui a les mêmes prérogatives et le même pouvoir qu'un vice-roi; elle est grande et bien bâtie; ses maisons sont en pierre et à deux ou trois étages. Les tours, les édifices, les rues et les marchés, tout y est admirable, disent les géographes chinois. Autrefois elle était ceinte d'une muraille; mais, en 1722, le gouvernement chinois la fit détruire et la remplaça par une digue qui commence au pied du mont Lang-lou, que le P. Hyacinthe nomme Narou, et qui, s'étendant sur une longueur de 3 lieues, entoure le couvent de *Botalo* ou *Bouddhala*, et le garantit du choc impétueux des eaux du *Kaldjao-mouran.* Les Tibetains l'appellent *la digue sacrée.* Au commencement de chaque année, les lamas qui viennent assister aux fêtes religieuses y apportent de la terre et des pierres pour la consolider. Cette ville importante, à laquelle un missionnaire, qui la visita

dans le siècle dernier, accorde une population de 80,000 âmes, possède deux écoles supérieures et des imprimeries ; mais il est bon de faire remarquer que cette population s'augmente considérablement à certaines époques, par le grand nombre de pèlerins qui y affluent de toutes les parties de l'Asie où l'on suit la religion de Bouddha. Parmi les habitants sédentaires, on compte environ 150 marchands kachemiriens, 2,000 Chinois et 300 Hindous. Les commerçants se tiennent dans un immense bazar, le plus considérable de tout le Tibet, qui entoure un magnifique temple situé au centre de la ville, et dont l'une des dépendances est la demeure d'hiver du dalaï-lama[1] ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la résidence d'été de cette incarnation divine. Elle consiste en un vaste couvent, bâti sur le mont Botola, et entouré de quatre autres couvents qui en dépendent, appelés *Brœboung, Séra, Ghaldan* et *Samié.* Au dire des Chinois, les cascades bleues qui descendent de la montagne, la pourpre éclatante du principal édifice et sa toiture dorée éblouissent les yeux. Ce palais est à un quart de lieue de la ville ; il a 125 mètres de hauteur ; on y compte 10,000 chambres ; il est orné à l'extérieur de tours ou d'obélisques revêtus d'or et d'argent, et, dans son intérieur, les statues de Bouddha, faites de ces métaux et de bronze, sont sans nombre. Les Tibetains le nomment *Pobrang-marbou*, c'est-à-dire la ville rouge. On dit qu'il a été construit vers l'an 630 de notre ère.

A une grande lieue à l'est de ce palais, s'élève le temple de *H'lasseï-tsio-khang,* tout resplendissant d'or et de pierreries, et qui est, dit-on, desservi par plus de 5,000 lamas. A quelque distance de là se trouve le *Dzoun-dzio-katsi,* ou le palais destiné à recevoir les étrangers ; c'est là que le dalaï-lama se repose dans ses moments de loisir. Au printemps les jardins y sont ombragés par des saules et des pêchers, et l'hiver ils sont embellis par le feuillage toujours vert de cèdres et des cyprès.

Nous n'avons point encore nommé la plus importante ville du Tibet, par sa population : c'est *Jiga-gounggar* ou *Jikarna-gounggar,* c'est-à-dire *la ville blanche du château de la montagne.* Elle est située sur la rive gauche de l'*Yarou-zsang-botchou,* ou de l'Iraouaddy supérieur, à environ 20 lieues au sud-ouest de H'lassa. Elle renferme 20,000 maisons. C'est dans la même province que se trouve *Tsiou-choul-dzong,* ou la ville du canal, dans une

[1] Suivant le P. Amyot et Klaproth, *Dalaï-lama* voudrait dire *le Lama qui voit clairement tout ce qui se passe.* Ces deux savants tiraient cette explication des livres chinois ; mais Langlès et Abel Remusat font observer avec quelque fondement que *Talaï* ou *Dalaï* en mongol signifie *mer* ou grandeur sans bornes : dans ce sens, Dalaï-lama voudrait dire *Lama pareil à l'Océan, Lama d'une grandeur sans bornes.*

plaine fertile de 10 lieues d'étendue. C'est près de cette ville que l'on voit la fameuse caverne des scorpions, dans laquelle on jette garrottés les criminels condamnés à mort, et où ils périssent de la piqûre de ces insectes.

La province de *Kam* a environ 200 lieues du sud au nord, et 130 de l'ouest à l'est. C'est un pays montagneux, qui renferme des vallées fertiles, arrosées par un grand nombre de rivières, dont plusieurs charrient de l'or. Sa capitale est *Ba-thang*, petite ville ouverte qui n'offre rien de remarquable, si ce n'est un grand couvent de lamas, où réside un *khambou,* qui reçoit l'investiture du dalaï-lama. Le territoire de Ba-thang est fertile, mais peu cultivé; il produit des melons, des raisins, des abricots et d'autres fruits. A environ 20 lieues au nord-est de cette ville se trouve le bourg de *Li-thang,* entouré d'un rempart en terre, et composé d'environ 200 maisons habitées par des Tibetains et des Chinois. C'est un poste militaire et un lieu de séjour pour les voyageurs. Il y a des auberges, des boutiques et un marché. Les troupes y sont campées. C'est aussi un chef-lieu de district dont l'administration est confiée à un magistrat et à un chef du clergé, ou grand-lama, qui a le titre de *khambou*. Le climat de Li-thang est très-froid; au pied des montagnes il pleut et il neige presque continuellement, même en été; le sol n'y produit pas de grains; il n'y croît qu'une petite quantité d'herbe, et l'on n'y trouve pas de bois de chauffage.

Siao-Ba-tchoung ou le *Petit-Ba-tchoung*, est un autre chef-lieu de district, dont une partie des maisons est en pierre. *Pang-mou* est une petite ville ouverte, dont les maisons sont en pierre et en bois, ainsi qu'un temple chinois, devant lequel tous les ans, à la septième lune, les habitants de Ba-thang et de Tsiamdo, autre petite ville, viennent tenir une foire. Après avoir marché à travers des rochers escarpés, on arrive à *Phou-la,* où les habitants vivent dans des souterrains. A *Djaya,* qui n'est cependant point une ville, il y a un temple célèbre.

Tsiamdo, que nous venons de nommer, portait autrefois le nom de *K'ham;* elle est à plus de 100 lieues de Ba-thang. C'est entre ces deux villes qu'est situé Djaya. Le climat de Tsiamdo n'est pas moins froid que celui de Li-thang. Trois montagnes entourent la ville, et deux rivières s'y réunissent. Le bourg de *Bywoudzé* est entouré de palissades et d'un mur en terre d'environ 400 mètres de circonférence, au milieu duquel s'élève un grand temple. On aperçoit dans les environs le mont *Wa-ho*, auquel, disent les géographes chinois, on parvient par cent détours. Sur son sommet se trouve un lac; mais, pour qu'on ne s'égare pas en traversant les brouillard, qui y règnent, on y a établi des signaux, en longues perches en bois

dont on suit l'alignement à travers la neige qui n'y fond jamais; les voyageurs ont soin de n'y faire aucun bruit, dans la crainte des avalanches. Plus loin, au pied du mont *Tanda*, s'élève un temple qui, suivant la tradition, fut érigé en l'honneur d'un colonel chinois qui mourut dans les environs, et sur le tombeau duquel il s'opéra des miracles; chaque voyageur se fait un devoir de visiter ce temple.

C'est principalement au milieu de ces montagnes que vit un animal qui a passé jusqu'à ce jour pour fabuleux, qui est encore considéré comme tel en Europe, et qui, repoussé par la science, ne figure point dans nos classifications : nous voulons parler de la licorne, espèce du genre antilope, qui n'a qu'une corne sur le front. Les Mongols le nomment *kéré,* les Tibetains *sérou*, et les Chinois *tou-kio-chéou*. Ces derniers en font mention dans un ouvrage qui trace l'histoire des deux premiers siècles de notre ère. Enfin M. Hodgson, résident anglais dans le Neypal, a mis l'existence de cet animal hors de doute, en envoyant, dans ces dernières années, à la Société de Calcutta, la peau de celui qui venait de mourir dans la ménagerie du radjah de Neypal ; de là le nom d'*antilope Hodgsonii*, que le docteur Abel a donné à cette espèce. La forme de celle-ci est aussi gracieuse que celle des autres antilopes ; la couleur de son poil est rougeâtre dans la partie supérieure de son corps, et blanche à l'inférieure; une corne noire, pointue, légèrement courbe, avec des anneaux circulaires vers sa base, et longue d'un demi-mètre, s'élève sur son front; deux touffes de crin noir sortent de ses narines. Cet animal est extrêmement farouche à l'état sauvage; il fuit au moindre bruit; mais lorsqu'il ne peut trouver son salut dans la fuite, il résiste courageusement aux attaques de son ennemi.

C'est dans la partie orientale de la province de Kam que se trouve le pays de *Sifan*, habité par un peuple presque sauvage, qui ne reconnaît point la domination chinoise. Avant le treizième siècle, les *Sifans* étaient une nation puissante.

Les maisons des Tibetains sont généralement en pierre brute, avec des toits plats et des balustrades en petites branches d'arbres. Elles ont ordinairement plusieurs étages. Dans les grandes villes, telles que H'lassa, il y a des édifices assez vastes pour pouvoir contenir plusieurs centaines d'individus. Ce sont les bâtiments consacrés au culte qui sont les plus étendus ; au *H'lasseï-tsio-k'hang* ou grand temple de H'lassa, tout est en rapport avec la grandeur de l'édifice ; on y voit, par exemple, une chaudière en cuivre de la contenance de plus de 100 sceaux d'eau ; elle est destinée à la préparation journalière du thé pour ceux qui y récitent des

prières. Les habitations des officiers publics, bâties dans les plaines, se nomment *ka*, et les maisons en pierre qui sont près des montagnes s'appellent *dzoung;* ce sont de petits forts dans lesquels habitent les *dheba* et chefs du peuple; et comme autour de ces habitations viennent se grouper celles des particuliers, le mot *dzoung* est devenu synonyme de ville.

Les ponts en usage dans le Tibet sont de trois espèces: en pierre, en bois et en chaînes de fer. Nous avons déjà fait remarquer que l'invention de ces derniers remonte dans l'empire chinois à une haute antiquité. Leur construction est très-simple; sur chacun des bords de la rivière, on fixe d'une manière solide autant de crampons de fer qu'on veut tendre de chaînes; on accroche chaque chaîne à son crampon; lorsqu'elles sont ainsi tendues, on les couvre de poutres ou de troncs d'arbres qu'on lie fortement ensemble: on met par-dessus de la terre ou du sable, et le pont est terminé. Les géographes chinois comptent dans tout le Tibet une dizaine de ponts construits de cette manière. Quant aux temples et aux couvents, leur nombre dépasse 3,000. Plusieurs sont entourés d'habitations qui forment des bourgades et des villes, habitées seulement par des prêtres. Ces groupes d'habitations portent en tibetain le nom de *Tsoug-log-khang*.

Le costume des Tibetains diffère de celui des Chinois, le dalaï-lama et le bandjin portent l'hiver un bonnet de laine, large par le bas, et se terminant en pointe; ordinairement il est jaune. Outre cette coiffure, il y a le chapeau, fait en peau, orné d'or, et ressemblant à un parasol chinois. Un manteau d'un rouge éclatant, des bottes en soie ou en cuir, un pantalon et une veste à manches complètent l'habillement. Celui des autres lamas en diffère peu, excepté qu'au lieu d'un pantalon ils portent un tablier d'étamine noire plissé. Ils laissent tomber leurs cheveux sur les épaules; mais dans les grandes cérémonies il les relèvent et les attachent sur le sommet de la tête. Ils portent des boucles d'oreilles, dont l'une, celle de gauche, est en turquoise, et celle de droite en corail. A leur ceinture de satin rouge ils attachent un couteau. Les prêtres comme les laïques ont tous un chapelet. Une robe à grand collet distingue les hommes du peuple des autres classes d'habitants.

Le costume des femmes diffère dans quelques-unes de ses parties, selon qu'elles sont filles, mariées ou âgées. Leurs cheveux, partagés sur le sommet de la tête, sont tressés comme des ficelles et réunis par derrière en deux queues, lorsqu'elles sont mariées, et en trois quand elles ne le sont pas. Après les fiançailles une fille porte sur la tête un petit ornement en

turquoise. Elles ont un petit bonnet en velours rouge ou vert, et pointu par le haut; un petit tablier en soie, garni d'une bordure en fleurs brodées; une camisole à manches courtes, également en soie; un jupon d'étamine, noire ou rouge; des bottines en soie, et un petit châle sur les épaules. Leurs doigts sont ornés d'anneaux, et leurs poignets de bracelets; enfin elles portent des boucles d'oreilles en turquoises, montées en or ou en argent. Les femmes mariées attachent à leurs cheveux des rangées de perles et de grains de corail; des ornements semblables pendent sur leurs épaules. Quelle que soit leur condition, elles portent un ou deux chapelets en lapis-lazuli, en ambre jaune, en corail ou en grains de bois, selon leur fortune. Elles suspendent à leur cou une petite boîte en argent, appellée *kavou,* contenant leur dieu protecteur, et sur la poitrine un grand anneau en argent, orné de perles précieuses, d'où pendent deux petites chaînes avec lesquelles elles attachent leur châle. Les femmes riches ont de grands chapeaux nommés *vaïdzia*, qui coûtent fort cher, parce qu'ils sont surchargés de perles fines, et surmontés d'une grosse turquoise montée en or. Les femmes âgées portent sur le front une plaque d'or unie, garnie de turquoises, et qui ressemble à un miroir. Dès qu'elles sont en âge de prendre cet ornement, elles reçoivent les félicitations de leurs parents et de leurs connaissances. Toute femme qui se présente devant un lama doit se barbouiller le visage avec du sucre rouge ou avec les feuilles du thé qui restent dans la théière, sous peine de passer dans le monde pour vouloir séduire le prêtre par les agréments de sa figure.

Les Tibetains n'ont pas d'heure fixe pour leurs repas; ils mangent quand ils ont faim. Le peuple se nourrit de *tsan-pa*, ou de farine d'orge grise grillée, de chair de bœuf, de fromages et de divers légumes.

Turner peint les Tibetains comme un peuple doux et affable; les hommes sont vigoureux; leur physionomie tient un peu de celle des Mongols; le teint des femmes est brun, mais orné d'une vive rougeur, comme les fruits qui reçoivent une forte impression du soleil. L'air frais d'un pays montagneux entretient leur vigoureuse santé.

Cependant les auteurs chinois, au contraire, prétendent que les hommes sont d'une constitution frêle et délicate, mais que les femmes sont plus robustes; que ce sont même souvent elles qui sont chargées des travaux agricoles, et en général de tous ceux qui, chez nous, sont le partage des hommes. Ce sont elles qui font le commerce; celle qui ne sait ni labourer, ni semer, ni filer, ni tisser, devient un objet de dérision pour tout le monde.

Une circonstance particulière au Tibet, rapportée par le P. Duhalde, et révoquée en doute par Pallas, se trouve confirmée par les auteurs chinois, et s'explique d'ailleurs facilement par la faiblesse physique des hommes, comparée à la vigueur des femmes ; c'est que la polygamie y est admise, en sens inverse de ce qu'elle est dans les autres contrées de l'Orient. Ici ce sont les femmes qui peuvent avoir plusieurs maris : c'est ce qui arrive, du moins lorsqu'il y a trois ou quatre frères dans la même famille. Les frères se partagent entre eux, à leur gré, les garçons et les filles qui naissent de cette union. Une femme qui parvient à plaire également à ses trois ou quatre maris, et à faire régner la paix dans le ménage, reçoit avec raison l'épithète d'accomplie. D'après cette bizarre coutume, on ne doit pas s'étonner que l'adultère ne soit pas considéré au Tibet comme une action criminelle; un femme qui a un amant n'en fait point mystère à son mari, et celui-ci ne s'en montre nullement affecté.

Le rôle important que jouent les femmes chez les Tibetains explique pourquoi la naissance d'une fille est regardée comme un bonheur dans une famille. Ce sont aussi les femmes qui s'entremettent pour faire contracter les unions conjugales. Le mariage se célèbre sans l'assistance d'un prêtre et sans aucune cérémonie religieuse, mais avec force dons réciproques de mouchoirs ou d'écharpes de soie.

Rubruquis dit que les Tibetains avaient eu jadis le détestable usage de manger les corps de leurs parents qui se mouraient de vieillesse; mais en renonçant à cet usage ils n'ont pas fait preuve d'un grand respect pour les morts. Les Chinois nous apprennent qu'il y a au Tibet trois sortes de sépulture, si l'on peut donner ce nom à des coutumes barbares, qui ne paraissent même avoir aucun rapport avec les idées religieuses répandues dans ce pays. Quand un homme meurt, on rapproche sa tête de ses genoux, on lui place la main entre les jambes, on l'attache dans cette position avec des cordes, on le revêt de ses habits ordinaires, on le place dans un sac de cuir, ou dans un panier, et on le suspend à une poutre. C'est le moment où ses parents et ses amis viennent le pleurer. On invite des lamas à dire des prières, et, suivant les moyens de la famille, on porte au temple du beurre pour brûler le cadavre ou plutôt pour le cuire devant des images divines. La moitié des effets du défunt est donnée au temple, et l'autre est vendue pour offrir du thé aux lamas, payer leurs prières et les autres dépenses des funérailles. Ensuite, on porte le corps aux découpeurs, qui l'attachent à une colonne en pierre, et le coupent par petits morceaux qu'ils donnent à manger aux chiens. Les

os sont pilés dans un mortier et mêlés avec de la farine grillée, dont on fait des boulettes qu'on jette encore à ces animaux ; c'est ce qu'on appelle *sépulture terrestre.* Si le corps, ainsi haché et pilé, est donné aux vautours, dans de grands enclos réservés pour cet usage, c'est la *sépulture céleste.* Les Tibetains regardent ces deux manières d'être enterré comme très-heureuses. Enfin, les cadavres de ceux qui ne laissent pas assez d'argent pour payer les découpeurs sont jetés à l'eau ; c'est la *sépulture aquatique ;* elle est regardée comme un malheur. Les découpeurs de morts ont pour chef un dheba ; le prix qu'ils exigent pour découper un cadavre est de quelques dizaines de pièces d'argent de la valeur de 1 fr. 25 c. Ces trois sortes de sépultures ne sont réservées qu'aux laïques. Lorsqu'un lama meurt, on brûle son corps et on lui élève un obélisque.

Il est probable que ces diverses sépultures étaient en usage du temps de Rubruquis, c'est-à-dire au treizième siècle, bien qu'il n'en parle pas, puisqu'elles remontent à la plus haute antiquité en Asie. On les retrouve chez les Kalmoulks, qui à la vérité suivent la religion lamaïque ; mais les anciens en font aussi mention : Strabon nous dit que dans la Bactriane, contrée qui était voisine du Tibet, les vieillards et les malades désespérés étaient abandonnés à la voracité de certains chiens surnommés dans le pays *enterreurs*[1] ; Cicéron cite chez les Hyrcaniens un usage tout-à-fait semblable à celui qui existe encore chez les Tibetains : il dit positivement que l'on met en morceaux les cadavres pour les donner à des chiens, et que cette sépulture passe pour être la préférable[2]. Enfin, Justin nous apprend que chez les Parthes la sépulture ordinaire consistait à mettre le corps en morceaux, et à le livrer aux chiens et aux oiseaux de proie[3].

Le deuil ne consiste chez les Tibetains que dans la suppression de quelques ornements, et dans une malpropreté affectée qui dure cent jours. Pendant ce temps, les hommes et les femmes ne mettent que leurs habits les plus simples, et s'abstiennent de se peigner et de se laver.

Nous avons vu les cadeaux réciproques que l'on se fait en mouchoirs ou écharpes lorsqu'il s'agit d'un mariage entre deux familles. Cette coutume est fondée sur ce qu'il est de la politesse chez les gens d'égale condition d'échanger mutuellement des mouchoirs. Lorsqu'on se présente

[1] *Strabon* : Liv. XI, ch. xiv, p. 554. Pour rendre cette dénomination d'*enterreurs* il se sert de l'expression ἐνταφιστάς.

[2] *Nobile autem genus canum illud scimus esse. Sed pro suâ quisque facultate porat à quibus lanietur : eamque optimam illi esse censent sepulturam.* (Quæst. Tuscul., t. I, p. 45).

[3] *Sepultura vulgò aut avium, aut canum laniatus est.*

devant les deux principales incarnations divines, le dalaï-lama et le Bandjin ou Bantchan-lama, on doit aussi leur offrir un mouchoir ou une écharpe en soie, mais il n'y a pas réciprocité de leur part. Le salut, en approchant de ces grands personnages, consiste à se couvrir la tête, en croisant les bras sur la poitrine, et en tirant la langue roulée en pointe. Un homme qui en rencontre un autre d'un rang supérieur ôte son chapeau et se range de côté en baissant ses bras.

La législation du Tibet n'annonce pas plus que les mœurs une civilisation avancée. Le code criminel, qui se compose de 41 articles, est extrêmement sévère; mais les Chinois, depuis le commencement de ce siècle, l'ont remplacé par leurs propres lois : sous certains rapports, les Tibetains y ont gagné, ainsi qu'on le verra lorsque nous parlerons de la Chine. Dans le code tibetain, le coupable et le complice sont tous deux punis de mort; le voleur est condamné à la restitution du double de ce qu'il a pris, à avoir les yeux crevés, le nez coupé, ou bien les mains et les pieds. Enfin, la torture y est consacrée, mais avec un tel raffinement de cruauté, que nous ne croyons pas devoir en faire la peinture.

L'art du médecin se confond au Tibet avec les pratiques les plus superstitieuses et les prétentions à la divination. Si la maladie est grave, on a recours aux médicaments; si elle ne l'est point, on frotte le corps du malade avec du beurre, et on l'expose au soleil. Par un temps sombre et nébuleux, on le couvre avec des feuilles de papier, et on l'enfume en brûlant des feuilles de sapin. Mais quelle que soit la maladie, on envoie chercher des lamas ou des tsio-bas, prêtres mariés qui ne sont point cloîtrés, et on leur fait réciter des prières, tandis que les enfants du malade chantent des cantiques. La maladie la plus dangereuse, que les Tibetains regardent comme une épidémie, à la vérité assez rare, et que leurs médecins ne guérissent pas, est la petite vérole.

La langue tibetaine vulgaire ressemble, par l'abondance des monosyllabes et l'absence des particules et des inflexions, au misérable idiome des Chinois. Comme ceux-ci, les Tibetains ne sauraient parler sans le secours des figures tracées en l'air, avec la main ou dans le sable. Aussi rien n'égale-t-il l'obscurité des écrits tibetains qu'on a trouvés en Kalmoukie. Les ouvrages religieux sont écrits dans une langue sacrée qui se rapproche du sanskrit. Rubruquis avait dit avant Turner que les Tibetains écrivent comme nous de gauche à droite. Les Tibetains appellent *dvou-djan* les caractères carrés dont on se sert pour les ouvrages imprimés; ceux qu'on emploie pour la correspondance et les usages ordinaires portent le nom de

dvoumïn. Les uns et les autres sont des lettres alphabétiques, mais que les nombreuses abréviations font ressembler à une écriture syllabique.

L'alphabet tibetain se compose de trente consonnes, de quatre signes additionnels pour les voyelles, et de deux signes de permutation. L'orthographe tibetaine est peut-être la plus irrégulière que l'on connaisse.

L'année tibetaine est lunaire; elle commence avec le premier mois du printemps, c'est-à-dire en février. Elle se divise en douze mois, qui portent chacun le nom d'un animal comme chez les Chinois. Douze mois forment une année marquée par un *tchi :* ainsi les Tibetains disent l'année de la souris, du bœuf, du tigre, etc.; et dix tchis font un *kan,* dont six composent leur *cycle* de soixante années. Ils ont des lunes intercalaires pour compléter leur *kan*. Ils comptent aussi par *nouvelle lune, pleine lune* et *dernier quartier*. Enfin ils donnent aux jours de la semaine les noms de leurs cinq éléments comme chez les Chinois.

Pendant les trois premiers jours de l'année les marchands cessent tout commerce; mais on s'envoie des présents en thé, en vin, en fruits et en autres comestibles. Vers la même époque commence une série de fêtes religieuses qui attirent à H'lassa un grand concours de peuple.

D'après des traditions historiques que possèdent les Chinois, le Tibet était jadis habité par des peuples barbares qui vivaient de la chasse, et par des pasteurs nomades. Cinq siècles avant notre ère, un prince hindou, nommé Oupadhi, après une grande bataille que son père avait perdue, se réfugia dans les montagnes du Tibet, y réunit les tribus nomades, et commença à les civiliser. Deux siècles plus tard, c'est-à-dire vers l'an 313, le fils d'un autre roi de l'Inde s'y réfugia aussi, et devint la souche des plus anciens souverains du Tibet. Ce ne fut, suivant les uns, que vers l'an 407 de notre ère, et, selon d'autres, que vers le treizième siècle que la religion bouddhique y fut introduite; cette croyance contribua le plus à civiliser ce pays. En 632, le roi Srondzan-Gambo envoya dans l'Inde des savants, qui en apportèrent un alphabet propre à la langue tibetaine. C'est vers cette époque que s'établirent des relations amicales entre le Tibet et la Chine; la littérature chinoise se répandit chez les Tibetains; leurs princes épousèrent des princesses chinoises. Les successeurs de Srondzan-Gambo, devenus puissants, étendirent leurs conquêtes jusqu'aux monts Thian-chan; mais au douzième siècle ils devinrent si faibles, que, pour pouvoir conserver leurs anciennes limites, ils reconnurent la suzeraineté de l'empereur de la Chine. Plus tard, les souverains du Tibet s'étant révoltés, les Chinois y envoyèrent de nombreuses armées, et, au quinzième

siècle, le Dalaï-lama, qui n'était que le chef de la religion, fut mis en possession du pays, et eut sous ses ordres un gouverneur général tibetain; enfin, en 1750, celui qui remplissait ces fonctions se révolta, la charge fut abolie et le gouvernement fut confié à des généraux chinois, soldés à la fois par l'empereur et par le Dalaï-lama.

Le Dalaï-lama et le Bantchan-lama envoient tous les ans à Péking une ambassade chargée d'offrir des présents à l'empereur et aux principaux personnages de la cour. Ces cadeaux consistent en draps et en différents tissus, en parfums précieux, en ornements d'argent, en idoles, en chapelets de corail ou de succin et en divers autres objets relatifs au culte bouddhique. Au nombre de ces présents se trouvent ceux du *Timou-Koutoukhtou* que l'on peut regarder comme le chancelier du Dalaï-lama et ceux de ses quatre *Galoungs* ou ministres. Ces cadeaux sont destinés à l'empereur, à ses frères, à ses quatre ministres, et à d'autres grands dignitaires, tels que les princes mongols, et les principaux lamas de Péking.

Le nombre des troupes qui occupent le Tibet s'élève à 64,000 hommes, dont 50,000 d'infanterie. La levée des soldats se fait en prenant un homme sur cinq ou dix, sans distinction. L'équipement d'un fantassin consiste en un casque orné de plumes de coq, une épée et des poignards à la ceinture, un arc et des flèches, un bouclier en jonc doublé extérieurement en fer, et une longue pique. Celui d'un cavalier se compose d'un casque et d'une cotte de mailles, formée de petites plaques de fer, ressemblant à des feuilles de saule; le casque est orné de plumes de paon; une épée, un fusil et une pique complètent cet armement. Les drapeaux sont en étoffe de soie jaune, rouge, noire, blanche ou bleue.

Aucun recensement n'indique exactement la population du Tibet; quelques auteurs chinois l'ont évaluée à 33 millions d'individus; des géographes l'ont réduite à 3 ou 4 millions. Dans cette incertitude, nous sommes portés à admettre, comme le plus vraisemblable, le chiffre de 6,800,000 habitants, qu'un voyageur français, qui a recueilli en Chine un grand nombre de renseignements précieux sur la statistique de l'empire chinois, accorde à cette vaste province, en y comprenant toutefois le Boutan [1]. Au surplus, on conçoit facilement que le gouvernement sacerdotal du Tibet, en encourageant l'accroissement de la population des monastères d'hommes et de femmes, doit nécessairement s'opposer à celui de la population générale.

[1] M. *Louis Domeny de Rienzi*: Essai de la statistique de la Chine. — Revue des Deux-Mondes, t. IV, p. 253. — 1831.

On sait en effet qu'il y a dans le Tibet plus de 3,000 temples du premier ordre, et que l'Etat y entretient plus de 84,000 lamas.

On compte dans le Tibet environ une douzaine de tribus nomades ; la horde des *Gakbo*, à 84 lieues au sud-ouest de H'lassa ; celle de *Gongbou*, ou du pays des bas-fonds, voisine de la précédente, et qui se compose de 3,000 familles ; celle de *Saga*, qui campe à 80 lieues au sud-ouest de Jika-dzé ; celle de *Djochot*, à 42 lieues de la précédente ; et celle de *Lo*, à 110 lieues au sud-ouest de Jika-dzé. Près de la frontière nord-ouest du Kam, on trouve les hordes appelées *Lato*, *Choubon-loumba-Gherdzi*, *Saïr-dzanar-garou* et *Wachou*, qui dépendent toutes des *taïdzi* mongols du khou-khou-noor et du Dalaï-lama.

Les *Chlokbas*, qui habitent les frontières méridionales du Tibet, forment un peuple presque sauvage. Ils se couvrent avec des feuilles d'arbres en été et avec des peaux d'animaux en hiver.

Les Chinois font un grand éloge du talent des Tibetains pour la sculpture; les tailleurs de pierre et les menuisiers travaillent dans la perfection ; les fondeurs et les bijoutiers ne le cédent pas aux meilleurs ouvriers de la Chine, dont l'adresse est appréciée, même en Europe. Cependant le P. Hyacinthe, qui a été à portée d'examiner à Péking, parmi les présents envoyés par le Dalaï-lama, divers objets d'art fabriqués au Tibet, met quelques restrictions à ces éloges, en disant qu'ils ne peuvent supporter la comparaison avec les ouvrages européens, mais qu'ils annoncent une habileté beaucoup plus grande que l'on ne devrait l'attendre de l'état demi-sauvage du peuple tibetain.

Situé entre des montagnes qui appartiennent à la chaîne de l'Himalaya, le *Boutan* occupe un plateau élevé, dont les pentes, au nord et au sud, appartiennent au bassin du Brahmapoutre. Au nord et au nord-est, il confine avec le Tibet proprement dit, au sud avec l'Assam, et au sud-ouest avec le Bengale. Il s'étend sur une longueur d'environ 120 lieues de l'est à l'ouest, et une largeur de 40 à 50 du nord au sud.

D'après la plupart des voyageurs, le Boutan, c'est-à-dire la région la plus méridionale des monts Himalaya, jouit d'un climat généralement tempéré, malgré les glaciers éternels qui couvrent ces montagnes. Les pluies y sont fréquentes, mais jamais elles ne tombent par torrents. Selon Turner les montagnes du Boutan présentent les formes les plus bizarres; des mains industrieuses ont aplani, labouré, ensemencé leurs pentes rapides, et ont suspendu sur leurs flancs des vergers, des champs et des villages ; elles sont couvertes d'une éternelle verdure, et garnies de forêts pleines d'arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes.

Le Boutan offre à peu près la même culture que le Tibet; les grains ordinaires sont le froment, les pois et l'orge; on cultive le riz dans les vallées; les turneps, les citrouilles et les concombres abondent. Une plaine voisine du Bengale, large de près de huit lieues, et arrosée par des affluents du Brahmapoutre, produit en outre du coton et du tabac. Les montagnes sont entourées à leur base de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, d'érables, de cyprès et d'ifs; le frêne y est très-grand et très-beau, mais le pin et le sapin y sont en général petits et rabougris. Dans ces mêmes montagnes on voit croître sans culture le mûrier et le framboisier, et, sous leur ombrage, s'étendre çà et là des touffes de fraisiers. Sur les sommets neigeux se multiplie le *rheum undulatum*, espèce de rhubarbe dont les habitants font usage. Dans les vergers on cultive le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger et le grenadier. Saunders indique aussi le raisin d'ours ou l'arbousier traînant, l'airelle à fruit noir et l'airelle canneberge, le *datura ferox* ou pomme épineuse, aussi commune à la Chine qu'au Tibet et au Boutan, et regardée dans ces contrées comme un puissant narcotique.

Les forêts du Boutan sont peuplées d'éléphants et de rhinocéros, de chevaux, et surtout de singes, parce que ces animaux y étant regardés comme sacrés, personne ne les détruit. Les moutons y fournissent une laine très-fine.

Tributaire de l'empire chinois, le Boutan se divise en deux parties : le pays du *Deb-radjah* et la principauté de *Bisni* ou *Bidjni.*

Le Deb-radjah passe pour le souverain du Boutan, sous la suzeraineté de la Chine; mais il n'en est que le chef séculier, le chef suprême est le *Dharmah-radjah*, personnage sacré, regardé comme une incarnation divine de *Brahma*, sous la forme de *Mahamouni* [1], et qui, dédaignant le pouvoir temporel, préfère, comme le Dalaï-lama, ne s'occuper que des affaires spirituelles de son peuple.

Les maisons des Boutaniens sont d'une forme oblongue et d'une hauteur disproportionnée. Elles sont généralement construites en petites pierres brutes ou en terre bien battue. Les murs sont épais et penchés en dedans. Elles sont garnies de petites galeries. Les toits sont formés de tuiles retenues par de lourdes pierres. Chaque étage est divisé en plusieurs appartements; mais l'absence de cheminées rend la fumée insupportable.

Les châteaux, les palais et les monastères, habités par les grands et les

[1] Ce nom, qui signifie *Grand Saint*, est celui de la principale idole du Tibet et du Boutan.

lamas, sont d'une construction plus solide et plus élégante : il est probable, dit M. Griffith, qu'ils ont été bâtis par des Tibetains ou des Chinois. Les premiers sont d'une grandeur immense, munis de fossés et de fortifications. Tous ces grands édifices sont blanchis à la chaux.

On trouve dans le Boutan des ponts suspendus et des ponts fixes en bois. Les premiers sont en chaînes de fer retenues par des tours en maçonnerie très-bien construites.

Les Boutaniens sont peu avancés dans les arts et dans l'industrie. Leurs toiles de coton, leurs poteries et leurs objets en cuivre sont mal fabriqués. Ce qu'ils font de mieux sont les coupes en bois et le papier.

Le Boutan proprement dit, c'est-à-dire sans le pays de Bidjni, se partage en trois provinces qui portent le nom de chacun de leurs chefs-lieux, Daro, Tongsa et Tacca. Chaque province est gouvernée par un *pillo*, et se divise en districts administrés par des *soubahs*, qui exercent la suprême juridiction dans les limites de leur territoire, moyennant un tribut qu'ils paient annuellement à leur pillo respectif. Il y a d'autres officiers subalternes appelés *Trimpes* et *Troumpouns*. Bien qu'au Deb-radjah appartienne l'autorité suprême, il ne peut agir sans consulter ses conseillers ainsi que les pillos, qui savent très-bien mettre des limites à son pouvoir; car ils sont inamovibles, tandis que le Deb-radjah est remplacé tous les trois ans.

Dans le Boutan on ne connaît point la distinction des castes établie depuis les temps les plus reculés dans l'Hindoustan. La population se divise en quatre principales classes : les laboureurs, les prêtres ou *ghylongs*, les employés inférieurs ou *zinc-abs*, et les chefs de districts et de provinces. Les laboureurs sont abrutis par la misère la plus affreuse; les prêtres forment la classe la plus nombreuse; les employés inférieurs sont nombreux aussi, ils se livrent à la paresse et oppriment leurs subordonnés; les chefs de provinces et de districts ne connaissent que leur propre intérêt. Tel est en peu de mots le tableau moral qu'un voyageur anglais, Griffith, fait de ce pays [1].

Il n'existe aucune contrée au monde où les femmes soient traitées plus mal qu'au Boutan : elles semblent n'être souffertes que pour l'indispensable fin de propager la race humaine et pour exécuter les travaux qu'elles sont capables de supporter. Dans toutes les conditions, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, les femmes sont chargées des corvées les plus pénibles. Il résulte de cet état d'esclavage que les femmes de ce pays sont complétement

[1] Relation de l'ambassade envoyée dans le Boutan par la Compagnie des Indes, vers la fin de l'année 1837.

dégradées au moral comme au physique, et que tandis qu'elles se font remarquer par leur laideur, les hommes sont au contraire généralement beaux. Au Boutan on ne voit l'image imparfaite de la famille que dans la classe du peuple. Les Boutaniens des classes supérieures sont obligés, par les injonctions les plus solennelles de la religion, de n'avoir aucun commerce avec les femmes, et même de les fuir comme des objets de déplaisir et d'horreur. Quant à ceux dont elles pourraient attendre des preuves d'attachement, ils semblent, dit Davis[1], ne posséder que très-imparfaitement les sentiments dans lesquels consistent les charmes de l'union conjugale.

L'immortalité du Dharmah-radjah ou *roi juste* n'est pas aussi bien connue en Europe que celle du Dalaï-lama du Tibet, mais elle est également avérée. Le Dharmah-radjah peut s'incarner aussi bien dans la cabane du plus pauvre paysan que dans la demeure d'un officier de haut rang. Dès qu'il prend possession de son palais, sa vie devient une réclusion presque absolue; sa seule société est celle des ghylongs.

La religion du Boutan paraît être la même que celle du Tibet; on y remarque quelques usages et diverses cérémonies qui offrent presque autant de ressemblance avec certaines observances de l'église romaine : tels sont, par exemple, le célibat du clergé, la vie monastique de communautés des deux sexes, la manière de chanter l'office, l'usage de l'eau bénite, de l'encens et des cierges dans les cérémonies religieuses, et celui du chapelet pour réciter les prières. Du reste cette religion est extrêmement tolérante envers les autres croyances.

Les prêtres n'ont pas d'édifices séparés pour la célébration des cérémonies religieuses : celles-ci ont lieu dans les chapelles des châteaux ou des palais qui servent de logement aux ghylongs. La divinité suprême y est représentée par la figure colossale de Sedjatoba, assis les jambes croisées. Son agent principal, ou comme ils le nomment, son visir, d'une dimension beaucoup moins grande, est placé devant lui et entouré de petites images de lamas défunts. Le pouvoir destructeur se voit un peu plus bas en avant : il a le visage furieux, et ses bras nombreux levés et menaçants tiennent différentes armes. Devant l'autel sont rangées de petites tasses de cuivre remplies d'eau et quelques-unes de riz. La salle est décorée aussi de vases de fleurs et d'autres ornements. Cette chapelle présente ordinairement une galerie destinée aux personnes qui désirent assister aux cérémonies. Le peuple n'est pas tenu d'entrer dans les chapelles; mais quelque-

[1] Observations sur la religion et les institutions sociales des Boutias ou habitants du Boutan, par Samuel Davis.

fois on y laisse une ouverture par laquelle chacun peut apercevoir l'image et se prosterner devant elle.

Les Boutias ou Boutaniens par leurs caractères physiques diffèrent complétement des Bengali leurs voisins. Ils sont petits et trapus ; leur visage est large, leur menton pointu et presque sans barbe ; leurs pommettes sont saillantes et leurs cheveux noirs ; en un mot, ils se rapprochent beaucoup des Mongols et des Kalmouks.

Ils portent l'habit tatar, de grandes bottes qui recouvrent le pantalon, une ceinture et un bonnet bordé de fourrure. Les principaux fonctionnaires se distinguent par un riche ceinturon brodé, à l'extrémité duquel est suspendue la *dha,* épée longue, droite et lourde. L'homme de guerre porte une espèce de casque quelquefois en fer, mais plus ordinairement fait de roseaux tressés ou de cordes de coton ; de chaque côté s'étend un prolongement qu'on rejette au besoin derrière l'oreille, et sur le devant un un autre qui couvre le nez. Au bras gauche il a un grand bouclier rond en cuir et bien travaillé. Les Boutaniens ont aussi des fusils à mèche de fabrique chinoise, mais tellement mauvais, et dans lesquels ils ont si peu de confiance qu'ils font toujours suivre leur coup de feu d'une pierre qu'ils lancent contre l'ennemi. L'arme la plus commune après la dha est l'arc ; mais leur adresse à s'en servir n'est pas redoutable. Comme les Tibetains, ils font usage de la viande, et sont généralement attachés à la religion de Bouddha. On ignore quel est le nombre d'habitants que renferme le Boutan, mais il est probable qu'il ne s'élève pas à un million.

Les lieux habités du Boutan ne sont pour ainsi dire que des villages ; les plus considérables méritent à peine le titre de villes. Le premier chef-lieu de district que nous nommerons est *Divanghiri*, situé près des bords du Mourou, sur une montagne, à environ 700 mètres au dessus du niveau de la mer. Les maisons, au nombre d'une centaine, ne sont pour la plupart que des cabanes disposées en groupes isolés ; quelques-unes sont en pierre ; la seule convenable est celle qu'habite le *Soubah ;* elle ressemble beaucoup, dit M. Griffith, à un chalet suisse. On remarque de distance en distance sur la montagne trois ou quatre couvents bouddhistes, et auprès de chacun d'eux flottent au haut de longues perches de bambous, des banderoles portant l'inscription sacrée : *Hom-ma-ni-pé-mé-houm.*

Tongsa, malgré son titre de chef-lieu de province, ne contient qu'un petit nombre de maisons, l'habitation du gouverneur, deux tours et quelques édifices religieux. Ce lieu est à 1,700 mètres de hauteur. On y fabrique beaucoup de statues de divinités et d'ustensiles en cuivre. Le pays

environnant est très-pittoresque et couvert de grands bois de *pinus excelsa. Singué* est composé d'une douzaine de maisons. On remarque des deux côtés de la vallée dans laquelle il est situé des villages populeux et des champs de riz et de froment. Le village de *Singlang*, quoiqu'il soit la résidence d'un soubah, est très-pauvre, et la plupart des habitants demeurent dans la forteresse qui est un grand bâtiment de forme irrégulière.

Tassisoudon ou *Tassisuden*, dans une vallée arrosée par le *Tchin-tsiou Tchin-tchou*, affluent du Brahmapoutre, est la capitale du Boutan, ou plutôt ce n'est pas même une ville, mais une réunion de quelques maisons groupées autour d'un château élevé de sept étages, chacun de 5 à 6 mètres de hauteur. Au quatrième étage réside, pendant l'été, le debradjah, et au septième le Dharmah-radjah. Le château est environné d'un mur de 10 mètres de hauteur; on y remarque un temple magnifique, surmonté d'un baldaquin doré, sous lequel est placée la célèbre idole de *Mahamouni.* Près du château s'étendent un haras et une longue rangée de hangars où l'on fabrique continuellement des idoles en bronze et divers ornements sacrés. Les environs de Tassisoudon offrent des forêts qui nourrissent de nombreux troupeaux d'éléphants.

Pounakha ou *Peneka*, à 6 lieues au nord-est de Tassisoudon, et au confluent de deux petites rivières qui forment le *Maa-tchou,* est un autre château qui sert de résidence d'hiver au Deb-radjah et au Dharmah-radjah. Bien que Pounakha soit la seconde ville du Boutan, elle ne se compose que d'une quinzaine de maisons dont les deux tiers sont en ruines. Le palais est un édifice très-vaste dont la destination royale est attestée par ses toits couverts en cuivre doré, et qui s'élèvent les uns au-dessus des autres en diminuant de grandeur, d'après le style chinois. Il a, 60 mètres de longueur sur 25 de largeur. La salle de réception du Deb-radjah est grande; de riches piliers en soutiennent le plafond, et tout autour elle est décorée d'écharpes en étoffes de soie brodées.

Tchindjipdji, environné de forêts de chênes et de magnolias, est peut-être le plus joli village de tout le Boutan. Ce qui lui donne de l'importance, c'est le magnifique temple que l'on remarque dans ses environs. Il est surmonté d'un vaste parasol doré garni de cloches à longs battants; chacun de ses angles est orné d'une petite tourelle; des figures dans le style chinois s'élèvent çà et là, et sur les côtés s'étendent des dalles couvertes d'inscriptions. On voit sur l'une des façades de ce temple le cylindre sacré en usage chez les Bouddhistes. C'est une sorte de coffre rond ou de baril placé verticalement pour tourner sur un pivot; il renferme un long rouleau de papier

sur la surface duquel est répétée la formule *Hom-ma-ni-pé-mé-houm.* Toutes les personnes qui passent devant cet instrument se font un devoir de mettre en mouvement le rouleau.

Ouandipour, à 6 lieues à l'est de la capitale, est une ville bâtie sur un rocher escarpé, qui s'élève entre le Taan-tchou et le Maa-tchou qui se réunissent ici pour former le Chaan-tchou. La première de ces rivières est traversée par un pont d'une légèreté admirable. Cette ville passe pour la plus forte du Boutan ; on y remarque un temple desservi par un grand nombre de prêtres. *Bouxedeouar*, que l'on nomme aussi *Passaka*, ne renferme qu'une quinzaine de maisons ; mais c'est une place forte que sa situation entre des montagnes impraticables rend une des principales clefs du pays. *Phari* est une autre place forte qui défend un défilé dans le voisinage du Tchamalouri, l'une des principales cimes de l'Hymalaya, et conséquemment l'une des plus hautes montagnes du monde. Cette petite ville renferme un couvent célèbre où réside un lama dépendant du Dharmah-radjah. Les autres lieux les plus considérables du pays du Deb-radjah, tels que *Ghassa* et *Mouritchom,* ne sont, à proprement parler, que des villages.

La principauté de *Bisni* ou *Bidjni,* plus petite que la précédente, est divisée en deux par l'Ayi, affluent du Brahmapoutre. Elle est gouvernée par un radjah, qui dépend du Deb-radjah, et conséquemment du Darmah-radjah, mais qui, pour une partie de son territoire qui confine avec le Bengale, est tributaire des Anglais. *Dellam-cotta,* forteresse bâtie sur une montagne au pied de laquelle coule la Dorlah, commande un important défilé qui conduit dans le Bengale. Le lieu le plus remarquable de tout ce territoire est *Bisni* ou *Bidjni,* forteresse bâtie en briques, et environnée d'un fossé et d'une palissade. C'est là que réside le radjah. On y voit plusieurs temples et une centaine de cabanes. Cette place, malgré la présence du prince, est considérée comme neutre, ainsi que le territoire tributaire des Anglais, qui, aux termes des derniers traités, y entretiennent une garnison.

L'un des traits qui font du Tibet une des contrées les plus intéressantes de celles qui composent l'Empire chinois, c'est d'être le siége principal d'une religion qui, suivant les calculs les plus probables ; compte en Asie plus de 200 millions de sectateurs ; nous voulons parler du bouddhisme ou lamisme.

Le savant Abel Remusat divise le bouddhisme en trois branches principales : le bouddhisme primitif ou samanéisme, qui considère Bouddha comme une incarnation de Vichnou ; le bouddhisme réformé, qui honore

Bouddha comme un dieu suprême manifesté dans la personne de Chakia-mouni; et le lamisme, qui reconnaît Bouddha dans la personne du Dalaï-lama, chef spirituel vénéré comme une incarnation divine. Un autre savant, M. Klaproth, dont l'opinion est d'un grand poids dans les questions qui concernent l'Asie, regarde au contraire le bouddhisme comme une religion *une*, c'est-à-dire sans aucune division. Quoi qu'il en soit, considéré sous ce point de vue, le bouddhisme paraît être une réforme de l'ancienne religion de l'Inde; et le culte qu'il était appelé à remplacer, c'est-à-dire le brahmanisme, nous semble être le samanéisme, croyance qui fut connue des anciens, et dont les sectateurs ont été désignés par Strabon sous les noms de brachmanes ou garmanes, par Clément d'Alexandrie sous celui de sarmanes, et par Porphyre sous celui de samanéens.

LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire chinois. — Sixième section. — Chine proprement dite. — Description générale.

Nous venons de décrire les différents pays qui, à titre de conquêtes, sont tributaires ou font partie du vaste Empire chinois, qui touche, au nord, a celui des Russes, et au sud, aux possessions anglaises. Nous allons parcourir la Chine proprement dite.

Ce ne fut que par les navigateurs portugais, successeurs de Vasco de Gama, que l'Europe reçut des idées positives sur la situation, l'étendue et la splendeur de la Chine. Depuis cette époque, nous devons nos connaissances à quelques ambassadeurs qui ont vu la cour et les grandes routes, à quelques négociants qui ont habité le faubourg d'une ville frontière, et à un assez grand nombre de missionnaires qui ont pénétré partout, et qui, partout, admirateurs crédules, mais narrateurs naïfs, laissent deviner les faits qu'ils ont rarement su apprécier. Nous avons aussi des géographies chinoises, dont les arides nomenclatures ne nous apprennent que peu de chose. Ainsi une description de la Chine est presque inévitablement une série de redites.

L'Empire chinois occupe, en longueur, environ 1,350 lieues, en comptant depuis Kachgar jusqu'à l'embouchure de l'Amour; sa plus grande largeur peut être prise des monts Saïansk à la pointe méridionale de la

Chine, vis-à-vis de l'île d'Haï-nan, sur une ligne de 850 lieues. Ses côtes présentent un développement de près de 2,000 lieues géographiques. La surface géométrique de tout l'Empire chinois peut, par approximation, être estimée à 670,000 lieues carrées, ce qui fait un peu moins d'un dixième de celle de la terre habitable.

Il ne s'agit ici que de la *Chine* proprement dite. Cette contrée nous offre déjà un assez vaste champ, puisque sa superficie s'élève à plus de 195,000 lieues carrées, peuplées de 150, ou, selon d'autres, de 333 millions d'habitants. Cette étendue n'est, à la vérité, circonscrite par aucune frontière naturelle. La Grande-Muraille la sépare, au nord, des Mongols; à l'ouest, des limites politiques bornent les courses nomades des Kalmouks ou Éleuthes du Khoukhou-noor et des Sifans; au midi, les frontières de l'Empire chinois sont en même temps celles de la Chine propre.

Cette contrée a été célèbre sous plus d'un nom. Ses habitants l'appellent *Tchon-Kou,* mot qui signifie *centre de la terre.* Ils la nomment aussi *Choung-yang* qui a la même signification, et *Choung-kouo,* qui signifie la *nation du milieu.* Car les Chinois considèrent orgueilleusement tous les autres pays comme des lisières ou des appendices du leur. Cependant les relations des voyageurs mahométans du neuvième siècle, publiées par Renaudot, donnent déjà à la Chine méridionale le nom de *Sin,* que les Persans prononcent *Tchïn.* Ce nom, qui rappelle celui des *Sinæ,* a fait croire qu'il est l'ancien nom générique pour tous les peuples du Tibet, de la Chine et de l'Inde au delà du Gange. Mais le savant Abel Remusat a fait voir que les Chinois désignent souvent leur pays par le nom de la dynastie régnante, et que leurs voisins ont emprunté d'eux cet usage, en retenant toutefois les noms des dynasties les plus célèbres, plusieurs siècles même après leur extinction : de là le nom de *Tchïn* ou *Tsïn* adopté par les Malais et les Hindous qui en ont fait *China,* qui a passé d'abord chez les Portugais et que nous avons francisé en celui de *Chine;* de là enfin le *Sin* des Arabes, noms qui désignent tous celui de la famille des *Thsïn,* dont le règne commence 256 avant l'ère chrétienne[1].

Le territoire de la Chine occupe un vaste versant et une suite de bassins formés par des ramifications de montagnes appartenant à celles du Tibet

[1] Ainsi donc, le nom de Chine usité chez les européens, vient de l'Hindoustan, et les Hindous l'écrivent *Tchin, Djin* et *Sin.* Les Japonais nomment la Chine *Kara* et *Morukosi;* les Thibétains, *Dja-Nag* et *Joul-Bou;* les Annamitains, *Nao;* les Birmans, *Aloï;* les Mandchoux, *Nikan;* les Mongols, *Nang-Ghiat* et *Kitai;* c'est de ce dernier mot que vient le *Kitaï* des Russes et le *Katay* des auteurs du moyen âge.

oriental. Les bassins que forment ces chaînes sont au nombre de quatre : le plus méridional est au sud des monts *Nan-ling ;* le second, au nord de cette chaîne, est celui du Yang-tseu-Kiang, terminé au nord par les monts *Pé-ling* qui le séparent de celui du Hoang-ho; celui-ci s'étend jusqu'aux monts *Yan,* et le quatrième bassin est celui qui comprend la ville de Péking.

Les monts Nan-ling (chaîne méridionale) et Pé-ling (chaîne septentrionale) courent de l'ouest à l'est; mais les monts *Yun-ling* se dirigent du nord au sud et forment la limite naturelle entre le Tibet et la Chine. Au nord ils se bifurquent, en envoyant au nord-ouest une chaîne élevée qui s'étend à l'ouest du Khoukhou-noor, et dont les diverses ramifications déterminent toute la première partie du cours du Hoang-ho ; au nord-est ils donnent naissance à la chaîne du *Chen-si,* dont les hauteurs vont en s'abaissant successivement du sud au nord.

Les monts *Yan*, au nord-ouest de Péking, séparés du Pé-ling par le bassin du *Hoang-ho*, paraissent tenir plutôt à la grande chaîne des monts *Yin,* qui forme la limite entre la Chine, le pays des Mongols et le désert. Une chaîne de communication qui les réunit au nord produit, en s'avançant à l'est du golfe du Liao-toung, la chaîne connue autrefois sous le nom de *Sian-pi*, et son prolongement, qui se continue avec les montagnes de la Corée, donne naissance à cette *longue montagne blanche* dont nous avons déjà parlé, si célèbre dans l'histoire des Mandchoux.

Tel est le coup d'œil général que présentent ces montagnes ; mais en les examinant en détail, on voit que le Pé-ling change plusieurs fois de noms : sur les bords du Ouei-ho, il prend celui de *Ta-sa-ling,* puis ceux de *Chang-nan-ling* et de *Thsin-ling*. Sa plus haute cime, toujours couverte de neige, est le *Thai-pe-chan*. Une branche de cette chaîne forme le *Thai-houa-chan* ou *Houa-chan*. De la source du Pa-chouï, la chaîne principale du Pé-ling va droit à l'est sous le nom de *Thsin-ling*. Du Thai-pe-chan se détache une branche qui se dirige au nord-ouest sous le nom de *Loung-chan*.

Les monts Nan-ling portent, dans leur partie orientale, le nom du *Ta-yu*, et au sud de la province de Kiang-si celui de *Ta-yu-ling ;* de là, en se dirigeant vers l'est, ils séparent, sous le nom de *Mei-ling* ou *montagnes des premiers sauvages*, la province de Kouang-toung de celle de Kiang-si. Ils envoient ensuite dans différentes directions un grand nombre de branches et de chaînons qui se prolongent dans la Chine méridionale, et dont quelques cimes atteignent une grande élévation.

Ce n'est pas la hauteur des montagnes qui règle le rang qu'elles occupent chez les géographes chinois : l'ordre dans lequel ils les décrivent tient à des idées particulières, qui ont leur fondement dans les traditions historiques. Il en est, par exemple, qui, sous la dénomination de *Yo,* occupent, dès la plus haute antiquité, un rang important dans la géographie chinoise, parce qu'elles marquaient le terme où jadis le souverain s'arrêtait pour pratiquer diverses cérémonies religieuses, lors des visites solennelles qu'il devait faire dans les portions de son empire qui répondaient aux quatre points cardinaux. Nous allons les passer successivement en revue. La première ou celle de l'Orient porte le nom de *Taï* ou *Thaï.* Elle est située dans la province de Chan-toung, département de Tsi-nan; elle passe pour avoir 4 lieues d'élévation (ce qui ne doit pas s'entendre d'une élévation verticale); enfin elle est célèbre par le temple consacré à la *Sainte-Mère,* et qui se voit à son sommet. La seconde Yo ou celle du Midi se nomme *Ho* ou *Heng;* on la nomme aussi la *Colonne du ciel.* Elle se trouve dans la province d'An-hoeï, et dans le département de Lin-tcheou. La troisième Yo ou celle de l'Occident est le mont *Hoa* dans le département de Si-an, province de Chen-si. La quatrième Yo, celle du nord est appelée *Heng,* et se trouve dans le département de Taï-toung, province de Chan-si.

A ces quatre montagnes célèbres dont la position réelle ne répond pas bien exactement aux quatre points auxquels elles sont assignées, la dynastie de Tcheou, dit Abel Remusat, en a ajouté une cinquième pour représenter le milieu: c'est le mont *Thaï* ou *Soung*, dont le nom signifie *montagne élevée;* il est situé dans le département de Ho-nan, province du même nom.

On ne connaît la hauteur d'aucune de ces montagnes; on ne peut apprécier celle des plus élevées que par les neiges perpétuelles qui couvrent leurs cimes: ce qui, pour la Chine méridionale, annonce environ 4,000 mètres d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Les géographes chinois signalent une soixantaine de cimes toujours couvertes de neige. Parmi celles-ci, le *Sine-chan* ou *Yu-loung-chan,* qui est tellement haut, qu'on l'aperçoit à une grande distance, est couronné par plusieurs glaciers, et quelques autres couvrent ses flancs. Il appartient à la partie septentrionale du Pé-ling.

Les montagnes que nous venons de mentionner, et leurs ramifications, annoncent la même nature de roches que dans les grandes chaînes de l'ancien continent, dont on a étudié la constitution. Il est peu de métaux

et de pierres fines que la Chine ne possède. L'or et l'argent abondent dans les provinces méridionales et occidentales: on trouve le premier de ces métaux dans les alluvions de plusieurs rivières. Dans les hautes montagnes de l'ouest on exploite du cuivre, de l'étain, du plomb; on y recueille aussi du lapis-lazuli, des rubis, des émeraudes, des corindons, des saphirs et d'autres pierres précieuses; du talc ollaire dont on fabrique des écritoires et d'autres meubles, du talc stéatite, que l'on emploie à faire divers ornements, et de petites figures connues sous le nom de magots de la Chine, du feldspath laminaire et argiliforme, que l'on appelle *pétun-tse* et *kaolin*, substances qui entrent dans la composition de la porcelaine; enfin ce minéral dur et d'un éclat gras, appelé jade néphrétique, et si recherché des Chinois sous le nom de *yu*. La même région renferme des volcans éteints, des solfatares et des eaux thermales, dont la présence explique la fréquence des tremblements de terre que l'on ressent en Chine. Les terrains qui s'inclinent à l'orient jusqu'au bord de la mer sont formés de calcaires anciens à débris organiques, de grès et d'autres roches qui paraissent s'étendre jusqu'au nord de Péking. On y exploite des mines de plomb, de zinc, de cuivre, d'étain et de mercure, d'immenses amas de houille et de sel gemme. Dans l'arrondissement de *Kia-ting*, non loin du confluent du Yang-kiang et du Min-kiang, on compte plus de 20,000 petits puits salants sur un espace d'environ 10 lieues de longueur et 4 à 5 de largeur.

Les plus grandes plaines de la Chine sont celles qui se trouvent entre les deux plus considérables de ses fleuves, le Hoang-ho et le Yang-tsé-kiang.

Le *Hoang-ho*, ou le *fleuve Jaune*, doit ce nom au limon qu'il charrie et qui dans le temps des inondations donne à ses eaux une couleur dorée. Ses sources paraissent être deux lacs situés dans le pays des Mongols du Khoukhou-noor, mais, selon d'Anville, on peut regarder une rivière qui s'écoule dans le plus occidental de ces lacs comme le commencement de ce fleuve. On sent que c'est précisément ici le même cas que celui qu'offre la naissance du Rhin et du Rhône. Rien n'est incertain et difficile comme la détermination des sources des grands fleuves. Les Chinois font naître le Hoang-ho au pied de la montagne appelée *Sighin-oulan tolok-kaiooh-la*. Quoiqu'il en soit de l'origine douteuse de ce fleuve, il paraît certain qu'après un cours assez long dans une large vallée, il forme les lacs *Dzareng* ou *Tchareng* et *Oreng*. Son cours est extrêmement sinueux; ainsi, après avoir coulé d'abord de l'ouest à est, il se dirige vers le

nord jusque dans la Mongolie, où il reprend la direction de l'ouest à l'est, rentre en Chine en coulant du nord au sud, et se dirige ensuite à l'est, vers la mer Jaune, où il se jette après un cours de 900 lieues. Sa largeur est très-variable, elle est de 800 à 1000 mètres. Les ravages que causent ses débordements ont nécessité de tous temps de grands travaux pour retenir ses eaux dans son lit. Cependant on a quelque raison de croire que son embouchure était, dans l'origine, plus au nord qu'aujourd'hui, et qu'il portait ses eaux dans le golfe de Liao-toung.

L'*Yang-tsé-kiang* ou ***Kiang***, c'est-à-dire le *fleuve Bleu*, prend son origine dans le nord du Tibet, près le désert de Cobi, où il n'est séparé des sources du Hoang-ho que par une petite chaîne de montagnes. Mais ce n'est que d'après des conjectures et des relations contradictoires que d'Anville et Arrowsmith ont pu déterminer les positions qu'ils attribuent à ses sources. Il est formé de plusieurs rivières, dont la plus éloignée de son embouchure, celle que l'on doit regarder comme sa véritable origine, et dont nous venons d'indiquer la source, porte le nom de *Kin-cha-kiang*. Cette rivière, dont le nom signifie *Fleuve à sable d'or*, a 385 lieues de cours; en l'ajoutant aux 664 lieues que parcourt le reste du fleuve, on a, pour la totalité de celui-ci, près de 1,050 lieues. Parmi ses différents affluents, nous citerons le *Ya-loung,* qui prend sa source sur la limite du Tibet, et reçoit successivement les noms de *Tsa-tchou* et de *Tsitsir-kana* ou *Miniak-tchou :* il a environ 250 lieues de longueur. Le Kiang est profond et très-poissonneux; il a plus de 2,000 mètres de largeur à 300 lieues de la mer, et 7 lieues à son embouchure; la marée s'y fait sentir jusqu'à 150 lieues dans l'intérieur des terres.

Ces deux grands fleuves, jumeaux par leur naissance et par leurs destinées, descendent rapidement des grands plateaux de l'Asie centrale, et rencontrent chacun une branche de montagnes qui les force en même temps de faire un immense détour, le Hoang-ho vers le nord, l'Yang-tsé-kiang vers le midi. Séparés par un intervalle de 400 lieues, l'un semble chercher les mers du tropique, tandis que l'autre s'égare dans les déserts glacés de la Mongolie. Soudain comme rappelés par le souvenir de leur ancienne fraternité, ils se rapprochent, se cherchent et serpentent ensemble dans les plaines d'une nouvelle Mésopotamie, où, après s'être presque réunis au moyen des canaux et des lacs, ils terminent en même temps, dans un intervalle seulement de 40 lieues, leur cours majestueux et immense.

Outre les affluents que nous venons de nommer parmi les rivières

tributaires de ces deux grands fleuves, il y en a qui égalent en importance certains fleuves de l'Europe. Le *Oukiang*, qui a plus de 200 lieues de cours ; le *Kia-ling-kiang*, qui en a 150, et le *Han-kiang*, qui en a près du double, se jettent dans le fleuve Bleu. Le *Oueï-ho*, long de 160 lieues; le *Hoaï-ho*, qui en a 140, et le *Feu-ho*, qui en a plus de 120, grossissent le fleuve Jaune. Le *Heng* s'écoule, à proprement parler, dans le lac *Thoung-thing*, comme le *Kan* dans le lac *Phou-yang ;* mais ces deux lacs débouchent ensuite dans le *Yang-tsé-kiang*.

De même que les géographes chinois, dit Abel Remusat, classent leurs montagnes d'après leurs idées particulières, en distinguent cinq auxquelles ils donnent des titres distincts, de même aussi ils désignent quatre fleuves ou rivières sous le nom de *Sse-tou* (les écoulements ou canaux); ce sont: l'Yang-tsé-kiang, le Hou, le Hoaï et le Tsi.

Deux grands fleuves de la Chine se maintiennent dans une indépendance parfaite, et du Hoang-ho, et de l'Yang-tsé-kiang; ce sont, au midi, le *Ta-kiang*, qui, descendu des montagnes de Yun-nan, après un cours de 209 lieues, se jette dans le golfe de Canton; et, au nord, le *Pay-ho*, qui, après avoir reçu le *Hoen-ho,* se jette daus le golfe de Péking. Une multitude de fleuves et de rivières procurent aux Chinois des avantages incalculables pour l'agriculture et la navigation intérieure; mais l'eau, considérée comme boisson, est rarement bonne en Chine; probablement que les rivières descendant trop rapidement des montagnes escarpées, entraînent beaucoup de particules étrangères, et serpentent ensuite avec trop de lenteur sur un sol marécageux.

Certaines parties de la Chine sont comme remplies de lacs, dont plusieurs sont très-grands. Duhalde nous apprend que celui de *Thoung-thing,* sur les confins des provinces de Hou-nan et de Hou-pé, a plus de 80 lieues de circonférence. Des bords de ce lac, jusqu'à la ville de Voutchan, sur une étendue de 50 lieues en long et en large, on voit un très-grand nombre de lacs presque contigus. C'est de cette circonstance physique que la province Hou-kouang tire son nom, qui veut dire pays des lacs. Le lac *Pho-yang,* dans la province de Kiang-si, a 30 lieues de longueur sur 10 de largeur, et reçoit quatre superbes rivières, dont une, le *Kan-kiang,* longue de 140 lieues, égale en largeur la Loire près d'Angers. La navigation dans ce lac est très-dangereuse; en un quart d'heure le vent y tourne quelquefois aux quatre côtés opposés. Le *Taï-hou*, lac au sud de Nan-king, est couronné de collines d'un aspect très-romantique. Celui de *Houng-tse* a 18 lieues de longueur sur 12 dans sa plus grande largeur; et celui de *Kao-*

yeou, à 24 lieues au nord est de Nan-king, est long d'environ 20 lieues, et large de 5. Enfin le *Sihou,* ou le lac occidental, passe pour celui dont l'aspect est le plus pittoresque. Tous ces lacs servent à la fois comme des moyens commodes de communication, comme des rendez-vous de plaisir, et comme des réservoirs d'une multitude de poissons. Des barques, si légères qu'on peut les porter, se jouent dans ces bassins tranquilles, et un oiseau aquatique, le pélican chinois, dressé à cet emploi, va chercher pour ses maîtres le poisson qu'il avalerait sans doute lui-même si un anneau ne resserrait pas son cou.

Les Chinois ont fait preuve d'une industrie éclairée en réunissant, par de nombreux canaux, toutes les eaux dont la nature avait si largement doté leur empire. La longueur et la commodité de ces canaux étonnent le voyageur ; ils ont assez de profondeur pour porter de gros bateaux dans toutes les saisons. Mais les écluses, ou plutôt les digues percées par où les bateaux montent et descendent, sont construites avec peu d'intelligence. Les fleuves et les canaux de la Chine sont couverts d'un si grand nombre de bâtiments chargés de toute espèce de provisions, qu'on pourrait croire qu'à la Chine l'eau porte autant d'habitants que la terre. Les canaux sont bordés de quais en pierre, et traversés quelquefois par des ponts d'une construction merveilleuse ; cependant la navigation est lente, parce que les vaisseaux sont souvent conduits et tirés par des hommes. Ces nombreux filets d'eau, les rochers, les bois, les champs, les villages qui les bordent tour à tour font de la Chine un pays extrêmement agréable à voir ; les merveilles de la nature s'y trouvent à côté des merveilles de l'industrie humaine. Le plus célèbre de ces canaux est celui que l'on appelle le *canal Impérial;* il a environ 600 lieues de cours, et ouvre une communication entre la capitale et la plupart des provinces du sud et du centre de la Chine. Il fut commencé en 1181 et terminé à la fin du treizième siècle, sous le le petit-fils de Dgenghiz-Khan. Cette longue navigation n'est interrompue que par une journée de marche, pour traverser une montagne entre la province de Kouang-toung et celle de Kiang-si.

Ce canal, sur lequel M. Klaproth a publié une notice fort détaillée, porte chez les Chinois les noms suivants : *Yun-ho* (rivière de transport), *Yun-lioung-ho* (rivière de transport pour les provisions), *Thsao-ho* (rivière de transport pour les tributs envoyés à la cour), parce qu'en effet il fut construit pour servir à transporter les grains que l'empereur recevait en tribut Sur une grande étendue il est large de 30 mètres ; ses côtés sont revêtus de pierres de taille, et près de ses bords les maisons sont aussi serrées que

le long d'une rue. De lieue en lieue on a établi une écluse pour l'écoulement des eaux surabondantes dans les temps des crues. A ce canal principal, qui traverse la moitié de la Chine, viennent aboutir plusieurs autres canaux qui communiquent avec un grand nombre de villes, et qui, pour la plupart, ont été construits aux frais des particuliers.

La différence de climat qui existe entre les provinces devient encore plus grande par l'influence qu'exercent nécessairement les montagnes de l'Asie centrale, d'où le froid doit souvent se répandre sur les contrées qui les avoisinent. D'un autre côté, la proximité d'un immense océan doit modifier d'une manière particulière le climat et les saisons des provinces maritimes.

Les ouragans auxquels l'île de Formose est exposée étendent souvent leurs ravages sur les côtes voisines de la Chine; l'histoire de ce pays conserve le souvenir de la tempête qui submergea l'immense flotte destinée à faire la conquête du Japon. Les trombes qui se montrent d'une manière si terrible dans le golfe de Tonkin, infestent aussi les parages de la Chine.

Voisin du cercle tropique, le midi de la Chine éprouve des chaleurs plus fortes que celles du Bengale; cependant elles sont modérées par l'influence des moussons ou vents périodiques. La chaleur moyenne de Canton est de 19 degrés et demi, échelle de Réaumur. Il paraît que le grand vent alizé qui va de l'est à l'ouest n'atteint pas ou du moins n'atteint que d'une manière indirecte et inconstante les côtes méridionales de la Chine. Ce que les navigateurs nous ont transmis sur les moussons paraît rempli de contradictions; il semble que les vents du nord-est dominent au printemps et en été, et ceux de sud-ouest et de sud règnent dans l'arrière-saison; mais les uns et les autres changent souvent.

Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont le climat infiniment plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. L'élévation du sol, la nature du terrain qui est imprégné de nitre, enfin les neiges qui couvrent, la plupart de l'année, les montagnes centrales de l'Asie, contribuent à produire cette différence de température.

Les extrêmes de froid et de chaleur sont beaucoup plus grands à Péking qu'à Madrid, quoique la latitude soit à peu près la même; il y gèle tous les jours en décembre, janvier et février, et très-souvent encore en mars et en novembre. Ce froid est suivi promptement d'une chaleur excessive. Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons à Péking, l'hiver et l'été. En calculant, d'après les observations du P. Amyot [1], le terme moyen des plus

[1] Mémoires des savants étrangers, t. VI, p. 509.

grandes chaleurs est.	+ 32. 0	degrés de Réaumur.
Le terme moyen des plus grands froids . .	— 10. 6	*idem.*
La différence.	41. 0	*idem.*
La chaleur moyenne de l'année	+ 10. 1	*idem.*

La violence des vents est souvent très-grande à Péking ; au printemps et dans l'automne ils se lèvent et se couchent avec le soleil ; ils apportent assez souvent une poussière jaune très-abondante, qui ressemble à une pluie de soufre ; c'est probablement la poussière de étamines des fleurs de pins et de sapins qui se trouvent dans le voisinage de Péking. Il paraît que les vents de nord et de sud-ouest dominent.

Les pluies sont fort rares à Péking en hiver ; il ne tombe alors que de la neige en assez petite quantité. Les mois de juin, de juillet et d'août sont très-pluvieux, et celui de novembre est le plus sec de l'année. Les brouillards sont fréquents en décembre et en janvier. Le nombre moyen des jours pluvieux est de 58 par an. On aperçoit assez souvent à Péking des aurores boréales et plusieurs autres phénomènes lumineux qui, bien qu'apparaissant pendant le jour, semblent être de la même nature.

Avant de donner une idée de l'état de l'agriculture chez les Chinois, nous devons faire remarquer qu'en Chine la propriété des terres est regardée comme relevant de l'empereur par droit absolu ; mais le sous-propriétaire ou premier tenancier n'en est jamais expulsé tant qu'il continue de payer le dixième environ de ce que ces terres sont estimées susceptibles de rendre ; et, quoique l'occupation du sol soit considérée comme soumise à la volonté impériale, l'occupant n'est cependant jamais dépossédé que par sa faute. S'il arrive que quelqu'un occupe plus de terres que sa famille n'en peut commodément cultiver, il cède l'excédant à un autre, à la condition que la moitié du produit lui appartiendra, et qu'il paiera la totalité des taxes. Le plus grand nombre des paysans pauvres cultive la terre à ces conditions.

En Chine, chaque habitant a un droit égal à la jouissance libre et non interrompue de la mer, des côtes, des estuaires, des lacs et des rivières. Les pêcheries ne sont point affermées. Il n'y a ni lois de chasse ni droits seigneuriaux.

Le tableau des richesses végétales de la Chine offre en première ligne les trésors d'une excellente agriculture. Le riz en forme l'objet principal ; cependant il y a dans le nord-ouest des parties trop froides ou trop sèches pour que ce végétal y réussisse ; on l'y remplace par le froment. On cul-

tive des patates, des pommes de terre, des navets, des ognons, des fèves, et surtout une espèce de chou blanc, nommé *pet-saï* [1].

Au dire de tous les auteurs, ce qui se consomme de ce légume dans toute l'étendue de l'empire est prodigieux ; suivant le docteur Abel il est pour les Chinois ce que la pomme de terre est pour les Irlandais. Il a la saveur de l'asperge ; cru il se mange comme la laitue et ne lui est pas inférieur. Il pèse souvent de 15 à 20 livres, et atteint la hauteur de près d'un mètre. On le conserve frais durant l'hiver en l'enfouissant en terre ; on le garde aussi dans une saumure de sel et de vinaigre [2].

Toutes les terres labourables, à peu de chose près, sont constamment employées à produire la nourriture de l'homme ; on ne connaît point l'usage des jachères ; il n'y a que fort peu de pâturages et de champs ensemencés d'avoine, fèves ou navets, pour nourrir le bétail. Dans la plupart des provinces, les montagnes même les plus escarpées sont rendues praticables et fertiles ; on les voit coupées en terrasses représentant de loin des pyramides immenses divisées en plusieurs étages, qui semblent s'élever au ciel ; et ce qu'il y a de plus digne d'admiration, c'est de voir l'eau de la rivière, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet, par le moyen d'un chapelet portatif, que deux hommes seuls transportent et font mouvoir. On creuse aussi des réservoirs sur le sommet des montagnes, et l'eau de pluie qui s'y rassemble descend ensuite par différentes rigoles pour en arroser les flancs. Dans les parties trop escarpées ou trop stériles, on plante des pins et des mélèzes.

Dans les provinces les plus peuplées, on met à profit jusqu'aux lacs et aux étangs en y semant des plantes aquatiques nutritives, telles que des tubercules de sagittaire (*sagittaria tuberosa*).

La charrue est fort simple ; elle n'a qu'une seule poignée et point de coutre. Comme il n'y a point de jachères, ni par conséquent de gazon à couper, le coutre est regardée comme inutile. Les Chinois sèment proprement le blé dans des rigoles faites par le semoir, méthode qu'on a essayée dans quelques parties de l'Angleterre et de la France. Le semoir occupe les femmes et les enfants des cultivateurs. Les Chinois se servent quelquefois d'un gros cylindre pour séparer le grain de l'épi ; ils ont toujours vanné le blé avec une machine parfaitement semblable à celle qui a été introduite en Europe depuis plus d'un siècle.

[1] *De Guignes* : t. III, p. 326.

[2] *Clark Abel* : Personal observations made during the progress of the British Embassy throug China in the years 1816-1817.

Les animaux pour le labourage et les charrois, ainsi que ceux qu'on destine à être mangés, restent pour la plupart dans des étables, et l'on ramasse du fourrage pour les nourrir. Des fèves et la paille la plus fine, qu'on hache très-menue, composent la principale partie de la nourriture des chevaux. Dans les provinces septentrionales on laboure avec des bœufs, attendu qu'il y fait trop froid pour le buffle; mais cette dernière espèce d'animaux est préférée toutes les fois qu'on peut l'élever. Sans décrire ici tous les dégoûtants détails sur les divers moyens que les Chinois mettent en usage pour se procurer de l'engrais, nous dirons seulement qu'aucune substance putréfiable n'échappe à leur patiente industrie.

La manière dont les habitations des paysans sont disposées contribue puissamment à l'état florissant de l'agriculture. Elles sont toutes éparses au lieu d'être réunies en villages. On n'y voit ni clôtures, ni portes, ni aucune précaution contre les bêtes sauvages et les voleurs. Les femmes élèvent des vers à soie ; elles filent du coton, qui, parmi les gens du peuple, est d'un usage général pour les personnes des deux sexes. Enfin, elles fabriquent leurs étoffes; les femmes sont les seuls tisserands de l'empire.

Qui n'a pas entendu parler des honneurs rendus à l'agriculture par le gouvernement chinois? Quoique ces détails soient assez connus, nous ne pouvons nous dispenser d'en dire quelques mots. Chaque année, le quinzième jour de la première lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le souverain se transporte en grande pompe au champ destiné à la cérémonie. Les princes de la famille impériale, les présidents des cinq grands tribunaux et un nombre infini de mandarins l'accompagnent; deux côtés du champ sont bordés par les officiers et la maison de l'empereur, le troisième est occupé par divers mandarins, le quatrième est réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré et pratiqué par le chef de l'empire. L'empereur entre seul dans le champ, se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Thian*, le Dieu du ciel : il prononce à haute voix une prière réglée par le tribunal des rites, prière par laquelle il invoque la bénédiction du grand Être sur son travail et sur celui de tout son peuple. Ensuite, en qualité de premier pontife de l'empire, il immole un bœuf, qu'il offre au ciel comme au maître de tous les biens. Pendant qu'on offre la victime sur l'autel, on amène à l'empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le prince quitte ses vêtements impériaux, saisit le manche de la charrue, et ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ; puis il remet la

charrue entre les mains des principaux mandarins, qui, labourant successivement, rivalisent de dextérité. La cérémonie se termine par une distribution d'argent et de pièces d'étoffes dont on fait des cadeaux aux laboureurs présents; les plus habiles d'entre eux exécutent le reste du labourage en présence de l'empereur. Quelque temps après qu'on a donné à la terre tous les labours et les engrais nécessaires, l'empereur vient de nouveau commencer la semaille de son champ, toujours avec cérémonie et en présence des laboureurs. La même cérémonie se pratique le même jour par les vice-rois dans toutes les provinces de l'Empire.

Nous devons cependant avouer que des voyageurs dignes de foi ont trouvé l'état de l'agriculture chinoise moins florissant que l'on ne se le représente communément. Il y a sur la route de Péking à Canton de vastes terrains en friche, des montagnes arides, qui se refusent à toute espèce de culture, des landes d'un aussi triste aspect que celles de la Bretagne. Les provinces plus occidentales, selon les rapports des Chinois, renfermaient encore plus de terrains stériles [1].

Des champs de blé, passons dans les vergers. Les Chinois possèdent beaucoup d'arbres fruitiers; mais dans cette partie, leur industrie est restée en arrière; attachés à leurs anciennes habitudes, ils n'ont que peu amélioré par la culture les espèces que la nature leur a données. Leurs fruits les plus précieux sont en général bien loin d'égaler en saveur ceux d'Europe et d'Amérique. Les Chinois ne pratiquent point la greffe. Ils ne se soucient pas non plus de faire du vin, quoique plusieurs provinces de l'empire abondent en vignes, dont on vend pour la plupart les raisins séchés. On remarquera parmi les arbres fruitiers de la Chine notre citronnier et le bigaradier (*citrus bigaradia sinensis*); trois espèces d'orangers, parmi lesquelles celle nommée *kam-mat*, probablement le *citrus bigaradia-myrtifolia*, a le fruit de la grosseur d'une cerise; les marronniers de Chine, le bananier, le tamarinier, le mûrier et le goyavier, qui porte un fruit semblabe aux pommes de grenade, etc. Plusieurs fruits de l'Europe, tels que les groseilles, les framboises même, selon quelques rapports, les olives, ne sont guère connus à la Chine.

Mais la nature a prodigué à la Chine d'autres richesses qui sont propres à ce pays. Le thé, devenu une denrée de première nécessité pour plus d'une nation européenne, procure à la Chine des profits immenses. On distinguait ordinairement deux espèces d'arbres à thé, le *thea viridis*, le thé vert, et le

[1] Mémoires sur la Chine, t. VIII, p. 295. *Duhalde*, t. I, p. 14-15. Lettres édifiantes, t. XXII, p. 117 (nonobstant *Macartney*, t. IV, p. 471).

thea bohea, le thé bou. Mais des botanistes habiles, et entre autres Ventenat et Cels, ont pensé que le thé de la Chine n'est qu'une seule espèce, comprenant plusieurs variétés. Staunton pense également que le thé vert et le thé bou viennent sur le même arbrisseau, mais que l'on fait subir au dernier quelques préparations qui lui ôtent ses qualités mordantes, et lui donnent une couleur plus foncée. De Guignes nous apprend que le thé vert et le thé noir diffèrent d'origine ; l'un vient du Kian-Kian, l'autre du *Fou-Kian*. Le thé noir n'a point la qualité corrosive du thé vert. Parmi les thés noirs, on cite le thé *saoutchon* et le thé *pekao ;* et parmi les verts le thé *hayswen*, le thé *perlé,* le thé *poudre à canon* et le thé *schulang*. On donne au thé un parfum particulier, en le mêlant avec les feuilles de l'olivier odorant. L'arbuste à thé ne prospère éminemment que dans l'espace circonscrit par le golfe de Canton au midi, et l'Yang-tsé-kiang au nord [1]. Plus au nord et plus au midi la culture en est moins profitable.

Le camphrier (*laurus camphora*) vient assez haut pour qu'on le mette au nombre des arbres qui fournissent le plus beau et le meilleur bois de charpente. On n'en emploie que les branches pour fabriquer la drogue connue sous le nom de camphre. L'écorce du mûrier à papier (*broussonetia papyrifera*) sert à faire des étoffes et du papier. Avec le fruit de l'arbre à suif on compose une cire verdâtre qu'on façonne en bougies. Les vernis de la Chine ont beaucoup de réputation ; ils sont faits avec la gomme qu'on tire par incision d'un arbre appelé en chinois *chichu*. L'arbre d'*aloès*, comme l'ont appelé mal à propos les voyageurs, mais que les botanistes désignent sous le nom d'*aquilaria,* est de la hauteur et de la figure d'un olivier ; il renferme sous son écorce trois sortes de bois ; le premier, noir, compacte et pesant, s'appelle bois d'aigle : il est rare ; le second, qu'on nomme calambouc, est léger comme le bois pourri ; le troisième est vers le cœur, et s'appelle bois calamba ; il est aussi cher dans l'Inde que l'or même. Son odeur est exquise ; c'est un excellent cordial dans l'épuisement ou la paralysie. Le *bambou* croît dans les lieux marécageux ; ses tiges, à cause de leur légèreté, sont employées à une multitude d'usages : jeunes, on les coupe et on les fend pour en faire des nattes ; vieilles, elles deviennent d'une dureté qui égale celle du bois de construction le plus fort ; la matière fibreuse sert à faire du papier. La canne à sucre vient dans la Chine méridionale, et le sucre compte parmi les objets que les Européens exportent de ce pays. L'indigo est dans le même cas ; les récoltes de coton sont également abondantes. Mais quant aux cannelliers, girofliers et muscadiers,

[1] Les parallèles 30 et 23.

ces arbres n'existent qu'en petit nombre et seulement dans les provinces les plus méridionales.

L'indigo, dont nous venons de parler, se tire du *polygonum tinctorium*. Outre le cotonnier commun, les Chinois en cultivent une espèce qui donne un duvet jaune, dont on fabrique, sans aucune teinture, l'étoffe que nous appelons *nankin*. L'arbre à thé oléifère (*camélia oleifera*) est cultivé pour ses graines, dont on tire une huile d'un usage général dans l'économie domestique des Chinois. Le *sesamum orientale* et le *ricinus communis*, plantes qui fournissent l'huile dite de castor, sont cultivées pour l'huile comestible qu'on extrait de leurs graines. Les Chinois paraissent avoir quelque méthode pour enlever à cette huile ses qualités purgatives. L'*arbre capillaire* (*salisburia adianthifolia*) se cultive pour son fruit; mais le docteur Abel ne put savoir si c'était comme fruit de table, comme fruit culinaire ou comme plante médicinale. Kœmpfer dit que ce fruit aide à la digestion. L'arbre à cordage (*sida tiliæfolia*) est d'une grande utilité; ses fibres servent à faire des cordes. La pistache de terre (*arachys hypogea*), l'arum comestible (*arum esculentum*), le macre (*trapa bicornis*), le *scripus tuberosus* et le *nelumbium*, plantes qui produisent toutes des tubercules comestibles, sont cultivés dans les lacs, les citernes ou les lieux marécageux. Enfin, le millet (*holeus*) vient sur le bord des rivières et atteint la hauteur de 3 mètres.

La kœmpférie galanga, regardée comme un médicament puissamment excitant, la salsepareille et la rhubarbe, sont comptées parmi les exportations de la Chine; mais il est probable que la rhubarbe vient de la Mongolie et du Tibet.

Dans les provinces maritimes de la Chine on ne voit aucune forêt considérable dans les plaines, mais il y en a beaucoup sur les montagnes; il s'en trouve d'immenses dans les parties occidentales du pays. Les pins et les mélèzes sont très-communs. Le saule pleureur et le figuier d'Inde, le *thuia orientalis*, l'*hibiscus mutabilis*, beaucoup d'autres arbres ou arbrisseaux forment de petits bois, ou croissent épars dans les endroits que l'agriculture n'a pas encore atteints ou qu'elle leur a cédés.

Les Chinois élèvent, mais en petit nombre, tous les animaux domestiques d'Europe : le cheval, l'âne, le bœuf, le buffle, le chien, le chat, le cochon; les chevaux sont de petite taille et mal bâtis. Les chameaux ne sont souvent pas plus grands que nos chevaux; les autres races sont belles; le cochon est d'une autre variété que celui d'Europe et d'une plus petite taille. Bien que les Chinois usent excessivement peu de nourriture animale, les

cochon est un des animaux dont ils consomment le plus, parce qu'il est un des moins chers à entretenir. Le chien le plus ordinaire, dans le midi, est l'épagneul à oreilles droites ; plus au nord jusqu'à Péking, les chiens ont ordinairement les oreilles pendantes et la queue grêle. Il y a entre autres une espèce que les Chinois mangent.

Les éléphants, communs dans le midi de la Chine, s'étendent jusqu'au 30e degré de latitude nord, dans les provinces de Kiang-nan et d'Yun-nan. Le rhinocéros unicorne habite les bords des marais dans les provinces d'Yun-nan et de Kouang-si. Le lion, selon Duhalde et Trigault[1], est étranger à la Chine ; mais l'animal figuré par Neuhof, sous le nom de *tigre*[2], semble être le lion sans crinière, connu des anciens, décrit par Oppien, et qu'Olivier a vu sur les rives de l'Euphrate. Marco-Polo vit des lions dans le Fou-kien ; il y en eut à la cour de Koublaï-Khan[3]. Il est probable que le vrai tigre se montre dans les provinces les plus méridionales, où l'on trouve aussi des léopards et des panthères, diverses espèces de singes, le gibbon aux longs bras[4], le magot à face hideuse[5], le pithèque[6], qui imite les gestes et jusqu'au rire de l'homme, ainsi qu'une grande espèce de singe voisine de l'orang-outang. L'animal porte-musc, qui semble particulier au plateau central de l'Asie, descend quelquefois dans les provinces occidentales de la Chine. On trouve dans les forêts le cerf, le sanglier, le tapir oriental, diverses espèces d'antilopes, le renard et d'autres animaux en partie mal connus.

Les volailles domestiques abondent en Chine, surtout les canards ; on en voit errer des troupes entières sur les canaux : les Chinois les élèvent par troupes innombrables dans de larges bateaux entourés d'un plancher en saillie et couverts, d'où on les dresse à s'élancer à un coup de sifflet pour aller chercher leur nourriture dans les rivières ou les canaux, et à revenir à un autre coup de sifflet. Afin que les femelles puissent pondre toute l'année, on les dispense du soin de couver en faisant éclore les œufs dans de petits fours ou dans des bains de sable.

On cite aussi, parmi les oiseaux qui vivent en liberté, diverses espèces de cailles et de cormorans. Plusieurs oiseaux de ce pays sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs : témoin ces faisans dorés

[1] *Trigault* : Expedit. Sin. L., t. IV, cap. II.
[2] *Neuhof* : Ambassade. P., t. II, p. 96.
[3] *Marco-Polo* : De reb. orient., t. II, p. 17, 67, 68.
[4] *Simia longimana.*
[5] *Simia influens.*
[6] *Simia sylvanus.*

et argentés que l'on voit si souvent peints sur les papiers chinois, et qui font actuellement l'ornement de nos volières; témoin encore la sarcelle de Chine, remarquable par ses deux belles crêtes de couleur orange.

Les insectes et les papillons de ce pays se distinguent également par leur beauté particulière. Les vers à soie y sont très-communs, et paraissent même originaires de ce pays.

Plusieurs espèces de tortues sont particulières à la Chine. Il en est de même des reptiles et surtout des sauriens.

D'après les dessins faits par les Chinois, leur patrie possède presque tous les poissons communs de l'Europe; Bloch et Lacépède en ont fait connaître plusieurs espèces qui lui sont particulières. La *dorade* chinoise, qui, en Chine comme chez nous, sert d'ornement aux bassins, est originaire d'un lac situé au pied de la haute montagne de Tien-king, près de la ville de Tchang-hou, dans la province de Tche-kiang; elle a été transportée de là dans les autres provinces de l'empire, et ensuite au Japon. En 1611 elle fut apportée pour la première fois en Angleterre.

LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire Chinois. — Septième section. — Chine proprement dite. — Topographie des provinces et villes.

L'aperçu général de l'état physique de la Chine qu'on vient de lire, renferme ce qu'il y a de plus clair dans les diverses relations. Passons à la description spéciale des provinces, en commençant par celle qui possède aujourd'hui la capitale. Mais décrirons-nous les 1,659 villes, les 2,796 temples, les 3,158 ponts, les 10,809 édifices, ou les 765 lacs et les 14,607 montagnes nommés par les auteurs chinois? Gardons-nous-en; et si nous fuyons la trop rapide description des géographes anglais, évitons aussi le vice opposé, et laissons aux Busching leurs immenses nomenclatures.

L'ancienne province de *Pe-tchi-li*, située sur un golfe de même nom, au sud de la grande muraille, produit des grains et des bestiaux; elle manque de bois. On tire des montagnes très-hautes qui sont aux environs de Péking, tout le charbon de terre nécessaire à la consommation du pays; et et quoique l'usage en soit général, les mines qui le fournissent paraissent

ne pas s'épuiser. Les montagnes donnent encore un peu d'or et de fer. Le terrain est nitreux et sablonneux, l'air froid et sain[1].

Cette province, que l'on a dans ces derniers temps agrandie en y ajoutant une petite portion de la Mandchourie, porte aujourd'hui le nom de *Tchy-li,* c'est-à-dire *province de la cour ;* celui de *Pe-tchy-li* signifiait *province de la cour septentrionale.* Elle est séparée de la Mongolie par la grande muraille. Sa longueur est d'environ 160 lieues, et sa largeur de 110. Elle se divise en 11 départements, 25 arrondissements et 124 districts. On y entretient plus de 176,000 hommes de troupes. Parmi les animaux sauvages que l'on y trouve nous citerons un rongeur de la grosseur d'un gros rat, dont le pelage est jaunâtre et qui fournit une fourrure recherchée des Chinois.

Péking, la principale ville de cette province, est la capitale de tout l'empire chinois, et la résidence ordinaire des empereurs : elle est située dans une plaine fertile, à 20 lieues de la grande muraille. Elle forme un carré long et se divise en deux villes. Dans la ville *impériale* ou *tatare*, comme l'appellent les missionnaires, est le palais de l'empereur ; elle forme, avec la ville extérieure, appelée *chinoise* aussi par les missionnaires, et sans doute avec les faubourgs, un ensemble de forme irrégulière et de près de 9 lieues 3/4 de circuit. Les murs de Péking sont fort élevés, en sorte qu'ils cachent la ville ; les portes ne sont embellies ni de statues ni de sculptures, mais leur hauteur prodigieuse leur donne, à une certaine distance, l'appareil de la grandeur et de la noblesse. Les arcades des portes sont construites en marbre, et le reste en larges briques, cimentées d'excellent mortier. La magnificence du palais impérial consiste moins dans la noblesse et l'élégance de son architecture que dans la multitude de ses bâtiments, de ses cours et de ses jardins. Les murs de ce palais renferment une petite ville qu'habitent les officiers de la cour et une grande quantité d'artisans, tous au service de l'empereur. Le P. Artier, jésuite français, qui obtint la permission de le visiter, dit qu'il a plus d'une lieue de circonférence ; que la façade brille de peintures, de dorures et de vernis, et que les meubles et les ornements de l'intérieur offrent ce que la Chine, l'Inde et l'Europe ont de plus recherché et de plus beau. Les jardins de ce palais renferment un vaste terrain où s'élèvent, à des distances convenables, des montagnes de 6 à 20 mètres, séparées les unes des autres par de petites vallées arrosées de canaux : toutes ces eaux, en se réunissant, forment des lacs et de grands

[1] *Daï-sin-y-tundschi* : Géographie chinoise, dans *Busching*, Magasin, t. XIV, p. 411 *ssq. De Guignes*, t. III, p. 298, 317.

étangs que sillonnent des barques magnifiques, et dont les bords sont ornés d'une suite de bâtiments, parmi lesquel on en chercherait vainement deux de semblables. Il y a dans chaque vallée une maison de plaisance assez vaste pour loger un des plus grands seigneurs de l'Europe avec toute sa suite. Le cèdre qui sert à construire ces maisons ne se trouve qu'à 500 lieues de Péking. Au milieu d'un lac, qui a plus d'une demi-lieue de diamètre, s'élève une île de rochers, couronnée d'un superbe palais qui a plus de cent appartements. Les montagnes et les collines sont chargées d'arbres et de belles fleurs aromatiques; les canaux sont bordés de rocs arrangés avec tant d'art, qu'ils imitent parfaitement ce que la nature a de sauvage et de désert; le tout a l'air d'un enchantement. Sur le sommet des plus hautes montagnes, de grands arbres environnent des pavillons et des kiosques consacrés à la retraite et au plaisir.

A cette description nous ajouterons quelques détails donnés par le P. Gaubil, et plusieurs remarques dont la plupart nous sont fournies par le voyageur russe Timkovski. D'abord nous devons dire que le nom de Peking signifie *cour du nord;* elle le porte depuis l'an 1403 de notre ère; les Chinois la nomment aussi quelquefois *Kingsse* (la capitale). Elle fut fondée en 1267 par Khoubilaï, petit-fils de Tchinghiz-Khan, près d'une autre ville qu'avait bâtie un des premiers empereurs de la dynastie de Tcheou. Son nom fut d'abord *Ta-tou* (grande capitale), mais on l'appela aussi *King-tchhing* ou *résidence du prince.* Il paraît que du temps de Marco-Polo la la cité qu'elle remplaça se nommait *Cambalou,* qui signifie aussi grande capitale, et qui fut détruite parce que les astrologues avaient prédit qu'il s'y tramerait une conspiration contre l'empire.

La ville impériale est appelée en chinois *King-tchhing,* et la ville extérieure *Vaï to-tchhing.* La première est au nord de la seconde; l'une et l'autre sont carrées; l'une et l'autre sont entourées de murs; mais le mur méridional de la première ferme la seconde au nord. Une chaîne de montagnes, située à 3 ou 4 lieues à l'ouest, donne naissance à plusieurs petites rivières qui arrosent la plaine au milieu de laquelle s'étend Péking, et l'une d'elles, entrant par le nord dans le King-tchhing, se sépare en plusieurs bras, environne le palais impérial, forme plusieurs lacs au milieu des jardins de ce palais, baigne les murailles des deux villes, et va se réunir au-dessous de Péking dans un canal qui se joint à une rivière appelée le *Pe-ho,* à 6 lieues à l'est de la capitale.

La muraille du King-tchhing est beaucoup plus épaisse que celle du Vaï-to-tchhing: elle a 12 mètres de hauteur et 7 d'épaisseur; aussi sert-elle de

promenade pour les piétons et les cavaliers. Le King-tchhing renferme deux autres quartiers entourés aussi d'une muraille : c'est dans le plus central qu'est le palais impérial. Le nombre total des portes de Péking est de 16; 9 appartiennent au *King-tchhing* et 7 au *Vaï-to-tchhing* : elles sont défendues par des tours et des canons ; au rez de-chaussée il y a de grands corps-de-garde, et devant chaque porte une espèce d'esplanade environnée d'un petit mur circulaire et servant de place d'armes. Comme cette ville est située dans une plaine couverte de jardins, de bouquets de bois, de couvents et de villages près desquels se groupent des cimetières entourés d'arbres, elle paraît être de loin une importante forteresse au milieu de bosquets et de vergers. Son étendue et ses nombreux édifices répondent bientôt à l'idée qu'on se fait de la capitale d'un empire riche et populeux ; mais la plupart des rues sont étroites, à l'exception de celle du *Repos perpétuel* (*Tchhang-nyan-Kiai*), qui a 60 mètres de largeur : elle s'étend de l'est à l'ouest et est bordée en partie par les murs du palais impérial au nord, et par les tribunaux au sud. Quelques-unes des plus belles rues sont déparées par des maisons mal alignées et quelquefois même tombant en ruines. Ces maisons n'ont généralement qu'un étage ; quelques-unes même n'ont qu'un rez-de-chaussée. Les rues ne sont point pavées : l'affluence des passants fait élever, pendant les temps de sécheresse, une poussière fine et noirâtre que la pluie change en une boue épaisse et grasse ; et, pour comble de désagrément, des puits placés au milieu de ces rues gênent la circulation, tandis que l'air est infecté par l'odeur qui s'exhale des égouts et des amas d'immondices. Des maisons en briques à un seul étage, des boutiques ornées de dorures et de peintures éclatantes, des toits jaunes sur les palais impériaux et les temples, verts sur les habitations des grands, et gris ou rouges sur les maisons des simples particuliers, rendent encore cette ville toute différente des cités européennes. Après le palais impérial, les édifices les plus apparents de Péking sont les arcs de triomphe qui décorent la plupart des rues et des places. Ils sont tous peints en rouge.

C'est dans le *King-tchhing* que se trouvent les tribunaux ; ils sont tous réunis dans un quartier situé au sud du palais impérial. On en compte douze, parmi lesquels nous distinguerons : le *Tsoung-jin fou* ou tribunal des princes, qui règle tout ce qui concerne la famille impériale.

Les plus beaux temples égalent par leur étendue quelques-uns des palais. Non loin de la demeure du souverain se trouve le *Young-ko-koung*, le plus magnifique et le plus vaste temple de la capitale : il est consacré à Fo ou Bouddha ; 300 lamas du Tibet y résident et apprennent la théologie à plus

de 500 élèves. A l'ouest du palais impérial on remarque, dans une grande et belle rue, le *Ti vang-miao,* temple où l'on conserve les tablettes des plus illustres empereurs et de tous les hommes distingués depuis le commencement de la monarchie jusqu'à la dynastie régnante. Par respect pour ce lieu, il n'est permis à personne d'en approcher à cheval ou en voiture : tout le monde doit mettre pied à terre.

Le *Vaï-to-tchhing,* qui n'est cependant pas aussi bien bâti que le *King-tchhing*, est traversé de l'est à l'ouest dans toute sa longueur par une grande et belle rue, et renferme un temple célèbre sous le nom de *Thian-than*, éminence du ciel. Il est entouré d'un mur de 5,320 mètres de circonférence : l'architecture chinoise y a déployé toute sa magnificence. L'empereur s'y rend chaque année à l'époque du solstice d'hiver pour y offrir un sacrifice au ciel. C'est dans le même quartier que se trouve le *Sian-noung-thang,* ou temple de l'inventeur de l'agriculture, célèbre par la cérémonie qui y attire au printemps l'empereur et toute sa cour, et qui se termine par le spectacle de ce prince labourant la terre pendant une demi-heure dans un champ voisin.

Six théâtres s'élèvent à côté les uns des autres dans une rue du Vaï-to-tchhing; on en compte en tout une douzaine dans le même quartier. On y joue presque tous les jours des tragédies et des comédies mêlées de chant et de musique, depuis midi jusqu'au soir. Plusieurs de ces théâtres sont réservés aux particuliers, qui y font donner des représentations en réjouissance de quelque événement heureux.

On trouve à Péking de nombreux établissements qui rappellent la civilisation des grandes villes européennes : nous citerons les principaux. Le *Han-lin-Youan,* ou le tribunal de l'histoire et de la littérature, est un lieu où s'assemble le corps savant de qui dépendent les écoles et les universités de l'empire. Les membres qui le composent sont chargés d'examiner ceux qui aspirent au titre de lettrés, ou de désigner ceux qui doivent composer les morceaux d'éloquence ou de poésie destinés à être récités devant l'empereur. Les autres établissements sont le *Koue-tsu-kian*, ou collége impérial pour l'enseignement de la rhétorique; l'observatoire impérial, bâti en 1279, renfermant les instruments fabriqués sous la direction des jésuites, et ceux que l'Angleterre envoya en présent à l'empereur, en 1793; l'imprimerie impériale, d'où sortent les meilleurs livres qui se publient en Chine, et les deux gazettes officielles de l'empire; la bibliothèque impériale, qui renferme la matière de plus de 300,000 de nos volumes in-8°; enfin les immenses galeries du cabinet d'histoire naturelle de l'empereur. Ce qui

ajoute à la ressemblance qu'offre cette capitale avec nos grandes cités, ce sont les établissements de bienfaisance et d'instruction. Outre les écoles publiques, qui y sont très-nombreuses, on doit citer la maison des enfants trouvés, celle pour l'inoculation de la vaccine, et quelques autres institutions que, dans notre vanité européenne, nous croyons inconnues à la Chine. On serait tenté de supposer que les Chinois nous ont emprunté l'institution du mont-de-piété : Péking renferme un grand nombre de maisons de prêt qui, sous prétexte de soulager le pauvre, sont encore plus ruineuses que les nôtres.

L'immense population de Péking, estimée à 2,000,000 d'habitants par le P. Gaubil, et à 3 par lord Macartney, est fixée d'une manière plus vraisemblable à 1,300,000 âmes par Klaproth. Il est vrai qu'on doit y comprendre celle des douze faubourgs situés hors de la ville. Pour établir la police au milieu d'une population si nombreuse, il faut employer la brutalité asiatique : toute infraction aux règlements est châtiée sur-le-champ; aussi n'y entend-on presque jamais parler de vols ni d'assassinats. Un corps de cavalerie, évalué à 8,000 hommes, avec 18,000 hommes d'infanterie, sont chargés de maintenir l'ordre; les grandes rues sont remplies de corps-de-garde, et chaque soldat est armé d'un sabre et porte un fouet dont il a le droit de frapper quiconque commet quelque désordre.

Comme les rues ne sont point éclairées la nuit, chaque habitant est tenu de sortir avec une lanterne. La police entretient des pompes à incendie, mais ce genre d'accident est très-rare à Péking, d'abord parce que les Chinois prennent beaucoup de précautions contre le feu, et ensuite parce qu'ils ne brûlent que de la houille, et toujours dans des fourneaux couverts. La population de Péking se divise en trois classes : la principale se compose de militaires mandchoux, qui ne sont déjà plus ce qu'ils étaient peu de temps après la conquête. Lorsque les Mandchoux s'emparèrent de cette capitale, les soldats et les officiers eurent pour leur part du butin des maisons de la ville du midi; aujourd'hui ils n'en sont plus que les locataires; leur fortune usurpée se dissipa en prodigalités, tandis que les vaincus reconquirent la leur par leur économie. Les officiers sont encore de droit membres des tribunaux civils; mais par paresse ils abandonnent la conduite des affaires à leurs secrétaires, qui sont des lettrés chinois. La seconde classe d'habitants est celle des commerçants et des artisans; ils habitent principalement le Vaï-lo-tchhing. La troisième est celle des domestiques : ils sont pris parmi les paysans, et quelquefois parmi les soldats, qui sont alors obligés d'abandonner le tiers de leur paie. Il y a très-peu de mendiants dans la ville, parce que les Chinois ont pour principe de ne pas faire

l'aumôme. On occupe les pauvres à nettoyer et arroser les rues, à cultiver les jardins, au métier de commissionnaires ou à grossir les groupes qui suivent les mariages et les enterrements. On trouve dans la capitale, à chaque carrefour et à chaque pont, des voitures de louage, à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours, attelées de mulets et de chevaux fort agiles; les femmes et les grands qui en ont obtenu la permission de l'empereur se servent de chaises à porteur, mais les militaires font leurs courses à cheval; c'est même le seul moyen de parcourir la ville avec facilité, tant les rues sont encombrées par la foule.

A trois quarts de lieue au sud de Péking s'élève le *temple des dix mille âges*, en chinois *Van cheou-szu,* fondé en 1577, et habité par des *ho chang* ou prêtres de Fo. On y voit une des plus grandes cloches qui aient été fondues en Chine : elle date de l'an 1403 ou 1424; sa hauteur est de 2 mètres, son diamètre de 2 mètres 175 centimètres, et son poids de plus de 100,000 livres. A 6 ou 8 lieues à l'est de la capitale, le bourg d'*Haïtian* est célèbre par une belle résidence impériale d'été, appelée *Yuan-ming-yuen,* c'est-à-dire le jardin rond, et resplendissant. Suivant le frère Attiret, le palais est au moins grand comme la ville de Dijon, et l'appartement de l'empereur et de l'impératrice surpasse en étendue celle de Dôle. Le parc, qui occupe une superficie de plus de 24,000 hectares, est un des plus remarquables que l'on puisse voir : des lacs, des rivières, des vallées y sont dessinés avec tant d'art, qu'on se croirait au milieu de la contrée la plus pittoresque; au sein de ces vallées s'élèvent d'autres maisons de plaisance dont l'architecture élégante est rehaussée par l'éclat des dorures et des peintures les plus éclatantes. A 4 ou 5 lieues au nord de Péking le mont *Thian-cheou* est le lieu où sont enterrés les empereurs de la dynastie des Ming : on y admire plusieurs grandes et belles constructions.

Pao-ting-fou, chef-lieu du département de ce nom, est la résidence du vice-roi de la province de Tchy-li; cette ville prend rang immédiatement après la capitale. Elle est bâtie dans un des plus fertiles cantons de la Chine. Au sud on découvre un petit lac, célèbre par la quantité de nénufars qu'on y trouve, et que les Chinois appellent *lien-hoa.* Leurs fleurs violettes ou blanches, ou mêlées de rouge et de blanc, s'élèvent de 2 à 3 coudées au-dessus de l'eau, sur laquelle flottent leurs feuilles. Toutes les parties de ce végétal, jusqu'à la racine noueuse, servent, soit comme nourriture, soit autrement.

Cette ville est un lieu de passage pour se rendre de Péking dans la province de Chen-si; c'est une des plus belles et des plus agréables routes

qu'on puisse tenir. Tout le pays est plat et cultivé ; le chemin est uni et bordé d'arbres en plusieurs endroits. C'est un passage continuel d'hommes, de charrettes et de bêtes de charge.

A une quarantaine de lieues au nord-ouest de Péking on trouve *Tchang-kia-kheou,* ville que les Mongols nomment *Khalgan,* du mot *khalga*, qui signifie *porte* ou barrière. Elle date de l'an 1429 ; mais au milieu du seizième siècle elle fut rebâtie et garnie de remparts en terre et de fossés. Elle est la clef du commerce de la Chine avec la Russie par la Mongolie. C'est dans ses faubourgs que se tiennent les commerçants. Sa population paraît être de 20 à 30,000 âmes. Elle possède une école spéciale pour l'instruction de la tribu mongole des *Tchakhar*. Sa forteresse est à une demi-lieue de son enceinte, ainsi que la grande muraille, dont nous parlerons plus tard.

Au delà de cette muraille s'étend le département de *Tchhing-te,* en mongol *Je-ho,* formé d'une portion de la Mongolie, qui, en 1778, a été réunie à la province de Tchy-li. Il renferme, dit-on, 110,000 familles chinoises. C'est dans ce département que l'empereur va prendre tous les ans le divertissement de la chasse aux bêtes féroces ; il y possède dans ce but plusieurs châteaux, dont le plus remarquable est celui de *Tchhing-te-tchéou* ou *Je-ho,* qui fut bâti en 1703 sur le plan de celui de Péking. Sa circonférence est d'environ une lieue trois quarts ; il a trois portes au sud et une sur les trois autres côtés. Au delà de la porte orientale s'étend une digue de plus d'une lieue de longueur, large de plus de 3 mètres et pavée de sept rangs de pierres. A la gauche du château il y a un lac ombragé par de grands arbres ; à sa droite s'élèvent des montagnes qui se dirigent du nord vers l'ouest ; elles environnent la vallée dans laquelle est bâti le château. Au nord du lac, une cascade sort du mont Si-kou et se précipite sur le sommet du mont Yun-thsuan. Ce sont les eaux de cette cascade qui vont former le lac. Le château est bien distribué ; tout y est simple et en parfaite harmonie avec les sites pittoresques dont il est environné. Parmi les nombreux temples de Je-ho, on doit citer le *Phou-tho-tsoung-ching-miao*, construit en 1770 par l'empereur Khian-loung, d'après le plan de celui de Botala ou Bouddhala, près de l'Hassa, au Tibet, et qui ne lui cède point en magnificence. On y voit, dit-on, 500 statues dorées représentant des lamas morts en odeur de sainteté.

Au nord de la ville de *Tchhing-te* ou de *Je-ho* on remarque aussi le *Siu-mi-fou-cheou-miao,* temple qui fut bâti par ordre de l'empereur Khian-loung en l'honneur de Bantchan-lama qui était venu du Tibet pour prier

Dieu en faveur du souverain dont on célébrait le soixante-dixième anniversaire.

Toung-tcheou, chef-lieu d'un arrondissement, est sur la rive droite du *Pay-ho*, à 40 lieues de la mer et à 5 lieues à l'est de Péking, dont elle est en quelque sorte le port. Ses principales rues sont droites et pavées en grandes dalles de pierre ; des trottoirs les garnissent. Cette ville renferme des magasins considérables de grains pour l'approvisionnement de la capitale, et d'immenses magasins de sel. C'est un entrepôt important de toutes sortes de marchandises ; mais l'une des principales branches de commerce est le frai de poisson qu'on expédie dans des bouteilles pour l'intérieur de l'empire. *Ho-kian-fou,* chef-lieu de département, est une des villes les plus considérables de la province de Tchy-li. Elle est environnée de hautes murailles, mais elle est mal bâtie : on n'y remarque qu'une seule belle rue ; on y voit un beau collége.

Thian-tsin-fou, c'est-à-dire la ville du département de Thian-tsin, construite sur une éminence qui domine le Pay-ho, est située dans un pays agréable et fertile, qui mérite le nom qu'il porte (Thian-tsin signifie lieu céleste). Mais cette cité n'offre rien de remarquable que le palais du gouverneur. *Tchhing-ting-fou*, dont la circonférence est d'une lieue et demie, renferme des monuments érigés en l'honneur de plusieurs héros chinois.

Au sud du golfe de *Pe-tchy-li* ou *Tchy-li*, et de la province de ce nom, s'avance une péninsule qui forme en partie la province de *Chan-toung*. Le grand canal impérial la traverse, et c'est par ce canal que passent toutes les barques qui, des parties du midi, vont à Péking. Une infinité de lacs, de ruisseaux et de rivières animent cette province stérile par elle-même, et exposée à de trop grandes sécheresses par l'extrême rareté des pluies. Une partie de son territoire forme une vaste plaine des deux côtés de la rivière. On y voit venir du froment, du millet, du tabac, et surtout du coton herbacé ; ce dernier article est la principale production du pays, ainsi que de l'ancienne province de Kiang-nan qui l'avoisine.

Des vers assez semblables aux chenilles produisent, dans les campagnes, une soie blanche, dont les fils s'attachent aux arbrisseaux et aux buissons : on en fait des étoffes de soie grossières, mais serrées et fortes.

Ajoutons que cette province, qui se divise en dix départements, est d'une vaste étendue : elle a 150 lieues de longueur et 90 de largeur. Une chaîne de montagnes peu élevées la traverse sur un espace de plus de 62 lieues.

Tsi-nan-fou, chef-lieu du département de *Tsi-nan* et capitale de cette

province, est renommée par ses soies d'une blancheur éclatante. Elle renferme des lacs qui se divisent en canaux bordés de beaux édifices. Cette ville est en vénération chez les Chinois, parce qu'elle a été la résidence d'une longue suite de rois dont on voit les tombeaux sur plusieurs montagnes voisines. *Yan-tcheou*, ville grande et peuplée, renferme dans son district celle de *Tséou-y*, aujourd'hui *Kin-fou-hien*, célèbre pour avoir donné naissance à Confucius.

Les deux grands fleuves de Hoang-ho et de Yang-tsé-kiang ont leur embouchure dans l'ancienne province de *Kiang-nan*, l'une des plus fertiles, des plus marchandes, et par conséquent des plus riches de l'empire, qui forme aujourd'hui deux provinces : celle de *Kiang-sou*, comprenant le Kiang-nan oriental, et celle d'*An-hoeï* le Kiang-nan occidental.

Le *Kiang-sou* est bordé par le golfe de Nanking, qui est un enfoncement de la mer Jaune. Les habitants sont regardés comme les plus civilisés des Chinois ; leurs tissus de soie et de coton, leur papier, leurs ouvrages en vernis sont les plus estimés. Les anciens empereurs y ont constamment tenu leur cour, jusqu'à ce que des raisons d'État les obligèrent de s'approcher de la Tatarie, et de choisir Péking pour le lieu de leur séjour. Le thé vert est la principale production ; les montagnes, qui paraissent composées de grès par couches très-marquées, donnent du fer magnétique, du cuivre et un peu d'argent.

Cette province de Kiang-sou a 120 lieues de longueur et 50 de largeur. Elle est bornée au nord par le Chan-toung, à l'ouest par l'An-hoeï, au sud par le Tche-Kiang, et à l'est, comme nous venons de le dire, par la mer Bleue ou orientale que les Chinois nomment *Ton-haï*. Elle offre peu de montagnes, et ses plaines fertiles sont coupées par une multitude innombrable de cours d'eau, de canaux et de lacs qui établissent une navigation presque continue. Le grand canal Impérial unit le cours du Hoang-ho à celui du Yang-tsé-Kiang. La côte offre quelques îles dont les principales sont *Youn-taï-chan*, dans une baie au nord de l'embouchure du premier, et *Tsong-ming* à l'embouchure même du second. Cette riche province se divise en huit départements. Examinons sa capitale.

Nan-king, c'est-à-dire la *cour du midi,* appelée aussi *Kiang-ning*, autrefois la capitale de tout l'empire, est située sur le Kiang, à 60 lieues de l'embouchure de ce fleuve. Sans compter ses faubourgs, on lui donne 12 lieues de tour ; mais les missionnaires les plus véridiques avouent que la partie actuellement couverte de maisons n'égale que le tiers de Paris. Cependant le P. Grosier évalue à plus de 5 lieues sa circonférence. L'an-

cienne enceinte de murs se trouve à présent au milieu des champs labourés, et peut-être ce vaste espace n'a-t-il jamais été rempli que de jardins. Le palais, qui était très-beau, a été brulé en 1645 par les Mandchoux. Nan-king ne conserve d'autres édifices que ses portes, qui sont d'une beauté extraordinaire, et quelques temples, tels que le *Tsing-haï-tsé,* ou le tranquille collége de la mer, où l'on voit une grande salle ornée de portraits d'un grand nombre de philosophes et de saints personnages chinois. Nan-king passe pour la ville savante de la Chine. Les bibliothèques y sont en plus grand nombre que partout ailleurs. Les médecins y ont leur principale académie. Ses satins unis et à fleurs sont les meilleurs de la Chine.

Hors des murs de la ville, s'élève au milieu des vastes bâtiments d'un couvent de bonzes, la célèbre *tour de Nan-king,* la plus remarquable des prétendues tours de porcelaine en Chine. Elle a quatre cents ans d'existence. On la nomme dans le pays *Pao-ngen-tsé,* ou le *Temple de la reconnaissance.* Elle repose sur un massif de briques, disposé en plate-forme et entouré d'une balustrade en marbre brut, auquel on monte par un escalier de dix à douze marches. Sa forme est octogone; chaque face a 10 mètres de long : ce qui donne 80 mètres de circonférence et 25 de diamètre. Elle se compose de neuf étages, bâtis en retraite l'un sur l'autre, et présentant une galerie extérieure protégée par un toit élégant à huit côtés, et qui semble sortir de la muraille. A chacun des angles de ces toits est suspendue une clochette de métal; toutes ces clochettes agitées par le vent ne cessent presque jamais de tinter, et produisent un murmure fort agréable pour les Chinois. Le mur du rez-de-chaussée est épais de 4 mètres, mais il diminue d'épaisseur à mesure qu'il s'élève; il est revêtu d'une porcelaine grossière, posée de champ et peinte en bleu, en vert et jaune. Les toits en saillie de chaque étage sont couverts de tuiles vertes, vernissées et très-brillantes. Le premier étage est le plus élevé; chaque étage se compose d'une seule pièce éclairée par quatre fenêtres. Au milieu de chaque pièce se trouve sur un piédestal et sous un dôme en cuivre, une grosse et lourde idole dorée. Les murs sont garnis d'une multitude d'autres idoles également dorées, mais plus petites : on en compte jusqu'à quatre cents dans une seule salle. Un petit escalier très-rude composé de cent quatre-vingt-dix-huit marches, hautes de 27 centimètres, conduit d'un étage à l'autre : ce qui donne à l'édifice une hauteur de 52 mètres. Il est surmonté d'un mât de 10 mètres d'élévation, garni de nombreux cerceaux en fer qui ne le touchent point, et qui, décroissant graduellement de diamètre, se terminent à son sommet par une grosse pomme de pin en cuivre doré que les Chinois prétendent être

d'or massif. Le mouvement de ces cercles joint au bruit des clochettes amuse et peut-être même édifie les Chinois.

Au sud-est de Nan-king nous trouvons *Sou-tcheou*, ville coupée de canaux, école des plus habiles comédiens et des meilleurs danseurs de corde et joueurs de gobelets : patrie des femmes à la plus jolie taille et aux plus petits pieds ; législatrice du goût chinois, de la mode et du langage ; rendez-vous des plus riches oisifs et voluptueux de la Chine. « Le paradis « est dans les cieux, disent les Chinois, Sou-tcheou est sur la terre. » *Tchin-kiang-fou* est une clef de l'empire du côté de la mer ; il y a une forte garnison. Ses murailles, hautes de plus de 10 mètres en plusieurs endroits, sont en briques épaisses. Les rues sont pavées de marbre.

A quelque distance de Sou-Tcheou se trouve le port de *Shang-hae* ou de *Chang-hai ;* il est situé à l'embouchure de la rivière de *Wosung*, et n'est guère inférieur à Canton, comme position commerciale et centre de mouvement industriel. Il a de plus l'avantage de communiquer avec une grande partie de l'empire par ces grandes voies aquatiques, les seules dont on puisse se servir avec avantage dans un pays dépourvu de bêtes de somme et de routes en bon état. Ainsi par le lac *Tai*, situé derrière Shang-hae, l'on arrive jusqu'à Sou-tcheou que traverse le canal Impérial, et par le Wosung qui se jette dans le Yang-tsé-kiang, cette ville est encore en communication avec le centre de l'empire. Shang-hae, dont la population s'élève dit-on à 500,000 âmes, est l'un des cinq ports ouverts au commerce européen depuis le traité que les Anglais ont imposé en 1842 aux Chinois, à la suite de la *guerre de l'opium*.

Tchang-tcheou, chef-lieu de département, s'élève sur les bords du Chan, que l'on y passe sur un pont de 36 arches, garni de boutiques des deux côtés.

A 600 pas de la rive du Yang-tsé-kiang, on admire une île appelée *Chin-chan* ou *la montagne d'or*. Cette île, dont les bords sont très-escarpés, est couverte de jardins et de maisons de plaisance. L'art et la nature semblent s'être réunis pour lui donner une perspective enchanteresse. Elle appartient à l'empereur. C'est dans la campagne des environs que croît principalement l'arbuste qui fournit cette espèce particulière de coton dont on fait l'étoffe connue en Europe sous le nom de *nankin*. Le duvet, ordinairement blanc, naît ici avec cette même couleur de jaune-rouge qu'il conserve lorsqu'il est filé et tissé.

Yan-tcheou a deux lieues de circuit, et on y compte, dit-on, tant dans la ville que dans les faubourgs, 200,000 âmes. Cette population n'est proba-

blement que temporaire; c'est ici que se font le débit et la distribution du sel. On voit dans ses environs un palais de l'empereur. *Hoeï-an-fou,* ceinte d'une triple muraille, a deux faubourgs qui s'étendent sur les deux côtés du canal Impérial.

La province d'*An-hoeï* ou *Ngan-hoeï*, formée de la partie occidentale de l'ancien Kiang-nan, se divise en huit départements. Elle a environ 150 lieues de longueur et 50 de largeur. On lui donne une superficie de 10,000 lieues carrées. La chaîne du Pé-ling n'y forme que des montagnes d'une médiocre hauteur. Sa capitale, *Ngan-Khing-fou* ou *King-fou,* chef-lieu du département de An-Khing, est la résidence d'un vice-roi. La position de cette ville sur la rive gauche du Yang-tsé-kiang est agréable autant qu'avantageuse; ses rues sont étroites, mais pavées. Les habitants de *Weï-tcheou,* l'une des villes les plus méridionales de la province, passent pour être singulièrement habiles dans le commerce; ils trompent les Chinois qui trompent le monde. C'est dans cette ville que se font la meilleure encre de la Chine, le vernis le plus estimé et les plus belles gravures sur cuivre. Le thé qu'on y récolte est aussi fort estimé. *Foung-yang-fou,* patrie de l'empereur Hong-vou, qui en 1368 fonda la dynastie des Ming, renferme le tombeau de ce prince, un beau temple et des champs en culture. *Ning-houe-fou* est célèbre par ses fabriques de papier.

Au sud de la précédente, on trouve la province de *Tché-kiang,* riche par la culture des vers à soie et les fabriques de soieries. Bornée au nord par la province de Kiang-sou, au nord est et à l'est par la mer Jaune, au sud par la province de Fou-Kian, à l'ouest par celle de Kiang-si et au nord par celle d'An-hoeï, elle a environ 100 lieues de longueur du nord au sud et 75 de largeur. Sa superficie offre une agréable variété de montagnes, de collines, de vallées et de plaines, arrosées par un grand nombre de lacs, de petites rivières, et coupées par des canaux qui contribuent à la fertilité du sol. On ne peut rien comparer à la beauté des campagnes des bords du *Tsien-tang-kiang*, dont la longueur est de plus de 80 lieues. Leur aspect change à chaque pas: là, des rochers escarpés et totalement dépouillés de verdure bordent les deux côtés de la rivière; ici, cette rivière fait un coude, et l'on découvre tout-à-coup les champs les plus riants. Les nobr euses sinuosités du Tsien-tang-kiang nourrissent la curiosité du voyageur; et cette scène varie encore par la présence des cultivateurs occupés à faire la récolte du riz et de la canne à sucre, et à en porter le produit dans les différents moulins qui couvrent les bords de la rivière.

Les côtes de cette province sont montagneuses et dentelées : on y re-

marque un grand nombre de baies et de havres. Elle est fertile en riz et en blé ; on y cultive l'oranger, l'arbre à thé, le cotonnier et l'indigo ; le nombre des mûriers y est prodigieux, et la soie est l'objet le plus important de son commerce. Cette province se divise en onze départements.

Hang-tcheou, sa capitale est l'une des plus importantes villes de la Chine. Elle a 4 lieues de circonférence et plusieurs faubourgs. Située presque au centre des côtes maritimes, ayant d'un côté l'embouchure du canal Impérial, et de l'autre la rivière de Tsien-tang-kiang : c'est l'entrepôt du commerce des provinces du nord avec celles du midi. Cette ville est celle que Marco-Polo nomme *Quinsaï,* qui de son temps était la capitale de l'empire des Song ou de la Chine méridionale. Quelques belles rues, de larges quais, plusieurs arcs de triomphe ornés de sculptures, quelques grandes et riches pagodes, quatre hautes tours à neuf étages, comme celle de Nan-king, placent Hang-tcheou au rang des plus belles cités de la Chine. Macartney et de Guignes disent que sa population est immense ; le P. Grosier porte le nombre de ses habitants à plus de 1,000,000 ; mais il est certain qu'il s'élève à 6 ou 800,000.

Près de Hang-tcheou se trouve la fameuse pagode de Ting-tse-tse, desservie par 300 bonzes, et dans laquelle on compte plus de 500 divinités en bronze.

Chin-Hae se trouve au fond d'un golfe et à l'embouchure d'une rivière, que le P. Duhalde nomme le *Kin*, et que les Chinois désignent sous le nom de *Ta-hae*, c'est une ville qui n'a d'autre importance que sa position qui commande la seule route maritime qui conduise à Ning-Po, située à deux heures et demie de navigation en remontant la rivière.

Ning-po ou *Ning-pho*, que les européens appellent *Liampho,* est une cité de premier ordre, elle est plus belle et mieux bâtie que Canton, son port est très-bon, les marchands chinois de Siam et de Batavia y viennent tous les ans chercher des soies. Il s'y fait aussi un très-grand commerce avec le Japon, car Nangasaki n'en est éloigné que de deux journées. Cette ville qui compte environ 300,000 habitants, est l'un des cinq ports ouverts au commerce étranger par suite du traité de Nan-king.

Chao-hing-fou est toute percée de canaux remplis d'eau très-claire. De grandes rues, fort propres, sont pavées de grandes pierres de taille blanches. Les arcs de triomphe et les maisons, contre l'usage général, sont en partie bâties de cette pierre. Les habitants sont les hommes les plus redoutables de la Chine en fait de chicane ; il n'y a point de vice-roi ni de grand

mandarin qui ne veuille avoir quelqu'un de cette ville pour lui servir de *siang-cong* ou secrétaire.

Kin-hoa-fou est célèbre par ses jambons; *Khiu-tcheou,* qui fait un commerce considérable, n'a que 10,000 habitants. Un archipel, composé de plus de 400 ilots qui s'étendent au sud des bouches du *Yang-tsé-kiang,* dépend de cette province maritime. Les plus importantes de ces îles sont *Kintam* ou plutôt *Kin-tang*, l'*Hintong* des Anglais, longue de 5 lieues et large de 2, et *Tschousan* ou *Tchu-San*, en anglais *Chusan*, qui en a 10 de longueur et 4 de largeur. Sa capitale *Ting-hae* est une belle et grande ville entourée de murailles. Ces deux îles ont été occupées temporairement par les Anglais après la guerre de 1842, pour garantir la solde de l'indemnité qu'ils réclamaient. Chusan donne son nom au golfe au fond duquel se trouvent Chin-hae et Ning-po.

Du Tché-kiang nous nous portons au sud, dans le *Fou-kian.* Cette province n'est pas une des plus grandes, mais elle est une des plus riches de l'empire. Sa longueur est de 125 lieues et sa largeur moyenne de 75. Elle est bornée au nord par le Tché-kiang, à l'ouest par le Kiang-si, au sud-ouest par le Kouang-toung, enfin au sud-est et à l'est par le détroit de Formose et la mer de Corée. Sa situation est favorable pour la pêche, la navigation et le commerce; l'air y est très-chaud, mais pur et sain.

Les campagnes sont arrosées d'une infinité de rivières et de sources qui viennent des montagnes, et que les laboureurs ménagent avec beaucoup de dextérité pour abreuver le riz. Le thé noir est la principale production. On y trouve aussi du musc, des pierres précieuses, des mines d'or, d'argent, de fer et d'étain, du mercure ; il s'y fait des étoffes de soie, des toiles de chanvre et de coton, de l'acier en barres et travaillé; les montagnes sont cultivées jusqu'à leur sommet au moyen de terrasses; et parmi les fruits délicieux et abondants qu'elle produit, on distingue les oranges, qui ont le goût du raisin muscat.

Fou-tcheou, la capitale de la province, est un des cinq ports ouverts au commerce des Européens depuis 1842, sa population monte, dit-on, à 500,000 habitants; elle est surtout célèbre par sa situation, par le grand commerce qui s'y fait, par la multitude de ses lettrés, par la beauté de ses rivières, qui portent les plus grandes barques de la Chine jusqu'au pied de ses murailles; enfin par ce pont admirable de plus de 100 arches et le plus grand qui existe, tout construit de belles pierres blanches, et qui traverse le golfe dans lequel se jette le Si-ho. *Yan-phing-fou,* placée sur la pente d'une montagne au bas de laquelle coule la rivière de Min-ho, n'est pas fort

grande, mais elle passe pour être une des plus belles de l'empire. *Tchang-tcheou* est voisine du port d'*Emouy* ou d'*Hia-men*, grand entrepôt de commerce fréquenté naguère exclusivement par les Espagnols de Manille, et aujourd'hui ouvert au commerce européen depuis la guerre des Anglais ; sa population est de 250,000 habitants.

Ce port est situé dans une île du même nom, qui n'a que 5 à 6 lieues de tour, et qui est célèbre chez les Chinois par son temple consacré à Fo, et dont l'étendue et la magnificence surpassent, dit-on, tout ce que l'on connaît de plus remarquable en ce genre.

Chao-wou-fou est renommée pour ses fabriques de toiles : *Teng-tcheou* est environnée de hautes montagnes renfermant des mines d'argent qui ne sont pas exploitées.

Vis-à-vis la côte de Fou-kian s'étend une grande et belle île ; les Chinois la nomment *Thaï-ouan*, et les Européens, d'après Portugais, *Formose*. Elle dépend du gouvernement ou de la vice-royauté de Fou-kian.

Les auteurs chinois nous apprennent que sous les *Han*, c'est-à-dire un peu avant l'ère chrétienne, Formose était comprise dans le *Man-ty* ou *pays des barbares méridionaux*, mais les historiens en font rarement mention, parce que ses habitants, réputés barbares, n'envoyaient ni ambassades ni tribus aux empereurs. Les Japonais l'occupèrent en 1621 et permirent aux Hollandais d'établir un comptoir sur une des îles situées près de la côte occidentale. Les Portugais la connaissaient déjà. Mais vers le milieu du dix-septième siècle les Japonais ayant renoncé à sa possession, les Hollandais s'en emparèrent et élevèrent plusieurs petits forts autour de leur comptoir. Ils en furent cependant chassés en 1661 par un pirate chinois nommé *Tching-tching-koung*, et connu des Européens sous le nom de *Koxinga ;* ils n'y rentrèrent en 1683 qu'à l'aide des troupes de l'empereur de la Chine, qui la déclara partie intégrante de ses États. Cette île est longue de 90 lieues et large de 35 ; une chaîne de montagnes, nommée *Ta-chan* (grande montagne) qui la traverse du nord au sud dans toute sa longueur, la divise en deux parties à peu près égales : l'orientale, habitée par des peuples sauvages et indépendants, est peu connue ; l'occidentale est occupée par les Chinois. Parmi ses montagnes, que l'on sait être riches en métaux précieux, on signale quatre volcans. On y compte un grand nombre de cours d'eau, dont 6 ou 7 méritent le titre de rivières ; parmi ses lacs il y en a deux qui ont plus d'une lieue de circonférence [1].

[1] *Klaproth :* Description de l'île Formose, extraite de livres chinois.

La côte de l'île Formose que possèdent les Chinois mérite certainement le nom qu'on lui a donné; c'est un fort beau pays : l'air y est pur et toujours serein; le terroir est fertile en toutes sortes de grains, en riz, en cannes à sucre; couvert de forêts magnifiques, et arrosé d'une infinité de ruisseaux qui descendent de montagnes escarpées et bien boisées : les bœufs servent de monture ordinaire, faute de chevaux et d'ânes. A l'exception des cerfs et de singes, qu'on y voit par troupeaux, les bêtes fauves n'y sont pas très-nombreuses. Les poissons fournissent une nourriture variée et abondante. Les faisans, les coqs de bruyère, les pigeons fourmillent dans les bois. Si les tremblements de terre étaient moins fréquents et moins destructeurs, si les eaux des rivières étaient aussi bonnes à boire qu'elles sont propres à fertiliser les terres, il n'y aurait plus rien à désirer dans cette île, qui d'ailleurs produit tout ce qui est nécessaire et agréable à la vie.

Cette île a un gouverneur chinois avec 16,000 hommes de garnison; mais l'autorité des Chinois ne s'étend que sur la côte occidentale. *Thaï-ouan* est fort peuplée et fort riche. Les rues de cette ville, tirées au cordeau, couvertes pendant sept à huit mois de l'année pour se défendre de l'ardeur du soleil, bordées de magasins et de superbes boutiques où les soieries, la porcelaine, les vernis et d'autres marchandises sont rangés avec un art admirable, paraissent autant de galeries charmantes, où il y aurait du plaisir à se promener si la foule des passants était moins grande, et si elles étaient mieux pavées. Cette ville est défendue par une bonne forteresse, à laquelle les Hollandais, qui l'ont bâtie, avaient donné le nom de fort de *Zelandia*. Le port, vaste et profond, n'est accessible qu'à travers d'étroits passages où il n'y a que de 3 à 4 mètres d'eau [1].

La peuplade sauvage qui occupe la partie orientale et montagneuse de Formose ne reconnaît aucun gouvernement régulier. Semblables, pour le teint et la physionomie, aux Malais et aux insulaires du grand Océan, les habitants parlent une langue qui diffère de toutes celles que nous connaissons [2]; il paraît même qu'il y a plusieurs tribus indigènes, et qu'à côté d'une race d'hommes olivâtres il s'y trouve des nègres d'une taille gigantesque; c'est ce que Valentyn donne à entendre. Les cabanes des Formosans sont de bambou; ils ont divers meubles et ustensiles en cuir de cerf. Selon d'autres voyageurs, ils n'auraient dans leurs huttes ni chaises, ni bancs, ni tables, ni lits, ni aucun meuble; au milieu, une espèce de four-

[1] *Pierre Nuyts :* Mémoires sur Formose, dans *Valentyn,* liv. C, p. 63. Lettres édifiantes, liv. C.

[2] Mémoires sur Formose, dans les *Annales des Voyages,* t. VIII, p. 367.

neau élevé de terre de deux pieds servirait à faire la cuisine ; ils se nourriraient de menus grains et de gibier qu'ils prennent à la course, car ils sont d'une agilité et d'une vitesse surprenantes. Pour lit, ils se contentent de feuilles fraîches d'un certain arbre fort commun dans l'île. Ils n'ont pour tout habit qu'une simple toile dont ils se couvrent depuis la ceinture jusqu'aux genoux. Leur peau est chargée d'un tatouage qui représente plusieurs figures grotesques d'arbres, d'animaux, de fleurs ; ils s'imposent les douleurs les plus fortes, afin de pouvoir porter ces marques d'une barbare magnificence : c'est un privilége qui ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus notables de la bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse. Néanmoins ils ont tous la permission de se noircir les dents et de porter des bracelets, des colliers et des pendants d'oreilles. Dans la partie du nord, comme le climat y est un peu moins chaud, ils se couvrent de la peau des cerfs qu'ils ont tués à la chasse ; ils s'en font une espèce d'habit sans manche, et leur bonnet en forme de cylindre se compose de feuilles de bananier. Ils adorent, mais sans beaucoup de cérémonies, plusieurs divinités, dont les prêtresses, à ce qu'on assure, défendent aux femmes d'avoir des enfants avant l'âge de trente-six ans, et maintiennent cette loi barbare par des pratiques abominables. Quoiqu'on connaisse peu leurs superstitions, le *pont des âmes* et l'abîme d'ordures dans lequel doivent tomber les mânes des impies indiquent des liaisons avec l'Asie centrale [1]. Quelques Formosans conservaient, il y a un siècle, des traces de la religion chrétienne et de la langue des Hollandais qui la leur avaient enseignée [2]. Ils enterraient les morts d'une manière rapprochée de celle des insulaires de l'Océanie ; les cadavres étaient séchés et restaient long-temps exposés sous des hangars.

Les *îles des Pêcheurs,* en portugais *Pescadores*, et en chinois *Pheng-hou,* voisine de Formose, en sont une dépendance. La plus considérable, qui donne son nom aux autres, n'a que 3 lieues de circonférence ; mais elle offre un port vaste et commode. Au sud ouest et au sud de Formose se trouve la petite *Lieou-khieou,* qui est déserte, et l'île *Lang-khiao,* habitée par les Formosans.

Les produits que les Chinois tirent de l'île de Formose sont peu considérables : ils se composent d'environ 80,000 hectolitres de blé, et de 7 à 8,000 onces d'argent. On évalue la population de cette grande île à 2 ou 3 millions d'habitants.

[1] *Candidius :* Relation sur Formose, dans les *Voyages de la Compagnie,* t. V, p. 162.
[2] Lettres édifiantes, t. XIV, p. 51, 52.

La plus considérable des provinces méridionales de la Chine est celle de *Kouang-toung,* au sud-ouest du Fou kian; la province de *Kouang-si* et le royaume de Tong-king la bornent à l'ouest. Elle est baignée au sud par la mer de Chine ou du Sud que les Chinois nomment *Nang-haï.* Cette province, longue d'environ 240 lieues et d'une largeur moyenne de 50, est très-fertile en grains et en fruits de toute espèce; on y trouve des mines d'or, des pierres précieuses, des perles, de l'étain, de l'ivoire et des bois odoriférants dont on fait toutes sortes d'ouvrages. Une production rare et particulière à cette province est l'arbre que les Portugais ont appelé *bois de fer :* en effet il ressemble au fer par sa couleur, par sa dureté et sa pesanteur, qui ne lui permet pas de flotter sur l'eau. *Kouang-tcheou-fou,* que nous appelons *Canton*, capitale de la province, est une des plus peuplées et des plus opulentes villes de la Chine : son port était avant le traité de Nankin, en 1842, dans tout l'empire, le seul qui fût fréquenté par les Européens.

Cette belle cité, située entre la rive septentrionale du *Tschou-kiang,* que les Européens nomment *Tigre,* et la rive orientale du *Pé-kiang* ou *Tchhing-kiang,* se compose de deux villes également grandes et populeuses : l'une, située à quelque distance du fleuve, est, comme toutes les cités chinoises, entourée de murs peu élevés, mais épais de 6 à 8 mètres, dans lesquels on n'a pratiqué qu'un très-petit nombre de portes voûtées dont l'entrée est sévèrement défendue aux étrangers. Ses rues sont étroites, tortueuses, mais propres, ses maisons basses et construites en briques. C'est l'ancien Canton, c'est la ville chinoise. Le nouveau Canton, contigu au premier, n'est pas mieux bâti, bien que par suite d'un incendie qui consuma en 1823 environ 10,000 maisons et tous les comptoirs des étrangers, il ait été reconstruit en 1824. Cette nouvelle ville occupe, dans une plaine, le même emplacement qu'autrefois. Elle n'est pas fermée ; aussi les Chinois la considèrent-ils comme un faubourg de l'ancienne ville, dont elle n'est qu'une copie. Les factoreries, rebâties sur des plans plus vastes, forment sur les bords du Tschou-kiang un beau quartier, bordé de quais larges et bien construits.

Canton, l'une des trois principales de l'empire et son grand entrepôt pour le commerce extérieur est, avec Calcutta, le plus grand entrepôt de commerce de l'Asie; on évalue à environ 430,000,000 de francs la valeur de ses importations et de ses exportations. Les Russes qui ont à Kiakhta [1] un

[1] Kiakhta est une ville du gouvernement d'Irkoust en Sibérie, elle est situé sur la frontière de l'empire chinois, et vis-à-vis la ville chinoise de Mia-Mia-Tchsing au pays des Tatars Khalkas.

entrepôt particulier de commerce avec la Chine, et les Portugais qui ont leur entrepôt à Macao, sont les seuls Européens exclus de ce port. Légalement, tout le commerce étranger de Canton doit se faire par l'entremise d'une corporation privilégiée, celle des marchands *hong* (hanistes des Européens) au nombre de 12 ou 14. Le port de Canton est formé par le Tschou-kiang, il est accessible aux bâtiments de plus de 1,000 tonneaux, mais les navires étrangers ont pour habitude de s'arrêter à 25 kilomètres au-dessous de Canton, à l'île de *Ouhampoa,* que les Anglais nomment *Whampoa,* pour y être déchargés et chargés par des barques chinoises.

« Si, laissant les factoreries sur la droite et le fleuve derrière soi, dit un « un voyageur français, on entre dans la ville, on trouve partout l'image « de l'activité et de l'industrie ; les rues, il est vrai, sont étroites, tor- « tueuses, mais longues, très-unies et d'une admirable propreté ; les mai- « sons, construites la plupart en bois avec une galerie couverte au premier « étage, ont un air d'aisance agréable à la vue : la forme particulière du « toit, qui fait saillie sur le devant, les ornements bizarres dont il est garni, « les couleurs brillantes qui couvrent la façade, forment un spectacle diffi- « cile à rendre. Chaque corps de métier occupant un quartier particulier, les « boutiques de chaque rue ont une apparence uniforme, mais qui devient de « plus en plus brillante, à mesure qu'elles sont plus voisines des facto- « reries.

« Dans cette partie de la ville, les magasins ont pris pour ainsi dire une « apparence européenne, et les deux rues principales, qui ont reçu les « noms anglais de *New-China-Street* et de *China-Street*, ne dépareraient « pas, sous le rapport de la symétrie, de l'élégance des boutiques et de la « manière dont les marchandises sont disposées pour tenter les chalands, « les plus beaux quartiers marchands de Londres ou de Paris. Ces espèces « de passages, pavés avec des dalles toujours très-propres, et qu'une tente « défend contre les rayons du soleil, sont bordés de petites maisons conti- « guës, bien peintes, et portant écrit en lettres d'or le nom du marchand : « c'est là que sont exposés les objets qui trouvent en Europe tant d'ache- « teurs ; que brillent tous ces meubles en laque aux formes singulières, « aux dessins plus bizarres encore dont notre industrie, dépourvue des « matériaux que la Chine et le Japon seuls produisent, n'a pu encore éga- « ler la perfection.

« Dans cette ville immense tout semble avoir été sacrifié au commerce : « les rues sont bordées de deux longues files de magasins toujours très-

« propres, et disposés à peu près comme ceux de nos petites villes de France. « Un vaste comptoir bien simple en occupe le fond, où sont rangées les « marchandises sur des planches et dans des cases; derrière la boutique est « une petite chambre où les hommes prennent leurs repas. Au-dessus de la « boutique se trouve l'appartement rempli de marchandises, où restent les « commis, que la prudence commande d'y laisser la nuit, car le maître « retourne chaque soir à sa maison particulière, qu'habitent sa femme et « ses enfants.

« Les demeures des premiers mandarins et des hanistes sont de grandes « maisons en pierre ou en bois, sans ornements, à un seul étage, qu'en- « vironnent de vastes cours ceintes de hauts murs; les portes, massives et « grossières, ont plutôt l'air de fermer des prisons que des palais [1]. »

Quant à la population de Canton, le P. Lecomte l'estimait à 1,500,000 âmes; le P. Duhalde la réduit à 1,000,000, peut-être ne doit-on lui accorder que 800,000 âmes.

A l'embouchure du Tschou-kiang ou de la rivière de Canton, que les Européens appellent aussi en cet endroit *Dogue* ou *Bocca-Tigris*, se trouve l'île de *Hong-kong*, que les Chinois ont cédée aux Anglais par le traité de Nankin en 1842; elle offre un mouillage bon et sûr, et sa population peut être évaluée à 12,000 âmes.

Nous parlerons plus loin du commerce de Canton. Ici nous devons continuer notre marche topographique.

Chao-tcheou dans la partie septentrionale de la province, est une ville renfermant 10,000 familles, près de laquelle se trouve un couvent qui attire chaque année un grand nombre de pèlerins. *Nan-hioung-fou* est célèbre par ses temples, dont un est dédié à Confucius; *Tchao-khing-fou*, fortifiée et bien bâtie, est la résidence du gouverneur des deux provinces de Kouang-toung et Kouang-si. Mais jetons un coup d'œil sur le golfe de Canton.

Macao en chinois *Ngao-men*, est une petite île située à l'embouchure du Tschou-kiang et à 25 lieues de Canton. Une langue de terre divise l'île en deux; au centre de cette langue de terre ou isthme est un mur, au milieu duquel se trouvent une porte, un corps de garde et des soldats chinois. Cet isthme qui n'a pas tout-à-fait cent mètres de longueur, forme la ligne de

[1] M. *La Place:* Voyage autour du Monde par les mers de l'Inde et de la Chine, exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite,* pendant les années 1830, 1831 et 1832, t. II. p. 131 et suiv.

démarcation entre le territoire chinois et l'établissement portugais de *Macao*.

Ce petit coin de terre fut concédé aux Portugais dans le temps de leur puissance et de leurs grandes entreprises, c'est-à-dire vers l'an 1580, pour avoir délivré la Chine d'un chef de pirates qui avait mis le siége devant Canton ; ils y firent longtemps un commerce considérable, non seulement avec la Chine, qu'ils fréquentaient presque seuls, mais encore avec d'autres contrées de l'Asie orientale, et particulièrement avec le Japon et le Tong-khing.

Aujourd'hui Macao, tombée avec la puissance de ses fondateurs, ne conserve plus que le souvenir de son ancienne importance ; le pavillon du Portugal flotte encore sur ses murailles, mais toute l'autorité est entre les mains d'un mandarin, dont un ordre suffit pour suspendre tout commerce, ou pour empêcher les provisions et les vivres d'entrer dans les forts, dont la garnison, composée de soldats indiens aussi lâches que mal armés, est méprisée même des Chinois. Le revenu des douanes et celui des impôts est perçu par les fonctionnaires chinois ; enfin la population de cette ville, qui était encore dans le siècle dernier de plus de 30,000 âmes, n'est plus que d'environ 15 à 20,000 individus, composés de Chinois, de Malais et de prétendus Portugais, car on ne peut donner ce nom à une race abâtardie, mélangée de sang nègre et portugais, ayant tous les vices et la nonchalance des nations dont elle descend sans en avoir les vertus. « Canton, dit le navigateur que nous avons précédemment cité, est regardé par les Chinois comme le refuge de tous les mauvais sujets des pays voisins, et Macao comme la sentine de Canton. »

Cette ville, siége d'un évêché catholique, est d'un bel aspect dans son ensemble, sa rade est bonne, et son port sert de station à tous les bâtiments venant de la haute mer vers la Chine.

Un groupe de rochers, près d'une des plus hautes éminences de la ville, forme un antre appelé *grotte du Camoëns :* la tradition dit que c'est là que le poëte de ce nom a composé son fameux poëme de la Lusiade. Un habitant de Macao a su encadrer dans son jardin cet endroit pittoresque, asile sacré du malheur et du génie.

Les *îles des Larrons,* voisines de Macao, sont toujours remplies de pirates qui fréquemment enlèvent les petits bâtiments chinois employés au cabotage entre Macao et Canton. Une petite puissance européenne exterminerait facilement ces pirates, mais le gouvernement de la Chine fait de vaines tentatives pour s'en délivrer. Ces pirates sont liés avec les rebelles et les mécontents de l'intérieur.

A douze lieues de Macao, s'élève l'île *Lintin,* qui sert de mouillage aux navires qui arrivent en Chine pendant la mousson de nord-est. Cette île est un cône aride d'environ 200 mètres de hauteur; un village chinois est adossé à un des flancs de la montagne.

La pointe méridionale de la province de Kouang-toung et de la Chine continentale s'allonge en forme d'une étroite péninsule vers l'île d'*Haï-nan,* qui appartient à ce gouvernement et en forme un département lorsqu'elle n'est pas en état de rébellion.

Cette île, dont la longueur est de 50 lieues et la largeur de 30, a plus de 1,800 lieues carrées de surface. La partie du nord est un pays plat et uni; au midi s'élèvent de hautes montagnes. L'air y est malsain et l'eau pernicieuse, si l'on n'a la précaution de la faire bouillir. Cependant de nombreuses rivières et des pluies fréquentes dans certaines saisons rendent les campagnes assez fertiles en sucre, indigo, coton, mais surtout en riz; les habitants en recueillent souvent deux moissons par an. La capitale, *Khioung-tcheou,* est bâtie sur un promontoire, et les vaisseaux viennent mouiller jusque sous ses murs. Elle est située sur la côte septentrionale, et passe pour avoir plus de 100,000 habitants; cette ville est ceinte d'une muraille de 12 mètres de hauteur; ses rues sont larges et pavées en dalles; elle renferme une bibliothèque et deux colléges. L'espace qui sépare l'île d'Haï-nan de la péninsule de *Loui-tcheou* n'a que 4 lieues de largeur. Ses côtes orientales sont bordées de petites îles appelées *îles Taya* et *îles Tinosa.*

Les indigènes d'Haï-nan, en général très-laids, d'une taille fort petite et d'un teint cuivré, portent leurs cheveux passés dans un anneau sur le front. Ils vont presque nus; les femmes croient s'embellir par des raies bleues qu'elles se font avec de l'indigo, depuis les yeux jusqu'au bas du visage; les uns et les autres portent des boucles d'oreilles d'or et d'argent. Leurs armes sont l'arc et la flèche; mais ils se servent avec plus d'adresse d'une espèce de coutelas. C'est le seul instrument qu'ils emploient à faire leurs ouvrages de charpente et à couper les bois et les broussailles lorsqu'ils traversent les forêts.

Outre les mines d'or qui sont au centre de l'île, il y a plusieurs dépôts d'argiles colorées dans la partie du nord; on les porte à Canton pour peindre la porcelaine. Les meilleurs bois, soit d'odeur, soit pour la sculpture, se tirent des montagnes. Le plus précieux de ces bois, après le bois d'aigle, est celui que les Européens nomment *bois de rose* ou *de violette.* Il y a aussi un bois jaune qui est d'une beauté remarquable et qui passe pour incor-

ruptible. On le façonne en petites colonnes qui se vendent à un très-haut prix. On pêche des perles sur les côtes.

La province de Canton ou de Kouang-toung est séparée de celle de *Kiang-si* par la grande montagne nommée *Mi-lin*, sur laquelle on a pratiqué un chemin d'un peu plus d'une lieue, bordé de précipices affreux. Un temple y est consacré à la mémoire du mandarin qui a fait exécuter ce travail. C'est un passage aussi fréquenté que les rues d'une grande ville. Après avoir franchi ces montagnes, on découvre de belles vallées et des campagnes très-bien cultivées.

La province de Kiang-si a 150 lieues de longueur et 80 de largeur. Elle est traversée dans presque toute sa longueur par le *Kan-Kiang*, rivière dont le cours est d'environ 130 lieues. Le sol des vallées y est d'une grande fertilité ; partout il est arrosé avec art. Cependant la province de Kiang-si, toute fertile qu'elle est, ne donne pas beaucoup plus de riz qu'il n'en faut pour la nourriture de ses habitants très-nombreux ; aussi passent-ils pour être très-économes, et leur sordide avarice leur attire les railleries des Chinois des autres provinces. Les lacs et les rivières sont remplis de saumons, de truites et d'esturgeons. Les montagnes sont toutes couvertes de bois, et célèbres par leurs simples et leurs herbes médicinales, leurs mines d'or, d'argent, de plomb, de fer et d'étain. On y fabrique de très-belles étoffes, et le vin de riz qu'on y fait passe pour délicieux au goût des Chinois : elle est surtout renomméepar cette belle porcelaine qui se fait à *King-te-tching*, où l'on compte plus de 500 fourneaux. Cette ville ne passe que pour un bourg, et cependant les missionnaires y placent un million d'habitants. Ils n'en comptent pas tout-à-fait autant à *Nan-tchang-fou*, capitale de la province ; on ne lui accorde même que 3 à 4,000 âmes. La porcelaine est la marchandise sur laquelle roule tout le commerce de cette ville. C'est la seule véritable ; car l'espèce de porcelaine qui se fait à Canton, dans la province de Fou-kian et en quelques autres endroits, n'est pas même tant estimée en Chine que l'est la faïence en Europe.

Le Kiang-si renferme, parmi les chefs-lieux de ses départements, quelques villes qui méritent d'être citées : telles sont *Kouang-sin-fou*, où l'on fabrique les meilleures chandelles de l'empire ; *Kieou-kiang-fou*, qui possède un port de commerce sur la rive droite du Yang-tsé-kiang ; *Ki-an-fou*, où l'on voit quelques beaux édifices publics ; enfin *Kan-tcheou*, ville bien bâtie, qui renferme deux temples assez beaux, et qui fait un grand commerce d'encre de la Chine et de vernis estimé.

L'ancienne et vaste province de *Hou-kouang* se trouve au centre de l'em-

pire ; l'Yang-tsé-kiang la traverse. La plus grande partie de la province est un pays plat, coupé de lacs et arrosé de rivières, où l'on pêche une infinité d'excellents poissons, et dont les bords sont couverts d'oiseaux sauvages. Les campagnes y nourrissent des bestiaux en grand nombre ; la terre y produit toutes sortes de grains et de fruits, surtout des oranges et des citrons de toutes les espèces. Enfin, on appelle communément cette province le grenier de l'empire. Il y a des mines de fer, d'étain et d'autres métaux ; on tire de l'or du sable des torrents qui descendent des montagnes. Aujourd'hui cette province en forme deux : celle de *Hou-nan*, qui comprend la partie méridionale, et celle de *Hou-pe* la partie septentrionale.

Le nom de *Hou-nan* signifie *au sud du lac*, parce qu'en effet cette province est située au sud du lac *Thoung-thing*, qui a 27 lieues de longueur sur 10 de largeur.

La douceur du climat et la fertilité des terres font regarder cette province comme une contrée délicieuse, aussi les Chinois l'appellent-ils le jardin de l'empire. Ils prétendent que c'est dans cette province que *Fo-hi*, le premier fondateur de leur monarchie, avait établi sa cour. En effet, l'air y est tempéré et fort sain. Les productions de tous genres y viennent dans la plus grande abondance : froment, riz, pâturages, fruits délicieux de toutes espèces et nombreux bestiaux ; voilà les seuls tableaux que présente ce riche pays, qui est presque tout campagne, excepté vers l'occident, où s'élèvent des montagnes couvertes de forêts.

On peut juger de l'étendue qu'avait l'ancien Hou-kouang, puisque le Hou-nan, qui en comprend un peu plus de la moitié, a 125 lieues de longueur et 100 de largeur. Sa capitale est *Tchhang-cha-fou*, qui n'a d'ailleurs rien de remarquable. *Yo-tcheou*, à laquelle on donne 200,000 âmes, fait un commerce de transit considérable. Aux environs d'*Heng-tcheou* il y a des mines d'argent dont l'exploitation n'est pas permise.

La province de *Hou-pe*, c'est-à-dire *au nord du lac*, passe pour avoir 125 lieues de longueur et 70 de largeur. *Wou-tchang-fou*, capitale de cette province, est presque au centre de toute la Chine. On peut comparer son enceinte à celle de Paris. Elle fait un débit prodigieux du papier de bambou qui s'y fabrique. *Hang-yang-fou* n'est séparée que par le Kiang de Wou-tchhang-fou ; c'est encore une ville considérable et très-commerçante. On regarde la ville forte de *King-tcheou* comme une des clefs de l'empire. Elle est située au nord-ouest, au pied des montagnes.

La province de *Ho-nan*, située au nord de celle de Hou-pe, a 140 lieues de longueur et 130 de largeur. Sa superficie est d'environ 10,000 lieues

carrées. Son climat tempéré, son sol fertile, ses immenses pâturages, ses nombreuses montagnes, couvertes d'épaisses forêts, la mettent au rang des plus riches de l'empire.

Khaï-foung-fou, sa capitale, est une grande ville, riche et peuplée, située sur le fleuve Hoang-ho, mais dans un lieu fort bas, en sorte que les eaux du fleuve sont plus hautes que la ville. Cette situation, malgré les digues construites pour parer aux inondations, l'expose à de grands dangers. En 1642, l'empereur ayant ordonné de percer une digue pour faire périr un prince chinois rebelle qui s'y était retranché, il y eut 300,000 individus noyés dans cette occasion. Les Chinois croyaient autrefois que la ville de *Ho-nan-fou* était le centre de la terre, parce qu'elle était alors au milieu de leur empire.

La ville de *Teng-foung-hien* est célèbre par la tour qu'y éleva le fameux Tcheou-kong, et d'où il avait coutume d'observer les astres. On y voit encore un instrument dont on prétend qu'il se servait pour prendre l'ombre du midi, afin de connaître l'élévation du pôle (¹). Il vivait près de 1,000 ans avant Jésus-Christ, et les Chinois prétendent qu'il a été l'inventeur de la boussole.

Tchin-tcheou est l'une des villes les plus florissantes de la province; *Weï-hoeï-fou* est le chef-lieu d'un département qui comprend 10 arrondissements.

Nous allons examiner la partie nord-ouest de la Chine. La province de *Chan-si* est l'une des plus petites; elle est bornée à l'est par le Tchy li; au nord la grande muraille la sépare de la Mongolie. Sa longueur est de 175 lieues et sa largeur de 70. Elle est divisée en neuf départements. L'histoire chinoise rapporte que c'est dans cette province que les premiers habitants de la Chine ont fixé leur séjour. Le climat en est sain et agréable : le pays, quoique montagneux, est néanmoins assez fertile en millet, en blé, et surtout en raisins, dont il ne tiendrait qu'aux Chinois de faire du vin s'ils voulaient; mais ils préfèrent les sécher. On y trouve encore du porphyre, du marbre et du jaspe de diverses couleurs, et une pierre bleue, peut-être le lapis-lazuli, dont on se sert pour colorer les porcelaines. On y voit de tous côtés des mines de fer très-abondantes, des lacs salés dont on tire du sel et des eaux minérales.

La capitale, *Thai-youang-fou*, était autrefois une très-belle ville remplie de palais qui étaient habités par des princes du sang de la famille impériale

[1] *Mailla :* Histoire de la Chine, t. I, p. 319. Comp. *De Guignes* fils, dans les *Annale des Voyages*, etc., t. VIII, p. 165.

Thai-ming-tchao; mais tous ces grands édifices ont dépéri sans qu'on ait pensé à les rebâtir. On y fabrique des tapis façon de Turquie. Il s'y fait aussi un grand commerce des ouvrages en fer qu'on y travaille. Cette ville, qui est ancienne et fort peuplée, a environ 3 lieues de circuit. On voit sur les montagnes voisines de beaux sépulcres en marbre ou en pierre de taille, des arcs de triomphe, des statues de héros, de lions, de chevaux et d'autres animaux. Tout cela est environné d'une espèce de forêt d'anciens cyprès plantés en échiquier.

Fen-tcheou est célèbre par ses eaux minérales et thermales, et florissante par son commerce et son industrie. *Taï-thoung-fou,* située dans une contrée montagneuse, près de la grande muraille, est exposée aux excursions des nomades mongols; aussi est-elle bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison. Ses rues sont étroites, mais les maisons sont assez bien bâties. On y voit plusieurs arcs de triomphe en bois et très-anciens. Le commerce des fourrures qu'on y prépare est d'un grand produit.

Le *Chen-si* est séparé de la Mongolie par la grande muraille. Sa longueur est de 190 lieues, et sa moyenne largeur de 70. C'est une contrée montagneuse. Dans sa partie méridionale s'élèvent les monts Pé-ling qui se rattachent à l'ouest aux monts Bayan-Kara, et constituent la ligne de passage d'eau qui va diviser le bassin maritime de la mer Jaune en deux bassins de fleuves. Ces montagnes bordent la rive droite du Hoang-ho qui sépare cette province de celle de Chan-si. Elle se divise en sept départements.

L'air y est tempéré. Les empereurs y ont fait leur résidence pendant plusieurs siècles. Les habitants de cette province sont plus robustes, plus braves, et même d'une plus belle taille que les autres Chinois; leur milice a toujours été redoutable. Cette province fournit quantité de plantes médicinales. Les montagnes nourrissent beaucoup de bétail, et surtout des mulets; le froment et le millet y croissent si promptement que pendant l'hiver les laboureurs font brouter l'herbe par les brebis, afin de le faire repousser au printemps avec une nouvelle force. Aux environs de Lintao-fou, sur la frontière des Sifans, on trouve des bœufs sauvages et une espèce de tigre.

Sï-ngan-fou ou *Si-an-fou,* capitale de cette province, est, après Péking, une des plus belles et des plus grandes villes qui soient en Chine. Ses murs ont 4 lieues de tour. Quelques-unes des portes de cette ville sont magnifiques et d'une hauteur extraordinaire. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province. Les principales forces des Mandchoux destinées à la défense du nord de la Chine sont en garnison dans

cette ville. On trouva en 1685, près de cette ville, en creusant les fondements d'une maison, une table de marbre portant une inscription en caractères chinois, avec des mots syriaques, et une croix gravée au haut de cette table. Plusieurs savants se sont appliqués à chercher l'intelligence des mots et des figures gravés sur ce monument. L'écriture contient 62 signes en caractères chinois, distingués en 29 colonnes ; elles renferment un discours sur les principaux articles de foi. Il est aussi fait mention de plusieurs points de la discipline ecclésiastique. On y lit les noms des empereurs ou rois qui favorisèrent la prédication du christianisme, introduit l'an 635 de Jésus-Christ par des missionnaires nestoriens venus de Perse et de Syrie [1]. Ces nestoriens possédaient encore plusieurs églises dans la Chine du temps de Marco-Polo, ou vers l'an 1300 [2].

Si-an-fou possède aussi plusieurs monuments antiques, parmi lesquels nous en citerons un qui a été le sujet de diverses dissertations de la part des savants versés dans les langues et les antiquités de l'Asie orientale : c'est une copie de l'inscription de Yu, que l'on voit gravée sur une montagne, près de laquelle l'Hoang-ho a ses sources. Elle est destinée à transmettre à la postérité le souvenir des immenses travaux que le ministre Yu, sous le règne d'Yao, fit exécuter plus de vingt-deux siècles avant notre ère, pour ouvrir un libre cours au fleuve qui auparavant inondait la contrée.

A 50 lieues au sud-ouest de Si-an-fou, *Han-tchoung-fou,* dans un pays montagneux, fait un grand commerce de miel, de cire, de musc et de cinabre. C'est à cette ville que se termine une magnifique route qui part de la capitale, et qui fut faite par une armée de 100,000 hommes; elle a nécessité l'aplanissement de plusieurs montagnes et la construction d'un grand nombre de ponts jetés au-dessus de précipices.

La partie occidentale de la province de Chen-si a servi à former celle de *Kan-sou*, dont dépend administrativement une partie du Turkestan chinois. Cette province est bornée au nord par la grande muraille qui la sépare du désert de Kobi. Comme on ne connaît pas exactement ses limites dans le Turkestan chinois, ses dimensions en longueur ne sont pas faciles à évaluer : cependant on lui donne 400 lieues de l'est à l'ouest et au moins 50 à 150 du nord au sud. On la dit riche en mines d'or, de plomb et de mercure, en houillères, en sources de pétrole et en marais salants. Les lavages d'or y sont, dit-on, très-productifs.

[1] *Alvarez de Semedo* : Historia de la China. *Lecomte* : Mémoires, t. I, p. 143. *Duhalde,* etc.

[2] *Marco-Polo,* de Reb. orient., t. II, p. 61, 64; t. I, p. 62.

Cette province se divise en 9 départements. Sa capitale, *Lan-tcheou*, chef-lieu de département, est située sur la rive droite du Hoang-ho. Il s'y fait un commerce important avec les Mongols, à cause de sa proximité de la grande muraille et de son voisinage des principales portes de l'ouest. *Koung-tchang* est une autre ville commerçante au milieu d'une belle et riche vallée. Dans l'une des montagnes élevées qui l'environnent, on voit un tombeau que les Chinois prétendent être celui de Fô. *Khing-yang*, au confluent du Ma-lien et d'une autre rivière, est une place de guerre dont les fortifications nombreuses et bien entretenues s'opposent aux incursions des Tatars. Elle fait aussi un bon commerce. On tire beaucoup de sel de deux marais qui l'avoisinent. *Kan-tcheou*, près de la grande muraille, correspond à la ville que Marco-Polo désigne sous le nom de *Kan-pian* ou *Kam-piou*, c'est-à-dire *frontière de Kan*, et dans laquelle il affirme qu'il existait de son temps des chrétiens qui y possédaient de belles églises. Ce chef-lieu de département possède des fabriques de grosses étoffes de laine feutrées dont on fait des manteaux pour les temps pluvieux. *Ning-hia*, près de la rive gauche du Hoang-ho, est une des villes les plus importantes de celles que l'on remarque près de la grande muraille. Elle a 2 lieues de circonférence, et deux faubourgs qui ont chacun une enceinte murée. Sa garnison est composée de Mandchoux. La ville mongole de *Barkol* ou *Barkoul*, que les Chinois nomment *Tchin-si*, a une garnison de 1,000 Mandchoux qui habitent avec leurs familles, et qui sont commandés par un général. La population en est considérable. Suivant M. Timkovski, le climat en est très-froid; il y neige quelquefois au mois de juin avec tant d'abondance qu'on est obligé de se vêtir de pelisses. *Ty-houa-tcheou*, que les Mongols nomment *Ouroumtsi*, est bâti au pied du Mont-Rouge. Ses rues sont larges et très fréquentées. On y trouve des cabarets, des maisons où l'on boit du thé, des comédiens, des chanteurs ambulants, et une foule d'ouvriers et d'artisans de différents genres. Il y a un gymnase, deux temples, une école pour la ville et une pour le district. Ce fut l'empereur Khian-loung qui, en 1775, donna à Ouroumtsi le nom de *Ty-houa*, et qui l'éleva au rang de ville immédiate de second ordre (*tcheou*). Un général en chef et deux autres généraux résident dans cette place, dont la garnison est de 3,000 hommes. A une petite lieue de cette ville on en a construit une nouvelle appelée *Koung-kou*, qui est bâtie sur huit collines, et qui a plus d'une lieue de circonférence. Sa garnison se compose de 3,000 Mandchoux avec 78 officiers, et de 2,000 Chinois avec plus de 100 officiers. Ces troupes y ont leurs familles.

Près de Ty-houa-tcheou, on voit un espace de plus de 10 lieues de cir-

conférence qui est couvert de cendres volantes. Si l'on y jette la moindre chose, dit M. Timkovski, la flamme éclate et consume tout en un clin d'œil. Quand on y lance une pierre on en voit sortir une fumée noire. En hiver la neige ne s'y maintient pas. On appelle ce lieu la *Plaine enflammée*. Les oiseaux n'osent pas voler au-dessus.

En nous dirigeant au sud-ouest, nous entrons dans le *Szu-tchouan* ou *Szou-tchouan*, appelé aussi *Sse-tchouan*. Cette province ne le cède guère à la plupart des autres de l'empire ni par sa grandeur ni par la richesse de ses productions; elle avait été désolée autrefois par les guerres des Tatars, mais elle s'est bien remise depuis. Le grand fleuve Yang-tsé-kiang la traverse et répand partout la fertilité. Les habitants récoltent de la soie, du vin, du blé et des fruits en abondance; on y trouve des mines de fer, d'étain, de plomb et de mercure. Elle est renommée par son ambre, ses cannes à sucre, ses excellentes pierres d'aimant, et ses pierres d'azur ou lapis-lazuli, qui sont d'un très-beau bleu. On recherche ses chevaux, parce qu'ils sont, quoique petits, fort jolis et très-vifs. Elle a 255 lieues de longueur sur 130 dans sa largeur moyenne. Sa superficie est de 29,000 lieues carrées; ainsi elle est d'un dixième plus grande que la France. On y compte environ 60,000 chrétiens. Cette province, dit le P. Lamiot, a été longtemps le pays des troubles, des guerres et des massacres. On dit que les races indigènes y ont été totalement détruites. Elle est généralement couverte de montagnes, principalement dans sa partie occidentale, où les cimes les plus élevées sont au-dessus de la limite des neiges perpétuelles. Les deux principales chaînes qu'elles forment portent le nom de *Siné-ling* (chaîne neigeuse), et d'*Yun-ling* (chaîne des nuages).

Tchin-tou-fou, capitale de la province, était autrefois une des plus belles villes de l'empire; mais ayant été ruinée en 1646, aussi bien que toute la province, durant les guerres civiles, elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur; elle ne laisse pas néanmoins d'être très peuplée et très-marchande. Sa position est charmante: elle est située dans une île que forment plusieurs rivières.

Loung-an-fou, par sa position sur les frontières de la Tatarie, a toujours passé pour une de plus importantes villes de la province. Elle est défendue par plusieurs forts, plus nécessaires autrefois qu'aujourd'hui.

Nous voilà arrivés dans une province que l'on avoue être très-mal peuplée et mal cultivée; c'est celle de *Koueï-tcheou*. Elle est remplie de

montagnes inaccessibles qui ont souvent servi de repaires à des peuplades indépendantes, connues sous le nom de *Miao-tse.* Les empereurs ont tenté à différentes fois de peupler cette province; ils y ont envoyé des colonies entières; mais il paraît que ces moyens jusqu'ici ont été insuffisants. Les tributs de la province ne peuvent suffire à l'entretien et à la subsistance des nombreuses garnisons qui y sont établies: la cour est obligée d'y suppléer aux dépens du trésor impérial. Il y a dans les montagnes des mines d'or, d'argent, d'étain, de cuivre et de mercure. C'est en partie de cette province qu'on tire le cuivre dont on fait la petite monnaie qui a cours dans tout l'empire. Elle produit aussi les meilleurs chevaux de toute la Chine. La soie y manque, mais on y supplée par la fabrication d'étoffes d'une certaine herbe qui ressemble assez au chanvre, et qui est très-propre à faire des habits d'été.

Cette province passe pour avoir environ 130 lieues de longueur, 60 de largeur, et 10,000 lieues carrées de superficie. Parmi ses montagnes le plus élevées, nous citerons la chaîne du Miao-ling qui la traverse du nord-ouest au sud-est, le Tao-hing-teng-chan et le Nieou-thang-chan au nord-est, et le Le-yang-ling au centre. Le Koueï-tcheou se divise en quatorze départements.

Koueï-yang-fou, sa capitale; est une des petites villes de la Chine, car elle a à peine une lieue de circuit. Ses maisons sont en partie de terre et en partie de briques. A *Sze-tchou-fou* ou *Szu-tcheou,* les habitants, quoique les moins grossiers de la province, vivent dans une profonde ignorance des sciences chinoises. Ils vont pieds nus, et marchent sur les rochers avec une vitesse surprenante.

Les habitants de *Phing-youeï-fou* laissent tomber leurs édifices en ruines, dans la crainte d'exciter la cupidité des peuplades qui habitent les montagnes voisines. Il en est de même de ceux de *Tchin-youan-fou,* à 40 lieues de la capitale.

Au sud de cette province sauvage s'étend le *Kouang-si,* pays qui ne compte pas parmi les mieux peuplés de la Chine. Cette province produit du riz en si grande abondance, qu'elle en fournit pendant six mois de l'année à la province de Canton. Cependant elle n'est bien cultivée que dans les plaines du midi, où l'air est plus doux; vers le nord elle ne présente qu'un terroir inculte et des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Il y dans cette province des mines de toutes sortes de métaux, et surtout d'or et d'argent, mais dont la politique du gouvernement a toujours interdit l'ouverture aux particuliers. Il y croît aussi de la can-

nelle qui a une odeur plus forte et plus suave que celle de Ceylan. La province de Kouang-si a 180 lieues de longueur, et 90 de largeur moyenne. Elle est divisée en onze départements.

Les montagnes sont couvertes d'épaisses forêts, qui, dans la partie méridionale, servent de retraite à des éléphants, des rhinocéros et des tapirs.

Les *Miao-tse*, qui occupent, entre cette province et celle de Koueï-tcheou, deux territoires séparés et considérables, sont des peuples guerriers que les Chinois n'ont jamais pu soumettre. Ils pillent et ravagent souvent les deux provinces dont ils sont limitrophes. La seule autorité qu'ils reconnaissent à l'empereur de la Chine, c'est l'approbation du choix qu'ils font de leurs chefs. Ces princes ont sur leurs sujets droit de vie et de mort.

Koueï-lin-fou, capitale du Kouang-si, est située sur le Koueï-kiang, au pied d'une montagne couverte de fleurs, que les Chinois nomment *houeï*, et qui ont donné leur nom à la montagne, à la rivière, à la ville. Celle-ci est grande et ressemble pas sa construction aux anciennes forteresses de l'Europe. *Ou-tcheou* fait un commerce considérable. *Thaï-phing-fou* est le chef-lieu d'un département qui renferme un grand nombre de forts.

« C'est dans ce pays qu'on trouve les meilleures pierres que les lettrés « emploient à faire leur encre. Marco-Polo y vit des poules, ayant au lieu « de plumes, des poils comme les chats [1]. » C'est le casoar *(casuarius galeatus)*.

Les peuples du *Kouang-si* passent pour barbares dans l'esprit des Chinois, parce qu'il y a dans leurs mœurs une certaine rudesse bien éloignée de la douceur et des manières cérémonieuses des Chinois.

Dans le coin du sud-ouest se trouve l'*Yun-nan.* Cette province, une des plus riches et des plus vastes de l'empire, avoisine l'empire Birman et les royaumes de Laos et de Tong-king. Elle est toute coupée de rivières, et on y jouit d'un air fort tempéré. Les montagnes y ont des mines d'or, d'argent, de cuivre, d'étain, de pierres précieuses, et surtout de rubis ; on y voit de ce marbre peint naturellement de diverses couleurs, qui représente des montagnes, des fleurs et des arbres ou des ruines. On y trouve des chevaux, petits à la vérité, mais vigoureux, et des cerfs qui ne sont pas plus gros que nos chiens ordinaires [2]. Les habitants, quoique forts et robustes, sont doux et affables, et ont beaucoup d'aptitude pour les

[1] *Marco-Polo,* de Reb. orient., t. II, p. 68.
[2] Peut-être *cervus axis.*

sciences. La nation qui dominait autrefois dans cette province se nommait *Lo-lo;* elle était gouvernée par divers souverains. Après de longues guerres entreprises pour la soumettre, les Chinois prirent le parti de conférer aux seigneurs *lo-los* tous les honneurs des mandarins de la Chine, avec le droit de succession pour leurs descendants, à condition qu'ils reconnaîtraient l'autorité du gouverneur chinois de la province, qu'ils recevraient de l'empereur l'investiture de leurs terres, et qu'ils ne feraient aucun acte sans son consentement. Les *Lo-los* ne le cèdent pas, du côté de la taille, aux Chinois, et sont plus endurcis à la fatigue; ils ont un langage différent, et leur écriture, comme leur religion, ressemble à celle des bonzes du Birman; aussi ces bonzes ont-ils bâti, au nord de l'Yun-nan, de vastes temples qui sont différents de ceux des Chinois. Les seigneurs lo-los s'attribuent une autorité absolue sur leurs sujets, qui leur sont très-soumis.

L'Yun-nan a 200 lieues de longueur de l'est à l'ouest, et 150 du nord au sud. Cette province est traversée par la grande chaîne de Nan-ling, et plus à l'ouest par celle qui sépare le bassin du golfe du Bengale de celui de la mer de Chine. Elle se divise en 20 départements.

Nous savons peu de choses sur les villes de l'Yun-nan. On assure que la capitale, *Yun-nan-fou*, bâtie sur les bords d'un lac profond et large, a été longtemps la résidence d'un prince chinois vassal. On y fabrique des satins et des tapis; le commerce des métaux doit être considérable. *Tchhin-kiang-fou* est encore placé sur un lac dans une situation pittoresque. *Wouting-fou* passe pour un boulevard des frontières de l'empire.

Kouang-nan-fou est le chef-lieu d'un département dont les habitants, selon les Chinois, sont des barbares qui mangent des serpents, des rats et des insectes, et qui s'égorgent pour la moindre querelle. *Young-tchhang-fou* est dans un département très-peuplé, riche en or et en ambre, et qui produit de très-belle soie. L'Young-tchhang est peut-être le pays que Marco-Polo nomme *Unchians*.

LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — **Empire chinois. — Tableau politique** de la Chine.

Il nous resterait à parcourir un vaste champ, si nous voulions entrer dans toutes les recherches qu'exigerait un tableau complet de l'État politique de la Chine; mais ces détails, convenables dans un ouvrage particulier de géographie statistique, sortiraient du cadre étroit de ce *Précis universel;* d'ailleurs, cette matière a trop de fois exercé en vain la sagacité des Européens. Nous ne nous flattons pas de pouvoir éclaircir des questions qui embarrassent ceux mêmes qui ont visité ce pays singulier, et nous nous bornerons, par ces motifs, à un aperçu sommaire.

Les traits du visage et la charpente osseuse de la tête rapprochent les Chinois de la grande race jaune ou mongole. La tête presque quadrangulaire, le nez court sans être épaté, le teint jaune, la barbe peu fournie; voilà ce qu'ils tiennent de leur race primitive. Mais la position oblique des yeux semble appartenir à la nation chinoise et à ses colonies, telles que les Japonais, les Coréens. Un séjour de plusieurs siècles, sous un climat plus doux, a donné à cette race sortie de l'Asie centrale un caractère particulier, et a embelli leurs traits en les affaiblissant. Il doit certainement y avoir une grande différence entre les Chinois du midi et ceux du nord, entre les habitants des montagnes, des plaines et des côtes. On sait que le teint des Chinois varie beaucoup; mais nous manquons de renseignements pour tracer les nuances successives qui doivent séparer le grossier Kalmouk du rusé habitant de Canton.

Une Chinoise ne se croit belle qu'autant qu'elle a les yeux bridés, les lèvres un peu gonflées, les cheveux lisses et d'un noir d'ébène, et les pieds d'une petitesse extrême : ce dernier trait achève l'idée de la beauté. Pour leur donner cette perfection, on a soin de leur emmaillotter étroitement les pieds dans leur jeunesse; aussi, dans un âge plus avancé, elles semblent chanceler plutôt que marcher. Chez les hommes l'embonpoint, signe d'une vie oisive, est un titre à la considération. Les hommes maigres passent pour des gens de peu de talent. Les gens comme il faut laissent croître les ongles des doigts. On teint en noir les cheveux et la barbe.

En considérant les Chinois du côté moral, l'on s'aperçoit bientôt qu'ils possèdent les vertus et les vices ordinaires d'un peuple esclave, manu-

facturier et marchand. Le despotisme le plus absolu avait pris ou conservé à la Chine les formes extérieures du gouvernement patriarcal. Mais les despotes ayant négligé la discipline militaire, des révolutions fréquentes finirent par livrer le pays à des conquérants étrangers, aux Mandchoux. Dès cette époque, le fouet tatare a été joint à la verge paternelle qui jadis gouvernait la Chine. La seule institution qui tende à limiter le pouvoir est celle qui permet aux mandarins et aux tribunaux de faire quelquefois de très-humbles remontrances à l'empereur sur les erreurs de son gouvernement; lorsque c'est un prince vertueux, cette liberté a souvent été suivie des effets les plus salutaires. L'empereur s'intitule *fils sacré du ciel*, *unique gouverneur de la terre*, *grand père de son peuple*. On porte des offrandes à son image, à son trône; sa personne est adorée : l'on se prosterne devant lui; s'il adresse la parole aux seigneurs de sa cour, ils doivent fléchir le genou en recevant ses ordres : tout ce qui l'entoure partage l'idolâtrie qu'on lui prodigue. Ses nombreuses concubines et les eunuques qui les gardent règnent souvent sous son nom. Quand ce demi-dieu sort, tous les Chinois ont soin de se renfermer dans les maisons; celui qui se trouve sur son passage ne peut éviter une mort soudaine qu'en tournant le dos ou en se prosternant la face contre terre. On ferme soigneusement les boutiques devant lesquelles l'empereur doit passer, et ce prince ne marche jamais sans être précédé de deux mille licteurs qui portent des chaînes, des haches et divers autres instruments propres à caractériser le despotisme oriental.

Neuf classes d'officiers que les Européens nomment *mandarins* (du mot portugais *mandar*, commander), remplissent les divers postes civils et militaires.

Le pouvoir du mandarin est tout aussi illimité que celui du prince dont il tient son autorité. Un officier de cette espèce, passant dans une ville, fait arrêter qui bon lui semble pour le faire expirer sous les coups, sans que personne ose embrasser sa défense. Cent bourreaux sont les terribles avant-coureurs qui l'annoncent par une espèce de hurlement; si quelqu'un oublie de se ranger contre la muraille, il est assommé de coups de chaînes ou de bambous. Cependant le mandarin lui-même n'est pas à l'abri du bâton; l'empereur lui fait donner la bastonnade pour la plus légère prévarication.

Ces madarins sont loin d'être ce que Voltaire a prétendu en faire; ce ne sont pas des philosophes occupés à contempler les beautés de la religion naturelle, qui, après s'être élevés au-dessus des passions humaines, veillent paternellement sur la vertu plus fragile de leurs frères; ce ne sont pas non plus des patriotes qui regardent avec intégrité et défendent avec énergie le

dépôt sacré de la liberté et de la justice publique; ce sont tout simplement les satellites d'un despote absolu. Mal salariés, ils vivent du produit de leurs vexations.

La justice est rendue gratuitement; les affaires s'instruisent en public; chacun plaide sa cause de vive voix ou par écrit, mais jamais par l'organe d'un avocat : cette profession est inconnue en Chine, et nul n'a le droit de parler pour un autre. En matière civile la procédure est prompte, et le châtiment infligé sur-le-champ : c'est ordinairement la bastonnade. En matière criminelle, le procès est soumis au jugement de plusieurs tribunaux subordonnés les uns aux autres; et s'il s'agit de la peine de mort, elle ne peut être infligée sans que la condamnation ait été confirmée par l'empereur, qui jamais ne fait grâce, mais commue souvent la peine. Les exécutions ne se font qu'une fois par an en automne : le supplice consiste dans la strangulation ou la décapitation.

Après la bastonnade, les amendes, les soufflets et le carcan portatif, les peines les plus ordinaires sont le tirage des bateaux, la prison et l'exil dans l'intérieur ou hors de l'empire. Plusieurs supplices cruels sont aussi en usage; dans certains cas même la torture est employée. Cependant on doit dire que légalement la question a été abolie dans ces derniers temps par le gouvernement : ce qui n'empêche pas les magistrats et souvent même les agents inférieurs de la justice de l'infliger arbitrairement, principalement dans les provinces éloignées. Quand on arrête un homme suspect ou accusé de crimes, dit un missionnaire, les magistrats essaient d'abord de le séduire pour que ce malheureux s'avoue coupable. Si ce moyen ne réussit pas, ils lui font donner la question, et redoublent de cruautés jusqu'à ce que le misérable écrive ou signe l'aveu du crime dont il est accusé. Alors on dresse l'acte qui constate le délit, on le consigne dans les registres, et l'on en fait le rapport à l'empereur en se donnant des louanges. Le souverain ordonne alors que l'accusé soit envoyé devant le conseil des châtiments pour la suite du procès. Souvent le tribunal reconnaît l'innocence des accusés; mais il est rare que ces infortunés survivent longtemps aux rigueurs qu'ils ont endurées.

Deux dispositions qui donnent une idée peu favorable de la législation du peuple chinois tant vanté sous ce rapport, c'est la peine mort appliquée à l'homicide même involontaire; et l'injuste préjugé de la loi d'État, qui regarde le sang d'un criminel de haute trahison comme entaché jusqu'à la neuvième génération.

La prétendue sagesse des lois chinoises peut être caractérisée en deux

mots : ce sont de bons règlements de police, accompagnés de beaux sermons de morale. L'empereur ne change pas ces lois, parce qu'elles lui laissent faire tout ce qu'il veut. Les mandarins ne les changent pas non plus, parce qu'elles leur donnent une autorité despotique sur le peuple. Il y a des tribunaux où, pour la forme, on peut porter plainte contre ses supérieurs, avec la pleine certitude d'être puni pour une telle audace. Point de désunion parmi les aristocrates; car s'ils tiennent leur bâton levé sur la multitude, ils voient d'un autre côté le fouet impérial planer sur leurs propres têtes. Le despotisme tatar comprime celui des grands, et les force à rester unis. Point de résistance du côté du peuple; d'abord il n'a point de courage, mais il a beaucoup d'adresse : il trouve donc plus sûr, en rampant aux pieds de ses maîtres, de sauver une partie de son cher et précieux argent, que de risquer tout pour s'affranchir. Ensuite pourquoi se soulèverait-il? On le vole, mais on lui permet de voler à son tour, en trompant sur les poids et sur les marchandises. On rend mal la justice, mais ce n'est que pour ceux qui ont la sotte prétention de ne pas la payer. Ainsi le riche est content, le pauvre est contenu. Très-souvent les paysans, mourant de faim, se font voleurs de grands chemins : on les pend s'ils ne sont pas trop forts, mais s'ils battent l'armée envoyée contre eux, on négocie, on s'arrange, ou bien on les laisse indépendants dans leurs repaires : cela procure souvent un petit revenu aux gouverneurs. Enfin toutes les idées d'un Chinois sont dès l'enfance guidées vers un seul but, qui est l'obéissance; d'innombrables cérémonies lui rappellent à chaque instant la sainteté des rangs dans la société : chaque pas qu'il fait doit être une révérence, chaque phrase qu'il prononce doit être un compliment; il n'adresse jamais la parole à son supérieur sans se rappeler son propre néant.

Des hommes d'un grand savoir se sont fait une fausse opinion de la langue chinoise. On lui a attribué l'état stationnaire dans lequel sont les sciences en Chine; on l'a représentée comme dépourvue de déclinaisons et composée uniquement de monosyllabes. Abel Rémusat a fait voir que beaucoup de caractères syllabiques se groupent deux à deux ou en plus grand nombre, que quelques-uns même ne s'emploient jamais seuls et n'ont un sens que lorsqu'ils sont réunis avec d'autres. Il est vrai qu'une grande difficulté, pour les étrangers surtout, c'est qu'un même mot, à l'aide de six accents différents, prend souvent un grand nombre d'acceptions, suivant les diverses intonations qu'on lui donne et dont les nuances sont si délicates qu'elles ne peuvent être saisies que par les Chinois ou par ceux qui ont vécu longtemps en Chine.

« La langue chinoise, dit le savant Abel Remusat, a longtemps passé « pour être la plus difficile de toutes les langues du monde; mais depuis « dix ans qu'on la connaît mieux en Europe, on en a levé les principales « difficultés. L'écriture a été primitivement figurative; elle est devenue en « partie syllabique, et s'applique à l'expression des sons comme à la repré- « sentation des idées; et quoique le nombre des signes composés qui la « constituent soit pour ainsi dire indéfini, les méthodes récemment intro- « duites permettent d'en acquérir en peu de temps une connaissance appro- « fondie. Les Chinois ont d'excellents dictionnaires, où tous les signes de « leur écriture et tous les mots de leur langue sont expliqués avec le plus « grand soin et dans un ordre très-régulier.

« La littérature chinoise est incontestablement la première de l'Asie par « le nombre, l'importance et l'authenticité des monuments. Les ouvrages « classiques qu'on nomme *king* remontent à une époque très-ancienne. « Les philosophes de l'école de Confucius en ont fait la base de leurs tra- « vaux sur la morale et la politique. L'histoire a toujours été l'objet de « l'attention des Chinois, et leurs annales forment le corps le plus complet « et le mieux suivi qui existe dans aucune langue; la géographie a été « aussi cultivée avec beaucoup de soin, et a donné naissance à d'excellents « ouvrages. L'usage des concours a donné un grand essor à l'éloquence « politique et philosophique. L'histoire littéraire, le critique des textes et « la biographie sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables par l'ordre « et la régularité qui y sont observés. On possède beaucoup de traductions « de livres sanskrits sur la religion et la métaphysique. Les lettrés cul- « tivent la poésie, qui est assujettie chez eux au double joug de la mesure « et de la rime : ils ont des poëmes lyriques et narratifs, et surtout des « poëmes descriptifs, des pièces de théâtre, des romans de mœurs, des « romans où le merveilleux est mis en usage. On a composé en outre « un grand nombre de recueils spéciaux et généraux, des bibliothèques « et des encyclopédies, et dans le dernier siècle on avait commencé « l'impression d'une collection d'ouvrages choisis en 180,000 volumes. « Les notes, les gloses, les commentaires, les catalogues, les index, les « extraits par ordre de matières, aident à trouver avec facilité les objets « que l'on recherche. Les livres sont régulièrement imprimés sur pa- « pier, les parties en sont classées, numérotées et paginées; enfin il « n'y a pas, même en Europe, de nation chez laquelle on trouve tant « de livres, ni de livres si bien faits, si commodes à consulter, et à si « bas prix.

« L'instruction est très-répandue en Chine : il n'y a pas d'artisan qui « ne sache au moins lire quelques caractères, et faire usage des livres « relatifs à sa profession. La foule des lettrés qui n'ont pu réussir dans les « examens se répand dans les villes pour y enseigner la lecture et les élé- « ments de la littérature. Les colléges n'ont pas de professeurs à gages, « mais des examinateurs et des proviseurs, dont la grande affaire est de « diriger les concours et de surveiller les étudiants. Il y a à Péking un col- « lége pour les interprètes, où l'on apprend les langues des pays voisins de « la Chine [1]. »

Il serait inexact de prodiguer le nom de sciences à ces notions puériles que les Chinois conservent comme un précieux héritage de leurs anciens sages et de leurs législateurs. Les intérêts du genre humain sont étrangers aux Chinois. Le grand spectacle de la nature ne les excite pas à ces recherches hardies où la science européenne se plaît et quelquefois s'égare. Leur fameuse philosophie morale se borne à prêcher l'obéissance aux lois, et à indiquer en détail les humbles compliments et les ridicules civilités qui constituent ce qu'on appelle à la Chine la politesse. Ils n'ont aucune notion des principes qui constituent le beau dans les écrits, la régularité dans l'architecture, le naturel dans la peinture ; et si cependant ils ont trouvé une espèce de beau dans la disposition de leurs jardins et la distribution de leurs terrains, c'est parce qu'ils ont copié exactement une nature bizarre, mais pittoresque. Les rochers sourcilleux et qui menacent de s'écrouler, les ponts suspendus au-dessus des abîmes, les pins rabougris, clair-semés sur les flancs des montagnes escarpées, de vastes lacs, de rapides torrents, des cascades écumantes, quelques pagodes élançant leurs sommités pyramidales au milieu de ce chaos ; tels sont les paysages de la Chine en grand, tels sont les jardins chinois en petit.

Les Chinois font les opérations d'arithmétique avec une vitesse incroyable ; à l'aide d'un instrument nommé *souan pon,* et dont les Russes se servent sous le nom de *schott;* c'est une chaîne contenant dix rangées de boules enfilées. Avant que les Européens eussent mis pied dans leur pays, ils ignoraient les mathématiques et tous les arts qui en dépendent. Ils n'avaient rien de commode pour leurs observations astronomiques ; et ce qu'il y avait parmi eux de connaissances métaphysiques n'était que dans la tête de leurs philosophes : les arts même que les jésuites y avaient

[1] *Abel Remusat :* Coup d'œil sur la Chine et sur ses habitants. — Nouveaux Mélanges asiatiques.

introduits n'y fleurirent que peu de temps, et disparurent sous le règne de Khang-hi, contemporain de Charles II et de Louis XIV; il n'est guère probable qu'ils s'y relèvent jamais. On croit assez généralement qu'ils connaissaient l'impression avant les Européens, mais cela n'est vrai que de l'impression en planches gravées; jamais ils n'ont connu les caractères fondus et mobiles, dont l'invention appartient aux Hollandais ou aux Allemands. Cependant les Chinois ont eu des almanachs imprimés avec des planches massives plusieurs siècles avant que l'imprimerie fût connue en Europe.

La belle édition des neuf King, ou livres classiques, à l'usage des élèves du collége impérial, fut imprimée vers l'an 932 ou 952 de notre ère. Les Chinois faisaient usage de la poudre à canon avant l'ère chrétienne: cependant leur artillerie est fort en arrière. Le P. Amiot a prétendu, peut-être un peu trop légèrement, qu'à une époque très-reculée ils connaissaient non-seulement les ballons, mais l'art de les diriger. Ils font depuis un temps immémorial des puits forés comme ceux que nous appelons *artésiens*, non pour obtenir des sources jaillissantes, mais pour exploiter le sel des sources salées, qu'ils trouvent ordinairement à 5 ou 600 mètres de profondeur. Lorsque ces puits traversent un terrain houiller, il s'en exhale du gaz hydrogène carboné, que l'on utilise pour faire bouillir l'eau salée destinée à fournir le sel par l'évaporation, et pour éclairer les villes et les habitations voisines[1].

Les talents mécaniques ont seuls été encouragés parmi les Chinois; aussi leur industrie dans les manufactures d'étoffes, de porcelaine, de laque et autres fabriques sédentaires, est étonnante, et ne peut être comparée qu'à leurs travaux dans les champs, tels que la construction des canaux, l'aplanissement des montagnes, et la formation des jardins. Mais dans plusieurs de leurs ouvrages on retrouve la preuve de cette vérité, qu'une nation esclave ne saurait pas même porter à leur perfection les arts mécaniques.

Nous avons parlé de l'infériorité de leurs écluses. On ne peut pas non plus admirer leur science dans la navigation, quoiqu'ils aient remarqué avant nous la polarité de l'aimant. La boussole est parmi les Chinois d'un usage général. L'aiguille aimantée dont ils se servent est suspendue avec une extrême délicatesse, et elle est singulièrement sensible, c'est-à-dire qu'elle paraît se mouvoir, pour peu que la boîte où elle est placée change

[1] M. *Imbert*, missionnaire apostolique: Lettres à M. ***, sept. 1826 et sept. 1827, écrites de Kia-ting-fou.

de position vers l'est ou l'ouest. Le nom que les Chinois donnent à leur boussole est *tingnan-tching*, ce qui signifie l'aiguille qui montre le sud; et dans cette boussole il y a une marque distinctive sur le pôle méridional de l'aimant, comme dans les boussoles européennes il y en a une sur le pôle septentrional.

Mais leurs vaisseaux sont des machines énormes; il y en à qui portent jusqu'à mille tonneaux. Les deux extrémités sont prodigieusement élevées, et présentent aux vents une surface considérable. Il en périt plus de moitié, parce qu'étant une fois sur le côté ils ne peuvent plus se relever. Leurs ancres sont de bois. Ils ne connaissent pas les instruments avec lesquels les Européens prennent hauteur. Leurs pilotes sont aussi ignorants que pourrait l'être le moindre mousse. Ceux qui vont au Japon ou aux Philippines se gouvernent par les astres, comme le sauvage le plus grossier; et ceux qui font voile vers Batavia, Malacca ou Quedah ne quittent jamais la terre de vue.

L'élégance de leurs *sampanes* mérite pourtant des éloges; cette espèce de gondole est employée sur les rivières: elles sont peintes d'un très-beau vernis jaune. Les voiles, faites avec des nattes très-jolies, ont quelque chose de lourd et de roide. Les cordes qui traînent les yachts sont d'écorce de bambou, et paraissent très-bonnes pour le halage, quoique cependant pour toute autre chose elles ne pourraient pas remplacer les cordes de chanvre et de lin, qui sont aussi d'une excellente qualité en Chine.

On a trop exalté les monuments des Chinois. Cependant on doit admirer quelques-unes de leurs grandes routes, leurs ponts d'une seule arche, ceux en chaînes de fer, leurs tours pyramidales, et leurs bizarres mais somptueux arcs de triomphe *(Pay-léou)* érigés en l'honneur des personnages célèbres: on doit surtout regarder avec étonnement la *Grande-Muraille.* Ce fameux rempart de la Chine passe sur de hautes montagnes, traverse des vallées profondes, et s'étend de la province du Chen-si au Toung-haï, ou mer Jaune, sur une ligne de 450 lieues. Elle n'est en plusieurs endroits qu'un simple rempart; mais en d'autres parties elle a des fondements de granit, et est construite en briques et mortier. Staunton regarde, avec Duhalde, l'ancienneté de cette grande muraille comme non douteuse. Duhalde nous assure qu'elle a été construite 215 ans avant la naissance de Jésus-Christ, par les ordres du premier empereur de la dynastie Tsin; mais, dans un autre endroit de son ouvrage, il en attribue la fondation au second empereur de cette dynastie, ce qui en rapporterait l'époque à l'an 137 avant Jésus-Christ. Bell, voyageur instruit, assure qu'elle n'a été bâtie

que dans l'année 1160. Parmi les géographes orientaux, ceux dont l'origine remonte à plus de 300 ans ne font aucune mention de cette muraille. Marco-Polo, dans le treizième siècle, n'en a pas eu non plus connaissance, quoiqu'il ait résidé si longtemps dans le Cathay, ou le nord de la Chine, et dans le pays des Mongols. Il est probable que cette muraille a été reconstruite, abandonnée et détruite de vétusté plus d'une fois, suivant les besoins de la politique; ainsi celle qui subsiste actuellement n'est pas d'une très-haute antiquité, et son état de conservation n'a rien d'étonnant.

Ce monument, qui est peut-être le plus grand qui existe, se compose de deux murs parallèles, dont l'intervalle est rempli de terre et de gravier. Chacun de ces murs a 1 mètre 75 centimètres d'épaisseur vers sa base, composée de grandes pierres brutes; il est construit en briques, et se réduit à 50 centimètres à son extrémité supérieure. Leur hauteur est de 8 mètres; le massif qu'ils forment a environ 4 mètres d'épaisseur, et est couronné par une rangée d'embrasurses et de meurtrières. Des tours munies de canons en fonte s'élèvent régulièrement espacées de 80 mètres l'une de l'autre. Elles ont deux étages et communiquent par des escaliers avec la plate-forme.

Nous ne fatiguerons pas l'attention du lecteur par un examen minutieux des mœurs domestiques des Chinois. Les maisons sont de briques ou d'argile durcie, et plus communément de bois. En général elle n'ont qu'un étage; chez les négociants cet étage sert de magasin. L'extérieur des édifices est orné de colonnes et de galeries; partout les petits pots de fleurs, chéris des Chinois, offrent un agréable mélange de verdure et de couleurs variées. De vastes cours et des jardins isolent l'habitation du maître. Les appartements proprement tenus, sont peu décorés; les glaces même n'y sont pas prodiguées, quoiqu'elles sembleraient devoir flatter le goût d'un peuple vain et puéril.

Dans la plupart des maisons, dit M. Timkovski, dans toutes les boutiques et même dans le palais de l'empereur, des sentences tirées des philosophes ou des poëtes célèbres sont écrites sur la tapisserie ainsi que sur les papiers de tenture. Chez les gens riches, les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, etc., et ornées de sculptures. Outre l'impression qu'elles causent à la vue, elles répandent une odeur suave dans les appartements. Les tables et les chaises, faites d'un bois choisi, brillent par le vernis dont elles sont revêtues. Les grandes maisons se distinguent par une longue suite de pièces; une galerie couverte, à colonnes, se prolonge devant ces appartements, et donne entrée dans les chambres

qui n'ont pas d'autre communication entre elles. Les appartements sont chauffés par le moyen de charbons ardents placés dans des vases de bronze ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre qui servent de siéges pendant le jour et de lits pendant la nuit. Tous les édifices sont couverts en tuiles, quelquefois revêtues d'un vernis vert, rouge ou jaune. Les bâtiments impériaux et les temples peuvent seuls être couverts en tuiles jaunes ; les vertes sont réservées pour les palais des grands personnages, et les grises pour les autres maisons[1].

Les villes sont presque toutes construites sur le même plan ; elles ont généralement la forme d'un quadrilatère, et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours, d'espace en espace, au pied desquelles sont des fossés secs ou remplis d'eau.

Les cités chinoises n'ont pas de noms : on les désigne par celui du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont le chef-lieu ; ainsi l'on dit la ville du département de Kouang-toung, la ville de l'arrondissement de Tchin-si, etc. Les villes sont de trois classes, selon qu'elles appartiennent à des départements, arrondissements ou districts. Lorsque la ville est de premier ordre, on la désigne en ajoutant au nom du département le mot *fou ;* lorsqu'elle est de second ordre, le mot *tcheou* est joint au nom de l'arrondissement ; et lorsqu'elle est de troisième ordre, les mots *hian* ou *ting* s'ajoutent au nom du district.

Les Chinois s'habillent d'une longue robe avec des manches larges et une ceinture de soie flottante. La chemise et les caleçons varient suivant la saison. En hiver on ne voit que fourrures, depuis la peau de mouton jusqu'à l'hermine. Les Chinois se couvrent la tête d'un petit chapeau en forme d'entonnoir ; il varie suivant les dignités, et il est surmonté d'un large bouton de corail, de cristal ou d'or ; la substance et la couleur du bouton désignent les rangs. En général, l'habit est simple et uniforme ; l'empereur lui-même n'est ordinairement distingué de ses courtisans que par une grosse perle dont son bonnet est orné.

Dans les fêtes publiques des Chinois, les feux d'artifice tiennent la première place. On assure qu'ils y excellent ; cependant ils les tirent ordinairement en plein jour, comme s'ils avaient peur qu'on ne les pût voir. Le théâtre, beaucoup loué par lord Macartney, ne paraît pas avoir plu à De Guignes. Les Shakspeare de Péking n'observent jamais l'unité de temps et de lieu, règle qui semble peu essentielle en elle-même, mais qui découle immédiatement d'une règle dont aucune nation n'a osé nier l'importance, de

[1] *Timkovski :* Voyage à Péking à travers la Mongolie.

celle qui prescrit à toute production de l'esprit humain l'unité d'intérêt et de pensée, comme condition indispensable et fondée dans la nature de notre être moral et intelligent. Dans une tragédie chinoise, l'acteur est souvent censé parcourir en un clin d'œil des distances très-considérables; souvent aussi un personnage,

> Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Dans les opéras chinois, les esprits apparaissent sur la scène; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. « A notre retour de Péking, dit « De Guignes[1], les mandarins nous firent la galanterie de faire repré- « senter devant nous *la Tour de Sy-Hou,* pièce ainsi intitulée du nom de « cette même tour, qui existe sur les bords d'un lac, près de la ville de « Hang-theiou-fou, dans la province de Tche-kiang. Des génies montés « sur des serpents, et se promenant auprès du lac, ouvrirent la scène. Un « bonze du voisinage devint ensuite amoureux d'une des déesses, lui fit « la cour; et celle-ci, malgré les représentations de sa sœur, écouta le jeune « homme, l'épousa, devint grosse, et accoucha sur le théâtre d'un enfant « qui bientôt se trouva en état de marcher. Furieux de cette conduite scan- « daleuse, les génies chassèrent le bonze, et finirent par foudroyer la tour « et la mettre dans l'état délabré où elle est maintenant. »

A ces scènes bizarres, si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le voir ; que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige; enfin, qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois.

Ceux qui ont fréquenté les ports de la Chine y ont été frappés de l'absence de toute probité chez les habitants. Peut-être ce vice est-il moindre là où la tentation est plus rare. Il en est d'autres qui paraissent régner partout : telles sont l'indolence dans les classes supérieures, et la malpropreté dans les classes inférieures. Les riches ne prennent pas la peine de manger; un esclave leur porte la nourriture à la bouche. Les pauvres dévorent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains, même toute espèce d'animaux morts de maladie. Cet usage, au milieu d'une si nombreuse population, peut trouver une excuse dans la nécessité. On attribue à la même cause l'exposition des enfants, usage très-ancien, moins commun cependant que ne l'ont cru des

[1] *Macartney*, t. III, p. 359. *De Guignes*, t. II, p. 322 *sqq.*

voyageurs prévenus. Les corps des enfants morts, que la police fait ramasser dans les rues de Péking, y sont déposés par des familles pauvres qui veulent éviter les frais de la sépulture.

Les Chinois sont des barbares asservis et dressés; ils quittent rarement l'air humble et insinuant d'un esclave qui veut plaire; ils laissent rarement apercevoir la plus légère teinte de rudesse ou de passion. Ces qualités sont dues en partie à l'absence absolue de mets échauffants ou de liqueurs enivrantes. L'usage du thé y est général. Dès le matin, on en prépare un grand vase où la famille puise toute la journée. Les mets chinois ont paru détestables à tous les Européens; cependant ce n'est pas faute d'art et de recherches. L'étiquette rend les dîners chinois fort ennuyeux. Dans ceux qui furent donnés par l'empereur de la Chine aux ambassadeurs hollandais, et auxquels De Guignes assista, on fit beaucoup de salutations et de génuflexions avant de porter les mains sur les plats qui étaient censés venir de la main du monarque. Un jour on apporta à ces voyageurs un grand et bel esturgeon : ils avaient un appétit très-fort; mais, avant de le couper, ils furent obligés de complimenter cet auguste poisson pendant un quart d'heure.

La polygamie est permise aux grands et aux mandarins. L'empereur entretient un nombreux sérail. Les mariages dépendent de la volonté des parents; pour obtenir une femme, on fait des présents à sa famille. Son mari ne peut la voir qu'après la cérémonie des épousailles. Le sexe est tenu dans une sorte d'esclavage. Le paysan chinois attelle en même temps à la charrue sa femme et son âne. Cependant il faut faire remarquer, avec Abel Remusat, que le mariage n'est pas chez les Chinois un vain nom comme chez les peuples musulmans; qu'une seule femme a le rang et les droits d'épouse, et que les autres femmes sont réputées à son service, et n'ont aucune part à l'administration domestique.

Sagement relégués hors de l'enceinte des villes, les sépulcres sont placés sur des collines stériles, où il n'y a point à craindre que les travaux de l'agriculture troublent la cendre des morts. Le blanc est la couleur du deuil; la souillure qu'elle reçoit plus aisément est censée attester le chagrin et l'oubli des soins ordinaires. Les familles rendent une sorte de culte aux tombeaux de ceux, parmi leurs membres, que la mort a moissonnés; elles se réunissent près du monument sépulcral à des festins consacrés à la mémoire des défunts. Il paraît même que les esprits des ancêtres sont révérés comme des dieux domestiques : illusion touchante, et qui prouve que le cœur n'a nulle part perdu ses droits, pas même parmi les Chinois.

La religion primitive de la Chine paraît avoir été une branche du sabéisme, dont le principe est l'adoration des astres du firmament et des objets remarquables dans la nature. Cette ancienne religion a été étouffée par les diverses sectes qu'on y avait entées. Parmi ces sectes, celle de Confucius a souvent été comparée au stoïcisme des Grecs et des Romains ; comme celui-ci, elle a obtenu la préférence chez les hommes d'Etat, qui peut-être ont cru pouvoir en faire une espèce de religion politique. Mais les livres de Confucius sont remplis d'idées superstitieuses. La secte de Laokiun ou de Tao-sse a quelque analogie avec la doctrine d'Epicure ; les fondateurs de ce parti aimaient la vie tranquille et contemplative, mais ils admettent l'astronomie et la magie ; ils ont des monastères et une sorte de culte.

La multitude, peu contente de ces rêveries abstraites, reçut avec empressement les apôtres du bouddhisme, venus de l'Inde vers l'an 65 de Jésus-Christ. Leur doctrine, modifiée sous le nom de religion de Fo, est devenue celle de la majorité des Chinois ; elle est remplie de superstitions analogues au caractère craintif et naturellement pusillanime des Orientaux. Les prêtres de Fo s'appellent bonzes ; le nombre en est prodigieux, et l'on assure que l'on en compte plus d'un million dans l'empire. Tous ne vivent que d'aumônes. Ces mendiants sacrés cachent sous leur modeste habit beaucoup d'orgueil et beaucoup d'avidité. Peut-être les nestoriens répandus en Chine au huitième siècle, y ont introduit quelques cérémonies défigurées du culte chrétien. Des cloches, des lampes, des salutations, et plusieurs autres traits du rituel chinois, semblent donner du poids à cette opinion. Mais une originalité remarquable dans le culte chinois, c'est que les bonzes ne croient point offenser leurs idoles en faisant dresser, de chaque côté de leurs autels, des tables pour déjeuner. Il n'y a rien de plus ordinaire en Chine que de voir, dans un temple, la bonne compagnie boire du thé, ou prendre d'autres rafraîchissements, tandis que de petits bâtons de bois odoriférant brûlent sous le nez du dieu.

Suivant Abel Remusat, les trois principales religions établies en Chine sont regardées comme également bonnes et vraies. Un proverbe chinois dit : *Les trois religions n'en font qu'une*. La *doctrine des lettrés* ou *religion de Confucius*, ainsi appelée parce que ce philosophe en est regardé comme le réformateur et le patriarche, a pour base un panthéisme philosophique qui a été diversement interprété suivant les époques. « On croit que dans « la haute antiquité le dogme de l'existence d'un Dieu tout-puissant et « rémunérateur n'en était pas exclu, et divers passages de Confucius « donnent lieu de croire que ce sage l'admettait lui-même. Mais le peu de

« soin qu'il a mis à l'inculquer à ses disciples, le sens vague des expres-
« sions qu'il a employées, et le soin qu'il a pris d'appuyer exclusivement
« ses idées de morale et de justice sur le principe de l'amour de l'ordre et
« d'une conformité mal définie avec les vues du *ciel* et la marche de la
« nature, ont permis aux philosophes qui l'ont suivi de s'égarer, au point
« que plusieurs d'entre eux, depuis le douzième siècle de notre ère, sont
« tombés dans un véritable spinosisme, et ont enseigné, en s'appuyant tou-
« jours de l'autorité de leur maître, un système qui tient du matérialisme et
« qui dégénère en athéisme. »

Le culte rendu aux génies de la terre et des astres ainsi qu'aux âmes des parents est à leurs yeux sans conséquence, et peut s'interpréter de différentes manières. Il n'a besoin ni d'images, ni de prêtres; chaque magistrat le pratique dans la sphère de ses fonctions, et l'empereur en est le patriarche.

La seconde religion, celle *des esprits*, regardée par ses sectateurs comme la plus anciennement établie en Chine, admet l'existence des génies et des démons. Elle a dégénéré en polythéisme et en idolâtrie; les prêtres et les prêtresses de ce culte, voués au célibat, portent le nom de *Tao-sse* ou docteurs de la raison, « parce que leurs dogmes fondamentaux, enseignés
« six siècles avant notre ère par Lao-tseu l'un de leurs maîtres, est celui
« de l'existence de la *raison primordiale*, qui a créé le monde, le *logos*
« des platoniciens. »

La troisième religion est, ainsi que nous venons de le voir, le bouddhisme. Mais nous devons ajouter qu'elle est appelée en Chine religion de Fo, parce que Bouddha a été traduit en chinois par Fo-tho, dont on a formé, par abréviation, le nom de Fo. Les bouddhistes chinois, en tête desquels il faut mettre l'empereur, reconnaissent en tout point la suprématie spirituelle du Dalaï-lama.

L'esprit de tolérance qui règne en Chine n'a pas permis seulement à ces trois cultes d'y prospérer en paix : il y a aussi des juifs qui y ont passé très-anciennement des provinces les plus orientales de la Perse; des manichéens et des parsis, qui ont eu autrefois des établissements dans la Tatarie; enfin des catholiques, restes de l'influence que dès le seizième siècle les jésuites avaient su acquérir à la cour de Péking. Dans ces dernières années, les protestants ont essayé de répandre la Bible en Chine, mais ils ne paraissent pas y avoir obtenu de succès.

Le gouvernement chinois a longtemps passé pour le type du despotisme; mais on sait à présent, qu'il est limité par le droit de représentation donné

à certaines classes de magistrats, et plus encore par l'obligation où est le souverain de choisir ses agents, d'après des règles fixes, dans le corps des lettrés. Ceux-ci forment une véritable aristocratie qui se recrute perpétuellement par les examens et les concours. Aucune caste n'est privilégiée : tous les Chinois sont également aptes à remplir les emplois civils et militaires; la capacité est le seul titre qui détermine cette aptitude; le degré d'instruction, ou plutôt le grade qu'a obtenu chaque lettré, et les fonctions qu'il exerce, déterminent son rang dans la société. La population libre se partage en quatre classes dans l'ordre suivant : les lettrés, les laboureurs, les artisans et les marchands.

Les lettrés se divisent en trois grades : tous les jeunes gens, de quelque condition qu'ils soient, sont admis à concourir pour obtenir le troisième grade. Ceux qui l'ont obtenu concourent entre eux pour le deuxième, qui est exigé dans toutes les fonctions publiques. De ce grade on peut s'élever, par le même moyen, au premier, qui conduit aux charges les plus éminentes. Cette sage institution, remonte au septième siècle de notre ère. Il n'y a de titres héréditaires que pour les princes de la famille impériale et pour les descendants de Confucius. La seule noblesse que confère quelquefois le souverain est dans l'ordre ascendant; ainsi, dans certaines circonstances, il anoblit les ancêtres d'un homme qui a mérité cette faveur, à laquelle les Chinois attachent une grande importance.

L'empereur exerce le pouvoir le plus absolu : il prend les titres de fils du ciel et de seul gouverneur du monde. La couronne est héréditaire de mâle en mâle, mais la succession par ordre de primogéniture n'est pas toujours suivie. Les affaires de l'État sont distribuées entre six ministères ou conseils souverains, dont les présidents ont moins d'autorité que nos ministres, ce sont le *conseil des emplois*, chargé de présenter à la nomination du souverain les candidats aux différentes fonctions civiles et militaires; le *conseil des revenus,* qui administre les finances; le *conseil des rites,* qui a l'inspection de tout ce qui concerne les cultes; le *conseil des peines*, chargé de l'administration de la justice; le *conseil des travaux publics,* qui a dans ses attributions la construction et l'entretien des routes, des canaux, des ponts, etc.; le *conseil militaire,* chargé de tout ce qui concerne l'armée.

Chaque province est administrée par un intendant; ordinairement deux provinces sont sous l'autorité d'un vice-roi. Il y de plus dans chaque province un surintendant des lettrés, un directeur des finances, un juge criminel, un intendant pour les salines et un pour les greniers publics.

Chaque département, chaque arrondissement et chaque district ont en outre, dit Abel Remusat, des magistrats particuliers qui exercent concurremment des fonctions administratives et judiciaires.

Les titres et les noms de ces officiers et de tous les autres agents inférieurs sont publiés dans l'almanach impérial, qui s'imprime tous les trois mois. Les décrets et tous les documents administratifs officiels sont insérés dans la *Gazette universelle*, autrement appelée *Messager de la Capitale, (King-pao)*, dont l'abonnement coûte environ 12 fr. par an. Un extrait de ce journal est publié ensuite dans les gazettes provinciales qui s'impriment dans les principales villes de l'empire.

Le commerce de province à province, dans un aussi vaste empire, doit s'élever à des sommes considérables; mais nous n'en connaissons pas la nature, et si nous la connaissions, nous n'y prendrions qu'un faible intérêt. Le commerce avec les autres nations n'est pas en proportion avec l'étendue et la richesse de l'empire.

Canton, qui pendant longtemps a été le seul port de la Chine ouvert au commerce étranger, jouit d'un mouvement commercial très-considérable. L'on porte à plus de 450 millions de francs la valeur totale de ses importations et de ses exportations; les deux grands articles du commerce sont le thé et l'opium; sur environ 30 millions de kilogrammes de thé consommés en Europe, dans les colonies européennes et dans les États de l'Amérique, 27 millions sortent de Canton; l'Angleterre en consomme 15,915,000 kilogrammes; après l'Angleterre, ce sont les Américains, les Russes et les Hollandais qui en consomment le plus. Quoique l'introduction de l'opium, en Chine, soit défendue sous les peines les plus sévères, la contrebande de cet article, qui se fait maintenant à l'île de *Lintin* à l'embouchure du Tschou-Kiang, a pris un tel développement que sa valeur égale à elle seule plus de la moitié de celle de toute l'importation étrangère à Canton. Ainsi, en 1836, elle était estimée à 26,018 caisses, représentant environ 90,000,000 de francs. Aujourd'hui elle dépasse très-probablement 100,000,000 de francs.

Les pays qui font le plus de commerce avec Canton sont l'Inde anglaise, le Royaume britannique, les États-Unis, les Pays Bas, le Portugal, le Danemarck et la France. La totalité des exportations de la Chine, pendant 1850, a été, selon des rapports officiels, de 96,311,000 livres de thé; celle de la soie a été de 19,190 balles.

La France qui pourrait tirer, de ses relations avec la Chine, une si grande source de richesses, fait avec ce pays un commerce presque nul, en com-

paraison de celui de l'Angleterre; ce commerce est à peine la moitié de celui qu'y fait le Danemarck. En 1840, le commerce de la France avec Canton, offrait les résultats suivants: importé en France pour 1,980,428 fr. de marchandises; dont 1,583,130 fr. de thé, ce qui représente une consommation de 263,855 kilogrammes; 235,430 fr. de tissus de soie, 38,534 fr. de camphre; 21,460 fr. de badiane; 18,770 fr. de rhubarbe; 16,820 fr. de papier de Chine; 14,792 fr. de musc; 19,460 fr. de vermillon; 3,200 fr. d'encre de Chine. Les exportations de la France pour Canton montaient à la faible somme de 56,119 fr. de marchandises.

Le commerce avec les Européens, à Canton, est confié à une compagnie de marchands privilégiés qu'on appelle *hanistes*, et qui sont responsables envers le gouvernement de la conduite des étrangers domiciliés à Canton. Ces marchands chinois font un gain immense; mais des mandarins avides, des douaniers habiles, des interprètes rusés vivent encore aux dépens des hanistes et des Européens. C'est dans les mains de ces diverses classes, ainsi que dans celles du peuple de Canton, que restent les bénéfices d'un commerce dont la suppression serait probablement très-indifférente pour la majeure partie de la Chine.

La Chine peut sans doute se passer d'une grande partie de son armée, puisqu'au dire des voyageurs elle est innombrable. On nous parle de 1,462,590 hommes de troupes; d'autres disent, en chiffres ronds, 1,800,000; nous ne contredirons ni l'un ni l'autre. On trouvera tous les documents statistiques dans les tableaux qui terminent cette description. Il est aussi très-positif, selon les Chinois, qui ne mentent jamais, que la flotte impériale de la Chine consiste en 9,999 vaisseaux tout juste. Tout cela est peu de chose pour un empire peuplé de 333,000,000 d'habitants, comme le mandarin Tchou-ta-tzïn l'assura officiellement à lord Macartney. Mais, dira-t-on, quelle confiance méritent ces sommes immenses, lorsqu'on voit qu'une statistique, composée par ordre de l'empereur Kien-Loung [1], il n'y a qu'un peu plus d'un siècle, ne porte le nombre des paysans soumis à l'imposition foncière qu'à 25,000,000? lorsqu'on trouve d'anciens dénombrements qui, pendant quinze siècles, ne font varier la population de la Chine que de 48 à 60,000,000 [2]; tandis qu'en comparant les tableaux de population de 1743, donnés par le P. Allerstein, à ceux de

[1] *Day-sin-y-tundschi,* traduit du chinois en russe, et du russe en allemand. *Busching :* Mag. géogr., t. XIV.

[2] *De Guignes :* Observations sur le dénombrement de la Chine, *Journal des Savants* mars 1780, p. 155 *sqq.*

lord Macartney pour l'an 1795, il y aurait dans certaines provinces une augmentation triple et quadruple? lorsqu'on s'aperçoit enfin que dans chacune de ces estimations, il se trouve des erreurs manifestes, des sommes répétées littéralement deux fois, et d'autres qui sont entre elles hors de toute proportion?

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de donner une statistique rigoureuse de la population de la Chine proprement dite, nous nous bornerons à signaler les évaluations si différentes entre elles qui en ont été données dans ces derniers temps. Les uns ne veulent lui accorder que 170,000,000, d'autres 200,000,000. Le fameux dénombrement de 1813 porte la population à 361,195,729 habitants; lord Macartney, n'en accusait en 1795 que 333,000,000. Rienzi ne veut accorder à cette vaste contrée que 150,000,000. Nous donnerons dans nos tableaux les détails relatifs à ces différentes évaluations.

Remarquons d'ailleurs qu'il y a en Chine des causes d'accroissement de population qui n'existent pas en Europe. En Europe aucune loi n'oblige à favoriser le mariage des domestiques; tandis qu'en Chine les maîtres qui ne procurent pas de maris à leurs esclaves sont rigoureusement poursuivis.

En Chine, à l'exception de certains religieux, il y a peu de célibataires, parce que chaque individu regarde comme une calamité d'être privé d'un fils qui vienne exécuter sur la tombe de son père les cérémonies que celui ci a pratiquées toute sa vie sur celles de ses aïeux. Les lois gracient dans beaucoup de cas un criminel condamné à mort dont l'existence est nécessaire au soutien de ses parents.

Une des causes qui contribuent encore à l'accroissement de la population chinoise, c'est l'obstacle qu'opposent les lois et les préjugés aux émigrations. La loi porte que: « Tous les officiers du gouvernement, les « soldats et les particuliers qui se mettront clandestinement en mer pour « trafiquer, ou qui se rendront dans des îles étrangères, soit pour les « habiter, soit pour les cultiver, seront punis des mêmes peines réservées « à ceux qui communiquent avec les rebelles et les ennemis de la patrie. »

Enfin une autre cause d'augmentation, qui est peut-être la plus importante, c'est la paix dont jouit la Chine depuis plus d'un siècle sans interruption, c'est-à-dire depuis l'établissement de la dynastie tatare mandchoue.

Nous regarderons donc comme probable qu'en 1850 le nombre d'habitants de la Chine devait s'élever au delà des 361 millions du recensement

officiel de 1813, que nous admettrons jusqu'à ce que le résultat de quelque nouveau recensement soit connu en Europe, et nous donnerons à la Chine proprement dite 361,000,000 d'habitants.

L'armée que le gouvernement chinois entretient, a été évaluée d'une manière qui peut paraître contradictoire, lorsqu'on ne tient pas compte du temps et des circonstances pendant lesquels les renseignements ont été recueillis. Il doit y avoir une grande différence entre le pied de paix et le pied de guerre dans un pays où les soldats vont exercer chez eux des professions lucratives pendant les intervalles du service, et où des nations entières sont appelées sous les drapeaux en cas de besoin. Les Mandchoux des huit bannières, les Khalkhas et les Mongols sont dans ce dernier cas; de sorte que les troupes chinoises ne font que la moindre partie des forces de l'empire.

Klaproth a publié d'après des documents chinois authentiques le tableau des troupes réparties dans tout l'empire, ainsi que des matelots et des soldats de marine. Le nombre total s'élève à 1,358,000. Mais il fait observer qu'il est essentiel de distinguer entre le nombre d'hommes porté sur les contrôles et le nombre d'hommes effectif. Les officiers réservent à leur profit, dit-il, presque le tiers de la paie des soldats; ils ont un grand nombre de domestiques, et lorsque les inspecteurs font leur tournée, les officiers font paraître aux revues ces domestiques. On peut porter à environ un tiers le nombre d'hommes que l'on compte ainsi au delà de l'effectif réel, ce qui réduit l'armée à 906,000 hommes tout au plus.

On a représenté les Chinois comme mauvais canonniers, comme des soldats mal armés, dépourvus de courage et d'esprit militaire, et commandés par des officiers ignorant l'art des évolutions militaires, et l'on a dû en tirer la conclusion qu'ils succomberaient probablement sous une force européenne très-médiocre, comme ils ont déjà tant de fois succombé aux invasions des hordes de l'Asie centrale. Cette opinion a été contredite par Abel Remusat de la manière suivante:

« L'artillerie chinoise étant très-mauvaise et les fusils d'une fabrication
« fort imparfaite, on pourrait croire que les armées ne seraient en état
« d'opposer aucune résistance à des troupes européennes bien discipli-
« nées; mais la supériorité du nombre est un avantage qui leur resterait
« toujours, et la régularité des mouvements stratégiques leur permettrait
« de le mettre à profit. La tactique est chez eux l'objet d'une théorie sa-
« vamment combinée, et elle a même fixé l'attention de quelques généraux
« de l'école du grand Frédéric. D'ailleurs l'esprit national et la haine des

« étrangers sont les plus sûrs garants de l'indépendance d'un peuple, et « il est impossible de pousser ces deux sentiments plus loin que les « Chinois. »

Les revenus de la Chine ne sont connus que d'une manière approximative. D'après ce qu'en dit lord Macarthney, il faudrait les évaluer à 1,485 millions de francs. Le P. Duhalde pense que les dépenses totales de l'empire ne s'élèvent pas à moins de 1,500 millions. M. de Guignes fils croit au contraire cette évaluation trop forte. Selon lui, l'impôt perçu en 1777, y compris les droits de douane sur le sel, le charbon, etc., et 6 millions sur le commerce des étrangers à Canton, ne s'élevait qu'à 629,278,000 francs; mais il faut ajouter à cette somme le tribut qu'on prélève sur la soie et sur les tissus, ce qu'il estime à 50 millions, et, en y joignant encore d'autres produits, il porte le total des revenus à 710,000,000, en avertissant toutefois que les revenus des domaines de l'empereur, le monopole du Gin-seng, les confiscations, les présents, etc., ne figurent pas dans ce total. Quant à nous, nous pensons que M. de Guignes a évalué beaucoup trop bas ces revenus, et que c'est même être au-dessous de la vraisemblance et probablement de la vérité que de les porter, comme nous le faisons dans les tableaux ci-après, à la somme de 926 millions, car bien que l'argent ait une plus grande valeur en Chine qu'en Europe, cette somme ne paraît pas être en rapport avec l'étendue et la population de l'empire.

Le tableau que nous avons tracé des mœurs et de la civilisation des Chinois est conforme aux idées de La Pérouse, de Krusenstern, de Barrow, de de Guignes et d'autres savants; il est appuyé sur les aveux des missionnaires : il pourra néanmoins déplaire à un certain nombre d'individus, qui, du fond de l'Europe, admirent la Chine. Dans le siècle dernier, la Chine a trouvé des panégyristes intéressés et ardents au sein de deux partis puissants. Les philosophes français et les jésuites exaltaient à l'envi les lois et le bonheur de ce pays. Les philosophes ne savaient pas ce qu'ils disaient; les jésuites le savaient. Mais aux yeux des hommes impartiaux, la *religion naturelle* de Confucius ne paraîtra pas préférable au christianisme, et d'un autre côté les règlements d'une police tyrannique, la gêne d'une étiquette puérile, et les grandes murailles destinées à empêcher la communication des esprits, ne sembleront pas encore applicables aux nations libres et fières de notre Europe.

Au milieu de ces opinions, dictées par l'enthousiasme et l'esprit de parti, nous devons distinguer celles qui ont rapport à la prétendue anti-

quité de l'empire chinois. Les ennemis de la religion chrétienne attachent, comme on sait, une grande importance à déterrer quelque peuple dont les annales remontent au delà du déluge de Noé, ou même au delà de l'époque de la création du monde, telle que Moïse l'indique. Les prétendues antiquités égyptiennes et babyloniennes ayant été ramenées par la critique à leur juste valeur, on se rejeta sur l'Inde et la Chine. Les merveilles lointaines inspirent plus de vénération. La Chine fut représentée comme ayant formé un empire très-civilisé et très-florissant 4,500 ans avant Jésus-Christ; donc son origine et celle du monde remontaient à 10 ou 20,000 ans. Quelques missionnaires peu instruits, et voulant d'ailleurs tirer vanité de l'antiquité d'un empire dont ils prétendaient faire la conquête spirituelle, donnèrent aveuglément dans ce système, sans en prévoir les conséquences Une mauvaise compilation historique, traduite du chinois[1], nous apprit que Fohi fonda l'empire de la Chine environ 3,000 ans avant Jésus-Christ, et que trois siècles plus tard Hoang-ti régna sur des Etats florissants qui avaient 400 lieues de long sur 600 de large.

Malheureusement la Chine elle-même a vu naître des historiens assez sincères pour rejeter toutes les fables qu'on raconte sur Fohi et Hoang-ti; ils n'osent pas même garantir les traditions qui regardent le règne d'Iao, être probablement allégorique, et qu'on place à vingt-trois siècles avant Jésus-Christ. Mais en quoi consistèrent les travaux d'Iao? Il dessécha des marais, il chassa les bêtes sauvages, il cultiva une terre déserte; et ses domaines avaient si peu d'étendue qu'il les parcourait quatre fois dans l'année. Dix siècles plus tard nous voyons les princes de la Chine se transporter d'une province à l'autre avec tout leur peuple, nomade comme eux, et comme eux logé, tantôt dans le creux des rochers, et tantôt dans des cabanes de terre[2]. A l'époque où florissait Confucius, toute la Chine, au midi du fleuve Bleu, restait encore déserte. Rien, dans les annales de la Chine, n'annonce à cette époque une grande nation; aucun monument authentique n'atteste la puissance de ceux qui l'élevèrent; les livres écrits sur un papier très-fragile, continuellement recopiés, ne peuvent pas offrir des lumières bien sûres; d'ailleurs on assure que deux siècles avant Jésus-Christ un monarque barbare fit détruire tous les écrits qui existaient alors. Il faut donc se résigner, avec les savants chinois, à ne faire remonter l'his-

[1] L'Histoire générale de la Chine, en 12 volumes, traduit par le *P. Mailla* et l'abbé *Grosier*.

[2] Le *Chy-King*: Mém. des missionnaires, t. I, p. 168. Le *P. Cibot*: Ibid., t. XV, p. 34. *De Guignes*: Voyages à Péking, t. I, p. 73.

toire de la Chine qu'à huit ou neuf siècles tout au plus avant notre ère actuelle. Le système qui vise à une plus haute antiquité doit son origine à des caprices modernes de quelques lettrés, et à la vanité des empereurs.

Mais, nous dira-t-on, des observations astronomiques reconnues exactes par un grand géomètre, remontent à 1100 ans avant Jésus-Christ. En laissant de côté les objections qu'on pourrait faire sur l'authenticité de ces observations; en admettant qu'elles n'ont pas été imaginées par les Chinois modernes, elles prouvent seulement qu'en l'an 1100 avant Jésus-Christ il existait en Chine une tribu, une ville civilisée, et qui avait produit des savants. L'Asie orientale a pu avoir, comme l'Europe, ses Grecs et son Athènes. Il y a loin de là à la fondation d'un immense empire. Il y a aussi loin de 1100 ans à 2300; la civilisation grecque et romaine naquit et s'éteignit dans un moindre espace de temps.

Même après le commencement de notre ère, la Chine a souvent été divisée en petits États; et sa civilisation, si elle remonte à une date plus ancienne, a dû plus d'une fois se perdre, puisque dans le treizième siècle les habitants de la province de Fou-kian, dans le Man-ty ou la Chine méridionale, mangeaient avidement la chair humaine, en choisissant avec soin les hommes bien portants, buvaient le sang des prisonniers de guerre, et se faisaient des marques ou figures sur la peau avec un fer chaud, à la manière des nations les plus sauvages. Celui qui nous rapporte ces faits avait administré un district du pays. Comment se fait-il que depuis Marco-Polo jusqu'à M. de Guignes, tous ceux qui ont vu la Chine y ont observé des choses si propres à calmer l'enthousiasme de ceux qui de loin admirent ce pays?

Dénombrements anciens de la Chine, présentant seulement le nombre des familles contribuables et des individus qui les composent.

	FAMILLES [1].	BOUCHES [2].
Dans le 14e siècle avant notre ère sous le règne d'Iu.	13,553,923	81,323,538
3 Dans le 10e siècle *idem* *idem* de Wiou-wang. .	13,704,923	82,229.538
4 Vers l'an 680 *idem* *idem* de Tchoang-wang	11,941,923	71,651,538
Dans l'an 2 de notre ère *idem* de Hioo-phing. .	12,233,062	82,640.000 *
Dans l'an 57 *idem* *idem* de Kouang-won.	4,279,634	29,180,000 *
Dans l'an 75 *idem* *idem* de Ming-ty. . . .	5,860,973	47,396,000 *
Dans l'an 88 *idem* *idem* de Tchang-ty. . .	7.456.784	60,220,000 *
Dans l'an 105 *idem* *idem* de Ho-ty. . . .	9,237,112	73.960,000 *
Dans l'an 124 *idem* *idem* de Ngan-ty. . . .	9,647,838	67,620,000 *
Dans l'an 144 *idem* *idem* de Chun-ty. . . .	9,946.919	69,090,000 *
5 Dans l'an 155 *idem* *idem* de Houen-ty. . .	16,070,906	96,425.436
6 Dans l'an 606 *idem* *idem* de Yang-ty. . . .	8,907,536	53,444.216
Dans l'an 740 *idem*.	8,412,800	50,476,800
7 Dans l'an 836 *idem*.	4,996,753	29.980.518
Dans l'an 1021 *idem*.	8.677,677	52,066,062
Dans l'an 1047 *idem*.	10,723,695	64,342,170
Dans l'an 1066 *idem*.	12,917,321	77,917,321
Dans l'an 1102 *idem*.	20,019.050	120,154,300
Dans l'an 1223 *idem*.	12,670,801	76,024,806
Dans l'an 1381 *idem*.	10,650,000	59,850,000 *
Dans l'an 1412 *idem*.	10,992,000	65,377,000 *
Dans l'an 1505 *idem*.	12.972,000	77,832,000
8 Dans l'an 1580 *idem*.	10,621,436	60.692,000 *

[1] M. Ed. Biot a publié dans le nouveau journal asiatique plusieurs Mémoires relatifs à la population de la Chine dans les temps anciens; nous en extrayons le chiffre officiel des familles de contribuables, dont il a calculé le nombre d'individus de l'âge de 7 à 56 ans (ce sont ces nombres qui sont marqués d'un astérisque); nous avons calculé les autres nombres à raison de 6 individus par famille.

[2] La *statistique* chinoise compte par *bouches*, tandis que celle des Européens se sert du terme *âmes* pour désigner les individus quelconques d'une nation, province ou ville.

[3] Vers cette époque, et conséquemment aux deux époques antérieures, la Chine était beaucoup moins considérable qu'aujourd'hui, car toute la partie méridionale n'avait pour habitants que des sauvages, la culture des terres était négligée, et la population se portait sur les rives des fleuves.

[4] A cette époque la guerre civile agitait et dépeuplait les provinces. Cet état dura probablement jusque vers l'an 144.

[5] On voit par ce recensement qu'après plus d'un siècle de calme la population avait considérablement augmenté.

[6] A cette époque, les grands travaux que fit exécuter *Yang-Ty* firent périr en masse les populations.

[7] Il paraît qu'il y eut vers cette époque de nombreuses émigrations.

[8] Les variations que présentent les différents recensements depuis le onzième jusqu'au seizième siècle pourraient s'expliquer naturellement par les dévastations auxquelles la Chine fut en proie, par les massacres opérés par les Mongols et par d'autres causes semblables. Mais, de l'aveu même de Ma-Touan-Lin, auteur chinois, tous les recensements étaient faits avec si peu de soin, qu'on ne peut ajouter foi qu'à ceux qui commencèrent à être exécutés sur les individus de toutes les classes sous l'empereur Kang-hi.

Dénombrements modernes de la Chine.

LE P. GRAVIER HALLERSTEIN, D'APRÈS LE YE-TONG-TCHI, 1743.		GRANDE GÉOGRAPHIE PUBLIÉE EN 1790.		MACARTNEY, 1795, RECENSEM. DE 1793	RECENSEMENT GÉN. FAIT EN 1812.
Tchy-li.	15,222,940	*Tchi-li*.	3.504,038	*Id.* 38,000,000	*Id.* . . . 27,990,871
Chan-si.	9,768,189	*Kiang-sou*. . .	28,967,235	*Id.* 27,000,000	*Id.* . . . 37,843,501
Chensi partagée en *Si-ngan*.	7,287,443	*Chan-toung*. .	25,447.633	*Id.* 18,000,000	*Id.* . . . 28,958,764
et *Kan-sou*.	7,412,014	*Ho-nan*. . . .	2,662,969	*Id.* 12,000,000	*Id.* . . . 23,037,171
Szu-tchouan.	2,782,976	*An-hoeï*. . . .	1,438,023	*Id.* 27.000,000	*Id.* . . . 34,108.059
Youn-nan.	2,078,892	*Hou-nan*. . . .	9,098.010	*Id.* 8,000,000	*Id.* . . . 18,652,507
Kouang-si.	3.947,414	*Kiang-si*. . . .	5,922,160	*Id.* 10,000,000	*Id.* . . . 30,426,999
Kouang-toung. . . .	6.782.975	*Hou-pe*.	24,604,369	*Id.* 21,000,000	*Id.* . . . 27,370,098
Fou-kian.	8,063.671	*Yun-nan*. . . .	2,355,459	*Id.* 15,000,000	*Id.* . . . 5,501.320
Tche-kiang.	15,429,690	*Szu-tchouan*. .	7,789,782	*Id.* 21,000,000	*Id.* . . . 21.435,678
Kiang-nan, partagée en *An-hoeï* 22.761.030 et *Kiang-sou* 23,161,409	45,922.439	*Chan-si*. . . . *Chen-si*. . . .	1,860,816 1,257,704	*Id.* 32,000,000	*Id.* . . . 14,004,210 *Id.* . . . 10,207,456
Chan-toung.	25.180,734	*Fou-kian*. . .	1,684,528	*Id.* 24,000,000	*Id.* avec *Formose*, 14,779,258
Ho-nan.	16,332,507	*Tche-kiang*. . .	18,975,099	*Id.* 25,000,000	*Id* . . . 22,256,784
Hou-kouang, partagée en *Hou-pe*. 8.080,603 et *Hou-nan*. 8,829,820	16,910,423	*Kouang-si*. . . *Kouang-toung*.	2,569,518 1,491,271	*Id.* 27,000,000	*Id.* . . 7,313.895 *Id* . . . 19,174,030
Kiang-si.	11,006,604	*Kan-sou*. . . .	340,086	*Id.* 19,000,000	*Id.* . . . 15,193,125
Koei-tcheou.	3,402.722	*Koeï-tcheou*. .	2,941,391	*Id.* 9,000,000	*Id.* . . . 2,942,003
Total. . . .	197,531,633		142,810,091	333,000,000	361,195,729

Tableau des divisions et de la population des provinces de la Chine proprement dite, présentant cette contrée divisée en 18 provinces, 187 départements, 248 arrondissements, dont 66 immédiats, 1,354 districts et 107 cantons (d'après le recensement de 1813).

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE d'habitants par province.	SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.
Tchy-li. . . .	Chun-thian.		19	»	27,990,871	7,000
	Pao-ting.		15	»		
	Young-phing.	1	6	»		
	Ho-kian.	1	10	»		
	Thian-tsin.	1	6	»		
	Tching-ting.	1	13	»		
	Chun-te.	»	9	»		
	Kouang-phing.	1	9	»		
	Taï-Ming.	1	6	»		
	Siouan-hoa.	3	7	»		
	Tching-te.	1	5	»		
	Arrondissem. immédiats.	6	10	»		
Chan-si. . . .	Thaï-youan.	1	10	»	14,004,210	10,000
	Phing-yang.	1	10	»		
	Phou-tcheou.	»	6	»		
	Lou-'an.	»	7	»		
	Fen-tcheou.	1	7	»		
	Thse-tcheou.	»	5	»		
	Ning-wou.	»	4	»		
	Taï-thoung.	2	7	»		
	Sou-phing.	1	4	»		
	Arrondissem. immédiats.	10	27	6		
Chen-si. . . .	Si-'an.	1	15	»	10,207,456	9,000
	Yan-'an.	»	10	»		
	Foung-thsiang.	1	7	»		
	Han-tchoung.	1	8	»		
	Iu-lin.	1	4	»		
	Hing-'an.	»	6	»		
	Thoung-tcheou.	1	8	1		
	Arrondissem. immédiats.	5	15	»		
Chan-toung. .	Tsi-nan.	1	15	»	28,958,764	9,000
	Yan-tcheou.	»	10	»		
	Toung-tchhang.	1	9	»		
	Thsing-tcheou.	»	11	»		
	Teng-tcheou.	1	9	»		
	Laï-tcheou.	2	5	»		
	Wou-ting.	1	9	»		
	Yi-tcheou.	1	6	»		
	Thaï-'an.	1	6	»		
	Tsao-tcheou.	1	10	»		
	Arrondissem. immédiats.	2	6	»		
Kan-sou. . . .	Lan-tcheou.	2	4	»	15,193,125	8,000
	Koung-tchhang.	1	»	18		
	Phin-liang.	2	3	»		
	Khing-yang.	1	4	»		
	Ning-hia.	1	4	»		
	Kan-tcheou.	»	2	»		
	Liang-tcheou.	»	5	»		
	Si-ning.	»	3	»		
	Tchin-si.	»	2	»		
	Arrondissem. immédiats.	6	17	«		
Kiang-sou. . .	Kiang-ning.	»	7	»	37,843,501	6,000
	Sou-tcheou.	»	9	»		
	Soung-kiang.	»	7	»		
	Tchang-tcheou.	»	8	»		
	Tchin-kiang.	»	4	»		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANTS par province.	SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.
KIANG-SOU. . .	Haeï-'an.	»	6	»		
	Yang-tcheou.	2	6	»		
	Siu-tcheou.	1	7	»		
	Arrondissem. immédiats.	3	8	»		
AN-HOEÏ. . . .	An-king.	»	6	»	34,108,059	4,000
	Hoeï-tcheou.	»	6	»		
	Ning-koue.	»	6	»		
	Tchi-tcheou.	»	6	»		
	Thaï-phing.	»	3	»		
	Liu-tcheou.	1	4	»		
	Foung-yang.	2	5	»		
	Ying-tcheou.	1	5	»		
	Arrondissem. immédiats.	5	9	»		
HO-NAN. . . .	Khaï-foung.	2	15	»	23,037,171	8,000
	Koueï-te.	1	7	»		
	Tchang-te.	»	7	»		
	Weï-hoeï.	»	10	»		
	Hoaï-king.	»	8	»		
	Ho-nan.	»	10	»		
	Nan-yang.	2	11	»		
	You-ning.	1	8	»		
	Tchin-tcheou.	»	7	»		
	Arrondissem. immédiats.	4	15	»		
KIANG-SI. . . .	Nan-tchhang.	1	7	»	30,426,999	12,000
	Jao-tcheou.	»	7	»		
	Kouang-sin.	»	7	»		
	Nan-khang.	»	4	»		
	Kieou-kiang.	»	5	»		
	Kian-tchhang.	»	5	»		
	Fou-tcheou.	»	6	»		
	Lin-kiang.	»	4	»		
	Ki-'an.	»	9	1		
	Chouï-tcheou.	»	3	»		
	Youan-tcheou.	»	4	»		
	Kan-tcheou.	»	8	1		
	Nan-'an.	»	4	»		
	Arrondissem. immédiats.	1	2	«		
SSE-TCHHOUAN	Tching-tou.	3	13	»	21,435,678	21,000
	Tchoung-khing.	2	11	»		
	Pao-ning.	2	7	»		
	Chun-khing.	2	8	»		
	Siu-tcheou.	»	11	2		
	Khoueï-tcheou.	»	6	»		
	Loung-'an.	»	4	»		
	Ning-youan.	1	3	1		
	Ta-tcheou.	1	5	»		
	Kia-ting.	»	7	»		
	Thoung-tchhouan.	»	8	»		
	Arrondissem. immédiats.	9	27	6		
TCHE-KIANG. . .	Hang-tcheou.	1	8	»	22,256,784	5,000
	Kia-king.	»	7	»		
	Hou-tcheou.	»	7	»		
	Ning-pho.	»	6	»		
	Chao-hing.	»	8	»		
	Taï-tcheou.	»	6	»		
	Kin-hoa	»	8	»		
	Khiu-tcheou.	»	5	»		
	Yan-tcheou.	»	6	»		
	Wen-tcheou.	»	5	»		
	Tchou-tcheou.	»	10	»		
	Arrondissem. immédiats.	»	»	»		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons.	NOMBRE D'HABITANTS par province.	SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.
Hou-nan. . . .	Tchang-cha.	1	11	»	18,652,507	11,000
	Pao-khing.	1	4	»		
	Yo-tcheou.	»	4	»		
	Tchang-te.	»	4	»		
	Heng-tcheou.	»	7	»		
	Young-tcheou.	»	7	»		
	Tchin-tcheou.	»	4	»		
	Youan-tcheou.	»	3	»		
	Young-chun.	»	4	»		
	Arrondissem. immédiats.	4	16	»		
Hou-pe.	Wou-tchhang.	1	9	»	27,370,098	7,000
	Han-yang.	1	4	»		
	Hoang tcheou.	1	7	»		
	An-lou.	1	5	»		
	Te-'an.	1	4	»		
	King-tcheou.	»	8	»		
	Siang-yang.	1	6	»		
	Yun-yang.	»	6	»		
	Yi-tchhang.	2	5	»		
	King-men.	»	»	»		
	Chi-nan.	»	»	»		
	Arrondissem. immédiats.	»	»	»		
Fou-kian. . . .	Fou-tcheou.	»	10	»	14,779,258	6,000
	Hing-hoa.	»	2	»		
	Tsiouan-tcheou.	»	5	»		
	Tchang-tcheou.	»	7	»		
	Yan-phing.	»	6	»		
	Kian-ning.	»	7	»		
	Chao-wou.	4	4	»		
	Ting-tcheou.	»	8	»		
	Fou-ning.	»	5	»		
	Thaï-wan (Formose). . . .	»	4	»		
	Arrondissem. immédiats.	2	4	»		
Koueï-tcheou..	Koueï-yang.	3	4	»	2,942,003	7,000
	An-chun.	2	3	»		
	Phin-youeï.	1	4	»		
	Tou-yun.	2	3	»		
	Tchin-youan.	»	3	»		
	Sse-nan.	»	3	»		
	Chi-thsian.	»	1	»		
	Sse-tcheou.	»	2	»		
	Thoung-jin.	»	1	»		
	Li-ping.	»	3	»		
	Taï-ting.	3	1	»		
	Nan-loung.	2	2	»		
	Tsun-yi	1	4	»		
	Jin-hoaï-thing.	»	»	»		
Yun-nan. . . .	Yun-nan.	4	7	»	5,501,320	19,000
	Kio-tsing.	6	2	»		
	Lin-'an.	5	5	»		
	Tchhing-kiang.	2	2	»		
	Kouang-nan.	1	1	»		
	Khaï-hoa.	»	1	»		
	Toung-tchhouan.	»	1	»		
	Tchao-thoung.	1	2	»		
	Phou-eul.	»	1	»		
	Ta-li.	4	3	»		
	Thsou-hioung.	3	4	»		
	Young-tchhang.	1	2	»		
	Chun-ning.	1	1	1		
	Li-kiang.	»	1	1		
	Young-pe.	»	»	2		
	(1 départ. autonome). . .	2	»	»		
	Arrondissem. immédiats.	4	»	3		

PROVINCES.	DÉPARTEMENTS.	NOMBRE d'arrondissements.	NOMBRE de districts.	NOMBRE de cantons	NOMBRE D'HABITANTS par province.	SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.
KOUANG-SI. . . .	Koueï-lin.	2	7	»	7,313,895	12,000
	Lieou-tcheou.	1	7	»		
	King-youan.	2	3	»		
	Sse-'en.	6	3	»		
	Sse-tchhing.	1	2	»		
	Phing-lo.	1	7	»		
	Ou-tcheou.	»	5	»		
	Thsin-tcheou.	»	4	»		
	Nan-ning.	6	3	»		
	Thaï-phing.	22	2	1		
	Tchin-'an.	6	1	»		
	Arrondissem. immédiats.	2	4	»		
KOUANG-TOUNG.	Kouang-tcheou.	»	14	»	19,174,030	10,000
	Chao-tcheou.	»	6	»		
	Nan-hioung.	»	2	»		
	Hoeï-tcheou.	1	9	»		
	Tchhao-tcheou.	»	9	»		
	Tchao-khing.	1	12	»		
	Kao-tcheou.	1	5	»		
	Lian-tcheou.	1	2	»		
	Louï-tcheou.	»	3	»		
	Kioung-tcheou (Haï-nan).	3	10	»		
	Arrondissem. immédiats.	3	8	»		
	Total de la population et de la superficie. . .				361,195,729	172,000

TABLEAU de la population de l'Empire chinois.

CHINE propre. . .	Mandarins des 9 classes et employés subalternes.	102,000	361,195,729[1]
	Habitants qui vivent sur l'eau. . . .	2,418,000	
	Armée de terre et mer.	906,000	
	Complément du recensement de 1812.	357,769,729	
PROVINCES PARTICULIÈRES.	Mandchourie.		2,000,000?
	Dzoungarie ou Thian-Chan-Pe-lou.		2,000,000
	Petite Boukharie ou Thian-Chan-Nan-lou. . . .		
TRIBUS NOMADES . .	Mongols.		2,500,000
	Dzoungars.		
	Eleuthes.		
	Torgoots.		
	Kirghiz.		
ÉTATS TRIBUTAIRES.	Tibet ou Si-Zzang.		6,000,000
	Boutan ou pays du Deb-Radjah.		1,000,000
	Royaume de Corée.		8,500,000
	Royaume de Lieou-Khieou.		500,000
	Total général.		383,695,729

[1] Bien qu'il paraisse certain que dans la plupart des recensements faits en Chine on ne comprend ni l'armée, ni les familles qui vivent sur les eaux, nous les défalquons du total du recensement que nous prenons pour point de départ, afin qu'on ne nous taxe point d'exagération.

TABLEAU présentant le rapport de la population à la superficie dans les différentes parties de l'Empire chinois.

PARTIES DE L'EMPIRE.	POPULATION.	SUPERFICIE EN LIEUES GÉOGRAPHIQ.	POPULATION. PAR LIEUE CARRÉE.
Chine propre.	361,195,729	172,000 [1]	2,100
Mandchourie.	2,000,000?	95,000	21
Dzoungarie ou Thian-Chan-pe-lou. . . . . } Petite Boukharie ou Thian-Chan-nan-lou. }	2,000,000	25,000 } 66,000 } 91,000	22
Mongolie.	2,500,000	250,000	10
États tributaires.			
Tibet ou Si-Zzang.	6,000,000	78,000	77
Boutan.	1,000,000	6,000	166
Royaume de Corée.	8,500,000	10,500	809
Royaume de Lieou-Khieou	500,000	500	1,000
Totaux.	383,695,729	703,000	546

TABLEAU de la population et des revenus de la Chine proprement dite, tiré de la grande Géographie chinoise DAY-SIN-Y-TUNDSCHI.

NOMS DES PROVINCES.	NOMBRE des PAYSANS SOUMIS à la contribution.	TRIBUT EN BLÉ.	TRIBUT EN ARGENT.
Tchy-li.	3,340,544	118,162 *dân* [2].	2,422,128 *lâna* [3].
Kiang-nan { *le Kiang-sou*. . } { *et l'An-hoeï*. . . }	4,256,712	189,124	5,327,614
Chan-si.	1,799.895	110,054	2,973,242
Chan-toung.	2,431,936	1,271,494	3,463,224
Ho-nan.	2,527,456	249,476	2,605,191
Chen-si.	2,262.438	191,955	1,450,711
Kouang-tcheou.	451,693	520,618	300,506
Tche-kiang.	3,124,798	1,363,400	2,856,710
Kiang-si.	337,069	942,065	1,975,711
Hou-kouan. { *Hou-pe*. . . . } { *Hou-nan*. . . }	752,970	609,501	1,308,769
Zu-tchouan.	650,208	. . . .	656.405
Fou-kian	1,528.607	297,462	1,030,712
Kouang-toung.	1,201,320	114,579	1,286.198
Kouang-si.	220,690	67,755	375,974
Yun-nan	237,965	227,626	209,582
Koueï-tcheou.	41,089	123,015	118,094
	25,165,390	6,396,286 *dân*.	28.360,800 *lâna*.

[1] En kilomètres carrés, 3,397,530 ; en myriamètres carrés, 33,975 ; en hectares, 339,753,087.

[2] *Dân*, boisseau chinois, équivalant à 12,970 pouces cubes.

[3] *Lâna*, poids chinois, équivalant à 709, ou selon d'autres à 772, ou même 781 *as* de Hollande.

TABLEAU des recettes de l'Empire chinois.

Le total des taxes et des droits en argent s'élève à 34,979,842 taëls, ou en francs à. 279,838,736

Celui des taxes payées en grains et en riz est de 4,099,285 seïs, ou en livres. 758,407,725

Celui des quantités de grains et de riz conservés dans les greniers publics est de 30,300,475 seïs, faisant en livres. 5,605,587,875

Le total de ces taxes en nature est en livres de. . . . 6,363,995,600

Ce qui donne au taux ordinaire du grain et du riz environ. 590,161,264

On peut donc évaluer les recettes de la Chine en francs à. 870,000,000

Si l'on ajoutait l'impôt prélevé à Kanton sur les étrangers, et évalué à francs. 6,000,000
ainsi que celui dont les différents tissus de soie et autres sont frappés, et que l'on porte à francs. . . . . 50,000,000 } 56,000,000

On aurait pour le total des recettes. 926,000,000

RÉCAPITULATION des recettes et dépenses en numéraire[1].

Total des recettes en numéraire. . . . . 279,838,736 fr.

Total des dépenses pour l'administration civile. . . . 28,919,224 fr.
Total des dépenses pour l'administration militaire. . 166,498,728
Réparations annuelles des rives du Hoang-ho : à ajouter, 2,000,000 de taëls; en francs. 16,000,000
Réparations annuelles des jardins Yuen-ming et Djih-hou : 1,000,000 de taëls; en francs. . . . . 8,000,000 } 219,417,952

Excédant des recettes sur les dépenses publiques, mais sur lequel doivent être prélevées celles de la maison de l'empereur, de la marine, du traitement des ministres, de l'entretien des monuments publics, du culte, de l'instruction publique, et d'autres dépenses qui nous sont inconnues. 60,420,784

TABLEAU de la population de quelques-unes des principales villes de la Chine, d'après M. DE RIENZI.

	habitants.		habitants.
Péking.	1,700,000	Fok-han.	320,000
Nanking.	514,000	Nang-tchang.	300,000
Hang-tcheou.	700,000	Sou-tcheou-fou.	214,017
Oou-tchang.	580,000	Kouang-tcheou-fou (Kanton).	845,729
King-tchin.	500,000	Macao ou Ngao-men.	32,268

[1] Nous ferons observer que nous ne comprenons dans cette récapitulation qu'une partie des impôts, puisque nous n'y faisons figurer ni la valeur des grains perçus, ni l'impôt des étrangers, ni celui des tissus.

Tableau des troupes réparties dans l'Empire chinois, d'après des documents authentiques publiés par M. Klaproth.

	hommes.		hommes.
Péking	90,000	*Report*	659,000
Tchy-li	151,000	Chan-toung	35,000
Kiang-sou, An-oei	132,000	Chan-si	35,000
		Chen-si	104,000
Kiang-si	39,000	Kan-sou	123,000
Tche-kiang	59,000	Szu-tchhouan	85,000
Fou-kian	76,000	Kouang-toung	99,000
Hou-pe	37,000	Kouang-si	42,000
Hou-nan	51,000	Iun-nan	53,000
Ho-nan	24,000	Koueï-tcheou	70,000
A reporter	659,000	Total pour la Chine propre	1,305,000

AUTRES PROVINCES DE L'EMPIRE.

Ching-king ou Liaotoung	4,000	95,000
Pays des Mandchoux	10,000	
Mongolie	30,000	
Dzoungarie et Turkestan chinois	45,000	
Tibet	6,000	

Marine.

Troupes et matelots	31,000
Total des troupes de terre et de mer	1,431,000
Effectif présumé sous les armes	906,000

Tableau synoptique des nations du nord, du centre et de l'est de l'Asie, vulgairement confondues sous le nom de *Tatars*.

A. *Nations Turques.*

A. *Turcs méridionaux*:
1. *Turcomans,* à l'est de la mer Caspienne, en Perse, Arménie et Asie mineure.
2. *Ouzbecks,* à Khiva et dans la Grande-Boukharie.
3. *Hoeï-hoeï,* la plupart descendants des anciens Ouigours, et habitant le Turkestan chinois.
4. *Hoeï-tsu,* que les auteurs russes nomment *Turkestani,* parce qu'ils habitent le Turkestan chinois.

B. *Turcs septentrionaux*:
1. *Kirghiz* ou *Kirghiz-Kasaks ;* dans leurs steppes, dans le Turkestan, à Khiva, etc.
2. *Turcs Sibériens ;* restes des habitants tatars du khanat de Sibir ou de Toura.
   a) *Tatars de Tobolsk.*
   b) *Tatars de Tara.*
   c) *Tatars de Tomsk.*
   d) *Tatars d'Obi.*
   e) *Tatars de Sayansk.*
   f) *Tatars Tchari.*
   g) *Tatars Touralinzi.*
   h) *Barabintzi;* dans le steppe de Baraba.
   i) *Abintzi.*

C. *Turcs* fortement mêlés de *Mongols*.	*Tatars de Krasnoïarsk* et de *Kooutznetzk*, avec les *Soyètes*, Les *Katchinzes*, ibidem. Les *Tatars de Tchoulym;* sur la rivière de ce nom. Les *Téléoutes* ou *Kalmouks blancs*, avec les *Abintzi*. Les *Beltyres*. Les *Biriousses*, sur le Haut-Ieniseï. Les *Iakoutes*, sur la Lena. Les *Kisilzi*. Les *Kamatchinzi*. Les *Kabaïli*. Les *Sabaïtzi*.

B. *Peuples Mongols.*

A. *Les Mongols*.	Les *Khalka;* au nord du désert Kobi. Les *Ordos* ou *Ortos;* ou nord de la Grande-Muraille. Les *Toumet;* au nord-est de Péking. Les *Naïman;* ibidem. Les *Katchi* ou *Khar-katchi*. Les *Tchakhar;* au nord de Péking. Les *Gorlos* ou *Khorlos;* ibidem. Les *Soyites* ou *Soïoutes*. Les *Onhiot* ou *Oung-niout*. Les *Souniot* ou *Souniout*. Les *Kesikten* ou *Ketchikten*. Les *Barïn*. Les *Khaotsit* ou *Khaotchit* et *Haotchit*. Les *Oudjoumoutsïn* ou *Oudjoumoutchïn*, appelés aussi *Oudzemertchi*. Les *Ourat* ou *Orat*.
B. *Kalmouks* ou *Œlets* (Eleuthes).	1. *Khochot;* dans la Dzoungarie et le Tibet. a) *Sifans des Chinois*. b) *Sifans jaunes*. c) *Sifans noirs*. 2. *Dzoungar*, désignés plus particulièrement sous le nom d'*Eleuthes*. 3. *Durbèt*, réunis aux Dzoungar et aux Torgoout. 4. *Torgoout*, émigrés de Kalmoukie en Russie, et de Russie en Kalmoukie. 5. *Khoït;* habitant le voisinage du lac Balkhach, les bords du Tchoui, et de l'Ili.

C. *Bouriaïtes*. Aux environs du lac de Baïkal.

C. *Peuples Mandchoux.*

A. *Mandchoux* proprement dits.	1. Les *Nieoutché* ou Mandchoux de Ningouta (*Bogdoïtchïi* des anciens auteurs russes). a) Les *Atcharri*. b) Les *Mohho*, etc. 2. *Khara-Kitaï*, descendants des *Khara-kitan* ou *Liao*, ancienne nation du Liao-toung; une partie habite la Mongolie; et le plus grand nombre la Mandchourie.

A. *Mandchoux* proprement dits.	3. Les *Daouriens* ou *Tagouriens*. a) *Solon;* aux environs du mont Siolki. b) *Houmari;* sur l'Amour ou Sakhalian, avant sa jonction avec le Dzoungari-Oula. 4. Les *Doutcheri;* sur l'Amour, au-dessus des Houmari; transférés dans l'intérieur par le gouvernement chinois. 5. Les *Mandchoux-Pêcheurs* ou les *Yu-pi* des Chinois. a) Les *Natki* ou *Atcharri,* autrement *Fiatta.* b) Les *Ghiliaïky* ou *Ketching.* (Origine douteuse). c) Les *Orotchy;* autour de la baie Castries. d) Les *Bitchy;* plus au sud. e) Les *Mandchoux* établis dans le nord de l'île Sakhalian. f) Les *Chibé;* dans la Dzoungarie.
Toungouses.	1. *Toungouses-Chasseurs;* au nord, sur les rivières Toungouska. 2. *Toungouses-Pasteurs de rennes;* au midi, aux environs du Baïkal, etc. 3. *Toungouses-Pêcheurs* ou *Lamoutes;* à l'est. *N. B.* Ces subdivisions sont vagues. Il y a sept à huit dialectes peu connus. Les Toungouses sont nommés par les Chinois *Che-Goeï* et *Solon;* par les Ioukaghirs *Erpeghi.* Ils se donnent eux-mêmes les noms d'*Œvan's* et de *Donki.*

D. *Peuples Samoyèdes.*

A. *Samoyèdes* proprement dits, depuis la Petchora en Europe, jusqu'au delà de l'Ieniseï.	1. *Petchoriens* ou *Ingoriens;* à l'est de la Petchora. 2. *Obdoriens* ou *Objoudirs;* sur l'Obi. 3. *Tihijoudirs;* ibidem. 4. *Gouarizi;* sur le détroit de Waigatch. 5. *Tassovski* (nom russe); sur la Tass. 6. *Iouraks;* à l'est des précédents. 7. *Touroukhanski* (nom russe); vers l'embouchure de l'Ieniseï.
B. *Ostiaks* de Narym et de Tomsk.	
C. *Peuplade du Haut-Ieniseï.*	1. *Kamatchinzi;* sur le Kam. 2. *Karagas;* sur les bords de l'Ouda. 3. *Toubinski;* sur le Touba; dispersés. 4. *Koibali;* aux environs de Koutznetzk et de Krasnoïarsk. 5. *Matores* ou *Madores;* sur la Touba. 6. *Soyètes;* dans les monts Sayaniens. *N. B.* Ces peuplades paraissent être la source primitive des Samoyèdes.

Race finnoise, ou mêlée avec des Finnois.

A. Les *Vogouls*. . . . . B. Les *Permiaks*. . . . . . . C. Les *Ostiaks d'Obi*, etc. . .	*Voyez* le Tableau des peuples Finnois dans le volume II, Europe.

D. Les *Ostiaks d'Ienisei*, . .
1. *Ostiaks de Pampokol.*
2. *Arinzi;* dans le district de Krasnoïarsk.
3. *Kotovtzi;* sur le Kan.
4. *Asanes;* sur l'Osolka, dispersés.

E. Les *Ioukaghirs;* sur l'embouchure de la Lena; se nomment *Audon Domni*, et sont nommés *Iedel* par le Koriaikes.

F. Les *Tchouktchi* ou *Tchoukotches*. . . . .
1. Les *Tchouktchi;* à l'est.
2. Les *Chelagi;* au nord.
3. Les insulaires *Achoukhalat*, etc.

G. Les *Koriaikes*. . . . . . .
1. Les *Tchantschou;* sur le golfe Penjina.
2. Les *Tumouhoutou;* nomades.
3. Les *Eloutetat* ou *Oloutorzi;* sur l'Oloutora.

H. Les *Kamtchadales;* se nomment *Itelmen.*

I. Les *Kouriliens* ou *Aïnos*, appelés *Mo-sin* dans les histoires japonaises.

J. Les *Coréens*, etc., etc.

TABLEAU des positions géographiques des principaux lieux de l'Empire chinois, observées astronomiquement.

NOMS DES LIEUX.	LONGITUD. E.			LATITUDES N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
TURKESTAN CHINOIS. ou *Thian-chan-nan-lou.*							
Ouchi	75	40	0	40	6	0	Auteurs.
Kachghar	71	43	0	39	25	0	*Idem.*
Khotan	78	15	30	37	10	0	Le P. Hallerstein.
Yarkand	73	57	30	28	19	0	*Idem.*
Jenghi-hissar	71	60	0	38	19	0	*Idem.*
Sandjou	76	20	30	36	25	0	*Idem.*
Aksou	80	27	30	41	9	0	*Idem.*
Pidjan	73	51	0	40	30	0	Auteurs.
Koutché	80	35	0	41	37	0	*Idem.*
Pé-chan (Volcan)	76	47	0	42	35	0	De Humbolt.
DZOUNGARIE. ou *Thian-chan-pé-lou.*							
Gould-ja ou *Ili*	80	7	0	43	51	0	Auteurs.
Tarbagataï	80	18	0	46	8	0	*Idem.*
MONGOLIE.							
Ouliassoutaï	94	12	0	47	38	0	*Idem.*
Koukou-khoto	109	22	15	40	49	0	*Idem.*
MANDCHOURIE.							
Cap *Romberg*	139	24	45	53	26	30	Krusenstern.
Baie de *Castries*	139	39	0	51	29	0	La Perouse.
Cap *Monti*	139	33	0	50	30	0	*Idem.*
Baie de *Suffren*	137	20	0	47	53	0	*Idem.*
Idem de *Ternay*	135	9	0	45	13	0	*Idem.*
Foung-thian	121	18	20	41	50	30	*Idem.*
Bédouné	123	45	0	45	45	0	*Idem.*
Ninggouta	127	23	30	44	24	15	*Idem.*
Sakhalien-oula-khoto	125	6	30	50	0	55	*Idem.*
Merghen	122	41	20	49	12	0	*Idem.*
Tsitsikar	121	10	0	47	25	0	*Idem.*
Ile *Tchoka*, entre,	139	18	0	45	55	0	*Idem.*
	142	30	0	54	25	0	
Archipel, *Jean-Polocki*, entre.	120	0	0	30	0	0	
	121	0	0	40	0	0	

NOMS DES LIEUX.	LONGITUD. E.			LATITUDES N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
ROYAUME DE CORÉE.							
Han-yang-tchhing	124	30	0	37	40	0	
Ile *Quelpaert*	124	10	0	33	20	0	La Pérouse.
	123	58	42	33	7	49	Connaissance des Temps.
Idem (la pointe méridionale)	124	14	45	33	14	0	Ducommun.
Ile *Dagelet*	129	2	0	37	25	0	La Pérouse.
ROYAUME DE LIEOU-KHIEOU.							
Grande île *Lieou-khieou*, entre	125	11	0	26	5	0	Auteurs.
	125	58	0	26	63	0	
Petite île *Lieou-khieou*	126	35	0	27	25	0	*Idem.*
Napakiang	125	18	15	26	13	39	B. Hall.
Ou-ting	125	35	0	26	40	0	Auteurs.
Ile *Typinsan*	123	14	0	24	42	0	Purdy.
TIBET.							
Ladak	75	42	45	35	35	0	Hamilton.
H'lassa	89	30	0	30	43	0	Auteurs.
Bourang-dakla-gad-zoung	82	15	0	30	52	0	*Idem.*
Deba	77	41	45	30	13	0	Hamilton.
Toling	77	27	45	31	19	0	*Idem.*
CHINE.							
Péking	114	5	45	30	54	13	Encke.
Tchang-kia-keou	112	34	42	40	51	35	Auteurs.
Toung-tcheou	114	21	0	59	55	39	*Idem.*
Ho-kian-fou	113	49	30	38	30	0	*Idem.*
Nanking	116	39	45	32	15	0	Annales maritimes
Sou-tcheou	118	7	55	31	23	25	Auteurs.
Tchang-tcheou	115	31	30	24	31	12	*Idem.*
Yang-tcheou	117	3	13	32	26	32	*Idem.*
Ngan-khing-fou	114	43	13	30	37	10	*Idem.*
Foung-yang-fou	115	8	56	32	55	30	*Idem.*
Ning-koue-fou	116	23	3	31	2	56	*Idem.*
Hang-tcheou	117	46	34	30	20	20	*Idem.*
Ning-pho-fou	119	4	49	29	55	12	*Idem.*
Chao-hing-fou	118	11	41	30	6	0	*Idem.*
Khing-tcheou	116	42	42	29	2	33	*Idem.*
Fou-tcheou	117	7	30	26	2	24	*Idem.*
Yan-phing-fou	150	56	50	26	38	24	*Idem.*
Tchang-tcheou	115	31	50	24	31	12	*Idem.*
Chao-wou-fou	125	15	30	27	21	36	*Idem.*
Teng-tcheou	114	8	55	25	44	54	*Idem.*
Formose (île)	119	33	0	25	10	30	Purdy.
Kanton	111	0	0	23	6	15	Krusenstern.
Chao-tcheou	110	47	30	24	55	0	Auteurs.
Nan-hioung-fou	111	34	10	25	11	58	*Idem.*
Tchao-khing-fou	109	43	0	23	4	48	*Idem.*
Macao	111	19	30	22	12	45	La Pérouse.
Kkioung-tcheou	107	27	10	20	2	26	Auteurs.
King-te-tching	114	55	13	29	15	56	*Idem.*
Nan-tchang-fou	113	30	47	28	37	12	*Idem.*
Kouang-sin-fou	115	21	8	28	27	36	*Idem.*
Kieou-kiang-fou	113	43	30	29	54	0	*Idem.*
Ki-an-fou	112	33	25	27	7	54	*Idem.*
Kan-tcheou	112	26	36	25	52	48	*Idem.*
Tchang-cha-fou	110	25	47	28	12	0	*Idem.*
Yo-tcheou	110	33	25	29	24	0	*Idem.*
Heng-tcheou	110	2	0	26	55	12	*Idem.*
Wou-tchhang-fou	111	52	30	30	34	50	*Idem.*
King-tcheou	109	43	50	30	26	40	*Idem.*
Khaï-foung-fou	112	12	0	34	52	5	*Idem.*
Ho-nan-fou	110	6	40	34	43	15	*Idem.*
Teng-foung-hien	110	40	20	34	30	10	*Idem.*
Tchin-tcheou	107	47	30	28	22	25	*Idem.*
Weï-tcheou	116	10	50	29	58	30	*Idem.*
Thaï-youan-fou	110	12	0	37	53	30	*Idem.*
Fen-tcheou	109	21	0	37	19	12	*Idem.*
Taï-thoung-fou	110	55	30	40	5	42	*Idem.*
Si-an-fou	106	33	0	34	15	36	*Idem.*

NOMS DES LIEUX.	LONGITUD E.			LATITUDES N.			NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Han-tchoung-fou	104	51	25	32	46	10	Auteurs
Lan-tcheou	101	34	0	36	8	24	*Idem.*
Khing yang	105	21	30	36	42	20	*Idem.*
Kan-tcheou	98	35	0	39	0	40	*Idem.*
Tching-tou-fou	101	49	30	30	40	41	*Idem.*
Loung-an-fou	102	17	50	32	22	0	*Idem.*
Koueï yang-fou	104	15	10	26	30	0	*Idem*
Koueï-lin-fou	107	53	50	25	13	12	*Idem.*
Ou-tcheou	108	30	15	23	28	48	*Idem.*
Thaï-phing-fou	104	46	10	22	25	12	*Idem.*
Yun-nan-fou	100	30	40	25	6	0	*Idem.*

LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Empire du Japon avec les îles d'Yeso et les Kouriles méridionales. — Recherches critiques sur l'Yeso.

A l'orient de la Mandchourie et de la Corée, s'allonge le bassin de la *mer du Japon*, dont l'extrémité septentrionale a été désignée par La Pérouse sous le nom très-impropre de *Manche de Tartarie*. Des côtes escarpées et dépourvues de grandes rivières environnent cette méditerranée sombre, embrumée et orageuse. Au nord, deux détroits la font communiquer à la mer d'Okhostk; le détroit le plus méridional des bouches de l'Amour, séparant le continent de l'île de Saghalien, est encombré de sables, couvert de roseaux, et n'admet pas même une barque. Le *détroit de La Pérouse*, connu auparavant sous le nom de *détroit de Tessoï*, présente à l'est un passage à la mer d'Yeso, partie méridionale de la mer d'Okhotsk. Le détroit de *Sangar* ou de *Matsmaï* laisse entrer les flots du grand Océan oriental. Au midi, le *détroit de Corée* s'ouvre sur les mers de la Chine. Une chaîne d'îles considérables forme la barrière qui sépare la Méditerranée japonaise du grand Océan; et cette chaîne, qui est longue de 600 lieues, se lie encore aux îles Kouriles au nord-est. Les Japonais en occupent la meilleure partie.

Le navigateur anglais Broughton, après avoir confirmé l'exactitude des cartes hollandaises et de celles de Kœmpfer, pour ce qui regarde le détroit de Sangar ou de Matsmaï, a fourni aux géographes un sujet de dispute, en soutenant que le détroit entre la Mandchourie et l'île de Saghalien, ou *Sakhalian* n'existe point.

La Pérouse, forcé par les vents et d'autres circonstances à quitter ce canal avant de l'avoir examiné jusqu'au bout, avait interrogé avec beaucoup de soin les indigènes tant de l'île que de la terre ferme; ceux-là lui assurèrent que leur pays était environné d'eau, et lui tracèrent les détroits qui les séparent du continent; ceux-ci lui dirent que les bateaux venant de l'embouchure du Saghalien ou Sakhalian pour se rendre dans la baie de Castries étaient traînés par-dessus une étroite langue de terre sablonneuse et couverte d'herbes marines [1]. Ce navigateur remarqua d'ailleurs que la profondeur de l'eau diminuait rapidement vers l'extrémité du canal, et qu'on n'y sentait aucun courant; il paraît s'arrêter à l'idée que le détroit existe, mais que, obstrué par des sables et du varech, il n'ouvre qu'un étroit passage à de petites barques. Broughton va plus loin; il affirme qu'ayant été à huit lieues plus au nord que La Pérouse, il est arrivé à une baie qui n'avait que deux brasses d'eau, et qui était fermée de tous côtés par des terres basses et sabonneuses. Il est persuadé que cette langue de terre, examinée par ses bateaux, n'est nulle part interrompue, et que la terre de Saghalien est une presqu'île. M. de Krusenstern, qui ne s'est pas approché de ce détroit, mais qui a visité celui qui est au nord de l'embouchure du fleuve Saghalien, cherche à appuyer l'opinion du navigateur par des raisonnements étendus [2]. Les eaux presque douces qu'il a trouvées dans le groupe formé par ce fleuve lui fournirent un argument spécieux, et qui parut décisif aux dignes compagnons de cet habile navigateur. Si le golfe de Saghalien communiquait tant soit peu avec le canal appelé *Manche de Tartarie,* les eaux salées de ce bras de mer se mêleraient avec celles du golfe du Saghalien. M. de Krusenstern appuie ensuite sur le témoignage des habitants de la baie de Castries, cité par La Pérouse, et sur la reconnaissance de Broughton; il finit par déclarer qu'il ne conserve aucun doute sur l'existence d'un isthme sablonneux, qui ferait de l'île de Saghalien une presqu'île; mais il pense que cet atterrissement est très-récent, et que l'île de Saghalien a réellement pu mériter ce nom à l'époque où furent tracées les cartes japonaises et chinoises très-modernes, qui toutes la représentent comme entièrement détachée du continent.

Nous regrettons que des considérations nautiques et politiques aient empêché M. de Krusenstern d'aller constater sur les lieux l'existence de cet isthme. Ses raisonnements ne nous paraissent pas sans réplique. Une double ou triple courbure du rivage, quelques îlots et bancs de sable, deux

[1] *La Pérouse :* Voyage, etc., t. III, p. 72.
[2] *Krusenstern :* Voyage autour du Monde, t. II, p. 191-195 (édition allem. origin.).

ou trois chenaux étroits, remplis de ces énormes joncs qui croissent sur toute cette côte, encombrée d'ailleurs de prairies flottantes d'herbes marines; voilà tout ce qu'il faut pour expliquer comment il se fait que les eaux salées de la Manche de Tartarie ne pénètrent pas dans le golfe du Saghalien. Si, à l'occident de ce détroit encombré, il existe, comme cela paraît certain, une langue de terre basse, presque coupée par deux petites rivières, comme il en existe une au nord de l'embouchure du Saghalien, à l'endroit nommé par les Russes *Gilazkaia Perevoloca*, et par les Chinois *Gole*[1], il est très-naturel que les habitants du rivage continental aient pu quelquefois traîner leurs légères barques à travers une semblable langue, pour éviter la navigation difficile du détroit. C'est ce que firent les Kosaques dans le dix-septième siècle, lorsque, ayant descendu le Saghalien, et voulant se rendre à Oudskoï, ils aimèrent mieux transporter leurs bateaux par la langue de terre de Gilazkaia, que de faire le tour du promontoire nommé *cap Romberg* par M. de Krusenstern. On conçoit, dans cette hypothèse qui est singulièrement favorisée par les détails très-remarquables d'une carte de d'Anville[2], comment Broughton a pu se tromper en prenant une anse à côté du détroit pour le détroit lui-même. D'ailleurs, si ce navigateur eût rencontré un isthme de sable, pourquoi, même en le supposant d'une largeur considérable, n'a-t-il pas aperçu, du haut des mâts, la mer qui devait le baigner du côté opposé?

Telles sont les raisons qui obligent tout géographe ami de la vérité à conserver, jusqu'à de nouveaux éclaircissements, le détroit indiqué par d'Anville, les missionnaires, les cartes chinoises et japonaises, entre l'île de Saghalien et la Mandchourie.

M. de Krusenstern, dont nous venons de discuter l'opinion relative à cette question, a reconnu avec un soin admirable les côtes occidentales de l'île d'Yeso, et les côtes sud-est et nord de l'île de Sakhalian. Sa relation et celles de La Pérouse et de Broughton sont les seules sources publiques d'où l'on puisse tirer des notions certaines sur ces îles; mais la bienveillance de M. Titsingh, hollandais qui a longtemps résidé au Japon, nous procure l'avantage de pouvoir puiser, dans deux descriptions japonaises, des détails qui jettent un nouveau jour sur la géographie et l'histoire de ces contrées[3]. Nous prendrons notre point de départ du rivage septentrional du Japon.

[1] *Muller*: Mémoire sur le fleuve Amour, etc.; dans *Busching*, Magasin géographique, t. II, p. 507-508.

[2] *Asie*, III^e partie, 2^e feuille.

[3] *Ieso-Ki*, ou Description d'Yeso, par *Araï-Tsikogo-no-Kami*, instituteur du *Ziogoen*

L'île de *Matsmaï*, située au nord de celle de Niphon, est appelée en japonais la *terre d'Yeso*, ou *Mo-sin*, c'est-à-dire *des peuples velus*, ou encore *Mao-jïn*, *Mo-mïn* et *Mao-mïn*[1]. Les Mo-sin occupèrent jadis les parties septentrionales du Japon jusqu'à la montagne Ojama; successivement repoussés dans leur propre île, ils y ont été subjugués à diverses reprises, et ne conservent leur indépendance que dans la partie méridionale de Sakhalian. Selon Krusenstern, les Mo-sin s'appellent eux-mêmes *Aïnos*[1]. Cette nation a la taille un peu plus haute et le corps plus robuste que les Japonais; une barbe noire très-épaisse couvre leur visage; elle se confond avec une chevelure noire et un peu crépue. Hommes et femmes se tatouent ou se peignent sur les lèvres diverses figures de fleurs et d'animaux. Les vêtements des riches sont de toile du Japon ou de la Chine; le peuple s'habille d'une étoffe faite avec le fil qu'on tire de l'écorce d'une espèce de saule. Dès l'âge de dix ans les enfants apprennent à plonger dans la mer, et à sauter par-dessus une corde tendue. Les Aïnos excellent dans ces deux exercices; on en voit qui sautent à la hauteur de plus de deux mètres; ils suivent les cerfs à la course; l'arc et les flèches sont leurs principales armes; mais de petits détachements japonais battent des milliers d'Aïnos. Les chefs héréditaires des villages se reconnaissent vassaux du prince japonais de Matsmaï, et lui paient un tribut en peaux de loutres et de chiens de mer, d'ours, d'élans et de castors, de saumons, de faucons et d'autres productions de leur pays. Ils vivent entre eux sans loi et presque sans culte; du moins des libations et des feux allumés en l'honneur de *Kamoï*, divinité japonaise, sont les seuls actes religieux qu'on leur connaisse. Point d'alphabet, point de monnaie : le commerce se fait par échange; ils se rendent dans une des îles Kouriles, déposent leurs marchandises, et se retirent à bord de leurs bateaux; les Kouriliens descendent, examinent les marchandises, et mettent les leurs à côté : c'est par une suite de négociations muettes que les marchés se concluent. La polygamie est admise; l'adultère est vengé; mais l'homme qu'une femme mariée essaie de séduire exige d'elle ses anneaux d'oreilles, et, en représentant ce gage, il est à l'abri des attaques de l'époux outragé. Les parents se marient entre eux, excepté les plus proches. Les femmes sont fidèles, et ne témoignent aucune jalousie

(empereur militaire) *Tsoena-Josi*, écrite en 1720. *Ieso-Ki*, ou Description d'Yeso, avec l'histoire de la revolte de Samsay-In, par *Kannamon*, interprète japonais, écrite en 1752. Notice de deux Cartes japonaises, manuscrites, communiquées par M. *Titsingh*.

[1] *Klaproth : San-kokf-tsou-ran-to-sets*, ou Aperçu général des trois royaumes, traduit de l'original japonais-chinois, p. 211.

[2] *Krusenstern :* Voyage autour du Monde, t. II, p. 74.

envers leurs rivales ; mais lorsque le mari prend une autre épouse, il est tenu de la loger dans une hutte éloignée de la sienne. Un homme a quatre et huit femmes, selon sa fortune. L'épouse d'un Aïno fait des habits à son mari avec l'écorce d'un arbre, donne à manger à l'ours de la maison, et fait sécher le poisson pendant que le mari va à la pêche ou à la chasse. Celles qui sont riches et coquettes couvrent leurs lèvres de lames d'or ; les autres les teignent de différentes couleurs et noircissent leurs dents. Les Aïnos adorent le soleil, la lune, la mer, un dieu du ciel, et croient à l'existence du diable. Ils ont beaucoup de respect pour les morts ; la famille du défunt visite tous les ans son tombeau. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes ; pendant la durée du deuil, les parents ne paraissent point en public la tête découverte. Les Aïnos n'ont point de calendrier ; ils comptent les années par époques de la chute des feuilles.

Leurs tribus ne sont qu'autant de familles qui rarement s'unissent entre elles. Le deuil pour les morts s'exprime par des combats simulés entre les parents, dans lesquels souvent on donne et reçoit des blessures sanglantes. Tels sont les traits précis et curieux sous lesquels nos deux auteurs japonais nous peignent les habitants d'Yeso ; les relations des navigateurs européens n'ajoutent rien de positif à ce tableau. Broughton assure que ces peuples sont très-velus sur tout le corps ; Krusenstern voudrait voir de l'exagération dans cette assertion, appuyée par le témoignage des Hollandais, et que les relations japonaises nous semblent confirmer.

Les Japonais nomment généralement les Aïnos *Yeso :* ceux qui habitent près du Japon sont appelés *Koutsi-Yeso*, c'est-à-dire Yeso de la bouche du pays, et ceux qui demeurent loin des côtes, *Okou-Yeso* ou Yeso de l'intérieur.

La langue des Aïnos diffère également du japonais et du mandchou, mais elle paraît se rapprocher du kamtchadale ; la comparaison d'une centaine de mots, très-bien choisis, avec quelques mots correspondants dans plusieurs langues de l'Asie et de l'Océanie, ne nous a fourni aucun indice de parenté ; mais sans doute nos recherches auraient exigé des matériaux qu'il n'était pas en notre pouvoir de nous procurer. Cette langue, quoique moins sonore et moins douce que le japonais, ne paraît pas cependant offrir ces sons rudes qui caractérisent un peuple féroce.

L'île d'Yeso a 125 lieues de l'est à l'ouest, et 100 du nord au sud. Sa superficie est évaluée à environ 8,000 lieues carrées. Suivant les auteurs japonais, elle est couverte de montagnes et de rochers sur une largeur de 10 à 30 lieues. Les routes ne sont que des sentiers rocailleux, qui bordent

souvent des précipices effrayants. Mais les rocs les plus escarpés n'arrêtent pas les naturels; ils ne les tournent pas, ils les escaladent.

Les montagnes renferment des mines de plomb, d'argent et d'or. Le climat de cette île est plus froid que sa latitude ne l'indique : depuis le mois de novembre jusqu'à celui d'avril, la neige couvre non-seulement les montagnes, mais les plaines et les vallées jusque dans la partie méridionale; le thermomètre centigrade descend souvent à 15 degrés au-dessous de zéro. En été les pluies sont fréquentes, et des vents violents agitent l'atmosphère.

L'île d'Yeso présente de tous côtés des montagnes élevées, couvertes d'une belle verdure et de vertes forêts ; les sapins, les bouleaux, les cyprès, les ormes, les saules et beaucoup d'autres arbres y abondent ; les tussilages et les lis sarannes y prospèrent : ce qui indique un climat froid et humide. Il y a beaucoup de plantes sarmenteuses ; les roseaux y prennent ces dimensions énormes qu'ils ont à l'embouchure du Sakhalian. Parmi les cultures essayées par les Japonais, le millet, les pois et les fèves ont réussi. Les animaux de l'île sont des aigles, trois sortes de faucons, des ours, des cerfs ; on prend l'ours jeune, les femmes lui donnent leur sein à téter ; il est élevé comme un chien ou un cochon favori ; mais lorsqu'il grandit, il est mis en cage, et tant de soins n'aboutissent qu'à le tuer dès qu'il paraît assez gras. La famille pleure solennellement sa mort, mais mange sa chair, usage qui rappelle les Ostiaks. Les loutres, les chiens-marins, les phoques sont indiqués sous beaucoup de noms divers. Les baleines chassent dans les baies et embouchures de rivières d'immenses essaims de *nising*, espèce de sardine; le saumon fourmille aussi au point de pouvoir être pris avec la main. La sangsue de mer est recherchée et vendue aux Japonais. La lentille marine, *fuccus saccharinus,* et probablement beaucoup d'autres *fucus* servent de nourriture ordinaire.

Les terres labourables ne s'étendent que sur les bords de la mer, où l'on compte 107 villages d'insulaires montagnards, qui habitent en dehors du canton de Matsmaï, dont le territoire n'a que 7 lieues d'étendue.

Matsmaï, ou la ville du détroit, est bâtie vers l'extrémité méridionale de l'île ; c'est une forteresse japonaise, inaccessible du côté de la terre. Les autres postes s'étendent par l'ouest jusqu'à la pointe nord. Les maisons de cette ville sont construites en bois, mais recouvertes de pierres et de plâtre; les édifices publics sont blanchis à la chaux. Suivant Golovnine, qui y fut

[1] Le nom *In-Sou,* donné selon Broughton à l'île, ne dénote que *terre haute et verdoyante ; in,* haut; *tsoui,* vert.

fait prisonnier en 1811 par les Japonais, et qui y résida longtemps, elle possède un théâtre japonais et une population de 50,000 âmes. Son commerce est florissant, et son port est fréquenté par un grand nombre de navires japonais et européens.

Yeso forme, avec les Kouriles méridionales et la partie du sud de Sakhalan, un grand gouvernement sous le commandement d'un général japonais. Les Aïnos sont censés tributaires, bien qu'ils ne paient point d'impôts.

En longeant la côte occidentale, on rencontre les îles d'*Oo-sima* et de *Koo-sima*, qui renferment chacune un volcan brûlant : celui de Koo-sima passe pour le plus petit du globe, il n'a que 44 mètres 85 centimètres de hauteur. Viennent ensuite les îles d'*Okosiri* ou *Okosir*, couvertes de forêts ; de *Riosiri* ou *Riisiri,* qui renferme un volcan appelé le *Pic de Langle* par La Pérouse, et de *Refounsiri* ou *Ribounsiri,* comme l'appellent les Japonais. Le grand golfe qui s'avance dans la partie occidentale d'Yeso, a reçu des Russes le nom de Strogonof : au fond de ce golfe s'élève un volcan. Le dernier poste au nord est *Notsjiab;* le *Notzambou* de Krusenstern. *Soyea* est sur une baie plus à l'est. Sur la côte nord-ouest, les Aïnos, quoique sujets du Japon, habitent seuls ; *Atkis*, leur principal village, est sur la côte nord-est ; un officier russe, nommé Laxmann, a visité, en 1792, le port de *Kimoro* qui en dépend : nous ne trouvons point ce nom parmi deux cents noms propres que contiennent les manuscrits de M. Titsingh ; mais Atkis est indiqué sous celui de *Atskesi.*

La côte sud-est d'Yeso a été parcourue par les Hollandais et par Broughton. Le pays se couvre de forêts magnifiques ; le *Volcano-Bay,* ou baie du volcan, offre un bassin circulaire de l'aspect le plus pittoresque ; tout fait soupçonner ici l'existence d'un volcan en activité.

Un canal sans nom sépare l'île d'Yeso de celle de *Tchikota* ou *Tchikotan*, appelée aussi *Spangberg*, la plus méridionale des Kouriles, et faisant partie de l'empire japonais. Elle a 30 lieues de longueur sur 10 de largeur. Ses habitants paraissent être des Aïnos ; comme ceux-ci ils sont très-velus. Elle renferme deux montagnes qui paraissent être volcaniques.

Au nord d'Yeso s'étend la longue île de Sakhalian, appelée par les Japonais *Sagariïa* et nommée aussi *Taraikaï* ou *Karafta.* Les Aïnos, suivant nos géographes japonais, l'appellent *Karato,* nom auquel ils ajoutent l'appellatif *sima*, ou île. Selon Krusenstern, le nom indigène serait *Saldan;* selon La Pérouse, *Tschoka :* il paraît que ce dernier n'est que le nom d'un village, écrit *Ttchuchin* sur la carte de d'Anville ; probablement les deux autres dénominations sont aussi locales.

La Pérouse, qui a visité la côte occidentale, trace un portrait des habitants, très-favorable sous le point de vue moral. L'intelligence de ces pauvres insulaires lutte contre un climat âpre : ils sont pêcheurs et chasseurs, ils se tatouent ; ils font des étoffes d'écorce de saule tout comme les Mo-sin ou Aïnos d'Yeso. Leur langue offre quelques mots germaniques et mandchoux. L'île, très-élevée dans son milieu, s'aplatit vers ses extrémités méridionales, où elle paraît offrir un sol favorable à l'agriculture. La végétation y est extrêmement vigoureuse ; les pins, les saules, les chênes et les bouleaux peuplent ses forêts. La mer qui baigne ses côtes est très-poissonneuse ; ses rivières et ruisseaux fourmillent de saumons et de truites de la meilleure qualité. Les collines se couvrent de rosiers, d'angélique et de lis sarannes.

Krusenstern a examiné la baie *Aniva*, extrémité méridionale de l'île ; les Japonais y ont reconstruit l'établissement que les Russes avaient détruit. Il est très-important par la grande quantité de poissons et de baleines que l'on pêche dans ses parages. Toute la côte orientale, examinée par Krusenstern, présentait des vallées boisées, derrière lesquelles des montagnes couvertes de neige semblaient se perdre dans les nues. Au 51e degré, le sol s'abaisse ; on ne voit plus que des dunes et des collines de sable. Les Aïnos habitent le midi ; la côte orientale paraît déserte ; une colonie de Mandchoux occupe la côte nord-est, voisine de l'embouchure du Sakhalian.

La partie méridionale, formant environ le tiers de cette île, appartient seule aux Japonais, et dépend du gouvernement de Matsmaï.

Au nord de l'île d'Yeso se prolonge la chaîne des îles Kouriles, dont les plus méridionales font partie du même gouvernement.

Les quatre principales îles Kouriles qui dépendent de l'empire japonais, et font partie du gouvernement de Matsmaï, sont Tchikotan, dont nous avons parlé plus haut, et Kounachir, Itouroup et Ourous, dont nous allons dire quelques mots.

Kounachir, au nord-est de l'île d'Yeso, a environ 26 lieues de longueur sur 6 de largeur. Son centre est occupé par de hautes montagnes, dont l'une appelée *Tchatchanobouri*, est un volcan brûlant. Au sud-ouest, vers l'extrémité de l'île, se trouve la baie de la Trahison, où Golovnine fut pris par les Japonais. Ceux-ci ont sur cette baie un établissement que l'on peut regarder comme le plus considérable de ceux qu'ils possèdent dans les Kouriles. La population de Kounachir n'est que de 2 à 300 Aïnos.

Itouroup, appelée par les uns *Atorkou*, et par les autres *Ilourous*, est l'*île des Etats*, des navigateurs hollandais ; c'est sans contre dit la plus

grande des Kouriles : sa longueur est de 55 lieues et sa largeur de 15. Elle est séparée de l'île de Kounachir par le canal de Pico. Ses montagnes atteignent une grande hauteur : l'une d'elles est un volcan actif, situé dans la partie du sud-ouest, et près duquel se trouve *Ourbitch,* le principal établissement des Japonais, que défend un petit fort, et qu'enrichit un assez bon port.

Ourous, ou l'*île de la Compagnie*, sur laquelle on n'a que des renseignements incertains, complète les dépendances du gouvernement de Matsmaï. Cependant elle paraît être la même que celle d'*Ouroup*, que les Russes ont appelée *Alexandre*, et sur laquelle ils ont un établissement. Nous en avons parlé en traitant des Kouriles russes; mais nous n'osons affirmer que les Japonais ont renoncé à leurs droits de propriété sur cette île.

Nous allons décrire une contrée plus souvent traitée en détail que celles que nous venons d'examiner. Aussi, pour ne pas trop répéter des choses connues, nous chercherons à être brefs. Les trois îles de *Niphon*, de *Kiousiou* et *Sikokf*, entourées d'une foule de moindres îles, forment le royaume, ou, comme l'on dit quelquefois, l'empire du Japon. Les Chinois l'ont d'abord nommé *Yang-hou*, c'est-à-dire atelier du soleil; puis ils l'ont appelé *Hou-Koué*, royaume des esclaves, et enfin *Jé-pen* ou *Je-poun*, contrée du soleil levant. Marco-Polo l'a connu sous le nom corrompu de *Xipangu*.

Nipon ou *Niphon*, la principale des îles japonaises, a 300 lieues de longueur et 80 dans sa plus grande largeur. Elle est hérissée de montagnes et de collines, dont la plupart sont volcaniques, et dont quelques-unes jettent des flammes et de la fumée. On y compte une dizaine de cratères qui ne sont pas éteints. Ses côtes, parsemées de rochers, sont battues par les flots d'une mer orageuse; son sol, peu fertile, est souvent tourmenté par des commotions souterraines; mais les vallées et les plaines, humectées par un grand nombre de rivières et de ruisseaux, dont l'industrie des Japonais a, par des canaux d'irrigation, augmenté l'utile influence; les montagnes, les pentes mêmes des volcans, embellies par de nombreuses espèces de végétaux inconnus à nos régions tempérées, présentent l'intéressante image de l'industrie humaine au milieu des traces des révolutions physiques. Malgré des hivers très-froids et des étés très-chauds, le climat est salubre; le temps est variable pendant la plus grande partie de l'année; les tempêtes et les ouragans caractérisent l'époque des chaleurs; mais l'abondance des pluies bienfaisantes, le travail et les engrais parviennent à vaincre la stérilité du sol.

Les métaux précieux abondent dans l'île, l'or s'exploite par le lavage

dans des sables d'alluvion tellement riches, que, pour ne point en abaisser le prix par une trop grande abondance, l'exploitation en est limitée par les lois. L'argent est soumis à la même restriction; les mines de cuivre sont également d'une richesse remarquable : elles donnent des produits considérables; le mercure offre dans ses gisements des variétés précieuses pour les minéralogistes; le fer est le moins commun de tous les métaux. Les montagnes volcaniques fournissent à la consommation et au commerce du soufre et du bitume, et aux habitants des sources minérales utilement employées dans diverses maladies. Il paraît que dans le nord de l'île la houille se montre en couches d'une grande épaisseur.

L'île de *Kiou-siou* ou de *Ximo,* la plus méridionale et la plus occidentale des grandes îles du Japon, est longue de 80 lieues du nord au sud, et large de 20 à 50 de l'est à l'ouest. Située au sud de Niphon, elle n'en est séparée que par un canal d'une demi-lieue de largeur. Visitée dans ces derniers temps par les navigateurs européens, ses caps ont reçu les noms de quelques hommes célèbres. Ainsi le cap Tchitchakof forme son extrémité méridionale; et sur la côte orientale, on distingue ceux de Nagaef, de d'Anville et de Cochrane. Son intérieur est couvert de hautes montagnes, dont quelques-unes sont des volcans redoutables : la plus remarquable de ces cimes volcaniques a reçu de Krusenstern le nom de *pic Horner.* La nature s'est plu à embellir cette île, et l'agriculture en a fait une des plus riches contrées du Japon; mais elle est exposée à de violents tremblements de terre et aux ravages de ses volcans. Le 1er avril 1826, elle éprouva une terrible secousse qui répandit la désolation dans toute sa partie méridionale; pendant cette épouvantable convulsion, le mont Illigigama ou Illigi-yama lança jusque dans la mer une immense quantité de rochers, et vomit ensuite un énorme torrent qui détruisit tout ce qui se trouva sur son passage.

Sikokf ou *Siko-ko*, à l'est de la précédente, a environ 45 lieues de longueur du nord-est au sud-ouest, et 40 dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. Cette île est peu connue des Européens : on sait seulement qu'elle est très-montagneuse.

Les rivières du Japon ne peuvent avoir un long cours; dans l'île de Niphon, le *Yado-gava,* qui passe par Osaka, est traversé par plusieurs ponts en cèdres de 100 à 120 mètres de long; il n'a que 25 lieues de cours; l'*Ojin-gava* [1] et la *Fusi-gava* sont aussi des rivières larges et rapides.

On cite encore plusieurs autres cours d'eau : le *Tenrio-gava* ou *Tenrion,*

[1] Le mot *gava* signifie *rivière,* comme dans le celtique.

qui sort du lac Souva, se jette dans la mer par trois embouchures, après un cours de 40 lieues; le *Tone-gava*, qui, d'un côté, se jette dans le golfe de Yedo, et de l'autre dans le grand lac *Kasmiga-oura;* enfin l'*Ara-gava,* dont l'un des deux bras se jette dans le Tone-gava et l'autre dans le *Toda-gava,* qui a son embouchure dans le golfe de Yedo.

Un des grands lacs est celui d'*Oïtz,* du sein duquel s'écoulent deux rivières, l'une vers Miaco, l'autre vers Osaka. Ce lac a 50 lieues japonaises de longueur, équivalant chacune à une heure de marche à cheval; sa largeur n'est que d'un tiers. Trois mille pagodes ont rendu célèbre la délicieuse plaine qui l'environne.

C'est Kœmpfer qui a donné à ce lac le nom de la ville d'Oïtz, près de laquelle il est situé; mais les Japonais le nomment *Biwano-oumi* et les Chinois *Phi-pha-kou,* c'est-à-dire *lac de la Guitare.* Selon l'histoire japonaise, il fut formé en une nuit à la suite d'un tremblement de terre qui affaissa le terrain qu'il occupe, et éleva à une plus grande hauteur la montagne de Fasï-Yama, située à quelque distance de là. Le lac *Souva* ou *Souva-no-mitsou-oumi* est remarquable par le grand nombre de sources minérales chaudes qui s'y jettent, et qui jaillissent du sol environnant.

Les îles du Japon éprouvent en général tour à tour les extrêmes du chaud et du froid. La chaleur de l'été est souvent modérée par les brises qui soufflent de la mer. Dans l'hiver, le vent vient du nord ou du nord-est, et semble imprégné de particules de glace. Le temps est variable pendant tout le cours de l'année, et il tombe des pluies abondantes, particulièrement dans les *satsaki*, ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été.

Selon les observations le plus haut degré de chaleur, à Nangasaki, est de 37 degrés du thermomètre centigrade dans le mois d'août, et le plus grand froid de 1 degré au-dessus du zéro du même thermomètre dans le mois de janvier. La neige reste quelques jours sur la terre, même dans les parites méridionales. Presque toutes les nuits d'été le tonnerre se fait entendre; le tempêtes et les tremblements de terre sont très fréquents.

Les lois ont fait aux Japonais un devoir rigoureux de l'agriculture. A l'exception des montagnes les plus impraticables, la terre est universellement mise en culture. Exempt de tous droits féodaux ou redevances ecclésiastiques, le fermier cultive le terrain avec zèle et succès. Il n'y a point de communaux; si quelque portion de terrain restait inculte, un cultivateur voisin, plus laborieux, pourrait s'en emparer. On manque de

prairies, mais le soin des engrais est poussé très-loin. Sur le flanc escarpé des collines s'élèvent des murs de pierre qui supportent des plateaux de terre semés de riz ou de légumes. Le riz est le grain principal; le blé-sarrasin, le seigle, l'orge et le froment sont rarement cultivés; les pommes de terre y sont de médiocre qualité, mais on voit prospérer différentes sortes de fèves, de pois, de navets et de choux; le riz, semé en avril, est récolté en novembre : c'est dans ce dernier mois qu'on sème le froment pour le recueillir en juin; l'orge reste aussi en terre pendant l'hiver. Il y a beaucoup de ressemblance entre les plantes de la Chine et celles du Japon; elle dérive peut-être en partie d'un échange mutuel de végétaux utiles : l'arbuste du thé croît sans culture dans les haies; les plus superbes bambous abondent dans tous les bas-fonds; le gingembre, le poivre noir, le sucre, le coton et l'indigo, quoique peut-être originaires des régions plus méridionales de l'Asie, y sont cultivés avec beaucoup de succès, et en grande quantité. Dans l'intérieur, les flancs des montagnes moyennes nourrissent le laurier indien et le camphrier, ainsi que le *rhus vernix*, de l'écorce duquel sort une gomme résine qu'on regarde comme le principe de l'inimitable vernis noir de l'Inde. Outre l'orange douce de la Chine, on en voit une autre espèce sauvage, provenant du *citrus japonica*, qui paraît être particulier à ce pays. La végétation européenne se mêle à celle de l'Asie méridionale : le mélèze, le cyprès et le saule pleureur, qui se montrent dans tous les pays tempérés entre le Japon et la Méditerranée, voient ici se terminer à l'orient la sphère de leur existence. On doit en dire autant de l'espèce de pavot qui fournit l'opium, du lilas blanc et du jalap.

Il manque aux Japonais nos pommiers, mais ils possèdent des poires d'une grosseur considérable, des pamplemousses, des figues de Kaki, et de grosses oranges. Ils savent confire et accommoder avec des épices, les bananes, les fruits du jacquier, le bobange, les cocos, les fruits de fragarier, et beaucoup d'autres. Ils tirent de l'huile à manger et à brûler du sésame, de l'*orbresin driandrios*, des sumacs, de l'*if-gingko*, du chore oriental, du camphrier et du laurier glauque, de l'azédarac et du cocotier. Ils élèvent beaucoup de vers à soie. Le cotonnier leur fournit aussi des toiles légères, et l'ortie des cordes durables; ils font du papier et des éventails avec des écorces d'une espèce de mûrier, du *licual* et du rondier; des bouteilles avec la calebasse, des peignes en bois de *nagi*, et toutes sortes de meubles en bois de *lindera,* bois du *dentz* ou jora, de sapin, de pin sauvage, de buis, de cyprès, et d'if à grandes feuilles. L'œil est flatté du

mélange des cocotiers, des palmiers-éventails, des cycas et des mimoses arborescentes qui ornent les rivages de la mer. Les haies vives qui séparent les propriétés se composent de sérisse du Japon [1], d'oranger à trois feuilles, de gardène, de viorne, de thuya, d'epicca, de dolis à épis, dont ils font aussi des berceaux et des allées couvertes. Enfin, la médecine trouve ici plusieurs plantes utiles, telles que le muguet du Japon, l'acore aromatique, la racine de squine [2], que le suédois Thunberg leur fit connaître; la corète du Japon [3], le camphre, le moxa, le bois de couleuvre et la racine de mungo.

L'industrie a banni de tout l'empire du Japon deux animaux, les boucs et les moutons; les premiers sont regardés comme nuisibles à la culture; et l'abondance du coton et de la soie supplée au défaut de la laine. Les cochons sont aussi poursuivis comme pernicieux à l'agriculture, et on en voit seulement quelques-uns dans le voisinage de Nangasaki, qui y ont probablement été introduits par les Chinois. En général, ces îles nourrissent peu de quadrupèdes. Le nombre des chevaux de l'empire parut à Thunberg égaler à peine celui qu'on trouve dans une seule province suédoise. On ne voit également que fort peu de bétail. On emploie dans les travaux de l'agriculture une variété de buffles qui a une bosse sur le dos, et des vaches très-petites. Mais le caprice d'un souverain a érigé en loi d'Etat son goût personnel pour les chiens; ils sont nourris aux dépens des villes; on les chérit, on les respecte. La principale nourriture des Japonais consiste en poissons et en végétaux; les poules et les canards sont élevés principalement à cause de leurs œufs. On ajoute aux légumes ordinaires toutes sortes de plantes marines, de *fucus* et d'ulves, qu'on apprête de plusieurs manières. Le gibier n'est pas très-abondant; on a des oies sauvages, des faisans, des perdrix, mais très-peu de quadrupèdes sauvages. L'ours qu'on rencontre dans le nord est noir, avec deux taches blanches en forme de croissant sur les épaules; sa chair, que l'on mange, est comparée au mouton, mais elle est plus coriace. Le loup se montre dans les provinces du nord; il s'y trouve aussi des renards: ces derniers sont universellement détestés, et considérés comme de mauvais esprits revêtus d'un corps d'animal.

Les métaux précieux, l'or et l'argent, ainsi que nous l'avons fait voir, abondent dans l'empire du Japon. 'est un fait autrefois bien connu des

[1] *Licium japonicum.* Th.
[2] *Smilax China.*
[3] *Chorchorus Japonicus.*

Portugais, et ensuite des Hollandais, qui en exportaient des cargaisons considérables. Les deux tiers du produit des mines appartiennent à l'empereur, et le reste au propriétaire du terrain. Les mines d'or les plus pures et les plus riches sont à Sado, dans la plus grande des îles voisines de Niphon; on nomme au second rang celles de Suremga. L'argent paraît avoir été autrefois plus abondant. Les Japonais le considèrent comme plus rare que l'or, quoique ici, comme partout, ce dernier métal soit plus cher. On rapporte que dans la province de Boungo et dans les parties les plus septentrionales, vers Kattami, il y a de très-riches mines d'argent. Mais les deux îles connues sous le nom d'îles d'Or et d'Argent (*Gin-sima* et *Kin-sima*) n'existent peut-être que dans des fables imaginées par la vanité nationale; à moins qu'on ne veuille y voir un indice d'anciennes relations avec le Mexique, ou une imitation des contes de Ptolémée sur la *regio aurea* et *argentea*.

Le cuivre, mêlé de beaucoup d'or, forme la principale richesse de nombre de provinces, et le plus précieux objet d'exportation. Le plus beau et le plus malléable se tire de Sarouga, d'Astinge, de Kino, de Kuni. Le dernier est regardé comme le plus malléable; celui de Sarouga contient la plus grande quantité d'or. On trouve encore un grand nombre de mines de cuivre dans le Satsouma. Le fer paraît être plus rare dans ce pays que tout autre métal. On en trouve cependant dans les provinces de Mimasaka, Bitsiou et Bizen. Les Japonais s'en occupent peu; ils s'en servent cependant pour fabriquer des armes, des ciseaux, des couteaux, et autres outils nécessaires, tandis qu'ils frappent des monnaies en or et en cuivre.

On donna à M. Thunberg de l'ambre en présent. Il y en avait de couleur rembrunie, de jaunâtre et de panaché. On lui dit aussi qu'il avait été trouvé dans ce pays. Le soufre abonde dans le Japon. [1] La pierre ponce indique l'ancienne activité des volcans. Le charbon de terre, à ce qu'on assure, se trouve dans les provinces du nord. Des agates rouges, veinées de blanc, servent pour fabriquer des boutons, des tabatières [2]. D'après Kœmpfer, le zinc est importé du Toung-king, et l'on trouve de l'étain dans la province de Boungo. Un naphte rougeâtre s'emploie dans les lampes. Thunberg a vu de l'asbeste, de la terre à porcelaine et du marbre blanc [3]. On a rapporté du Japon le mercure sulfuré, cristallisé en prismes et en petites masses lamelleuses. Le baron de Wurmb, savant allemand établi à Batavia, avait

[1] *Thunberg*, t. IV, p. 402.
[2] *Kœmpfer*, t. I, p. 121, 122 (en allemand).
[3] *Thunberg*, t. III, p. 203.

reçu du Japon le titane oxydé capillaire, l'hydrophane et ces masses tombées de l'atmosphère, et qu'on désignait naguère sous le nom de *pierres de tonnerre,* en japonais *kaminari sakki.*

Les grandes divisions de l'empire japonais sont appelées, en langue du pays, *kokf;* ce sont des principautés dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou koubo. On en compte environ soixante-dix.

La capitale du Japon se nomme *Yedo*, *Yeddo* ou *Jeddo.* Elle est située dans une baie à l'est de Niphon. Les maisons n'y ont qu'un ou deux étages, avec des boutiques le long des rues. Le port y est si peu profond, qu'un vaisseau européen est obligé de jeter l'ancre à la distance de cinq lieues. Le palais de l'empereur est entouré de murs de pierre, avec des fossés et des ponts-levis; lui seul formerait une ville considérable, puisqu'on lui donne cinq lieues d'une heure de circonférence, tandis qu'il faudrait vingt-une heures de chemin pour faire le tour de la ville entière. C'est à Yedo que résident, la moité de l'année, tous les princes feudataires de l'empire; leurs familles y demeurent toujours comme otages de leur fidélité. Le palais de l'empereur consiste dans un grand nombre de logements, et occupe un espace immense. Le salon des cent nattes *(sensio-siki)* a 200 mètres de long sur 100 de large. Le palais a une tour carrée, marque de prééminence, laquelle, dans cette ville, est interdite aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de la même prérogative dans ses propres domaines. Les toits sont ornés de dragons dorés. Les colonnes et les plafonds éclatent de cèdre, de camphrier et d'autres bois précieux. Mais tout l'ameublement consiste en nattes blanches garnies de franges d'or.

Les maisons des particuliers sont en bois, mais peintes en blanc, de manière qu'elles semblent être de pierre; l'étage supérieur sert de garde-meuble et de grenier; le rez-de-chaussée n'est composé que d'une grande pièce, qu'on peut diviser à volonté en divers appartements, par des cloisons à coulisses. On n'y fait usage ni de siéges ni de tables; on s'assied sur des nattes: l'empereur même, pour donner son audience, ne s'assied que sur un tapis.

La fréquence des tremblements de terre que l'on ressent à Yedo est probablement la seule cause qui fait que cette ville renferme si peu d'édifices remarquables. Il est cependant une construction que nous ne devons point passer sous silence: c'est le fameux pont appelé *Niphon-bas* ou *Pont du Japon*, d'où l'on compte les distances sur tous les grands chemins

de l'île. Il est long de 80 mètres, construit en bois de cèdre et bordé de balustrades ornées de boules en cuivre doré.

La population de cette ville, que l'on peut regarder comme la plus grande du monde, est difficile à évaluer : aussi les auteurs diffèrent-ils considérablement sur ce point. Les uns ne lui donnent que 700,000 habitants ; les autres 1,000,000 ; quelques-uns même 10,000,000. Il nous semble que les uns et les autres ont donné dans des excès opposés, et que ceux dont l'évaluation n'est pas la plus forte n'ont probablement point compris la population de ses faubourgs. Si nous en croyons les auteurs japonais, elle renfermerait 280,000 maisons : ce nombre est peut-être exagéré, mais en le supposant exact, et en considérant que les habitants n'occupent que les rez-de-chaussée, on aurait environ cinq individus par maison, ce qui donnerait une population de 1,400,000 âmes, nombre qui n'est probablement pas éloigné de la vérité.

Une observation importante à faire sur cette ville, c'est qu'elle est le théâtre de fréquents incendies ; inconvénient qui, au surplus existe dans toutes les villes du Japon. Il ne se passe point de jour qu'elle n'en éprouve ; pendant les vingt jours que M. Titsingh y résida, il y eut 22 incendies. A différentes époques, et entre autres en 1773, elle fut presque entièrement consumée : aussi depuis cette époque a-t-on institué un corps de surveillants qui parcourent la ville jour et nuit.

En allant d'Yedo au nord-est, on trouve deux villes principales, *Nagasima* et *Nam-bou*. En se dirigeant au sud-ouest, on rencontre la ville d'*Odawara*, où l'on fabrique de la porcelaine et où l'on prépare le cachou ou la terre odorante de Japon, matière en effet terreuse, mais que l'on tire d'un végétal qui paraît être le *mimosa catechu* de Linnée[1] ; celle d'*Okosakï*, avec un pont superbe, et celle de *Nacoya*, une des plus riches de l'empire, avec un château fort entouré d'eau : c'est ce chef-lieu de la fertile province d'*Owari* qui donne son nom à une baie.

Miaco ou *Miyako*, la seconde ville de l'empire, dont elle était autrefois la capitale, et qui porte encore le nom de *Kio* (résidence), est située dans les terres, à environ 54 lieues au sud-ouest d'Yedo, dans une plaine unie. C'est le principal siége des fabriques et du commerce ; c'est le lieu où l'on frappe la monnaie impériale ; la cour du *daïri*, ou grand pontife, se compose de gens lettrés, et c'est ici que s'impriment tous les livres. Kœmpfer nous apprend que, d'après un dénombrement fait en 1674, la population s'y

[1] *Acacia catechu*, Wildenow.

montait à 405,642 individus, dont 182,070 du sexe masculin, et 223,572 femmes, sans compter la cour nombreuse du *daïri* qui se compose d'une partie des 52,000 prêtres de cette ville. Le vaste palais de ce pape japonais est inaccessible aux étrangers, mais les temples de cette ville sainte ont été visités et décrits.

Nous n'entreprendrons pas de décrire les principaux palais, dont le plus vaste est le *Kia-mitz*, ou le palais du *Koubo* ou *seogoun*, c'est-à-dire de l'empereur. Leur nombre dépasse 130; celui des temples est de plus de 6,000. L'un des plus remarquables est le temple impérial appelé *Tchou-ganïn,* immense monastère composé de 28 temples et entouré de jardins délicieux. Le *Fo-kosi,* construit en marbre blanc, et orné dans son intérieur de 96 colonnes en bois de cèdre, est célèbre dans tout l'empire par la statue colossale de *Daïbout* ou du grand *Bouddha,* représentant ce personnage assis dans une fleur de lotus à la manière indienne : elle a, suivant M. Klaproth, plus de 25 mètres de hauteur, dont environ 22 pour la statue et 3 pour la fleur de lotus. Avant le tremblement de terre de 1662, elle était en bronze doré; mais ayant été brisée dans sa chute, elle fut remplacée depuis par une statue en bois doré. C'est près de ce temple que l'on voit la plus grande cloche que l'on connaisse : elle a environ 5 mètres de hauteur, et pèse, dit-on, 1,020,000 kilogrammes. Enfin le temple de *Kwanwon* rivalise sous beaucoup de rapports avec le précédent : l'image du dieu Kwanwon surpasse en grandeur celle que l'on voit dans le Fo-kosi; ses 36 mains s'élèvent au-dessus d'un groupe de six statues de héros d'une taille gigantesque. Ce temple est de plus orné d'un grand nombre d'autres statues de divinités : les Japonais en portent le nombre à 333,333.

Miyako est le centre des sciences, de la littérature et des beaux-arts; sa bibliothèque impériale ainsi que celle de Yedo doivent être rangées parmi les plus grandes du monde. C'est de ses imprimeries que sortent la plupart des livres japonais et l'almanach impérial, l'un des ouvrages les plus importants et les plus utiles qui se publient dans l'empire. Cette ville est encore plus célèbre par ses manufactures de tissus et par ses belles porcelaines.

Les faîtes pyramidaux des temples et des palais de Miyako se marient agréablement aux collines boisées qui environnent la ville et d'où découlent plusieurs sources limpides.

A 8 lieues au nord-est de Miyako, l'importante *Nara* mérite encore notre attention : le nombre de ses temples la range aussi parmi les villes saintes; ils sont presque tous relatifs à la religion de Bouddha. L'un des plus impor-

tants est celui de *Koubosi :* il est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre et auxquelles on monte par de superbes escaliers; chacune d'elles est ornée de figures colossales; de chaque côté de la porte du temple s'élèvent deux lions d'une taille monstrueuse. A l'extrémité du sanctuaire on voit trois énormes statues, dont la plus grande, placée entre les deux autres, est celle du dieu Siaka; de beaux jardins entourent ce superbe édifice. Un autre temple qui rivalise avec celui-ci est consacré à Daï-bout; il est environné d'un portique carré de 120 mètres sur chaque face, soutenu par 98 colonnes de 2 mètres de diamètre; la statue du dieu est en cuivre, et d'une telle dimension, que sa poitrine a 15 mètres de largeur. *Ozaka*, située à l'embouchure du Yodogava, est regardée comme le port de Miyako et comme une des villes maritimes les plus florissantes de l'empire. Sa population dépasse 700,000 âmes, si l'on admet, comme le prétendent les Japonais, qu'elle puisse mettre sur pied une armée de 80,000 hommes; mais il est plus probable qu'elle n'a que 200,000 habitants. Les canaux dont elle est coupée et que l'on passe sur des ponts de cèdres, rappellent Venise; les plaisirs qui y règnent, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent les Japonais qui cherchent des loisirs voluptueux. Tous les riches seigneurs y ont un pied à terre; mais comme si le gouvernement craignait qu'ils n'abandonnassent le séjour de la capitale pour celui de cette ville, il ne leur est pas permis d'y coucher plus d'une nuit. Cette ville renferme un jardin botanique où l'on cultive avec le plus grand soin tous les végétaux qui croissent au Japon. La citadelle, dit Thunberg, construite à l'une des extrémités de la ville, avec de bonnes fortifications à la manière du pays, peut avoir un mille en carré. Deux gouverneurs y commandent alternativement chacun pendant trois années: celui qui n'est pas en fonction reste à la cour[1].

Fiogo, dans la même province, sur le golfe d'Ozaka, possède un port garanti par un vaste môle. C'est une ville grande, belle et surtout très-peuplée. *Mourou*, dans la province de Farima, est pourvu d'un port naturel; on y travaille des cuirs de cheval à la manière des Russes.

Kake-gava a un port et 400 maisons; *Kanazava* passe pour une des cités les plus considérables de l'empire.

Les villes de la côte septentrionale et occidentale de l'île de Niphon ne nous sont connues que de nom. Il faut en dire autant de celles de toute l'île *Sikokf,* que les voyageurs n'ont pas traversées, où l'on trouve les quatre

[1] *C. P. Thunberg*: Voyage au Japon, t. II, p. 95.

provinces autrefois royaumes de Tosa, Iyo, Awa et Sanouki, qui ont pour chefs-lieux *Kôtsi, Matsou-yama, Tok-sima* et *Taka-mats.*

Dans l'île de *Kiou-siou* nous distinguerons le fameux port de *Nangasaki* ou *Nagasaki*, le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre; privilége aujourd'hui réservé exclusivement aux Hollandais et aux Chinois. Tous les ans, en vertu d'un traité avec l'empereur du Japon, les Hollandais de Batavia envoient un navire à Nangasaki. Dès que le bâtiment arrive, il met en panne, et attend l'agent du gouvernement chargé de diriger les opérations commerciales avec les Européens. Cet envoyé une fois à bord, tout l'équipage et les officiers, y compris le capitaine, doivent lui obéir en esclaves. Le navire est dirigé vers une anse, où on le débarrasse de son artillerie. Puis il est conduit près d'une petite île appelée *Kécima*, où il jette l'ancre; immédiatement après, on dévergue les voiles, et on les envoie à terre avec le gouvernail. La cargaison est ensuite débarquée, et le capitaine, pas plus que le résident hollandais établi à Kécima, ne sait ce qu'elle devient. C'est le gouvernement japonais qui se charge de la vendre; il en fait ce que bon lui semble, et ne permet pas que les intéressés s'en mêlent le moins du monde. Enfin, le chargement vendu, on déclare aux Hollandais le prix qu'on en a obtenu; on leur donne, en échange, ce qu'on veut bien leur donner, et on leur dit: « Pour l'année prochaine, nous vous ordonnons de nous apporter tels et tels objets. »

Le résident hollandais est obligé de subir mille avanies de la part du gouvernement. Il ne peut aller en ville sans l'autorisation expresse du gouverneur, et il serait imprudent de la solliciter plus d'une fois tous les quinze jours. Quand il a franchi le pont-levis qui joint le lazaret qu'il habite au rivage où s'étend Nangasaki, ce pont se relève, et l'étranger marche accompagné de quatre soldats japonais qui ne le quittent qu'au moment où il rentre dans son îlot muré. Le gouverneur visite l'établissement hollandais deux fois par an, et pendant que Son Excellence passe sa revue, le malheureux résident ne peut entrer dans sa propre maison; il faut qu'il se tienne à la porte, pieds nus et la tête découverte. Ses agents doivent rester calfeutrés dans leurs demeures, portes et fenêtres hermétiquement fermées, et malheur à qui se hasarderait à lorgner le redoutable visiteur! Ce n'est pas tout: le résident est tenu d'aller, une fois tous les quatre ans, se prosterner devant un grand mandarin, représentant de l'empereur. Durant le trajet, il doit pourvoir à tous ses besoins; défense d'adresser la parole à qui que ce soit, et de répondre même aux injures grossières que les passants se font un malin plaisir de lui décocher. Quand il s'est suffisamment humilié devant

le mandarin, on le ramène dans sa prison, et les frais du voyage sont retenus sur la vente de la prochaine cargaison.

Nangasaki compte 87 rues, chacune d'environ 120 mètres de longueur; c'est la mesure légale d'une rue ; on estime le nombre des maisons à 5 ou 6,000 tout au plus. Il y a 62 temples construits sur des hauteurs; ils sont consacrés à la fois au culte et aux plaisirs. Les approches de la ville du côté de la mer offrent des points de vue tels qu'on en chercherait en vain dans nos jardins pittoresques les plus fameux. Un rocher long de 238 pas servait de prison aux négociants hollandais.

L'île de *Kiou-siou* ou de *Ximo*, qui formait autrefois un royaume à part[1], renferme encore les villes considérables de *Sanga,* célèbre par ses belles femmes et ses fabriques de porcelaine presque transparente; *Kokoura*, d'où l'on passe à *Simonoseki*, dans l'île de Niphon ; et *Kangoxima* ou *Kago-sima*, où les Portugais débarquèrent lors de la découverte du pays. L'île *Firando*, près de la côte méridionale de celle de Kiou-siou, et l'île d'*Amakousa*, eurent à cette époque quelque célébrité, comme ayant été les premiers asiles de la religion chrétienne. C'est dans cette dernière que les jésuites fondèrent un collége où ils établirent une importante imprimerie. L'île *Tsou-sima*, entre Kiou-siou et la Corée, forme une province qui a été tributaire des Coréens avant d'être soumise aux Japonais. Le petit archipel *Goto* termine le Japon au sud-ouest.

Les îles que nous venons de nommer ne sont pas d'une grande étendue. Firando a 9 lieues de longueur et 5 de largeur; Amakousa en a à peu près 10 sur 8 ; et Tsou-sima 18 sur 5. L'archipel ou plutôt le groupe de Goto se compose de cinq îles appelées *Fisago-sima, Narou-sima, Nisi-sima* et *Fiyasi-sima.*

Au midi, la petite île de *Likeo,* qu'il faut distinguer des iles Lieou-khieou, n'est séparée de Kiou-siou que par un canal étroit; elle est gouvernée par un *daïri* ou pontife indigène soumis au prince de Satsouma. Les habitants récoltent du riz deux fois l'année; ils cultivent leurs champs aux sons de la lyre et au bruit des chants joyeux. Le détroit de Van-Diemen les sépare de l'île de *Tanao-sima* ou *Tanega-sima* et d'une chaîne de moindres iles qui s'étend dans la direction de l'archipel de Lieou-khieou.

Au sud-est, la domination japonaise embrasse un petit archipel dans lequel on distingue un volcan encore brûlant, et plusieurs foyers éteints de feu souterrain. L'île la plus considérable se nomme *Falsisio :* élevée de

[1] *Kœmpfer*, t. II, p. 6, 201.

160 mètres, et escarpée de toutes parts, elle n'est accessible qu'au moyen d'échelles de cordes attachées au haut des rochers. C'est ici que les courtisans disgraciés et exilés s'occupent à tisser des étoffes de soie d'après les dessins bizarres que leur suggère une imagination agitée.

Les Japonais sont bien faits, libres et aisés dans leurs mouvements, d'une structure robuste, et d'une taille moyenne. Leur teint jaunâtre tire quelquefois sur le brun, et d'autres fois il se perd dans un blanc pâle. Les femmes de distinction, en s'exposant rarement à l'air sans êtres voilées, conservent le teint aussi blanc que nos Européennes. C'est l'œil qui caractérise les Japonais; il s'éloigne plus de la forme ronde que chez aucun autre peuple; oblong, petit, enfoncé dans la tête, il paraît constamment clignoter. Leurs paupières forment un sillon plus profond, et leurs sourcils sont placés un peu plus haut qu'on ne le voit ordinairement chez les autres nations. Ils ont assez généralement la tête large et le cou court, le nez gros et comme tronqué, les cheveux noirs, épais et brillants, ce qui pourrait n'être dû qu'à l'huile dont ils les oignent.

A ces traits physiques, on croit reconnaître le mélange d'une race chinoise avec une tribu mongole ou mandchoue. En effet, l'histoire japonaise, après avoir étalé une suite de dieux et de demi-dieux, finit par avouer que les Japonais doivent à une colonie chinoise les premiers progrès de leur civilisation. Leurs annales remontent à un monarque chinois nommé *Sin-Mousa*. Ils le représentent avec une tête de taureau, parce qu'il enseigna l'agriculture et la manière de former des troupeaux. Mais la langue japonaise, monument plus authentique, ne fournit aucune preuve en faveur d'une origine étrangère de ces insulaires. Elle ne renferme que peu de mots chinois; elle n'a aucun rapport ni avec le mandchou, ni avec l'yeso ou kourilien; les prétendues ressemblances qu'un savant assure avoir trouvées entre elle et les langues tatares, restent depuis longtemps dénuées de preuves. Les mots japonais ne sont pas monosyllabiques comme ceux des Chinois; les conjugaisons et la syntaxe ont une marche originale [1]. Le japonais ou l'*yomi* est employé dans la poésie et la conversation; les bonzes écrivent leurs ouvrages de théologie en chinois, qui est pour ainsi dire le latin de ce pays.

On dirait peut-être que les Japonais indigènes ont été subjugués par une tribu mongole ou mandchoue qui aurait adopté le langage des vaincus. Mais à quelle époque placer une semblable invasion? L'ère sacrée des Japo-

[1] *Thunberg :* Observationes in linguam japonicam, in nov. Act. Upsal, 1792, t. V, p. 258-273. *Hervas :* Catalogo de las lenguas, t. II, p. 64.

nais remonte à l'établissement de la succession héréditaire des *daïris* ou empereurs ecclésiastiques, c'est-à-dire 660 ans avant l'ère chrétienne : elle dura jusqu'à l'année de notre ère vulgaire 1585. Pendant ce temps, deux invasions avaient été repoussées : celle des Mandchoux eut lieu en 799; elle est environnée de fables. En 1281, les Mongols, sous le khan Mangou, après avoir conquis la Chine quatorze ans auparavant, essayèrent de s'emparer du Japon. Le savant Amyot nous a donné, dans un ouvrage traduit du chinois [1], l'histoire de cette expédition, d'après les auteurs chinois. Suivant eux, l'armée chinoise, réunie à celle des Coréens, formait 100,000 hommes. Les Coréens avaient fourni 900 vaisseaux de guerre; une affreuse tempête dispersa ce grand armement. Les Japonais attribuèrent cet événement à la protection de leurs dieux indigènes. Tous les accroissements que la population japonaise a pu recevoir du continent de l'Asie se bornent donc à quelques colonies de Chinois et de Coréens émigrés.

Les Japonais sont probablement, comme toutes les nations principales du monde, des *aborigènes,* ou des peuples dont l'origine dépasse la naissance de l'histoire. S'ils sont venus du continent, ils l'ont quitté avant la formation des langues. Ils savent obscurément qu'outre leur race il y en avait deux autres dans l'île même de Niphon : les *Mo-sin* ou Kouriliens velus, au nord, et une nation de *nègres*, au sud; peut-être ceux-ci étaient-ils des Haraforas des îles Philippines. Combien d'autres peuplades primitives ont pu, dans ces contrées isolées, s'élever, briller et s'éteindre ignorées du reste de l'univers!

En l'an 1143, le *daïri* ou empereur-pontife, descendant des dieux nationaux, eut la faiblesse de placer à ses côtés un chef militaire nommé le *koubo* ou *séogoun ;* la puissance de ce grand fonctionnaire, consolidée par la succession héréditaire, s'accrut par les victoires et les intrigues; en 1585, le koubo enleva au daïri la dernière ombre d'autorité politique. Depuis cette révolution, on peut considérer le gouvernement du Japon comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par une foule de princes héréditaires aussi absolus, dont la jalousie mutuelle et les otages qu'ils livrent garantissent la soumission au pouvoir suprême. Chaque prince dispose des revenus de son fief ou de son gouvernement; ils lui servent à défrayer sa cour, à entretenir une force militaire, à réparer les routes, et à subvenir à toutes les dépenses de l'état civil. Les *damios* ou princes du

[1] Introduction à l'Histoire des peuples tributaires de la Chine, composée par ordre de l'empereur *Kang-Hi*. MS. de la Biblioth. royale.

premier ordre, et les *siomios*, qui sont d'un rang inférieur, possèdent les uns et les autres une dignité héréditaire; les *siomios* sont non-seulement forcés de laisser leur famille dans la capitale, mais encore d'y résider six mois de l'année.

Les voyageurs admirent les lois du Japon; Kœmpfer les préfère à celles de l'Europe. La justice est expéditive; les parties elles-mêmes comparaissent devant le juge, qui prononce sans délai. Mais ce voyageur ne parle d'aucun code de lois. D'ailleurs, il se rend suspect en insistant sur le prétendu avantage résultant de la loi qui interdit l'accès du Japon aux étrangers, et défend, sous peine de mort, à tout Japonais de quitter son pays. Selon Thunberg, les lois sont en petit nombre dans cette contrée, mais on les y exécute à la rigueur, sans aucun égard pour les personnes, toutefois les amendes pécuniaires sont des grâces accordées aux coupables riches. De simples délits sont punis de mort, mais la sentence doit être signée par le conseil privé de l'empereur. L'éducation morale des enfants étant un devoir politique, les parents répondent des crimes de ceux dont ils auraient dû corriger les vices naissants. La police est vigilante. Non-seulement il y a dans chaque ville un magistrat principal, appelé *nimban*, qui est chargé de la faire, mais les habitants de chaque rue étant responsables en masse des crimes commis par un d'eux, nomment un commissaire qui veille à la sûreté des personnes et des propriétés. Il y a dans chaque village un emplacement entouré de palissades, au milieu duquel est une inscription, qui offre, en gros caractères, un petit code de police.

Nous ne cacherons pourtant pas que le hollandais Varénius, auteur très-bien informé, donne des lois japonaises une idée moins favorable. Les peines, dans le dix-septième siècle, y portaient le caractère de la plus grande cruauté. Hacher en pièces un coupable, lui ouvrir le ventre à coups de couteau, le suspendre au moyen de crocs de fer enfoncés dans les côtes, le faire cuire dans de l'huile bouillante; voilà les punitions les plus communes. Les grands avaient le privilége de se couper le ventre de leur propre main. Valentyn peint aussi la législation du Japon comme féroce et sanguinaire. Quand on nous dit que les crimes sont rares dans ce pays, ce n'est pas faire l'éloge des lois : comment pourrait-il en être autrement dans une contrée où chaque citoyen est responsable des délits commis par son voisin? où des familles, des villages entiers sont livrés aux derniers supplices pour expier la faute d'un seul? Mais si de semblables institutions diminuent le nombre des crimes, elles ôtent aussi à l'innocence sa tranquillité, à la société ses agréments. Ne vaut-il pas mieux courir risque

d'être volé une ou deux fois dans la vie, que de craindre à chaque moment d'avoir le ventre coupé pour expier les vols commis par un de ses voisins? Au surplus, la dégradation de l'espèce humaine peut rendre nécessaire un frein aussi terrible. Qui sait si l'Europe un jour n'aura pas une justice japonaise et une muraille chinoise?

Le Japonais est parfaitement libre et indépendant; l'esclavage est un mo inconnu dans sa patrie, et il n'est obligé à aucun travail sans salaire. Les classes inférieures du peuple ont peu de besoins; la douceur du climat et la fertilité du sol fournissent en si grande abondance à toutes les nécessités de la vie, que le Japon pourrait nourrir le double de sa population actuelle: aussi l'indigence y est-elle inconnue. Ainsi l'on peut dire sans exagération que le peuple japonais est peut-être le plus heureux des peuples de la terre.

Quel que soit l'état politique du Japon, on assure que la population y est prodigieuse, que les montagnes mêmes dont se compose la plus grande partie de cette contrée sont mises à profit par d'industrieux cultivateurs, et que le *Tokaïdo,* la principale des sept grandes routes du Japon, présente quelquefois plus de voyageurs que les rues les plus fréquentées des capitales de l'Europe n'offrent de passants [1].

La plupart des routes sont garnies de très-belles allées de sapins, de cèdres, de châtaigniers ou de cerisiers. Dans le pays plat, on aperçoit sur les rivières et les lacs d'innombrables embarcations se dirigeant vers des cités populeuses, et contribuant puissamment à animer le paysage. Ce sont ordinairement les temples qui se distinguent le plus des autres édifices. Placés presque toujours sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, ces grands bâtiments donnent une idée favorable de la richesse et de l'importance des villes auxquelles ils appartiennent, car les Japonais les construisent avec beaucoup d'art et les chargent d'ornements élégants.

Les villes où résident les princes sont entourées de fossés, de murs et de remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages; les portes sont fortifiées et en état de résister à une attaque imprévue de l'ennemi. Ces places ne sont accessibles que de deux ou trois côtés. Ainsi que les différents quartiers d'une ville, l'entrée en est fermée par un simple grillage et gardée par un piquet de troupes. Souvent les villes sont coupées par des canaux au-dessus desquels s'élèvent des ponts, bâtis en pierre de taille. Les rues sont tirées au cordeau, et on a soin de bien aligner les façades des maisons;

[1] *Thunberg,* t. II, p. 345; t. III, p. 282 et 318.

elles ne doivent être que d'un étage, mais les châteaux et les forts en ont plusieurs. Chaque propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais, et en bon état, le trottoir en pierre de taille qui est devant sa maison. Tout le sol de la ville est couvert de dalles de pierre ou de fragments de cailloux fortement battus pour former une couche solide. L'extérieur des maisons est, en général, peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, et vivent eux-mêmes retirés dans la partie la plus reculée de leurs habitations qui donne sur le jardin, et forme un séjour fort agréable.

Il est difficile qu'un étranger puisse se faire une idée exacte de la quantité et de la variété des boutiques, ainsi que de l'élégance et de la richesse des magasins, qui, de toutes parts, sont ouverts à la foule avide de faire des emplettes. Les artisans dont les ateliers donnent sur la rue les ouvrent à la pointe du jour; ils s'occupent avec assiduité de leur ouvrage, pendant que leurs femmes prennent soin du ménage ou cherchent à se faire un petit revenu par le travail de leurs mains. Les habitations particulières sont bien closes; ordinairement la partie inférieure des fenêtres est formée de volets ou de jalousies en bois. Devant les maisons, il y a une espèce de cour, entourée d'un mur ou d'une clôture de bois qui la sépare de la rue. Ce parvis est ordinairement pavé de cailloux, et sert à recevoir la suite des hauts fonctionnaires quand ils visitent la maison [1].

Varénius [2], d'après les meilleures autorités, évalue le nombre de troupes entretenues par les princes et les gouverneurs à 368,000 hommes d'infanterie, et à 38,000 de cavalerie. Selon le même auteur, le koubo ou l'empereur a une armée particulière composée de 100,000 hommes de pied, et de 20,000 chevaux. Ainsi donc, en réunissant le tout, on trouve 468,000 hommes d'infanterie, et 58,000 de cavalerie.

Une semblable armée, si elle existait en réalité, indiquerait une population de 20 à 30 millions d'individus.

La marine des Japonais ne mérite pas qu'on en parle; leurs navires, étant plats à l'arrière, ne peuvent résister à l'effet des lames dans un gros temps; et quoique, à l'instar des Chinois, il se servent de la boussole, ils sont des navigateurs très-maladroits et très-peu instruits. On ne peut même concevoir de quelle manière ils s'y prenaient autrefois pour se rendre, comme on prétend qu'ils le faisaient, à Formose, ou même à Java. Leur navigation au nord s'étendait, selon quelques cartes japonaises, jusqu'à la côte

[1] Extrait des Voyages de Van Owermeer-Fisscher.

[2] *Varénius*: Descrip. Jap., cap. IX.

d Amérique voisine du détroit de Bering, et qu'ils appelaient *Fousang;* aujourd'hui ils ne dépassent guère l'Yeso; et les habitants de cette île parlent de leurs voyages à *Rakkos ma,* ou le pays des lions marins, probablement l'île de Bering ou le Kamtchatka, comme d'une expédition d'Argonautes.

Varénius a indiqué les revenus du Japon, province par province. Il en porte la somme totale à 2,834 tonnes d'or, selon la manière de compter des Hollandais; et en évaluant la tonne d'or à 240,000 francs, le total sera de 680,160,000 francs, sans compter les provinces et les villes qui dépendent immédiatement de l'empereur. Ces revenus ne doivent pas néanmoins être considérés comme nationaux, vu qu'ils sont payés en espèces à différents princes. Cependant l'empereur, outre le gros revenu de son domaine ou de ses provinces particulières, a un trésor considérable en or et en argent.

Les Japonais se partagent en deux religions principales, celle de *Sinto* ou *Sinsiou* et celle de *Boutsdo.* La première, qui est la plus ancienne, reconnaît un Etre suprême, trop élevé pour recevoir les hommages des humains et soigner leurs intérêts; mais elle admet, elle vénère, elle invoque comme médiatrices les divinités d'un ordre inférieur.

La principale de ces divinités est la déesse *Ten-sio-daï-sïn,* dont le frère *Fatsman* est le dieu de la guerre. Nul individu ne peut adresser directement ses prières à *Ten-sio-daï-sïn* : il ne peut le faire que par l'entremise des divinités protectrices appelées *Siou-go-sïn.*

Les sintos croient que les âmes des hommes vertueux occupent des régions lumineuses voisines de l'empirée, tandis que les âmes des méchants erreront dans le vague des airs jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs offenses.

Quoique la doctrine de la métempsycose soit étrangère à cette croyance, les rigides adhérents de *Sinto* s'abstiennent de toute nourriture animale, abhorrent l'effusion du sang, et n'oseraient toucher un cadavre. Ils appellent leurs dieux *sin* ou *kami*, et leurs temples *miya.* Les derniers consistent en plusieurs appartements et galeries, formés, selon la coutume du pays, par des coulisses qu'on peut enlever et replacer à volonté. Des nattes de paille sont étendues sur les planchers, et les toits forment de chaque côté une saillie suffisante pour recouvrir une sorte d'estrade qui entoure le temple, et sur laquelle le peuple se promène. On ne remarque dans ces temples aucune figure qui soit censée représenter l'Etre

[2] *Yeso-Ki,* d'*Araï-Tsikoego,* MS.

invisible et suprême, mais on y conserve quelquefois dans une boîte une petite image de quelque divinité secondaire. Placé au centre du temple, un large miroir de métal rappelle que si les taches du corps se peignent dans cette sorte de glace, de même les défauts de l'âme ne peuvent demeurer cachés aux regards des immortels. Les fêtes et les cérémonies du culte sont agréables, et même gaies; car ce peuple considère les dieux comme des êtres qui se plaisent à dispenser le bonheur.

La religion de *Boutsdo* est originaire de l'Hindoustan; c'est la même que celle de *Bouddha;* mais elle adopte quelques maximes étrangères: ainsi elle conserve le dogme de la transmigration des âmes; elle menace les impies d'un enfer effroyable où l'on retrouve le pont des âmes, les abîmes d'eau et de feu, et d'autres images nées dans Alpes tibetaines; elle offre aussi la peinture d'un paradis nommé *Gokurak*, gouverné par le dieu *Amida*. Le bouddhisme s'est tellement mêlé avec le *sinto* ou l'ancienne religion japonaise, qu'il est difficile et qu'il sera peut-être un jour impossible de distinguer ce qui appartient à chacun de ces systèmes [1].

Le Japon a ses moralistes, ou des philosophes dont la doctrine est appelée *siouto*, doctrine qui paraît avoir été importée de la Chine après le bouddhisme, et dont les adhérents sont peu nombreux. Elle a des rapports avec celle des épicuriens, quoique les individus qui font profession de la première reconnaissent, avec Confucius, que la source la plus pure du plaisir est la vertu. Ces philosophes croient à une âme de l'univers, mais n'adorent point de dieux inférieurs, et n'ont ni culte ni temple. On prétend que ces déistes se sont montrés amis du christianisme, et que leur nombre a diminué lors de la persécution exercée contre les chrétiens, attendu que, pour détourner les soupçons, ils se sont empressés de reconnaître ostensiblement les dieux de leur pays.

Depuis l'an 1549 jusqu'à l'an 1638, des missionnaires de l'ordre des jésuites continuèrent à répandre leur doctrine; deux grandes persécutions anéantirent l'Eglise naissante. En 1590, il y périt 20,000 chrétiens; selon les missionnaires [2], en 1638, on en massacra 37,000. Les prétentions et les intrigues politiques des jésuites contribuèrent d'abord à rendre odieuse la religion qu'ils professaient, et dont les principes purs condamnaient leur ambition. Peut-être la jalousie commerciale des Hollandais contre les Portugais eut-elle quelque part à ces sanglantes catastrophes. Depuis cette

[1] *Thunberg*, t. IV, p. 21.

[2] Mais des auteurs contemporains assurent qu'il n'y avait *en tout* que 20,000 chrétiens dans le royaume. *Plat.*, de bono Statu Relig., lib. II, cap. XXX.

mémorable époque, la religion catholique a été en horreur au Japon. Avouons que si des missionnaires japonais débarqués au Havre-de-Grâce allaient mettre le feu à la cathédrale de Rouen, la police française les traiterait avec quelque sévérité. Voilà cependant ce que les missionnaires faisaient dans le Japon.

La civilisation des Japonais paraît stationnaire comme celle de la Chine; mais des germes de perfectibilité laissent encore au Japon la perspective d'une révolution morale. Un caractère plus mâle et un plus haut degré de liberté politique rapprochent plus des Européens les braves et intelligents Japonais. Leur langue savante est, dit-on, l'ancien chinois, et les caractères de leur alphabet paraissent avoir une plus grande ressemblance de figure avec ceux des Chinois ; mais ils désignent des lettres, et non pas des mots entiers. Les Chinois ne savent pas lire un livre japonais, tandis qu'un livre chinois est lu par tout Japonais instruit. Titsingh, qui a travaillé à un grand ouvrage sur le Japon, a rapporté des livres imprimés qui font honneur à l'habileté de cette nation. Leurs caractères ne sont pas mobiles ; ils n'impriment que d'un côté. Titsingh possédait un superbe herbier, dessiné et colorié avec autant de soin que de goût. Il a rapporté des cartes et des plans, très-joliment lavés, et qui ne seront pas sans utilité pour la chorographie, quoiqu'elles soient dépourvues de longitudes et de latitudes. Les Japonais ont fait graver les monnaies de leur empire depuis l'an 600 avant Jésus-Christ, et les armoiries des principales familles. On lit et parle le hollandais dans cette contrée asiatique ; la médecine et l'histoire naturelle commencent à être enseignées d'après les ouvrages hollandais ; jusqu'à présent leurs médecins étaient fort ignorants.

Les astronomes conservent une division incommode du temps ; l'année, qui est lunaire, commence tantôt en mai, tantôt en février ; sept fois en dix-neuf ans, un mois intercalé ramène ces années au cours de l'année solaire. Les écoles ou colléges paraissent surpasser tout ce qu'on voit ailleurs en Asie ; elles ne retentissent point de coups de verge ou de fouet, mais de chants solennels en l'honneur des héros et des dieux nationaux. La poésie est honorée. Dans quelques arts, les Japonais surpassent même l'industrie européenne. Ils ont d'excellents ouvriers en cuivre, en fer, surtout en armes blanches. Les verreries sont communes au Japon ; on y fait même des télescopes. Les tableaux des Japonais, chargés de couleurs brillantes, manquent de compostion et de dessin.

Leurs habitations qui, à cause des tremblements de terre, n'ont qu'un rez-de-chaussée et un étage qui sert de grenier, peuvent, ainsi que les

meubles, les vêtements et les voitures, ne pas flatter le goût européen ; mais dans tous ces objets on reconnaît un peuple industrieux et ingénieux. Partagé en divers appartements au moyen de clôtures mobiles, l'intérieur des maisons est orné de peintures et de papiers dorés ou peints ; les meubles brillent d'un vernis éclatant et inaltérable ; les vêtements, amples, mais en partie relevés avec une sorte d'élégance, sont en bonnes étoffes de coton et de soie, la plupart fabriquées dans le pays. Ce sont encore eux-mêmes qui font les bijoux, agrafes et boucles qui entrent dans l'habillement des femmes, les souliers de paille qu'ils déposent à la porte des maisons, les chapeaux d'herbe qu'ils portent en voyage ; en un mot, presque tout ce qui sert à leur luxe ou à leur commodité. Les voitures des femmes paraissent élégantes et commodes. Ils préparent une espèce d'eau-de-vie nommée *saqui*, ou *zakki*, boisson très-enivrante.

Un Japonais prête sans doute souvent à rire ; sa tête rasée à moitié ; le reste de ses cheveux relevé sur le sommet ; l'énorme couverture de papier huilé dont il s'enveloppe en voyageant ; ses salutations, qui consistent à s'incliner plusieurs fois jusqu'à terre, l'éventail qu'il porte constamment à la main, tout cela forme un coup d'œil extraordinaire. Mais le Japonais, fier de sa propreté minutieuse, traite les Européens de peuple sale ; il ne conçoit pas notre vivacité dans les disputes ; accablé d'injures, il n'y répond jamais par une seule parole véhémente ; mais son arme inséparable, le poignard, lui sert à se venger au moment où l'on n'y pense plus, ou à se donner la mort, si la vengeance est impossible.

La loi ne permet aux Japonais qu'une seule épouse, mais les concubines vivent dans la maison ; la femme est absolument à la disposition du mari, et elle n'a rien à prétendre dès qu'elle encourt sa disgrâce. Aussi les infidélités sont-elles rares, quoique les femmes ne soient point renfermées. Dans le cas de répudiation, elles sont condamnées à porter toujours la tête rasée. Les cérémonies du mariage ont une aimable simplicité. La fiancée, debout au pied de l'autel, allume un flambeau auquel le fiancé en allume un autre. Il est aussi d'usage que la jeune épouse jette au feu les hochets de son enfance.

On brûle au Japon le corps des gens de distinction ; les autres sont enterrés. On célèbre la fête des lanternes comme à la Chine ; mais on y ajoute la coutume de visiter les tombeaux à certaines époques ; les *esprits* sont régalés d'aliments et de boissons ; on leur adresse des chants et des compliments. Les amusements publics consistent en spectacles dramatiques,

qui, dit-on, ne sont point inférieurs à ceux des nations policées. Des danseuses, en grand nombre, et surtout des danseurs plus qu'efféminés, y annoncent le relâchement de la morale publique, constaté encore par un grand nombre de maisons de prostitution, plus scandaleusement protégées que dans aucune autre contrée [1].

Des routes bien entretenues rendent les communications faciles; aucun impôt n'y gêne la marche du commerce intérieur. Quoique fermés à l'avidité européenne, les ports sont couverts de grands et de petits vaisseaux. Les boutiques et les marchés regorgent de toutes sortes de denrées. Dans les villes, de grandes foires attirent un nombreux concours de peuple. Le commerce avec la Chine est le plus important. On importe de la soie écrue, du sucre, de la térébenthine, des drogues ; les Japonais exportent du cuivre en barres, des vernis, de la laque. Selon Titsingh et Thunberg, les profits du commerce hollandais avec le Japon ne sont pas très-considérables ; la compagnie n'y employait que deux vaisseaux. Les monnaies japonaises sont d'une forme singulière ; Titsingh en possède qui ont la figure d'un ovale convexe. Les pièces d'or se nomment *kohangs ;* celles d'argent, appelées *kodama,* représentent quelquefois *Daïkok*, le dieu des richesses, assis sur deux barriques de riz, avec un marteau dans sa main droite et un sac dans sa main gauche. La collection de Titsingh remonte à l'an 600 avant Jésus-Christ.

Les princes feudataires, ainsi que chaque Japonais, ont leurs armoiries ; elles sont placées sur tous les objets qui leur appartiennent et brodées sur leurs habits. Le cortége d'un prince accompagné de toute sa suite est un des plus beaux spectacles que l'on puisse voir.

Les lois du Japon sont sévères, et la police est bien faite ; le gouvernement entretient un grand nombre d'espions qui l'instruisent exactement de ce qui se passe. La rigueur extrême des lois est cause que beaucoup d'affaires assez graves, mais qui n'offrent réellement rien de criminel, ne sont pas portées devant les tribunaux; on les étouffe. Cette manière d'opérer s'appelle *naïboun.* Le contraire est ce qu'on appelle *Omilé mouki;* ce sont les causes relatives aux attentats véritables qui sont jugées publiquement, et pour lesquelles aucune commutation de peine ne peut avoir lieu.

Dans le palais du *Seogoun,* à Yedo, ainsi que devant les résidences des gouverneurs impériaux, sont placées des boîtes carrées de deux pieds de long, destinées à recevoir des plaintes contre les officiers du gouvernement. Quiconque se croit lésé dans ses droits y peut jeter une supplique.

[1] *Kempfer,* t. II, p. 9.

Ces boîtes sont ouvertes six fois par an; deux officiers subalternes y sont constamment de garde pour observer ceux qui y mettent un écrit. Ces papiers doivent être scellés par le plaignant et signés de ses noms, avec l'indication de sa demeure; ils sont envoyés directement à Yédo. Ils sont ouverts à des jours fixes par le Seogoun seul, puisque le but de cette institution est de faire connaître les malversations des officiers inférieurs. Les recherches pour découvrir si les plaintes sont fondées se font sans délai. Si le plaignant a énoncé des faits inexacts, il est conduit à cheval par toute la ville; on porte devant lui un drapeau de papier qui a quelquefois 3 mètres de long, et sur lequel sont inscrits son nom, son âge et son délit; il en est fait lecture à haute voix dans tous les carrefours et dans les lieux où les ordonnances impériales sont ordinairement affichées. On finit par abattre la tête du coupable sur la place destinée aux exécutions. Le trait le plus saillant du caractère japonais est un sentiment qui pousse le point d'honneur à l'excès; on ne doit donc pas être étonné que la plupart d'entre eux préfèrent de mourir plutôt que de survivre à ce qui leur paraîtrait un déshonneur. Le moyen qu'ils emploient est le suicide légal, qui consiste à se couper le ventre. Ce n'est pas une punition qui leur est imposée par un jugement, mais le dernier moyen dont tout homme bien né se sert pour éviter une condamnation publique et d'autres maux semblables. On regarde donc comme un acte méritoire de procurer les moyens de se priver de la vie aux criminels qui attendent leur condamnation. Tous les officiers civils et militaires sont tellement familiarisés avec l'idée de se trouver tôt ou tard dans la nécessité de se couper le ventre, qu'ils sont toujours munis, outre leur costume ordinaire, de celui qui sert en cas de suicide légal, et de l'appareil nécessaire dans cette occasion; ils le portent même avec eux en voyage. Cet appareil se compose d'une robe blanche et d'un vêtement de cérémonies fait de toile de chanvre, le tout sans armoiries. On garnit l'extérieur de la maison de tentures blanches, car habituellement les habitations des grands sont tendues de pavois de couleur où sont brodées leurs armes. L'usage de se couper le ventre est si commun au Japon, que l'on n'y fait presque pas d'attention [1].

Telle est cette contrée unique en Asie, trop vantée par les voyageurs naturalistes, comme Thunberg, et trop dénigrée par les missionnaires. Les premiers n'y voyaient qu'un superbe jardin botanique, les seconds n'y apercevaient que la trace du sang des martyrs. La description de Varénius et celle de Valentyn semblent respirer le mécontentement des Hollandais, à

[1] Relation de M. Van Overmeer Fisscher.

l'époque où elles furent composées. Titsingh, qui, dans les fonctions de résident hollandais, a gagné l'estime et la confiance des princes du sang impérial japonais, a publié d'excellents renseignements historiques, politiques et géographiques sur ce pays, qu'il paraît avoir étudié avec plus de loisir et plus de zèle que personne avant lui.

TABLEAU des divisions administratives de l'Empire du Japon, d'après M. KLAPROTH.

SUPERFICIE EN LIEUES,	POPULATION ABSOLUE,	POPULAT. PAR LIEUE CARRÉE.
28,000.	30,000,000.	1,071.

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PRINCIPALES VILLES.
	ILE DE NIPHON.	
	GOKINAÏ (*les cinq provinces intérieures de la cour*).	
Yamasiro (San-siou).	Kio ou Miyako.	Nizio, Yodo.
Yamato (Wa-siou).	Kori-yama.	Taka-tori, Nara.
Kawasti (Ka-siou).	Sa-yama.	
Idzoumi (Sen-siou).	Kisino-wata.	
Sets (Se-siou).	Osaka.	Taka-tsouki, Ayaka-saki.
	TOKAIDO (*contrée de la mer orientale*).	
Iga (Isiou).	Wonye-no.	
Ize (Ie-siou).	Konwana.	Kame-yama, Tsou.
Sima (Si-siou).	Toba.	
Owari (Bi-siou).	Nakoya.	Inogama.
Mikawa (Mi-siou).	Nosi-da.	Nisiwo, Kariya.
Tootome (Ghen-siou).	Kake-gawa.	Yoko-soka, Famamats.
Sonrouga (Sou-siou).	Foutsiou.	Tanaka.
Idzou (Dzou-siou).	Simota.	L'île Fatsisio.
Kaï (Ka-siou).	Fou-tsiou.	
Sagami (Sa-siou).	Odawara.	Tamanawa.
Mousasi (Mou-siou).	Yedo.	Kawagobe, Iwatski.
Awa (Fosiou).	Vakata-Yama.	Tosio, Fosio.
Kadzouza (Koosiou).	Odaki.	Sanouki, Konrouri.
Simoosa (Seo-siou).	Seki-yado.	Sakra, Kouga.
Fitats (Sioou-siou).	Mito.	Simodats, Kodats.
	TOSANDO (*contrées des montagnes orientales*).	
Gomi (Kio-siou).	Fikone ou Sawayama.	Zeze.
Mino (Mi-siou).	Oogaki.	Kanora ou Kanara.
Fida (Fi-siou).	Taka-yama.	
Sinano (Sin-siou).	Ouyeda.	Mutsou-moto, Iyi-yama.
Kootské (Dzio-siou).	Tats-fayasi.	Mayi-basi, Noumada.
Simotské (Ga-siou).	Outsou-Miya.	Kouronfa, Mifon.
Mouts (O-siou).	Sendaï.	Sira-isi, Waka-mats.
	Tana-koura.	Taira, Sirakawa.
Dwa (Ou-siou).	Yone-sawa.	Yama-gata.
	FOROUROKOUDO (*contrée du territoire septentrional*).	
Wakasa (Siak-siou).	Kobama.	
Yetsisen.	Fonkyï.	Foutsiou, Marou-oka.
Yetsiou.	Toyama.	
Yetsingo.	Takata.	Naga-oka, Simbota.
Kaga (Ka-siou).	Kana-zawa.	Komats, Daïsioosi.
Noto (Neo-siou).	Sons-no-misaki.	Kawa-siri, Nanao.
Sado (Sa-siou).	Koki.	

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	PRINCIPALES VILLES.
SANINDO (*contrée du versant septentrional des montagnes*).		
Tango.	Miyazou.	Tanabe.
Tanba.	Kame-yama.	Sasa-yama, Fouktsi-yama.
Tasima.	Idzousi ou Deïsi.	Toyo-oka.
Inaba (In-siou).	Tots-tori.	
Foki (Fo-siou).	Yonego.	
Idzoumo (Oun-siou).	Matsouyé.	
Iwami (Sek-siou).	Tsouwa-no.	Famada.
Oki (An-siou).		
SANYODO (*contrée du versant méridional des montagnes*).		
Farima (Ban-siou).	Fimedzi.	Akazi. Ako.
Mimasaka (Sakasiou).	Tsou-yama.	Katsou-yama.
Bizen.	Oka-yama.	
Bitsiou.	Matsou-yama.	
Bingo.	Foukou-yama.	
Aki (Ghe-siou).	Firo sama.	
Souwo (Seou-siou).	Tok-yama.	Fouk-yama.
Nagata (Tsio-siou).	Faki.	Tsio-iou, Founaka.
NAN-KAÏ-DO.		
Kiï (Ki-siou).	Waka-yama.	Tanabe, Sin-Miya.
Awasi (île d') (Tan-siou).	Soumoto ou Smoto (*île Sikokf*)	
Awa (As-iou).	Tok-sima (*id.*).	
Sanonki (San-siou).	Taka-mats (*id.*).	Marou Kame.
Iyo (Yo-siou).	Matsou-yama (*id.*).	Ouwa-sima, Ima-bari.
Tôsa (Tô-siou).	Kôtsi (*id.*).	
SAIKAIDO (*contrée de la mer occidentale*).		
Tsikousen.	Fouk-oka (*île Kiousiou*).	Akistsouki.
Tsikoungo.	Kouroume (*id.*).	Yana-gawa.
Bouzen.	Kokoura (*id.*).	Nakatsou.
Boungo.	Osouki.	Takeda, Saïki.
Fizen.	Saga (*id.*).	Karatsou, Omoura.
Figo.	Kouma-moto (*id.*).	Yatsou-siro. Oudo.
Fiouga (Asi-siou).	Iyifi (*id.*).	Takanabe, Nobi-oka.
Oosoumi (Gousiou).	Kokou-bou (*id.*).	
Satsouma (Stats-siou).	Kago-sima (*id.*).	
L'île Iki (Isiou).	Katou-moto.	
L'île Tsou-sima (Jaïsiou).	Fou-tsiou.	
GOUVERNEMENT DE MATSMAÏ.		
Ile d'*Yeso* (Kouriles méridionales).	Matsmaï.	
Sakhalian ou île *Tarakaï*.		

TABLEAU des positions géographiques observées sur les côtes des îles de Sakhalian, d'Yeso, de Niphon, etc.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.			LONGITUD. E.			NOMS DES OBSERVATEURS.
SAKHALIAN.	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap *Elisabeth*.	54	20	0	140	25	0	Krusenstern.
— *Golowatchef*.	53	30	15	139	35	0	*Idem.*
— *Patience*.	48	50	0	142	25	0	*Idem.*
— *Amwa*.	46	2	20	141	10	20	*Idem.*
Idem.	46	3	0	141	8	45	La Pérouse, d'après les corrections de Dagelet.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.	LONGITUD. E.	NOMS DES OBSERVATEURS.
	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Cap *Amwa*.	. . . .	142 20 0	D'après la Carte du Voyage de La Pérouse. (Erreur du chronomètre).
Cap *Crillon*.	45 54 0	140 35 0	Carte de Krusenstern. (La Pérouse. Connaissance des Temps).
Idem.	45 54 15	139 38 39	La Pérouse, corrigé d'après Dagelet.
KOURILES.			
Canal de la Nadeshda, près le pic Sarytchef.	48 2 0	150 32 36	Krusenstern.
YESO.			
Cap *Soya*.	45 31 15	139 31 0	*Idem.*
— *Romanzof* (Notzambon). .	45 25 50	139 14 30	*Idem.*
Ile *Rioscheri* ou pic *de Langle*.	45 23 0	139 50 0	Carte de La Pérouse. (Erreur).
Idem.	45 10 48	139 1 50	La Pérouse, d'après les corrections de Dagelet.
Idem.	45 11 0	138 52 15	Horner et Krusenstern; observations répétées et sûres.
Cap *Malespina*.	45 42 15	138 58 30	*Idem.*
— *Novoilzof* (Okomouv). . .	43 11 0	137 53 30	*Idem.*
Ile *Okosir* (milieu).	42 9 0	137 10 0	*Idem.*
Cap *Nadeshda*.	41 25 10	137 49 30	*Idem.*
Baie du Volcan.	42 33 11	138 32 32	Broughton.
NIPHON.			
Ile *Niphon*, entre.	41 30 0 33 30 0	120 30 0 140 30 0	Auteurs.
Cap *Singar*.	41 16 30	137 54 0	Krusenstern.
— des Russes.	39 50 0	137 24 0	*Idem.*
— *Noto*.	37 36 0	135 34 0	Connaissance des Temps.
Yedo	36 39 0	137 39 45	Riddle.
Ile *Tsouzima* (pointe N.). . . .	34 40 30	127 9 30	Krusenstern.
— *Kiou-siou*, entre.	30 56 0 34 0 0	127 0 0 129 40 0	Auteurs.
Nangasaki.	32 45 50	127 31 52	*Idem.*
Ile *Matsima*.	38 25 0	. . . .	*Idem.*
— *Sikokf*.	32 38 30	132 56 30	Krusenstern.
— *Fatsisio*.	33 13 0	137 51 45	Riddle.

LIVRE SOIXANTE-ONZIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description générale physique de l'Inde ou de l'Hindoustan.

L'Inde qui, par ses richesses, sa population et son importance, égale plus d'une partie du monde; l'Inde, où une nation, une langue, une religion de la plus vénérable antiquité se maintiennent debout sur les débris de tant d'empires; l'Inde, dis-je, n'est étrangère à aucune époque de la Géographie postérieurement au siècle d'Hérodote. Les écrits de ce père de l'histoire, ceux de Strabon, de Pline et de Ptolémée, nous ont montré les

connaissances que les Grecs et les Romains ont eues sur l'Inde, ou, pour mieux dire, sur les parties maritimes de ce pays, ainsi que sur celles qu'arrosent l'Indus et le Gange[1]. La relation de Cosmas, à laquelle nous n'avons pu nous arrêter longtemps, rattache comme un anneau intermédiaire la Géographie classique à celle des Arabes, dont les notions faibles et éparses doivent se comparer à celles qu'a fournies, en passant, le célèbre Marco Polo. Enfin les navigations et les entreprises des Portugais, que nous avons retracées en grand détail, ont, pour ainsi dire, rapproché les rivages indiens des côtes européennes, et frayé le chemin à tous les voyageurs modernes, dont les résultats serviront de base à la présente Description.

Sous le nom classique de l'*Inde*, les anciens et la plupart des modernes ont compris trois grandes régions de l'Asie méridionale. La première embrasse les contrées arrosées par l'Indus et le Gange, aujourd'hui désignées communément sous le nom d'*Hindoustan,* dans le sens le plus étroit. Au sud de la rivière de Nerbouddah, commence cette espèce de péninsule que les Européens nomment improprement la *presqu'île en deçà du Gange,* et que les Indiens appellent le *Deccan* ou *Dékhan,* c'est-à-dire le pays du midi. L'île de Ceylan et les Maldives, quoique séparées du Dekhan par des bras de mer, en forment un appendice naturel. La grande saillie péninsulaire qui comprend l'empire des Birmans, les royaumes de Tonquin, Cochinchine, Cambodje, Laos, Siam et Malacca, ne porte véritablement aucun nom général. On la désigne quelquefois sous le nom vague de *presqu'île au delà du Gange ;* plusieurs géographes l'ont nommée *Inde extérieure ;* ne la considérant pas comme une partie de l'Inde, nous ne comprenons dans ce coup d'œil général que l'Hindoustan et le Dékhan.

C'est à ces deux contrées que s'appliquent les appellations sanskrites de *Djambou-Dwyp*, île ou péninsule de l'Arbre Djambou, *Bharat-khanda* ou état Bharata[2]. Le pays a trop d'étendue pour avoir reçu, dans la langue indigène, un nom général ; mais comme le grand fleuve qui en arrose la partie occidentale porte les noms de *Sind* ou de *Hind*, qui, de même que celui de *Nyl-Ab,* ont rapport à la couleur bleue, la contrée voisine prit, chez les Persans, le nom de *Sindoustan* ou *Hindoustan,* et les habitants furent appelés *Hindous.* Dans les anciens écrits attribués à Zerdhoust (Zoroastre), elle porte le nom de *Ferakh-Kand.* Ces dénominations passèrent de la langue persane dans celle des Syriens, des Chaldéens et des

[1] Voyez notre premier volume, *Histoire de la Géographie.*

[2] *Ezour-Vedam, Mahabharat.* Voyez *Wilfort,* Asiatic Researches, tome VIII, comparé avec *Edinburghg Reviw,* v. XII, page 44, etc.

Hébreux; elles furent imitées dans l'idiome des Grecs et des Romains; mais, dans les écrits des Indiens, le nom de Sindoustan ne dénote que les contrées situées sur le fleuve Sind.

Les écrivains orientaux postérieurs au mahométisme ont admis une opposition entre le nom de *Sind*, pris dans le sens que nous indiquons, et celui de *Hind,* qu'ils appliquent aux contrées situées sur le Gange. Cet usage est aussi étranger à la géographie nationale des Indiens, que l'est la dénomination de *Gentous*, donnée par les Anglais aux Hindous, et qui vient du mot portugais *Gentios,* c'est-à-dire les Gentils, les Païens.

Les limites naturelles de ce vaste pays sont, au nord, les monts Himâlaya (l'*Imaüs* et l'*Emodus* des anciens), qui séparent le Bengale, les pays d'Aoudh, de Delhi, de Lahore, de Moultan, de Kaschmire et de Caboul, de la Boukharie et du Tibet. A l'est, les monts *Kamti* séparent les affluents du *Brahmapoutre* de ceux de l'*Iraouaddy*. Au sud, l'Inde est bornée par l'Océan auquel elle a donné son nom; enfin, à l'ouest, la chaîne de Kouh-Souleïman sera la barrière naturelle de l'Inde.

Nous n'avons pas encore de données exactes sur l'étendue superficielle de l'Inde entière. Les auteurs indiens, arabes et persans diffèrent considérablement dans leurs calculs à cet égard; ce qui vient en grande partie de ce que les mesures itinéraires de l'Inde, particulièrement les *coss* ou milles, varient beaucoup d'une province à l'autre. Les voyageurs européens ne s'accordent pas davantage dans leurs évaluations. Tiefenthaler donne à toute la superficie de l'Inde 155,250 milles géographiques carrés; mais ce nombre est évidemment trop fort, puisque Tiefenthaler a supposé erronément la largeur de la presqu'île égale dans toute son étendue. Pennant commet la même erreur; mais il croit que l'Inde ne s'étend pas au nord aussi loin que les géographes l'ont pensé, et il évalue la superficie de ce pays à environ 173,890 lieues carrées de France. Rennel se contente de dire que l'Hindoustan est aussi étendu que la France, l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie, la Suisse, l'Italie et les Pays-Bas; et il compare le Dékhan aux îles Britanniques, à l'Espagne et à la Turquie européenne; ce qui reviendrait à la somme de 120,000 lieues carrées, dont environ 66,780 seraient pour l'Hindoustan, et 53,076 pour le Dékhan. Selon Hamilton, la superficie totale de l'Inde est de 1,280,000 milles carrés anglais; son étendue du nord au sud d'environ 1,900 milles, et de l'est à l'ouest d'un peu plus de 1,500.

Les grandes chaînes de montagnes qui ceignent au sud la partie centrale de l'Asie nous ont déjà occupé lors de la description du Tibet ou de la

Sérique des anciens. Rien n'est plus incertain que les notions éparses recueillies sur ces chaînes; les voyageurs n'en ont traversé que des branches isolées; les indigènes confondent tout sous des dénominations vagues. Rien ne serait plus inutile que de discuter longuement des données aussi incertaines. Exposons plutôt clairement ce qui nous paraît le plus probable.

Toute la masse des terres élevées qui forment le centre de l'Asie, et toutes les montagnes qui le ceignent ou qui le couronnent, portent, dans l'histoire et la mythologie des Hindous, le nom de *Merou* ou *Sou-merou*, ou de *Kaïlasa*[1], nom dont l'antique renommée est parvenue même aux auteurs grecs et romains; c'est l'Olympe indien, la patrie des dieux et des hommes. Ces montagnes et plateaux, riches en veines métalliques, fournirent, du temps d'Hérodote et de Ctésias, cette quantité d'or de lavage et de sables aurifères qui donna naissance à la fable des fourmis ramassant de l'or, et des fontaines d'où jaillissait ce métal[2]. Ces *monts d'or* des Indiens portent un nom équivalent chez les Chinois et les Mongols[3].

La chaîne centrale de l'Asie est évidemment au delà des sources de l'Indus et du Gange, dans les parties occidentale et septentrionale du Tibet. C'est le *Mus-Tagh* des Turcs et des Tatars, l'*Imaus* des anciens et une partie de l'*Himâlaya* des Indiens. Tous ces noms signifient montagnes couvertes de neige[4].

Ce système de montagnes, que nous appelons *Himâlayen*[5], descend au midi, en séparant les vallées de Sirinagor ou Ghurval, du Népaul et du Boutan de celles du Tibet; le Kaschmire du Ladak ou Tibet occidental, et le bassin de l'Indus du bassin du Gange.

La branche qui court d'abord droit au sud prend le nom de *Kaïlasa* ou *Kaïlas*. Elle tourne à l'est, resserre le lit du Gange près les défilés de Hurdwar, et continue à se prolonger dans une direction orientale, en circonscrivant au midi les pays d'*Almora*, de *Kemaon*, de *Gorkha*, de *Népaul*, dont elle prend successivement les noms. Une autre branche se détache du Kaïlas à une latitude plus septentrionale, franchit comme l'autre le cours du

[1] Mappemonde hindoue, chez *Maurice*, Indian antiquities, et *Paolino*, Systema brahmanicum.

[2] *Voyez* notre t. I, p. 48.

[3] *King-khan* et *Altaï-Alin-Topa*.

[4] « Le *Musart* de M. Pallas et des cartes russes ne doit probablement son existence « qu'à une confusion de noms, car *Ssar* ou *Ssart* signifie la même chose que *Tagh* « ou *Dagh*. » *Wahl*, Ostindien, t. II, p. 709, note.

[5] La dénomination d'Himâlaya rappelle l'*Hémus* de la Thrace, l'*Hymettus* de l'Attique, le *mont Imæus* de l'Italie, les divers *monts Immel*, en Saxe, Jutland, et ailleurs.

Gange, et sépare ensuite le bassin de ce fleuve de celui de l'Iraouaddy ; ce sont les monts *Gang-dis-ri* des Tibetains et par corruption *Kan-tisse,* nom qui, par un hasard singulier, est parvenu aux oreilles d'un Grec du deuxième siècle[1] lequel a même su que ces monts formaient un des trois sommets du mont Merou des Hindous. Ces montagnes, qui environnent le royaume d'Assam, et en traversant le cours du Brahmapoutre, étendent eurs ramifications jusqu'aux limites de l'empire des Birmans, en descendant jusqu'au cap Negrais, constituent l'Himâlaya dans le sens le plus usité. Cependant un orientaliste distingué, M. Wahl, pense qu'outre ce nom générique de toutes les Alpes entre l'Inde et le Tibet, ces chaînes portent plus particulièrement ceux d'*Hemakote* ou *Hematchel.* C'est l'*Emodus,* l'*Himakos*[2] ou *Hémaon* des anciens.

Une extrémité orientale de ces montagnes, dans le royaume d'Assam, porte le nom d'*Ottara-Kourou*, c'est-à-dire hauteurs du nord ; c'est, selon nous, l'*Ottorocorrhas* des anciens. Cependant un nom semblable peut revenir plusieurs fois, et les écrits indiens placent une autre montagne, nommée *Ottara-Kouroukal,* dans le nord du Tibet.

Tout ce système de montagnes appartient, comme tout le monde le sait aujourd'hui, aux parties les plus élevées de notre globe. Un Anglais, le major Crawfurd, prétend avoir mesuré un sommet de la chaîne de Boutan, et l'avoir trouvé élevé de 25,000 pieds anglais; ce serait une des plus hautes montagnes connues. Il est certain qu'on aperçoit généralement les alpes du Tibet à une distance de 150 à 200 milles anglais, ce qui annonce une très-grande hauteur. Mais les principaux pics dépassent encore cette élévation ; le *Tchamoulari*, ou quelque autre mont voisin de celui-ci, a été aperçu à la distance de 244 milles[3], et il a 26,500 pieds de hauteur, élévation de beaucoup supérieure à celle du Chimboraço; et le Dhavaladgiri, sur les limites du Népaul, s'élève à près de 26,000 pieds.

Nous avons, dans nos généralités sur l'Asie, donné un aperçu de la structure géognostique de l'Himâlaya; nous ajouterons que l'axe de cette chaîne est formé de gneiss au-dessous duquel on voit des amas et des filons de granit qui pénètrent le gneiss. Deux immenses bandes calcaires bordent ces roches anciennes au nord comme au sud; à en juger par les fossiles qu'il renferme, ce calcaire appartient au terrain crayeux. Des grès à lignites

[1] *Polyœn.*, Stratagène I. Il écrit Κονδάσκη. Peut-être le nom tatar est-il *Khan-Taischa.*

[2] *Arrien* prend ἰμακὸς et ἡμάων pour synonymes.

[3] Lord *Teignmouth,* Life of S. William Jones, p. 253 (en allem.).

forment, sur les bords du Gange, une bande qui borde toute la chaîne; tandis qu'au nord on trouve des dépots de sédiments supérieurs dont quelques-uns sont très-récents. Enfin on remarque le terrain diluvien, caractérisé par des ossements de grands mammifères.

Les monts Himâlaya présentent quelques faits physiques assez remarquables sur leur versant méridional. Le docteur Royle nous apprend que dans la région montagneuse qui borde l'Hindoustan septentrional, au commencement de l'hiver, le soleil darde ses rayons avec tant de force à travers l'air raréfié, qu'il produit au milieu d'un froid insupportable une sensation de brûlure toute particulière. A 4,150 mètres au-dessus du niveau de la mer, la nuit, l'haleine des voyageurs se gèle sur leur barbe et leurs habits se roidissent sur leur dos; souvent même le froid les fait périr, tandis que dans le jour les rayons du soleil paraissent d'autant plus brûlants que leur chaleur ne se répand pas dans l'atmosphère. Cependant, sous un climat aussi rude et à une hauteur aussi considérable, on est étonné de la vigueur de la végétation; non seulement les plantes légumineuses y réussissent parfaitement, mais on y voit des peupliers de 4 mètres de circonférence et des vergers d'abricotiers. A 4,500 mètres, de grands peupliers donnent à ces montagnes une physionomie à laquelle rien ne peut être comparé ni en Europe ni dans l'Amérique méridionale; et, à 4,700 mètres, c'est-à-dire à la hauteur qu'atteint le mont Blanc, on est étonné de trouver des bouleaux très-vigoureux.

Considérons maintenant les montagnes qui bordent l'Inde à l'occident. La chaîne des *monts Bolor*, qui suit le cours de l'Indus naissant, se joint aux montagnes nommées en persan *Hindou-Koh,* ou *Hindou-Khouch,* et qui séparent le royaume de Kaboul de la Grande-Boukharie. C'est le *Caucase indien* des compagnons d'Alexandre le Grand; la prétendue flatterie dont même les anciens les accusent[1], se borne ici à avoir traduit littéralement la dénomination persane que nous venons de citer. Ce sont encore les monts *Nischa* ou *Nisa* de la mythologie indienne; et comme dans le sanskrit les noms particuliers des montagnes sont souvent suivis ou précédés du terme générique *para*, ou *paraw,* il est à peu près certain que les Grecs n'ont fait que répéter une dénomination indienne en appelant ces monts *Parnissus, Parapanissus*, ou *Paropamisus*[2].

[1] *Strabon*, t. XI, p. 348; t. XV, p. 473, edit. Casaub. Atreb. *Arrian*, etc.

[2] Παρνήσσος et Παρπάνισος chez *Denys le Périégète*, Πάρνισος chez *Eustathe*, Παροπάνισον chez *Ptolémée* et *Agathemer*, Παραπάμισος chez *Arrien*, *Strabon*, etc. Πάρνασος Arist. Meteorol., t. I, p. 13.

De semblables sons ne pouvaient que rappeler à l'orgueil du conquérant de l'Asie cette sainte et mystérieuse montagne de *Nysa,* où selon les poëtes de la Grèce, les nymphes avaient élevé le jeune dieu de la vigne et de la joie; montagne que plusieurs traditions rapprochaient du mont Parnasse de la Phocide[1], dont la double cime était partagée entre Apollon et Bacchus. Sans doute l'élève couronné d'Aristote aimait à croire qu'il plantait ses drapeaux victorieux sur un sol consacré par les vestiges d'un dieu; mais cette prétention n'avait-elle pas quelque fondement? Cette ville, ou montagne de Nysa, que l'on retrouve partout où Bacchus fut adoré, dans la Thrace, sur l'Hélicon, dans les îles de Naxos et d'Eubée, dans la Carie et la Cappadoce, sur les confins de la Phénicie, dans l'Arabie heureuse et dans la Médie, n'aurait-elle pas un type primitif, et ce type ne serait-il pas la Nysa de l'Inde? L'antiquité de ce nom dans la langue sanskrite doit paraître incontestable dès qu'on le voit, chez Pline et Strabon, uni à celui du mont Mérou, l'Olympe indien. Le culte de Bacchus a incontestablement été transplanté de l'Orient en Europe; et puisque des traditions antérieures à Alexandre étendent les exploits de ce dieu jusqu'aux confins de l'Inde, puisque des auteurs graves n'osent rejeter entièrement ces traditions antiques, pourquoi ne pas chercher dans l'Inde et sur les monts Nischa l'origine de ce culte nocturne, tumultueux, licencieux, où une musique bruyante doublait l'ivresse d'une tourbe de fanatiques, culte étranger que de sages rois tentèrent en vain de proscrire de la Grèce? Le nom même de *Dionysos* signifierait alors le dieu de Nysa, *Dewa* ou *Div Nischa.*

Que l'on veuille accorder ou refuser aux monts Hindou-Kouch la célébrité classique que nous avons cherché à leur revendiquer, ils sont toujours remarquables comme la barrière naturelle de l'Inde au nord-ouest. Les cartes modernes en nomment une grande portion *Souleyman-Koh.* Celle-ci se détache de l'*Hindou-Kouch*, au sud de Kaboul, entre cette ville et Peschaouer, et va presque droit au sud à travers l'Afghanistan et le Béloutchistan oriental; les petites chaînes qui en dérivent parcourent ces deux contrées. Enfin les monts *Bouskeroud* traversent le Béloutchistan occidental, en se perdant, d'un côté dans le plateau du Kerman, de l'autre dans la mer d'Oman. Ce sont les monts *Parveti* des anciens, et ce nom est encore entièrement sanskrit, car *parwet* signifie montagne.

Un autre système de montagnes est celui des *Ghauts,* ou *Ghattes*[2], nom qui signifie porte ou passage. On le considère comme prenant son com-

[1] *Sophocle,* Antigone, v. 1131.

[2] *Gate,* angl. *Gata,* suéd. *Gade,* dan. *Gatt,* holl., ont des significations rapprochées.

mencement au cap Comorin ; cependant la chaîne méridionale, ou les monts *Malayala*[1] forment un groupe distinct, entièrement terminé dans le district de Caïmbetour, à la grande vallée où sont situés les forts de Palikadery et Annamaly.

Les Ghattes s'élèvent de nouveau au nord de ces plaines, en formant deux branches, dont l'une se dirige à l'est et l'autre à l'ouest. La branche *orientale* passe à 70 milles et plus de Madras, longe le Karnatik, se divise au nord de ce pays en plusieurs rameaux où quelques montagnes ne se succèdent que par intervalles, en formant des vallées couvertes d'épaisses forêts. Cependant la chaîne principale n'a que des défilés très-resserrés et garnis de forteresses. Les indigènes désignent cette chaîne sous le nom d'*Ellakouda,* ou monts blancs. Elle longe ensuite le nord des Sirkars, formant une suite non interrompue de montagnes tellement serrées, qu'il n'y a que deux passages pour des armées. A l'endroit où les Ghattes séparent les Sirkars de la province de Bérar, les montagnes deviennent presque inaccessibles, et il n'y a qu'un seul passage pour les voitures et les chevaux; c'est celui de *Solar-gat,* qui conduit dans le Béhar. Partout on ne voit que des masses de rochers qui s'élèvent perpendiculairement dans les nues et ne laissent aucune issue au voyageur épouvanté.

Le granit paraît former toutes les sommités de cette chaîne, qui offre partout l'image de la plus grande stérilité et d'une nudité complète. On y trouve néanmoins de gros troncs d'arbres pétrifiés, surtout dans les ravins creusés par les torrents, où ces troncs, qui sortent à moitié du rocher, servent de ponts. Vers la pointe méridionale de l'Hindoustan s'étendent de vastes dépôts de roches volcaniques qui vont former le cap Comorin.

La chaîne *occidentale* des Ghattes s'étend le long de la côte de l'ouest, sur une longueur d'environ 340 lieues, et s'élève à une hauteur plus considérable que la chaîne opposée. Elle traverse ensuite le Kanara et le Sounda, passe auprès de Goa, entre dans le pays des Mahrattes et s'y partage en plusieurs branches. L'épaisseur des forêts, la profondeur des précipices et la rapidité des torrents rendent très-difficile le passage de ces montagnes, qui, en quelques endroits, est de 50 à 60 milles anglais. Des voyageurs y ont vu beaucoup de rochers calcaires et quelques basaltes. Du côté de la mer, les Ghattes occidentales présentent un superbe amphithéâtre de rochers et de verdure, semé de villes et de villages. La partie la plus escarpée, à l'est de Sourate, porte le nom de *Bala-Ghauts,* qu'on étend quelquefois à

[1] *Malayala* signifie montagnes. On ne peut éviter ces tautologies.

toute la chaîne occidentale, tandis que la chaîne orientale avec le plateau intermédiaire s'appelle *Paien-Ghauts.*

Le point culminant des Ghattes est au sud de Tapti; sa hauteur est de plus de 3,000 mètres.

Vers les sources du Godavery des chaînes plus basses, se détachant de la masse des Ghattes occidentales, pénètrent dans l'intérieur de la péninsule et se joignent aux montagnes de Bérar et de Gondouarra. Ces chaînes centrales, dont l'une longe au nord le cours de la Nerbouddha, portent généralement le nom sanskrit de *Vindhia,* dont l'extension paraît arbitraire aux plus savants orientalistes, tandis que M. Arrowsmith, plus hardi, le restreint aux montagnes voisines de la Nerbouddah. C'est encore dans ces terres du milieu que les Hindous placent leurs monts *Sanyah* et même les monts *Soukhien*, que cependant on a voulu prendre pour les Ghattes occidentales.

A l'exception de la pointe de Diu, à l'ouest, et du cap Comorin, au sud, l'Inde n'a point de grands promontoires. La presqu'île de Goudjérate offre une saillie particulière, et sans elle l'Inde formerait réellement le carré oblique auquel les anciens la comparaient. A l'exception des baies de Kotch et de Cambaye, au nord et au sud du Goudjérate, il n'y a pas non plus d'enfoncements qui méritent le nom de golfes. La côte occidentale du Dékhan, quoique dentelée par de nombreuses anses, rades et embouchures de rivières, suit une direction uniforme.

Depuis le cap Comorin jusqu'à la côte du Bengale, il n'y a pas un seul port, et les vaisseaux n'ont d'autre retraite que les rades des places de commerce; encore les vaisseaux marchands sont-ils obligés de se tenir à une distance d'un mille et demi, et les vaisseaux de guerre à deux milles de la côte. A cette distance, la mer n'a que dix à douze brasses; cette côte offre en général tant de pente, qu'on ne trouve que 50 brasses à un éloignement de 20 milles. Le grand nombre de bas-fonds exige qu'on emploie pour aborder des navires particuliers inventés par les indigènes.

Au sud des monts Hymâlaya, entre le cours du rapide *Setledje* ou Troung-ti et celui du *Brahmapoutre,* s'étend une chaîne de montagnes nommée *Sivalik* par les Anglais, et *Siva-ala* ou *Sib-ala* par les Hindous qui, dans leurs croyances antiques, la regardent comme la voûte de la demeure du dieu *Siva.* Cette chaîne se lie à l'Hymâlaya par une série de montagnes peu élevées, et s'en trouve cependant séparée dans plusieurs points par des trois à dix lieues de largeur.

Le Sivalik est large de 7 lieues et haut d'environ 1,000 mètres. Il se com-

pose, du moins dans la vallée de la Nerbouddha, de marnes, de grès et de conglomérats. Les marnes abondent en ossements fossiles; on y trouve des débris d'une espèce d'anthracotherium, avec des ossements de cerf, de cheval, de castor, d'ours, de reptiles, tels que les crocodiles et les tortues, enfin des débris de poissons mêlés à des coquilles d'eau douce.

L'Inde doit en grande partie la fertilité de son sol à la quantité de fleuves, de rivières et de torrents qui l'arrosent. Les anciens et les modernes ont été frappés de leur aspect imposant. Tous les phénomènes que peut offrir le cours d'un fleuve se présentent ici sur une très-grande échelle. D'abord, se précipitant d'une hauteur immense, nourries de toutes les neiges de l'Asie centrale, les rivières de l'Inde ressemblent déjà, par leur volume d'eau, à nos plus grands fleuves, aux lieux mêmes où elles conservent encore la marche impétueuse de nos torrents de montagnes. La réunion de ces fleuves produit un choc épouvantable, un combat des flots contre les flots. Plus loin, arrivés dans les plaines, ces énormes courants d'eau se creusent des lits de plusieurs lieues de largeur, l'œil du navigateur embrasse à peine les deux rivages, couronnés de palmiers, de temples et de palais; une brise agréable, qui suit le cours du fleuve, en agite mollement les eaux transparentes; une force irrésistible, et pourtant insensible, entraîne rapidement les milliers de barques qui animent cette vaste et tranquille surface. Enfin la marée, facilement admise dans ces larges canaux, force le fleuve à rétrogader, et quelquefois avec rapidité, avec violence; alors une montagne d'eau, roulant en arrière, menace les bateaux et lutte longtemps contre le fleuve qui se trouble et se couvre d'écume.

Cependant, malgré ces grands et nombreux cours d'eau, la zone torride conserve ses droits; beaucoup de districts de l'Inde présentent le spectacle de la plus grande aridité. Les réservoirs ou *tanks,* construits à grands frais, fournissent souvent de l'eau à des centaines de villages à la ronde.

Nous diviserons les fleuves en deux sections: la première comprendra ceux qui appartiennent au bassin de la mer d'Oman, et la seconde ceux qui appartiennent au bassin du golfe du Bengale.

Commençons par le fleuve le plus anciennement connu.

L'Indus, d'après les rapports du capitaine Burnes, prend sa source dans le petit Tibet, au pied des monts Kaïlas, sur le versant septentrional du gigantesque Himâlaya, et sort sous le nom de *Schyouk* du lac *Mansurous,* c'est la branche orientale; il court vers le nord-ouest et reçoit alors la branche septentrionale ou *fleuve de Ladak* qui descend des monts Tsoung-Ling. Ce fleuve court d'abord sous la dénomination de *Sind* et passe près

d'Iskardo. Alors changeant brusquement de direction il se dirige vers le sud-ouest et franchit l'Himâlaya ; il arrose le royaume de Lahore, la principauté de *Sindhy,* et traverse les villes d'Attock, Haïderâbâd et Tatta. Il fournit deux branches importantes : l'une, *Farrân,* traversant l'extrémité occidentale du grand marais de Roun, contribue à former la grande île de *Katch;* la seconde, qui rejoint le fleuve après un long détour, est appelée *Kambargandy* ou *Lârkhâna.*

Les principaux affluents de l'Indus sont : à droite, le *Kameh* ou *Kaboul,* grossi de la grande rivière qui traverse le Kafféristan ; à gauche, le *Pandjnab,* formé par l'affluent de cinq rivières qui donnent le nom au Pendjâb ou Lahore. Ces rivières sont : le *Djhelam* ou *Behat,* l'*Hydaspus* des anciens, qui reçoit le *Tcherrab* (*Acesines*) et le *Raveï* (*Hydraotes*) et le *Setledje* ou Sutledj (*Hesudrus*) qui prend le nom de *Gharra,* après avoir reçu le *Bedjah* ou Byas, l'ancien *Hyphasis.* Le Setledje paraît prendre sa source, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans les lacs élevés de Rawan et Mana-Sarovara. Quelques géographes ont considéré comme la branche principale de l'Indus le *Tchenab,* et y font aboutir le Djelam. Le *Ban,* selon plusieurs *Panditas* ou savants indiens consultés par M. de Rienzi, est aussi un affluent de ce grand fleuve. Il traverse l'Adjmyr, et ses derniers embranchements se perdent dans le grand marais de Roun.

On peut enfin affirmer que l'Indus n'a qu'une embouchure, et que le prétendu *delta* indiqué par les géographes n'existe que dans les débordements du fleuve[1], enfin, que le cours de celui-ci, y compris ses sinuosités, ne dépasse guère 600 lieues.

La *Nerbouddah,* appelée aussi le *Nerbedah,* ou plutôt la *Narmada,* est une rivière du second ordre dont les affluents ne méritent pas d'être cités, mais dont la position est d'autant plus importante, que les géographes font commencer le Dékhan au sud de son cours. Elle prend sa source dans un petit lac du plateau d'Omerkantak, traverse les provinces de Gandouânâ, Malwâh, Kandeich et Goudjérate, en courant de l'est à l'ouest, pour aller se jeter dans le golfe de Cambaye. Dans la mousson, ou saison sèche, on peut la passer à gué.

Le *Tapti,* né, comme la Nerbouddah, dans la province de Gandouânâ, court aussi dans la même direction, et se jette, ainsi qu'elle, dans le golfe de Cambaye, après avoir traversé les provinces de Bérar, Malwâh, Kandeich et Goudjérate. Son embouchure est remplie de bancs de sable et de

[1] *Hamilton :* East India Gazetteer, 2[e] édit., vol. II, p. 15 et 16.

bas-fonds. Les trois rivières que nous venons de décrire se jettent dans la mer d'Oman.

Le *Gange,* dont les eaux sont regardées comme sacrées, est le principal fleuve de l'Inde : aussi les Hindous lui donnent-ils le nom de *Boura-Ganga,* fleuve par excellence. Il doit son origine à deux branches : l'*Alâknandâ* et le *Bhâgirathy.* Cette dernière, qui prend naissance dans l'Himâlaya, au-dessus de Gangotri, à 13,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer, est généralement considérée comme le vrai Gange, tandis que le *Daouli,* plus considérable et venant de plus loin, devrait, d'après M. Hamilton, en être regardé comme la source principale. Dans les monts Himâlaya, le Gange se jette d'une hauteur de 2 mètres dans un grand bassin nommé *la Bouche de la Vache,* que ses eaux ont creusé, et où les pèlerins hindous vont puiser les eaux réputées sacrées.

Le Gange ainsi grossi entre dans la plaine immense de l'Hindoustan, traverse les provinces de Delhi, Agra, Aoudh, Allahâbâd, Mirzapour, Bénarès, Ghâzipour, Patnâ, Radjâmahala, et forme, en se jetant dans la mer du Bengale, un delta immense, composé d'un grand nombre de branches, sur lesquelles sont bâties plusieurs villes importantes.

Ses branches principales sont : l'*Hougli,* toujours navigable, et révéré des brahmanes, qui jurent par ses eaux comme les musulmans jurent par le Koran ; l'*Houringottâ,* qui est aussi toujours navigable, et enfin le Gange proprement dit, le plus à l'orient, confondant ses eaux avec celles du Brahmapoutre. C'est l'Hougli qui passe à Calcutta et à Chandernagor.

Les affluents principaux du Gange sont, à droite, le *Kalli-Naddy* (Calini), la *Djemnah,* qui a sa source au pied du *Djemnâtry*, dans les monts Himâlaya, et reçoit le *Tchambal,* la *Betouah,* la *Kiane* et la *Sone*. A gauche, la rapide *Ramganga*, encaissée entre des rochers d'une hauteur prodigieuse ; la *Goumty* au cours sinueux, évalué à 120 lieues ; la *Gogra*, partant du versant méridional de l'Himâlaya, dans le *Népaul* et formant la célèbre cascade de Kanâr : elle reçoit le Kali, le Tchouka, le Kapti et le Petit-Gandak. C'est dans le Tibet que le *Gandak* ou *Gondok* a sa source, d'après les observations de MM. Cosmos de Kedres et Moorkroft, et non dans le Davaladgiri, ainsi que le prétendaient jusqu'alors la plupart des géographes : cet affluent du Gange a environ 160 lieues de cours. Les autres affluents sont le *Bagmath* ou *Bagmatti,* le *Koussi* ou *Cosah*, naissant vers le versant méridional de l'Himâlaya et recevant l'Aroun et la Tombao dans le *Népaul*, la *Gogary* dans le Behar ; la *Mâhâmâda,* grossie de la *Pârnâbabah* et la *Tistâh*, née dans le Tibet.

On estime à 80,000 pieds cubes anglais la quantité d'eau que le Gange porte par seconde à la mer, à plus de 400,000 celle qu'il porte à l'époque de sa crue, et à 180,000 la quantité moyenne de l'année par seconde.

Depuis Hardwar, la pente du fleuve est de 27 pouces par lieue en ligne droite ; dans les temps secs il parcourt une lieue par heure ; mais dans la saison pluvieuse il en parcourt le double. Ses crues périodiques, semblables à celles du Nil, commencent à la fin d'avril ; il ne s'élève jamais que d'un pouce par jour ; mais au bout de deux ou trois semaines il croît journellement de 5 pouces, et à la fin de juillet il inonde les campagnes voisines jusqu'à une étendue de plus de 30 lieues. Sa hauteur est alors de 31 pieds. Vers le milieu d'août le fleuve commence à décroître ; il diminue d'abord de 3 à 4 pouces par jour, puis de 2 à 3 pouces, enfin d'un demi-pouce. Vers le mois d'octobre il rentre dans son lit ordinaire, et laisse un limon fertile sur les champs qu'il vient d'inonder. Les bienfaits que répand ce fleuve, la salubrité de ses eaux, l'aspect majestueux qu'il présente, tout excuse les honneurs divins que l'Inde lui a voués.

Le *Bramapoutra* ou *Brahmapoutre* avait été considéré par tous les géographes, depuis Rennel et Turner, comme la continuation du grand fleuve Dzang-tchou, qui traverse le Tibet ; mais en 1827 les lieutenants Vilcox et Bullon l'ont remonté, et ils ont reconnu qu'il prend sa source dans le pays des Borkhamti, au pied des montagnes neigeuses de Langtan, au nord de l'empire des Birmans. Il traverse le pays des Mismi, le royaume d'Assam et le Bengale oriental, et, après avoir reçu une branche du Gange et quelques branches de la *Tistah,* il quitte son nom pour prendre celui de *Megna,* et se joint au Gange. Ainsi réunis, ces deux fleuves arrivent au golfe du Bengale.

Le Brahmapoutre reçoit plus de 60 rivières, qui presque toutes sont navigables. Son principal affluent est, à droite, le *Goddado,* venant du Boutan ; ensuite il tourne autour de la partie occidentale des monts Garraous, et reçoit, à gauche, le *Brak*, traversant le Kassay occidental et le Katchar dans l'Inde orientale, et le *Silhet* dans le Bengale ; le *Goumty*, traversant le Haut-Tiperah dans l'Inde transgangétique, et le Bas-Tiperah dans le Bengale. Il était dernièrement question à Calcutta d'employer les bateaux à vapeur pour la navigation difficile du Brahmapoutre.

Le *Krichna* ou *Kistnah*, le plus riche en diamants et en pierres précieuses des fleuves de l'Inde, prend sa source dans les Ghattes occidentales, et se jette dans le golfe ou la mer du Bengale, après un cours d'environ 240 lieues. Il reçoit, à droite, la *Mâlparbâ,* puis la *Toumbadrâh* (Toom-

budra), regardée par quelques géographes comme l'une des trois branches composant la Krichna; à gauche, la *Bimâ*, grossie par la *Sinâ* et autres rivières, et la *Moussi*. A son embouchure il se partage en deux branches principales, l'une au sud, plus grande, nommée *Sippelek;* l'autre au nord, plus petite, nommée *Kistnah* comme le fleuve. Les sables qu'il charrie rendent sa navigation impossible aux navires.

Le *Godaveri* ou *Gotoumi-Ganga* tire sa source des Ghattes occidentales. Ce fleuve reçoit, à droite, la *Mandjera*, à gauche, la *Pourna*, la *Wardâ*, grossie de la *Païn-Ganga*, la *Baïn-Ganga* et *Silaïr*, et se jette à la mer par plusieurs embouchures qui ont reçu divers noms, dont l'une, au nord, porte celui de Godaveri. Son cours est d'environ 280 lieues, et ses eaux sont aussi sacrées pour les Hindous que celles du Gange.

Le *Kaveri* ou *Kauveri*, né dans les Ghattes occidentales, et se déchargeant dans le golfe ou plutôt la mer du Bengale, par plusieurs embouchures, après avoir traversé le Maïssour, le Kaïmbatour, le Karnatik, est la plus sacrée des rivières du Dékhan; les adorateurs de Vichnou l'honorent à l'égal du Gange, et célèbrent tous les ans le mariage du dieu *Renganaden* avec la déesse qui habite ses eaux.

On compte encore la *Mâhânada*, appelée aussi *Mahanady* ou *Kattak*, qui descend des montagnes du Bandelkand, parcourt une étendue de 80 lieues, et se jette dans la mer après avoir formé un large delta à plusieurs branches. Nous citerons enfin la *Panar*, qui a sa source sur le plateau du Maïssour, et qui, après un cours de 75 lieues, se rend humblement dans la mer du Bengale, ainsi que les cinq fleuves dont nous venons de parler.

L'Inde ne connaît que deux saisons, la sèche et la pluvieuse, produites par les moussons de sud-ouest et de nord-ouest. Dans la saison sèche une langueur mortelle s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est trop longtemps retardée; mais aussi une seule pluie, continuée pendant une nuit entière, suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe. C'est en avril ou en mai que commence la saison pluvieuse dans l'intérieur et dans la partie orientale de l'Inde, et elle finit vers la fin d'octobre. Sur la côte de Coromandel elle commence plus tard, parce que les Ghattes arrêtent les nuages qui amènent les vents de sud-ouest.

Pendant cette saison il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Les pluies durent, dans le Bengale, plusieurs

jours sans se ralentir ; la quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à 50 ou 60 centimètres ; les fleuves débordent et couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou garantis par des digues. Sur la côte de Malabar, les averses, les tempêtes et les orages sont plus violents que sur la côte de Coromandel. Si la pluie n'arrive pas à l'époque ordinaire, ou si elle n'est pas assez abondante, l'année s'en ressent, et souvent une famine affreuse en est la suite. C'est ainsi qu'en 1793 la sécheresse occasionna une si grande disette, que les parents vendirent leurs enfants pour avoir de quoi acheter quelques livres de riz. La fin de la saison pluvieuse est marquée par les changements de vents et la violence des orages et des ouragans. Bernier a observé que la pluie ne vient pas de la même région dans toutes les parties de l'Inde, qu'aux environs de Delhi elle arrive presque toujours de l'est ; au Bengale et sur la côte de Coromandel, du côté du sud ; et sur la côte de Malabar de l'ouest.

Le climat de l'Inde est celui d'une contrée située principalement dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces. Dans la plus grande partie de ce vaste pays on ignore la neige et la gelée ; mais tous les autres inconvénients s'y font sentir momentanément avec une violence extrême ; nulle part les ouragans ne se déchaînent avec plus de fureur ; nulle part les éclairs et les coups de tonnerre ne font naître des spectacles plus épouvantables ; nulle part la grêle pesante, la sécheresse prolongée et les déluges de pluies ne menacent le cultivateur de plus de ravages. Mais comment réduire à des points de vue généraux les phénomènes locaux qui en partie semblent avoir été mal observés ? Comment expliquer pourquoi, si toutefois le fait est prouvé, les pluies durent huit mois dans les Sircars ou Serkars, et seulement deux dans le Karnatik, l'une et l'autre de ces contrées étant situées sur la côte de Coromandel ? D'autres fois les Européens ont exagéré leurs descriptions en se livrant à une première impression. Le Bengale, décrié comme malsain, est sans doute, par sa situation, particulièrement exposé à la violence successive des pluies, des ouragans et des chaleurs, ainsi qu'à d'épais brouillards ; cependant une bonne hygiène paraît avoir réconcilié les Anglais avec ce climat. Les côtes de Coromandel éprouvent des sécheresses et des chaleurs plus fortes que le Malabar, et cependant les étroites vallées et les forêts épaisses de ce dernier pays offrent beaucoup d'endroits malsains. Les plateaux entre les deux chaînes des Ghattes, les provinces entre la Djemnah et le Gange, les contrées qui forment le Pendjab ou qui l'avoisinent, doivent à leur niveau moyen, à leurs collines boisées, à leurs

nombreuses eaux courantes, un air moins brûlant, plus pur et plus salubre, si ce n'est que des forêts, des marais et des déserts arides occasionnent des exceptions locales. Le grand désert, au sud-est de l'Indus et au nord de Goudjérate, rappelle toutes les horreurs de l'Arabie déserte, tandis que les vallées de Kaschmire ou de Sirinagor, de Gorkha, de Népaul, entourées d'alpes, jouissent, après de véritables hivers, d'un printemps prolongé et d'un été salubre.

C'est dans cette lisière septentrionale et dans le Pendjab que les anciens avaient recueilli de nombreux exemples de longévité. Les *Cyrni* et les sujets du prince Musicanus parvenaient assez souvent à l'âge de 130 et et même de 200 ans. Les modernes sont allés plus loin : l'historien portugais Faria prétend qu'un habitant de l'île de Diu ou Diou avait vécu trois siècles; il ajoute que, selon les indigènes, on voyait dans le Goudjérate plusieurs individus parvenus à l'âge de 200 ans. Une nourriture extrêmement simple et un calme parfait de l'âme peuvent garantir à quelques fakirs une longue existence; mais, en thèse générale, la force vitale se développe et s'use promptement dans ce climat. Les maladies aiguës y enlèvent subitement de nombreuses victimes; une des plus redoutables, c'est le *choléra*, connue des Hindoux sous le nom de *mordechïn*, et que l'Inde a transmis récemment à l'Europe. La *fièvre des montagnes*, qui règne dans la partie élevée des Sircars, dans les districts de Gandjam et de Vizagapatam, provient de l'air stagnant des forêts et des vallées étroites et ombragées. D'autres fièvres nom moins pernicieuses, menacent les habitants de Karnatik, et sont connues sous le nom de *fièvres de gendchi*. Le mal vénérien porte ici le nom de *feu persan*, nom qui semble prouver qu'il n'est pas indigène. Les maladies lépreuses prennent dans les contrées chaudes et humides un caractère effrayant: la variété la plus redoutable de la lèpre des Arabes, celle qui fait tomber les membres par articulations, fait des ravages parmi les classes les plus pauvres. Elle diffère de l'*éléphantiasis* des médecins modernes, qui paraît être une hydropisie, mais quelquefois avec la lèpre. Cette maladie, qui règne sur la côte de Cochin, où les eaux sont mauvaises, tire son nom de l'énorme enflure des jambes du malade, qui deviennent semblables à celle d'un éléphant. Mais, chez les anciens, le même nom était appliqué à la lèpre qui donne à la peau des taches blanchâtres et ridées. Les Européens qui échappent généralement à ces fléaux terribles ne peuvent se soustraire à la lente influence d'un climat trop brûlant et à une transpiration trop forte, trop continuelle; leur teint se fane et ils vieillissent avant

le temps. Malgré tant d'inconvénients partiels, l'Inde offre dans ses portions cultivées les climats les plus salubres de toute l'Asie.

La fertilité du sol et la nature des productions ne varient pas moins que les températures.

L'Inde est traversée par des chaînes considérables de rochers, et par des collines de sable. Nous en trouvons de l'une et de l'autre espèce dans la province de Sindhy ou Tatta. On y remarque une suite de montagnes d'un roc très-dur, qui s'étendent depuis les frontières du Moultan jusqu'à Tatta, et une suite de collines sablonneuses depuis Attok jusqu'à Goudjérate. Il y a aussi des déserts de sable où le vent brûlant du midi enlève des nuées de poussière dont il couvre ensuite les maisons et les plantations. Le désert de *Descht-bi-Doulet*, qui sépare le Sindhy du Kandahar, est un des plus grands de l'Inde: il y en a un autre de 20 milles de long sur le chemin de Ruderpour à Almora; il est couvert de roseaux épineux et d'arbres à résine. Les savanes sont assez nombreuses dans les provinces septentrionales. A l'embouchure des grands fleuves le terrain est souvent marécageux; le long de la rivière de Paddair, les marais occupent même des districts considérables; mais, hormis ces terrains incultes, l'Inde offre partout de belles prairies, de gras pâturages, des champs couverts de riches moissons qui se renouvellent deux fois par an, et des vallées remplies de tout ce que la végétation a de plus utile et de plus brillant.

Le riz, la principale nourriture du frugal Indien, abonde dans la plupart des provinces; on en compte jusqu'à vingt-cinq variétés. L'Indien appelle le riz dans sa cosse, *nellou,* et lorsqu'il en est séparé, *arissi.* Le Tanjaour, sur la côte de Coromandel, fournit de cette denrée toute l'île de Ceylan. Les anciens parlent déjà de l'*arrack* ou eau-de-vie tirée du riz. L'Inde possède également les grains de nos climats, le froment, l'orge, le maïs et le millet. On cultive davantage plusieurs espèces d'holcus, entre autres le *tchor* ou *doura*, et le *badchera*, nourriture commune du peuple, surtout chez les Mahrattes. On connaît nos légumes farineux, les pois, les fèves, les lentilles, et bien d'autres que l'Europe ne produit pas, tels que le *moung*, le *murhus*, dont les graines, semblables à celles de la moutarde, servent à faire des gâteaux; le *tanna,* grain qui fournit beaucoup, et dont la culture n'exige presque aucune peine; et le *tour*, qu'on sème au commencement de la saison pluvieuse; enfin le *toll,* arbuste produisant des pois qui, après le riz, forment la nourriture favorite des marins. Les melons et les ananas sont très-communs, ainsi que le *nymphæa nelumbo* ou *lotus:* cette plante a des

racines qu'on apprête de diverses manières; ses fleurs rouges et ses feuilles rondes, semées de gouttes d'eau, semblables à des diamants, ornent la surface des étangs. Au lieu de notre pomme de terre, l'Indien a le *katchil*, qui est noir au dehors et blanc en dedans, l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres, et le *moung-phoully*.

Le règne de Flore brille ici dans tout son éclat; l'odorat est frappé du parfum de la rose de Kaschmire, dont on extrait l'*ottar*, essence précieuse; de la belle rose blanche appelée *koundja*, qui embaume les vallées de Delhi et Sirinagor; des *kadtoumaligou* ou jasmins à grandes fleurs; de l'*atimuca* [1], qui flatte également la vue; et de la *tschambaga*, dont les Indiennes ornent leurs cheveux et parfument leurs vêtements. Il faut encore remarquer le *moussende,* qui étale, parmi des fleuilles blanches, ses fleurs couleur de sang; l'*ixore* dont les bouquets couleur de pourpre ornent une tige de deux mètres de haut; le *sindrimal* dont les fleurs s'ouvrent à quatre heures du soir et se ferment à quatre heures du matin; le *nyctantes-sambac* aux fleurs odorantes, dont les Indiennes se parfument la chevelure au moment de se mettre au lit: le *nagatalli*, qui, grimpant le long des murs, les couvre de son feuillage redouté des serpents.

L'Inde nourrit beaucoup de plantes utiles à l'industrie, telles que le lin, le chanvre, le tabac, l'indigo, le jalap, la salsepareille, le datura, le coton, l'anis, le bétel, le safran, ie sésame, l'opium, plusieurs sortes de plantes teinturières et de roseaux. Les contrées montagneuses d'Aoudh et celles qui sont au pied des Ghattes produisent beaucoup de cardamome, la côte de Malabar fournit le meilleur; c'est là aussi qu'abondent toutes les espèces de poivre; les Arabes appelèrent même cette côte le pays du poivre, *Belad-el-fofoll.* On en cultive aussi dans l'île de Ceylan, au Bengale et dans le Béhar. Le pavot oriental, dont les indolents habitants de ces climats chauds tirent l'opium, prospère presque dans toutes les provinces; le Bengale et le Béhar fournissent l'opium le plus estimé; le suc d'une seule tige donnerait la mort à un Européen. Le sésame indien fournit une huile excellente, déjà connue des anciens comme article de commerce. Le cotonnier-arbre vient sur toutes les montagnes de l'Inde, mais ne donne qu'un produit grossier; le cotonnier-arbuste ou annuel prospère surtout au Bengale et sur la côte de Coromandel, aussi est-ce là que l'on fabrique les meilleures étoffes de coton. Après ces deux provinces, ce sont celles de Madouré et de Maraoua, et la côte de Malabar qui fournissent le coton le plus fin. Les anciens paraissent avoir reçu leurs mousselines des contrées situées sur le Sind, puisqu'ils les nommaient *sindones.* L'Inde est la véritable patrie du

bétel ou *tambol*, plante qui, semblable au lierre et au houblon, s'élance le long des arbres et des pieux, et dont on mâche les feuilles avec des noix d'arec, des épices, de l'ambre, du tabac, etc.

Des forêts de bambous couvrent une grande partie du sol indien ; cette espèce de roseaux, qui parvient quelquefois à la hauteur de 20 mètres, est d'une grande utilité aux Hindous dans la construction de leurs habitations légères. Le suc durci du bambou, ou *tabaschir*, sert dans la médecine. Divers autres roseaux, parmi lesquels l'*arundo calamus*, abondent partout. La canne à sucre, commune dans toute l'Inde, est cultivée au Bengale, surtout à Radjamondri et à Gandjam, avec tant de soin, qu'on exporte annuellement en Europe et dans la Malaisie, en Chine et ailleurs plusieurs millions de quintaux de sucre. L'indigo croît spontanément dans la province de Goudjérate, mais on le cultive en grande quantité dans le Bengale, le Béhar, l'Aoudh et l'Agra, où l'on trouve aussi l'arbuste du nyl qui donne une couleur bleue comme l'indigo. Un arbre de l'espèce *nerium*, récemment découvert dans les Sircars, donne aussi cette précieuse matière colorante.

L'Inde renferme toutes les diverses espèces du palmier ; elles fournissent des fruits, des liqueurs, une sorte de papier, de l'huile, de la farine, des cordes et beaucoup d'autres objets. Le cocotier est sans contredit le plus précieux de ce genre. Le *djaggari* ou sucre noir, tiré du suc d'une espèce de palmier, sert à Tranquebar, à Madras, et dans le Pégou, à former, avec du blanc, des œufs, de la chaux et des coquilles, un ciment qui résiste au soleil, à la pluie, et reçoit par le frottement un beau poli : ce ciment a été employé avec succès en Hollande. Les noix de l'*areca*, le fruit du chou-palmiste, les bananes, accroissent encore les richesses de l'Inde. Le bananier des sages, ou *musa sapientum*, a de tout temps nourri les sages et les prêtres de Brahma. Le figuier indien, ou *arbre des banians*, étend ses immenses rameaux et son ombrage consacré non-seulement sur les pagodes, sur les *choultris* ou asiles des voyageurs, mais aussi sur les serpents et les insectes venimeux : emblème de l'éternelle puissance de la nature qui nourrit également les êtres bienfaisants et les êtres nuisibles. C'est une variété de l'*arbre de Bouddha*, arbre révéré dans la péninsule au delà du Gange.

Nos arbres à fruits, tels que nos pommiers, poiriers, pruniers, abricotiers, pêchers, jujubiers, noyers, amandiers, orangers, grenadiers, mûriers, prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que les parties méridionales abondent en arbres à pain, goyaviers, jambos, manguiers;

mais le mangoustan des îles de la Sonde ne vient que par la culture, même au Coromandel. Le *katthal* et le *barhal* sont aussi des fruits d'un goût exquis, et la banane *vela* est nourrissante, saine et agréable au goût.

Nos arbres de haute futaie, les chênes, sapins, cyprès et peupliers, se retrouvent tous dans ce pays, ainsi que le myrte et le tamarinier; mais ces forêts se peuplent principalement d'arbres inconnus dans nos climats, tels que le *têk*, ou bois dur, presque incorruptible, très-propre à remplacer le chêne dans les constructions navales; le *ponna*, arbre toujours vert, et qui fournit de beaux mâts; le *korou* ou *sacou* indiqué vaguement par Tiefenthaler comme formant des forêts entières dans le nord, et qui, ainsi que le *dchissou*, donne du menu bois de construction; le *nagassa* ou bois-de-fer, divers robiniers, l'azédarach, et bien d'autres espèces moins connues. L'ébène de l'Inde, vantée par Virgile, se retrouve, il est vrai, dans l'île de Ceylan, et, selon quelques autorités, sur les bords du Gange, à Allah-abâd; mais il est pourtant probable que les anciens recevaient leur ébène de l'Afrique, dont la partie orientale a souvent été comprise sous le nom d'*India*. L'odeur agréable qu'elle répandait peut même faire douter si elle provenait de l'arbre que nous appelons le véritable ébénier. Le sandal rouge, le dragonnier, les gommiers à laque et à gomme-gutte croissent dans le Dékhan et à Ceylan. La guilandine-moringa donne une gomme rouge. On y trouve le tournesol, le citronnier et le roquois. Dans le genre de lauriers qui abondent au midi de la péninsule et à Ceylan, on distingue ceux qui fournissent le macis, la casse et le camphre, mais surtout le laurier cannellier, le *cinnamomum* des anciens, vainement revendiqué pour l'Arabie, sur la foi des Grecs, et aujourd'hui transplanté de Ceylan dans les Sircars du nord. D'autres arbres, chargés d'un arome plus léger, parfument les forêts qu'ils ornent de leurs fleurs éclatantes; de ce nombre sont les bignonies, le jasmin, les gueltardes, le *pandanus odoratissima.*

L'Inde renferme encore, parmi les innombrables trésors d'une Flore mal connue, quelques productions que les anciens ont rendues célèbres, mais que nous ne retrouvons plus avec certitude. On pourrait plaisanter sur le nombre de dissertations qui ont eu pour objet de retrouver l'*amomum;* ce n'est pourtant pas l'infatigable patience de nos érudits, mais la science vague et obscure des anciens qui mérite le blâme. L'amome était probablement un arbrisseau à graines aromatiques, semblable au cardamome. Le *nard* indien, dont la meilleure espèce croissait aux environs de Ranga-matty, au nord-est du Bengale, est probablement l'espèce de *valeriana* nommée par les Hindous *jatamansi,* quoiqu'on ait décrit et figuré comme

le vrai nard une espèce de graminée. Le *malabathrum*, autre substance aromatique, achetée par les Romains à un très-haut prix, était probablement un composé ou un extrait de plusieurs plantes à feuilles odorantes, telles que le laurier nommé *tamala* en Malabar, et la nymphée nommée *tamara* en sanskrit; les syllabes *bathrum* représentent le mot indien *patra*, feuille. Les anciens vantent encore d'autres productions végétales que des recherches ultérieures pourront faire retrouver. Le *bdellium* de Pline, probablement une myrrhe ou résine odorante, était déjà connu de l'auteur de la Genèse : il paraît être produit par une espèce de baumier; et le *sipachora*, dont les fruits procuraient à ceux qui les mangeaient une vie de deux cents ans, ainsi que le racontent gravement Ctésias et Elien, pourrait être reconnu à une espèce de ver qui doit l'habiter et qui fournit une matière pour teindre en pourpre. C'est sans doute une des espèces de *mimosa* qui produisent la gomme laque.

Quittons ces magnifiques forêts, dont l'air embaumé annonce le voisinage au navigateur ravi, et où les archers indiens, tout habiles qu'ils sont, ne peuvent atteindre avec leurs flèches le sommet des arbres gigantesques; quittons-les pour examiner les richesses du règne minéral. Quoique ce règne n'ait encore été exploité qu'en partie, il est cependant certain que l'Inde est, sous ce rapport, un des plus riches pays de la terre. L'antiquité vantait l'or que ramassaient les fourmis de l'Inde; quelque sens qu'on veuille donner à ces traditions, nous devons reconnaître la véracité des anciens lorsqu'ils parlent des fleuves aurifères de ce pays. Les fleuves du Dékhan, d'Orissa et du Bérar charrient encore de l'or en assez grande quantité. Dans le Pendjab et le Kaschmire, l'*Ayen Akberi* nomme également beaucoup de rivières à sables aurifères, indice de l'abondance de ce métal dans les monts Imaüs. On cite aussi les riches mines d'or et d'argent de Golconde, du Karnatik, d'Achem et du Bengale. Il y a des mines de cuivre dans les monts Komaoun et dans les provinces de Badrikesram, Agra et Adjmir. Le fer se trouve dans presque toutes les provinces de l'Hindoustan et du Dékhan. Le royaume d'Assam est renommé pour ses mines de fer et d'acier : il y a des montagnes entières de pierres d'aimant près d'Hoa dans la province d'Agra, on en extrait une grande quantité de fer. Le plomb se trouve abondamment dans les régions qui possèdent des mines d'argent, telles que le royaume d'Assam, les monts Komaoun. On exploite des mines d'étain près Zamvar, dans la province d'Adjmir et dans le Pendjab : le zinc est si commun dans l'Inde, qu'on en exporte une grande quantité pour l'Europe. Dans quelques endroits on découvre du mercure et de l'antimoine.

Nulle part les diamants ne sont aussi beaux ni aussi nombreux que dans l'Hindoustan et le Dékhan, spécialement dans les provinces de Bengale, d'Allah-abâd, d'Orissa, de Bedjapour, de Bérar et Karnatik. Ceux de Raolconde et non de Golconde, ainsi qu'on le dit communément, et d'Orissa, et spécialement ceux de Sambelpour, sur les bords du Mahanady, le fleuve *Adamas* des anciens, passent pour être très-supérieurs à ceux de Parna dans l'Allah-abad. On y trouve aussi du cristal de roche, des rubis, des saphirs, des améthystes, des onyx et autres pierres précieuses. Après les grandes averses, les rivières en détachent de l'intérieur des montagnes, et les entraînent dans leur cours : le Mahanady, entre autres, en charrie un assez grand nombre. On nomme dans le district de Gorkha, dans le Népaul, une rivière qui en fournit beaucoup. Le *lapis-lazuli*, qui, dans un état parfait, est une des plus belles productions de la nature, et qu'on regarde avec beaucoup de vraisemblance comme le *sapphirus* des anciens, se trouve dans les monts Himâlaya. L'*onyx* de l'Inde, qui probablement était le *schoham* des grands-prêtres juifs, venait d'une chaîne de montagnes indiquées par Ctésias, et qui paraît répondre aux monts Bala-Ghattes. Presque toutes les montagnes de l'Inde renferment des carrières de marbre et d'albâtre ; celles d'Adjmir ont du marbre blanc, noir et vert : le Béhar est riche en albâtre. Le sel gemme se trouve dans plusieurs montagnes : il y a aussi de grands lacs d'eau salée dans l'Adjmir et sur la côte de Coromandel ; le Goudjérate renferme des plaines couvertes de sel : partout cette substance utile est exploitée avec soin. Plusieurs provinces, surtout le Béhar et le Bengale, fournissent du salpêtre : on en exporte une quantité considérable pour l'Europe, la Tatarie, la Chine. Il y a du soufre, du charbon de terre, du naphte et d'autres matières inflammables dans plusieurs contrées montagneuses de l'Hindoustan et du Dékhan. Plusieurs rivières, telles que le *Gadek,* sont imprégnées de soufre, de salpêtre et autres matières minérales.

Le règne animal n'est pas moins riche en espèces que les deux règnes dont nous venons de parler.

Parmi les mammifères, on distingue les singes, qui se montrent partout en troupes ; sur la côté de Malabar on en compte quelquefois des milliers qui viennent jusqu'au milieu des villes : il y en a de toutes espèces ; on voit parmi eux des gibbons, surtout dans le Bengale et sur la côte de Coromandel ; de beaux *maudis* à longue queue ; particulièrement dans le Dékhan, des *tillows,* des *vella-kouranga* ou petits singes blancs ; des *koringurangas,* grands singes noirs ; des *orang-outangs* en Bengale, en Kar-

natik et sur la côte de Coromandel. Le singe *radjakada,* à visage rouge, à barbe noire, probablement le *macacus speciosus* des zoologistes, représente aux superstitieux Hindous leur dieu *Hanouman,* le Pan indien, qui, ayant pris cette figure, se mit à la tête d'une armée de singes, vint au secours du dieu Rama, et contribua beaucoup à la défaite de Ravan, roi des géants et maître de Ceylan[1].

On doit citer encore le paisible *gibbon, lar,* appelé aussi *onuko,* le *macaque bonnet chinois,* et une espèce voisine appelée *macaque toque,* et le *macaque maimon,* connu pour sa méchanceté ; le *nycticèbe du Bengale,* et le *cercacèbe malbrouck,* vénéré au Bengale, où il vit en grandes troupes.

Il paraît certain que jadis les singes, respectés par la superstition, peuplèrent l'Inde par myriades. L'armée d'Alexandre en rencontra dans le Pendjab une telle multitude, qu'elle la prit pour une nation ennemie, et se disposa à les combattre. Encore aujourd'hui, dans les contrées où dominent les brahmanes, les Hindous accordent une entière liberté aux singes ; ces animaux dévastent les champs, ils pillent les vergers, ravagent dans les villes. Les sages qui ont prétendu considérer ces animaux comme des êtres doués d'une intelligence perfectible, mais opprimés par l'espèce humaine, devraient bien nous dire pourquoi les singes de Malabar n'ont pas encore fondé de société politique.

Les provinces méridionales sont infestées de chauves-souris de toute forme et de toute grandeur. On remarque surtout la *roussette,* qu'on appelle aussi *chat volant,* et qui ravage fréquemment les arbres fruitiers dans la province de Goudjérate et dans quelques contrées de la côte de Coromandel. Les écureuils y causent le même ravage, particulièrement le *maleannan,* qui habite par troupes nombreuses les plus hauts arbres sur la côte de Malabar ; l'*annan* ou petit écureuil, qui s'attache de préférence au cocotier ; l'écureuil jaune, qui vit en troupes dans le Goudjérate, et l'écureuil pouprède, que l'on rencontre fréquemment aux environs de Bombay. La côte de Malabar fournit beaucoup de porcs-épics ; le *pangolin à grosse queue* apprivoisé est souvent gardé dans les maisons. Le Bengale et la côte orientale ont le *paresseux à deux doigts ;* et le Béhar, une variété de cette espèce, presque semblable à l'ours, et qui vit de fourmis.

L'Inde a diverses espèces de rats et de souris, nommément la souris rayée, le rat à musc, et le jerboa ou rat sauteur ; ces animaux, nombreux et audacieux, bravent les chats ; c'est aux chiens et aux chasseurs de rats

[1] *Ramayama,* poëme indien traduit en partie par MM. *Carey* et *Marsham.*

de profession que l'on doit la diminution momentanée de leur nombre. Il y a des lièvres et des lapins, des martres, surtout dans les provinces septentrionales; des civettes de deux variétés, des blaireaux, des coatis, des *ichneumons* ou *moungo*, qui se laissent apprivoiser et qui donnent une chasse vigoureuse aux rats, aux chauves-souris et même aux gros serpents. L'*ours de montagne,* plus terrible que le tigre, et qui habite les Ghattes, selon un voyageur médiocrement instruit, pourrait bien être une grande hyène; mais le véritable ours se montre dans les forêts de l'Aoudh, d'Orissa, du Karnatik, de Coromandel. On voit des loups, surtout dans les Ghattes, le Karnatik, le Malabar, le Gautour; les chacals se font redouter dans l'intérieur de l'Hindoustan; les hyènes sont très-nombreuses dans le royaume d'Orissa et sur les côtes de Malabar et de Coromandel. Le Bengale nourrit un renard d'une espèce particulière, très-petit et très-agile.

Le zoologiste indien, Pennant, a cherché à distinguer avec soin les diverses espèces d'animaux féroces du genre *felis* qui habitent ce pays. Ceylan et le Bengale ont deux variétés de chat-tigre. Le *serval* ou chat-panthère du Dékhan, qui est peu connu, se répand jusqu'au Tibet. Le lynx habite les provinces du nord; le *caracal,* variété de lynx aux oreilles noires, se montre au Bengale. Ce pays est aussi la véritable patrie du *tigre royal*, connu des anciens sous le nom de *tigre du Gange.* Cet animal redoutable domine avec le rhinocéros sur l'extrémité marécageuse et inhabitée du Delta du Gange, nommée les *Sunderbunds;* là, dans son domaine, il attaque même les bateaux qui passent. L'île de Ceylan et les monts Ghattes ne possèdent que les tigres ordinaires, d'une taille moins majestueuse. La panthère asiatique de Pennant ne paraît qu'une variété de tigre, qui a des mouches en place de raies. La sous-variété noirâtre, mouchetée de noir, est propre à l'Hindoustan. Les léopards, qui ont des taches d'une couleur foncée sur un fond blanc, varient considérablement de grandeur et de pelage. L'*once*, qui est la panthère de Pline, et qui sert à la chasse aux antilopes, habite tout le Dékhan central et le Goudjérate. Le *guépard* de Buffon, la grande *pardalis* d'Oppien, est moins commune; on la nomme *tchita.* Malgré tous les soins de Pennant, l'obscurité qui enveloppe ce sujet n'est pas dissipée.

On pense généralement que le lion, du moins celui d'Afrique, qui, par sa majestueuse crinière, se distingue du lion de Babylonie, est aujourd'hui inconnu aux Indes. Terry prétend néanmoins en avoir vu dans le Malvah, et quelques officiers anglais en ont également vu dans le nord et dans l'ouest de l'Hindoustan. On peut cependant juger, par les anciens livres indiens,

que le lion qu'ils nomment *singh* était autrefois répandu dans toutes les contrées.

Les Indiens font un peu usage des chevaux ; les espèces particulières à leur pays sont le *tattou*, dans le Bengale, cheval très-petit, mais bon coursier ; le *gant* dans le nord de l'Hindoustan, et le *dchangley*, venu de la province de Batty. Les meilleurs chevaux qu'on voit dans l'Inde viennent de l'étranger, notamment de l'Arabie et de la Tatarie. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un usage plus général ; dans le nord et même dans le Dékhan on en trouve de sauvages qui descendent des hauts plateaux du Tibet. Les Hindous, semblables aux Européens, regardent comme honteux de se servir d'ânes pour monture. Le *koulan* et le *djigghetaï* de la Tatarie viennent passer l'hiver dans les forêts de l'Inde. Parmi les chiens indiens, le chien de chasse était déjà fameux dans l'antiquité ; il allait à la poursuite des sangliers, et même des lions et des tigres, et on en exportait beaucoup pour la Perse et Babylone. Les meilleurs viennent du nord, et particulièrement de Kaboul. Les chameaux et les dromadaires, les seuls véritables animaux de charge chez les peuples orientaux, se trouvent en grande quantité dans le Goudjérate, dans les environs de Patna et de Mongyr, et dans les provinces de Moultan et de Tatta. Dans cette dernière province, l'auteur de l'*Ayen Akberi* en vit des troupeaux de plusieurs milliers. Le chameau à deux bosses vit dans un état sauvage dans les provinces du nord.

La brebis indienne se distingue de la race européenne par ses cornes recourbées, et par la qualité soyeuse de sa laine : on la trouve dans tout l'Hindoustan et dans le Haut-Dékhan. Ctésias connaissait déjà les richesses de l'Inde septentrionale en bêtes à laine ; lorsqu'il assure que les moutons de ces contrées égalaient en taille les ânes de la Grèce, et qu'on leur faisait porter des charges, il a voulu parler de la brebis commune de Kaschmire, nommée *gandou* par les indigènes. La brebis fine du Kaschmire fournit la belle laine dont on fabrique les châles. Dans le Moultan on rencontre aussi le *bahra* ou brebis à grosse queue, et la brebis du Tibet, très-estimée pour sa belle laine. Ce sont les poils intérieurs qui forment cette laine précieuse. Dans le royaume d'Assam les béliers ont quatre cornes. Enfin l'Inde connait aussi l'*argali* ou le mouton sauvage. La Goudjérate et le Kotch renferment beaucoup de chèvres sauvages et domestiques ; la chèvre du Kaschmire fournit du poil très-fin pour la fabrication des châles ; dans les montagnes et forêts d'Orissa, de Telinga, de Bérar et de Malabar, on trouve la chèvre qui fournit le bézoar. Les porcs, les sangliers, les cerfs, les daims, s'y montrent en grand nombre. On voit des troupes d'antilopes dans le

Bengale, l'intérieur de l'Hindoustan et dans le Dékhan. Outre les espèces communes à la Perse et à la Tatarie, on remarque le *nylgaa* ou l'antilope bleue aux pieds blancs, nommée aussi *ross*, et une petite espèce blanche, nommée *dirdhagen* par M. Gladwyn, et dans laquelle le mâle a quatre cornes, ce qui nous rappelle l'oryx à quatre cornes des anciens. L'élan se montre fréquemment dans l'île de Ceylan ; mais est-ce notre élan ou une espèce rapprochée?

Le bœuf et la vache jouissent dans l'Inde d'une vénération aussi religieuse que jadis dans l'Égypte. Symboles de la force productive de la nature, emblèmes du soleil et de la lune, monuments vivants de l'histoire et de la civilisation, ils sont censés accompagner le grand dieu *Siva* et les déesses *Parvati* et *Lakchmi*. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Il n'y a pas longtemps qu'un roi de Travancore, pour expier ses cruautés, fit construire une énorme vache d'or, passa humblement à travers cette image, et data depuis ses décrets de l'époque de son *passage par la vache*. Cette race sacrée, très-belle dans le Goudjérate, le Malvah et le Bengale, ne se distingue de notre bœuf européen que par la bosse de graisse placée sur le dos. C'est le zebou ou *bos indicus* des naturalistes. On trouve à Ceylan et près de Sourate des bœufs qui n'ont que la taille d'un dogue. Le buffle est très-répandu dans toute l'Inde méridionale, tandis que l'*yak* du Tibet se montre dans les provinces les plus septentrionales. L'animal nommé par les Indiens *arni* ressemble plus au buffle qu'à l'urus ; on lui donne deux mètres de haut et des cornes énormes ; il habite les monts Ghattes et les monts Himâlaya.

Les éléphants peuplent les grandes forêts et les régions marécageuses. Dans les forêts des Ghattes on en trouve des troupes de 2 à 300. On fait grand cas des éléphants pris dans la province de Tipra et sur les bords du Brahmapoutre ; mais les plus dociles et les plus beaux, quoique d'une taille ordinaire, viennent de l'île de Ceylan. Ces colosses, jadis redoutables dans les combats, ne servent plus qu'à traîner les canons et les caissons, à faire agir de lourdes machines, ou à soutenir sur leurs larges dos la tente de pourpre où repose sur des coussins dorés un *nabad*, moins intelligent quelquefois que le noble animal qui le porte. On prend les éléphants dans de vastes enceintes fermées de gros pieux, et vers lesquelles on les chasse en les épouvantant par le son des tambours et par la lueur des flambeaux ; l'animal, attiré par des femelles apprivoisées dans une enceinte intérieure, dont les portes cachées se referment sur lui, ne trouve d'issue que par un long et étroit corridor également fermé de pieux, et où on l'arrête en faisant

passer des bois de traverse. Il n'en sort que garrotté et sous la garde des éléphants apprivoisés, qui bientôt lui apprennent à obéir. Le rhinocéros vit dans le Bengale, surtout dans les îles de l'embouchure du Gange, où on le voit fréquemment dans la société du tigre. Le premier de ces animaux trouve dans les herbes et les broussailles des marais la grossière nourriture qu'il aime ; l'autre y cherche au fond de l'eau fangeuse un asile contre les chaleurs du jour : c'est ainsi que les besoins rapprochent les monstres sans les unir.

L'Inde fourmille de serpents; on en trouve dans les forêts, dans les champs, dans les jardins, et même dans les appartements. On en distingue beaucoup d'espèces connues sous des noms portugais ou malabars. Les plus redoutables sont le *cobra manilla,* petit serpent bleu de 35 centimètres de long; le *rubdira mandali*, grand serpent dont la morsure fait sortir le sang des pores de la peau ; la *cobra de capello*, que l'on sait apprivoiser malgré ses morsures dangereuses. Un voyageur prétend sérieusement avoir vu des serpents à deux têtes ; c'étaient des amphisbènes qui ont la tête et la queue de grosseur égale, et auxquels les Portugais ont donné le nom trompeur de *cobra de duas cabeças*. Le serpent royal ou boa, espèce dont Anquetil foula un individu long de 14 mètres, jouit dans plusieurs cantons d'une adoration divine. Celui qui habite près Samboulpour dans une grotte rendait encore des oracles il y a peu d'années. La mer même qui baigne l'Hindoustan est remplie de serpents hideux et dont la morsure est dangereuse. Une tribu particulière se livre au métier de conjureurs de serpents, et enseigne à ces animaux les tours les plus surprenants.

Presque tous les fleuves et même les lacs et les marais de l'Hindoustan et du Dékhan nourrissent des crocodiles plus gros que ceux d'Egypte, avec lesquels ils offrent plusieurs différences. Une variété, de petite taille, est spécialement vénérée comme un animal consacré. Quelquefois, placés dans des fossés de places fortes, ils servent de moyens de défense. Les lézards sont très-communs dans toutes les provinces ; sur les montagnes de Ghattes il y en a d'une grosseur prodigieuse. L'île de Bombay et quelques autres contrées fourmillent de grenouilles et de crapauds. Les tortues sont communes sur les côtes et dans les fleuves ; celles de la côte d'Orissa fournissent la meilleure écaille.

Les poissons abondent tellement sur les côtes de Coromandel, de Malabar et dans d'autres contrées, qu'on en nourrit les animaux domestiques, tels que les porcs, les chiens et même les chevaux. Il y a peu d'espèces européennes qui ne se trouvent dans l'Inde ; les plus communes sont le saumon,

la sardine, l'anguille, la carpe et le thon. Le *mango*, joli poisson de mer, couleur d'orange, remonte le Gange. On voit jouer à la surface des flots les troupes brillantes de poissons dorés, tandis que, prenant un élan à travers les airs, le poisson volant cherche en vain à échapper aux ennemis qui le poursuivent dans l'un et l'autre élément. Les *torpèdos* et les *gymnotes* électriques frappent le baigneur imprudent.

Les insectes brillent, dans ce climat chaud, d'un éclat inconnu aux zones tempérées; mais ils causent aussi beaucoup de dommages. Nous nommerons les sauterelles, qui tombent quelquefois en nuées sur les campagnes pour les ravager; les abeilles, presque toutes sauvages, mais qui fournissent un miel très-aromatique; les fourmis noires et blanches, un des fléaux des gens de la campagne; les araignées grandes et petites; les scorpions, les écrevisses. Qui pourrait énumérer les papillons de toutes les couleurs, les vers à soie, toutes les espèces de coquillages, les coraux, les polypes?

Nous devons faire remarquer que le ver à soie ordinaire *(phalœna mori)* n'est pas le seul insecte qui fournisse un tissu précieux à l'habitant de l'Inde et de l'ancienne Sérique; les deux espèces *phalœna-atlas* et *ricini* donnent diverses espèces de soie qui ont dû être comprises sous le *bombyx* des anciens. La pêche des *cauris* et celle des perles seront décrites chacune à sa lace.

Terminons par les oiseaux. C'est dans le nord de l'Inde qu'on trouve les plus beaux aigles, vautours et faucons. Ces oiseaux sont descendus des mêmes montagnes d'où l'Hindoustan a vu arriver tant de barbares conquérants. Les vautours-griffons et les vautours à barbe sont communs dans la Sibérie. Quelques princes mongols entretiennent une immense fauconnerie. Le Dékhan renferme plus de 50 espèces de perroquets. Cet oiseau, sacré aux yeux des Brahmanes, était déjà un objet de recherche pour les Grecs et les Romains, qui ont emprunté du persan les noms qu'ils lui donnent [1]. Les corbeaux et les corneilles sont pour les Hindous le symbole de l'esprit humain séparé du corps, et obtiennent souvent de la charité superstitieuse une nourriture abondante. Les âmes de Brahmanes sont censées habiter les corps de l'*ardea gigas*. Les hibous se réunissent par milliers sur la côte de Malabar.

L'Inde est la patrie du paon; des troupes énormes des paons sauvages habitent les forêts de l'Hindoustan et du Dékhan; mais le coq-d'Inde est, selon l'opinion la plus accréditée, originaire d'Amérique. Cependant il

[1] *Tedak* ou *Tidak*, d'où *Psittacus* : *Bidak*, βίτταχος, chez Ctésias.

porte en allemand le nom de *coq de Calicut*, et la question nous paraît mériter un nouvel examen. Du reste, on retrouve dans ce pays presque tous les oisea x de nos climats : parmi ceux qui lui sont particuliers, on distingue le *mango*, qui se nourrit du fruit de ce nom ; le petit oiseau de paradis, assez commun dans les monts Ghattes et dans le Malabar ; l'ibis blanc, dont les plumes fournissent une parure aux Indiennes ; l'ibis à tête noire, ou le butor ; et l'oiseau bleu, le *porphyrio* des anciens, qu'on appelle en malabar *pidaramkoli*. Dans toutes les forêts on voit flotter au souffle du vent des nids en forme de bouteille, suspendus à un fil léger ; c'est le fruit du travail ingénieux de la *loxia philippina*, habitante de cette demeure aérienne.

Mais arrêtons-nous, car cette esquisse de l'Inde, tout incomplète qu'elle est, offre déjà beaucoup plus de notions qu'aucun autre Traité de Géographie français ; et notre zèle, qui aurait pu encore la perfectionner, se trouve circonscrit par les bornes de notre Ouvrage.

LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Description topographique des pays baignés par l'Indus et ses affluents, comprenant le Bédestan, le Kaschmire, le Lahore et le Sindhy.

Après avoir étudié la géographie générale de l'Inde, nous allons parcourir la région occidentale, c'est-à-dire celle qui s'étend sur les bords de l'Indus, depuis les monts Himâlaya jusqu'aux bouches de ce fleuve, et dont une partie est séparée de l'Hindoustan anglais par des déserts.

La partie du bassin de l'Indus supérieur située au nord de la chaîne de l'Himâlaya comprend un pays appelé *Bédestan* par le peuple qui l'habite, et *Iskardoh* par les voyageurs qui l'ont visité. Ce pays peu connu est montagneux, et se compose de plusieurs vallées plus ou moins étendues. Il est borné à l'est par le Ladakh, à l'ouest par le Ghilghit, au nord par la Petite-Boukharie, et au sud par le Kaschmire. On estime sa longueur à onze journées de marche et sa largeur à neuf journées; d'après nos calculs il est long d'environ 65 lieues et large de 40, et sa superficie est de 2,000 lieues géographiques carrées. Il est situé vers le point où le Belour-tagh et le Mous-tagh convergent et séparent les hautes montagnes du Tibet des plaines et des vallées du Turkestan chinois.

Suivant une tradition répandue et accréditée dans ce pays, Alexandre le Grand y vint pour entreprendre une expédition contre la Scythie ou le Khatay, c'est-à-dire l'empire chinois d'aujourd'hui; mais les neiges ayant rendu impraticables les montagnes, le héros macédonien fut obligé de s'arrêter, jusqu'à ce qu'on eût tracé une route sur son passage. Il laissa ensuite derrière lui tout son bagage superflu, ainsi que les malades, les vieillards et les infirmes de son armée, dans un fort qu'il avait fait construire, et s'avança sur le Khatay. Autour de ce fort les soldats macédoniens bâtirent une ville qu'ils nommèrent Alexandria, et que les gens du pays appelèrent Iskandardia. Cette ville est aujourd'hui, dit-on, Iskardoh.

On n'a que des renseignements incertains sur la population de ce pays; mais tout porte à croire qu'elle ne s'élève pas à plus de 250,000 individus. Les habitants sont en général connus sous le nom de *Balti*. Ils passent pour être d'un caractère phlegmatique comme la plupart des peuples qui habitent les montagnes du Tibet; ils sont robustes et bien faits; ils ont le teint

basané, de beaux traits, peu de barbe, et en général peu de poils sur le corps. Mais on dit aussi qu'ils sont perfides, rusés, et peu persévérants dans leurs entreprises. L'une de leurs tribus est obligée par ses lois religieuses aux quatre devoirs suivants : détruire les enfants du sexe féminin; ne pas abandonner leur parti au jour du combat; ne jamais mentir; ne calomnier personne. Ils se nourrissent principalement d'orge, de froment et de viande; le riz est peu en usage chez eux; mais tous ceux qui sont riches boivent du thé bien qu'il soit d'un prix très-élevé.

Les habitants du Bédestan sont vêtus à peu près comme leurs voisins du Ladakh. Les riches portent une sorte de robe courte appelée *kabah;* les paysans ont une robe appelée *djamah* fort usitée dans l'Inde, et ressemblant à la veste des danseuses de l'Hindoustan : elle est faite en tissu de poils de chèvre. Leurs bonnets sont de la même étoffe.

Les maisons de ce pays sont construites en assises de pierre et de bois; elles ont deux ou trois étages; le toit en est plat, et forme une grande saillie comme toutes les habitations du revers méridional de l'Himâlaya.

La religion de la majorité est l'islamisme de la secte des Schiites; mais dans l'extrémité occidentale du pays les habitants semblent n'avoir pas un système bien défini de religion : les uns sont idolâtres ou adorent les arbres, les fontaines, etc.; tandis que d'autres, comme les Hindous, s'abstiennent de la chair de la vache et cependant prétendent être musulmans.

Le gouvernement du Bédestan est absolu. Le souverain, qui prétend descendre du prophète Joseph, appartient à une dynastie qui est en possession du pouvoir depuis quatorze générations sans interruption. Son titre est *Ergh mayoa*, c'est-à-dire *Seigneur des montagnes;* mais ses sujets le qualifient de *golpo* (roi), et appellent *dja* les chefs qui lui sont soumis. Il réside ordinairement dans le fort d'Iskardoh. Bien qu'il soit exposé aux attaques des Seïkhs, il n'a pas de troupes permanentes. Lorsque les circonstances exigent la réunion d'une armée, il convoque les paysans et en forme une milice, à laquelle il fournit les armes et les munitions nécessaires. Dès que leurs services deviennent inutiles, leurs armes leur sont retirées et on les congédie. Les revenus publics sont perçus en nature[1].

Les peuples les plus puissants du bassin de l'Indus supérieur sont les *Seïkhs* ou *Sikhs,* qui se divisaient autrefois en plusieurs petites nations confédérées, organisation politique dont il ne reste plus que de faibles traces.

[1] Détails fournis par Tcharagh-Ali, agent du Golpo d'Iskardoh, à M. Wade, agent anglais, qui les a communiqués à la Société asiatique du Bengale en 1835. (Huot)

Cette fameuse nation des Seïkhs mérite quelque attention. Le mot *seïkh* signifie *disciple;* il appartient à une secte religieuse fondée par Nanek, hindou de la caste des Tchatrias ou guerriers. Elle observe les lois religieuses et politiques que celui-ci a laissées dans un livre intitulé *Grunth.* Elle rejette le culte de Brahma, Vichnou et Siva, les trois principales divinités des Hindous, ainsi que l'adoration des figures et images, et n'admet qu'un Être suprême, auquel elle adresse directement ses prières. Les Seïkhs ont un temple et un collége à Patna. Il est défendu aux femmes de se brûler après la mort de leurs maris; cependant il y a encore des femmes qui, en dépit de cette loi, se donnent la mort lorsqu'elles deviennent veuves. Nanek, pour distinguer ses sectateurs des autres Indiens, leur a défendu l'usage du tabac, et il leur a prescrit de laisser croître leur barbe et leurs cheveux. Ils portent un pantalon bleu, un manteau de diverses couleurs et un mauvais turban : leurs chefs ont les poignets ornés de bracelets d'or, et leurs turbans entourés de chaînes du même métal. Sobres dans leur nourriture, ils aiment les liqueurs spiritueuses; guerriers par profession et par goût, ils cultivent cependant la terre, entretiennent de troupeaux, et ont même des manufactures. Ils fabriquent de bon drap et des armes à feu très-estimées dans l'Inde. Ils ont en aversion le mahométisme, et font éprouver des humiliations aux musulmans établis dans leurs Etats. Ils mangent la chair de porc, réputée impure parmi les mahométans, et s'abstiennent des plaisirs sensuels auxquels ceux-ci sont fort adonnés. Leur principale force militaire consiste en cavalerie; ils sont armés de mousquets à mèche et de sabres pour lesquels ils ont presque une vénération religieuse. Voici le portrait que trace d'eux Polier, cité par Langlès[1] :

« Accoutumés dès leur enfance à une vie laborieuse et frugale, les « Seïkhs font des marches et supportent des fatigues vraiment surpre- « nantes. Dans leurs excursions, ils ne portent ni tentes ni bagages, « tout au plus une petite tente pour le principal officier. Ils se mettent à « l'abri du mauvais temps sous des couvertures qui leur servent à couvrir « les selles dans les marches. Ils ont communément deux et même « trois chevaux chacun; ces animaux, de moyenne taille, vigoureux, ar- « dents, et cependant fort doux, leur sont fournis par les provinces de « Moultan et de Lahore. » Ils témoignent de la joie à la mort d'un de leurs compagnons, mais ils pleurent sincèrement la perte d'un cheval.

Les Seïkhs sont grands et robustes; leurs femmes sont moins belles, non pas que leurs traits manquent de régularité, mais parce qu'ils sont

[1] *Forster :* Voyage, t. II, p. 75.

trop forts, trop prononcés. Elles portent les cheveux attachés sur le haut du front, et tellement tirés avec la peau du visage, que leurs sourcils, par ce moyen, s'éloignent de leurs yeux, et que leur physionomie prend un aspect tout à fait singulier. Elles ne sont pas, dit Burnes, aussi strictement renfermées que les musulmanes, parce que, pour le mariage comme pour la religion, les Seïkhs diffèrent complétement des sectateurs du prophète arabe.

Établis sur les deux rives du Sutledje, les Seïkhs sont divisés par ce fleuve en Seïkhs orientaux et occidentaux; les premiers sont aujourd'hui vassaux de l'empire anglo-indien. Ce peuple courageux forma, jusqu'en 1803, la puissante *Confédération des Seïkhs,* il obéissait à des chefs nommés *sirdars,* et pouvait mettre sur pied une armée de 248,000 hommes, longtemps redoutables à leurs voisins. Leur histoire ressemble à celle de presque toutes les sectes religieuses; ils ne devinrent puissants que lorsque les empereurs mogols et les princes afghans les persécutèrent avec le plus grand acharnement; la chute de l'empire mogol affermit leur pouvoir. En 1803, le sirdar de Lahore, Rundjit-Sing, soumit à son autorité les princes seïkhs ses égaux, s'empara de leurs États, fit la conquête de la partie de l'Afghanistan comprise entre l'Indus et les monts Soliman, et fonda le *royaume de Lahore,* dont l'existence ne devait pas durer plus longtemps que celle de son fondateur.

Ce royaume s'étendait entre l'Himâlaya au nord, le Sutledje à l'est, le Sindhy au sud, et les monts Soliman à l'ouest qui le séparaient du Kaboul. Il se composait des provinces de Kaschmire, de Moultan, du Pendjab ou Lahore, et de l'Afghanistan oriental ou province de Peschaouer; sa superficie était évaluée à environ 22,000 lieues carrées, et sa population à 8 ou 10 millions d'habitants. Des officiers européens, à la tête desquels était le général Allard, ancien aide-de-camp du maréchal Brune, avaient formé une armée de 87,000 hommes aguerris, dont 28,000 réguliers organisés à la française; mais à la mort de Rundjit-Sing et du général Allard, en 1839, l'anarchie la plus complète désola cet empire naissant. Les Anglais, qui avaient intérêt à voir l'empire des Seïkhs se briser et se dissoudre, pour en recueillir les fragments, y fomentèrent des troubles de régence, s'y firent appeler comme médiateurs, et le 9 mars 1846, un traité sanctionnait le démembrement de l'ancien royaume de Lahore. La *Compagnie Anglo-Indienne* se faisait céder le pays situé entre le Byas et le Sutledje; la province de *Kaschmire* formait une royauté vassale de la Compagnie; le *royaume de Lahore,* réduit aux provinces de Lahore et de Moultan, était

indépendant de l'Angleterre, mais la Compagnie avait le droit de faire traverser à ses troupes tout le pays, et celui de tenir garnison à Lahore sous prétexte d'y rétablir l'ordre ; la vaillante armée de Rundjit-Sing fut licenciée ; enfin l'Indus servit de limites au nouveau royaume de Lahore, car pendant les troubles, le roi de Kaboul avait repris l'Afghanistan oriental, ou province de Peschaouer.

Nous allons visiter successivement les provinces démembrées de ce royaume de Lahore, et nous commencerons notre course par le royaume de *Kaschmire.*

Dans la région des monts Himâlaya, et au sud du Tibet s'étend une vallée d'une forme elliptique et d'une superficie d'environ 6 à 800 lieues carrées ; cette vallée élevée d'environ 2000 mètres au-dessus du niveau de l'Océan doit à sa position une température moins chaude que sa latitude ne semble l'indiquer, elle est à l'abri des débordements dans la saison pluvieuse, des chaleurs étouffantes du Lahore, et des vents glacés du Tibet ; c'est le Kaschmire regardé jadis comme le paradis de l'Inde.

Les premières montagnes qui l'entourent, c'est-à-dire celles qui sont le plus près de la plaine, sont de médiocre hauteur, toutes vertes d'arbres ou de pâturages, pleines de bétail de toute sorte, de gibier de plusieurs espèces. Les reptiles venimeux, les insectes malfaisants sont inconnus dans le pays. Au delà de cette première ceinture de montagnes, il s'en élève d'autres très-hautes, aux pentes escarpées, dont le sommet en tout temps demeure couvert de neiges ; on ne voit pas de pic remarquable s'élancer au-dessus de la ligne de niveau général qui paraît atteindre 5,000 mètres. Ces montagnes sont coupées par 12 passages ou défilés qui permettent de pénétrer dans la vallée ; 8 sont du côté du Lahore, 3 du côté du Tibet et un seul celui de *Baramoulé* au sud-ouest, du côté de l'Afghanistan. L'hiver n'interrompt pas les communications, et, après les chutes les plus abondantes de neige, on peut traverser la plupart des défilés.

De toutes ces montagnes il sort une infinité de sources et de ruisseaux que les habitants savent amener à leurs champs de riz, et conduire même par des levées de terre jusque sur les petites collines qui ondulent la plaine. Ces ruisseaux, ces cours d'eau, ces petits lacs innombrables, après avoir répandu partout la fertilité, retombent en cascades bruyantes, et forment les rivières de *Kishen-Gunga,* de *Behut,* de *Lidder*, de *Vedousta* et de *Haratirth*, les deux premières en se réunissant à la frontière prennent le nom de *Djalem* ou *Jhylum,* l'*hydaspes* des anciens, l'un des affluents les plus considérables du Sind ou Indus.

Suivant les chroniques kaschmiriennes, tout ce beau pays ne fut autre

fois qu'un grand lac, dont les eaux se seraient écoulées par la passe de Baramoulé en formant le Djalem, ou selon Bernier, auraient été englouties par un abîme à la suite d'un tremblement de terre. Ce lac dont les géologues admettent l'existence, à l'inspection du sol de la vallée, se nommait *Sati-Saras*, ou lac de la femme vertueuse. Ce fut un saint personnage nommé *Kas'yapa*, fils de *Marîchi*, fils de Brahma, qui fit écouler les eaux qui couvraient la vallée. Cependant la ville de Kaschmire est encore environnée d'un grand nombre de petits lacs séparés entre eux, et de la rivière de Vedousta par des îlots et des digues étroites.

Rien n'égale la surprise délicieuse que le voyageur éprouve en entrant dans cette vallée, surtout lorsqu'il vient de quitter, comme Bernier, le climat le plus brûlant de l'Inde. L'abondance et la vigueur des végétaux, la variété des sites, la douceur de l'air, l'aspect riant des maisons disséminées dans la campagne, tout y flatte les yeux, tout y séduit le cœur. Les plaines sont couvertes de rizières, de potagers, de belles prairies, de vergers et de parterres de fleurs; sur le penchant des collines, on voit des champs de blé, de plantes aromatiques, de roses et de safran, des vignes, des forêts de chênes et de hêtres, à travers lesquelles passent des sources et des rivières qui descendent dans la plaine, l'arrosent et y forment des lacs charmants [1]. Les montagnes renferment de bon fer.

Le Kaschmire semble être la patrie primitive des abeilles; le miel que l'on y récolte est abondant et parfumé; on y élève beaucoup de vers à soie; le raisin y est très-doux et le vin excellent. Selon Forster, on y en fait un qui ressemble au vin de Madère, et qui avec le temps, acquerrait une qualité supérieure. Les Kaschmiriens en boivent sans scrupule, et usent aussi librement de l'eau-de-vie qu'ils savent distiller.

Les roses du Kaschmire sont les plus belles du monde; la suavité extrême de leur odeur est passée en proverbe dans l'Hindoustan. L'essence qu'on en retire et qui s'y vend, dit-on, 50 francs l'once, jouit, sous le nom d'*attar*, d'une grande célébrité. Le commerce que l'on en fait étant une des sources de la richesse du pays, on y passe ordinairement en réjouissances la saison où les boutons de roses s'épanouissent [1].

Les Kaschmiriens sont renommés pour leur beau sang; un peu bruns, vifs, gais, passionnés pour la musique, avides de richesses, non pour amasser mais pour jouir, ils sont, au dire de Forster, curieux à l'excès, astucieux et inconstants; mais ce que ce voyageur leur reproche surtout, c'est la dépravation de leurs mœurs. « J'atteste, dit-il, n'avoir jamais

[1] Encyclopédie moderne publiée par Didot, 1851, article Kaschmire, par Eyriès.

connu un corps de nation aussi dépravé, aussi profondément imprégné de vices [1]. »

Les Kaschmiriennes sont renommées pour leur beauté, cette assertion de Bernier, est contredite par Victor Jacquemont qui trouva les femmes du peuple d'une laideur repoussante. Toutes les petites filles qui promettent de devenir jolies, sont vendues dès l'âge de huit ans pour l'Inde et le Lahore. Le pays était jadis renommé par le grand nombre de ses courtisanes; Forster vante leur grâce dans la danse, et leur voix mélodieuse.

L'habit des Kaschmiriens consiste en un grand turban fort mal posé, en une longue veste de laine avec de larges manches, et une ample ceinture qui fait beaucoup de plis autour de la taille: sous la veste, les personnes de qualité portent un *pirâhem* (chemise), et des caleçons: le bas peuple n'a pas de vêtements de dessous, et ne se ceint pas les reins: « A la première vue de ce peuple, qui a un maintien grave et posé, à la forme de sa barbe, je me crus, dit Forster, transporté au milieu d'une tribu juive. » Bernier avait eu la même idée.

L'habillement des femmes n'est pas plus élégant que celui des hommes, ni mieux inventé pour faire ressortir les charmes qu'elles tiennent de la nature. Une longue et large chemise en toile de coton est quelquefois leur unique vêtement; elles mettent sur leurs cheveux, ordinairement tressés en une longue natte tombante, un petit bonnet, presque toujours en laine cramoisie, derrière lequel pend un morceau triangulaire de la même étoffe, qui couvre une grande partie de leur chevelure; autour du bord inférieur du bonnet, est roulé un petit turban qui s'attache par derrière avec un nœud. Les femmes de la haute classe ne se laissent jamais voir.

La langue du Kaschmire dérive évidemment du sanskrit; elle a un alphabet particulier; la prononciation ressemble beaucoup à celle des Marhattes; comme elle est très-dure, les poëtes composent leurs chansons en persan. Avant l'introduction de l'islamisme dans le Kaschmire, ce pays était célèbre pour la science profonde de ses brahmines, et la magnificence de ses temples, les Hindous le regardaient comme sacré.

Les voyageurs qui ont visité la vallée de Kaschmire, s'accordent à vanter l'industrie de ses habitants. Ce peuple fabrique le meilleur papier à écrire de tout l'Orient; c'était autrefois une branche considérable de commerce, aussi bien que la laque, la coutellerie et le suc; mais ce

[1] *Forster :* Voyage, t. I, p. 310 à 311.

qui fait la richesse et la gloire du Kaschmire, ce sont ces manufactures de châles, que nous avons pu imiter, mais jamais égaler.

La laine que l'on emploie à la fabrication des châles n'est point une production indigène, c'est celle des chèvres de l'*Ourna-Desa* ou *Oundés*, contrée élevée et froide du petit Tibet, dont *Ghertok* est le lieu principal. Cette laine est achetée par des marchands de Ladak, qui en vendent la plus grande partie aux Kaschmiriens. Elle est naturellement d'un gris foncé; on la blanchit au Kaschmire, avec une préparation de farine de riz; on teint les fils de la couleur que l'on croit la plus avantageuse pour la vente. Il paraît que la belle toison des brebis indigènes entre toujours dans les châles comme matière première.

La fabrication des châles emploie dans la vallée de Kaschmire 80,000 individus: on porte le nombre des métiers à 30,000. Un seul châle peut occuper tout un atelier pendant une année, si le tissu est d'une grande finesse; tandis que dans beaucoup d'autres ateliers on en fabrique six ou huit dans le même espace de temps. Chaque atelier se compose ordinairement de trente ouvriers; et lorsque le châle est d'une qualité supérieure on n'en tisse pas plus d'un quart de pouce par jour. Toute la famille est employée à cette fabrication: les femmes et les enfants séparent le duvet de chèvre par qualité, et en retirent toutes les matières hétérogènes; les jeunes filles le cardent avec leurs doigts sur de la mousseline, et le remettent ensuite au teinturier. Le métier à tisser est horizontal et très-simple; le tisserand est sur un banc, tandis qu'un enfant, placé plus bas, a les yeux fixés sur les dessins, et l'avertit des couleurs qui manquent et des bobines qu'il faut employer. Après que le châle a été tissé, on le lave une fois. La bordure, qui est ordinairement chargée de figures et bigarrée de différentes couleurs, s'attache après que le châle est sorti de dessus le métier; mais la couture est imperceptible. Les meilleurs ouvriers gagnent quatre ou cinq sous par jour, et les ouvriers ordinaires deux ou trois sous. Le prix de fabrique d'un châle ordinaire est de huit roupies ou vingt francs; mais ceux dont la bordure est la plus chargée, coûtent jusqu'à cent cinquante roupies. Il sort annuellement du Kaschmire 100,000 châles.

Le Kaschmire a des annales qui font remonter son antiquité à plus de 4,000 ans; il fut gouverné successivement par 91 souverains, dont les 32 derniers étaient musulmans. Les princes furent tantôt indépendants, tantôt tributaires du souverain de l'Inde; enfin en 1584 cette contrée fut subjuguée par l'empereur Akbar, et depuis cette époque, fit partie des États

du grand Mogol ; vers 1754, elle tomba par trahison, au pouvoir des Afghans, et appartint à leur monarchie jusqu'en 1809, à cette époque Rundjit-Sing en fit la conquête et la réunit à ses États. A sa mort, les Anglais qui convoitaient depuis longtemps cette riche contrée, n'osèrent s'en emparer ouvertement, mais profitant des troubles qui désolaient l'empire de Seikhs, ils prirent parti pour Goulab-Sing, que depuis 1846 ils ont fait reconnaître roi de Kaschmire. Ce prince est aujourd'hui leur vassal.

Le royaume de Kaschmire a environ 6 à 800 lieues carrées, sa population, naguère décimée par le choléra et les guerres civiles, s'élève à près de 500,000 âmes ; il est divisé en 36 pergounnas ou cantons, et contient 10 villes et 2200 villages.

Il a pour ville principale Kaschmire, ou *Sirinagor*, mot sanskrit qui signifie *habitation du bonheur* ou *de la bénédiction*, et qui s'applique à plusieurs villes situées auprès des lieux sacrés. Cette capitale du Kaschmire est située dans une plaine, aux bords d'un lac dans lequel il y a beaucoup d'îles, entre autres une qui porte un château royal avec un beau jardin ; le château est en briques, et revêtu d'une espèce de stuc blanc et poli, mais il tombe en ruines. Les empereurs Mongols y passaient l'été. A quelque distance de Sirinagor, un phénomène attire tous les ans un grand nombre de curieux : c'est une fontaine qui jette constamment un filet d'eau limpide d'environ un mètre de haut ; mais pendant le mois de mai ce filet se change en écume bouillante : effet que l'on attribue à la grande fonte des neiges sur les montagnes de Kaschemire.

Sur la route qui conduit à cette ville, jadis si florissante et si célèbre, on ne voit que de chétives cabanes à moitié ruinées, on ne rencontre que des mendiants. Le Djalem coule au milieu de la ville, et la divise en deux grands quartiers, l'un oriental et l'autre occidental, qui communiquent ensemble par sept ponts. On va aussi d'une rue à l'autre au moyen de barques légères qui se succèdent en grand nombre. Ce qui surprend l'étranger, n'est pas seulement de ne voir à Kaschmire que des rues étroites et sales, et de n'y apercevoir aucun édifice de quelque apparence, ce qui l'étonne encore davantage, c'est de n'y trouver ni ces grands magasins de châles que l'on s'attend à y admirer, ni même les ateliers où on les fabrique, et dont il est parlé plus haut : chaque ouvrier tisse le sien, et d'ailleurs cette fabrication est répandue dans toute la vallée. Kaschmire renferme 52 grandes rues, ou du moins qui méritent cette qualification en les comparant aux autres. Elle pourrait contenir 250,000 habitants : en 1809 on en comptait 150,000 ; nombre que les troubles et le choléra, qui depuis

le temps, ont désolé la partie occidentale de l'Inde, ont considérablement diminué, puisqu'aujourd'hui on ne lui en accorde que 4,000.

Le lac de Kaschmire ou le *Dall* est depuis longtemps célèbre par la beauté de ses rives; il s'étend au nord-est de Sirinagor, et couvre un espace de deux lieues de circonférence jusqu'au Djalem, auquel il est joint par un canal étroit près des faubourgs. A l'est il baigne le pied des montagnes basses, couvertes de jardins et de vergers.

Islam-abad, autre ville de la province de Kaschmire, rivalise avec la capitale pour la fabrication des châles; *Mond-zaffer-abad* est la résidence d'un prince afghan; *Pamper*, sur la rive droite du Djalem, à 18 lieues au sud-est de Kaschmire, est une petite ville qui ne s'enrichit aussi que du produit de ses tissus.

Le nouveau *Royaume de Lahore*, tel qu'il a été constitué après le traité de 1846, s'étend entre le Sutledje et l'Indus, en s'appuyant au nord sur le royaume de Kaschmire et le petit Tibet; sa superficie est de 10,000 lieues carrées et sa population s'élève peut-être à 4,000,000 d'habitants.

Il paraît se composer des anciennes provinces de Lahore et de Moultan. La province de Lahore, que nous allons d'abord visiter, se divise en Kouhestan, pays montagneux, et en Pendjab, pays des cinq rivières.

Le *Kouhestan*, c'est-à-dire *Pays montagneux,* comprend les vallées qui descendent de l'Himâlaya, et qui sont situées à l'est du Djalem ou Beyah. Ce pays était partagé en plusieurs petites principautés tributaires des Seïkhs avant qu'elles ne fissent partie du royaume de Lahore. Les chefs-lieux de ces principautés sont encore les principaux lieux habités du Kouhestan. *Kichtevar* ou *Kichteouar* est une petite ville à environ 17 lieues au sud-est de Kaschmire et située sur la rive droite du Tchenab au pied de l'Himâlaya, dans une région montagneuse et boisée, très-froide, peu fertile et peu peuplée. *Djemmon* est une autre petite ville plus méridionale placée aussi dans le bassin du *Tchenab. Koumla* passe pour être une forteresse importante. *Radjour* est défendue aussi par un fort et des murailles. *Nadone*, autrefois forteresse importante, n'a que 500 maisons; elle est située sur la rive gauche du Beyah. Son territoire est fertile en riz, en maïs et en cannes à sucre, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. Dans les montagnes il existe plusieurs mines de fer et d'autres métaux.

Kangrah, ville ancienne, appelée aussi *Nagrakot*, ou *Nagorkott*, située au milieu des montagnes, sur la rive gauche du Ravy, est défendue par une forteresse que l'on nommait jadis *Bhyme* ou *Bhymnagor*, et que l'on

appelle aujourd'hui *Kott-Kangrah.* Elle renferme 2,000 maisons; on y voit un magnifique temple hindou, visité tous les ans, aux mois de septembre et d'octobre, par un grand nombre de pèlerins de toutes les provinces de l'Inde. A deux journées de là s'élève un autre temple encore plus fréquenté: c'est celui de *Dchouva-lamotchi* ou *Jullamouki;* il renferme un souterrain d'où sortent des flammes; les dévots y jettent du bois de sandal, du riz, des amandes et autres objets qu'ils laissent se consumer pour en retirer ensuite les cendres, estimées comme des reliques.

Le *Pendjab*, ou pays des cinq rivières, tire ce nom des cinq sources ou branches secondaires de l'Indus qui le traversent[1]. Ce pays, situé au sud du Kouhestan, est une des provinces les plus belles et les mieux cultivées de l'Inde; elle abonde surtout en fruits de toute espèce. Sur les bords de l'Indus on trouve beaucoup de sel gemme, qui forme une branche de commerce.

Le Djalem ou Beyah, l'*Hydaspe*, sur lequel navigua la flotte d'Alexandre, se joint vers le centre du Pendjab au Tchenab, l'*Acesines* des anciens. Ses rives sont escarpées et hautes de près de 2 mètres; ses eaux coulent avec une grande rapidité. Dans quelques endroits il a plus de 200 mètres de largeur. Le terme moyen de sa vitesse est de trois milles ou d'un peu plus d'une lieue à l'heure.

La capitale du Pendjab est *Lahore* ville très-ancienne, sur la rivière de Ravy, l'antique *Hydraotes*, et sur la grande route bordée de platanes qui conduit de Delhi à la Perse et à Samarkand. Elle renferme de beaux édifices et des jardins magnifiques. Ses faubourgs sont pour la plupart ruinés. Sur la rive orientale du Ravy s'élève le château bâti en briques, où résidaient anciennement les souverains du Mogol. Ce palais, un des plus beaux et des plus somptueux que l'on connaisse, est renfermé dans la citadelle de la ville. Il est de granit rouge, et a été construit par Ferokchir[2]. Vu de l'autre côté de la rivière, avec ses jardins élevés sur le toit, ce monument offre un aspect vraiment enchanteur; on le prendrait pour le palais de Sémiramis ou pour l'un de ceux des Fées, décrits dans les Contes arabes. Ce toit en terrasse est orné, d'un bout à l'autre, d'un parterre planté de milles espèces des plus belles fleurs que produit ce pays, où règne un printemp éternel. L'intérieur de ce magnifique édifice était autrefois orné d'or, de lapis-lazuli, de porphyre et de beau granit rouge. On y admirait

[1] Nous les avons énumérées dans le livre précédent.
[2] *Legoux de Flaix* : Essais, t. I, p. 147.

surtout la salle du trône et la galerie, dont le plafond et les murs étaient couverts de glaces de cristal de roche, et le long de laquelle régnait une treille en or massif, avec des grappes en perles et pierres précieuses, plus brillantes les unes que les autres. Dans la salle du bain on voyait une baignoire de la forme d'une nacelle, en agate orientale et ornée de lames d'or; on la remplissait de huit muids d'eau de rose. Cette ville longtemps abandonnée, a repris une partie de sa splendeur depuis que Rundjit-singh, et Kara-singh, son successeur, en ont fait le siége de leurs États. La population est évaluée approximativement à 80,000 ou 100,000 âmes. Elle ne pourrait soutenir un siége régulier, quoiqu'elle soit assez forte pour résister à une armée orientale. Elle est défendue par une muraille en briques dont la circonférence est d'à peu près une lieue et par un fossé que l'on peut remplir avec les eaux du Ravy. On y entre par dix portes, chacune munie d'un ouvrage extérieur demi-circulaire.

L'origine de Lahore remonte à une époque très-reculée; on sait que cette ville existait du temps d'Alexandre, et que son territoire faisait partie de l'empire de Porus. Devenue, au commencement du seizième siècle, la résidence des princes mongols, elle dut aux empereurs de cette dynastie ses plus beaux ornements. Elle avait à cette époque 5 milles anglais de longueur sur 3 de largeur moyenne. « On peut suivre partout, dit Burnes[1], « ces dimensions par la vue des ruines. Les mosquées et les tombeaux, « plus solidement bâtis que les maisons, restent au milieu des champs « cultivés, comme des caravansérails dans la campagne. La cité moderne « occupe l'angle occidental de l'ancienne, et est ceinte d'une forte mu- « raille. Les maisons sont très-hautes, les rues étroites, sales et puantes, « à cause d'un égout qui passe au milieu. » La vaste mosquée royale bâtie par Aurengzeb élève encore dans les airs ses quatre minarets, mais le corps du bâtiment a été converti en un magasin à poudre. L'objet le plus digne d'intérêt dans cette ville est le jardin du Chah-Djihân; on le nomme *Chalimar* (maison de joie). C'est, dit encore Burnes, un reste magnifique de la grandeur mongole : il a près d'un demi-mille de longueur, et offre trois terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre. Un canal, qui est dérivé d'une distance considérable, traverse ce beau jardin, et alimente 450 jets d'eau qui rafraîchissent l'atmosphère. Le lit de marbre des empereurs mongols subsiste encore.

En dehors de la ville on voit le *Chah-dara*, magnifique mausolée de

[1] *Al. Burnes :* Voyages à l'embouchure de l'Indus, à Lahore, Kaboul, Balkh, etc., pendant les années 1831, 1832 et 1833, trad. par M. Eyriès, t. I, p. 153 et suiv.

Djihân-hir, occupant un carré de 20 mètres de côté et ceint d'une muraille de 2,200 mètres. Dans cette construction, le marbre et le grès rouge s'unissent avec une agréable symétrie ; de belles mosaïques ornent les murailles et garnissent le plancher. Au sud de celui-ci s'offre le tombeau de *Nour-Djihân-Begoum*, aussi fort beau, quoique moins grand.

Après avoir traversé le *Mandja*, pays très-bien cultivé, et le *Nahr* ou grand canal, qui fut dérivé du Ravy par un des empereurs mongols, et qui, peu profond et large de 3 mètres, court sur une longueur de 9 lieues parallèlement à la route de Lahore, on voit à 10 lieues à l'est de cette ville s'élever l'antique *Tchak*, qui plus tard reçut le nom de *Ramdaspour*, et qui aujourd'hui a pris celui d'*Amretsyr*, de l'*amretsyr* (bassin du breuvage de l'immortalité), étang construit en briques, au milieu duquel s'élève le temple dédié à Gourou-Govind-singh, et desservi par près de 600 *akalies* ou prêtres guerriers. C'est sous un dais de soie, au milieu de ce temple, que l'on garde le livre des lois, écrit de la main du réformateur Nanek. Les pèlerins s'y rendent en foule pour y faire leurs dévotions. Cette ville, chef-lieu de la ci-devant confédération, est la cité sainte des Seïkhs, c'est-à-dire le siége principal de la religion de Nanek[1]. Le temple national est un joli édifice dont la toiture dorée se réfléchit sur les eaux du lac qui l'entoure. Elle est peu régulière, en général, quoique les maisons soient assez belles ; mais elle est plus grande que Lahore. Elle sert depuis longtemps d'entrepôt principal au sel gemme de Miâni, ainsi qu'aux châles, au safran et autres produits de l'Hindoustan. Chaque négociant a devant sa porte de gros blocs de sel réservés, pour que les vaches sacrées que l'on nourrit dans la ville puissent venir les lécher. Les voyageurs s'accordent à assigner à Amretsyr une population plus considérable que celle de Lahore. Elle doit donc avoir plus de 100,000 habitants. Ses fortifications en pierre ont une

[1] Cette religion, que l'on peut appeler le nanekisme, est celle de la plupart des Seïkhs. Baba-Nanek, qui en fut le prophète, naquit, suivant M. Hamilton, en 1419, dans le pays de Lahore. Cette religion paraît être un mélange de brahmanisme et d'islamisme. Elle enseigne le déisme pur ; elle admet des récompenses et des punitions futures ; elle prescrit la tolérance envers toutes les religions ; elle admet une incarnation secondaire de la Divinité, mais elle proscrit le culte des images et l'usage de la chair du porc. Elle considère l'usage des ablutions comme indispensable, comme un devoir religieux. Elle regarde les *Veda's* indiens et le Koran comme des livres divins ; mais suivant Nanek, la religion des Hindous s'est corrompue par l'introduction du polythéisme : aussi les temples ouverts au nanekisme n'offrent-ils aucune idole, et les prières y sont-elles très-simples. Les sectaires de Nanek rejettent les distinctions des castes ; ils doivent tous être soldats, renoncer à l'usage du tabac, et laisser croître leur barbe et leurs cheveux.

grande épaisseur et sont revêtues de briques et entourées d'un fossé profond.

Près de l'estuaire du Ravy, *Toulamba* est une petite ville de 1,500 habitants. Elle est au milieu d'un bocage touffu de dattiers et défendue par un fort en briques, assez faible et de forme circulaire.

Pakpeten ou *Adjodïn*, sur une île formée par deux bras de la Gorrah, à 45 lieues au sud-ouest d'Amretsyr, est un lieu de pèlerinage pour les pieux mahométans qui vont y visiter le tombeau d'un saint célèbre appelé le Cheykh Feryd-ed-dyn-cheker-gundjy, lequel mourut en 1267, après avoir fait des miracles, entre autres celui de convertir en sucre plusieurs montagnes. Ce tombeau fut visité en 1399 par Timour.

A quinze milles anglais de Lahore sont situées les ruines de *Sangal*, ville dont il est fait mention dans l'histoire d'Alexandre. Dans la partie montagneuse du Pendjab on remarque *Sialkott* ou *Salcot*, grande forteresse sur un rocher escarpé; *Tchinnany*, ville très-ancienne et bien peuplée, résidence d'un petit radjah; *Nourpour*, grande ville sur le sommet d'une montagne que l'on monte par le moyen d'un escalier en pierre.

Ramnagar, sur les bords du Tchénab, est une petite ville près de laquelle Rundjit-Sing passait souvent ses troupes en revue quand il partait pour ses expéditions au delà de l'Indus. Elle est dans une vaste plaine propre à faire exercer une armée. Autrefois elle se nommait *Ressoulgar* (Ville du Prophète); mais depuis le renversement de la domination musulmane on l'a appelée Ramnagar, c'est-à-dire *Ville d'un Dieu*.

On trouve encore dans le Pendjab, *Miâni* ou *Minny*, dans un canton riche en mines de sel, et trois autres villes peu importantes, appelées *Pendi-dadan-khan*, sur la droite du Djalem, *Pendi-makouleh* et *Pendi-moulik-oulea*, près des bords du Sind. C'est à Pendi-dadan-khan que le sel se réunit pour être expédié, soit en remontant, soit en descendant le Djalem. Les coteaux d'où l'on tire ce minéral bordent la rive droite de la rivière.

A dix lieues au delà de cette ville en remontant le Djalem, M. Burnes cite *Djelalpour* comme le lieu où Alexandre traversa l'*Hydaspes* et défit l'armée de Porus. Plusieurs circonstances, dit-il, favorisent cette opinion, car Quinte-Curce parle d'îles dans la rivière, de rives saillantes et d'eaux troubles. Cependant, ajoute-t-il, les mots de rochers sous l'eau semblent indiquer un endroit de la rivière situé plus haut près du village de *Djalem*. Les grands chemins venant de l'Indus traversent la rivière à Djelalpour et à Djalem.

A cinq ou six lieues au-dessous de ce village, près de celui de *Darapour*, on aperçoit de vastes ruines nommées *Oudinagar*, que M. Burnes regarde comme occupant probablement l'emplacement de *Nicœa;* tandis que les tertres et les ruines situés sur la rive occidentale du Djalem ou de l'*Hydaspes* semblent marquer la place qu'occupa *Bucephalia*.

Rotos, sur la rive droite du Djalem, est un fort fameux, regardé comme le principal boulevard du Pendjab. A une vingtaine de lieues vers le nord-ouest le village de *Manikiala* est remarquable par le singulier tombeau ou *tope* que l'on y voit, et dont la construction en pierres rappelle l'architecture grecque. Il consiste en un massif en maçonnerie de 150 pas de circonférence, surmonté d'une coupole de 22 mètres de hauteur. Les médailles que l'on y a trouvées ont porté M. Burnes à considérer ce village comme le reste de l'ancienne ville de *Taxila*. A quelques lieues plus loin *Ravil-Pendi* est une ville agréable, et *Poréonala* rappelle le nom du célèbre Porus.

Il n'y a peut-être pas, suivant M. Burnes, de contrées situées dans l'intérieur des terres, qui possèdent de plus grandes facilités pour le commerce que le Pendjab; et il en est peu qui soient plus riches en productions de tous genres. Baigné par cinq rivières navigables; borné à l'ouest par un des fleuves les plus considérables de l'Ancien-Monde; limitrophe de la fertile et féconde vallée de Kaschmire, dont il reçoit les tissus précieux pour les expédier dans les pays voisins, tels que la Perse, le Turkestan, la Chine et l'Inde; placé entre l'Hindoustan et les célèbres entrepôts de l'Asie centrale, le Pendjab partage les avantages de leur commerce en même temps qu'il jouit d'une surabondance de productions de la terre, utiles ou nécessaires à l'homme.

Le *Moultan*, demeure des anciens *Malli*, est borné au nord par le Pendjab et le Lahore, au sud par le Sindhy, à l'est par un désert qui le sépare du reste de l'Hindoustan, et à l'ouest par l'Afghanistan occidental. Il renferme des contrées riches en coton et en opium [1], quelques bons pâturages pour les chevaux, et des déserts considérables, abandonnés à des troupeaux de chameaux. La chaleur est excessive sur la rive orientale de l'Indus, habitée par une peuplade sauvage qui laisse croître la barbe et les cheveux, et qui se nourrit de millet.

Le climat du Moultan a paru à Burnes différent de celui des contrées baignées par l'Indus inférieur. Les ondées et les orages y sont communs dans toutes les saisons; ils paraissent prendre naissance dans les monts appelés *Kouh-Souleyman*, d'où ils enlèvent des tourbillons de poussière qui

[1] *Thévenot*: Voyage de l'Inde, t. I, ch. XXXII.

viennent s'abattre dans le Moultan. Quelquefois ces tourbillons obscurcissent la clarté du soleil. Au mois de juin, le thermomètre de Réaumur marquait, dit le voyageur anglais, 30 degrés dans un pavillon rafraîchi par l'art. La chaleur que l'on éprouve à Moultan, la multitude des mendiants et le nombre des tombeaux sont passés en proverbe dans l'Hindoustan.

On divise le *Moultan* en cinq provinces : le *Moultan,* le *Leïa*, le *Dera-ghazy-khan*, le *Mokelouad* ou le *Dera-ismaïl-khan*, et le *Bahaoualpour.*

Moultan, capitale de la province et résidence d'un nabab tributaire du souverain de Lahore, est un poste militaire important. Elle a un château fort et de hautes murailles, ce qui ne l'a jamais empêchée d'être tour à tour ravagée par les Afghans, les Mahrattes et les Seïkhs. Ses fortifications et quelques monuments en ruines sont les principaux restes qui attestent l'importance dont jouissait autrefois cette grande et industrieuse cité, qui se dépeuple chaque jour. Cependant elle est encore renommée par ses tapis de soie, que l'on compare, à tort, à ceux de la Perse. Tout porte à croire que cette ville était la capitale des *Malli*, du temps d'Alexandre, bien que le savant Rennel ait prétendu le contraire. Ce qui confirme cette opinion, c'est qu'elle porte encore aujourd'hui les noms de *Malli-than* et de *Malli-tharan*, c'est-à-dire *cité des Malli;* c'est que ses maisons s'élèvent sur des ruines, et que bien qu'on n'y ait pas trouvé de médailles, on y a, dans ces derniers temps, découvert, à 20 mètres de profondeur, un tambour de guerre et plusieurs autres objets antiques. Les rues de cette ville sont étroites, et les maisons ont deux et trois étages. On y voit plusieurs mosquées et un seul temple hindou d'une grande antiquité, nommé Gaïladpouri, soutenu par des colonnes en bois, et dont le portail est orné de deux idoles, Houniman et Gunesa. La citadelle, construite sur une butte, forme un hexagone irrégulier, dont le plus grand côté a 400 mètres de longueur. Le rempart, flanqué d'une trentaine de tours, est solidement bâti en briques cuites, et haut de 12 mètres extérieurement, tandis qu'à l'intérieur il n'a que 1 à 2 mètres d'élévation. Son intérieur est rempli de maisons, dans lesquelles demeuraient autrefois des habitants; mais depuis 1818, que les Seïkhs l'ont enlevée aux Afghans, les habitants n'ont plus le droit d'y entrer. La garnison se compose de 500 hommes. Moultan a un peu plus d'une lieue de circonférence, et une population d'environ 60,000 âmes, dont un tiers professe la religion de Brahma, et le reste celle de Mahomet. Parmi les plus célèbres de ses tombeaux, on doit citer celui de Baoual-Haq, poëte persan qui vivait dans le treizième siècle, et celui de son petit-fils Roukn-i-Allem, qui repose sous un dôme de 16 mètres de hauteur. Cet édifice date de l'an

1323. Moultan est située dans une plaine arrosée par le Tchénab, l'ancien *Acesines*, qui a 600 à 1,000 mètres de largeur [1], l'industrie y est en honneur; les habitants sont généralement tisserands et teinturiers. On y fabrique, sous le nom de *kaïs*, des soieries remarquables par la force de leur tissu et par l'éclat de leurs couleurs qui jouissent dans les marchés de l'Inde d'une réputation méritée. Ces kaïs ont invariablement la forme de châles et d'écharpes : on peut s'en procurer de toutes les couleurs au prix de 60 à 250 francs. On fabrique également à Moultan une sorte de satin nommé *atlass* qui rivalise avec ceux de Lahore et d'Amretsir; enfin Moultan fabrique aussi des indiennes; mais elles sont aujourd'hui moins recherchées dans l'Inde que celles de l'Angleterre.

Les environs de Moultan, dit M. Burnes, sont très-bien cultivés; le Tchénab, dans ses débordements, envoie ses eaux jusqu'aux murs de la ville, et durant les autres saisons un canal la leur fait traverser. La plaine comprise entre la rivière et les remparts présente l'aspect d'une riche prairie; elle est couverte de dattiers qui donnent un profit considérable. Un grand nombre de hameaux ruinés entourent Moultan : ce sont les restes des habitations des Afghans qui les ont abandonnés pour venir s'établir dans la ville.

A peu de distance de Moultan s'élève la ville de *Choudja-abad*, située à 4 milles à l'est du Tchénab. Elle a la forme d'un parallélogramme, et est entourée d'une muraille en briques haute d'une dizaine de mètres, et flanquée de tours octogones. Ses rues se coupent à angle droit; autour des murs s'étend un faubourg composé de baraques.

Leïa est peu considérable, et cependant florissante; *Dera-ismaïl-khan*, à une quarantaine de lieues au nord de Moultan, est ceinte d'une muraille en briques qui tombe en ruines; la plupart de ses habitants sont Béloutchis. *Dera-ghazi-khan*, sur un bras du Sind, passe pour être aussi peuplée que Moultan.

Terminons ici ce que nous avions à dire du nouveau royaume de Lahore, sur lequel l'Angleterre exerce aujourd'hui son protectorat intéressé, au grand contentement de la population, qui y voit la fin des guerres civiles incessantes qui désolaient ce beau pays depuis 1839.

La partie inférieure du cours de l'Indus ou du Sind donne son nom à la contrée du *Sind, Scinde* ou *Sindhy*, qui n'est qu'un démembrement du royaume de Kaboul, dont elle était, il y a peu d'années encore, tributaire. Cette contrée est bornée au nord par une partie du Béloutchistan et par le royaume de Lahore, à l'ouest et au nord-ouest par le Béloutchistan, vers

[1] *Al. Burnes* : Voyages de l'embouchure de l'Indus à Lahore, etc

lequel les monts Brahouiks forment une partie de ses limites, au sud par la mer d'Oman et la province indienne de Kotch, et à l'est par une partie de l'Hindoustan britannique.

Le Sindhy s'étend sur une longueur de 125 lieues du nord au sud, et de 80 de l'est à l'ouest. On évalue sa superficie à environ 3,000 lieues carrées. La ressemblance de ce pays avec l'Égypte a frappé d'étonnement plus d'un voyageur. « Une plaine unie, arrosée par un beau fleuve qui la fertilise à une certaine distance de chaque côté, tandis qu'au delà s'étend à gauche un désert immense, et s'élève à droite une masse de montagnes stériles, que leur sol et leur climat rendent également inhospitalières. » Telle est l'idée que nous en donne un voyageur anglais.

Ce pays, dont les habitants sont d'origine Béloutchis, fit longtemps partie de la monarchie afghane, puis il fut administré par trois frères revêtus du titre d'*oumir*[1]; il devint ensuite, en 1828, une tétrarchie dans laquelle quatre princes de la même famille prirent part aux affaires; mais la discorde les ayant divisés, les Anglais, sous prétexte de pacifier le pays, s'y introduisirent, soumirent successivement chacun des émirs rivaux; et aujourd'hui le Scinde est un pays vassal ou tributaire de l'empire anglo-indien. Nous allons visiter ses villes principales.

Haïder-abad, capitale de l'ancienne principauté du même nom, est située au milieu d'une île formée par le cours de l'Indus et du Foulaïli, et passe pour une ville forte parce qu'elle est défendue par une forteresse dont les murs et les tours rondes, en briques, sont hauts de 8 mètres et entourés d'un fossé large de 3 mètres et profond de 2 mètres 50; mais ses murailles s'écroulent et des Européens les escaladeraient facilement. Au centre du fort, que garnissent 60 pièces de canon, s'élève une tour massive, qui ne tient pas aux autres ouvrages et qui domine la ville et les environs; c'est là que l'on dépose une grande partie des richesses du prince. Haïder-abad fait un commerce assez étendu. L'habileté de ses couteliers et la trempe de ses armes sont connues dans tout l'Hindoustan. C'était dans la citadelle que les oumirs possédaient, selon M. Burnes, la plus riche collection d'armes qui existât dans l'univers. Le seul monument remarquable d'Haïder-abad est le *mausolée de Gholâm-châh,* sur une colline au nord de la citadelle. Hamilton n'accordait que 15,000 habitants à cette capitale; mais la population a augmenté depuis. Burnes prétend qu'elle ne s'élève pas à 20,000, et encore dans ce nombre on comprend le *petah,* ou faubourg, qui se compose de

[1] *H. Pottinger*. Travels in Beloochistan and Sinde.

[2] Suivant M. Reinaud, ce mot arabe est le pluriel d'*émir* (chef).

2,500 maisons; dans l'intérieur des fortifications on en compte autant, mais les habitants de cette partie de la ville sont pour la plupart des soldats.

Bien que l'île sur laquelle s'élève Haïder-abad soit aride et rocailleuse, le paysage des environs de cette ville est beau et varié; les rives du fleuve sont bordées de grands arbres; des montagnes dans le fond du tableau, dit Burnes, soulagent l'œil, fatigué de la monotonie des plaines arides et poudreuses du Delta de l'Indus. Ce fleuve y est même plus large que dans la plupart des lieux situés plus bas; sa largeur d'une rive à l'autre est de 800 mètres.

Au nord-ouest de l'embouchure de l'Indus, *Korâtchi* est la plus riche et la plus commerçante ville du Sindhy. Son port, qui offre un bon mouillage, est protégé par un fort. Elle est l'entrepôt d'un commerce assez étendu entre les royaumes de Kaboul et de Lahore, l'Inde, la Perse et le Béloutchistan, et a une population de 15 à 20,000 âmes. *Tattâ*, grande ville, autrefois capitale du Syndhy, presque déserte aujourd'hui, bâtie sur l'Indus, mérite l'attention des savants; son ancienneté est incontestable, et tout porte à croire qu'elle est le *Patala* des Grecs. Arrien dit expressément : « Près de Patala, le fleuve Indus se partage en deux bras, » et c'est en effet ce que présente le Sind, près de Tattâ. Cette ville renferme, selon Burnes, à peine 15,000 habitants; elle se présente de loin comme une immense cité, mais la moitié de ses maisons tombent en ruines et sont inhabitées. Son bazar, presque désert, montre le triste tableau de son commerce anéanti. Une seule mosquée en briques, bâtie par Schah-Djehan, est le seul monument qui, au milieu des débris qui l'entourent, rappelle sa splendeur passée; mais elle s'écroule. Tattâ fut pendant longtemps la capitale du pays. On l'appelait alors *Brahminabad;* mais les Radjahs hindous la nommaient *Saminagor*, et les Arabes *Deoub-Sindi;* aujourd'hui son nom le plus habituel est *Nagor-Tattâ*. C'est une ville ouverte, bâtie sur un monticule dans une vallée basse. Les maisons sont construites en bois et en clayonnage crépi en terre; elles sont hautes, à toits plats, mais très-étroites, et ressemblent à des tours carrées; leur couleur, qui est d'un gris foncé, donne une apparence de solidité aux frêles matériaux dont elles sont composées. Quelques-unes des plus belles ont leur base en briques.

Les cinq journées de marche qui séparent Tattâ de Korâtchi sont employées à traverser un désert sablonneux, sans arbres et presque sans aucune végétation. A environ une lieue de distance à l'ouest de Tattâ, s'élève une colline appelée *Mekeli*, toute couverte de tombeaux, au milieu desquels

on remarque celui de Mirza-Iza, qu'on doit considérer comme l'un des plus beaux de l'Inde. C'est une construction d'environ 28 mètres de longueur, surmontée d'une coupole haute de 20 mètres, soutenue en partie par des colonnes [2].

Entre Tattâ et Haïder-abad, on voit vers la droite *Mohammed-khan-tanda*, ville fortifiée et florissante; c'est le rendez-vous des marchands de chevaux, qui, chaque année, conduisent ces animaux dans les marchés de l'Inde. Plus haut, sur la rive gauche du Sind, on voit *Hala,* peuplée de 10,000 âmes. Puis à 30 lieues vers l'est, *Amercote*, ou *Oumercote*, importante forteresse située à l'entrée du désert indien.

Sur la rive droite du fleuve, le village d'*Amri*, passe pour avoir été autrefois une grande ville et la résidence de prédilection d'anciens monarques. *Sihouan,* ou *Siouistan*, est bâtie sur un terrain élevé, à l'extrémité d'un marécage et à une demi-lieue du Sind. Cette ville est peuplée de 10,000 âmes; commandée par une forteresse en terre et entourée de mosquées en ruines et de tombeaux qui attestent son ancienne richesse, tout y annonce une cité antique. Burnes pense qu'elle est probablement cette cité appelée *Sindomana*, capitale des États de Sambus, et mentionnée par les historiens d'Alexandre. Sihouan est célèbre par le tombeau de Lal-chab-Baz, saint personnage du Khorassan, qui y fut enterré il y a environ six siècles. Son sépulcre s'élève au milieu de la ville, sous un dôme élevé; des tentures de brocart d'or et de soie sont suspendues au-dessus de sa tombe. Mais le plus singulier édifice de Sihouan, selon Burnes, est la forteresse en terre dont nous venons de parler; il la regarde comme un ouvrage qui remonte au temps des Grecs. Elle consiste en un tertre haut de 20 mètres et entouré d'un mur en briques; la forme est en ovale; son plus grand diamètre est de 400 mètres et son plus petit de 243. L'intérieur présente un monceau de ruines et est jonché de fragments de poteries et de briques. La porte placée du côté de la ville a été cintrée; une coupe qui la traverse prouve que le tertre est un ouvrage de l'art. *Larkhaney*, ou *Larkhanah*, ville de 10,000 âmes, située sur la partie de l'Indus que les indigènes nomment *Lar*, ou *méridionale*, était un poste important pour les oumirs de Sindhy, parce que c'est là qu'ils entretenaient une garnison pour défendre leurs États contre les excursions des Béloutchis, et qu'ils prélevaient le premier péage sur les commerçants qui entraient dans ce pays par la frontière occidentale; cette ville est le chef-lieu d'un canton connu sous le nom de *Tchandouky*.

[1] *H. Pottinger :* Travels in Beloochistan and Sinde.

L'ancienne principauté de Khirpour, beaucoup moins considérable que celle d'Haïder-abad, la borne au nord et s'étend aussi sur les deux rives du Sind. *Khirpour*, sa capitale, est la première ville que l'on y traverse en suivant la rive gauche du fleuve. Elle est sur le bord d'un canal appelé Mironah. Ses maisons sont bâties en terre, et sa population est de 12 à 15,000 âmes. A quelques lieues de la rive droite de l'Indus, *Chikarpour* ou *Tchikarpour* est une cité commerçante d'environ 25,000 habitants.

Rori sur un roc de quartzite, haut de 12 mètres, n'offre rien de remarquable. Quelques-unes de ses maisons qui sont très-élevées s'avancent au-dessus de l'Indus, de sorte que les habitants peuvent y puiser de l'eau de leurs fenêtres ; mais un chemin taillé dans le roc leur procure le moyen de s'en approvisionner sans risquer de tomber dans le fleuve. Cette ville de 8,000 âmes, est sur la gauche du Sind, et *Sakkar*, à peu près aussi peuplée, est sur la droite. Cette dernière est bâtie sur un rocher siliceux, au milieu d'une île défendue par une forteresse que l'on nomme *Bakkar*. L'île a 7 à 800 mètres de longueur et est presque entièrement occupée par les fortifications. Celles-ci ressemblent plus à un ouvrage européen que la plupart de celles des autres villes de l'Inde. Vue des bords de l'Indus, cette forteresse, dit M. Burnes, se présente bien : ses tours sont ombragées par de grands arbres, et le dattier élancé laisse tomber ses feuilles pendantes au-dessus des mosquées et des remparts. On voit plusieurs autres petites îles dans le voisinage de celle-ci, sur l'une d'elles s'élève sous un dôme, qui contribue à la beauté du site, le tombeau d'un santon musulman nommé Khadjakhizr. L'Indus se partage, au-dessus du Bakkar, en deux canaux larges chacun de 400 mètres, et ses eaux frappent avec violence et fracas les rochers qui les bordent. Une relique précieuse, une boucle de cheveux de Mahomet, enfermée dans une boîte d'or et conservée dans une mosquée, attire les pèlerins musulmans à Bakkar, bien que les habitants de cette ville soient presque tous brahmanistes.

Entre Khirpour et Rori, on voit les ruines d'une autre ville appelée *Alor*, qui n'est plus qu'un misérable village. Le seul monument de cette ancienne cité est un pont de trois arches, bâti en briques. Nous ne donnerons aucun détail sur quelques autres villes peu importantes, telles que *Mattari*, qui a 4,000 habitants; *Beyan*, *San* et *Madjinda*, qui en ont chacune 2,000.

Il existe aussi dans le Sindhy la *principauté de Mirpour*. C'est la plus petite de ce pays. A l'exception de sa capitale, elle ne renferme que des villages ou des villes peu importantes. Elle est située dans la partie occidentale du Sindhy, entre le Sind et les monts Brahouiks. *Mirpour*, la rési-

dence du chef, n'offre rien de remarquable. Sa population est de 8 à 10,000 individus.

On considère comme appartenant au Sindhy un petit pays qui porte les noms de ***Principauté*** ou ***État de Bahaoulpour***, ***Pays des Daoudpoutras***, ***Territoire de Bahaoualkhan***. Ce pays, qui s'étend principalement sur la rive gauche du Sind, du Tchénab et du Sutledje, occupe une longueur d'environ 90 lieues géographiques, et une largeur de 25 à 30 lieues. Sa superficie est de 1,500 à 2,000 lieues carrées, et sa population d'environ 400,000 âmes.

Borné au sud-ouest par la principauté de Khirpour, et au nord-est par le royaume de Lahore, la première ville que l'on y traverse en remontant le long des bords de l'Indus est *Nochéhera*, petite cité peu importante à 6 lieues à l'est du fleuve. A peine a-t-on quitté la frontière du pays de Khirpour que l'on s'aperçoit que l'on n'est plus chez les Sindhiens : les Daoudpoutras en diffèrent par leurs vêtements ; ils n'ont point d'habits de couleur sombre comme leurs voisins, et tous portent des turbans faits de plis de toile blanche arrondis et serrés. *Mittan*, la seule ville du Bahaoulpour qui soit située sur la rive droite de l'Indus, est petite et mériterait à peine d'être nommée, si M. Burnes ne la considérait pas comme l'une des cités fondées par les compagnons d'Alexandre. *Outch*, ville de 15 à 20,000 âmes, est au confluent du Tchénab et du Sutledje. Située sur un monticule, dans une plaine fertile à une lieue du Tchénab, elle se compose de trois villes distinctes, éloignées de quelques centaines de pieds les unes des autres, et entourées chacune d'un mur en briques fort mal entretenu. De beaux arbres en ombragent les trois parties. Les rues sont étroites et irrégulières, et des nattes tendues en travers y tempèrent la chaleur du soleil. Du reste c'est une place assez chétive. Elle est ancienne, et elle jouit d'une grande célébrité dans les pays voisins par les tombeaux de deux saints mahométans, dont le plus remarquable est celui de Djelal-ed-dyn : leur antiquité remonte à plus de cinq siècles. Ils sont d'une belle construction ; mais le principal a été endommagé par un débordement du Tchénab. Outch passe pour occuper l'emplacement de la principale ville des *Oxydracæ*, peuples qui s'unirent aux *Malli* pour résister à Alexandre, mais qui furent vaincus et mis en fuite par celui-ci.

Daraoul ou *Diraoul*, à 15 lieues au sud-est d'Outch, dans le désert, est la seule forteresse de l'État de Bahoulpour. C'est un château fort très-ancien où réside le khan lorsqu'il va chasser dans le désert. *Ahmedpour*, à 5 ou 6 lieues à l'est d'Outch, passe pour être la capitale de la principauté ;

elle a 9 à 10,000 habitants. Enfin, à 10 ou 12 lieues au nord-est, *Bahaoualpour,* près de la rive gauche du Sutledje, est la principale ville de ce pays auquel elle donne son nom. La muraille en briques qui l'environne a une lieue de tour ; le commerce la rend florissante, et sa population est de 20,000 âmes.

Toutes les parties du Bahaoulpour qui bordent le Sind, le Tchénab et le Sutledje, sont fertiles et assez bien cultivées; mais vers l'est il est bordé par des déserts qui abondent en cerfs et en sangliers.

La fondation de ce petit État indépendant ne date que de 1769. Le khan ou prince qui le gouverne, sous le protectorat de l'Angleterre, jouit, dit-on, de plus de 3 millions de francs de revenu. Il peut mettre sous les armes 8 à 10,000 hommes, comprenant et la cavalerie et quelques pièces d'artillerie.

La population du Sindhy a été évaluée à 1,000,000 d'habitants. Elle se compose d'un mélange d'Hindous et de Béloutchis. Il est résulté de ce mélange une race qui a le teint foncé des deux peuples, et une taille généralement plus élevée. Les Sindhiens sont plus grands que la plupart des Asiatiques; ils sont beaux et bien faits; la beauté de leurs femmes surtout est passée en proverbe dans l'Hindoustan. Le vêtement des hommes consiste en une chemise large, un pantalon plissé à la cheville, et un bonnet de drap ou de coton piqué, semblable à la forme d'un chapeau, et brodé autour du fond en fleurs, en soie et en or. L'habillement des femmes est le même, à l'exception du bonnet; en outre, par-dessus la chemise, elles portent une camisole de soie qui serre la taille et se lace par-derrière. Quand elles sortent, elles s'enveloppent d'un *sevi* ou drap dont une extrémité leur passe par-dessus la tête et leur sert de voile pour cacher leur visage si elles rencontrent des étrangers.

Les Sindhiens sont avares, fourbes, cruels, ingrats, menteurs, leurs seules qualités sont la bravoure, la sobriété, la hardiesse, l'obéissance envers leurs supérieurs, ce qui leur a valu la réputation d'être les meilleurs soldats mercenaires de l'Hindoustan. Leurs mœurs sont libres et grossières, mais ils n'ont ni la franchise ni les vertus hospitalières des peuples non civilisés.

Avant de nous éloigner des bouches de l'Indus, disons un mot d'un peuple dont l'origine incertaine a été placée non loin des bords de ce fleuve.

Les *Tchinganes,* peuplade adonnée au brigandage, habitent le Delta de l'Indus. C'est, selon les recherches les plus modernes, la souche de ces troupes de vagabonds qui parcourent l'Europe sous les noms de *Bohémiens*, de *Gypsies,* de *Zingari,* de *Zigeunes,* et qui excitent partout un sentiment

mêlé d'horreur, de curiosité et presque d'intérêts, par la vie abjecte qu'ils mènent au milieu des forêts, par leur adresse dans certains métiers, leur indolence, leur bruyante gaieté, leurs danses sauvages, et leurs prétentions à connaître l'avenir. On a appris de quelques-uns d'entre eux qu'ils se donnent le nom de *Sintes,* qui rappelle évidemment celui du fleuve Sind. Les Pesans les nomment *Hindous noirs.* Leur langue enfin, quoique peu connue, a déjà fourni une centaine de mots qui se retrouvent dans les dialectes hindous de Moultan et du Bengale. Le langage des Indiens qui viennent à Astrakhan a paru, au savant Adelung, offrir des sons semblables à ceux de l'idiome des Zigeunes de l'Oukraine russe. Pallas a comparé les dialectes de Tatta et du Guzurate avec celui des Bohémiens d'Italie et de Hongrie. On a même cru pouvoir indiquer l'époque à laquelle ils ont dû s'enfuir de l'Inde : c'est Tamerlan, dit-on, qui, en 1,400, par ses affreuses cruautés, obligea les nations du Sindhy de quitter leur patrie dévastée ; c'est précisément un demi-siècle plus tard qu'on aperçoit en Europe les bandes vagabondes de Bohémiens. Cette hypothèse ingénieuse, habilement développée est partagée aujourd'hui par beaucoup de savants. Elle trouve pourtant des contradicteurs ; les uns cherchent à démontrer que les *Sigynnes* du Danube, connus d'Hérodote, ou les *Sindi* du Bosphore Cimmérien, ont été la souche la plus directe de nos Zigeunes d'Europe ; les autres s'attachent à quelques mots cophtes qu'on retrouve chez les Zigeunes, à la dénomination des *Gypsies* ou *Egyptiens* que les Anglais leur donnent, et à l'opinion des Turcs qui regardent les *Zingari* du Kaire et de Constantinople comme venus du Zanguebar ou Zingibar, contrée de l'Afrique orientale. Quelle que soit l'issue de cette discussion savante, la ressemblance de tant de mots prouvera toujours une parenté primitive entre les langues de ces nations, et quelques rapports anciens avec l'Hindoustan.

TABLEAU de la superficie de la population et des divisions administratives du Kaschmire, du Lahore, et du Scinde.

ROYAUME DE KASCHMIRE.

		DIVISIONS.
Superficie en lieues géographiques carrées	800	36 Pergounnas.—10 Villes.—220 Villag.
Population absolue	500,000?	KASCHMIRE. — Islâmâbâd. — Pamper. — Mouzafierâbâd.
Population par lieue carrée	625	

ROYAUME DE LAHORE.

Superficie en lieues géographiques carrées.	18,000
Population absolue.	4,000,000?
Population par lieue carrée.	222

RÉGIONS.	PROVINCES.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
LAHORE.	Kouhestan.	Radjour — Rimbur. — Mandi. — Kangrâh. — Kickterare
	Pendjab.	LAHORE — Amretsir — Dadun-khan — Meani. — Manikyala. — Rawil-Pindée. — Ramnagar.
MOULTAN. . . .	Moultan.	Moultan. — Schoojuabad.
	Leia.	Leia.
	Dear-gazhy-khan.	Dera-gazhy-kan.
	Dera-Ismaïl-khan.	Dera-Ismaïl-kan.
	Bahoualpour.	La partie de ce pays située sur la rive droite du Sutledje.

LE SCINDE.

Superficie par lieues géographiques carrées.	88,000
Population absolue.	1,400,000?
Population par lieue carrée.	171

PROVINCES.	VILLES PRINCIPALES.
Haïder-âbâd.	Haider-âbâd. — Tattâ. — Korâtchi. — Hala. — Larkhanah.
Kherpour.	Kherpour. — Bakkar. — Tchikarpour.
Mirpour.	Mirpour.
Bahoualpour.	Ahmedpour. — Oueh. — Daraoul.

LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME

Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Hindoustan. — Provinces de Kotch, de Goudjérate, de Malvah, de Delhi, de Bahar, du Bengale, du Népaul, etc.

Entre l'Indus et le fleuve Paddair s'étend un immense désert de sable, désert où s'arrêtèrent la science d'Hérodote et l'audace d'Alexandre. La lisière maritime de ce désert forme le district de *Koth* (*Cotch*), situé sur le golfe du même nom. Le chef-lieu en est *Bhoudj,* grande ville située sur un sol sablonneux; elle est la résidence d'un radjah tributaire des Anglais. On y remarque le mausolée de *Raie Laka,* l'un des plus beaux monuments de l'Inde. En 1819, elle fut en partie détruite par un tremblement de terre

qui se termina par la naissance d'un volcan. *Mandâvie* a un port passable, et sa population est d'environ 40,000 âmes.

Le *Goudjérate* s'étend au sud du désert, soit dans la péninsule de ce nom, soit dans l'intérieur du continent. Le plus grand district de cette province se nomme *Soreth* ou *Ssurat*. On y trouve établie une tribu de Radjepoutas, appelée les *Sangariens*. Ce peuple exerce, depuis l'antiquité, la piraterie dans ces parages, et même sur les côtes de la Perse; sa capitale est *Noanagor*. Le district de Soreth est fertile, mais rempli de montagnes et de forêts. On y fait cinq récoltes par an : dans ses ports il se fait un commerce considérable. Le chef-lieu est *Djounaghor* ou *Junaghur*, ville de 3 milles de tour, au pied du mont *Ghirnal*. Au sommet de cette montagne s'élèvent plusieurs pagodes, autour desquelles il y a des grottes habitées par des solitaires hindous de diverses sectes. *Douaraka*, île de 3 milles de long, est un lieu de pèlerinage; les pieux Hindous qui s'y rendent se font faire sur la peau des marques symboliques par le moyen d'un fer chaud. La ville de *Douaraka* contient 500 maisons. On y remarque encore *Mangalor*, place forte à l'extrémité méridionale de la presqu'île, et *Pattan* ou *Pattan-somnath*, ville maritime avec un fameux temple qui possédait autrefois des richesses immenses : l'idole qu'on y adorait brillait d'or et de pierreries, plus de mille prêtres étaient attachés à son service, et l'on apportait tous les jours de l'eau fraîche du Gange pour la laver. *Diu*, *Diou* ou *Dive*, petite île fertile en gingembre, renferme une ville appartenant aux Portugais, et munie d'un port que fréquentent encore les Persans et les Arabes.

A 50 milles anglais au sud-est de Surate, s'élève, au pied des coteaux, *Anaoal* ou *Anaval*, village célèbre depuis des siècles par ses eaux thermales, dont la chaleur est de 35 à 40 degrés du thermomètre de Réaumur. Tous les ans, 100,000 à 200,000 fidèles s'y rassemblent à l'époque de la pleine lune de tchaïtra, c'est-à-dire vers le mois d'avril ou de mai. Il s'y tient alors une foire considérable. On lit dans la Scanda-pourana que ces sources furent produites par Rama pour remplacer l'eau sacrée du Gange, pendant qu'il poursuivait sa femme Sita, qui avait été enlevée par le démon Ravan. C'est à cette circonstance que ces eaux doivent le respect religieux que les Hindous ont pour elles. Une tribu particulière de Brahmanes habite près des sources, et l'on observe plusieurs cérémonies en s'y baignant. L'un des bassins, appelé Brahman Kounda, a 12 mètres de longueur sur 10 de largeur. Il est bordé en pierres.

On compte encore dans le Goudjérate plusieurs petites principautés, telles que celles de *Therad* (*Therand*) et de *Turrah* (*Thearah*), qui ren-

ferment des tribus de *Conlis* et de *Bhils;* celle de *Dobboï,* qui comprend 84 villages, et dont le chef-lieu du même nom n'a plus que 4,000 habitants; celle de *Goundol* ou *Goundal,* dont la principale ville n'a rien de remarquable; et celle de *Banswara* qui mérite à peine d'être nommée.

Dans le royaume de Baroda, qui renferme la plus grande partie de la province proprement dite Goudjérate, on trouve *Ahmed-âbâd,* une des plus grandes villes de l'Inde, située sur la rivière de Sabermatty; elle avait, selon les auteurs persans, mille mosquées; elle était divisée en 360 quartiers, et s'étendait jusqu'à la ville de Mahmoud-abad, qui en est éloignée aujourd'hui de 10 milles; on y voyait encore, il y a un siècle, onze grandes pagodes hindoues, trois hôpitaux pour les animaux, de grands marchés plantés de citronniers et de cocotiers, de nombreuses fabriques de brocarts d'or et d'argent. Aujourd'hui il n'y a que le quart de la ville qui soit habité : de toutes parts on aperçoit des ruines. *Cambaye* ou *Cambaya,* ville autrefois très-commerçante, est située au fond du golfe de ce nom. Le port, qui était le grand débouché d'Ahmed-âbâd, est aujourd'hui comblé en partie. Elle ne présente guère que l'aspect d'un monceau de belles ruines, et est le siége d'un nabab tributaire des Anglais, et qui n'a qu'une ombre d'autorité. Parmi ses principaux monuments, on cite le *Darbâr* ou palais du nabab, et la *Djema' Mesdjid,* ou principale mosquée, tous deux assez bien conservés. La population, qui était immense lors de sa splendeur, est aujourd'hui réduite à 30,000 habitants.

Kaïrah est une jolie ville avec un beau *temple djaïn* et un collége de ces sectaires. Dans les environs, les Anglais ont établi une de leurs principales stations militaires. Les habitants, Hindous, Mahométans ou Persans, fabriquent des étoffes de coton et des vases d'agate; aux environs de la ville, il y a des salines considérables et des exploitations d'agate. Il faut encore nommer *Rhadonpour,* grande ville entourée de murs en briques cuites; *Mahmoud-âbâd,* bâtie par le sultan Mahmoud, et qui renferme une fameuse pagode; *Tchampanyr,* chef-lieu d'un grand district, qui, avec celui de Godra ou Gondarah, comprend des contrées montagneuses, riches en bois, et qui avoisinent la province de Malvah. *Barotch* ou *Broach,* ville forte assez considérable, sur la Nerbouddah, avait autrefois de riches manufactures et un grand commerce maritime; c'est la *Barygaza* des anciens; on y trouve encore des fabriques d'étoffes de coton et d'ouvrages en agate. A quelque distance de cette ville, les parsis ont un cimetière, où leurs corps deviennent la proie des oiseaux carnivores.

Les pays des *Djattes* et des *Radjepoutas* occupent l'espace qui sépare

les Seïkhs des Mahrattes. Les *Djattes, Jates, Jautes* ou *Tchattas,* probablement les mêmes que les *Katties* de quelques auteurs, habitent les contrées montagneuses à l'ouest de la Djemnah. Ils forment une secte très-puissante, qui fait partie de la quatrième caste hindoue, et qui n'est connue dans l'histoire que depuis le règne d'Aurengzeb. Les Radjepoutas ou *Radjepouts* ont seuls le gouvernement et l'administration ; cependant ceux-ci dépendent de plusieurs princes tributaires des Anglais. Les fiers et belliqueux Radjepoutas ne se livrent ni au commerce ni à l'industrie ; ce sont les Djattes qui cultivent leurs champs. Leurs femmes ne paraissent jamais en public : dès qu'une jeune fille a passé l'âge de six ans, elle ne peut plus voir d'hommes, si ce n'est ses plus proches parents. Les mésaillances privent les enfants du droit d'héritage : aussi les Radjepoutas ont-ils le plus grand soin de faire des mariages assortis. L'orgueil a perpétué ici l'horrible coutume de l'infanticide, que les Anglais s'efforcent d'abolir.

Baroda est la capitale du royaume de ce nom qui est gouverné par un prince de la célèbre famille mahratte Guikowar. Cette ville est située dans une plaine riche et bien cultivée, et a beaucoup souffert du tremblement de terre de 1819. Elle offre peu de monuments remarquables. On cite le palais royal, quelques pagodes, des hôpitaux et de belles citernes. Sa population est de plus de 100,000 âmes.

A 20 milles au nord-est de Baroda, dans une plaine habitée principalement par des Bhils, peuplade remarquable par ses usages et par ses mœurs, qui la distinguent des peuplades environnantes, s'élève la forteresse de *Tchampânir* ou *Powânghar,* sur le sommet d'une montagne d'environ 750 mètres de hauteur. Cette forteresse qui, jusqu'en 1803, époque où les Anglais s'en emparèrent, avait été réputée imprenable, n'est accessible que d'un seul côté qui est fortifié de cinq rangs de murailles.

Le *Petit-Ballogistan,* autrement nommé le *Nardek,* et le *Thunesur,* et que d'autres nomment *Sirhind* ou le pays des Seïkhs, tributaires des Anglais est situé au nord dans la région de l'Himalayâ. Nous citerons *Simlah*, ou *Semlah*, à quelques lieues au sud du Sutledje. Cette ville a une grande importance depuis que le gouverneur général des Indes y vient passer la saison d'été, pour éviter les chaleurs qui rendent la plaine inhabitable. Ce lieu est, au dire de Jacquemont, comme le Mont-d'Or ou Bagnères, le rendez-vous des plus riches, des desœuvrés, et des malades ; il est à 700 lieues de Calcutta et à plus de 2000 mètres au-dessus du niveau de la mer ; le luxe de la capitale de l'Inde s'y est établi, et la mode y règne en tyran.

Au sud de Simlah et sur la route qui conduit de Delhi à Lahore on voit : *Thunesur* ou *Thunusir*, ville qui renferme un temple en grande vénération chez les Hindous, et *Sirhind*, qui tombe presque en ruines. La ville de *Pattialah* est la résidence d'un radjah qui s'y tient enfermé dans une citadelle située au centre de la ville ; *Lodianah*, sur la rive gauche du Sutledje, est située dans une plaine sablonneuse exposée en été à des vents brûlants ; c'est la principale place d'armes des Anglais dans cette partie de l'Inde ; enfin *Ferozpour*, qui est importante à cause de sa position sur la frontière du Pendjab.

Le *Douab*, province comprise entre le cours du Sutledje et le Beyah ou Byas, dépendait naguère du royaume de Lahore ; les Anglais se le sont fait céder en 1846 ; cette nouvelle possession les rapproche de la vallée de Kaschmire dont ils ont fait un royaume vassal de leur empire en attendant qu'ils s'en emparent ouvertement. La capitale du Douab est *Sallinder* ou *Djallinder*, c'était autrefois une ville importante habitée par des Afghans ; elle renferme aujourd'hui beaucoup de Seikhs ; cette cité est grande, ses rues sont pavées en briques, et une muraille de même nature la défend, le pays qui l'entoure est bien peuplé et bien cultivé. Les autres places importantes sont *Mundi*, *Suket* et *Shadjuanpour*. Au nord-est du Douab, vers les sources du Byas, et au milieu de la région de l'Himalayâ, se trouve le petit royaume de *Kulu* dont la capitale est *Sultanpour* nommée aussi quelquefois *Sirthanpour* ou *Raynatpour*. Au dire de M. Prochnow qui la visitait en 1849, cette contrée peut offrir aux Anglais une route plus directe de l'Hindoustan au Tibet et à la Chine par Ladak.

Le pays des *Batniens* ou *Bhattis,* borné au nord par le Pendjab, est bien arrosé par les rivières qui descendent des montagnes et qui inondent souvent les campagnes ; il produit beaucoup de blé. La résidence du radjah est *Bhatnir*, ville jadis importante. Selon le rapport du général Thomas, les Batniens peuvent fournir 20,000 hommes de guerre. Traversant le désert qui borne leur pays à l'ouest, ils viennent ravager les districts plus habités : quoique tous mahométans, ils laissent paraître leurs femmes en public. La pipe à tabac est un de leurs meubles les plus nécessaires. Ils vendent du riz, des chameaux, des buffles et des chevaux.

L'État de *Jeypoor*, appelé aussi *Djeypour* et *Djinaghar*, fait partie des États héréditaires des Radjepoutas ou du *Radjepoutana*. Il produit du blé, du coton, du tabac et d'autres végétaux : il fournit aussi de bon cuivre et d'excellents bestiaux. La résidence du radjah est *Djeypour*, ville grande, entourée de murs flanqués de tours rondes très-fortes. Le quartier neuf,

bâti par le radjah Djey-sing en 1725, a des rues larges et régulières. Tous les temples sont en pierre. Près du château s'élève un grand observatoire astronomique muni de beaux instruments. *Amber* était autrefois la résidence; elle possède de beaux aqueducs. *Ssopour*, où réside un radjah vassal du Djeypour, a un superbe palais bâti, dit-on, sur une montagne de sable. La partie la plus montagneuse de Djeypour est habitée par les *Minas*, peuplade sauvage qui se livre au brigandage.

L'État de *Beykanir*, au sud-est du Djeypour, a le sol tellement aride que les habitants sont obligés d'entretenir partout des citernes. On nous les représente comme lâches, cruels et perfides. Un radjah dispose de leurs biens et de leur vie. L'armée de Beykanir peut se monter à 8,000 hommes. *Beykanir*, la capitale, n'est qu'une réunion de misérables cabanes et de belles pagodes, dans une enceinte de murailles flanquées de tours. Le district de *Lackyjungle*, qui touche au Beykanir, est renommé pour ses pâturages et pour ses chevaux. Le *Djesselmir* est un pays sablonneux et aride, dont le radjah réside dans la ville du même nom. Le *Nagor*, district non moins stérile, renferme une ville du même nom, entourée de murs en pierre. Les Indiens donnent le nom d'*Hadaouty* aux principautés de Beykanir et de Nagor.

Adjemir est le nom général de tous les États héréditaires des Radjepoutas, et celui d'un circar ou serkar particulier, dont le chef-lieu, nommé de même, est une ville grande et célèbre, de trois lieues de tour, et renfermant de beaux édifices. Au milieu des montagnes, à quelque distance de la ville, est un étang nommé *Pokhar*, où se rassemblent une foule de pèlerins pour se baigner. A l'est de la ville, l'empereur Akbar a fait construire de superbes édifices en marbre blanc, avec un beau jardin sur une colline.

Le *Joudpoor* ou *Djoudpour* est à l'ouest du Djeypour. Il donne du bétail, des chameaux, des chevaux, du sel et du plomb. On prétend qu'autrefois cet État renfermait dix mille villes et villages. C'est à cette principauté qu'appartient le district de Nagor, dont nous avons parlé plus haut. Les habitants radjepoutas de la tribu de Rhator, ont un caractère plus franc, plus brave et plus généreux que leurs voisins. On vante leur hospitalité et la douceur de leurs mœurs. Leur capitale est *Djoudpour*, ville considérable, qui manque d'eau de source; mais on y trouve un étang artificiel taillé dans le roc. Les maisons, belles et solides, sont bâties de pierres brunes. Les habitants se livrent au commerce et à l'exploitation des mines.

L'État d'*Odeypour* ou *Mewar*, que l'on prononce *Miouar*, s'étend dans

la partie méridionale de l'Adjemir et au nord du Djoudpour, et forme une vallée remarquable qui rappelle celle de Kaschmire.

Avant de pénétrer dans cette vallée, des pics nus s'élèvent de tous côtés au-dessus de la tête : la vue est circonscrite par un mur de montagnes rocailleuses qui paraît impénétrable, et rien absolument n'invite à porter ses pas en avant. Cependant on peut s'y rendre par trois défilés étroits et tortueux où il n'y a passage que pour une voiture à la fois; et dès qu'on a passé l'un de ces trois défilés, une perspective nouvelle et inattendue s'offre aux regards, et le contraste donne à l'ensemble de cette scène l'effet d'un enchantement. On se trouve alors au milieu d'un pays magnifique produisant en abondance le riz, l'orge, le froment, l'indigo, le sucre, le tabac, et fournissant aussi de bon bois, beaucoup de chevaux et du fer.

Cette vallée qui renferme dit-on 4 ou 500 villages, a pour capitale une ville qui porte son nom, *Odeypour;* située sur les bords d'un grand lac, elle est grande et bien peuplée. C'est le séjour d'un *Ranah* ou Radjah, qui était autrefois le chef de tous les princes Radjepoutas, et qui avait sous ses ordres seize seigneurs appelés *Suraks;* il est aujourd'hui tributaire de l'Angleterre à laquelle il donne les trois huitièmes des revenus publics du pays.

Tchitour ou *Chitore*, forteresse bâtie sur une montagne haute et escarpée, est regardée par les Hindous comme sacrée et inviolable. Au pied de la montagne, des solitaires hindous vivent dans les bois, à côté des tigres et des autres bêtes féroces. *Saraouy* ou *Sarowi*, chef-lieu de district, à une vingtaine de lieues d'Odeypour, est célèbre par ses manufactures d'armes.

Kotah, qui renferme un grand nombre de maisons en pierre, et qui voit s'élever près de ses murs le superbe temple de *Djougmandoul*, est la capitale d'un pays montagneux, fertile et bien arrosé, qui paie le septième de ses revenus aux Anglais. *Boundi* est la résidence d'un radjah qui demeure dans un palais fortifié; *Tonk* est le chef-lieu d'une principauté qui s'étend jusque dans le Malvah.

Nous entrerons dans le bassin du Gange et de ses rivières tributaires, ou, s'il nous est permis d'employer ce nom, dans le *Gangistan.*

Le pays que nous allons décrire formait naguère le plus oriental des États indépendants de l'Hindoustan. Il conserve le nom de *royaume de Sindhyah.* Il était très-puissant au commencement du dix-neuvième siècle; mais aujourd'hui il est resserré dans des bornes très-étroites, bien qu'il renferme encore 4 millions d'habitants, pour la plus grande partie Mahrattes. Il est

probable qu'on peut le ranger au nombre des possessions médiates de l'Angleterre ; il compose d'ailleurs aujourd'hui une partie de la nouvelle présidence ou lieutenance dont le siége est à Agra, en attendant sans doute qu'on le transporte à Lahore. Il comprend les provinces de Malvah, de Khandeich et d'Agra.

La province de *Malvah* ou *Maloway*, qui tire son nom de ces montagnes appelées en indien *Mala*, est située à l'est de l'Adjemir et du Goudjérate. Une partie est régie par les Anglais ; l'autre appartient au royaume de Sindhyah, si puissant naguère sous Daoulet Raou. Ainsi le Malvah, peuplé de tribus guerrières et presque sauvages, telles que les *Bhils* au sud, les *Gounds* à l'est, renferme les domaines héréditaires de deux dynasties mahrattes ; les *Holkar*, dont Indour était la capitale, et les *Sindhyah*, dont Oudjeïn est la principale ville.

Oudjeïn ou *Oudjayini*, est située dans une vaste plaine et renferme plusieurs monuments remarquables, entre autres un grand nombre de pagodes pyramidales et un observatoire. Les eaux de la Serpa, qui coule auprès de la ville, passent chez les Hindous pour sacrées : aussi Oudjeïn est-elle un lieu de pèlerinage. Cette ville est célèbre dans l'Inde par ses écoles et son observatoire, où les géographes hindous font passer leur premier méridien ; mais elle perd chaque jour de son importance, à cause du voisinage d'Indour, dont le commerce prend une extension considérable, et surtout par la translation du siége du gouvernement à Gouâlior ; c'est cependant une des villes les plus régulières et des mieux peuplées de l'Inde, puisqu'on croit qu'elle a 100,000 habitants ; ses écoles sont célèbres dans toute l'Inde, elle sert encore de résidence à plusieurs membres de la famille royale du Sindhyah. Parmi ses monuments on cite le temple de *Mahadevâ* où l'on voit une sculpture en marbre blanc que M. Hamilton regarde comme un chef-d'œuvre ; les temples de *Mâhâ-Kâli*, de *Krichnâ* et de *Râmâ* ; et des mausolées le long de la Serpa. En allant vers le nord, on trouve dans les environs la prétendue caverne de *Râdjâh-Bhirthey*, qui n'est qu'un bâtiment en brique avec d'immenses colonnes. Cette construction est située entre la ville moderne et l'ancienne, qui, sous le règne de Vikrâmâditya, dont l'avénement au trône forme la principale ère de l'Inde, était l'Athènes de cette belle contrée. Oudjeïn est l'*Ozène* de Ptolémée. Plus loin, on observera le *Kalideh*, vaste palais d'une bizarre architecture, remarquable par ses machines hydrauliques. Il a été construit sur une île de la Serpa par le sultan Nazir-ed-dyn-Khildji, qui monta sur le trône l'an 905 de l'hégire. Nommons encore *Bâg*, ville ruinée mais qui fut importante. Des exca-

vations nombreuses, creusées dans le voisinage, sont, d'après M. Erskine, d'anciens temples bouddhistes. Sur les murailles de l'un d'eux, on voit des tableaux assez bien conservés dont la peinture surpasse ce que les artistes indiens modernes ont produit de plus parfait.

Tchandery, qui passe pour avoir renfermé 14,000 maisons en pierre, 376 marchés, 360 hôtelleries et 2,000 mosquées, a beaucoup perdu de sa splendeur : on y fabrique encore des étoffes de coton très-fines.

Chah-djehanpour, à 13 lieues au nord-est d'Oudjeïn, occupe une grande étendue de terrain sur les rives du Sagormoty. *Bilsah*, à quelque distance de la rive droite de la Betvah, est une petite ville assez bien bâtie. On voit hors de ses murs un rocher escarpé et très-élevé, au sommet duquel se trouve le tombeau de Djelal-ed-dyn-Bokhary, célèbre saint musulman. Dans l'ancienne province d'Agra, l'État de Sindhyah possède quelques villes que nous allons décrire.

Gouâlior, une des plus fameuses forteresses de l'Inde, est bâtie sur un rocher isolé, haut de 50 mètres, et qui a un mille de tour; ce rocher est à pic de presque tous les côtés, et l'on a fait sauter partout les roches saillantes. Un escalier taillé dans le roc, et défendu par des bastions, conduit à la forteresse. Avant d'arriver en haut, on traverse sept portes : en dedans des fortifications, il y a des maisons, des champs, des potagers et des réservoirs d'eau pour l'entretien de la garnison. Gouâlior renfermait autrefois les trésors et les prisons d'État des empereurs mongols. Malgré la position favorable de cette forteresse, et malgré tous les travaux entrepris pour la rendre imprenable, les Anglais s'en emparèrent par surprise en 1780. Ils la rendirent ensuite au radjah et la reprirent en 1804. La ville de Gouâlior avait jadis une population de 81,000 habitants. Elle a été reconstruite presqu'en entier depuis 1810, dans une plaine, et à côté des ruines de l'ancienne ville. Sa nouvelle population est de 3 ou 4,000 habitants.

Attair, sur la rive droite du Tchemboul, est une petite ville entourée de murailles. *Gohad* ou *Gohed,* à 8 lieues au nord-est de Gouâlior, est une place forte au pouvoir d'un radjah, tributaire de l'ancien royaume de Sindhyah. *Narvor*, située sur une montagne, est aussi une petite ville fortifiée.

Dans l'ancienne province de Khandeych, l'État de Sindhyah ne possède que deux villes.

Bouchanpour, ancienne capitale du Khandeych, est située dans une vallée fertile, sur la rive droite du Tapty. Elle est entourée de murailles et défendue par un château. Ses maisons sont bâties en terre, mais sa principale mosquée est un très-bel édifice. Cette ville renferme un grand nombre

de *Bohrahsa* ou d'*Ismaélites*, secte mahométane adonnée au commerce. *Hindia,* ville agréablement située sur la rive gauche de la Nerbodah; vis-à-vis, celle de *Nemaor* ou *Nemavor,* à laquelle elle communique par un pont, est assez bien peuplée et possède un fort qui commande le passage de la rivière.

Telles sont les principales villes de l'État de Sindhyah, dont nous avons donné plus haut la population et dont l'armée en temps de paix est forte de 20,000 hommes, mais peut facilement être triplée en temps de guerre.

Kalliade, jolie petite ville sur la Serpa, était autrefois la résidence des rois de Malvah. *Indour*, grande ville à 16 milles d'Oudjeïn, ne renferme que des cabanes de bambous et de terre glaise. A *Mandou,* jadis une grande ville de 12 milles de tour, située sur les monts Vinhhaya, dans la principauté de *Dhara,* on voit encore plusieurs obélisques. *Dhara* ou *Dhar*, entourée de ruines, rappelle l'invasion de Tamerlan.

Dans la partie orientale du Malvah, où coule la Betvah, on remarque un chef-lieu de principauté, *Bopal,* ville de 2 lieues de tour, près d'un lac plein de crocodiles, et *Serondje*, place qui, dans le siècle passé, faisait encore un grand commerce de toiles peintes.

La plus grande partie de la province d'Agra appartient à la compagnie anglaise, qui en a fait dans ces derniers temps une quatrième division de ses possessions immédiates. Elle s'étend au nord du Malvah. Le sol est fertile, surtout en riz, légumes, fruits, indigo, cochenille. On trouve dans cette province beaucoup de bestiaux de belle race; des buffles femelles donnent, dit on, jusqu'à 50 livres de lait par jour. Le climat est chaud et sec. Il y pleut beaucoup pendant les mois de juillet et d'août; le temps est ordinairement serein depuis novembre jusqu'en mai; le vent souffle constamment du nord-ouest depuis novembre jusque vers mai; dans les mois d'avril, de mai et de juin, il vient de l'ouest. Pendant ces mois l'horizon est chargé d'épaisses vapeurs le soir et le matin, et le vent amène tant de poussière que l'air en est souvent obscurci. Ces nuées de poussière sont quelquefois suivies de pluies rafraîchissantes. Vers le milieu de juin règne un vent de sud très-frais, à cause des pluies qui tombent alors dans les régions méridionales. Le froid, qui, pendant la nuit, va quelquefois jusqu'à la gelée, commence en décembre et dure jusqu'au mois de mars.

Agra, ville très-grande, s'étend en croissant sur les rives de la Djemnah dans une vaste plaine; elle a 7 milles de long et 3 de large. C'est à l'empereur Akbar qu'elle doit sa splendeur; il lui donna le nom d'*Akbar-Abâd.*

« L'aspect de cette ville, dit Jacquemont, n'est pas aussi imposant que « celui de Bénarès. Les eaux limoneuses de la Djemnah n'ont pas la moi- « tié de la largeur de celles du Gange. Leurs bords, élevés en talus peu « rapides sur l'une et l'autre rive, sont inhabités, ou incultes, ou déserts. « Sur la rive gauche, autour de soi, l'on ne voit que des ruines éparses « çà et là dans la campagne, plus grandes et plus rapprochées les unes des « autres près de la rivière. En face s'élèvent, non sans magnificence, les « hautes murailles rouges du *Fort* que bâtit Akbar. Au-dessous, et situé « pareillement, on voit un grand édifice terminé en coupole renflée, au- « tour de laquelle s'élèvent de nombreux minarets : c'est le *Tadje*. On « distingue ailleurs, à l'horizon, le sommet de quelques dômes et la flèche « de plusieurs minarets. Des ruines ou des habitations de la plus humble « apparence, des espaces incultes ou sauvages dont l'aridité nourrit à « peine quelques mimosas, occupent les intervalles. »

Agra est une des villes les plus anciennement nommées dans l'histoire de l'Inde. Sous les premiers empereurs afghans, elle paraît avoir été la limite méridionale de leurs possessions permanentes dans l'Hindoustan, et cette circonstance dut lui donner une grande importance. Sa prospérité ne dura que depuis l'an 1555 que commença à régner Akbar jusqu'en l'an 1707 que mourut Aurengzeb. Ses plus anciens édifices ne sont point antérieurs à Akbar, et Aurengzeb ne lui en ajouta aucun. Son étendue devait être immense, puisque plus grande que ne l'exige sa population estimée à 80,000 âmes, elle n'est qu'une réunion de faubourgs bâtis en briques ou en boue, laissant entre eux des espaces vagues, arides ou cultivés, plus étendus que ceux qui sont bâtis, et que hors de sa vaste circonférence, le sol au loin n'offre encore qu'un amas de briques.

Le *Fort d'Agra*, bâti par Akbar sur les ruines d'une ancienne forteresse, est un polygone qui peut avoir un quart de lieue de circonférence. Il a deux entrées, dont une, celle du nord, est magnifique ; elle est flanquée de deux énormes tours couvertes de sculptures et de mosaïques. Ce fort est surtout remarquable par les édifices qu'il renferme : les principaux sont le *Palais de Schâh-Djihan*, sa *Salle d'audience* et le *Moti Mosjed*. Le *Palais* est très-petit, et ne contient que deux salles dignes par leur grandeur de servir de salons. Elles sont revêtues entièrement de marbre blanc chargé d'arabesques, et de quelques restes de dorures au plafond. Le vestibule qui conduit de la cour du palais à l'appartement de l'empereur est une galerie portée par des colonnes de marbre blanc à filets de marbre noir et de lapis. Plusieurs chambres de ce palais étaient rafraîchies par un petit jet d'eau

continuel au milieu d'un bassin creusé dans leur pavé de mosaïques. La *Salle d'audience* est aussi grande que le palais tout entier. Ses arcades n'étaient fermées que par des tapisseries.

Au commencement du siècle dernier, il y avait à Agra un collége de jésuites et un cimetière chrétien, avec un vaste édifice voûté, dont les murs étaient peints de fleurs de toute espèce : tout auprès jaillissait, dit-on, une source d'eau odorante. Agra devait autrefois son état florissant à l'industrie de ses habitants : la ville était remplie de magasins, d'ateliers, de boutiques, de marchés; quoique son commerce soit considérablement déchu, on y trouve cependant encore beaucoup de marchands indigènes et étrangers. Les Anglais ont pris à leur charge l'entretien du palais impérial et des fortifications. Le commerce y devient chaque jour plus florissant, depuis qu'elle est devenue le siége d'une lieutenance de la compagnie chargée de surveiller tous les princes médiatisés et indépendants du nord et de l'ouest de l'Inde.

Agra est depuis un demi-siècle au moins le chef-lieu d'une mission gouvernée depuis longtemps par un évêque catholique romain qui semble avoir fait vœu de pauvreté. Aucun luxe ne l'environne; il habite une misérable ruine qui paraît avoir été une mosquée; il mange avec des fourchettes de fer et des cuillers d'étain. Les Irlandais catholiques du régiment européen sont à peu près les seules ouailles de ce digne pasteur, dont la vie simple et modeste offre un contraste frappant avec l'aisance et le luxe qui environnent les ecclésiastiques anglicans dans l'Inde.

A deux lieues au nord de la ville actuelle, on voit un monument remarquable, appelé *Secumdrah :* c'est le tombeau d'Akbar.

Au sud-ouest d'Agra, on trouve *Fattihpour,* ville très-étendue, qui a dû tout son lustre à l'empereur Akbar, mais qui, tombée en ruines, ne conserve qu'un beau mausolée, et la mosquée que Djihânguyr, fils de ce prince, fit bâtir. A quelque distance de la ville est un lac où Akbar fit construire un amphithéâtre avec des minarets très-élevés. *Bhartpour,* autrefois célèbre par ses fortifications, l'est par les siéges qu'elle a soutenus. Ses fortifications furent rasées en 1826 par les Anglais, qui la prirent d'assaut. *Hindour,* ville autrefois très-peuplée, est encore fort étendue. *Keroly* est remplie de beaux édifices d'une architecture particulière : les murs de la ville sont construits en énormes pierres taillées. *Narrah,* ville entourée de murs en pierre, ayant les maisons couvertes de toits à terrasses, est située au pied d'une montagne escarpée, entièrement fortifiée, et où l'on monte par un escalier en pierre de plus de 360 marches.

Entre la Djemnah et le Gange s'étendent de fertiles plaines : on y remarque *Kanodge,* en sanskrit *Kaniacoudja,* ville forte très-ancienne, au confluent du Gange et du Kalini, résidence des plus anciens monarques indiens. Cette ville, célèbre dès les temps les plus reculés, était, avant l'invasion des musulmans, une des plus belles et des plus grandes villes de l'Inde; les Mahrattes, en la saccageant en 1761, ont achevé ses malheurs. Tous les environs sont couverts de belles ruines. *Farrakh-âbâd,* grande ville fondée par les Afghans, est le siége d'un grand commerce.

En remontant la Djemnah, on rencontre *Mathrah* ou *Mathourah,* ville très-ancienne et commerçante. Elle paraît être plutôt hindoue que musulmane. Ses rues sont les plus étroites, les plus tortueuses, les plus montueuses et les plus sales des villes de l'Inde. Sa population n'est probablement pas moindre de 40,000 âmes. Elle renferme une grande mosquée avec deux minarets couverts d'émaux mais presque ruinés; elle paraît avoir près de deux siècles; le fort, dont les ruines dominent la ville, est probablement plus ancien. Les édifices du culte hindou sont plus modernes. On y voit encore les restes d'un observatoire astronomique fondé par Djeysing. Mathrah est une forte station militaire des Anglais.

Bendradund ou *Bendraband*, en hindoustan *Vendravana,* assez grande ville, célèbre dans la mythologie hindoue, est remarquable par ses beaux temples dédiés à Krichna, par son arbre révéré des Hindous, et par sa grande pagode cruciforme regardée par Hamilton comme un des monument brahmaniques les plus curieux. Suivant Jacquemont, c'est une ruine d'autant plus intéressante qu'elle présente la forme inusitée dans l'Inde d'une petite église du style appelé gothique. De sa voûte pendent, dit-il, une foule de sculptures bizarres que l'on prendrait pour des pièces de bois tournées. Une multitude innombrable de cloches et de sonnettes sont sculptées en relief sur les piliers qui la supportent et sur ses murailles.

Le long de la Djemnah, il y a de petites chapelles habitées par des ermites, et des tours octogones où s'assemblent les pèlerins pour se baigner dans le fleuve. Parmi les habitants on trouve beaucoup de *birages,* ou moines indiens, ainsi que des religieuses; les uns et les autres sont presque tout nus, et habitent de sombres cellules recouvertes d'un toit en chaume: sur leurs fronts on voit trois traits jaunes.

A 7 ou 8 lieues de Bendraband on remarque *Horal,* grande ville ruinée, devenue un village. Jacquemont y a remarqué un bassin superbe, profond de 5 à 6 mètres en hiver et de plus de 10 en été. On y descend par des escaliers de pierre élevés sur tout son périmètre. C'est un carré qui n'a

pas moins de 6,000 mètres de superficie. Un peu plus loin *Furridâbâd* est un grand village populeux, qui fut jadis une ville. Il y a autour des tombes nombreuses, alignées en quinconce serré, sans arbres ni mosquées alentour : c'est un cimetière musulman.

La province de *Delhi* s'étend au nord d'Agra, depuis le Gange jusqu'à la rivière du Sutledje, et jusqu'aux montagnes de Siwalik et Koumaoun. Moins fertile que l'Agra, cette province bien cultivée donne cependant trois récoltes de riz par an ; une grande partie du sol y est inondée par les pluies périodiques. Dans le nord, un froid très-vif se fait sentir pendant la mauvaise saison.

La capitale est *Delhi,* en sanskrit *Indra-prast'ha,* c'est-à-dire *demeure d'Indra,* ville très-vaste sur la rive occidentale de la Djemnah. Dans le temps de sa splendeur elle s'étendait jusqu'à une distance de 30 milles anglais, mais elle n'avait qu'une seule rue parallèle au fleuve. La ville fut saccagée en 1738 par le schâh Nadir, et dépouillée de ses trésors, qu'on évalue à plus d'un milliard, et parmi lesquels on cite des collections de diamants, un trône en or massif chargé de pierreries, et des statues d'éléphants en or ciselé. Les Afghans et les Mahrattes achevèrent de ruiner cette ville. Elle possède aujourd'hui 180,000 habitants. « Des ruines, « d'une grandeur inaccoutumée dans l'Inde, annoncent, dit Jacquemont, « l'approche de Delhi, de quelque part qu'on y arrive. En venant d'Agra, « elles bordent, pendant plus de 5 milles (une lieue et demie), la route qui « mène à la ville moderne. Ici ce sont des tours massives, qui flanquaient « jadis une forteresse dont les murailles sont tombées; là c'est une route « élevée, percée dans l'épaisseur d'un antique portail dont le sommet est « encore garni de créneaux; quelques pans de murailles se tiennent de« bout alentour. Ce sont les restes d'un palais, alors qu'il n'y avait de « sécurité pour la richesse et le pouvoir que derrière des remparts. Des « obélisques informes, mutilés par le temps, s'élèvent de toutes parts dans « la campagne, restes de la lourde architecture des édifices patans; leur « base est enterrée dans des monceaux de débris où fleurissent tristement « quelques arbustes épineux. L'on marche sans cesse sur des murs nivelés « avec le sol. Leur mosaïque de briques marque le plan des humbles de« meures où jadis habita la multitude. Parmi les ruines d'un âge plus an« cien, on voit dispersés çà et là des monuments d'une forme élégante et « légère, peints de couleurs éclatantes... Ce sont des tombes mongoles, « avec les dômes dorés de leurs mosquées et leurs minarets recouverts « d'émaux. Ainsi, des images adoucies de la mort disputent le premier plan

« de ce tableau mélancolique aux scènes effroyables de carnage et d'in-
« cendie que rappellent ces campagnes solitaires et désertes; car il n'est
« point de lieu sur la terre où tant de sang ait coulé. L'histoire garde le
« souvenir de désastres plus grands encore : à peine savons-nous où fut
« Carthage... Mais Carthage ne tomba qu'une fois, et en moins de quatre
« siècles Timour et Nadir passèrent à Delhi[1]. »

L'enceinte actuelle de cette ville est celle qu'elle avait au temps du schah Djihan qui en est en quelque sorte le fondateur, et qui lui imposa le nom de *Schah-Djihan-âbâd*. Cette enceinte est une haute et forte muraille crénelée, flanquée de tours de distance en distance, et défendue par un fossé peu profond. Elle peut avoir environ 2 lieues de circonférence.

Delhi est divisé en deux villes, dont l'une, habitée par les indigènes, s'appelle *Indouanié;* l'autre, occupée par les musulmans, *Mongolanié :* celle-ci est la partie la plus jolie. Plusieurs rues droites, larges et garnies de maisons proprement bâties en pierres ou en briques cuites, ou simplement séchées au soleil, la traversent. Presque toutes les habitations ont des toits en terrasses parfaitement entretenus. Le plus bel édifice de cette capitale est sans contredit le *Daouri-seraï* ou palais impérial, situé sur le Djemnah : c'est une grande forteresse bâtie en grès rouge et d'une belle ordonnance; sa longueur est de 1,000 et sa largeur de 600 mètres. On prétend qu'il a coûté en frais de construction 10,500,000 roupies. Les salles du palais brillent d'or, d'azur et de toutes sortes d'ornements. Les écuries sont si vastes qu'elles peuvent contenir 10,000 chevaux; les cuisines même ressemblent à des salles de parade; tous les ustensiles y étaient jadis en argent. Le *Zénané,* ou palais des princesses, se joint, par une galerie, à celui de l'empereur; de l'autre côté du fleuve, le palais *Selim-seraï* servait de demeure aux frères et proches parents de l'empereur. Les célèbres jardins appelés *Châtinar* sont fort mal entretenus, et ont été changés en un vaste parc. On voit encore, dans les vastes faubourgs de Delhi, trois autres palais somptueux, parmi lesquels on distingue le *Godaïé-Kotelar*. Le grand salon, dit des ambassadeurs, était orné de glaces de cristal qui couvraient les murs, et d'un lustre en cristal noir d'un travail admirable. Rien n'était plus beau que l'illumination de cette salle, qui semblait être en feu de quelque côté qu'on y fixât les regards[2].

Le plus beau de tous les édifices religieux de Delhi est le *Djemâ Mesdjid,* ou *Djuma Mosjed*, c'est-à-dire la grande mosquée; les voyageurs modernes

[1] Timour en 1397; Nadir en 1738. — Journal de Victor Jacquemont.

[2] *Legoux de Flaix :* Essais sur l'Hindoustan, t. I, p. 193.

la regardent comme le plus beau temple mahométan qui existe dans l'Inde : on y monte par un escalier magnifique. Jacquemont nous la représente comme une immense cour carrée, bordée sur trois de ses côtés par une galerie que supporte une double rangée d'arcades à jour, et au fond de laquelle s'élève, sur un quadruple rang de piliers, la voûte de la mosquée ; elle est surmontée de trois dômes, et flanquée de deux minarets qui n'ont guère moins de 65 mètres de hauteur. Au milieu de la cour est un bassin où le peuple fait ses ablutions avant d'approcher du vestibule sacré. Dans un des angles de cette cour, on voit un gnomon d'une construction bizarre, qui semble peu propre à indiquer avec précision les heures de la prière.

Près du Djuma Mosjed s'élèvent les domes dorés d'une petite mosquée, ombragée par le feuillage du lilas des Indes : c'est là que Nadir s'assit pour contempler le massacre qu'il avait ordonné.

Le schah Djihan trouva sur le sol où il bâtit le nouveau Delhi plusieurs édifices d'un âge antérieur. Il en est un qui subsiste encore, c'est le *Kala mosjed*, ou la mosquée noire, célèbre par son antiquité et par sa ressemblance avec la fameuse mosquée de la Mekke, qui lui a servi de modèle. Deux tours coniques flanquent sa porte, où l'on monte par un long escalier ; d'épaisses murailles ferment comme une prison sa petite cour carrée, autour de laquelle règne une galerie massive, dont la voûte est partout surmontée de petits dômes informes. Jacquemont pense que c'est sans doute un édifice des premiers conquérants afghans de l'Inde : on ignore son âge ; la couleur qu'elle a reçue du temps lui a donné son nom. Le *palais* de l'infortuné *sultan Darâ-Chekoh*, frère d'Aurengzeb, a été restauré par les Anglais pour servir de logement à leur résident.

Parmi les ruines qui entourent le moderne Delhi, on reconnaît encore les restes de l'*observatoire astronomique*, fondé par Djey-sing, et construit en forme de sphère, avec deux grands cirques ronds, percés chacun de 70 croisées. Le *Katab* ou *Koutoub* est un minaret, ou peut-être un tombeau en forme de tour, de 80 mètres de hauteur, surchargé d'inscriptions arabes, d'arabesques, et de sculptures dont le style change entièrement à chacun de ses étages. On monte au sommet par un escalier qu'éclairent quelques meurtrières étroites et cinq portes qui s'ouvrent à diverses hauteurs sur de petits balcons couverts d'ornements. Cet édifice paraît être du treizième siècle ; ce qui est d'une très-grande antiquité pour un monument de l'Inde, où l'on a, de tout temps, bâti avec très-peu de solidité. D'autres ruines remarquables sont celles du *palais* des empereurs persans ; dans une des cours, on voit une colonne en métal de 8 à 9 mètres de auteur et de 30 à

40 centimètres de diamètre, qui s'enfonce dans le sol à une profondeur qui n'a point été mesurée. Les Hindous assurent qu'elle est posée sur le dos de la tortue qui porte le monde. Elle est connue sous la dénomination de *Bâton de Firouz;* c'est un emblème du dieu Siva. Elle est couverte d'inscription arabes et persanes, mêlées à d'autres plus anciennes, en caractères *nagari*. Le *tombeau d'Houmayoun* paraît avoir été un monument magnifique.

Le souverain de Delhi, que les Anglais ont dépouillé depuis 1803 de sa couronne et de ses trésors, en lui conservant le vain titre de *grand-mogol,* et en ne lui laissant qu'une apparence de liberté, avec un revenu de 3,640,000 francs, est en quelque sorte sous la garde du résident anglais.

Dans la partie septentrionale du Delhi, entre le Sutledje et la Djemnah, on remarque, non loin de la plaine où le schah Nadir remporta, en 1738, une victoire décisive sur l'empereur du Mogol, *Panipot*, ville fameuse par la grande défaite des Mahrattes en 1761. Cette contrée, l'arène sanglante de tant d'armées, est traversée par des canaux d'irrigation malheureusement trop souvent détruits. Les plus considérables, creusés par ordre de Fyrouz III, le Ghaznevide, s'étendent à une distance inconnue à l'ouest. *Agroa,* ville aujourd'hui déserte, renfermait autrefois 125,000 maisons, habitées par des marchands si puissants qu'ils firent la guerre à Fyrouz, sultan de Delhi. Entre la Djemnah et le Gange, on remarque *Hastinapour,* une des plus anciennes villes de l'Hindoustan, et résidence des Pandanas, dont le poëme du Mahabharat a décrit les guerres contre les Kourouvans, princes d'Indraprast'ha ou Delhi; cette ville était autrefois située sur le Gange, mais actuellement elle en est éloignée d'une demi lieue; *Saharanpour,* où l'on fabrique d'excellentes étoffes de coton; enfin *Hurdwar* ou *Hardoar*, appelée aussi *Bhogpour,* ville sainte, près de la dernière chute du Gange. La principale pagode est celle de *Brahmakond,* au pied d'une montagne. C'est à la fin de mars que les pèlerins commencent à affluer; dans certaines années on en compte plus d'un million : à cette époque il se tient aussi une foire où l'on fait de grandes opérations de commerce. *Kalpi,* grand et riche village qu'on appelle une ville, est bâti sur les bords de la Djemnah : c'était jadis une place considérable sous le rapport militaire, et un des gouvernements importants des empereurs de Delhi. Le fort subsiste encore, dominant la rivière dont les bords escarpés s'élèvent verticalement de 45 mètres de hauteur.

Au sud est de Delhi et d'Agra, au nord et à l'ouest du Béhar, s'étend le royaume d'*Aoudh,* en sanskrit *Ayodhia.* Il est gouverné par un prince tri-

butaire des Anglais, qui ont une garnison dans les principales villes. Les revenus de l'Aoudh sont très-considérables; les Anglais en tirent à peu près le tiers. Le sol de ce pays est de la plus grande fertilité. L'ancienne capitale, *Oude*, ou *Aoudh*, ville antique et très-grande, sur la rivière de Dewa ou Gograh, est aujourd'hui dépeuplée et déchue de son ancienne splendeur. Il y reste beaucoup de monuments, entre autres un vaste temple appelé *Swergedrari*, auprès duquel il y a un magnifique château converti en mosquée par Aurengzeb. *Fizâbâd* ou *Feyzâbâd*, grande ville bâtie tout près d'Oude, au commencement du siècle dernier, a servi de résidence au nabab pendant quelque temps. Actuellement il réside à *Luknow*, que l'on écrit aussi *Laknau*, ville ancienne et grande, mais irrégulière et mal bâtie, sur la rivière de Goumty.

Depuis la chute totale de l'empire du grand-mogol, en 1775, la cour de Laknau est la plus brillante de l'Inde. Trois quartiers séparés font de cette cité trois villes distinctes : l'ancien quartier, qui est le plus mal bâti, est habité par les classes inférieures. Le nouveau quartier, qui s'étend le long du Goumty, et qui a été presque entièrement construit sous le règne de Sa'adet-Ali le dernier nabad, renferme un superbe marché et la résidence royale nommée *Ferrâboukch*, d'une vaste étendue, avec un beau parc, sans qu'au reste l'architecture offre rien de remarquable. Ce quartier, entièrement bâti à l'anglaise, est presque exclusivement habité par les Européens et rappelle les villes européennes par l'aspect de ses maisons et leur ameublement. Le troisième quartier, séparé du précédent par un ancien bazar, est principalement formé d'édifices religieux dans le style moresque construits par le nabab Asaf-ed-Daoulah et ses prédécesseurs. On cite entre autres monuments l'*Immam-Barrah*, vaste ensemble de constructions, considérées par l'évêque Héber et lord Valentia comme l'œuvre d'architecture la plus remarquable sous le rapport du plan et de l'exécution : il est orné des plus gracieuses sculptures et des matériaux les plus précieux. Cet édifice comprend la mosquée proprement dite avec le tombeau d'Asaf-ed-Daoulah son fondateur, le *Daouletkanah*, le *Hossein-Bâgh*, le palais commencé par Sa'adet-Ali et resté inachevé; *Sangï-Dâlâm* ou cour de pierre, et d'autres palais dont les coupoles sont revêtues de lames d'argent doré. La population de Laknau augmente chaque jour, et est portée à plus de 300,000 habitants d'après les derniers calculs. Cette ville compte plusieurs fabriques d'indigo : ses environs sont couverts de plantations.

Le roi d'Aoudh possède des équipages somptueux : ses haras renferment environ 2,000 chevaux; ses éléphants sont très-nombreux; dans le voisi-

nage de son palais se trouvent un muséum, une belle collection d'armes et une ménagerie. Dans les jours de cérémonie il ne se montre qu'environné d'un cortége magnifique. Dans l'intérieur de son palais il est vêtu d'un uniforme anglais, et toujours accompagné d'un aide-de-camp vêtu à l'européenne. Lorsqu'il va de l'un à l'autre de ses harems il se fait porter par des femmes dans un palanquin doré (d'après des documents de 1854).

A une petite distance de Laknau s'élève le magnifique palais de *Constancia*, dont la construction a coûté au résident, M. le général Claude Martin, environ 3 à 4 millions de francs.

Sur la rive gauche du Rapty, dans l'ancienne province d'Aoudh, on voit *Gorekpour*, ville grande et dépeuplée, non loin du mausolée de Gosek-nath, fameux solitaire hindou et fondateur de la secte des Jaghys; *Balrampour*, très-fréquentée par les montagnards du nord de l'Inde, qui y amènent des queues de vaches et de petits chevaux très-forts. Sur le Goumty nous trouvons *Nimkar*, où une table sacrée, un arbre et plusieurs étangs attirent la vénération des Hindous. *Khyrâbâd*, ville où l'on fabrique beaucoup d'étoffes de coton, renferme dans son district un lieu vénéré, nommé *Brahmavert*, où Brahma a sacrifié près d'un étang salé.

Le *Rohilkend*, qui fait partie de la province d'Aoudh, est situé à l'est du Gange, et au pied des monts Kémaoun : il s'appelait anciennement *Kottaïr;* mais les Rohillas, tribu d'Afghans montagnards (qui, en langue afghane, s'appellent *Roh*), après s'être emparés de ce pays, lui ont donné leur nom. Ces Rohillas, guerriers perfides et rusés, mais patients et appliqués à l'agriculture, entretiennent leur territoire dans un état florissant, et récoltent entre autres beaucoup de grains, de sucre et de tabac; ils s'entendent à l'arrosage des terres, et construisent avec beaucoup d'art des canaux, des aqueducs et des écluses. Avant l'invasion des Rohillas, le Rohilkend faisait partie du royaume d'Aoudh ; il forma ensuite un État indépendant : mais la race des princes Rohillas s'étant éteinte vers la fin du dernier siècle, le pays fut de nouveau réuni à l'Aoudh. Il était tellement florissant sous ces princes, dit-on, que ses revenus se montaient à la somme de 110 millions de francs, et le changement de gouvernement lui a été si funeste, qu'il ne rapporte plus que 9 millions. Les Rohillas exportent du bois de construction, particulièrement du *sâl*, arbre qui a ordinairement 20 à 25 mètres de tige droite, des sapins, du sucre, des drogues, du gros drap, du tabac et du borax, mais en moindre quantité qu'autrefois. La plus ancienne ville du Rohilkend est *Sombol* ou *Sambhel*, ville entourée de murs en briques, avec un temple révéré des Hindous, mais qui a été changé en mosquée. C'est là

qu'à la fin des siècles Vichnou doit renaître comme *Nekalank*, c'est-à-dire l'Être sans défauts. *Rampour*, sur la Kosila, offre un palais et quelques belles maisons au milieu d'une réunion de chaumières. *Morad-âbâd*, la capitale actuelle du Rohilkend, fait un commerce considérable. Autrefois Rampour renfermait 100,000 habitants.

La province d'*Allah-âbâd* est située au sud de l'Aoudh et au sud-est de l'Agra. Elle comprend l'Allah-âbâd proprement dit, et le *Boundelcound*, que d'autres nomment *Bandelkhand* ou *Dangaya*, habité par des Radjoutas. Cette dernière partie se subdivise en plusieurs autres ; la partie orientale s'appelle l'*Adjissing*, et la partie méridionale *Bandhou*. Toute la province d'Allah-âbâd, avec les États de Béhar, Aoudh et autres, formaient anciennement la monarchie des *Prasii*, *Pragiens* ou *Pratches*, dont *Palibothra* était la capitale. C'est ce qui a engagé le savant d'Anville à placer Palibothra là où est actuellement Allah-âbâd, capitale de la province, d'autres recherches plus modernes ont rendu probable qu'il faut en chercher l'emplacement à 425 milles romains plus à l'est, auprès de l'ancien confluent du Gange et du Coussy; enfin, Abel Remusat croit devoir placer Palibothia sur l'emplacement de *Patna*. Quoi qu'il en soit, l'ancienne *Prag*, nommée *Allah-âbâd* par l'empereur Akbar, est, aux yeux des Hindous, la reine des cités saintes. Bienheureux qui peut y trouver son tombeau ! le suicide même est excusable lorsqu'il conduit à ce bonheur. Cette grande ville est bâtie au confluent du Gange, de la Djemnah et du Sirssoty; cette dernière rivière n'est qu'une source qui se perd dans la terre, mais qui est consacrée à Sarasvati, l'épouse de Brahma, la Minerve indienne; aussi les Hindous prétendent-ils que le Sirssoty coule sous terre comme un grand fleuve. Allah-âbâd possède de beaux édifices, des jardins magnifiques, des pagodes fort anciennes, une grande mosquée, l'ancien palais du sultan Khosrou ou Chosroès, et une grande citadelle construite par Akbar. Considérablement accrue par les Anglais qui paraissent vouloir en faire leur principale place d'armes dans l'Inde, sa population est d'environ 30,000 âmes. C'est aujourd'hui le centre de la navigation à vapeur intérieure, elle dépend de la lieutenance d'Agra. Il a été un instant question d'en faire la capitale de toute l'Inde.

Le *Bandelkhand* renferme *Tchatterpour*, place de commerce, remplie de temples, et peuplée en partie de bérages ou moines hindous, de fakirs et autres dévots ; elle est grande, bien bâtie, et l'entrepôt des marchandises entre Bénarès et le Dekkan. *Bandah*, peuplée de 4,000 à 5,000 âmes, a l'apparence d'un très-grand village plutôt que d'une ville. Les maisons sont

bâties en boue. La rivière de Ken qui coule auprès de Bandah roule des cailloux d'agate de diverses variétés, qui taillés en plaques pour faire des bracelets et des colliers sont une des branches de commerce de cette ville. *Hammerpour* est une station civile, établie seulement depuis 1819. Ce n'était alors qu'un gros bourg; c'est maintenant la réunion de plusieurs villages situés entre la Betvah et la Djemnah, à une lieue du confluent de ces deux rivières.

Passons en revue les autres villes et les lieux remarquables du Bandelkhand.

Pannah, célèbre par les diamants qu'on exploite depuis plusieurs siècles dans ses environs, passe pour être la *Parnassa* de Ptolémée. C'est une ville tout-à-fait hindoue : il n'y a pas une seule mosquée; les pagodes y sont presque innombrables, et quelques-unes sont des édifices très-élégants; mais la plupart tombent en ruine. Toute la ville est également ruinée, bien que les maisons soient bâties en pierres. Des rues entières sont inhabitées, ou n'ont pour habitants que de nombreuses bandes de singes, qui assis sur les fenêtres et les toits regardent tranquillement les passants. Le palais du Radjah, grand bâtiment carré, avec des murailles couvertes de sculptures, et surmonté de légers kiosques, est extrêment élégant. La petite place sur laquelle il est situé, est à peu près le seul endroit malpropre de la ville : c'est là que campent les caravanes de pauvres voyageurs et marchands. Un autre place, à l'extrémité d'un marché au centre de la ville, sert de parc à l'artillerie du petit prince. Celle-ci consiste en un monstrueux canon de bronze, un très-petit du même métal, et deux énormes en fonte, mais d'un très-petit calibre. Parmi les revenus du Radjah le produit annuel des mines de diamants figure pour 30,000 roupies (75,000 fr.)[1].

Le fort d'*Adjighur*, dans les environs de Pannah, mérite d'être cité. C'est, dit Jacquemont, le sommet aplati et escarpé d'une montagne en forme de tour, tenant par sa base aux racines de celles qui supportent le plateau de Pannah. Ses pentes, fort raides depuis sa base, se relèvent sous le sommet jusqu'à devenir presque verticales. « Cette large tour dont le diamètre au « sommet n'est pas moindre d'un mille (un quart de lieue) est crénelée : « c'est l'ouvrage des hommes. Cette forteresse doit être aussi ancienne que « l'établissement des hommes en ce pays.

« On y monte par un sentier impraticable aux chevaux, tracé sur la « pente orientale, au travers des bois qui la couvrent, et par un chemin à « peine meilleur, qui serpente sur la face du nord. Une entrée correspond

[1] Journal de Victor Jacquemont.

« à chacun de ces chemins. A 65 mètres environ sous le sommet commence « un escarpement vertical, et les deux sentiers, tous deux creusés dans le « roc à partir de cette hauteur, sont défendus par des ouvrages ménagés « dans son épaisseur, ou bâtis de larges pierres de grès.

« Quatre portes qui se commandent s'élèvent les unes au-dessus des « autres à l'entrée située du côté du levant; il y en a cinq à l'entrée du « nord. Chacune défend un passage étroit, creusé dans le roc, pour mon- « ter à la suivante le long de l'escarpement, et est percée dans une haute « et épaisse muraille crénelée. C'est un ouvrage plein de grandeur : ces « murailles, ces voûtes sous lesquelles on passe, sont couvertes de sculp- « tures en relief. Les rochers eux-mêmes sont tous sculptés.

« Les antiques murailles qui s'élèvent autour du sommet de la montagne « sur la crète des escarpements, n'ont pas été bâties par les premiers habi- « tants de cet étrange lieu : un grand nombre des pierres dont elles sont « construites sont d'un âge antérieur. Elles sont chargées de sculptures. « Adjighur est une mine au second degré. »

Deux grandes masses de ruines s'élèvent encore sur le plateau : ce sont les restes d'un temple hindou. Une longue inscription en langue bundelkundie est gravée sur une des portes de la forteresse; elle porte que la fondation en est due à un certain Mâlik. Cette construction aurait, suivant l'inscription, 800 ans d'existence; mais Jacquemont lui suppose une antiquité plus grande. Deux compagnies de Cipayes occupent cette forteresse au nom du gouvernement anglais.

On voit à quelques lieues d'Adjighur un fort qui est plus célèbre encore dans les annales de l'Hindoustan : c'est celui de *Kallinger*. Il s'élève comme le précédent sur le haut d'une montagne escarpée et boisée. Il consiste en un rempart de près de deux lieues de circonférence, et dont l'entrée est défendue par six portes, qu'il faut franchir successivement.

Dans cette enceinte, quelques temples et quelques palais ruinés se tiennent encore debout. Deux ou trois hameaux remplacent une ville considérable qui doit avoir existé jadis sur le sommet de la montagne, car le sol y est partout jonché de débris. Kallinger est un des lieux que les dévots hindous fréquentent le plus. On y voit encore sculptée sur les rochers la statue colossale du dieu *Nilkhand* qui semble représenter le principe fécondateur du monde, et plusieurs autres divinités, ainsi que des chapelles taillées dans le roc. On y remarque aussi un vaste palais ruiné.

A l'est d'Allah-âbâd et d'Aoudh s'étend la province de *Béhar* ou *Bahar*. La partie méridionale est désignée dans les livres sanskrits sous le nom de

Magadha ; et la partie occidentale forme le petit royaume de ***Bénârès***, qui, sous l'empire des Mogols, appartenait à la province d'Allah-âbâd, et qui, après avoir dépendu quelque temps de celle d'Aoudh, fait aujourd'hui partie de la présidence du Bengale. La province de Béhar est un pays plat et fertile. Elle produit surtout beaucoup de bétel, de salpêtre, d'opium et de borax.

La capitale du Béhar est *Patna,* appelée aussi *Asym-âbâd*, ville très-grande et mal bâtie, sur la rive méridionale du Gange [1]. Dans ses rues étroites et malpropres on voit des maisons vastes et belles s'élever au milieu des masures et des cabanes. Sa population en 1825 était de 323,000 habitants ; elle possède de grandes fabriques d'étoffes de coton, d'orfévrerie, d'ouvrages en fer et en bois, de salpêtre et d'opium ; dans les environs on voit des champs de pavots blancs [2]. Vis-à-vis de Patna, dans une île du Gange, est située *Soummoulpour*, la *Sambalaca* des anciens ; car en sanskrit elle est nommée *Ssammalaka,* à cause des jeux publics que l'on y célébrait autrefois en l'honneur des héros indiens. Dans la partie au nord du Gange, nous remarquerons *Hadjipour,* ville considérable vis-à-vis et à 2 lieues de Patna, et *Tirhout*, ville de 2 milles de tour, sur la rivière de Bhagmathi.

Au midi du fleuve nous trouvons *Béchar* ou *Bahar*, l'ancienne capitale, qui a laissé son nom au pays, mais qui s'est dépeuplée. *Gayah, Gyah* ou *Brahmagéa*, lieu de dévotion très-fameux chez les Hindous, renferme, parmi d'autres pagodes, celle de Ramah. Les Brahmanes montrent dans cette ville l'empreinte du pied de Vichnou ; chaque année plus de 100,000 pèlerins viennent augmenter sa population qui est de 36,000 âmes. Anciennement on y faisait un grand commerce de perles et de pierres précieuses. La célébrité de ses temples remonte à une époque très-reculée. A quelques lieues de Gayah est un rocher de granit dans lequel on voit taillée une grande caverne et quelques chapelles avec des inscriptions indiennes. C'est auprès de *Monghir,* en sanskrit *Mudgogiri*, grande ville autrefois très-commerçante et résidence d'un nabad, que les Afghans construisirent un rempart qui joignait deux chaînes de montagnes, afin d'empêcher les invasions hostiles. Cette ville est aujourd'hui appelée le *Birmingham* de l'Inde à cause de ses fabriques d'armes et de coutellerie ; sa population est de près de 40,000 âmes. A l'est de Monghir, près du Gange, s'élève *Boglipour,* avec

[1] *Daniell :* Oriental Scenery, n° X.
[2] *Hodges :* Travels in India, t. I. *Legoux de Flaix,* t. I, p. 358.

une population de 30,000 habitants, la plupart mahométans. On cite ses fabriques de soie et de coton et son collége.

La province particulière de *Bénarès* nous attache par cet intérêt doux et noble que l'étude même imparfaite des lettres et des sciences est en droit d'inspirer. C'est ici le sol classique des muses indiennes; c'est ici qu'après la destruction de tant de trônes et les invasions de tant de nations étrangères, les Brahmanes conservent encore le dépôt sacré de leurs connaissances et de leurs fables, de leurs idées morales et de leurs superstitions.

Bénarès ou *Bénarœusse*, en anglais *Bunarus,* la ville savante des Hindous, s'appelle en sanskrit *Varanachi* ou *Varnachi,* mot composé de *Vara* et *Nachi,* noms de deux ruisseaux. Elle paraît avoir eu un nom sanskrit plus ancien, c'est celui de *Kachi.* C'est une des plus belles villes de l'Hindoustan.

Elle est remplie de fondations pieuses, de beaux jardins, de *tanks* élégants, et de pagodes anciennes et modernes; on distingue entre autres le temple de *Vissvisha* qui est bâti de pierres rouges et orné de belles sculptures, ainsi que des colonnes superbes; ce lieu de dévotion est réputé tellement sacré, que les Hindons se croient obligés de le visiter au moins une fois dans leur vie. On voit dans cette pagode un taureau taillé en pierre, et on y entretient toujours un taureau vivant, comme dans le temple d'Apis en Egypte. Mais la pagode est consacrée à *Maha-Deva* ou *Siva*, qu'on y adore sous le symbole d'une pierre noire, symbole commun à beaucoup de peuples anciens, et qui paraît avoir rapport à l'origine mystérieuse des pierres tombées de l'atmosphère. On admirait autrefois à Bénarès l'observatoire astronomique fondé par le radjah Djey-sing. Il était de figure sphérique, et représentait l'Univers. Cet observatoire n'est plus qu'une ruine. L'affluence des pèlerins entretient toujours le commerce de Bénarès dans un état florissant. On y fabrique de l'indigo et des châles faits avec de la laine ainsi qu'avec le poil d'une espèce particulière de vaches. Les études, toujours florissantes, attirent un grand nombre de jeunes Hindous. Les Brahmanes, à l'instar des philosophes grecs, enseignent les sciences et les lettres dans les rues, dans les places et sous les arbres.

Cette ville est bâtie à la partie convexe de la courbe que le Gange y forme. Son aspect général diffère de celui de la plupart des villes de l'Inde. Le plus grand nombre des maisons sont bâties en pierres, à trois, quatre, cinq et même six étages : aucune n'en a moins de deux. Les toits, fortement inclinés, sont soutenus par des tasseaux gracieusement sculptés, et les façades ornées de balcons et de galeries. La plupart sont enrichies de camaïeux

peints des couleurs vives de la tuile et représentant des hommes, des femmes, des animaux de toute espèce, et les dieux du pays avec leurs formes et leurs attributs divers. Quelques rues sont assez larges pour le passage d'une voiture; mais la plupart n'ont que 2 mètres de largeur, et beaucoup de maisons se projettent d'un pied au-dessus d'elles depuis le premier étage. Tortueuses autant qu'étroites, pavées de dalles éparses, un cavalier n'y peut marcher avec sûreté. Beaucoup de rues sont fermées par des portes que l'on ouvre le jour seulement. Il n'existe dans cette ville ni jardins, ni promenades, ni places publiques qui méritent ce nom. Mais l'aspect des maisons est extrêmement varié par la profusion d'ornements ciselés sur le bois ou la pierre de leur façade. Il y en a, dit Jacquemont, qui sont toutes couvertes de peintures; mais toujours on en voit quelques-unes au-dessus de la porte : figures allégoriques de la théogonie hindoue d'un style lourd égyptien. On rencontre presqu'à chaque pas des temples, en général petits, et disposés comme des niches aux angles des rues et à l'abri des toits. La plupart sont couverts de sculptures de fleurs et d'animaux exécutées avec une perfection qu'on ne saurait assez admirer. Des taureaux apprivoisés et consacrés à *Siva* circulent librement dans les rues; et des myriades de singes parcourent les habitations, courent sur les toits et font une guerre de tous les instants aux marchands de fruits et de confitures qui, malgré toutes les précautions, ne peuvent toujours soustraire leurs friandises à ces hôtes incommodes. La haute réputation de sainteté dont Bénarès jouit dans l'Inde de temps immémorial attire dans son enceinte une population flottante de pèlerins et de mendiants qui semblent en avoir fait leur rendez-vous général. Néanmoins la police y est si bien faite, grâce à un corps d'officiers ou plutôt de gardes nationaux au nombre de 500, appelés *chuprassies*, et qui sont élus par le peuple, que les crimes y sont fort rares.

La population de Bénarès passait pour être de 600,000 et même de 650,000 âmes, lorsqu'en 1820 M. J. Princep en a fait le recensement exact en levant le plan de cette ville : elle renfermait alors 181,000 habitants, parmi lesquels on comptait seulement 30,000 musulmans. En ajoutant au total que nous venons de donner le nombre des troupes qui y sont cantonnées, les domestiques des Européens et la population des bazars permanents établis autour de ces cantonnements, Bénarès comptait exactement 200,000 âmes en 1829. Peut-être doit-on lui en accorder aujourd'hui près de 300,000. Son étendue n'a pas été moins exagérée que sa population. Sa longueur n'excède pas trois milles anglais et sa largeur

atteint à peine un mille. C'est un espace peu considérable pour une si grande population.

Malgré son antiquité, Bénarès ne possède pas d'édifices très-anciens ; à peine y reste-t-il quelques pagodes antérieures au temps d'Aurengzeb. Ce prince, dit Jacquemont, renversa tous les édifices du culte hindou, et sur les ruines du plus célèbre il éleva la grande mosquée dont les deux minarets dominent toute la ville. Parmi les établissements modernes nous citérons le collége sanskrit qui renferme 200 élèves.

Non contents d'exploiter par eux-mêmes la crédulité des pèlerins, les radjahs hindous ont encore établi des bureaux de religion où leur *vakils* ou agents font, à leur place, les ablutions et sacrifices commandés par la religion de Brahma et reçoivent les offrandes. Outre ses académies et ses sociétés scientifiques, Bénarès possède un tribunal d'appel, un grand nombre d'écoles hindoues et mahométanes, une université brahmanique nommée *vidalaya* dont les professeurs sont payés par le gouvernement anglais. Les fabriques de soie, de coton et de laine ; les châles qu'elle reçoit du nord, les mousselines de Dakka, les marchandises anglaises qui lui viennent de Calcutta en font un vaste entrepôt de commerce, et elle y joint celui des diamants pour lequel elle ne connaît pas de rivale en Asie. Il s'y tient chaque année une grande foire pour les bijoux et les pierres fines. On y fait d'immenses affaires.

Le territoire de Bénarès jouit du plus beau climat : le ciel toujours serein n'y est jamais obscurci par le moindre nuage ; la rosée de la nuit suffit au sol fertile, où l'on récolte trois moissons par an, et où les arbres se chargent autant de fois des fruits les plus délicieux.

En face de Bénarès, sur l'autre rive du Gange, on voit *Bhâmnaghar*, citadelle avec un beau palais que les Anglais ont donnée pour résidence au maha-radjah de Bénarès. A 34 milles plus loin, s'élève *Ghazipour*, célèbre par la pureté de son climat et ses jardins de roses dont on distille d'innombrables quantités. Elle a un haras, et à quelque distance on remarque le superbe mausolée de style grec élevé par la compagnie des Indes au marquis de Cornwallis. A *Tchanargar*, ville fortifiée d'environ 15,000 âmes, les Anglais ont établi un hôtel des invalides propre à recevoir environ 1,000 soldats réformés de la compagnie.

Sur la rive droite du Gange, on voit *Mirzapour*, dont la population ne s'élevait en 1801 qu'à 50,000 habitants, et qui aujourd'hui, sous l'influence des établissements anglais, et par les franchises accordées au commerce, en renferme près de 200,000, d'après les rapports les plus authentiques.

Cette ville est fort grande ; deux ou trois rues longues, larges et droites la traversent, plantées d'arbres devant les maisons, et ornées de distance en distance de puits, petits monuments du plus agréable effet. Toutes les autres rues sont étroites, souvent même tortueuses, mais moins qu'à Bénarès.

Auprès de Bénarès est un village nommé *Cachipour*, où il y avait anciennement une hache fort pesante, suspendue à une corde presque comme dans les guillotines ; les fanatiques Hindous accouraient en foule y présenter leur cou et se faire trancher la tête, regardant ce genre de mort comme le plus agréable à la Divinité et comme la voie de l'éternelle félicité. Ce fait, rapporté par Tiefenthaler, est traité de fable absurde par M. Legoux de Flaix [1] ; celui-ci, qui est si souvent exagéré, aurait cependant dû savoir que l'on voit encore chez les Hindous des supplices volontaires, sinon aussi cruels, du moins aussi déraisonnables [2], fondés sur des préjugés que la civilisation anglaise n'a pu encore déraciner.

Riouah (Rewah), résidence d'un radjah, sur le Byhor, offre quelques restes de splendeur. La plus grande partie de la ville est close d'épaisses et hautes murailles qui devaient servir jadis très-efficacement à sa défense. Des tours en ruines, dit Jacquemont, flanquent ce rempart pittoresque. Une seconde enceinte est formée au-dedans de celle-ci par une muraille assez semblable à la première : c'est encore la ville ; mais une troisième enceinte de la même espèce sert de demeure au radjah. Les avenues, l'entrée et tout ce qu'on en aperçoit sont aussi sales et aussi ruinés que le reste de la ville. La population de Riouah paraît être de 7 à 8,000 âmes. Ses environs sont en général bien cultivés. Quelques petits châteaux complétement ruinés sont épars dans la campagne ; ils sont tous construits sur le même plan : quatre tours massives flanquent les angles d'un carré dont les côtés sont formés d'épaisses murailles. Quelques chaumières appuient leurs humbles toits contre ces ruines.

La ville de *Djinpour* ou *Djouanpour*, pendant longtemps le siége d'un roi mahométan, renferme une citadelle à moitié délabrée, un pont assez bien conservé sur la rivière de Goumty, et qui passe pour l'un des plus beaux de l'Inde, une magnifique mosquée et d'autres monuments.

Une seule province nous reste à visiter pour atteindre les embouchures du Gange. Le *Bengale* s'étend au nord jusqu'aux montagnes du Boutan ;

[1] *Legoux de Flaix*, t. I, p. 202.

[2] Voyez entre autres *Solvyns*, sur les Hindous, t. I, planche représentant la fête de Jaggrenant.

du côté de l'est il est séparé de l'empire des Birmans par des fleuves et des déserts; sur la côte il y a des forêts impénétrables; le sol, montagneux dans le nord et l'est, devient plat dans le sud, et marécageux dans l'espace entre le Gange et l'Hougly. La côte se hérisse d'écueils et de bancs de sable. Le Bengale est si bien arrosé, si fertile et si riche par ses productions et par l'industrie des habitants, que tous les fléaux ont en vain conspiré à le dépeupler; il reste toujours dans un état florissant: c'est que la terre n'a point cessé d'y produire en quantité du riz, du froment, du sucre excellent, du coton, de l'indigo, du bois de santal, de l'opium, du poivre-long, des noix d'arec et beaucoup d'autres productions, recherchées avidement par les nations européennes, asiatiques et océaniques, et transportées avec la plus grande facilité jusqu'aux bords de la mer, par le moyen des fleuves, rivières et canaux dont cette province est entrecoupée; ce pays abonde d'ailleurs en bétail, en brebis, en porcs, en volaille et en poissons. Ajoutons à cela son heureuse position, qui lui garantit une sûreté continuelle.

La situation naturelle du Bengale, dit Rennel, met ce pays à l'abri des attaques des ennemis étrangers. Au nord et à l'est il n'a point à craindre des voisins belliqueux; d'ailleurs il est défendu de ce côté par une barrière formidable de montagnes, de rivières, et des landes immenses qui arrêteraient l'ennemi le plus intrépide; au sud il a pour boulevard des côtes inabordables à cause des bas-fonds, et couvertes de forêts impénétrables; quoique leur étendue soit de près de 100 lieues, il n'y a qu'un seul port, dont l'accès même est très-difficile. Ce n'est donc que du côté de l'ouest que le Bengale pourrait craindre quelques attaques, et même sa barrière naturelle est encore assez forte de ce côté.

La capitale du Bengale et de toutes les possessions anglaises dans l'Inde, c'est *Calcutta,* ville située sur l'Hougly, à environ 30 lieues de la mer; c'est le siége du gouvernement général et de la première présidence. Calcutta a été bâtie au commencement du dix-septième siècle, sur l'emplacement du bourg de Govindpour, dans une contrée marécageuse et remplie de bois. La ville, y compris le faubourg de Thouringhi, compte actuellement 60 à 70,000 habitants[1]. Mais en comprenant avec la ville un circuit de 20 milles, les environs de Calcutta sont si peuplés qu'on peut évaluer le nombre des habitants à 2,300,000[2]. La ville est divisée en deux quartiers, la Ville-Noire et le quartier du Gouvernement. C'est dans ce quartier, appelé *Thouringhi*, qu'habitent les Européens, particulièrement les Anglais, qui y ont construit un grand nombre de belles maisons, dont quelques-unes d'archi-

[1] *Legoux de Flaix* lui en donne 1,200,000, nombre évidemment exagéré.
[2] *Rienzi*: Statistique de l'Inde en deçà et au delà du Gange.

tecture grecque. La population européenne est de 15,000 âmes. Le premier fort, bâti par les Anglais en 1696, a été converti en hôtel des douanes : c'est là que l'on trouve la fameuse prison connue sous le nom *Trou Noir*, où le soubah Saradjaed-Daoulah, après s'être emparé du fort, fit renfermer la garnison, forte de 146 hommes, dont 123 périrent misérablement, la nuit d'après leur emprisonnement, de chaleur et de soif. Vis-à-vis de cette affreuse prison s'élève une pyramide, monument de la cruauté du soubah.

Les forêts et les marais qui environnent cette capitale en rendent l'air un peu épais, et les routes qui y conduisent fort mauvaises. Peu d'endroits offrent un aspect aussi brillant que la grande rue de Calcutta vers le soir; les équipages multipliés se surpassent les uns les autres en richesse et en éclat. La table des grands est pourvue de tous les vins précieux des climats lointains; de nombreux domestiques remplissent leurs hôtels et préviennent leurs moindres désirs; leur vie se passe en festins somptueux, en promenades, en courses de chevaux, en parties de chasse.

Calcutta paraît devoir son nom à un village appelé *Calycutta*, qui possédait un temple consacré à la déesse *Caly*, et qui a disparu lors de la construction de la ville. Les habitations qui se trouvent sur les différentes routes qui conduisent à celle-ci, dans l'espace de quelques milles, sont couvertes de chaume ou de bambou; la plupart sont précédées de petites galeries construites également avec des bambous et des nattes. Les habitations des Hindous et musulmans de la classe moyenne sont bâties en briques, ont des toits plats et de très-petites fenêtres. La Ville-Noire, renfermant des bazars ruinés, et des maisons semblables à celles qui se trouvent sur la route, est habitée par la classe des pêcheurs, des ouvriers, etc. L'aspect du quartier du gouvernement offre, selon l'évêque Heber, une ressemblance frappante avec Saint-Pétersbourg. Toutes les maisons ont des façades de palais, et l'aspect misérable de la Ville-Noire fait encore ressortir l'opulence de ce riche faubourg, habité par le gouverneur, les Anglais et les Européens. Parmi les principaux monuments, on remarque le palais du gouvernement, le plus beau de la ville, spacieux et d'une superbe architecture; la nouvelle monnaie, édifice immense et d'une élégante architecture; la cour de justice, l'hôtel-de-ville, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens et quelques-unes des temples consacrés aux autres cultes. On doit citer, parmi les établissements d'utilité publique, les fontaines, les marchés, les hôpitaux, etc. Les temples hindous et les

mosquées sont loin de mériter les mêmes éloges. Ces établissements sont, en général, petits, mal bâtis, bas ; et les bazars, si beaux en Perse et dans l'Asie ottomane, sont ici mesquins et dégarnis, et n'offrent aucun abri. C'est auprès de Calcutta qu'est bâti le fort William, le plus vaste et le plus régulier de l'Inde : les hommes de l'art admirent son arsenal, sa fonderie de canons et ses vastes casernes.

Quoique habitée principalement par des Hindous et par d'autres Asiatiques, Calcutta offre les institutions et les amusements de la plupart des grandes villes de l'Europe. Elle compte un grand nombre d'établissements scientifiques : le collége sanskrit, le *Médrésseh* ou collége mahométan, le collége épiscopal, le gymnase, l'académie arménienne, l'école de commerce, celle des jeunes filles indiennes, et nombre d'autres maisons destinées à l'instruction. Parmi les corps savants, on doit citer la Société asiatique et la Société de médecine et de phrénologie. Ces deux sociétés publient des mémoires importants : leurs nombreux travaux, justement appréciés, sont recherchés en Europe. On doit encore citer le théâtre, la loge maçonnique, et le jardin de botanique, le plus bel établissement de ce genre qui soit hors d'Europe, et qui renferme les végétaux les plus rares. Calcutta compte plusieurs imprimeries : on y publie 13 journaux, dont 4 en bengali et 2 en persan. Le port, formé par le bras de l'Hougly, peut contenir des bâtiments de 500 tonneaux, et présente l'aspect d'une forêt de mâts portant les couleurs de toutes les nations. Le mouvement des quais répond à tout cet attirail, et l'on traite sur cette place des affaires aussi importantes que sur les principaux marchés européens. Enfin un chemin de fer en construction est destiné à mettre dans quelque temps Calcutta en communication avec les grandes villes du bassin du Gange. L'importance toujours croissante de cette capitale a fait sentir au gouvernement anglais la nécessité d'un chef religieux, et, depuis quelques années, il en a fait le siége d'un évêché anglican dont la juridiction s'étend sur toutes les églises de cette religion établies dans l'Indoustan.

Barrackpour, gros village bien bâti, à 6 lieues de Calcutta, sert de garnison aux troupes de la province de Bengale ; on y remarque la maison de plaisance et les beaux jardins du gouverneur général de l'Inde. Quelques milliers de huttes en paille, plus propres que celles des faubourgs de Calcutta et régulièrement alignées, dit Victor Jacquemont, reçoivent les Cipayes. Les officiers européens habitent sur la lisière du camp, dans de nombreuses maisons appelées *bungalows,* d'un extérieur assez rustique, mais pourvues au-dedans de tous les comforts anglais dans l'Inde. Sur un

autre de ses flancs est un village de marchands, un peuple d'ouvriers, de détaillants, qui vendent aux Cipayes tout ce dont ils ont besoin, et qui les suivent à la guerre avec leurs bestiaux et leurs magasins[1]. Le camp se compose d'environ 4,000 chaumières. *Sirampour*, ou *Sérampour*, qui, pendant les premières années de la dernière guerre entre la France et l'Angleterre, avait dû à la faveur de son pavillon neutre l'avantage de devenir une des principales villes de commerce de cette côte, est bâtie presque en entier à l'européenne, sur la rive droite de l'Hougly, vis-à-vis Barrackpour. Suivant l'expression de Jacquemont elle a l'air d'une ville d'opéra, élevée là tout exprès pour former un point de vue charmant de Barrackpour. Elle renferme environ 13,000 habitants; les Danois l'ont récemment cédée aux Anglais. C'est dans cette ville que se sont établis les missionnaires baptistes, qui, sous la direction du docteur Carey, ont publié et publient encore des traductions de la Bible dans les divers idiomes indiens et orientaux. L'objet de leur mission était uniquement de convertir les Hindous à la religion chretienne; mais bientôt ils ont pris une direction scientifique, établi leur imprimerie, institué un collége où sont reçus, non-seulement les indigènes chrétiens, mais encore les jeunes gens qui suivent les religions brahmanique et mahométane. Une société publie, à Sirampour, les Transactions de la Société agricole et horticole de l'Inde.

A 20 milles plus loin environ, sur la rive droite de l'Hougly, s'élève *Chandernagor*, ou *Tchandernagor*, ville régulière et bien bâtie, avec des maisons blanches et des toits plats. Les Anglais ne l'ont cédée à la France qu'à condition qu'on ne relèverait pas les ruines des fortifications. Les quais et les rues qui y aboutissent sont habituellement déserts, l'herbe y pousse partout; point de magasins, point de traces de voitures; les palanquins même y sont rares. Chandernagor, et le petit territoire qui en dépend, compte environ, 31,250 habitants; le seul commerce qui s'y fasse aujourd'hui est celui de l'opium. *Hougly*, ville si importante au seizième siècle, alors que toutes les nations commerçantes de l'Europe y avaient établi des comptoirs, appartient aux Anglais: de beaux bâtiments s'y élèvent de toutes parts aux frais et pour le service de la compagnie; les ornements et l'architecture grecque y sont prodigués. « En marbre ou en pierre, cela serait fort élégant; mais ces corniches et ces acanthes de mortier, appliqué sur de mauvaises briques et qu'il faut refaire tous les trois ans, ne ressemblent pas mal à des toiles peintes, à des décorations d'opéra[2]. » Le plus bel édi-

[1] Journal de Victor Jacquemont, 2e partie.
[2] Journal de Victor Jacquemont.

fice d'Hougly, le seul digne de ce nom ; le seul vraiment européen, c'est l'église, bâtie par les jésuites ; elle porte le millésime de 1559 et elle paraît toute neuve.

Bardouan, que les Anglais écrivent *Burdwan*, aux bords de la Banka, que l'on y passe sur un beau pont, est une jolie petite cité anglaise à peu de distance de la ville indienne du même nom, assemblage de faubourgs populeux, mais bâtie de misérables huttes de boue, couvertes de chaume. On y remarque la maison du radjah, qui occupe un immense emplacement, et se compose d'une multitude de bâtiments de toute grandeur et de toutes couleurs, joints sans règle et sans goût. La population de cette ville, qui passe pour être très-salubre, s'élève à plus de 50,000 âmes.

Saseram, cité indienne, autrefois très-populeuse, ne compte plus que 10,000 habitants ; les demeures des vivants y occupent moins de place que celles des morts : il y a des rues qui ne sont bordées que de tombes et de mosquées. Parmi ces ruines s'élèvent les dômes du mausolée et de la mosquée du Padischah. Le mausolée est un édifice octogone que recouvre un dôme légèrement bombé, flanqué de petits minarets. Une galerie ouverte et voûtée règne tout autour. Dans l'intérieur on voit la tombe du fondateur et celles des membres de sa maison. Les murs sont chargés d'arabesques élégants sculptés dans la pierre. La mosquée se trouve isolée au milieu d'un grand bassin rempli d'eau : les milans, les corbeaux et d'autres oiseaux de proie en ont pris possession. Une grande porte restée debout au sud de la ville, où elle domine comme une tour toutes les maisons environnantes, était sans doute celle de l'enceinte de la demeure du prince ; quelques familles de tisserands nichent avec les oiseaux, comme le dit Victor Jacquemont, dans les ruines du palais.

Dakka, longtemps capitale du Bengale, aujourd'hui siége d'une cour d'appel, est bâtie sur la rive gauche du Bori-Gange (vieux Gange). La population totale de cette ville, non compris la garnison, s'élevait en 1830 à 66,989 habitants, dont 31,429 hindous, 35,238 mahométans et des arméniens, grecs et autres étrangers. Cette évaluation est bien éloignée de celles que nous possédions jusqu'ici, car Hamilton la portait à 200,000 âmes, et l'évêque Héber, ainsi que M. Matter le magistrat de cette ville à 300,000. Au reste, il est un fait constant, c'est que depuis 1814 sa population a dû éprouver une diminution immense, car le nombre de maisons taxées s'élevait dans cette année à 21,631, tandis qu'il n'était plus que de 10,708 en 1830. Dès l'année 1801, le commerce de cette ville, qui était très-florissant avant cette époque, avait commencé à décliner, et la résidence com-

merciale anglaise fut supprimée en 1817; déjà les factoreries françaises et hollandaises n'existaient plus depuis longtemps; l'art même de la fabrication des mousselines très-fines, qui faisaient la réputation de cette ville, est maintenant perdu.

Mourchid-âbâd, siége d'une cour d'appel, est une ville très-industrieuse avec 16,000 habitants. Non loin de là, *Kassim-bazar*, célèbre par ses riches fabriques de tissus, est regardé comme le port de Mourchid-âbâd. *Burkampour* est l'une des six grandes stations militaires de l'Inde.

Malda, à 62 milles plus loin, a été construite sur les ruines de Gour, et renferme un grand nombre de fabriques de soie. Sa population est évaluée à 18,000 âmes. *Gour,* si célèbre dans les fastes de l'Inde, était bâtie sur les bords du Gange, et occupait, avec ses faubourgs, une superficie carrée de 60 milles anglais. Des murailles de 25 mètres d'élévation indiquent l'emplacement de son palais. Les remparts de la citadelle sont encore debout. On distingue parmi ses ruines, des temples, des mosquées, des palais et des tombeaux. Sur le vaste emplacement qu'occupait cette ville se trouvent aujourd'hui plusieurs bourgs et des forêts peuplées de bêtes féroces.

Visitons maintenant les contrées qui, renfermées dans une double enceinte de montagnes, séparent les plaines du Gange du plateau du Tibet. En commençant du côté de l'ouest, nous rencontrons le district de *Gorval* ou *Gherval*, en anglais *Gurwal.* Cette magnifique vallée, arrosée par les rivières de Bhagiraty et Alakananda, se compose de cinq plaines; celle du centre s'étend au delà du Gangâtri, ou la première chute du Gange. La plaine centrale renferme la capitale du pays, nommée *Sirynagor*. Au sud, on voit la plaine de *Doun*, qui touche au Rohilkend, petit pays qui doit son nom à la tribu des Rohillas. Le Sirynagor, anciennement tributaire de l'empereur de Delhi, du moins en grande partie, s'est vu forcé, depuis la chute du trône du Mogol, à payer un tribut au radjah de Gorkha; les Seïkhs exigèrent également un tribut de la contrée de Doun. Aujourd'hui le Sirynagor ou pour mieux dire tout le Gorval appartient aux Anglais, et dépend de la présidence de Calcutta.

L'innombrables rivières qui descendent des monts Himalaya parcourent ce pays; mais le sol est généralement pierreux; il n'offre quelques parties fertiles que dans les vallées: aussi la récolte des grains ne suffit-elle pas à la consommation des habitans. Dans les lieux élevés on cultive de l'orge et du froment; dans les lieux bas du riz, du mandhuah, du sama, du chanvre, du lin, et plusieurs sortes de légumes particuliers au climat qui règne dans ce pays. L'hiver y est froid; la neige couvre les montagnes et même

les vallées ; mais elle séjourne peu de temps dans celles-ci. En été la chaleur est excessive dans les vallées, bien que plusieurs montagnes conservent la neige toute l'année. Dans ce pays les orages et les tremblements de terre sont fréquents. Des mines de cuivre, de fer et de plomb existent dans plusieurs localités, mais elles ne sont point exploitées. On extrait par le lavage des parcelles d'or du sable de plusieurs rivières.

Les rochers qui encombrent les lits des rivières les empêchent d'être navigables. Les routes ne sont que des sentiers dirigés sur les flancs des montagnes, dans la direction des principaux cours d'eau. Ces chemins, réparés tous les ans pour les pèlerins, sont impraticables pour les bêtes de somme : aussi le moyen de transport le plus sûr est-il à dos d'homme.

Le Gorval est rempli de temples renommés, dont les plus célèbres sont ceux de Diprag et de Badrynath ; la vénération des Hindous pour ces lieux saints y attire un grand nombre de pèlerins. Le peuple de ce pays prétend descendre de colonies qui ont émigré du Sud, et s'abstient de tous rapports avec les montagnards aborigènes qu'il regarde comme impurs et barbares. Une seule petite rivière sépare le district de Sirynagor de celui de Kemaoun, et cependant les habitants de ces deux pays diffèrent essentiellement par les caractères physiques, les vêtements et le langage.

Sirynagor, au milieu d'une vallée, est située sur la gauche de l'Alakananda qui y a 80 mètres de largeur dans la belle saison, et qu'on y traverse sur un pont en cordes. Cette ville, autrefois la résidence d'un radjah, a beaucoup perdu de son importance, soit parce qu'elle a beaucoup souffert des tremblements de terre qui ont renversé le palais du prince, soit par l'influence de l'air malsain qui y règne, soit enfin par suite des invasions des Gorkhas. En 1821 on y comptait à peine 560 maisons. Elle renferme beaucoup de pagodes, et de l'autre côté de la rivière un célèbre temple hindou attire un grand nombre de pèlerins.

On nomme encore parmi les villes, *Dewaprayagor* ou *Diprag,* avec un temple célèbre que les Brahmanes prétendent exister depuis 10,000 ans, et *Bhadry-nath*, dont le nom signifie *Dieu de la Pureté*, et qui est un lieu de pèlerinage. Au nord-est de Sirynagor s'étendent les vallées du canton de *Badrikasram*, dominées par de petits seigneurs brahmanes. *Kidarnath* est le principal endroit : c'est un temple situé sur le versant méridional des monts Himalaya, dans un lieu presque inaccessible.

Au district de Sirynagor succède celui de *Kemaoun,* qui tire son nom des montagnes qui le traversent et qui sont une continuation de la chaîne de Sioualik ou Sivalik. On le divise en trois cantons : ce sont ceux de

Katur ou *Almora, Kemaoun,* et *Doty.* Une portion du Gorval faisait anciennement partie de l'empire mogol. *Amora* renferme un très-modeste palais de résidence. C'est dans cette ville que se sont établis la plupart des négociants qui ont quitté Sirynagor. Mais les scènes de la nature mériteraient d'être examinées ; la rivière de Gograh, après avoir formé un lac très-allongé, nommé le *Kanal*, passe avec violence entre sept montagnes, dont elle détache souvent les rochers. Près de *Dipael* ou *Dipal*, une petite rivière naît de trois sources qui jaillissent dans autant de cavernes volcaniques, d'où il sort du vent, de l'eau et des flammes.

Le royaume de *Népaul* ou *Neypal*, d'abord indépendant, puis tributaire du Gorkha, passa sous la protection de la Chine, et redevint sujet du radjah de Gorkha. Il s'étend en deça et au delà de la rivière de Konki, entre les deux chaînes de l'Himâlaya. C'est une plaine très-fertile et entourée de montagnes qui offrent de toutes parts un amphithéâtre verdoyant, semé de villes, de villages, et couronné dans le lointain par des neiges perpétuelles. Le climat varie selon l'élévation, et on a vu des armées périr en partie de froid à cette latitude méridionale [1]. Le sol produit abondamment du riz, du coton, du poivre, du gingembre, des raisins et diverses espèces de fruits ; on exporte encore du miel, de la cire et de l'ivoire. Les éléphants et les singes habitent en grand nombre les forêts; on rencontre souvent des troupes de 200 à 300 éléphants; les buffles abondent dans les vallées ; on y voit des moutons à quatre cornes [2]. Les mines donnent du fer excellent, du cuivre et d'autres métaux.

Il est partagé en 9 districts, le Népaul, le pays des 24 radjahs, celui des 22 radjahs, le pays des Kiràts, le Makwanpour, le Khâtang, le Tchayenpour, le Saptaï et le Morang. Sa longueur de l'ouest à l'est est d'environ 200 lieues géographiques, et sa largeur de 45. On peut évaluer sa superficie à 6,900 lieues, et sa population à 2,500,000 habitants.

A l'est du Kemaoun s'étend, sur 70 lieues de long et 50 de large, le *Gorkha*, contrée montagneuse peu connue, et qui n'a jamais été entièrement soumise. Tributaire d'abord des empereurs mogols, et puis du royaume de Népaul, elle parvint à secouer le joug et à s'emparer du Népaul même. Partagée en un grand nombre de petites principautés, on la désigne aussi sous la dénomination de *territoire des vingt-quatre radjahs;* mais ces seigneurs paraissent se trouver aujourd'hui dans un état de vasselage. La

[1] *Kirkpatrick,* account of the Kingdom of Nepaul, p. 215-215 (Londres, 1811).

[2] *Buchanan :* Relation inédite, déposée aux archives de la Compagnie des Indes anglaises.

capitale *Gorkha* ou *Gor*, était autrefois le siége d'un radjah. Ses palais étaient des cabanes de roseaux couvertes de chaume. Cette ville renferme environ 2,000 maisons et un temple célèbre. Un autre radjah demeurait jadis à *Choumlah*, ville située auprès de la frontière du Grand Tibet, sur une montagne dont le sommet est toujours caché sous la neige. Enfin, d'autres villes étaient occupées aussi par des radjahs : telles sont *Argha*, bâti sur le sommet d'une montagne; *Galkot*, composée de 500 maisons défendues par un château fort; et *Malebom* ou *Dhorali*, cité peuplée et commerçante.

Le *Chilli* ou *Tchilli*, plus connu sous le nom de *pays des vingt-deux radjahs*, est situé au nord du précédent. Parmi ses villes, du reste peu connues, nous citerons *Garioudon* ou *Kerton*, que les Anglais nomment *Gurdon*, sur la Gograh; elle est entourée de remparts, et les Chinois y ont un fort.

Le pays des *Kirats* ou des *Kiratas* comprend plusieurs vallées des monts Himâlaya. Ce peuple, autrefois guerrier, maintenant agriculteur, paraît être d'origine tatare. Sa plus importante cité est *Khansa*.

La ville principale du Népaul, *Katmandou*, le *Goungoulpatan* des anciens livres, le *Yendaïse* des Parbatties, et le *Kathipour* des montagnards. qui, jusqu'en 1768, n'était que la capitale du Népaul proprement dit, est devenue depuis cette époque la résidence du roi. C'est une ville de médiocre étendue, sans monuments, bâtie dans une agréable vallée arrosée par le Bichenmatty. Ses rues sont étroites et tortueuses, et les maisons irrégulières en général sont très-élevées; plusieurs ont jusqu'à quatre étages, Les temples dédiés à Bouddah y sont très-nombreux et d'une grande magnificence. Sa population paraît être de 20,000 âmes. *Lalita-Patan*, près de la rive gauche du Baghmatti, est mieux bâtie et compte 25,000 habitants. C'était l'ancienne résidence des princes de Gorkha.

La ville de *Kirthipour*, très-forte, résista, en 1768, au radjah de Népaul, qui, animé d'une vengeance barbare, fit couper le nez aux habitants, et, afin de perpétuer la mémoire de son atrocité, ordonna que la ville portât désormais le nom *Naskatapour*, la cité des gens au nez coupé. Depuis cette époque elle n'a plus que 6.000 habitants.

Le *Mokvanpour* ou *Makwanpour*, qui était autrefois gouverné par un radjah indépendant, est borné au nord et au nord-est par le Népaul proprement dit. On y trouve, à *Chimangada*, des ruines d'une antiquité remarquable. La ville de *Makvanpour* est une petite forteresse située sur une montagne, à 6 lieues au sud de Katmandou.

Au sud-est du Mokvanpour est la principauté de *Morang*, pays boisé, dont le climat est malsain. Le chef-lieu est *Vidjayapour*, que défend un fort.

Le *Khatang*, borné au nord par le Tibet, est compris entre l'Himâlaya et les monts Lama-dang-ra, riches en cuivre et en fer. Il est peu peuplé, et gouverné par un soubah qui réside dans la forteresse de *Hïdang*.

Le district de *Tchayenpour*, pays riche et fertile, porte le nom de son chef-lieu, petite ville commerçante, défendue par un fort. Enfin le *Saptaï*, borné au nord par le Khatang et à l'est par le Morang, a pour chef-lieu *Naragari*.

La population du Népaul, estimée à 2,500,000 individus, ainsi que nous l'avons dit, se compose d'Hindous, de la caste des Brahmanes ou de celle des Radjepoutes, attachés à leur ancienne religion; de montagnards appelés *Porbottis*, parmi lesquels on remarque les *Bhottoas*, tribu qui se rase la tête et même les sourcils; et de *Niouars*, race probablement tibetaine, ou, selon d'autres, chinoise. Les Niouars adorent jusqu'à 2,733 dieux et déesses; ils mangent la chair des bœufs, et se livrent à l'agriculture ainsi qu'aux arts. Ils réussissent à fondre de grandes cloches, à faire du papier, de la bonne coutellerie, de grosses étoffes de laine; ils sont excellents charpentiers. Leur langue, dont il y a plusieurs dialectes, ne saurait rester longtemps inconnue, puisque, parmi les livres de la Propagande, il en existe un en langue *niouarse*, qui sans doute attirera l'attention des savants.

Une coutume assez singulière est répandue chez les Niouars : les femmes ont la liberté de divorcer et de se remarier aussi souvent qu'elles le veulent. Parmi les usages singuliers des Népauliens, on cite de celui de faire accompagner les princesses par une garde de femmes armées.

D'après les renseignements les plus récents, les Porbottis comprennent cinq tribus autres que celles que nous venons de citer : ce sont les *Djariyas* les *Gourongs*, les *Mourmis*, les *Lapchas* et les *Limbous*. Toutes ces tribus de montagnards ne professent pas la même religion : les Bhottoas et les Mourmis sont en général attachés au lamisme; il y a parmi eux quelques mahométans. Les Gourongs sont boudhistes; le brahmisme domine chez toutes les autres tribus. Leurs prêtres sont très-versés dans le sanskrit : on assure qu'une de leurs bibliothèques contient 15,000 volumes écrits dans cette langue.

Les Niouars, qui sont aussi bouddhistes, paraissent, suivant quelques voyageurs, provenir d'un mélange de Mongols et d'Hindous de basses

castes. Ils habitent aux pieds des montagnes. Les *Dhenouars* et les *Mondjys* qui habitent dans la partie occidentale, parlent un dialecte particulier nommé kachpoura. Chez les montagnards on parle autant d'idiomes qu'on y compte de tribus différentes; mais l'hindoustany est généralement compris dans tout le Népaul. Le gouvernement de cette contrée est despotique, et le radjah est regardé comme le propriétaire du sol.

La principauté de *Sikkim*, située à l'est du Népaul, est renfermée entre les monts Himâlaya au nord, le mont Karphok au sud, le Konki à l'ouest, et la Tystah à l'est. Sa longueur du nord au sud est de 30 lieues, sa largeur de l'est à l'ouest de 18, et sa superficie de 500 lieues géographiques carrées. Parmi les petites rivières qui traversent ce pays, on peut citer comme les plus importantes le Raman et la Djhami-Kouma.

Les habitants sont les *Bhoutis* qui habitent les plaines, et les *Lapchas* qui occupent les montagnes. Les premiers, adonnés à l'agriculture, sont doux et paisibles; les seconds, qui sont pasteurs, sont rudes et grossiers. Les uns et les autres professent le lamisme.

Ce pays est gouverné par un prince tibetain allié des Anglais. *Sikkim*, appelé aussi *Dumou-Dzouny* qui en est la capitale, est une ville peu considérable. *Naggry* ou *Nagricotte* est une station militaire qui commande un passage important dans les montagnes.

Telle est la série des contrées montagneuses qui séparent le Tibet de l'Inde britannique.

LIVRE SOIXANTE-QUATORZIEME.

Suite de la Description de l'Asie. — Inde ou Hindoustan. — Description spéciale du Dékhan, ou presqu'île en-deçà du Gange.

Au sud de l'Hindoustan propre, s'étend une belle et fertile péninsule, nommée généralement le *Dékhan* ou *Deccan*, selon les uns parce qu'elle est au midi[1], et selon d'autres, d'après sa position, *Daxine,* ou à main droite: c'est sa situation pour ceux qui regardent le soleil levant.

Cette dénomination a été prise dans divers sens; le plus étendu paraît avoir été le plus ancien; car il est certain que toute la péninsule faisait

[1] Du sanskrit *daks-hina,* qui signifie *sud.*

partie du *Pounyabhoumi* ou de la terre sainte des Brahmanes. Elle est remplie d'antiques lieux de pèlerinage. Aussi loin que la tradition ou l'histoire remonte, elle fut habitée par les Hindous. A l'époque où les Pouranas furent composés, elle était divisée, ainsi que le reste de l'Hindoustan, en un nombre infini de petites principautés.

Les cinq grandes nations qui peuplent et cultivent cette contrée sont appelées collectivement les cinq *Draviras*. De leur nombre les *Gourjanas* ou *Goujers* semblent s'être réunis aux autres, par des circonstances maintenant inconnues. Les *Mahrattes* et les *Telingas* sont toujours des nations nombreuses et puissantes, occupant les parties occidentale et orientale de la péninsule du nord. Ils étaient bornés au sud par les *Carnatas* ou *Cannaras*, qui s'étendaient jusqu'aux deux côtes. Les *Tamoulas* ou les *Draviras,* proprement dits, demeuraient à l'extrémité méridionale. Cette division de peuples, marquée par la diversité du langage et de l'écriture, et consacrée par une religion qui défend le mélange des castes, a résisté au choc des conquêtes, aux caprices des tyrans, et même à l'intolérance de la bigoterie mahométane. On peut, en effet, rencontrer dans les limites de chacun de ces peuples un certain nombre des autres, qui ont été engagés à émigrer par des motifs d'intérêt, ou obligés de fuir par la cruauté de quelque conquérant; mais leurs mœurs, leurs usages, leur langue, leurs cérémonies religieuses et nuptiales, attestent à la fois leur origine et le caractère de stabilité attaché à toutes leurs institutions.

Les conquêtes et les révolutions politiques firent varier les limites et l'importance respectives des royaumes formés dans la péninsule. Celui dont au quinzième siècle *Vijaya-nagara* ou Bisnagar était la capitale, porte spécialement le nom de Dékhan dans les écrits des Portugais, des Arabes et des Turcs; il comprenait les provinces de Khandeïch, d'Haïder-âbâd, de Daoulet-âbâd, de Visiapour, de Golconde et une partie du Bérar. On l'appelait aussi le royaume de *Narsinga,* d'après un titre que prenaient les souverains. Ayant conquis une partie de ce royaume, et notamment le Daoulet-âbâd, les empereurs mahométans ou les grands-mogols le firent appeler *gouvernement* ou *vice-royauté de Dékhan*. Cette province s'agrandissait ou se rétrécissait selon la fortune des armes. Enfin le vice-roi ou *nizam* du Dékhan, ayant profité de la faiblesse de ses maîtres pour se rendre souverain, créa un État indépendant, aujourd'hui vassal de l'Angleterre, et qui prend aussi le nom spécial de *Dékhan*.

Grâce à ces sortes de changements, les noms de province, aujourd'hui les plus connus dans la géographie de Dékhan, sont tantôt ceux de gouverne-

ments mogols, tantôt ceux des royaumes indigènes ou musulmans, et quelquefois ceux des anciennes tribus. Sans plus de discussion, il faut remarquer les suivants. Le *Kandez* ou *Khandeïch* s'étend sur la lisière de Malvah jusqu'au *Baglana,* pays qui comprend une partie de la chaîne occidentale des Ghattes. L'*Aureng-âbâd,* avant le règne d'Aureng-Zeb, nommé *Daoulet-âbâd*, et plus anciennement le royaume de *Déoghir*, renferme les contrées situées sur le cours supérieur du Godavery. Le *Visiapour* ou *Bedjapour* s'étend sur les bords de la Kistna ou Krichna. A l'ouest de ces trois anciens gouvernements, le *Konkan* est formé des pays littoraux depuis Daman jusqu'à Goa. On comprenait sous le nom de *Telingana* les États situés entre les rivières de Godavery, Krichna et Gondegam; ce nom a cédé la place à celui de *Golconde,* et après la chute de la capitale de ce nom, à celui de *Haïder-âbâd.* Le territoire de l'ancien radjah de *Bider* s'étend entre Haïder-âbâd et Badjapour. Le *Bérar,* appelé anciennement *Magnadesham,* est situé vers les sources du Nerbouddha, du Mahanady et du Baïn-Ganga. La partie septentrionale du Bérar, qui est la plus montagneuse, s'appelle *Gandouana,* du nom d'une nation à demi-sauvage, les *Gands.* La province d'*Orissa* ou d'*Oriçah* est située sur le golfe de Bengale et s'étend depuis l'ancien royaume de Telingana jusqu'au Bengale; son nom s'écrit aussi *Oriah,* et c'est le pays d'*Utkala* des géographies sanskrites. En descendant la côte, on trouve le *Karnatik* qui s'étend jusqu'au pays de Mysore ou Maïssour et la rivière de Pal-aur. Le *Coromandel,* entre le cap Kalymere et l'embouchure de la Krichna, s'appelle proprement, selon le P. Paulin, *Tchoro-Mandalam,* pays du millet; d'autres aiment mieux retrouver dans *Tchoro-Mandalam* le nom de l'ancien peuple des *Soræ.* Entre le Coromandel, les rivières de Kavery et les monts Ghattes, est situé le pays de *Madouré.* Le *Koïmbetlour* et le *Maïssour* ou *Mysore* sont limitrophes du Karnatik : on les comprend même quelquefois sous cette dénomination générale. Tous les géographes ne donnent pas la même étendue à la côte du *Malabar;* les uns appliquent ce nom à toute la côte occidentale de la presqu'île : les autres le bornent, avec plus de raison, au pays situé entre le cap Comorin et le cap Dilly. Enfin le *Kanara* commence au Malabar et finit aux Ghattes et au *Konkan.*

Les divisions politiques actuelles diffèrent encore de celles-ci; elles comprennent les présidences anglaises, et ce qui reste des anciens États des Mahrattes, tels que ceux du Nizam ou royaume de Dékhan, celui de Mysore, celui de Nagpour, et une foule de petites principautés. L'Hindoustan, et surtout le Dékhan, méritent autant que l'Allemagne le surnom de *Croix*

des Géographes; nous tâcherons d'indiquer au moins les traits principaux d'une contrée aussi intéressante.

Les *Mahrattes* méritent de fixer un instant l'attention. Ce peuple, encore inconnu aux Européens il y a un peu plus d'un siècle, et qui n'avait aucune place distincte sur nos cartes géographiques du milieu du dernier siècle, a possédé jusqu'en 1818, après avoir renversé l'empire du Grand-Mogol, le plus vaste État libre de l'Inde. Ils descendent de la dernière caste hindoue, et sont divisés en trois tribus; ce sont celles des fermiers, des bergers et des vachers. Leur nom originaire paraît être *Maha-Raschtra,* les grands guerriers. Les montagnes des Ghattes occidentales renfermaient une province de *Mehrat* ou *Maharata*, qui, selon quelques auteurs, est le pays natal de cette nation. Ils furent de tout temps liés avec les pirates de la côte occidentale, et portaient aussi le nom de *Ganim* ou brigands.

Les Mahrattes, cultivateurs et guerriers, n'ont aucune notion des lettres; ce sont les Brahmanes qui ont la direction des affaires politiques. Les Mahrattes ont une petite taille et sont généralement mal faits. Leur constitution, très-remarquable, présente, selon M. Tone[1], une république militaire, composée de radjahs ou de chefs indépendants les uns des autres, à la tête desquels était le *Peichwa*, qui était lui-même réputé un ministre du grand radjah; mais le pouvoir de celui-ci n'était plus que titulaire. Le Peichwa possédait peu de territoire; ses revenus annuels, composés principalement de contributions, ne s'élevaient pas au-dessus de quatre crores de roupies. Toutes les charges à sa cour étaient héréditaires; les grands fonctionnaires opprimaient le peuple, et surtout les provinces conquises, et en tiraient des sommes énormes. Les forces réunies des Mahrattes dans le Dékhan seul se montaient, dans la guerre contre le Nizam ou Nidzam, en 1794, à 200,000 hommes.

Les Etats des Mahrattes étaient de deux espèces; les uns occupés et régis par eux, les autres seulement tributaires. Nous avons parlé des pays qui leur étaient soumis dans l'Hindoustan; il nous reste à faire connaître leurs possessions dans le Dékhan.

Les Etats dits du *Peichwa* en formaient une grande partie, mais ils étaient partagés entre le Peichwa et divers princes mahrattes qui n'obéissaient qu'à la force et à la fortune. Les provinces très-morcelées que possédait immédiatement le Peichwa, s'appelaient aussi le *Pounah,* du nom

[1] *Tone:* Aperçu de la Constitution politique de l'Empire des Mahrattes, traduit dans les *Annales des Voyages,* t. V. *Chambers,* sur les Mahrattes, dans les *Recherches asiatiques*.

de la capitale, qui l'était en même temps de tous les Etats mahrattes en général. Elles ont été conquises par les Anglais en 1818 et font partie aujourd'hui de la présidence de Bombay.

Pounah est située dans la province d'Aureng-âbâd, à 30 lieues de Bombay, au confluent de la Mouta et de la Moula. Elle est bien peuplée, mais mal bâtie; les maisons en sont de briques ou d'argile. Du reste, il n'y a ni beaux édifices, ni grands jardins, ni même un pont sur la rivière qui la traverse. *Sâtarah* ou *Setarah*, l'ancienne capitale des Mahrattes, est aujourd'hui la capitale d'un petit royaume tributaire. Le radjah s'y est fait bâtir un beau palais. La citadelle, située sur une montagne, est une des plus fortes places de l'Inde. Ce petit Etat renferme aussi *Ponderpour*, ville populeuse et bien bâtie; la forteresse de *Merritch*, qui renferme environ 10,000 habitants, et *Mahabillysir*, située sur une montagne des Ghattes.

Vizapour ou *Bedjapour*, autrefois la magnifique et florissante capitale d'un royaume musulman, est aujourd'hui chef-lieu d'un district anglais du même nom; on voit au loin les ruines de ses cinq faubourgs habités par des marchands. Les constructions qui subsistent encore l'ont fait surnommer par M. Mackintosh la *Palmyre du Dékhan*. Une partie de la ville est inhabitée, quoique parmi les bâtiments qui restent encore debout, plusieurs soient assez bien conservés pour servir d'habitation. On y visite le mausolée du sultan Ibrahim II, l'un des plus beaux de l'Inde; et le *Makbara*, ou mausolée du sultan Mohammed-Schah, dont la construction a coûté 42 ans de travail. Ce superbe monument est surmonté d'une coupole dont le diamètre n'est que de 3 mètres plus petit que celui de la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Bisnagar ou plutôt *Vijaya-nagara*, dont les restes imposants surpassent en magnificence et en étendue ceux des autres villes hindoues, est séparée en deux parties distinctes par la Toumbodrâh. Les ruines situées sur la rive septentrionale portent le nom d'*Annag-oundy*, et offrent peu d'édifices, mais elles sont seules habitées et dépendent immédiatement d'un radjah descendant des riches souverains de Narsinga. Cette ville fut fondée en 1344; aux quinzième et seizième siècles, elle était déjà comptée parmi les plus opulentes de l'Inde, et elle donnait son nom à un royaume. Les Etats de Tandjore et de Mandoura lui étaient soumis. Ses murailles d'enceinte, formées d'énormes blocs de granit, sont encore debout, et les rochers qui bordent la rivière sont couverts d'inscriptions et de sculptures représentant des sujets tirés de la mythologie hindoue. Les rues, en général spacieuses et régulières, sont pavées d'énormes blocs de marbre. L'une

d'elles, bordée de colonnades, a 33 mètres de largeur et 1 mille de longueur. Parmi les édifices les plus remarquables, on cite le temple de Wittoba, le mieux conservé et le plus régulier de la ville. Le grand temple de *Mahadeva,* dont la façade a 52 mètres d'élévation, est formé de dix étages superposés.

On peut remarquer dans les environs de Bisnagar *Mirdchy,* autrefois grande ville munie d'une bonne citadelle, *Rayboug,* qui fait un important commerce de poivre; *Outore,* près de laquelle on trouve des diamants; *Carore,* forte citadelle avec vingt-quatre tours, non loin de la rivière de Garpurba et qui est probablement ce *Currura* jadis fameux par ses mines de diamants.

Plus au nord, les Mahrattes possédaient *Aureng-âbâd,* ville appelée anciennement *Karkhi,* mais rétablie par Aureng-zeb; dont elle porte le nom. Ce souverain en fit sa résidence et y construisit un superbe palais, entouré de murs, et un magnifique mausolée de marbre en l'honneur de sa fille. En 1825, M. Hamilton estimait la population à environ 60,000 âmes. La province d'Aureng-âbâd, riche en denrées, fait la récolte du riz au mois de mars; elle nourrit des moutons sans cornes, plus gros que nos ânes.

Ellora était autrefois une ville fameuse par ses pagodes; elle est bâtie au pied d'un rocher, où l'on a taillé, pendant l'espace de deux heures de chemin, trois galeries souterraines l'une au-dessus de l'autre, offrant en quelque sorte un panthéon de toutes les divinités indiennes. Les sculptures innombrables, les frises, les colonnes, les chapelles presque suspendues en l'air, tout y respire un goût déjà très-raffiné et atteste un travail immense.

Ces galeries, ces temples et ces sculptures peuvent rivaliser avec ce que les Egyptiens nous ont laissé de plus parfait en ce genre. M. Erskine distingue ces constructions en trois classes : celles du midi appartiennent à l'architecture bouddhiste; celles du nord doivent être attribuées à des Djaïnas ou peut-être à des Bouddhistes; enfin celles du milieu, qui comprennent le grand temple de *Kaïlas*, sont incontestablement brahmaniques. Cet édifice occupe une circonférence de 160 mètres et en a 32 d'élévation.

Non loin d'Ellora, *Rozah* (Rowzah), est connue dans toute l'Inde par ses tombeaux de saints et par la salubrité de son climat, que recherchent les Anglais et autres Européens malades à Bombay. Parmi ses tombeaux, on cite celui de Bourhan-el-dîn, d'une grande beauté, et celui d'Aureng-

zeb, beaucoup plus simple. *Kagiswara* est un joli endroit avec des manufactures de papier. La ville de *Daou-let-âbâd*, anciennement *Déoghir*, est une grande forteresse sur une montagne conique; ses murs sont taillés dans le roc, et les autres fortifications bâties avec tant d'art, que l'on ne voit point les jonctions des pierres. Cette cité est entourée de huit murs : c'est probablement le *Tagara* des anciens. Elle est célèbre dans les fastes du pays par les efforts inutiles que fit l'empereur Mohammed au commencement du quatorzième siècle pour en faire la capitale de ses Etats et y transporter la population de Delhi. La citadelle, sur un pic isolé au milieu de la plaine, ressemble assez à une ruche de 60 mètres de hauteur. *Ahmednagar*, ville très-peuplée, dans une belle situation au milieu des montagnes des forêts et des jardins, renferme des édifices superbes du temps de la domination mongole.

L'*Etat* du *Bérar*, qui était un des plus puissants de la confédération mahratte, embrasse des contrées boisées, montagneuses, coupées de défilés presque inattaquables. *Ellitchpour*, jolie ville munie de murs et d'une citadelle, était autrefois sa capitale; elle doit son nom au radjah Eilou, son fondateur.

Haïder-âbâd, capitale du Nidzam, ou du royaume du Dékhan, est bâtie sur la rive droite du Mousah, ou Moossy; ses principaux édifices sont la mosquée dite de la Mekke; le palais du Nidzam (Nizam), souverain du pays, et celui qu'il a fait bâtir pour le résident anglais. Les faubourgs sont très-étendus et forment avec la population de la ville un total de 200,000 habitants.

C'est dans les environs de cette ville que l'on trouve *Golconde*, autrefois capitale du Telingana, royaume qui occupait le centre du Dékhan. Assez bien fortifiée et située sur un rocher, elle sert de prison d'État au Nidzam. Selon M. D. de Rienzi, « les diamants qui se trouvent en abondance sur les « rives de la Krichna et du Pennar, près de *Roolkonde*, sont taillés dans la « forteresse de Golconde, qui en est le principal entrepôt, et sont répandus « de là mal à propos sous le nom de *diamants de Golconde*, quoique cette « ville et ses environs ne possèdent pas de mines. Ainsi l'on nomme café « de Moka celui qu'on recueille aux environs de Bet-el-Faki et que les na- « vires étrangers viennent charger à Moka. »

Le Nidzam du Dékhan était anciennement gouverneur d'une partie de l'empire mogol; mais, en 1740, il refusa l'obéissance à l'empereur et s'érigea en souverain des Etats confiés à son administration. Dans la suite sa puissance et son territoire furent considérablement diminués par les Mahrattes et les

Maïssouriens, et surtout par les Anglais. Il y a même dans le centre de ses États beaucoup de villes qu'il possède en commun avec les Mahrattes, ou pour lesquelles il est obligé de leur payer le *tchout*, c'est-à-dire un tribut. Cependant les Anglais ont forcé les Mahrattes, par le traité de paix de 1803, à renoncer à une partie de ce *tchout*. Dans plusieurs districts des États du Nidzam, on trouve des hordes de *Gounds*, ou *Gands*, de *Bhyls*, de *Koulys*, de *Kallyns*, et d'autres tribus qui mènent une vie errante et presque indépendante.

Les possessions des Anglais dans le Dékhan s'étendent le long de la mer, depuis le Bengale jusqu'au cap Comorin, et de là jusqu'au delà de l'embouchure du Nerboudha; mais elles sont entrecoupées dans plusieurs endroits par des États à demi indépendants, ou tributaires et occupés en partie par les *Gands*, les *Bhyls*, les *Kallyns*, les *Koulys*, et d'autres tribus nomades ou sauvages dont les chefs sans nombre s'appellent *polygars*.

C'est dans cette partie de l'Inde que M. D. de Rienzi dit avoir retrouvé le berceau de ce peuple vagabond, appelé *Tsigane* dans l'Europe orientale, et *Bohémien*, ou Égyptien, dans l'Europe occidentale, peuple dont nous avons parlé précédemment et dont l'origine a été si longtemps controversée.

« La tribu indienne primitive des *Tzengaris*, dit M. de Rienzi, est une « subdivision des différentes tribus de parias, ou hommes hors de caste. « Les *Tzengaris* sont nommés aussi *Vangaris*, sur la côte du Konkan et « des Pirates, et *Soukatir* sur la côte de Malabar; ils sont nomades. J'ai « eu occasion d'en rencontrer souvent des bandes entières près de l'antique et magnifique ville de Bedjapour et aux environs de *Bangalor*, dans « le *Maïssour*, que nous nommons Mysore par l'habitude où nous sommes « de défigurer les noms orientaux. Les Tzengaris sont en général d'une « couleur noirâtre; ce qui justifie le nom d'Hindous noirs que leur donnent les Persans. Leur religion, leurs institutions, leurs mœurs et leur « langage diffèrent de ceux des autres tribus hindoues. Les Maharattes « leur donnent l'épithète de *Soudas* (filous); en effet, durant la guerre ils « se livrent au pillage, apportent des provisions dans les armées et les « inondent d'espions et de danseuses (Kantchinis). En temps de paix ils « fabriquent des toiles grossières et font le commerce de riz, de beurre, de « sel, de *toddi*, de calou, d'arrak [1], d'opium, de gourakou [2], de pan [3], etc.

[1] Le toddi, le calou et l'arrak sont trois boissons différentes.

[2] Le gourakou est une pâte odoriférante qu'on fume dans le houka.

[3] C'est le nom de la feuille du poivre betel (*piper bétel*). Les Indiens ont l'habitude

« Ce sont des colporteurs qui transportent leurs marchandises sur des « bœufs d'un lieu à l'autre. Leurs femmes sont jolies et bien faites, comme « la plupart des femmes hindoues, mais portées à la lubricité la plus dé- « goûtante. Ils enlèvent souvent des jeunes filles, qu'ils vendent ensuite, « suivant leurs besoins, aux naturels et aux Européens. On les accuse « enfin d'immoler des victimes humaines aux *Rakchasas*, ou démons, et « de manger de la chair humaine. Les Tzengaris exercent presque par- « tout le métier d'entremetteurs. Les femmes disent la bonne aventure « pour de l'argent à ceux qui viennent les consulter ; pour cela elles sont « dans l'habitude de frapper sur un tambour, afin d'évoquer les démons, « puis elles prononcent d'un air de sibylle et avec une rare volubilité une « quantité de mots bizarres, et, après avoir regardé le ciel et les linéa- « ments de la main de la personne qui les consulte, elles lui prédisent « gravement le bien ou le mal que le destin lui réserve. Ces femmes « exécutent aussi des tatouages, et mettent ce talent en usage auprès des « femmes hindoues ; elles dessinent sur les bras des étoiles, des fleurs et des « animaux ; piquent les contours des figures avec une aiguille et frottent « les piqûres avec le suc des plantes, ainsi que je l'ai vu pratiquer en Amé- « rique, dans l'Océanie et dans d'autres pays. L'empreinte de ce tatouage « est ineffaçable. Au reste, dans l'occasion, les Tzengaris sont prêts à « exercer tous les métiers. Ils sont unis entre eux et vivent en famille ; il « n'est pas rare de voir le père et la fille, l'oncle et la nièce, le frère et la « sœur, vivre ensemble et se confondre à la manière des animaux. Ils sont « méfiants, menteurs, joueurs, ivrognes, poltrons et entièrement illettrés ; « ils méprisent la religion et n'ont guere d'autres croyances que la peur des « mauvais génies et de la fatalité. »

C'est donc des hommes sans caste expulsés des trois tribus dont se composent les Maharattes, que s'est formée, dès les temps les plus reculés, la tribu errante des Tzengaris, ou Vangaris. Les Tzengaris constituent, comme nous l'avons vu, un peuple à part ; malgré leur origine maharatte, ils sont indépendants de la religion de Brahmâ et des lois de Mânou (Menou), qui a réuni en société politique et religieuse l'immense population des Hindous, et ils vivent disséminés en grand nombre dans diverses contrées de l'Hndoustan. La fixation de l'époque à laquelle les Tzengaris ont commencé à se répandre hors de leur pays forme

de mâcher un morceau d'arek mêlé avec de la chaux et du tabac dans cette feuille : ils appellent ce mélange *pan*, et nous *bétel*. Lorsqu'on y mêle des aromates, on le nomme *kili*.

une importante question. Nous croyons qu'il faut mettre cette dispersion à la suite de l'invasion de ces belles contrées par le fameux Timour, que nous nommons Tamerlan, et vraisemblablement après la prise de Delhi. Cette ville succomba le 8 de rabi second, 801 de Jésus-Christ (mercredi 8 janvier 1399) et fut pillée le 17 du même mois. Timour était entré dans l'Inde en 1398, et non en 1408, ainsi que le prétend Grellmann ; il retourna à Samarkand, capitale de ses vastes États, au mois de mai 1399 (Hégire, chaban 801).

Le célèbre Chérif-Addin assure que Timour souilla sa conquête par le massacre de cent mille prisonniers perses et hindous. Les Mongols s'avancèrent en répandant une telle terreur dans toutes les parties de l'Inde, qu'un grand nombre de familles abandonnèrent ce malheureux pays. Il est vraisemblable que les Hindous des trois premières castes, dont l'attachement à leur patrie est si grand, n'imitèrent pas un tel exemple : leur religion d'ailleurs leur en faisait un devoir. Quant aux Soudras et aux Parias, il est facile de penser qu'aucun lien ne les retenait ; et l'on peut croire qu'ils suivirent, sous la dénomination de Tzengaris, le conquérant dévastateur et que de là il passèrent en Egypte, en Turquie et se répandirent dans le reste de l'Europe au commencement du quinzième siècle, sous les noms de *Zingaros*, *Bohémiens* ou *Egyptiens*[1].

Nagpour est la résidence du souverain appelé le *Bounchela* depuis 1740. La capitale de ce royaume mahratte est peuplée de 115,000 habitants, mais elle est mal bâtie. *Rattanpour,* ville très-ancienne, qui renferme beaucoup d'antiquités, telles que des pagodes, des étangs, des ruines de palais et d'autres monuments, est la principale ville du radjah de Tchotisghor. Mais il serait inutile d'énumérer toutes ces principautés qu'une bataille, une campagne fait disparaître. Remarquons *Tchanda,* ville fortifiée, dans un territoire sablonneux, où les fourmis blanches exercent beaucoup de ravages.

La province d'*Orissa* offre, sur les bords de la mer, plusieurs villes dignes d'attention : ainsi, dans la principauté, aujourd'hui le district de *Mohor-Boundj,* dont le nom signifie *Forêt de paons*, nous voyons *Balasore,* place de mer, bâtie sur la rivière de Burry-bellan ou *Berra-bollong*, avec un port très-fréquenté par toutes les nations commerçantes de l'Europe et de l'Asie. On y trouve des pilotes européens qui conduisent les vaisseaux au Bengale à travers les embouchures dangereuses du Gange.

[1] Voir pour de plus amples détails, le remarquable article de M. de Rienzi, dans la *Revue Encyclopédique* de novembre 1832.

Balasore renferme, avec 10,000 habitants, des fabriques d'étoffes de coton blanches et peintes. On y fait entre autres de beaux tissus avec des écorces d'arbres, ou, selon d'autres, avec de la soie tirée de vers sauvages. Le district de Balasore a été cédé aux Anglais en 1803 avec le district suivant.

Le *Kattak* ou *Cottack* a une capitale du même nom, garantie par une forte digue contre les rivières de Mahanaddy et Katchory. Elle peut avoir 42,000 habitants. C'est l'ancienne ville d'*Oriah* ou d'*Orissa*, sous un nouveau nom. Plusieurs nations européennes y ont des factoreries. Le *Kourdah* renferme la ville forte de *Djaguernat* ou plutôt *Djagarnâthat* (le seigneur du monde), fameuse par les pèlerinages qu'y attirent trois grandes pagodes, dont les tours se voient de loin en mer. La plus belle de ces pagodes est bâtie sur un grand rocher granitique. Les trois sont entourées de murs construits en grosses pierres noires sans mortier. Les pèlerinages ont accumulé dans cette ville des richesses énormes; les impôts levés sur les pèlerins par le radjah du pays, et les dons faits aux Brahmanes, ont rapporté en 1825, 152,000 roupies, ou plus de 300,000 francs; cependant les pèlerins indigents ne paient rien et sont entretenus au frais des pagodes [1].

M. D. de Rienzi estime à 36,000 âmes la population permanente de cette ville. Le temple, regardé par les Hindous comme le plus sacré de tous, est entouré de deux enceintes de bâtiments et ceint de hautes murailles. La porte principale ou pyramide chargée de sculptures et dont on a exagéré la hauteur en l'estimant à 112 mètres, est cependant, selon le même auteur, l'édifice le plus élevé de l'Inde. Plusieurs voyageurs ont décrit les solennités des fêtes du *Djaguernat*, et signalé les sacrifices humains volontaires qui avaient lieu tous les ans. Mais M. de Rienzi nous apprend que grâce aux efforts d'un ami de l'humanité, du brahmane-philosophe Rammohunroy, l'Hindou, peuple bon mais superstitieux, commence à s'éclairer; et que dans les quatre années comprises entre 1816 et 1820, on n'a compté que trois fanatiques qui se soient jetés sous les roues du char du dieu que l'on traîne en triomphe chaque année. Ce char a 12 mètres de hauteur.

Les côtes méridionales d'Orissa, et une partie de celles de Telingana ou Golconde, démembrées de l'État du Nidzam, portent le nom de *Sirkars* ou *Serkars du Nord*. Ce pays est rempli de fabriques et de manufactures. Dans aucune partie de l'Inde l'industrie et le commerce ne sont aussi actifs. La fabrication des étoffes y occupe la majeure partie des habitants. Tous

[1] *Tavernier :* Voyage aux Indes, t. III, chap. II. *Anquetil.*

les bras même ceux des enfants, y sont employés ; et tandis que les hommes cultivent le cotonnier, ou fabriquent les mousselines, les *guinées* ou les mouchoirs, les femmes filent le coton ou le préparent pour le tisser ; car on ne connaît point dans l'Hindoustan nos fameuses machines à filature : tout se file à un simple rouet ; le fil acquiert autant de finesse, et il a, sur celui qui passe dans les filières des machines, l'avantage d'être plus fort, parce que le rouet ne l'use point comme l'acier des filières ; il est aussi plus doux, plus soyeux et plus tenace.

Sur la côte d'Orissa, dans les serkars du Nord, la France possède le petit port d'*Yanaon,* à 9 lieues à l'est de l'embouchure de la branche du Godavery qui passe à *Indjeram,* ville anglaise très-commerçante. Cette malheureuse cité d'Yanaon a été presque entièrement détruite dans la nuit du 16 au 17 novembre 1839 par un épouvantable coup de vent qui a ravagé une partie de la côte d'Orissa. La plupart des maisons de la ville Blanche et de la ville Noire ont été renversées ; les eaux de la mer se sont précipitées avec fureur au milieu des terres ; quinze à seize mille individus ont été victimes de cette catastrophe, et plus de six mille cadavres, abandonnés sur le sol par la mer qui se retira, quatre heures après son irruption, ont fait naître sur cette côte des maladies pestilentielles qui ont décimé le reste de la population.

Le lac *Chilka* marque la limite septentrionale des serkars : ses inondations servent à l'entretien d'immenses rizières. La première place est *Gandjam,* qui a une célèbre pagode, et des fabriques de toiles de coton et de sucre. Son territoire est riche en riz, en sucre, en cire et en fer. Une haute antiquité illustre *Calinga* ou *Calingapatnam,* ville actuellement peu considérable : dans son port on débarquait anciennement les éléphants que l'on prenait dans l'île de Ceylan. *Chikakole* ou *Cicacole,* l'ancienne *Cocale,* ville grande et commerçante, entourée de jolis bourgs, était la capitale du temps de la domination mogole. *Mazulipatam,* auprès d'une des embouchures de la Krichna, est peuplée de tisserands et de fabricants de coton et de toiles peintes ; elle a le meilleur port de la côte de Coromandel. Son commerce, encore brillant, a cependant beaucoup perdu depuis qu'on a préféré à ses cotonnades celles d'Europe. Les fortifications ont été abandonnées par les Anglais. On estime à 75,000 âmes la population de cette ville.

Le *Bas-Karnatik* et sa côte, ou le *Coromandel* proprement dit, ne doivent plus être séparés ; ils sont aujourd'hui compris dans le territoire immédiat de la présidence de Madras. Ce pays, d'un sol léger et sablon-

neux, tantôt inondé par des torrents de pluie, tantôt brûlé par des vents de terre qui apportent une poussière fine, produit du tabac, du bétel, de l'indigo, de l'*holcus sorgho* et le *dourah*, le riz n'abonde point; l'agriculture dépend ici des canaux et réservoirs artificiels, construits à grands frais par les princes et les chefs de villages. Le bassin de Saragambra, entre autres, a 8 milles anglais de long sur 3 de large, et fournit pendant dix-huit mois l'eau nécessaire aux cultures de trente-deux villages. Mais les manufactures et le commerce attirent les Européens sur cette côté, peu favorisée de la nature, et où l'on ne peut même aborder qu'avec des bateaux plats nommés *chèlingues*.

La nababie de *Karnatik* ou du *Carnate* a eu des frontières variables selon les caprices de la politique. Devenue vassale de la présidence anglaise de Madras, elle a eu cependant son nabab titulaire indigène jusqu'en 1800. A cette époque, les Anglais s'immiscèrent dans l'ordre de succession, et ils s'emparèrent, quelques années après, de toute la province. La capitale en était *Arkote, Arkuty* ou *Arukate*. Cette ville a perdu toute sa magnificence : la plupart des habitants sont mahométans, ou, comme on dit dans l'Inde, Maures. Son principal édifice est la mosquée. Parmi les autres villes, nous remarquerons *Nellore* ou *Nelour*, grande place avec un fort, sur la rive méridionale du Pennar; deux belles pagodes y offrent des inscriptions en langue télengane; *Vellore*, poste militaire important qui sert de retraite aux membres de la famille de Tippou-Saëb; la ville, bâtie dans une vallée sur la rivière de Palarra, est défendue par plusieurs forts construits sur les hauteurs qui l'environnent; sur ces montagnes, de vieilles pagodes ont des souterrains ornés d'inscriptions tamuliennes; *Gindgi*, une des plus grandes forteresses du Carnate, bâtie sur des rochers stériles; au centre des fortifications s'élève l'ancien palais des rois de Carnate, avec des fossés où l'on entretenait des crocodiles.

Il faut nous arrêter un peu à *Chidamburam* ou *Tchittambram*, que d'autres appellent *Tchillambaram*, lieu de pèlerinage, entouré d'un haut mur de pierres bleues. Parmi les quatre grandes pagodes, la principale, bâtie sur le même plan, mais plus petite que celle de Djaguernat, passe pour un chef-d'œuvre d'architecture : chacune de ses trois entrées est surmontée d'une pyramide de 112 pieds de hauteur; le pourtour présente une vaste galerie divisée en appartements pour servir de logements aux Brahmanes. Dans l'enceinte du temple on voit un grand étang, bordé des trois côtés d'une belle galerie soutenue par des colonnes. Un large escalier en beau granit rouge descend de chacune de ces galeries vers l'étang. Du

côté opposé à la pièce d'eau, on voit un magnifique salon orné de 999 colonnes de granit bleu, couvertes de sculptures qui représentent toutes les divinités du brahmanisme. Une des plus grandes curiosités de cette pagode, c'est une chaîne immense de granit d'un travail exquis, qui part de quatre points de la voûte dans la nef, et forme quatre guirlandes de 45 mètres de long, dont les extrémités sont retenues par quatre énormes pierres en voussoir, attachées également à la voûte; chaque chaînon a un peu plus de 1 mètre, et toute la chaîne est d'une pierre si polie, que les rayons du soleil y sont réflétés comme dans une glace.

La côte maritime présente une suite de districts et de villes qui, après avoir appartenu à diverses nations européennes, ont fini par tomber entre les mains des Anglais. Le *Serkar* de *Madras* était un *jaghire* ou fief que la compagnie anglaise tenait du roi de Carnate. Le chef-lieu en est *Madras*, capitale de la présidence de ce nom, et célèbre par ses tissus.

Cette ville, située le long de la côte, dans une position peu favorable au commerce, est cependant très-grande et très-peuplée. Divisée en deux parties distinctes, la ville Blanche et la ville Noire, son aspect général est bizarre, irrégulier et tout à fait oriental : des minarets, des pagodes, des mosquées, des casernes, des maisons à toits plats, la plupart entourées de petits jardins et ombragées de grands arbres ; quelques rues assez belles et bien percées; plusieurs bâtiments, entre autres le palais du gouverneur, l'église de Saint-George, la douane, la cour de justice, remarquables par leur architecture : tel est l'ensemble de cette cité. C'est dans la ville Blanche que s'élève le fort Saint-George, l'une des constructions les plus remarquables de l'Inde. La ville Noire, qui est, comme son nom l'indique, formée d'anciennes constructions, sert de demeure aux Hindous, aux Banians, si répandus dans les Indes, et aux marchands européens. Un canal navigable, long de 10,500 mètres, large de 50 et profond de 12, joint, depuis 1803, la ville Noire au village d'Enore. Le recensement de 1823 porte la population de Madras à 462,000 âmes. Ses principaux établissements littéraires sont: le collége, bâti en 1812 sur le plan de celui de Calcutta; l'observatoire, la société asiatique, et le jardin de botanique. En 1815 on y imprimait déjà trois journaux anglais. « Quelle longue suite de palais! quel « luxe, quelle splendeur! dit le capitaine Laplace[1]. Aucune apparence de « misère ne vient causer de pénibles rapprochements. Des rues longues et « larges, toutes plantées d'arbres, sont bordées de ces magnifiques habi- « tations qu'une belle pelouse, ornée de bouquets et de fleurs, éloigne

[1] Voyage autour du monde par le capitaine Laplace, commandant *la Favorite*.

« du bruit et met à l'abri de la poussière. Les plus beaux modèles de « l'architecture grecque ont été imités. » Parmi ses monuments, on doit citer encore le temple protestant d'une architecture sévère, mais distinguée, et le palais du gouverneur général, bâtiment vaste, mais massif. La promenade qui borde la mer au sud du fort Saint-George est l'une des plus belles que l'on puisse voir, et le rendez-vous de la haute société et des équipages les plus élégants. La ville est située dans une plaine aride et sablonneuse : aussi les chaleurs y sont-elles excessives. Madras est le plus ancien établissement anglais de l'Inde, auxquels elle fut cédée en 1639 par le Radjah de Biznagour.

Le *Karnatik* renferme encore d'autres villes. *Palikate*, appelée aussi *Waliekada* ou *Pulikat,* place de mer avec une rade et un fort, où l'on trouve des communes de chrétiens hollandais et malabares, fait un grand commerce en mouchoirs qui se fabriquent dans les environs, et qui, exportés pour l'Amérique, font la plus grande parure des Mexicaines, des Péruviennes, des négresses et des créoles. *Mailapour* ou *Meliapour,* appelée par les Européens *Saint-Thomé*, est réduite aujourd'hui à l'état de bourg. Les Portugais y avaient autrefois une grande factorerie. On fabrique à Saint-Thomé beaucoup d'étoffes de coton blanches et peintes. Les charmants environs de cette ville abondent en cocotiers. Le chemin entre Saint-Thomé et Madras est une des plus belles routes de l'Inde : on y rencontre sans cesse des palanquins de toute de toute espèce, des voitures traînées par des buffles, des hommes à cheval, des éléphants, et sur les côtés il y a des maisons, des jardins, des tentes, et des boutiques de comestibles. A quelque distance de là s'élève le mont Saint-Thomé, où les chrétiens, les Hindous et les mahométans font des pèlerinages, et où se trouve la forteresse de *Poudamala,* avec un jardin de botanique appartenant à la compagnie anglaise. *Cougivouram* ou *Cangiouram* possède, depuis les temps les plus anciens, une fameuse école brahmane. On célèbre actuellement à Cougivouram une grande fête en l'honneur du feu. *Sadrass* ou *Sadras-Patnam*, bourg autrefois très-peuplé, à l'embouchure de la rivière de Pa-laur ou Palarra, renfermait de bonnes fabriques d'étoffes de coton, surtout d'étoffes rayées appelées *guingams*. Ce bourg a été dévasté par les Anglais, et actuellement des arbustes épineux y remplacent les superbes bosquets de palmiers et de cocotiers [1]. A quelque distance de Sadrass, sur les bords de la mer, on voit une montagne avec de nombreuses

[1] *Haafner :* Voyages dans la péninsule occidentale de l'Inde, traduit du hollandais, t. I, ch. XI.

ruines. Cet endroit, connu des marins sous le nom de *Sept-pagodes,* est appelé par les Hindous *Mawalibouram* ou *Mahabalihabouram,* et par les Européens *Mahellipour :* d'après l'opinion de Wahl, c'est le *Maliarpha* de Ptolémée. La montagne, vue d'une certaine distance, offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux. En approchant du pied du rocher vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître l'idée d'une ville pétrifiée. Vers la base de la montagne, on remarque une pagode d'un seul bloc : elle paraît avoir été taillée dans un rocher détaché. Un peu plus loin il y un groupe de figures humaines en bas relief : un escalier tournant conduit au haut de la montagne, à une espèce de temple taillé dans le roc ; d'autres escaliers, qui partent de ce temple, paraissent avoir communiqué avec un autre édifice élevé sur le rocher ; dans d'autres endroits, on trouve divers morceaux de sculpture qui ont rapport à la mythologie hindoue, entre autres une figure gigantesque de Vichnou endormi sur une espèce de lit, un éléphant de grandeur naturelle, deux pagodes et autres monuments, tous taillés dans le rocher. Il a fallu des siècles pour sculpter et creuser dans le rocher tant d'objets étonnants ; la mer en a déjà englouti une partie : il est probable qu'il a existé dans cet endroit une ville très-florissante. On admire le temple qui renferme la statue colossale de Ganesa, et cinq autres temples plus petits remplis de sculptures remarquables par la beauté du travail.

Pondichéry, fameuse place de mer, chef-lieu des possessions françaises, renferme, avec une population de 30,000 âmes, beaucoup de belles maisons bâties à l'européenne, mais en général mal tenues, et plusieurs églises, parmi lesquelles on distingue celle des Missions. Le palais du gouverneur général est le seul édifice digne de quelque attention. Il est situé sur un des côtés d'une belle place entourée de deux rangées d'arbres. Nous devons mentionner aussi l'hôtel des monnaies, la cour royale et le tribunal de première instance. La ville possède quelques établissements d'utilité publique, des marchés couverts et bien entretenus, ainsi que de vastes magasins pour les approvisionnements de riz. Depuis plusieurs années, on y a fondé un collége et des écoles d'enseignement mutuel pour les Européens et les Indiens, un Mont-de-Piété, un comité de bienfaisance, des ateliers de charité, un jardin botanique et un vaste bazar autour d'une belle promenade. Formée de deux quartiers, la ville Blanche et la ville Noire, elle a laissé tomber en ruines ses anciens remparts. La rade est bonne ; on n'y éprouve point ces ouragans qui ravagent la côte de Coromandel dans les changements de mousson. A l'époque de la prospérité de la compagnie française

des Indes orientales, la culture soignée, la fraîcheur des allées d'arbres, l'élégance des ponts jetés sur de nombreux canaux, la beauté des chemins ornés en partie de statues, faisaient du district de Pondichéry un grand jardin. Cette ville est bien déchue de son ancienne splendeur sous le point de vue commercial ; mais sous plusieurs autres rapports elle passe encore pour une des plus belles de l'Inde.

Nous remarquerons encore quelques villes demi-européennes au sud de de Pondichéry. Le climat le plus salubre de la côte distingue *Cuddalore*, ou *Goudalour*, ville bâtie régulièrement, et dont les longues rues sont plantées de cocotiers. Parmi les édifices habités pour la plupart par les Malabariens et les Maures, on distingue la factorerie et les missions. En 1681, la compagnie anglaise obtint du Radjah de Djindgy l'autorisation d'établir un comptoir dans cette ville. Il devint tellement important, que les Anglais sentirent la nécessité de le fortifier. Les Français s'en emparèrent en 1758. Deux ans après les Anglais le reprirent ; mais les Français y rentrèrent en 1782 et le conservèrent jusqu'en 1783, époque à laquelle Goudalour fut restituée aux Anglais par un traité de paix. *Manchelpaleiam*, jolie ville, est habitée en grande partie par les Anglais, qui l'appellent *New-town*. Le fort *Saint-David*, qui autrefois la protégeait, a été détruit par les Français. *Porto-Nevo*, appelée en tamulien *Perangipettai*, et que l'on nomme aussi *Feringghipet* et *Mahmoud-Bender*, a perdu son commerce florissant. Les pièces d'or frappées en cet endroit ont cours dans l'Inde sous le nom de *pagodes de Porto-Novo*. M. Hamilton lui accorde 10,000 habitants.

Comme nous réservons une autre place à la description du Haut-Karnatik, continuons à suivre la côte. L'ancien royaume de *Tandjaour* se présente dès qu'on passe le Coleroun, l'un des bras du Kavery ; il occupe tout le fertile delta formé par les branches de ce fleuve. Parmi ces villes, la plus connue est *Tranquebar*, ou *Tirangaburam*, place maritime que les Danois ont récemment cédée aux Anglais. Cette ville a un bon port et est défendue par un fort appelé appelé *Dansborg* ; sa population s'élève à 15,000 âmes.

Negapatam, le *Nigama* des anciens, place de mer appartenant aux Hollandais, possède une bonne rade, d'où l'on exportait annuellement, à la fin du dernier siècle, 4 à 5,000 ballots d'étoffes de toute espèce. Depuis cette époque, ses fortifications ont été tout-à-fait négligées.

Tandjaour, ou *Tandjaora*, ville grande et forte, entre deux bras du Kavery, est entourée d'un fossé où l'on entretient des crocodiles. Elle était autrefois la capitale du royaume de ce nom, et est aujourd'hui le lieu de

résidence d'un radjah pensionné. Sa population est de 30,000 âmes. Les brahmanes y ont établi une imprimerie pour publier les ouvrages de théologie hindoue. Sa pagode est regardée par lord Valentia comme le plus beau morceau d'architecture pyramidale de l'Inde. La tour principale a près de 65 mètres de hauteur, et l'on voit dans l'intérieur un *taureau* de granit noir long de 4 mètres sur 4 mètres 25 centimètres de haut, et regardé comme le morceau le plus parfait de sculpture indienne.

Les provinces de l'intérieur, remplies des branches de la chaîne méridionale des Ghattes, ou des monts *Malaïalam,* réunissent la beauté du coup d'œil à la fertilité du sol et à la température la plus salubre. Sur les côtes, on pêche les *cauris* [1], coquillages qui servent dans l'Afrique en guise de monnaie; les *chanks* [2], autres coquillages qui fournissent la matière des bracelets, des anneaux et d'autres ornements; enfin l'avicule perlière, qu'on ne trouve nulle part dans le monde connu plus abondamment que dans le golfe de *Manaar*.

Parmi les villes de l'ancien royaume de *Madouré* ou *Madoura*, nous nommerons les suivantes : *Ramisseram*, dans une île du même nom, possède une pagode fameuse par les pèlerinagns qu'attire sa renommée antique; le dieu Rama est censé l'avoir élevée lui-même lorsqu'il revint vainqueur de Ravan, roi des géants qui habitaient l'île de Ceylan; c'est dans cette expédition qu'il rétablit momentanément, par un miracle, l'isthme ancien qui a dû joindre Ceylan à l'Inde, et dont une chaîne d'îles, d'îlots et de rochers contigus semble être le reste : les Hindous du moins le croient; ils appellent ces récifs *Pont de Rama*, dénomination à laquelle les Arabes ont substitué celle de *Pont d'Adam*.

Dans l'intérieur, on remarque *Tritchinapaly*, grande ville, forteresse et place d'armes bâtie sur un rocher élevé de 120 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle paraît avoir près de 70,000 habitants; on y voit un célèbre temple hindou; les fossés du fort sont remplis de crocodiles; les environs de la ville fournissent des pierres précieuses. Vis-à-vis Tritchinapaly, *Seringham*, ville réputée sacrée, dans une île du Kavery, renferme deux pagodes dont une fort ancienne et d'une construction très-remarquable. Ce temple, l'un des plus beaux de l'Inde, est renfermé dans sept enceintes séparées les unes des autres par un intervalle de 120 mètres, et formées par un mur de 2 mètres de hauteur sur 32 centimètres d'épaisseur. La plus extérieure de ces enceintes a près de 4 milles de circuit, et offre, ainsi que les autres,

[1] *Cypræa moneta*, L.

[2] *Conus*, L. et *Murex tritonis*, L.

quatre portes correspondant exactement aux quatre points cardinaux, et surmontées d'une tour.

Madoure, la *Madura* de Ptolémée, ville considérable, sur la rivière de Weïg-arou, dans une contrée charmante, renferme des monuments qui peuvent donner une idée de la magnificence de l'ancienne architecture hindoue. On cite le grand temple, avec ses vastes parvis et ses quatre portiques formés chacun par une tour à dix étages, et le palais dont la coupole régulière a 90 pieds anglais de diamètre. Madouré était, il y a deux mille ans, la capitale de la dynastie des Pandys ou Pandions; de là son ancien nom de *Madura Pandionis*. Sa population, évaluée à 40,000 habitants vers 1780, était réduite à 15,000 en 1812. *Tinevelly*, grande et bien peuplée, offre, à cause de ses immenses rizières, un séjour malsain pour les Européens. *Dindigol*, ville fortifiée, n'a que 3 ou 4,000 habitants.

Dans l'étendue de l'ancien royaume de Madouré ou le *Pandi-Mandalam*, on rencontre à chaque pas de petites tribus indépendantes et sauvages qui, retranchées dans une vallée étroite, sur une montagne escarpée, bravent l'attaque des armées régulières, et portent avec orgueil et avec raison le nom de *voleurs*, ou en indien *kalli's*, *koulery's*, ou *coulys*. Parmi leurs princes qui prennent le titre de *polygars*, ceux de Nattam, au nord de Madouré, de *Ramanadapouram* et de Tondiman, petit territoire boisé sur la côte, sont les plus puissants. Dans le Tinevelly, on compte plus de trente principautés de polygars. C'est la fidèle image de l'Europe dans le moyen âge. Comme il y a des kallis jusque dans le Malvah et le Goudjérate, ce sont peut-être les *Indii Calatii* d'Hérodote.

Telles sont les contrées et les villes remarquables de la côte de Coromandel. Avant de passer à la description de celle de Malabar, nous devons parcourir le plateau qui les sépare, élevé de 1,000 à 1,200 mètres, et qui naguère était compris tout entier dans l'empire de *Maïssour,* mais où la géographie doit distinguer plusieurs divisions.

Le nom de *Karnatik* ayant reçu, à diverses époques, une extension qui y faisait comprendre à peu près tout le pays situé entre la Kistna, le Kavery, les Ghattes occidentales et le golfe de Bengale, pays naturellement coupé en deux régions par la chaîne de Ghattes orientales, l'usage y fit reconnaître ces deux divisions sous les noms de *Karnatik Bala-Gat,* ou le pays au-dessus des défilés, et *Karnatik Payen-Gat,* ou le pays au-dessous des montagnes. La première de ces deux portions, dans ses limites vagues, comprend les cantons que nous allons faire connaître.

Entre les branches des Ghattes orientales, on rencontre, en allant du

nord au sud, les contrées suivantes : *Wandikotta* ou *Ganikotta,* vallée fertile et peuplée, sur les deux rives du Pennar, avec de fameuses mines de diamants; *Gorromcondah, Jaukdeo* et *Barramahl,* pays de pâturages, et *Koïmbatour,* bassin arrosé par le Kavery et par beaucoup de petites rivières, d'un sol fertile et bien cultivé, véritable grenier des armées de Tippou-Saëb, et qui, parmi d'autres villes, renferme l'importante forteresse de *Paligatcherry*, clef de la route du Malabar. Tous ces pays ne forment que deux ou trois districts.

A l'est, au nord et au sud de cette suite de petites provinces, s'étend le royaume de *Mysore* ou *Maïssour,* appelé en sanskrit *Mahesswar,* et qui tire probablement son nom de la terre rougeâtre ou des plantes tinctoriales qu'on y trouve en abondance. Mysore, avant le dix-septième siècle, était un très-petit État ; mais il parvint depuis à une puissance très-considérable, que diminuèrent ensuite les conquêtes d'Aureng-Zeb. Dans le dix-huitième siècle, Haïder-Ali et son fils Tippou-Saëb, en reculant les limites de cet État, lui donnèrent un nouveau lustre ; mais il ne fut que passager : les Anglais, après avoir vaincu Tippou-Saëb, détachèrent, en 1792, une grande partie de ses États. Les revenus de ce sultan, qui s'élevaient à environ 72 millions de francs, furent réduits à la moitié ; le reste fut partagé entre les Anglais, les Mahrattes et le Nidzam. Les Anglais firent de nouvelles conquêtes sur le Mysore, en 1799 et 1800. Tippou, les armes à la main, s'ensevelit sous les ruines de sa capitale, dont la trahison avait ouvert les portes aux Anglais. Un faible reste de l'empire, ayant une surface de 2,380 lieues carrées, fut concédé, sous des conditions très-dures, à un prince indien d'une dynastie détrônée par Haïder-Ali. Les fils de Tippou, encore dans l'enfance, descendirent du trône dans une prison, où l'un d'eux trouva, depuis, la mort.

Voyons les principales villes du Mysore actuel. *Maïssour*, ville forte, sur un canal de la rivière de Kabany, est la résidence du prince vassal des Anglais. Elle est assez grande, et conserve une population de 50,000 habitants. Le palais, seul monument à citer, est vaste, mais irrégulier. En vue de la ville est la maison du résident anglais, bâtie sur une colline élevée, et remarquable par une statue de 5 mètres de haut, représentant le taureau *Nandy*, morceau d'une belle exécution. *Seringapatam* ou *Seringapatnam,* ville très-forte par sa situation dans une île du Kaveri, renferme un beau palais, de superbes pagodes, et d'autres édifices remarquables ; auprès de la ville s'élève le magnifique mausolée de Haïder, de Tippou et de sa mère. Sous le règne de Tippou, Seringapatam possédait des trésors im-

menses, une grande bibliothèque, et d'autres objets très-curieux, dont une partie a été transportée en Angleterre. La population, maintenant de 32,000 individus, s'élevait à 150,000, et tirait sa subsistance de la cour et de l'armée [1]. Elle appartient, sans partage, aux Anglais, tandis que le reste du royaume est tributaire. *Magry,* ville forte, est remplie de pagodes, d'hôtelleries publiques et de monuments d'architecture et de sculpture indienne. *Bangalore,* ancienne ville fortifiée, renferme de beaux édifices, entre autres le palais bâti par Tippou-Saëb : les jardins sont vastes, divisés en carrés séparés par des allées et embellis par de beaux cyprès ; les raisins, les pommes et les pêches y sont cultivés avec succès : la vigne surtout donne de belles récoltes. En 1825, la population était évaluée à 43,000 habitants.

Sur la route de Seringapatam, dirigée vers le sud-ouest, on rencontre, dans un pays romantique et boisé, le fort et la ville de *Tchinapatam* contenant 1,000 maisons, et possédant des fabriques de verre et de fil d'acier. A l'extrémité septentrionale, on voit *Tchittledroug,* défendue par une formidable forteresse, sur un rocher à cinq pointes, élevé de 2,500 mètres. On doit encore citer *Sera,* ville déchue qui, en 1800, n'avait plus que 1,500 maisons, de 50,000 que les indigènes lui reconnaissaient avant la conquête de Haïder; *Maïlkotta*, ville qui doit son importance à ses deux temples, l'un dédié à Tchillâpulla-Râyâ, et l'autre à Nârâsinghâ, tous deux rendez-vous de nombreuses caravanes de pèlerins; *Srâvânâ-Belgalâ*, gros village que l'on regarde comme la station principale des Djaïnas.

Il nous reste à parcourir la côte occidentale de la péninsule, côte tant de fois visitée et décrite, que nous ne sommes embarrassés que du choix des matériaux.

Dans la partie de l'ancien serkar de Broach qui est au sud de la Nerboud-dah, nous remarquons une des plus grandes places de commerce de l'Inde, *Sourate* ou *Surate*, que nous aurions pu décrire dans le Goudjérate auquel elle appartient ; elle est située sur la rive orientale du Tapty, à 5 lieues de la mer. Malgré toutes sortes de revers, elle se trouve encore dans un état très-florissant. Cependant le voisinage de Bombay lui fait beaucoup de tort. Elle a 3 lieues de tour, et renferme de beaux édifices en pierre de taille, mais mêlés à de chétives cabanes. La piété indienne y a élevé plusieurs hôpitaux pour les animaux, y compris les punaises et d'autres vermines. Surate renferme un peu moins de 200,000 habitants, dont une partie s'est enrichie par le commerce : ce sont des Anglais et d'autres

[1] *Buchanan :* Voyage de Mysore, etc.

Européens, des Juifs, des Américains et des Hindous. Le port n'admet que de petits navires. Le commerce de Surate avec l'Europe a considérablement diminué depuis un siècle; mais il est encore très-actif à l'égard des Arabes, des Persans et d'autres peuples orientaux. Cette ville possède des fabriques de soieries, de brocarts d'or et d'argent, de toiles peintes, d'étoffes de coton, d'objets d'orfévrerie, d'ouvrages en nacre, en ébène et autres bois précieux. Elle exporte aussi des châles de Kaschmire, du tabac de Goudjérate, et du coton grossier dont les Chinois font le nankin. Le luxe est très-grand dans cette ville. Les riches marchands mènent une vie noble et somptueuse, digne des princes orientaux. La classe des bayadères ou danseuses y est très-nombreuse. A cinq lieues de Surate est *Naussary,* port où les Parsis entretiennent un petit feu sacré. Dans ces derniers temps, les Anglais ont transporté à Surate le siége de la cour suprême de justice, pour la présidence de Bombay.

Les côtes du district de Baglana, renferment, entre autres villes, celles de *Daman* et de *Bassaïn*, dont les ports attiraient autrefois un commerce considérable.

Un district très-fertile en riz a pour chef-lieu la ville aujourd'hui presque ruinée de *Kallian.* Il embrasse les îles de Salsette, de Bombay et autres, appartenant aux Anglais. La ville de *Bombay,* sur la petite île de ce nom, est la capitale de l'Inde occidentale ou de la présidence du même nom, et le siége d'une vice-amirauté. Son port, le meilleur et le plus sûr de l'Hindoustan, l'a rendue l'entrepôt général des marchandises de l'Inde, de la Malaisie, de la Perse, de l'Abyssinie et de l'Arabie. Une tête de chemins de fer y a été établie depuis peu ; il est destiné à mettre en communication les différentes villes de cette partie de l'Hindoustan. Calcutta seule peut lui disputer l'empire du commerce. Les Parsis ou Guèbres et les Arméniens y font les principales affaires. Depuis quelques années les Anglais y ont établi un chantier de construction d'où sont sortis leurs meilleurs vaisseaux et frégates, outre une grande quantité de bâtiments de commerce. La ville, grande et assez régulière, est protégée par une vaste citadelle, et contient plusieurs édifices, parmi lesquels on cite le palais du gouverneur, d'une belle architecture, l'église anglicane, le bazar, les casernes, les bassins ou docks et l'arsenal, Dans ces derniers temps, on a élevé un temple guèbre dont la construction a coûté 200,000 francs, et qui a été consacré en présence d'une foule de Parsis accourus de toutes les parties de l'Inde à cette solennité. On y a fondé une société d'agriculture et d'horticulture sur le plan de celles de Calcutta et de Madras, et une société littéraire asiatique. On y publiait, en 1825, trois

journaux anglais et un hindou. La population était estimée à 162,000 habitants en 1816, outre une population flottante de 60 à 75,000 étrangers, évaluée par les missionnaires.

L'ile *Salsette* ou *Canarin* a, selon Hamilton, 25 milles de long sur 10 de large en plusieurs endroits : quoique traversée par une chaîne de montagnes, elle est fertile, et fournit des vivres à Bombay. On trouve dans Salsette plusieurs monuments fort anciens, et des grottes curieuses avec des inscriptions en caractères inconnus jusqu'à ce jour. Le chef-lieu de l'île est *Tanna*, petit ville fortifiée, dans une contrée charmante.

L'île *Elephanta*, anciennement appelée *Kalabouri* ou *Gharipour*, n'est qu'un assemblage de montagnes; sa circonférence est de 2 lieues. Elle a de bons pâturages; son nom actuel lui vient d'une figure d'éléphant qu'on voit taillée en pierre noire dans un coin de l'île, au pied d'une montagne. Cette île est fameuse par les nombreuses pagodes et les autres monuments indiens qu'elle renferme. Le plus remarquable est la caverne auprès de laquelle est l'éléphant dont nous venons de parler. Cette caverne est taillée dans le roc, la voûte en est soutenue par une colonnade taillée également dans le rocher. Sur les murs sont sculptées des figures gigantesques.

Le *Konkan*, anciennement la *Côte des Pirates*, s'étend de Bombay à Goa. On y remarque *Dabol*, place sans importance, autrefois très-commerçante, mais ravagée ensuite par les guerres. *Radjahpour*, grande ville maritime, dont le commerce consiste en salpêtre, poivre et toile, était anciennement la résidence d'un roi mahratte; *Ghiria*, *Vingorla*, *Niouty*, sont des forteresses ou repaires de pirates, à peu de distance de la mer. Ces pirates, nommés en indien *Ganim*, sont un ramas de diverses tribus sauvages, et, quoique comprimés par les Anglais, ils n'attendent que l'occasion pour reprendre un métier que favorise la nature de leur pays.

Goa, ville très-belle et très-commerçante, se présente sur la rivière de Mandova, qui vient des Ghattes et se jette dans le golfe de Goa par plusieurs embouchures, en formant la presqu'île de Bardess et les îles de Goa, Combarem, et autres. Elle se divise en vieille et nouvelle ville; les indigènes lui donnent le nom de *Tissoari* ou *Trikurii*, et les Portugais ceux de *Pandjim* et de *Villa-Nova de Goa*. D'après une tradition répandue dans le pays, l'île a été peuplée par une colonie de marchands maures, chassés de divers ports du Malabar, et son commerce date de la plus haute antiquité. La ville de Goa est la résidence d'un vice-roi portugais, d'un archevêque, qui prend le titre de primat de l'Inde, d'un chancelier, de plusieurs grands fonctionnaires. Plusieurs de ses édifices rivalisent avec ceux des

principales villes de l'Europe : tels sont la cathédrale, l'église de Saint-Dominique, et le couvent des Augustins. Sa population est à peine de 20,000 âmes.

Le cap *Rama* termine le Konkan, et marque le commencement du *Kanara.* L'ancien royaume de ce nom comprenait quelques provinces à l'est des Ghattes, entre autres *Sounda* et *Bednore. Sounda* était autrefois grande et bien fortifiée. *Bednore* ou *Ranny-Bednore,* nommée aussi *Haïder-Nagor,* avait, sous le règne d'Haïder-Ali, atteint une grande prospérité, et comptait plus de 150,000 habitants : elle est considérablement déchue. Le Kanara, dans le sens propre et géographique, est renfermé entre la mer et les Ghattes occidentales ; au nord il a pour limite la rivière d'Aliga, et au sud le mont Illi : c'est le *Limyrica* des anciens. Dans les montagnes de ce pays, un grand nombre de tribus *Naïrs* ont su maintenir, au milieu des révolutions politiques du Dékhan, quelques restes d'indépendance ; même aujourd'hui cette noblesse souveraine conserve en partie son ancienne forme de gouvernement, en payant un tribut aux Anglais.

Les principales villes du Kanara sont : *Karwar*, place de mer avec un port et une factorerie anglaise, défendue par un fort : son territoire fournit du poivre, du riz et du bois de construction ; *Onore* ou *Hanawar*, avec un port très-fréquenté à cause du commerce de poivre ; *Batekale* ou *Battecollah,* qui, dans des ruines de pagodes et d'autres édifices, conserve des traces de son ancienne grandeur ; *Barcelore*, dont le port attirait autrefois beaucoup de vaisseaux portugais ; et *Mangalore* ou *Koryal*, ville forte et très-commerçante, peuplée de 30,000 âmes et pourvue d'un port très-commode.

Le pays de *Malabar* ou *Malebar* s'étend depuis Tovela, auprès du cap Comorin, jusqu'au cap Dilly où il est borné par les Ghattes, et à l'ouest par la mer. Déjà dans le sixième siècle, Cosmas connut le royaume de *Male*. La terminaison *bar*, tirée du persan ou de l'arabe, signifie *pays* ou *côte.* Les indigènes donnent à cette contrée le nom de *Malayala*, ce qui signifie *pays des montagnes*. On trouve encore dans les Ghattes un peuple montagnard qui, par cette raison, se nomme *Malayes*, et n'a que peu de relations avec les autres habitants du Malabar. On prétend que du côté du nord, le Malabar était anciennement protégé c ntre les incursions hostiles par un mur immense marqué dans quelques cartes [1], et dont cependant un voyageur assure n'avoir aperçu aucune trace [2]. Les révolutions physiques qu'éprouvent les côtes de Malabar méritent notre attention. L'île de

[1] *Arrowsmith* : Map. of India.

[2] Voyez le Voyage du *F. Vincent-Marie de Sainte-Catherine de Sienne.*

Vaypi, au nord de Cochin ou *Koichin*, a été formée par l'Océan, qui l'a détachée de la terre. Les eaux qui, dans la saison des pluies, se précipitèrent des Ghattes, forcèrent, en 1341, les digues de la rivière de Cochin avec une telle impétuosité, que l'inondation entraîna la place où était alors le village du même nom, et forma un large fleuve, un lac et un port capable de recevoir de gros bâtiments, au nord-est de la ville. Aux mois d'août et de septembre ce cours d'eau entraîne des collines de sable que la mer agitée, pendant les mois de juin et de juillet, rejette dans l'embouchure et dans le port. Quelquefois, dans la saison pluvieuse, les torrents et la mer semblent se disputer l'empire. Quand l'eau de pluie est la plus forte, elle s'ouvre une route, nettoie et débarrasse le rivage des encombrements que la mer y avait amassés; quand, au contraire, les flots de la mer sont les plus forts, canaux, embouchures, fleuves et ports, tout reste obstrué par le sable que la mer y a apporté dans l'époque de sa fureur Alors ces fleuves se rejettent dans l'intérieur, où ils forment des lacs, des étangs, des alluvions, de petites îles, des champs, des terrains nouveaux, et les habitants émigrent d'un lieu dans un autre. Le Malabar, au reste, offre tantôt le spectacle riant de cultures fertiles, de collines plantées en poivre et en cardamome, de plaines couvertes de riz ou ombragées de cocotiers, et tantôt l'aspect imposant de montagnes escarpées, dont les cimes se couronnent de forêts épaisses, riches en bois de teck et de santal.

Les Malabares proprement dits, ou les *Malealles*, paraissent Hindous d'origine, quoique leur langue et leurs usages présentent de grandes différences entre eux et les habitants des bords du Gange. La plus frappante est la dénomination de *Naïrs*, donnée à la noblesse héréditaire, dont la plus grande partie appartient à la quatrième caste, à celle des *Tchoutries* ou *artisans*, tandis que seulement un petit nombre de leurs princes descendent de la caste des guerriers, des Tchatrias. Ces princes s'appellent aussi *Naïaques*. L'orgueil, ou peut-être quelque souvenir de la doctrine des Bouddhistes, a fait naître chez les Naïrs noirs une institution bizarre; les dames nobles, quoique mariées à un seul homme, ont le droit d'admettre dans leur couche tout individu mâle de la caste, sans que le mari titulaire trouve à y redire.

Les Malabares ont le teint moins foncé que les Tamouls. Ceux qui sont le plus noirs, ce sont les *Maquois* ou pêcheurs, et les *Paravas* ou tisserands, sur la côte. Les habitants des montagnes, des plantations et des bords des fleuves, sont beaucoup plus blancs. Ils excellent dans l'agricul-

ture, le jardinage et les ouvrages en bois. Il est très-probable qu'outre la race hindoue dont nous venons de parler, le Malabar a été peuplé originairement d'une race particulière subjuguée par les Hindous. Du moins les *Maloiam,* tribu de montagnards, voisine de Cochin, parlent un langage différent des autres Malabares, et qui se rapproche du dialecte parlé dans le Kanara, lequel à son tour offre des ressemblances avec le *telouga* et le tamoul, mais aucune avec le malay ou malayou de la péninsule de Malacca.

Le commerce a encore attiré dans le Malabar trois colonies différentes. Les *Juifs blancs* de Cochin prétendent y être venus avant l'ère vulgaire, et y avoir possédé, dans le cinquième siècle, un petit royaume gouverné par des princes de leur nation ; mais, d'après les recherches les plus exactes, les tables de cuivre contenant les priviléges accordés au chef des Juifs établis à Kranganore, tables aujourd'hui conservées à Cochin, ne remontent qu'au huitième siècle [1]. Les *Juifs noirs* passent pour être des Malabares achetés comme esclaves et convertis à la religion israélite. Ces deux communautés vivent encore séparées.

Ce que nous venons de dire des Juifs noirs est conforme à l'opinion qu'en ont les Juifs blancs de Cochin ; ceux-ci ajoutent même que ces nombreux esclaves convertis au judaïsme ont été, il y a plusieurs siècles, mis en liberté et soigneusement instruits par un riche Juif blanc, et que c'est même à ses frais que leurs anciennes synagogues ont été élevées. Mais les Juifs noirs ont une autre tradition de leur origine : ils se regardent comme les descendants de ces Israélites qui, lors de la première captivité, furent conduits dans l'Inde et qui ne retournèrent pas dans leur patrie avec ceux qui bâtirent le second temple. Ce récit n'est pas dénué de vraisemblance, car bien qu'on les appelle *Juifs noirs,* ils ne sont pas de la couleur foncée des naturels du pays ou des individus qui descendent d'esclaves indiens ; ils ont seulement la peau un peu plus rembrunie que celle des Juifs blancs.

On raconte un trait de caractère qui ne fait pas honneur à ces Israélites. Deux trompettes d'argent, enlevées par Titus du temple de Jérusalem, et transportées successivement à Carthage par les Vandales, et à Constantinople par Bélisaire, parvinrent dans les mains des Juifs de Kranganore, qui les suspendirent dans leur synagogue ; mais quelque temps après on

[1] *Adrien van Moens,* sur les Juifs de Cochin, dans *Busching,* Magasin géographique et historique, t. XIV, p. 123 *sqq. Bruns,* Mémoire, dans le *Répertoire oriental,* t. IX, etc.

crut qu'elles contenaient de l'or, et ces monuments respectés par tant de nations furent livrés à la fonte par les vrais Hébreux.

Les *Chrétiens de saint Thomas,* fidèles à la doctrine des Nestoriens, font usage dans leur culte de beaucoup de termes syriaques et chaldaïques; ils forment une association politique, et jouissent du même rang que les nobles indigènes. Mais le Thomas ou Thomé qu'ils reconnaissent pour le fondateur de leur Église paraît n'être débarqué sur la côte de Malabar que dans le cinquième siècle, et par conséquent n'a que le nom de commun avec l'apôtre saint Thomas. Cependant, l'antique tradition d'après laquelle saint Jérôme assure que l'apôtre de ce nom avait fondé dans l'Inde une église chrétienne, ne paraît pas dénuée de tout fondement. M. Buchanan a découvert dans les montagnes de Travancore cinquante-deux communautés chrétiennes qui ne paraissent professer que les simples dogmes de l'Église apostolique primitive. Ils s'appellent Chrétiens-Syriens de Malayala, et reconnaissent le patriarche d'Antioche. Peut-être ces Chrétiens, qui font remonter très-haut l'origine de leur réunion, sont-ils les véritables Chrétiens de saint Thomas l'apôtre; tandis que ceux de la côte auraient reçu les hérésies nestoriennes. Les Portugais ont persécuté les Chrétiens-Nestoriens de la côte, et en ont forcé un grand nombre à embrasser le dogme romain.

On trouve encore au Malabar des peuplades entières de *Mapulets* ou *Mahapilles;* ce sont les descendants de ces Arabes qui, dans le huitième siècle de l'ère chrétienne, quittèrent la ville de Moka et vinrent s'établir dans le sud de Dekhan. Ils se sont mariés à des Indiennes et se livrent, pour la plupart, à la navigation, au trafic, à la peinture et aux lettres : ils sont mahométans; cependant on trouve aussi parmi eux des juifs et des chrétiens.[1] Sur la côte de Coromandel; où il y en a également, on les appelle *Tchaliates.* En Malabar, ils forment encore un petit État sous leurs propres chefs.

Avant le neuvième siècle de notre ère, les nombreux Etats de Malabar avaient été subjugués par l'empereur ou *zamorin* de Calicut; mais la puissance formidable de ce souverain, affaiblie et presque abattue par les guerres intestines, a disparu par les conquêtes de Tippou-Saëb et des Anglais; il n'a conservé que son titre et une ombre de son pouvoir. Il en est à peu près de même du roi ou *perumpadapil de Cochin.*

Le royaume de *Cochin* ou *Kotchin,* Etat tributaire, a pour capitale *Tirpontary*, et renferme Colan, dont nous parlerons plus tard.

[1] Asiatic Researches, t. V, n° 1.

Le royaume de *Travancore*, agrandi de la plus grande partie de celui de Cochin, civilisé par les sages lois du roi Rama-Varmer, s'était élevé, vers la fin du siècle dernier, à un haut degré de splendeur et de force. Il renferme encore 2,000,000 d'habitants, et rapporte un revenu net d'un demi-million de roupies; mais le chef n'en est pas moins vassal de l'Angleterre.

Passons maintenant en revue les villes les plus remarquables de ces divers États, qui, la plupart, sont soumises aux Anglais. *Cananore*, ancienne capitale d'un royaume, est une place de mer grande et bien peuplée. Parmi les habitants il y a beaucoup d'Européens et de Mahométans. C'est dans cette ville que les Portugais construisirent leur premier fort lors de leur arrivée dans l'Inde. Les Anglais paraissent avoir destiné Cananore à une grande place d'armes. *Baliapatnam*, place jadis considérable, a vu son port à moitié comblé de sable. *Teltcherry* ou *Tellitcherry*, ville forte où les Anglais ont un arsenal, est un grand entrepôt de poivre, de cardamome, de bois de santal et de teck, d'étoffes de coton et d'autres marchandises malabariennes.

Mahé, ville de 6,000 habitants, appartenant aux Français, exporte du poivre. *Calicut* ou *Kalicot*, place de mer, ancienne résidence du zamorin, renferme 6,000 maisons en bois de teck et en branches de palmier. Son port est à demi comblé. Les Arabes y font pourtant un grand commerce. Ce port est le premier où aborda Vasco de Gama. *Kranganore*, à 5 lieues de Cochin, était anciennement au pouvoir de la compagnie hollandaise, et appartient aujourd'hui aux Anglais. A *Tridchour*, situé à 10 lieues de Kranganore, les Brahmanes, qui en sont les seigneurs, ont des écoles dont la célébrité ne le cède qu'à celles de Benarès. Ravagée en 1790 par l'intrépide Tippou, la ville fut aussitôt relevée par la piété des Hindous.

Cochin ou *Kotchin*, jolie ville sur la mer, a un port ou plutôt une rade. Quoique ravagée à diverses reprises, elle entretient encore un commerce assez actif, surtout en poivre, cardamome, pierres précieuses, bois de teck et autres marchandises. On y construit aussi beaucoup de navires. Cochin était autrefois le principal établissement des Hollandais dans l'Inde. Les Juifs blancs, les Juifs noirs et les Maures y ont des bazars particuliers; les autres habitants sont des Hindous, des Parsis, des Arabes, des Arméniens. Dans la ville même, de vastes plantations de cocotiers et d'autres palmiers répandent une fraîcheur délicieuse.

On compte à Cochin environ 200 familles de Juifs blancs. Ils ont une

fort belle synagogue pavée en porcelaine de Chine et entourée de jardins. Les Hollandais leur ont fait autrefois présent d'une horloge, et les jours de fête ils déploient beaucoup de luxe, en ornements d'or et d'argent. Autrefois ces Juifs étaient de riches marchands; maintenant ils sont presque tous dans un état misérable, et la plupart de leurs femmes vivent dans la prostitution. Ils sont trop fiers pour travailler et emploient presque tout leur temps à faire des visites. Quelques familles seulement sont parvenues à conserver leurs propriétés mobilières. Leurs mariages comme ceux des Hindous entraînent à des dépenses si considérables qu'elles empêchent beaucoup de jeunes gens de contracter cette union. La lecture des saintes Ecritures n'est pas même répandue chez ces Israélites.

Nous avons vu plus haut qu'ils s'obstinent à considérer les Juifs noirs comme des descendants d'esclaves malabares, et cependant ces derniers ont un caractère moral bien supérieur à celui des Juifs blancs. Ils sont généralement versés dans la connaissance des saintes Ecritures en hébreu, qu'ils traduisent couramment en malyalim. Autant que possible ils règlent leur conduite sur la lettre de la loi. Ils n'ont ni prêtres ni lévites.

Bien que Cochin appartienne aux Anglais, il existe tout près à *Colan,* dans le royaume de Cochin, un évêque catholique portugais dont le diocèse s'étend sur l'île de Ceylan. Cette ville a des ateliers de menuiserie et d'ébénisterie, des fabriques de coton et de faïence.

Edapalli, joli bourg, renferme le palais du roi et du grand-prêtre des Brahmanes, vassal respecté du roi de Travancore. *Barkale*, bourg sur une montagne, a un fameux temple avec un bel étang, où le prince a coutume de se baigner une fois par an.

Tirouvandabouram, appelé aussi *Trivanderam,* et *Trivandapatam*, est le chef-lieu de la province de Travancore. C'est la résidence d'été du radjah de Travancore; il y habite un palais bâti à la manière européenne, et orné de tableaux, de pendules et d'autres objets d'art venus d'Europe. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que ce prince y a fait construire en 1837 un observatoire, desservi par des astronomes hindous qui apportent beaucoup de zèle et d'exactitude dans leurs travaux et leurs observations.

Travancore ou *Tiruvancoda* était la capitale du royaume de ce nom; le terroir autour de cette ville est sablonneux, aride et d'une couleur blanche: c'est pour cela que les rois de Travancore s'appelaient anciennement *Bennati Sombam*, c'est à dire seigneurs de la terre blanche. A quelque distance de la capitale est le château de *Padmanabouram*, où réside ordi-

nairement le roi, et où sont ses trésors. Il est défendu aux femmes malabares nobles d'aller au delà de *Tovala*, parce qu'elles sont censées être plus nobles que les habitants de Madouré et des autres pays de la côte de Coromandel.

Le cap *Comorin*, nommé en malabarois *Komari* et *Kanyamuri*, termine majestueusement la côte de Malabar et la chaîne des Ghattes. Le sommet, élevé de 1,294 verges anglaises, et couvert de la verdure la plus brillante, domine sur une belle cascade et sur une plaine remplie de forêts. La déesse Parvati, que la mythologie indienne fait régner sur les montagnes, paraît être la divinité qui, selon Arrien, avait sanctifié par ses lustrations ce promontoire et la mer voisine. Elle en prend le surnom Komari. La pieuse adresse de saint François Xavier a profité de ces traditions pour placer sur un des rochers les plus apparents une église dédiée à la sainte Vierge.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

Suite de la Description de l'Asia. — Description spéciale de l'île de Ceylan et des îles Maldives et Laquedives.

Nous disons adieu au continent de l'Inde, nous allons faire le tour des îles qui peuvent justement être considérées comme une dépendance naturelle de ce pays. *Ceylan* se présente la première [1], cette riche et magnifique terre où les pierres sont des rubis et des saphirs, où l'amome parfume les marais et le cannellier les forêts, où les plantes les plus communes fournissent des aromates précieux. Les plus beaux éléphants courent par troupes, comme chez nous les sangliers; tandis que le brillant paon, avec l'aérien oiseau de paradis, tiennent la place de nos corbeaux et de nos hirondelles [2]. A tant d'avantages la nature a joint une position qui domine les deux côtes de Malabar et de Coromandel; de sorte que la puissance maritime qui sera maîtresse de Ceylan le sera de toute la navigation de l'Inde.

Le nom de cette île varie beaucoup selon les temps et les auteurs. Celui de *Selen*, d'où nous avons fait Ceylan, se trouve chez Cosmas, au sixième

[1] Elle est située entre 5° 56′ et 9° 46′ de latitude N., et entre 77° 16′ et 79° 42′ de longitude E. du méridien de Paris.

[2] *Linnæus :* Museum Ceylanicum, præfat.

siècle, sous la forme de *Sielediba*, ou île Sielen. Mais comme Ammien Marcellin appelle les habitants *Serandives*, et comme le nom arabe *Serandib* n'est qu'une corruption de *Selan-Div*, ce dernier doit remonter à une époque très-ancienne, et se trouve probablement caché dans le *Simundus*, lisez *Silundus*, de Ptolémée[1]. Un autre nom indien, *Salabha*, l'île riche, se reconnaît dans le *Saliké* du même géographe. Mais les anciens n'ont connu ni le plus ancien nom sanskrit *Lanka*, ni celui qui est le plus en usage, *Singala* ou *Chingala*. Ce dernier signifie île des lions.

Des recherches récentes ont encore eu pour but les différents noms de cette île célèbre. On sait que les Grecs, au quatrième siècle avant notre ère, l'appelaient *Taprobane;* ce fut au premier siècle après Jésus-Christ qu'elle prit le nom de *Simoundou,* au deuxième celui de *Salice,* aux quatrième, sixième, neuvième et treizième ceux de *Serendiva, Sielendiva, Serendis* et *Zeilam*. Enfin, dans une mappemonde gravée par J. Ruysch en 1508, elle porte celui de *Prilam*.

La longueur de cette île, depuis la pointe de Pédro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 100 lieues; sa largeur varie de 15 à 50. Les côtes, pourvues d'une quantité de bons ports, sont entourées de bas-fonds et d'écueils. L'intérieur renferme beaucoup de montagnes hautes et escarpées, d'épaisses forêts et de longs districts couverts de broussailles.

Les montagnes de Ceylan forment au centre de cette île un véritable cirque, semblable à ceux des îles d'origine volcanique, bien qu'il n'existe aucune trace de volcan à Ceylan. Ce cirque, qui paraît être l'effet d'un soulèvement de la croûte terrestre, présente à l'ouest le *Pic d'Adam,* au nord celui de *Nemina-Cooty-Kandy* et au sud-est celui de *Doumbera*. C'est dans la partie septentrionale de ce cirque qu'est située la ville de Kandy. Il serait complétement fermé s'il n'offrait une issue à la rivière de *Mahavelli-Ganga* qui le traverse de l'ouest à l'est et en sort en se dirigeant vers le nord.

Ce groupe de montagnes exerce sur les saisons à peu près la même influence que les Ghattes dans le Dékhan. Il arrête les moussons ou vents périodiques. Dans la partie occidentale il pleut pendant les mois de mai, de juin et de juillet; c'est ausi l'époque pluvieuse sur la côte de Coromandel. La mousson qui amène ces pluies est accompagnée de tempêtes, d'orages et d'ouragans très-violents : la partie septentrionale éprouve à peine les effets de cette mousson, et jouit généralement d'un temps sec et beau. Mais dans les mois d'octobre et de novembre, quand l'autre mousson

[1] *Palai* est un adverbe, mal à propos confondu avec le nom qu'il précède.

règne sur la côte de Coromandel, c'est le nord de l'île qui est exposé aux averses et aux tempêtes, tandis que les contrées méridionales s'en ressentent à peine L'une et l'autre moussons se font peu sentir dans l'intérieur, mais cette partie n'en a pas moins sa saison pluvieuse; c'est pendant les mois de mars et d'avril que les ouragans, si redoutables dans les pays tropiques, y amènent des averses accompagnées d'éclairs et de coups de tonnerre d'une violence dont nous ne pouvons nous faire une idée. Les moussons règlent les saisons dans l'île de Ceylan plus que le cours du soleil : les plus grandes chaleurs règnent depuis janvier jusqu'en avril; c'est pendant le solstice d'été qu'on jouit de la plus grande fraîcheur.

Du reste, le climat de l'île est tempéré; quoique située très-près de l'équateur, elle n'éprouve pas de ces chaleurs excessives qui dessèchent souvent la côte de Coromandel. Dans l'intérieur, où ne pénètrent pas les brises de mer, les forêts et les collines concentrent la chaleur, empêchent la circulation de l'air, et servent de séjour à des brouillards épais et à des vapeurs malsaines. Ces brouillards font souvent succéder des nuits très-froides aux grandes chaleurs de la journée[1].

C'est surtout vers la partie méridionale que se trouvent les plus hautes montagnes de l'île : c'est là que l'on voit dominer le *Pic d'Adam,* qui s'élève à la hauteur de 1,906 mètres, le *Nemina-Cooty-Kandy,* qui en a 1,651, et le *Doumbra,* moins élevé, mais plus remarquable par la vaste caverne qu'il renferme.

Les montagnes de Ceylan sont riches en minéraux, mais on ne donne pas assez de soin à leur exploitation. On en tire entre autres des pierres précieuses, telles que saphirs bleus et verts, rubis, topazes, cristaux de roche blancs, jaunes, bruns et noirs. L'améthyste, l'œil-de-chat, le zircon transparent, sont communs. La tourmaline intéresse les naturalistes par son électricité, et le corindon ou spath adamantin sert à polir le diamant. On y trouve le péridot, mais non pas la véritable émeraude. Ces pierres abondent dans le district de Matoura ou de Dolasdas. Ceylan fournit aussi du fer, du plomb, du mercure, beaucoup d'antimoine, de salpêtre et de soufre; mais ces métaux ne sont point exploités.

Le principal objet d'exportation de cette île, c'est la cannelle; quoique répandu dans plusieurs îles du Grand-Océan et de l'océan Indien, le cannellier ne vient nulle part aussi bien qu'ici, surtout dans la contrée du sud-ouest, le long des côtes de Negombo, Colombo, Caltoura, Barbary, Gale et Matoura. Dans l'intérieur, la cannelle est moins délicate et plus mordante,

[1] *Percival* : Voyage à Ceylan, chap. II.

La récolte a lieu deux fois par an; la première ou la grande se fait depuis avril jusqu'en août, et la seconde depuis novembre jusqu'en janvier. La compagnie hollandaise exportait autrefois de Ceylan 8 à 10,000 ballots de cannelle, chacun de 80 livres pesant; la moitié passait en Europe, et le reste se consommait en Asie. Le cardamome et le bétel prospèrent aussi dans l'île de Ceylan[1].

Le riz, quoique très-abondant, ne suffit pas à la consommation. On exporte un peu de café, inférieur à celui de Java, ainsi qu'une espèce d'ipécacuanha moins efficace que celle de l'Amérique. Des forêts de cocotiers s'étendent le long de la côte, surtout depuis Negombo jusqu'au delà de Matoura.

D'immenses forêts, où les arbres, comme dans les forêts vierges, sont entrelacés de lianes, occupent une grande partie de l'intérieur de l'île. Ces forêts donnent de l'ébène d'une bonne qualité, du bois de teck, du bois de fer, de jaquier, d'arequier, etc. On y trouve aussi l'arbre gigantesque appelé talipot (*corypha umbraculifera*), dont la tige s'élève à près de 70 mètres, et dont une seule feuille peut fournir un abri à une douzaine de personnes.

Les feuilles du *talipot*[2] servent de papier et d'éventail; le sagoyer, le *kettula,* le palmier à sucre, le cocotier des Maldives, le *borassus flabelliformis* et d'autres espèces voisines des palmiers composent la plupart des forêts du plat pays. L'arbre à pain fournit aux Chingalais quinze mets différents. C'est à l'ombre du bananier sacré que ces insulaires forment les vœux d'une amitié inviolable ou d'un amour éternel. Plusieurs voyageurs, entre autres Ribeiro et Graaf, font l'éloge de l'orange du roi comme du fruit le plus délicieux de Ceylan et de la terre entière. Parmi les fleurs qui ornent le sol de l'île, on distingue le grand lis[3], dont la racine, selon les voyageurs, est ici le poison le plus efficace, tandis qu'on l'emploie comme antidote sur la côte de Malabar. La mussende[4] couvre d'une grande feuille blanche ses corolles de pourpre foncé. Le *sindrimal* ouvre ses fleurs à quatre heures du matin et les ferme le soir à la même heure. La *bandoura*[5] contient, dans une espèce de bourse cylindrique, une eau limpide et fraîche.

[1] *Burmann :* Flor. Ceylan. Tab. 27. *Pennant :* View, t. I, p. 222-227. Nouvelles relations des missionnaires d'Halle, cah. 32, p. 928.

[2] Corypha umbraculifera, L.

[3] Gloriosa superba, L.

[4] Mussenda frondosa, L.

[5] Nepenthes distillatoria, L.

Plusieurs arbres à gomme, le théier et le camphrier rapprochent la flore chingalaise de celle de la péninsule à l'est du Gange.

La pêche des perles entre Manaar et Tuticorin, qui autrefois était d'un bon rapport, se réduit à peu de chose aujourd'hui; l'avidité a fait tarir en partie cette source de richesse. Avant l'arrivée des Portugais, la pêche n'avait lieu que tous les 20 ou 24 ans. Les Portugais réduisirent cet intervalle à 10 ans, et les Hollandais, pour multiplier un gain précaire, affermèrent la pêche tous les 7 ou 8 ans. Actuellement elle a lieu tous les 2 ans. L'heure à laquelle la pêche doit commencer est déterminée d'avance. Au signal donné, les bateaux qui y ont pris part rentrent dans la baie et débarquent leurs huîtres; on en fait des tas ou lots, que l'on vend ensuite à l'enchère au plus offrant. Ce sont des chances à courir que d'en faire l'acquisition. S'il y a beaucoup de perles ou seulement deux perles de la première qualité dans le lot, la fortune de l'acquéreur est presque assurée; mais il arrive aussi que tout le lot ne vaut pas la centième partie du prix pour lequel on l'a acheté. Les plus riches joailliers de l'Inde se rendent à Ceylan à l'époque de cette pêche. L'amour du gain s'offre ici sous les traits les plus prononcés et les plus hideux. Les infortunés plongeurs étouffent quelquefois sous l'eau ou expirent en vomissant le sang dès qu'ils sortent de la mer. Les huîtres, en pourrissant, exhalent l'odeur la plus infecte; l'air en est corrompu à plusieurs lieues à la ronde. On voit l'avide chercheur de perles remuer ces immondices pestilentielles pour y découvrir quelque trésor négligé.

On prend aussi sur les côtes de Ceylan beaucoup de cauris (*cypræa moneta*), dont une partie passe sur le continent. Parmi les animaux indigènes de Ceylan, on remarque l'éléphant; il y en a deux variétés, l'une avec des dents très-longues, appelée *alleia,* l'autre qui n'en a point ou qui les a très-courtes, et qu'on nomme *aëta.* On fait beaucoup de cas de l'éléphant ceylanais, à cause de sa grandeur et de sa docilité. Aujourd'hui, la plupart des éléphants destinés à l'exportation se prennent dans le pays de Matoura, sur la côte méridionale, où l'on fait des chasses régulières tous les trois ou quatre ans. Les buffles sauvages, après avoir été apprivoisés, servent au labour. Les chevaux de Ceylan sont d'une belle race. On les abandonne pendant les premières années dans trois petites îles que les Portugais avaient nommées par cette raison *ilhas de Cavales.* On en exporte un grand nombre pour l'Inde, où ils servent à la monte. Ceylan possède nos animaux domestiques; mais les brebis, selon Wolff, ont, au lieu de laine, du poil comme les chiens. Le même auteur prétend qu'il n'y a point de lions dans

Ceylan, quoique Knox asssure qu'il y en ait. Les forêts de Ceylan renferment des daims, des lièvres, un animal à musc, des tigres, des chacals, et diverses espèces de singes, entre autres le singe blanc à barbe, et le singe noir à barbe noire ou blanche. Les oiseaux y sont très-nombreux, ainsi que les abeilles et les fourmis. Le miel abonde tellement que, selon un auteur portugais, il sert à conserver les mets qu'on y plonge au défaut de sel. Une espèce de fourmis noires fait de très-grands nids sur les branches des arbres. Les sangsues et les araignées venimeuses se font redouter. Les rivières fourmillent de poissons. Dans les contrées marécageuses il y a des serpents énormes.

Les insulaires de Ceylan se divisent en deux branches, les *Veddahs* et les *Ceylanais* ou *Chingalais*. Nous empruntons à M. D. de Rienzi, qui a parcouru une forêt habitée par les Veddahs, et qui avait plusieurs guides de cette caste lorsqu'il a visité le pic Adam, en compagnie de M. Layard, les renseignements suivants sur ces barbares.

Dans les forêts épaises de l'intérieur de Ceylan, sur une superficie d'environ 50 milles, habite, avec les éléphants et les buffles sauvages, un peuple dont l'origine a donné lieu à cent conjectures bizarres, aux rapports les plus extraordinaires; ce sont les Veddahs, qui, dans la dernière guerre des Anglais, ont été un peu mieux étudiés qu'auparavant.

L'opinion la plus probable sur l'origine de cette singulière caste, c'est qu'elle descend des habitants primitifs de l'île, qui ont cherché dans les forêts inaccessibles un refuge contre les conquérants. La passion de ce peuple pour la liberté lui fait supporter la vie la plus dure et les plus grandes privations. C'est dans l'intérieur que l'on trouve les *Djungle-Veddahs,* qui n'ont en aucune communication avec les Chingalais. Ils sont petits et noirs, n'ont pour habillement qu'un tablier de peau de quatre doigts de largeur descendant jusqu'à mi-cuisse : celui des femmes est un peu plus large. Quelquefois même ils vont tout à fait nus. Quoique grêles, on ne rencontre pas chez eux d'êtres difformes, ce qui tient sans doute à ce qu'ils étranglent les enfants qui naissent avec quelque infirmité.

La chasse fournit au Veddah la nourriture dont il a besoin. Il la prépare soit comme les habitants de Manille et des îles Philippines, en coupant la chair par lanière et la faisant sécher au soleil, soit en la faisant cuire dans la cendre. Le miel fait aussi partie de sa nourriture, et il le recherche avec avidité. Les femmes suivent leurs maris à la chasse, et pendant ces excur-

[1] *Valentyn :* Description de Ceylan, en hollandais, p. 54.

sions, qui durent quelquefois plusieurs semaines, ils passent la nuit sur les arbres. Armé d'un arc long de deux mètres fait avec un bois très-dur et très-élastique, il ne craint pas d'attaquer les animaux les plus redoutables, et son adresse est telle qu'une seule flèche lui suffit quelquefois pour terrasser un éléphant.

Quand la chasse a été heureuse, le Veddah reste à dévorer sa proie et à dormir; mais à cette abondance succède presque toujours une affreuse famine, et il n'a pour s'en garantir que du miel mêlé avec de la poudre de bois, quelquefois même les feuilles des arbres. On l'a vu se livrer quelquefois à l'anthropophagie. Quand le Veddah a besoin de fers de flèches, il va trouver un forgeron chingalais, lui porte de la cire, du miel ou des peaux, et obtient en échange la quantité de fers dont ils conviennent. Souvent ils se contentent de déposer leurs objets d'échange dans un lieu convenu.

Le Veddah est sérieux et même sombre; ce caractère se retrouve presque dans ses danses et dans ses chants. Généreux et hospitalier, il reçoit avec cordialité l'étranger qui se présente sans armes, et sa demeure a servi plus d'une fois de refuge aux Kandiens contre la tyrannie. Si l'époux est absent, la femme fait rester le voyageur à quelques mètres de sa demeure jusqu'à l'arrivée de son mari, car le Veddah est jaloux et vindicatif; et malheur à l'imprudent qui offrirait le bétel à sa femme! Sous les derniers rois de Kandy on a vu plus d'une fois cette race barbare vendre ses enfants au prix de 80 à 100 francs.

L'autorité du mari sur sa femme et ses enfants est absolue. Quand il veut obtenir une fille, le sauvage veddah se présente au père pour lui en faire la demande. Celui-ci ne la refuse presque jamais, et de ce moment le mariage est conclu, la femme ira habiter la case du mari, le suivra à la chasse et préparera les aliments. Il peut épouser sa mère et sa sœur, mais non sa fille, et la polygamie lui est permise.

La religion des Veddahs doit se ressentir de leur profonde ignorance. Occupés uniquement à soutenir leur malheureuse existence, ils ne peuvent imaginer un Dieu bon. Ils invoquent le *Veddah-Jaccon* ou démon Veddah, et lui offrent du miel pour l'apaiser. La danse est encore un moyen de fléchir la colère du dieu. Ils l'exécutent au son d'une espèce de tambour, le *tantant*, seul instrument qu'ils connaissent, et poussent cet exercice jusqu'à ce que l'un d'eux, saisi d'un vertige qu'il prend pour de l'inspiration, offre de répondre aux questions qui lui seront adressées sur le sort des défunts.

Toute maladie est l'ouvrage d'un malin esprit, et celui qui succombe passe aussitôt dans le corps d'un vivant pour le tourmenter. Ils invoquent

leurs parents morts pour obtenir d'eux d'être heureux à la chasse et en amour.

La langue de ces sauvages est bornée à un très-petit nombre de mots. Ils ne comptent que jusqu'à dix. Pour exprimer les nombres plus élevés, ils disent *beaucoup*, *un grand nombre*. Leur correspondance se fait au moyen de nœuds semblables aux *quipos* des Péruviens, ou avec des bâtons sur lesquels ils font des entailles. Leurs poésies se bornent à quelques couplets en mémoire de chasseurs fameux de leur nation. Ils occupent généralement une partie du nord et du sud-est de l'île de Ceylan.

Le midi de l'île est occupé par les *Ceylanais*, qui paraissent descendre d'un peuple étranger qui est venu s'établir dans Ceylan. Leurs mœurs, leur religion et leur langage sont ceux des Hindous. Ils sont bien faits et ont beaucoup d'agilité. Leur vêtement ordinaire consiste en une étoffe dont ils entourent les reins, et en une camisole avec des manches à grands plis. Leur tête est coiffée d'un bonnet à double pointe; ils portent un sabre au côté gauche et un poignard dans le sein. Leurs doigts sont ornés d'anneaux d'argent et de cuivre jaune. Les riches portent deux camisoles de coton, dont l'une est blanche et l'autre bleue, et un coutelas à manche doré. Les femmes se revêtent d'une camisole rouge et bleue, dont la longueur dépend du rang où elles sont placées. Elles ont la tête, le cou et les bras chargés de divers ornements. Elles ont les manières aisées des Européennes, et jouissent d'une liberté inconnue aux autres Orientales. Les hommes et les femmes vont pieds nus. A table, la femme sert le mari, et après que celui-ci a mangé seul, elle s'assied avec ses enfants.

Les Ceylanais se divisent en quatre castes qu'ils nomment : 1° caste royale ou noble (*ekchastria-wanse*); 2° caste des brahmanes (*brachmana-wanse*); 3° caste de wiessia (*wiessia-wanse*), qui comprend les cultivateurs et les bergers ; 4° enfin caste inférieure (*kchoudra-wanse*). Les mariages et même les repas parmi ces diverses castes sont défendus sous peine de mort.

Les Ceylanais, quoique d'un caractère très-doux, surpassent en intelligence beaucoup d'autres nations indiennes. Ils ont porté les métiers et les arts à un certain degré de perfection. Ils fabriquent entre autres de bonnes étoffes de coton. Ils tirent aussi une espèce de sucre brut des cocotiers et des palmiers.

Ils conservent d'anciens livres religieux et historiques écrits dans leur langue : celle-ci, bien que ressemblant au sanskrit, paraît avoir une origine différente. La feuille du talipot séchée et vernissée leur sert de papier. Ils

aiment la poésie et la musique ainsi que les représentations dramatiques Sur un théâtre des acteurs déguisés et masqués figurent des personnages pendant que d'autres chantent des versets d'anciens poëmes mystiques. Le long des côtes, beaucoup de Chingalais ont été convertis au catholicisme par suite des prédications des Portugais. Aujourd'hui les missionnaires anglais cherchent à y répandre la religion anglicane.

Une preuve que leurs ancêtres ont cultivé les beaux-arts, c'est le grand nombre de monuments que l'on trouve encore à Ceylan, particulièrement sur la frontière septentrionale du ci-devant royaume de Kandy. Ce sont d'énormes ruines de palais, de temples, de colonnades de marbre et de pierre, d'inscriptions taillées dans le roc, et de ponts avec des arches voûtées.

Celles de l'ancienne ville d'Anaradjahpoura couvrent une superficie de plusieurs lieues. On signale aussi les ruines de Lowa-Maha-Paya où 1,600 piliers sont disposés régulièrement en quinconce. Non loin de là se trouve le temple de Maha-Wihara orné de belles sculptures : ce temple est encore desservi par quelques prêtres. Plusieurs autres temples anciens sont creusés dans les rochers comme on en trouve dans l'Inde.

Des recherches récentes sur les ruines de l'ancienne ville de *Tammana Nuwera* prouvent qu'il y existe encore *treize* groupes de colonnes en granit et des restes d'anciens édifices qui occupent environ un mille et demi anglais d'étendue, à peu de distance des bords de la rivière de Mioya. Tous les groupes de piliers présentent le même arrangement, mais ils diffèrent en dimensions. Deux de ces piliers portent des inscriptions. Ces colonnes sont généralement trop basses pour avoir été destinées à porter un toit. Elles ont probablement supporté un étage supérieur. On y a trouvé une pierre chargée de dessins en creux, roides et grossiers, qui a dû servir de table pour le culte des idoles, ainsi que deux figures de Bouddha en granit, dont les têtes semblent avoir été brisées avec violence. Il est à remarquer que le nom de cette ville antique paraît être l'origine de celui de Taprobane que les anciens donnaient à Ceylan : en effet, le mot *Tammana* n'est que la corruption du mot pali *Tambapouni*, qui signifie cuivre coloré, nom tiré de la couleur du sol sur lequel cette ville est bâtie. Elle fut fondée vers le milieu du sixième siècle avant Jésus Christ par le conquérant Wijaya. Toutes ses ruines offrent une grande ressemblance avec les monuments appelés druidiques[1].

[1] Mémoire de M. Simon Casie Chitty, lu en 1840 à la Société asiatique de Londres.

Dans ces dernières années, un officier anglais[1] a découvert d'autres ruines fort curieuses. Près du village de Topar se trouvent celles d'un temple circulaire en briques, d'environ 33 mètres de hauteur et surmonté d'obélisques. Ces ruines sont environnées de *tumuli*, comme chez la plupart des nations antiques ; on y remarque aussi des colonnes et des restes de différents édifices, parmi lesquels on en voit un dont l'intérieur voûté tient à la fois de l'ogive et du cintre. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est dans la montagne voisine un groupe taillé dans le roc et consistant en une figure bien proportionnée, haute de plus de cinquante pieds anglais, et une autre moins grande en adoration devant la précédente. Elles s'élèvent sur un soubassement de roches en talus de 10 mètres de hauteur sur 26 mètres de largeur. On a cru reconnaître dans la plus grande la statue de Bouddha. D'autres figures de la même divinité sont représentées assises et plus grandes que nature. Ces ruines sont appelées dans le pays le *Palais de Naïg*.

Plus loin d'autres constructions plus étendues sont attribuées par les habitants aux *Djoharrem* ou géants. Ce qui frappe d'abord les regards, c'est une immense construction en briques qui paraît être un tombeau : elle a la forme d'une pyramide et semble avoir été complétement revêtue de stuc. Près de ce monument, seize petits édifices, également en briques, l'un ouvert et l'autre fermé alternativement, sont probablement aussi des tombeaux. Plus loin encore se trouve une pyramide moins grande que la première. Enfin, à quelques centaines de mètres de là, trois rochers noirs semblent sortir du milieu d'autres ruines : ce sont trois statues gigantesques de Bouddha, assises, bien proportionnées, et dont on peut indiquer les dimensions en faisant observer que le petit doigt de la main a 75 centimètres de longueur. Près de là se trouvent les restes d'un petit temple voûté, dans l'intérieur duquel on voit encore une figure de Bouddha assise sur un trône.

Ceylan était fréquentée, dès la plus haute antiquité, par les navires arabes et persans. D'après une ancienne tradition conservée parmi les insulaires, il régnait dans cette île, longtemps avant l'ère chrétienne, un roi despotique nommé *Rama*, qui laissa son nom à un royaume et à une ville magnifiques. Dans les temps postérieurs et historiques, il se forma dans l'île six royaumes, savoir : *Condé-Ouda*, que nous appelons *Kandy*, *Cotta*, *Siela-Reca*, *Dambadam*, *Ramnadapour* et *Jafnapatnam*. La discorde qui régnait entre les rois de ces États facilita aux Européens le moyen de s'en rendre maîtres.

[1] *M. Fagan* : Lettre insérée en 1834 dans le journal qui s'imprime en anglais à Colombo, capitale de Ceylan.

Les Portugais s'établirent à Ceylan l'an 1517, à la faveur des guerres intestines; mais ayant abusé d'une manière révoltante des libertés qui leur avaient été accordées, ils firent tourner contre eux les forces réunies des rois de l'île. Les Hollandais offrirent leur secours aux Ceylanais, et enlevèrent aux Portugais toutes leurs possessions. Les nouveaux colons européens ne tardèrent pas à porter des vues ambitieuses sur l'île entière, et particulièrement sur le royaume de Kandy. Les efforts qu'ils firent dans le dix-huitième siècle pour s'en rendre maîtres échouèrent tous, à cause de la position presque inexpugnable de ce royaume, entouré de montagnes séparées par des défilés très-étroits, des déserts et des forêts infestées par des éléphants sauvages, des ours, des tigres, d'énormes serpents et d'autres animaux malfaisants. Ces guerres inutiles coûtèrent à la Compagnie beaucoup de soldats et des sommes énormes, tandis que ses employés achevèrent de détruire ses espérances par leur cupidité effrénée. Cependant les Ceylanais ne surent point se délivrer de leurs maîtres; et après avoir longtemps gémi des vexations que les Européens leur firent éprouver, ils passèrent, à la fin du dernier siècle, sous le joug des Anglais, qu'ils essayèrent de secouer en massacrant la garnison anglaise de Kandy [1].

En 1782, les Anglais prirent Trinkomali, qui fut repris par les Français sous les ordres de Suffren. En 1796, les Anglais s'emparèrent de Negombo et de Colombo. En 1815, le major Hooke prit la capitale du Kandy, fit prisonnier le roi régnant, Pikrimi-Radjah-Singha, et s'empara de ses trésors. L'île entière appartient aujourd'hui à la couronne d'Angleterre.

Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les principales villes; commençons par les côtes. *Jafnapatnam*, ou *Jafnapatam*, dans le nord de l'île, autrefois capitale d'un royaume particulier, a un port accessible aux petits navires. Son territoire, très-fertile en riz, grains de toute espèce, coton, tabac et palmiers à éventail, est couvert de villages, et renfermait en 1782, plus de 190,000 chrétiens. *Negombo*, avec un petit fort et des casernes, est situé près de la mer, dans une contrée charmante, couverte de bois de cocotiers et de cannelliers qui fournissent la cannelle la plus fine de toute l'île. *Colombo,* ville bien bâtie et très-peuplée, sur la côte occidentale, a été construite par les Portugais, et avait été le chef-lieu des établissements hollandais. Elle est aujourd'hui la capitale de l'île. La rade est peu sûre. Rien de plus magnifique que l'aspect de cette ville, assise au milieu des forêts de cocotiers, sur une baie formée par le *Kalany-ganga ;* rien de plus riche que la végétation de

[1] *Valentyn :* Descript. de Ceylan, ch. IV, XVI. *Haafner :* Notice sur l'île de Ceylan, dans le deuxième volume de ses Voyages. *Hugh Boyd :* Histoire de Ceylan.

ses environs, où les arbres majestueux, les riants bosquets et les coteaux verdoyants se succèdent ou s'entremêlent sans interruption; rien de plus salubre que l'air qu'on y respire et dont la température presque invariable ne laisse fluctuer le thermomètre qu'à 6 degrés au-dessus et au-dessous du 80e de l'échelle de Fahrenheit.

Colombo profite déjà des bienfaits de la civilisation européenne; elle ne renferme point, il est vrai, de beaux monuments : le palais du gouverneur et l'église de Wolfendal sont ses principaux édifices ; mais elle possède une institution où les indigènes apprennent l'anglais et d'autres langues, et depuis le commencement de 1832 elle communique rapidement, par un service de malles-postes, avec les principales villes de l'île. En 1815 sa population était de 50 à 60,000 âmes, et il est probable qu'aujourd'hui elle est plus considérable.

Punta de Gale ou *Point de Galle,* ville considérable, que sa position au milieu des rochers rend naturellement forte, et que ses forêts de cannelliers enrichissent, possède un port très-beau, mais d'une entrée difficile. *Matoura*, petite ville, est le chef-lieu d'un district très-fertile, surtout en café et en poivre, et très-riche en pierres précieuses. Un peu à l'est de Matoura cessent les bosquets de cannelliers. *Tengale* est situé dans un canton consacré à la chasse aux éléphants.

Les côtes sud-est présentent des marais salants, derrière lesquels on ne voit que forêts et rochers. A *Battikalo*, on voit reparaître toute la fertilité et toute la magnificence du règne végétal. Le pays est parsemé de fermes dont les arbustes les plus charmants forment les clôtures. *Trinkomali* ou *Trinquemale*, ville importante, mais mal bâtie, est dans la partie la plus belle et la plus fertile de l'île. Son port, environné de hautes montagnes et de bons forts, est un des plus beaux et des plus vastes de l'Inde : plus de quarante vaisseaux de ligne peuvent y mouiller à l'abri des tempêtes. Le fort Ostembourg domine toutes les baies voisines. C'est dans le port de Trinquemale que se décharge le Mavali-ganga ou Mahavelle, le premier fleuve de Ceylan ; il descend du pic d'Adam; mais de nombreux rochers, en l'obstruant, le rendent inutile à la navigation.

L'île de Ceylan est entourée d'un grand nombre de petites îles; il y en a surtout beaucoup du côté de l'ouest et du nord ; la baie de Condatchy est remplie d'îlots qui, de loin, présentent un aspect charmant ; mais, arrivé de près, on remarque qu'ils ne produisent, pour la plupart, que des broussailles. Quelques-uns ont de bons pâturages ; on y fait paître les chevaux et les bestiaux ; les Hollandais leur ont donné le nom de leurs villes, telles que

Amsterdam, Harlem, Leyde, Delft, Rotterdam. L'île de *Manaar* est située dans le petit golfe de ce nom, entre Ceylan et la côte de la pêcherie. Nous avons déjà remarqué les bancs de sable connus sous le nom de *Pont de Rama*, ou *Pont d'Adam*, et qui joignent presque l'île de Ceylan au continent de l'Inde. Les habitants de l'île des *Deux Frères* se distinguent par des muscles extrêmement prononcés; un peintre pourrait étudier l'anatomie sur leur corps.

Toute cette lisière que nous venons de décrire appartient aux Anglais, successeurs des Portugais et des Hollandais. On y comptait, au commencement de ce siècle, 340 à 350,000 chrétiens calvinistes, plus de 400,000 catholiques, et probablement le double d'individus restés fidèles à leur ancienne religion.

Le royaume de *Kandy*, occupait la partie centrale de l'île. *Kandy*, ville bâtie en forme de triangle, dans le voisinage du Mavaliganga, est à 80 milles anglais de Colombo. Les maisons ne sont que des cabanes, et l'ancien palais du roi n'a même aucune apparence. On le dit cependant vaste et richement décoré à l'intérieur; un appartement est entièrement formé de glaces très-hautes. Spilbergen vit, en 1602, à Kandy, de magnifiques pagodes, ornées de pierreries et comparables aux plus belles églises catholiques. On y voit encore un beau temple de Bouddha, où l'on conserve la fameuse dent de ce dieu dans une belle châsse ornée d'or et d'argent. Malgré le nom de *Maha-Neuva* (grande ville) que les Chingalais donnent à leur ancienne capitale, nous devons faire observer que Kandy n'est qu'une petite ville de 3,000 âmes.

Nilembynour et *Deglichinour* ont quelquefois servi d'asile aux monarques. Plusieurs villes très-florissantes autrefois sont tombées en ruines: telle est *Anouradgbourro*, ville détruite par les Portugais, antique capitale de l'île, résidence des anciens rois du pays, et où était la sépulture de leur famille. Elle renfermait de belles pagodes dont les ruines sont encore un objet de vénération pour les Ceylanais.

Cette vieille cité, qui porte aussi les noms de *Nouradjapoura* et d'*Anaradhépoura*, paraît être l'*Anurogrammoum* décrit par Ptolémée dans la Taprobane. Le capitaine Chapman, qui la visita en 1828, et qui a consulté à son sujet les chroniques ceylanaises, pense qu'elle fut fondée 470 ans avant notre ère. Suivant les traditions, elle conserva son rang et son importance pendant quinze siècles. Les seules traces de son antique splendeur sont ses neuf temples vénérés : l'un d'eux consiste en une enceinte renfermant des arbres sacrés appartenant à l'espèce appelée *ficus religiosa*;

un autre porte le nom de temple des mille colonnes, et les sept autres ne sont que des tertres et des tombeaux. A l'entrée de l'enceinte des arbres sacrés on voit une pierre sur laquelle sont sculptées des figures d'éléphants, de lions, de vaches et de chevaux.

Sur la côte occidentale de l'île, la petite ville de *Potlam* tire un grand produit de ses importantes salines. A cinq lieues plus au nord, le fort de *Calpentyn* ou *Calpenty*, situé sur la péninsule longue et étroite de Nave-Kare, renferme plusieurs maisons et voit s'élever à sa base un village assez considérable.

Les districts de Potlam et de Calpentyn sont habités par un peuple particulier appelé les *Moukivas*. Au nombre de 1,500 individus, cette peuplade, suivant une de ses traditions, est venue de l'ancien royaume d'Aoudh, dans l'Inde. Parmi les Moukwas, les uns se sont faits mahométans et les autres ont été baptisés par les Portugais.

Au sud de Kandy, et à l'est de Colombo, dans le district de Dinavaca, s'élève la célèbre montagne que les Européens, les chrétiens de Saint-Thomas et les mahométans ont appelée *Pic d'Adam*, mais qui, dans la langue des Chingalais, porte le nom de *Hamalel* ou d'*Hammallyı*, et dans le sanskrit, celui de *Salmala*. Quelques auteurs arabes la nomment *Rohvan*. C'est une montagne de forme conique, visible à 30 et quelques lieues ; on monte sur ses flancs escarpés, mais ornés de forêts, au moyen d'escaliers taillés dans l'ardoise.

M. de Rienzi confirme l'assertion de Valentyn, lorsqu'il annonce qu'un quart d'heure avant d'arriver à son sommet il faut monter au moyen de chaînes de fer fixées sur la plate-forme.

On y trouve dans une plaine de 50 mètres de long sur 35 de large, un petit étang d'eau limpide, source d'une rivière qui, de cascade en cascade, précipite ses ondes sacrées, dans lesquelles les bouddhistes se baignent avec dévotion. On montre encore sur le sommet une petite pagode en bois au milieu de laquelle est une pierre dans laquelle on voit une empreinte assez semblable à celle d'un pied gigantesque. C'est, selon les uns, celui d'Adam; selon les autres, celui de Saint-Thomas ; mais les indigènes veulent que ce soit un vestige de Bouddha, qui, après 999 métamorphoses, s'élança de ce lieu vers les demeures célestes. Les peuples de Ceylan, de Pégou, de Siam, de Malacca, accourent en pèlerinage auprès de ce monument sacré. Dans des pagodes voisines, ils vénéraient des images que les voyageurs européens ont prises pour celles d'Adam et d'Ève. Jadis on y conservait, comme la plus sainte des reliques, une dent de singe qui fut enlevée, en 1554, par

es Portugais; aussitôt les nations attachées à la religion de Bouddha offrirent au vice-roi de Goa 700,000 ducats pour la rançon de ce trésor; le vice roi trouvait que c'était vendre très-avantageusement une dent de singe; mais le patriarche et l'inquisition aimèrent mieux faire brûler cet objet d'un culte superstitieux.

La superficie de l'ile de Ceylan, que nous évaluons à 3,500 lieues carrées, pourrait nourrir une population deux ou trois fois plus considérable que celle qu'elle renferme, et que l'on estime à 1,300,000 habitants. L'un des plus anciens royaumes de cette île, celui de Kandy, a été détruit par les Anglais en 1819. Aujourd'hui qu'ils sont maîtres de l'île, Colombo est le chef-lieu de la colonie, le siége d'une cour suprême de justice et la résidence du gouverneur.

A 30 ou 40 lieues à l'ouest de la côte de Malabar, on voit semées sur la surface de l'océan Indien les îles appelées *Laquedives* ou *Lakedives*. Elles sont au nombre de 50, dont 13 ne sont que des écueils, et forment 15 petits groupes ou *attollons*. Ces îles, peu élevées, ceintes de rochers de corail, entourées de bas-fonds et de bancs de sable, renferment des rizières et de superbes cocotiers. On distingue dans le groupe septentrional *Metelar, Kittan, Coreny, Ameny*. Dans le groupe méridional, on remarque *Lacondy*, la plus considérable de toutes, *Karoly*, *Aquelaon* ou *Akhaloo* et *Kalfeny*, qui a une rivière dont l'embouchure peut recevoir des vaisseaux de 200 tonneaux. Au sud de ces deux groupes est le passage nommé *Canal des onze degrés*.

Ces îles nourrissent une population de 8 à 10,000 individus, que leur caractère physique et leur religion rapprochent des Arabes, tandis que leur langue dérive du malais. Ils sont appelés *Moplaïs* par les Malabares, et soumis à un chef qui se reconnaît vassal des Anglais.

La récolte du riz est si peu considérable en raison de la faible superficie de terrain cultivable, qu'elle suffit, dit-on, à peine à la consommation des habitants pendant une vingtaine de jours. Le surplus de leur nourriture se compose de tortues, de poissons et de mollusques, ainsi que de vivres qu'ils obtiennent par échange sur la côte. Parmi les végétaux qu'ils cultivent on cite l'oranger, le papayer, deux espèces de cotonnier et le *tocca pinnatifida*.

Les naturels sont pauvres et inoffensifs; ils se construisent des maisons en pierres couvertes en chaume, et les tiennent très-basses afin qu'elles

[1] Elles sont situées entre 10° et 14° 40' de latitude N., et entre 69° 50' et 72° de longitude E. du méridien de Paris.

résistent plus facilement aux coups de vent qui se font sentir sur ces îles. Leurs diverses branches d'industrie consistent à fabriquer des câbles avec les fibres qui recouvrent la noix de coco, à faire de petites idoles ou d'autres ouvrages avec les coraux qui entourent leurs îles, et à recueillir des cauris (*cypræa moneta*). Tous ces objets sont leurs moyens d'échange avec le continent.

Les Lakedives ont été découvertes en 1499 par Vasco de Gama. Elles sont rarement visitées par les navires européens parce qu'elles manquent de bons mouillages et que la navigation y est dangereuse.

Entre les Lakedives et les Maldives est située la petite île de *Malique* ou *Malicoï,* entourée de falaises, et extrêmement fertile. Elle dépend d'un radjah de Malabar.

Les *Maldives*, qui tirent leur nom de *Male,* la principale île de ce groupe, s'appellent dans le pays même *Male-Raque,* et chez Edrisi, *Robaihat.* Elles sont, d'après le rapport des indigènes, au nombre de 12,000; mais la plupart sont si petites, qu'elles ne peuvent être habitées : les unes ne sont que des bancs de sable que le flux couvre tous les jours, d'autres portent des arbustes et des herbes. La nature a partagé ce long archipel en groupes particuliers appelés *Attollons*, parmi lesquels cinq se distinguent par leur étendue, et sont séparés par des canaux assez larges. Chaque attollon est ceint d'un cordon de rochers qui le protège contre la fureur des vagues : elles s'y brisent avec tant de force, que le pilote le plus intrépide n'ose en approcher.

Les principaux de ces groupes sont, en commençant par le nord, *Tilla-dou-matis, Milla-doué-madoué*, *Padipolo*, *Malos madou*, *Male* qui donne son nom à l'archipel, *Poulisdous, Nillandous, Moluque, Colomandous, Adoumatis*, *Souadive*, *Addon* et *Ponamoluque*.

Cette chaîne d'îles occupe du nord au sud une longueur de 180 lieues; elle est séparée de Malicoï par un passage appelé le *Canal des huit degrés.*

Parmi les végétaux des Maldives, on distingue le *candu,* arbre dont le bois est léger comme du liége. Les noix des Maldives, ou cocos de mer, sont jetées sur ces îles par les flots qui les apportent des îles Seychelles et autres. On recueille beaucoup d'ambre gris et de corail noir. La pêche des cauris (*cypræa moneta*), nommés ici *bolys*, est importante; un sac de 12,000 de ces coquilles vaut de 5 à 6 francs. Les rats et les fourmis exercent d'épouvantables ravages. Les bœufs sont une rareté ; on a banni les chiens, mais les poules fourmillent.

Les insulaires des Maldives, bien faits et d'un teint olivâtre, paraissent

tirer leur origine des Hindous, mêlés d'Arabes. Ils ont le corps très-velu et la barbe épaisse. Il y a des femmes aussi blanches qu'en Europe. Les Maldiviens parlent une langue particulière; leur religion est celle des Mahométans; mais ils ont conservé des traces d'une plus ancienne croyance; ils sacrifient au dieu des vents, en lançant sur les flots des barques remplies d'ambre et de bois odorant auquel ils ont mis le feu. Ces autels flottants, couronnés de fleurs, se dispersent au loin sur la mer, et la couvrent de nuages aromatiqués. Les Maldiviens s'habillent d'une étoffe de soie ou de coton fort légère. Les plus savants parlent l'arabe, expliquent le Coran, et possèdent quelques notions d'astronomie et de médecine. Pyrard, voyageur français, qui fit naufrage sur les Maldives en 1602, à qui nous devons la seule relation détaillée de ce pays, et dont on a reconnu naguère l'exactitude parfaite, représente la nation maldive comme spirituelle et brave, industrieuse et adroite; mais un tempérament ardent les entraîne dans la débauche la plus effrénée. Ils fabriquent et exportent de jolies nattes et des étoffes de soie et de coton.

Les îles Maldives sont gouvernées par un prince mahométan qui réside dans l'Attollon et l'île de Male avec le titre de sultan; il reconnaît la suprématie anglaise. La ville capitale, du même nom, compte 2,000 habitants; elle a un palais et deux mosquées. Les prêtres sont les principaux fonctionnaires de l'État. De grands pouvoirs sont attribués à un général en chef qui porte le titre de *pandiar;* le corps de troupes régulières se compose de 150 hommes. Toute la nation est divisée en quatre classes, savoir : la famille royale, les ministres au nombre de huit, la noblesse et le peuple.

Il n'y a dans tout le groupe des Maldives aucune autre ville aussi considérable que la capitale. Les maisons, isolées au milieu des forêts de cocotiers ou assemblées sans ordre, sont pour la plupart en bois de cocotier et recouvertes de feuilles d'arbres. Les habitations des riches marchands sont bâties en moellons. Pyrard trouva le palais royal, à *Male*, construit en pierre, mais peu élevé; il était richement décoré à l'intérieur, et orné de jardins avec des jets d'eau et des étangs.

Tableau de la superficie, de la population et des divisions administratives de l'Hindoustan, d'après les documents les plus récents (1851).

Hindoustan anglais. — Possessions immédiates.

SUPERFICIE en lieues carrées.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.	REVENUS [1].	DÉPENSES.	ARMÉE.
67076,37	99,760,071	1,487	608,500,000 fr.	602,275,000 fr.	295,000 hom.

[1] Les revenus et les dépenses s'appliquent à la totalité des possessions et des dépendances de la Compagnie anglaise des Indes orientales.

Superficie et population par grandes divisions administratives.

PRÉSIDENCES.	SUPERFICIE en lieues géograph. carrées.	POPULATION.	POPULATION par lieue carrée.
Bengale.	28397,60	60,000,000 hom.	2,113 hom.
Agra.	11625,30	20,000,000	1,720
Madras.	18861,47	13,508,525	727
Bombay.	8192	6,251,546	736
	67076,37	99,760,071	

Population par religion.

Hindous.	41,000,000
Mahométans.	6,000,000
Idolâtres.	47,000,000
Protestants.	5,000,000
Total.	99,000,000

Population anglaise dans l'Hindoustan.

Armée européenne.	30,000
Officiers anglais dans l'armée indigène.	5,000
Employés du gouvernement.	1,200
Négociants et autres particuliers, environ.	3,800
Total.	40,000

Armée.

Troupes européennes.	30,000
Soldats indigènes.	190,000
Officiers anglais attachés aux troupes indigènes.	5,000
Total.	225,000

Détail des possessions immédiates EN 1851.

A. PRÉSIDENCE DE CALCUTTA.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
BENGALE	Calcutta.	*Calcutta*. Barrakpour.
	Naddia (Nudea)	*Naddia*
	Hougly	*Hougly*. K rpoy.
	Djessore (Jessore)	*Mouley*. (Mooley).
	Bakergandj (Backergunge). . . .	*Burishal*, Backergandj.
	Tchittagong (Chittagoug) . . .	*Islam-âbâd*, Maskal.
	Tiperah.	*Kamillah* Lockipour (Luckipoor)
	Dakka-Djelalpour.	*Dakka*. Narraindgandj, Sounergandj, *Radjanagor*
	Moïmansing (Mymunsing). . . .	*Nassirabad*, Siradjgandj.
	Silhet.	*Silhet*, Azmerigandj, Laour.
	Rangpour (Rungpoor).	*Rangpour*.
	Dinadjpour.	*Dinadjpour*, Maldah, Rhavanipour
	Porniah (Purneah).	*Porniah*. Nathpour.
	Radjchahi.	*Nattore*, Radjmahal.
	Birboum	*Soury*. Baidyanath.
	Mourchid-âbâd.	*Mourchid âbâd*, Kassim-basar.
	Bardouan (Bardwan).	*Bardouan*. Cotva, (Cutwa).
	Midnapour	*Midnapour*. Djelassore.
	Couch-Beyhar (Cooch-Bahar) pr.	*Beyhar*.
BEHAR	Behar.	*Patna*, Behar, Dinapour.
	Ramghor (Rhamghur).	*Thittra*. Rhamghor, Barva (Burwa)
	Boglipour.	*Boglipour*, Monghir.
	Tirhout.	*Hadjipour*.
	Saran.	*Tchapra*. Boggah.
	Chah âbâd	*Arrah*, Rhotas.
AOUDH (Oude).	Gharakpour (Garuckpoor). . .	*Garakpour*.
GOURVAL OU GHERWAL. . .	Sirynagor.	*Sirynagor*, Gangotri.
	Kemaon.	*Almorah*, Bodrinath.
	Sirmore.	*Raïnghor*, Rampour.
ADJMIR.	Adjemir.	*Adjemir*, Pouchkour.
ORIÇAH (Orissa).	Balassore.	*Balassore*.
	Kottak (Cuttack).	*Kottak*.
	Khourdah.	*Khourdaghor*.
	Kondjour.	*Kondjour*.
	Mohorbondje.	*Ha iorpour*.
	Singboum	*Singboum*
GANDOUANA.	Gandouana.	*Djobbolpour*, Soukpour.

B. PRÉSIDENCE OU LIEUTENANCE D'AGRA.

ALLAH-ABAD.	Allah-âbâd.	*Allah âbâd*, Karrah.
	Djouanpour (Juanpoor). . . .	*Djouanpour*, Azimghor (Azimghur).
	Benarès.	*Benarès*, Ghazipour
	Mirzapour.	*Mirzapour*, Ramnagour.
	Bandelkhand.	*Bandah*, Kalinger.
	Kapour.	*Kapour*.
AGRA.	Agra	*Agra*, Mathoura.
	Etaweh.	*Etaweh*, Minpour, Kanoudj, (Kanoje)
	Farrakh-âbâd.	*Farrakabad*, (Furruckabad).
	Kalpi.	*Kalpi*, Djalouan.
	Aly-ghor (Alighur).	*Aly-ghor*.
DELHI.	Delhi.	*Delhi*, Panipot.
	Barely	*Barely*
	Morad-âbâd.	*Morad-âbâd*, Rampour.
	Saharanpour.	*Saharanpour*, Hardwar.
	Merot (Merut).	*Merot*. Anoupcheher.
	Horriana.	*Hansy*.
SINDIAH (en partie). . . .	Goualior.	*Goualior*.
	Kandeich.	*Bournanpour*.
	Malvah	*Oudjein*.

C. PRÉSIDENCE DE MADRAS.

KARNATIK.	Madras	*Madras*.
	Nellore	*Nellore*, Ongole.
	Arkot septentrional.	*Arkot*, Vellore, Tripatty.
	Arkot méridional.	*Veradatchellam*, Erinomalli.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
KARNATIK	Tchinglepot	*Tchinglepot*, Meliapour.
	Tandjor	*Tandjor*, Nagora.
	Tritchinapaly	*Tritchinapaly*
	Madoura	*Madoura*
	Tinnevelly	*Tinnevelly*, Pallamkotta.
	Cheraganga	*Cheraganga*.
KOÏMBATOUR	Koïmbatour	*Koïmbatour*, Eroad.
MAÏSSOUR (Mysore)	Seringapatam	*Seringapatam*.
MALABAR	Malabar	*Kalikot*, Kranganore, Kananore.
KANARA	Kanara	*Mangalore*, Djemâlâbad.
BALAGHAT	Bellary	*Bellary* Gouty.
	Kadapah ou Korpah	*Kadapah*, Gandicotta.
SIRKARS SEPTENTRIONAUX	Gantour	*Gantour* Nisampatam.
	Mazulipatam	*Mazulipatam*, Ellore
	Radjahmandry	*Radjahmandry*, Madapollam.
	Vizagapatam	*Vizagapatam*, Bimilipatam.
	Gandjam	*Gandjam*, Goumsor.

D. PRÉSIDENCE DE BOMBAY.

ANCIENNES PROVINCES.	DISTRICTS.	CHEFS-LIEUX ET VILLES PRINCIPALES.
AURENG-ABAD	Bombay (Ile)	*Bombay*, Mahim.
	Djowar	*Diowar*
	Kalliany	*Kalliany*, Radjhapour.
	Baglana	*Sallier*
	Sangamnir	*Sangamnir*, Nassak.
	Perainda	*Peraïnda*.
	Solapour	*Solapour*.
	Ahmed-nagar	*Ahmed-Nagar*.
	Akalkotta	*Akalkotta*.
	Djounir	*Nouna*.
BEDJAPOUR (Bejapoor)	Konkan septentrional	*Tanna*, Dabol.
	Konkan méridional	*Raïpour*. Gheriah.
	Darwar	*Darwar*
KHANDEICH	Galna	*Galna* Tchandore.
	Khandeich	*Nandourbar*.
	Miouar (Meywar)	*Oudeypour*.
GOUDJERATE	Surate	*Surate*.
	Barotch	*Barotch*.
	Kaïra	*Kaïra*. Bidjapour.
	Ahmed-abad	*Ahmed-abad*

POSSESSIONS MÉDIATES, ou PAYS VASSAUX DE LA COMPAGNIE ANGLAISE.

Superficie en lieues géographiques carrées 62,400
Population absolue 48,500,000
Population par lieue carrée 777

ÉTATS.	PROVINCES dont ils sont formés.	CAPITALES et villes principales	SUPERFICIES en lieues géographiques.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée	REVENUS en francs.	ARMÉE
Princip. de REOUAH (Rhewah)	Allah-abad.	*Reouah*	450	360,000	800	500,000?	?
Idem de JHANSY		*Jhansy*	350	262,500	750	1,000,000	?
Id. de THERY (Therée)		*Thery*	250	185,500	742	00,000	?
Idem de PANNAH		*Pannah*	350	283,500	8 0	1,000,000	?
Royaume d'AOUDH (Oude)	Aoudh.	*Laknau*. Feyz-âbâd	3,500	3,700,000	1,057	45.000.000	5.000
Princip. de KAROULY	Agra.	*Karouly*	350	266,000	760	200,000?	?
Idem de BHERTHPOUR		*Bhertpour*.	1,500	2,200,000	1,69	40,000,000	3 000
Idem de DHOLPOUR		*Dhalpour*	250	162,500	650	200,000	?
Idem de MATCHERRY, ou *Mewa*		*Alvar*. Matcherry	1,100	1,200,000	1,090	20,000,000	1,200

ÉTATS.	PROVINCES dont ils sont formés.	CAPITALES et villes principales	SUPERFICIES en lieues géographiques.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée	REVENUS en francs.	ARMÉE
Princ. de PATTIALAH. *Idem* de THANESAR, ou Thanasir . . . *Idem* de SIRHIND . . *Idem* de LODHYANAH	Delhi.	*Pattialah* . . *Thanesar*. . *Sirhind* . . *Lodhyanah*. .	1,800?	2,000,000?	1,111	24,000,000?	4,000?
Id. de DJESSELMYR, ou *Jaysulmeer*. .		*Djesselmyr*. .	500	250,000?	500	1,000,000?	300?
Idem de BEYKANIR, ou *Bicanera*. . .		*Beykanir*. . .	1,200	1,250,000?	1,250	1.300,000	10,000
Pays des BHATTIS. .		*Bhatnir*. . . Biranah . . . Raniah. . . .	1,100	800,000	727	1,000,000	500?
Princ. de DJOUDPOUR, ou de *Marouar*. .		*Djoudpour*. . Marouar . . Nagare. . . .	1,600	1,600,000	1,000	4,800,000	15,000
Idem de DJEYPOUR .	Adjemir Radjepoutatanah.	*Djeypour*. . .	1,000	1,200,000	1,000	20.000,000	16,000
Idem d'ODEYPOUR, ou de *Miouar*. .		*Odeypour*. . .	1.000	600,000	600	2 000,000	600?
Idem de TONK. . . .		*Tonk*. . . .	600?	480 000	800	1 000,000	400
Idem de BOUNDY .		*Boundy*. . . .	500?	525,000	1.050	10,000.000	500
Idem de KOTAH. . . .		*Kotah*. . . .	1,000	800,000	800	7,000 000	1 000
Idem de KOTCH. . . .	Kotch.	*Bhoudy*. . . .	600	480,000	800	10,000,000	5,000
Roy. de NAGPOUR. . .	Gandouana.	*Nagpour*. . . Deogar . . . Rattanpour. . Tchanda. . . .	10,500	400,000	380	12.000,000	8,000
Idem de MAÏSSOUR, ou de *Mysore*. .	Maïssour.	*Maïssour* . . Bangalore . . Tchinopatam.	3,500	3.600,000	1,029	25,000 000	6,000
Id de TRAVANKORE.	Malabar.	*Trivanderam* Travankore.	1,800	1,500.000	833	7,000.000	10,000
Idem de COCHIN . .		*Tripountary*	350	200.000	571	1,000,000	300?
Idem de SATARAH. .	Bedjapour.	*Satarah* . . Bedjapour. . .	1,500	1,500,000	1.000	4,400,000	4,000
Idem de KOLAPOUR		*Kolapour*. .	450	270,000	600	1,000,000	300?
Idem de GUIKAVAR, ou de *Baroda*. . .	Goudjérate.	*Barodar* . . Lattan. . . . Pathanpour. . Rhadanpour. .	3,500	2,500 000	714	18,000,000	15,000
Princip. de THERAD.		*Therad* . . .	300	250,000	833	50,000?	1,300?
Idem de BANSWARA.		*Banswasra*. .	100	35,000	350	50,000?	?
Idem de TERRAH, ou *Turrah*.		*Terrah*. . . .	250	155,500	630	150 000?	300?
Idem de DOBBOI, ou *Dubboi*.		*Dobboi*. . . .	300	225,000	750	960,000?	200?
Idem de NOANAGOR.		*Noanagor*. . .	250	125,000	500	300.000	?
Idem de GOUNDAL, ou *Goundel* . .		*Goundal* . . .	250	187,500	750	200.000	?
Idem de KAMBAYA, ou *Cambaye* . .		*Kambaya*. . .	350	140,000	400	400,000	?
Royaume d'INDOUR, ou d'*Holkar*. . .	Malvah.	*Indour*. . . .	2,600	1,300 000	500	8,000,000	10.000
Princip. de BOPAL. .		*Bopal*. . . .	1,100	1.200.000	1,090	9,000.000	6,000
Idem de DHARA. . .		*Dhara*. . . .	250	157,000	628	200,000	?
Roy. du DEKKAN, ou Etat du NIDZAM.	Haïderabad. Berar. Aureng-abad. Bedjapour.	*Haïderabad*. Golconde. . Ghanpour. . . Bider . . . . Ellichpour. . Aureng-abad. Sakkar . . .	14.500	12,000,000	820	48,000,000	20,000
Princip. de SIKKIM. .		*Sikkim*. . . . Nagarkote. . .	1,450	550,000	355	2,000,000	3,000
Total de la superficie et de la population [1]. . .			62,400	48,500,000	777		

[1] Nous ne donnons ce tableau que sous les plus grandes réserves, on n'a pas encore fait de recensement dans l'Hindoustan, et nous pensons que cette population de 48,500,000, est un *maximum*. Des renseignements plus récents qui nous sont parvenus portent la superficie des possessions médiates, y compris les nouveaux territoires annexés depuis le démembrement du royaume de Lahore, à 68,425 lieues géographiques carrées, et la population à 34,600,000 âmes.

POSSESSIONS DE LA COURONNE D'ANGLETERRE, L'ILE DE CEYLAN.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées.	POPULATION.	REVENUS.	DÉPENSES.	ARMÉE.
3,180	1,194,482 homm de couleur. 9,121 blancs 27,397 esclaves. 10,825 étrangers. 9,674 Européens.	9,292,375 fr.	8,081,835 fr.	10,000 hom.
	1,251,499			

HINDOUSTAN INDÉPENDANT.

ÉTAT.	PROVINCES dont ils sont formés.	CAPITALES et villes principales	SUPERFICIE en lieues géographiques.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée	REVENUS en francs.	ARMÉE
Royaume de NÉPAUL.	Népaul. Pays des 24 radjahs. Pays des 22 radjahs. Makwanpour Pays des Kirats. Khotang. Tchayenpour Saptaï. Morang.	*Katmandou*. Lalitâ-patam. Gorkha. . . . Chhilli. . . . Makwanpour. (Point de villes). . . . . Hidang. . . . Tchayenpour. Naragari. . . Vidjayapour..	7,000	3,000,000	428	13,000,000	17,000

HINDOUSTAN FRANÇAIS.

SUPERFICIE en lieues géographiq. carrées.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.	DISTRICTS.	PROVINCES	VILLES principales.
70	200,000	2,857	Pondichéry. Karikal. Yanaon. Chandernagor Mahé.	Karnatic. Tanjore. Sirkars. Bengale. Malabar.	Pondichéry. Karikal. Yanaon. Chandernagor Mahé.

HINDOUSTAN PORTUGAIS.

SUPERFICIE en lieues géograph. carrées.	POPULATION absolue.	POPULATION par lieue carrée.	DIVISION.	VILLES PRINCIPALES.
640	500,000	781	Vice-royauté de l'Inde	Pandjim ou villa nova de Goa. Goa. Damao. Diu.

TABLEAU des principales positions géographiques de l'Hindoustan, d'après les observations astronomiques les plus récentes.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.			LONGITUD. E			SOURCES ET AUTORITÉS.
	deg.	min.	sec.	deg.	min.	sec.	
Cap Comorin	8	55	»	75	23	»	Horsburgh, t. I.
Anjeuga, rade	8	40	»	74	35	»	*Elmore*, British Mariners Direct.
Cochin	9	77	15	74	8	36	Horsburg, t. I, p. 364.
Granganor	10	52	»	72	45	»	Brit. Mar. Direct.
Taintchery, rade	11	45	»	73	6	»	*Idem.*
Cananore	11	51	»	73	35	»	Asiat. Res.
Goa pointe Agoada)	15	25	»	71	33	»	Brit. Mar. Direct.
Idem	15	31	»	71	»	»	Connaissance des Temps.
Idem	15	28	20	71	»	»	*Pennant, Rennel.*
Bombay (le phare)	18	54	25	70	31	12	Phil. trans.
Idem	18	55	43	»	»	»	*Niebuhr.*
Bassaïm	19	19	»	70	20	»	Connaissance des Temps.
Diu, cap	20	42	»	68	27	»	*Idem.*
Idem	20	44	»	68	22	30	*Elmore.*
Hougly	22	54	»	86	2	»	Auteurs.
Islam-abad	22	22	»	89	22	»	*Idem.*
Silhet	24	55	»	89	35	»	*Idem.*
Dinadjpour	25	56	»	86	26	»	*Idem.*
Delhi	28	42	»	74	46	»	*Idem.*
Djeypour	26	54	»	73	20	»	*Idem.*
Djoudpour	26	18	»	70	38	»	*Idem.*
Dobiana	25	38	»	73	10	»	*Idem.*
Patna	25	37	»	82	54	45	*Idem.*
Pounah	18	30	»	71	39	45	*Idem.*
Mirzapour	25	10	»	81	9	»	*Idem.*
Masulipatam	16	10	»	78	48	»	*Idem.*
Nagpour	21	8	30	76	50	45	*Idem.*
Seringapatam	12	25	29	74	21	37	*Idem.*
Surate	21	11	»	70	46	45	*Idem.*
Sikkim	27	15	»	85	45	»	*Idem.*
Benares	25	20	»	80	42	»	*Idem.*
Bedjapour	16	46	»	73	22	»	*Idem.*
Bednore	13	50	»	92	44	»	*Idem.*
Bopal	23	17	»	75	10	»	*Idem.*
Trivady	11	51	»	77	10	»	*Idem.*
Trivanderam	8	24	»	72	48	»	*Idem.*
Tritchinapaly	10	49	»	76	30	»	*Idem.*
Maddi Bender (port à l'embouchure de l'Indus)	25	40	»	66	30	»	*Rosily.*
Pondichery	11	55	41	77	31	30	Connaissance des Temps.
Madras, le fort Saint-George	13	4	54	78	8	45	*Idem.*
Pointe Divy	16	6	»	78	10	»	Brit. Mar. Divect.
Pointe Godavery	16	45	»	80	20	»	*Idem.*
Gandjam	19	22	30	82	58	»	Connaissance des Temps.
Balasore	21	30	20	84	50	»	*Ritchie et Playsted.*
Calcutta (fort Willam)	22	33	11	86	»	3	Conaiss. des Temps de 1835.
Thanasir	29	55	»	79	8	»	Auteurs.
Landhyanah	30	50	»	73	28	»	*Idem.*
Bhatnir	29	36	»	71	35	»	*Idem.*
Oudjein	23	12	»	73	29	45	*Idem.*
Gouâlior	26	15	»	75	42	»	*Idem.*
Gorekpour	26	46	»	80	53	»	*Idem.*
Negapatam	10	45	»	77	28	11	*Idem.*
Monghir	25	23	»	84	6	»	*Idem.*
Laknau	26	51	»	78	24	»	*Idem.*
Ghazipour	25	35	»	80	13	»	*Idem.*
Boglipour	25	15	»	84	40	»	*Idem.*
Sirinagor	30	11	»	76	23	»	*Idem.*
Katmandou	27	42	»	82	34	»	*Idem.*
Ellitchpour	21	14	»	75	10	»	*Idem.*
Goudelour	11	43	23	77	27	57	*Idem.*
Tranquebar	11	»	15	77	34	15	*Idem.*
Daman	20	22	»	70	38	»	*Idem.*
CEYLAN.							
Cap Dondra	5	47	»	78	21	30	Auteurs.

NOMS DES LIEUX.	LATITUDES N.	LONGITUD. E.	SOURCES ET AUTORITÉS.
CEYLAN.	deg. min. sec.	deg. min. sec.	
Colombo.	6 55 »	77 48 »	Auteurs.
Trinkomali, le mât de Pavillon.	8 35 »	79 1 36	Horsburgh, t. I, p. 47.
LAKEDIVES.			
Karoly.	10 30 »	70 14 14	D'après de Manney.
Pointe nord.	7 5 »	71 44 »	*Topping*, cité par *Rennel*.
Idem.	7 15 »	71 20 »	Brit. Mar. Direct.
Pointe sud.	0 40 *sud.*	72 25 »	*Idem.*
Male.	4 20 »	71 25 »	Auteurs.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

Suite de la Description de l'Asie. — Tableau historique et moral de l'Inde.

Les vastes contrées que nous venons de décrire ont été regardées comme une des parties du globe où l'homme s'est le plus anciennement réuni en société. Les raisonnements physiques ont été appelés à concourir avec les raisonnements historiques à rendre cette vérité incontestable.

Veut-on que les régions les plus élevées du globe aient les premières vu naître le genre humain ? Quelles sont celles qui sous ce rapport pourraient être mises en parallèle avec les alpes qui séparent l'Inde du Tibet ? Les générations écloses dans cette terre primitive virent bientôt sourire à leurs pieds les heureuses vallées de Kaschmire et les fertiles coteaux de Sirinagor : où trouver un emplacement plus convenable pour le jardin de nos premiers parents ? Mais si l'on veut se borner à une hypothèse moins hardie et plus philosophique ; si, sans rechercher l'origine de l'espèce humaine, on se contente de deviner dans quelles contrées les premières associations de familles, les premières tribus ont dû se former, l'Inde se présente encore à tout esprit impartial comme un des pays les plus anciennement cultivés et civilisés. Nulle part sur le globe les hommes n'ont trouvé sous leurs mains des aliments plus abondants, plus sains, plus facilement préparés que sur les bords du Gange ; nulle part ils ont eu moins besoin de se disputer la possession d'une fontaine, la récolte d'un champ ; nulle part un climat plus chaud les a mieux dispensés de ravir aux animaux leurs peaux ou leurs toisons pour se garantir des intempéries de l'air ; même le soin de bâtir une cabane devenait superflu ; les palmiers et les bananiers

leur offraient spontanément un abri contre la pluie et un asile contre les ardeurs du soleil.

L'histoire nous montre la réalité de ce que la géographie physique vient de rendre probable. Le commerce des peuples de l'Asie occidentale remonte aux siècles les plus reculés; les livres de Moïse parlent déjà des bois d'aloès et d'ébène, de la cannelle et des pierres précieuses de l'Inde, dont on ignorait encore le nom. Plus tard, nous voyons les Phéniciens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains chercher sur les côtes de Malabar ces étoffes légères, ces matières colorantes, l'indigo, les gommes-laques, les ouvrages en ivoire et en nacre de perles, que ce pays exporte encore. Ce commerce suppose nécessairement que plusieurs nations indiennes avaient atteint un certain degré de civilisation; par conséquent elles ont dû exister avant que l'invasion d'Alexandre les mît en communication régulière et continuelle avec le reste du monde.

La preuve historique de la haute antiquité de la civilisation indienne, la plus forte, la plus décisive, quoiqu'elle ne soit ni la plus apparente ni la plus connue, c'est l'identité du système religieux et politique des Indiens aux siècles d'Alexandre et des Ptolémées, avec celui que nous offre l'Hindoustan moderne. La division par castes, et la rigoureuse séparation de ces castes, institution essentielle et fondamentale, existaient déjà. Pouvaient-elles exister sans la religion de Brahma, sans les lois de Menou? Si nous voyons Diodore, Arrien et Strabon nommer *sept* castes au lieu de *quatre*, cette apparente contradiction devient une preuve de la véracité de ceux à qui nous devons ces notions. Car la caste des *bergers*, qui selon eux, vivait isolée et dans un état sauvage, représente ces nombreuses tribus nomades, de brigands, de pirates qui, encore aujourd'hui, sont presque étrangères à l'espèce de civilisation que le brahmanisme a introduite. Les prétendues castes d'inspecteurs et de conseillers d'Etat n'étaient que des ordres de fonctionnaires. Mais les circonstances les plus extraordinaires et les plus bizarres prouvent que l'ensemble des superstitions hindoues existait déjà au siècle d'Alexandre. Les Macédoniens y trouvèrent toutes les espèces les plus remarquables de *fakirs*, ou religieux, qui ont frappé les yeux étonnés des voyageurs modernes. Les uns, vivant dans les forêts, s'y nourrissaient de racines, se couvraient de l'écorce des arbres; les autres colportaient des amulettes, des remèdes miraculeux, faisaient danser des serpents, ou disaient la bonne aventure; on voyait celui-là s'étendre par terre pendant une journée tout entière, et recevoir sans émotion des torrents de pluie qui inondaient son corps; on

voyait celui-ci, placé tout nu sur une pierre presque ardente, braver la violence des rayons du soleil et la piqûre des insectes. Tous laissaient flotter sur leur dos une immmense chevelure, qu'ils mettaient plus de soins à nourrir qu'à nettoyer. Strabon rejette même comme une fable que les Indiens savaient plier les doigts de la main en arrière et ceux du pied en avant, de sorte qu'ils marchaient sur la plante supérieure : or, ce sont cependant des exercices auxquels les fakirs se livrent encore journellement.

Les *bayadères*, ou filles publiques attachées au service des temples, existaient déjà ; leurs inspecteurs les rassemblaient au son retentissant d'un instrument d'airain, et la coutume qui livrait à la lubricité publique ces victimes de la superstition, est vaguement retracée par un des compagnons d'Alexandre.

L'usage qui condamne les veuves à s'immoler sur le tombeau de leurs époux, ainsi que l'emploi des anneaux d'ivoire, des parasols et des babouches de cuir blanc, distinguaient les Indiens avant le commencement de l'ère vulgaire.

Les institutions religieuses et politiques de l'Hindoustan moderne paraissent donc avoir existé, quant à leur essence, un millier d'années avant Jésus-Christ. Elles avaient déjà donné naissance à de nombreux abus, à des superstitions extravagantes; mais dans la grossièreté même des emblèmes allégoriques sous lesquels on désignait les attributs des divinités, la religion indienne portait avec elle la preuve irrécusable d'une origine très-reculée.

En admettant, d'après ces raisonnements, que les Hindous sont une des nations les plus anciennes du globe, il faut nous garantir des exagérations des écrivains animés de l'esprit de parti. Aucun monument indien authentique ne remonte au delà de Moïse. Leurs tables astronomiques ont été calculées en rétrogradant, ainsi que l'a démontré un illustre géomètre; et le *Sourya-Siddhanta*, leur plus ancien traité d'astronomie, qu'on prétendait révélé depuis deux millions d'années, paraît avoir été composé il y a environ 750 ans.

Le *Maha-Bharata* ou l'*Histoire universelle*, le *Ramayâna*, les *Pouranas*, ne sont que des légendes, des poëmes qui fournissent à peine les éléments d'une chronologie très-défectueuse, et qui ne remontent guère plus haut qu'Alexandre[1]. Les savants européens, qui accordent à

[1] *Paterson*, sur la chronologie des rois de Magadha, empereurs de l'Inde, et sur les époques de Wikramadytya, et Recherches asiatiques, t. IX.

ces traités une plus haute antiquité, avouent du moins qu'ils renferment de nombreuses interpolations [1]. Les plus anciens de tous les écrits sacrés des Indiens, les *Vedas,* à en juger d'après le calendrier qui s'y trouve annexé, et d'après la position du colure des solstices que ce calendrier indique, peuvent remonter à 3200 ans, époque rapprochée de celle de Moïse [2].

En adoptant ces opinions modérées sur l'antiquité de la civilisation indienne, il nous reste encore assez de sujets d'admiration. La nation hindoue, réunie depuis environ 3000 ans sous les mêmes croyances, les mêmes lois, les mêmes institutions, présente un phénomène d'autant plus rare et plus intéressant, que son pays natal a été envahi par un grand nombre de hordes étrangères attirées par le sol fertile et le caractère trop peu belliqueux des indigènes. La population de l'Hindoustan, que l'on estime 140,000,000 au plus bas, se compose donc de deux classes distinctes.

Les nations de l'Inde descendent ou des anciens habitants de ce pays, ou des peuples d'origine étrangère. Ceux-ci sont désignés par les véritables Indiens sous le nom de *Milytch*, mot qui signifie presque autant que la dénomination de *barbare* chez les Grecs et les Romains [3]. Le nombre de ces peuples se monte au delà de 30, si l'on y comprend les peuplades nomades qui ont cherché un refuge dans les montagnes et les déserts. Nous nous contenterons de nommer les *Tatars* et *Mongols*, les Afghans ou Patanes, dont les *Rohillas* sont une branche, le *Béloutchis,* qui paraissent être venus anciennement de l'Arabie, les Malais, les Perses, et particulièrement les adorateurs du feu ou les Guèbres, les Arabes, les Juifs noirs et blancs; sur la côte de Malabar, les Portugais noirs, descendants d'un mélange d'Européens et d'Hindous, et très-répandus sur les côtes de Dékhan et dans le Bengale.

Nous avons fait connaître les plus remarquables de ces tribus étrangères dans le cours de notre description spéciale de l'Inde. La variété infinie que présentent leurs mœurs et leurs lois n'admettait aucune vue générale. On a essayé d'estimer le nombre de ces étrangers, et on n'a peut-être pas été trop loin en l'évaluant à 10,000,000.

Les véritables indigènes du pays, ce sont les *Hindous* ou descendants des anciens Indiens. Cette race, qui s'étendait autrefois sur l'Inde, occupe

[1] Edinburg Review, t. XX, p. 455; t. XXIII, p. 42.
[2] *Colebrooke :* Mémoire sur les Vedas, Rech. asiat., t. VIII, p. 493.
[3] *Wahl,* t. II, p. 866.

encore les plus belles et les plus vastes parties de ce pays. Des nations hindoues se sont mêlées aux nations venues de l'étranger, et en ont adopté la religion et les mœurs, en tout ou en partie. Dans cette catégorie, on place les *Assamiens* et les *Chingalais*, probablement Hindous d'origine, du moins en grande partie, mais chez qui la doctrine de Bouddha ou quelque mélange étranger aura produit une différence sensible. Les *Seïks* ne sont également séparés des Hindous que par une croyance nouvelle et des institutions qu'elle a fait naître. Les Lakediviens, les Maldiviens, les Batniens, les Ghikers, et plusieurs autres divisions locales d'anciens Hindous, ont perdu la pureté de leur sang en se mêlant avec des Arabes et des Persans qui les ont engagés sous les drapeaux de Mahomet. La religion musulmane compte encore de nombreux adhérents parmi les colonies étrangères, tous désignés sous le nom général de *Moors* ou *Maures*, mis en usage par les Portugais.

Il y a enfin des peuplades hindoues qui, sans se confondre avec les peuples étrangers, ont dégénéré de leur caractère primitif dans les retraites qu'elles ont choisies au milieu des montagnes et des forêts, mais qui conservent encore les traces de leur origine. Nous avons déjà peint les *Coucis*, les *Népaliens*, les *Goands*, les *Bhyls*, les *Kallis*, et quelques autres de ces peuplades que leur situation ou leur manière de vivre sépare de la masse civilisée de leurs compatriotes.

Quelques-unes de ces tribus ont peut-être une origine très-ancienne, et même antérieure à la civilisation des autres Hindous. Déjà Hérodote nous parle d'une tribu des *Padœi*, qui non seulement mangeaient la viande crue, trait qui caractérise des chasseurs sauvages, mais qui même tuaient, pour les dévorer, leurs parents épuisés par l'âge et les infirmités, ce qui ne peut être que le résultat d'une espèce de loi ou de dogme. Cette affreuse coutume se retrouve aujourd'hui chez les *Battas*, peuplade du nord de l'île de Sumatra. « Quand un vieillard est las de vivre, il invite ses enfants à le manger. La famille s'assemble sous un arbre sur lequel le vieillard s'assied; on chante, en secouant l'arbre, un chœur funèbre, dont voici le sens : « La saison est venue, le fruit est mûr, il faut « qu'il se détache. » Alors la victime descend; les plus proches et ceux qu'il chérit le plus lui donnent le coup mortel; ensuite sa chair est mangée dans un banquet solennel. » Les *Weddah* ou *Beddas*, dans l'île de Ceylan, sont accusés d'anthropophagie par le voyageur Knox et par M. de

[1] Rapport des Battas à M. *Leyden*, Asiat. Research., t. X, Mém. sur les langues et nations into-chinoises.

Rienzi, du moins dans quelques cas rares. Les Pouranas parlent d'une tribu également antropophage qui vivait dans les forêts de l'Hindoustan, et qui portait le nom sanskrit de *Vyada*, nom qui, dans l'ancien langage, signifie *les tourmentants*, *les cannibales*, mais qu'on prend aujourd'hui dans le sens de *chasseurs*. Ne serait-on pas tenté de voir dans cette dénomination comme dans ces usages une sorte d'identité? Ne pourrait-on pas en conclure que, dès les temps les plus reculés, , un certain nombre de sauvages, livrés au sanguinaire métier de la chasse, se soit soustrait au joug des lois de Menou, qui a réuni en société politique et religieuse la grande masse des Hindous?

C'est de ceux-ci que nous devons tracer un tableau général. Les Hindous appartiennent, comme nous l'avons dit ailleurs, à la première variété de l'espèce humaine. La forme de leur crâne, les traits de leur visage, les proportions de leurs membres, tout les rapproche des nations européennes, plus encore que des Persans et des Arabes; mais leur peau, presque noire dans le midi de la péninsule, n'arrive pas, même dans les montagnes septentrionales, à la blancheur et à l'incarnat européen; elle conserve toujours une teinte olivâtre.

Nous ajouterons à ces considérations que les Hindous méridionaux sont moins robustes que les septentrionaux, et que ceux qui suivent l'antique religion de Brahma sont énervés par l'usage exclusif d'une nourriture toute végétale; tandis que les Hindous musulmans, qui, au contraire, se nourrisent de la chair des animaux, se distinguent par plus de vigueur et d'activité, car il faut toujours tenir compte de l'influence inévitable du climat.

Sous le rapport moral, les habitants des campagnes se font remarquer par leurs principes honnêtes et religieux, tandis que ceux des villes sont corrompus et vicieux; parmi ceux-ci, l'on doit encore distinguer, comme les plus dégradés, les gens de lois et ceux qui n'ont d'autres moyens d'existence que leur adresse.

Les Hindous sont en général susceptibles de participer à tous les bienfaits de la civilisation. Ceux de la haute classe sont d'une politesse excessive; mais ils sentent leur dignité. Leurs cœurs ne sont point fermés aux sentiments patriotiques; ils n'ont aucune sympathie pour leurs dominateurs, dont ils savent apprécier la sagesse des lois et des institutions comme un avantage dont l'Hindoustan jouira tôt ou tard, tandis que la masse du peuple paraît être indifférente au pouvoir que les Anglais exercent sur leur pays.

La sobriété et la paresse, naturelles aux classes laborieuses, font que le salaire des ouvriers est très-modique. Ainsi, à Calcutta même, les charpentiers, les serruriers, les maçons gagnent 12 à 15 francs par mois; les plus habiles 25 à 30, les manœuvres 8 à 10, les jardiniers et les porteurs de palanquins 10 francs. Malgré sa sobriété, la population indigène augmente avec une extrême rapidité.

Les langues que parlent les diverses peuplades forment une des familles les plus répandues; leur souche commune, ou plutôt leur type le plus ancien, c'est le *sanskrit*, ou *samskrda*, langue dans laquelle sont écrits tous les anciens livres indiens; c'est cet idiome, remarquable par sa grande perfection, qui a donné naissance aux diverses langues qu'on parle aujourd'hui dans l'Inde, telles que le *kaschmirien*, qui a conservé les caractères du sanskrit et qui se rapproche le plus de cet ancien idiome; le *maharashtra*, ou langue des mahrattes; le *talenga*, ou *telonga*, que l'on parle dans Golconde, dans l'Orissa, sur les bords du Krichna, jusqu'aux montagnes de Bala-ghat; le *tamulien* et le *malabarien*, qui est en usage sur les côtes de Dékhan, depuis le cap Comorin jusqu'à l'extremité orientale de la côte de Coromandel, et sur la côte de Malabar jusqu'aux frontières septentrionales du Konkan; enfin l'*hindoustany*, qui paraît être le plus ancien et le plus pur idiome de l'Inde après le sanskrit et le kaschmirien; on l'appelle aussi *nagari*, ou *dewanagari*, mais ce terme signifie proprement le genre de caractères avec lesquels on l'écrit. On le divise en plusieurs dialectes, dont celui qu'on nomme *wradcha*, et qu'on parle aux environs d'Agra et de Madoura, est le plus pur et le plus analogue au sanskrit. Ce dialecte de l'Hindoustan central, en se mêlant avec la langue des Patanes, ou Afghans, et avec celle des armées mongolo-tatares, a donné naissance à l'idiome qu'on parlait à la cour du Grand-Mogol et qui règne encore parmi les Indiens mahométans. On devrait l'appeler *mongolo-hindoustany;* mais il est connu sous le nom de langue des *Moors* ou *Maures*. Les autres dialectes sont ceux de Pendjab, de Goudjérate, qu'on parle non-seulement dans ces provinces, mais aussi dans le Sindhy, à Surate et sur le mont Bala-ghat, dans le Népaul, l'Assam, le Bengale et le Balassore, et qui s'est répandu aussi sur la côte d'Orissa jusqu'à celle de Coromandel.

Telles sont les divisions usuelles des langues de l'Hindoustan; les recherches des savants sur les différences primitives n'offrent encore aucun résultat d'une entière certitude; cependant on paraît convenir des faits qu'on va lire.

Le *Sanskrit*, langue morte, dans laquelle sont écrits la plupart des livres sacrés des Hindous, se rapproche, tant par ses mots que par ses formes, du zend, du persan, du grec, du latin, du teutonique, ou ancien allemand, du gothique et de l'islandais. Ces traits de parenté surprennent autant par la ressemblance la plus manifeste que par leur étonnante dissémination. Telle forme du verbe sanskrit se retrouve presque identiquement dans le latin, telle autre ne se reconnaît que dans la langue grecque. Des racines qui n'existent point dans les dialectes allemands connus sont communes au sanskrit et à l'islandais, langues séparées par un quart de la circonférence du globe. Ces restes d'un vocabulaire et d'une grammaire commune à tant de nations semblent prouver ou qu'elles descendent d'une souche aujourd'hui perdue, ou qu'à une époque reculée elles ont eu des rapports de voisinage et de commerce aussi difficiles à concevoir qu'impossibles à nier.

Le sanskrit s'écrit avec 52 lettres, dont plusieurs ne peuvent se rendre par nos caractères; on y emploie quelques milliers de signes d'abréviations syllabiques. Harmonieuse et grave par le mélange des voyelles et des consonnes, riche en termes, libre dans sa marche, possédant un grand nombre de conjugaisons, de temps, de cas, de particules, cette langue peut se comparer aux langues-mères les plus parfaites et les plus polies.

Le *prakrit*, ou la *langue adoucie*, est parlé par les femmes dans le drame de Sakontala, tandis que les hommes parlent sanskrit. On peut comprendre sous cette dénomination tous les dialectes vulgaires dont le savant Colebrooke pense avoir déterminé les dix souches principales : 1° le *saraswata*, parlé anciennement dans le Pendjab, sur les bords d'une rivière de ce nom ; 2° le *canyacubja*, ou le dialecte de Kanodje, souche de l'*hindi* moderne, d'où est venu, par son mélange avec l'arabe, l'*hindoustany;* 3° le *goura*, ou le dialecte de Bengale, dont Gour était la capitale; 4° le *marthila*, parlé vers le Népaul, peu différent du précédent; 5° l'*outcala*, dans la province d'Orissa ; 6° le *tamla*, ou *tamul*, langage du pays de Dravira proprement dit, ou de la péninsule au sud du Krichna; 7° le *maharashtra*, ou *mahratte*, qui, outre d'autres mélanges, contient des mots d'une langue inconnue; 8° le *carnataca*, parlé dans l'ancien pays du même nom; 9° le *telinga*, anciennement nommé *calinga*, usité dans le Telingana ; 10° le *gourjara*, ou dialecte de Goudjerate. Ces langues doivent avoir appartenu à autant de nations distinguées par leur civilisation; mais l'énumération des dialectes n'est pas complète ; le *penjabi* et le langage de *madoura* ne sont pas les seuls dialectes qu'on peut y ajouter.

On indique encore le *magadha* comme une ancienne langue de l'Hindoustan ; c'est le dialecte ancien du Béhar, où naquit Bouddha. Les prêtres de ce prophète déifié paraissent l'avoir parlé, et c'est presque indubitablement la langue *pali* ou *bali* des Ceylanais et des Birmans.

Le *païsachi*, qui paraît identique avec l'*apabrancha*, est, selon les uns, un jargon créé par les poëtes et qu'ils ont mis dans la bouche des étrangers ; selon les autres, ce serait le langage des tribus des montagnes sorties d'une souche différente de celle des Hindous.

Suivant M. de Rienzi, ce serait l'idiome de ces mêmes tribus avant que la civilisation l'eût adouci et en eût fait le sanskrit ; circonstances qui font vivement désirer aux historiens et aux géographes des éclaircissements ultérieurs.

La nation hindoue est encore divisée, comme dans l'antiquité, en quatre castes ou *dchadi*. Chacune a des priviléges, des fonctions et des lois particulières ; plus la caste est élevée, plus les restrictions sont multipliées et les prérogatives honorables ; la quatrième caste a le moins de lois à suivre, mais aussi elle a peu de considération et de droits. Chacun reste invariablement dans la caste où il est né et en pratique les devoirs, sans jamais pouvoir s'élever à une caste supérieure, quels que soient son mérite et son génie. Les peines les plus cruelles attendent celui qui voudrait se soustraire même aux règles les plus absurdes que lui prescrit la loi de sa caste. L'Hindou sacrifie apathiquement sa santé et sa vie même à ce point d'honneur. Un Brahmane de Calcutta, tourmenté d'une grave maladie, se fait exposer sur les bords du Gange ; il y passe quelques heures en contemplation et en prières ; sans signe de vie, il attend que la haute marée vienne l'entraîner dans les flots sacrés et lui donner la mort la plus sainte que son imagination puisse lui promettre. Mais une compagnie d'Anglais passe en bateau près du lieu de cette scène ; l'humanité de l'un d'eux est émue à l'aspect d'un homme qu'il croit victime de quelque accident ; il fait approcher le bateau, y entraîne le Brahmane, le rappelle à la vie en lui versant dans la bouche un flacon d'eau de Cologne, et l'amène à Calcutta. Aussitôt les autres Brahmanes le déclarent infâme, déchu de sa caste et indigne qu'aucun Hindou lui parle. En vain l'Anglais prouve-t-il par témoins que lui seul est coupable, puisqu'il l'avait trouvé sans connaissance ; la loi de Menou est inflexible : il a bu avec un étranger, il en a reçu des aliments : ce crime lui fait perdre, selon les lois hindoues, tous ses moyens de subsistance. Il est frappé de mort civile ; mais les tribunaux anglais ordonnent à celui qui lui avait sauvé la vie de lui fournir des aliments. Abandonné de

tous les siens, poursuivi de marques de mépris et d'indignation, le malheureux Brahmane traîne pendant trois ans une existence misérable; enfin une maladie nouvelle lui inspire le désir de se donner la mort, et son bienfaiteur, dont la bourse est épuisée, se garde bien de s'y opposer. Ce trait authentique peint mieux que cent remarques l'excessive intolérance des Hindous dans l'observation des lois des castes. Un code civil et religieux à la fois règle scrupuleusement toutes les distinctions entre les castes et prescrit le devoir de chacune d'elles. Ce code est en vigueur depuis des milliers de siècles, et jamais les Hindous n'ont songé à en modifier la rigueur.

La caste la plus noble est celle des *Brahmanes*, c'est-à-dire des prêtres, savants, jurisconsultes et fonctionnaires. Ils portent des vêtements particuliers, s'abstiennent de toute nourriture animale, à l'exception de celle qui est offerte dans les sacrifices, et jouissent de grands priviléges; par exemple, de ne jamais subir des punitions corporelles, de lire et d'expliquer les livres sacrés, d'être les seuls conseillers des princes. Il y a des Brahmanes *vichnouvites* qui se consacrent au culte de Vichnou, et des *shivenites* qui adorent exclusivement le dieu Shiva. Ils ont encore diverses classes qu'ils parcourent depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. Les *Wanaprasta* habitent la solitude et se livrent à la contemplation. Les *Sanyassi,* parvenus à une sainteté parfaite, ne vivent que d'aumônes. De ces deux classes sont sorties d'innombrables sectes de fanatiques, ces *djogis* ou pénitents qui croient plaire à la divinité en se mutilant le corps de mille manières bizarres, en bravant les atteintes du feu et l'intempérie des saisons; ces *pandaris*, qui colportent dévotement l'image des parties réunies des deux sexes; ces *beraghis,* qu'on peut considérer comme un ordre de moines et de religieuses consacrés au dieu Krichna et à son amante Rada, dont ils célèbrent l'histoire par des chants accompagnés du bruit des cymbales. Quelques Brahmanes affectent une philosophie hardie; les *pashandia* nient l'existence des dieux, et les *sarwagina* celle d'une providence spéciale. Les Brahmanes, respectables par leur science et leurs vertus, forment le plus petit nombre, la plupart de ces prêtres et sages héréditaires se livrent à l'ambition, à l'intrigue, aux voluptés; leur caractère, avili par des traits d'avarice, de bassesse, de cruauté, n'a inspiré que le mépris aux voyageurs les plus dignes de foi.

La seconde caste est celle des *Tchatrias,* c'est-à-dire des enfants des rois, parce qu'ils se regardent comme les descendants des anciens rois indiens; c'est dans cette caste que doivent être nés tous les princes et grands

vassaux, a moins qu'ils ne soient de la première. Les Tchatrias sont destinés à l'état militaire ; ils sont soldats nés. A cet effet, les lois de leur caste leur défendent de contracter des mariages légitimes ; mais aussi ils jouissent de grands priviléges, dont le premier est de pouvoir aspirer au trône. On y donne en général le titre de *Radcha* ou *Radjah* à tous les chefs ou seigneurs. Dans le Dékhan, les chefs des *Naire* sont des chevaliers de cette noble caste.

L'apathie et la faiblesse des autres Hindous cèdent, chez cette caste, la place à une valeur féroce, à une ambition barbare, rarement rachetées par de véritables vertus. Ce sont les Radjepoutes qui refusent, malgré la prière des Anglais, de laisser la vie à leurs enfants du sexe féminin, lorsqu'ils craignent de ne pouvoir les marier convenablement.

La troisième caste est celle des *Vessias*. Ses fonctions sont l'agriculture, le jardinage, l'éducation du bétail et le commerce des productions de la terre et des objets manufacturés ; son principal privilége est l'exemption de toutes les charges militaires. Cependant, depuis que les princes indiens entretiennent des armées mercenaires, ils s'y enrôlent en grand nombre. Les Mahrattes sont généralement de cette caste. Lorsque les Vessias se livrent au commerce, surtout dans les pays étrangers, ils portent le nom de *Banians*.

La quatrième caste comprend les *Soudras,* c'est-à-dire les artisans et les ouvriers. Elle est subdivisée en un grand nombre de maîtrises ou compagnies. Les descendants de ceux parmi les Hindous qui, par des mariages illicites, ont dérogé aux droits de ces quatre castes ou classes nobles, sont compris dans les divisions ignobles et méprisées appelées *Burum-Sunker* ou *Warna-Sankra*, espèces de castes mixtes ; elles vivent à l'abri d'une sorte d'amnistie locale, mais elles n'osent communiquer avec aucun individu des classes nobles. Encore au-dessous de ces castes bâtardes, on voit les malheureux *Parriahs,* que les Hindous ont rejetés de leur société, et qui se livrent aux occupations les plus dégoûtantes. En revanche, ils peuvent manger de tout et entrer au service des Européens. Il y a parmi eux des subdivisons, telles que les *Harris*, les *Moukoas* ou pêcheurs, et autres.

La constitution des Hindous est fondée sur le brahmanisme, religion qui admet l'existence d'une triple divinité, *Brahma, Vichnou* et *Shiva*, d'une foule de divinités inférieures préposées au gouvernement du monde, ainsi que d'esprits bons et méchants, l'immortalité de l'âme, la métempsycose, la purification des âmes par les pénitences et abstinences volontaires, les pratiques religieuses.

La mythologie indienne semble, comme celle des Grecs, être un mélange de plusieurs croyances, qui se fondaient d'autant mieux l'une dans l'autre qu'elles offraient toutes les allégories sur l'éternel pouvoir de la nature. *Iswara* ou *Baghesa*, divinité dont *Phallus* est l'emblème, et qu'on adore en vénérant cette image impudique, ressemble, par beaucoup d'autres traits, à l'Osiris des Égyptiens et à Bacchus. *Vichnou* et *Shiva* ont tous les deux des rapports frappants avec Jupiter, dont la nourrice, Anna Perenna, méconnue de tous nos mythologues, s'est enfin retrouvée dans *Anna Purnada,* la déesse de la nourriture. Bien d'autres traits de ressemblance prouvent que les fables indiennes et grecques ont quelquefois puisé à des sources communes [1]. Ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que l'on retrouve dans la mythologie scandinave des noms et des idées qui appartiennent à celle de l'Inde. Le *trimurti* ou triple forme, espèce de trinité indienne, figure dans les premières pages de l'Edda de Snorron. Mais l'immobilité d'esprit propre aux peuples asiatiques a conservé dans l'Inde les premiers emblèmes ou hiéroglyphes par lesquels une nation encore illettrée peignait ses idées. De là ces bizarres figures avec quatre têtes et huit bras, ces visages épouvantables, ces monstres qui déchirent des corps humains, toutes ces affreuses et dégoûtantes singularités qui caractérisent la représentation des divinités indiennes. Ces symboles font horreur si on les compare aux gracieuses conceptions de l'imagination grecque; mais ils prouvent l'antiquité du système religieux duquel ils dépendent; souvent aussi ils admettent des explications très-satisfaisantes. Ainsi *Vichnou,* ou le principe conservateur, tient dans une main la feuille de lotos, plante aquatique, pour rappeler que tout est né de l'Océan; le cor qu'il lève dans une autre main dénote sa voix créatrice, qui peut animer le néant; la massue dans la troisième indique son pouvoir de punir et d'écraser les méchants; la roue dans la quatrième est le symbole du cercle éternel de la vie et de la création; une triple couronne sur sa tête nous apprend qu'il règne sur la mer, la terre et le ciel atmosphérique.

Le culte brahmanique est accompagné de cérémonies et de coutumes solennelles. Il y en a d'horribles, telles que la procession du Dieu Djaggernath, dont le char pesant écrase sous ses roues les fanatiques qui, en s'y précipitant, croient trouver à la fois la mort la plus glorieuse et une éternelle félicité [2]. Il y a d'autres fêtes indiennes où règne le tumulte, où préside la

[1] *W. Jones,* sur les dieux de l'Inde, etc., avec les notes de M. *Langlès,* dans les *Recherches asiatiques,* t. I, p. 162 et suiv. (traduct. française).

[2] *Solvyns* : Les Hindous. Ce féroce sacrifice tend à disparaître de jour en jour.

licence, et où l'impudique *Lingam* est promené aux yeux de la multitude prosternée ; mais arrêtons nos regards sur d'autres tableaux. Les ablutions et les lustrations forment une partie principale du culte brahmanique ; les images des divinités sont lavées solennellement dans les fleuves et étangs sacrés. Le feu joue aussi grand rôle dans les sacrifices des Hindous, on le purifie, et en y jetant ensuite du beurre comme offrande, on répète trois fois, en s'adressant à la terre, à l'air et au ciel, ce court vœu : Puisse cette offrande être efficace! Chaque Brahmane entretient un foyer sacré. Quoique les offrandes consistent principalement en végétaux, le règne animal n'en est pas exclu, et quelques Brahmanes ignorants ont encore, dans le siècle passé, toléré l'ancienne superstition populaire qui autorise, dans un cas extrême, des sacrifices humains. L'usage des femmes des deux premières castes, qui s'immolent sur le tombeau de leurs époux, est un reste de ces affreux sacrifices. Encore à présent, dans les épidémies et calamités publiques, les Brahmanes se précipitent eux-mêmes du haut d'une tour comme offrande expiatoire.

La religion reçoit l'homme au berceau ; les Brahmanes imposent un nom au nouveau-né, et cherchent à lire dans les astres la destinée de sa vie. Les mariages sont célébrés par un Brahmane avec beaucoup de cérémonies. On tient un morceau d'étoffe étendu sur les deux époux pendant que le prêtre implore sur leur union les bénédictions du ciel. La promesse d'une foi inaltérable s'écrit sur des feuilles de palmier, qui s'échangent entre les époux.

Les funérailles présentent aussi des coutumes remarquables. Le Brahmane moribond est couché, en plein air, sur un lit formé d'une graminée nommée *cusa ;* on l'arrose de la sainte eau du Gange, et on chante sur lui des strophes des Vedas. Expire-t-il, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs ; un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher ; on supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin qu'il puisse s'élever aux célestes demeures. Les assistants jettent de l'eau sacrée sur les cendres. On chante des hymnes funéraires, dont nous citerons quelques strophes :

« C'est folie que de chercher rien de stable dans la condition humaine ;
« elle est sans solidité comme le tronc du bananier, passagère comme
« l'écume de la mer.

« Lorsque, pour recevoir la récompense de ses actions, un corps com-
« posé de cinq éléments retourne à ces mêmes principes, quel lieu y a-t-il
« à des regrets?

« La terre est périssable ; l'Océan, les dieux mêmes ne font que passer,
« et l'homme voudrait être immortel !

« Tout ce qui est en bas doit disparaître ; tout ce qui est élevé doit tomber ; tout être composé doit se dissoudre, et la vie doit se terminer par la « mort. »

Les parents recueillent les cendres, qui, renfermées dans un paquet formé de feuilles de *butea frondosa*, sont confiées d'abord à la terre, mais, après un laps de temps, jetées dans le Gange au milieu de nouvelles cérémonies. On vénère les mânes des trois plus proches ancêtres paternels et maternels par un sacrifice de gâteaux.

Les Hindous ont une foule de temples dans toutes les parties de l'Inde ; il y en a qui sont remarquables sous le rapport de l'architecture, et qui attirent les pèlerins de toutes les parties de l'Inde.

Parmi les personnes attachées au service des temples, on remarque les *filles de Dieu*, en indien *devadassi*, qui veillent entre autres sur les lampes sacrées, et le plus souvent vivent en concubinage avec les Brahmanes. On peut, à quelques égards, les distinguer d'avec les bayadères, nommées en sanskrit *n'rtaghi*, et qui, semblables aux Ménades, dansent devant les chars des dieux.

Le brahmanisme a éprouvé très-anciennement une grande révolution par les efforts du réformateur nommé *Bouddha :* il renversa la théocratie des Brahmanes, abolit la distinction des castes, et rejeta toute l'idolâtrie. Mais après de cruelles persécutions, le bouddhisme fut, dans le premier siècle de notre ère, obligé de fuir les contrées de l'Inde. Quoi qu'il en soit, il est encore répandu dans le nord de l'Hindoustan et dans l'île de Ceylan. Les *Jainas* qui suivent la plupart des dogmes du bouddhisme, admettent pourtant la division par castes. Ils adorent une statue colossale placée à Baligola, près Seringapatam. Le mahométisme y a aussi beaucoup de sectateurs ; le christianisme et le judaïsme font peu de progrès, et le prosélytisme, souvent mal entendu de quelques missionnaires, a même excité l'opposition la plus obstinée de la part des Hindous.

Le peuple hindou a été anciennement plus civilisé qu'aujourd'hui ; c'est ce que prouvent ses monuments et ses livres. On trouve dans l'Hindoustan et dans le Dékhan des temples, des palais et des pyramides qui sont des chefs-d'œuvre, sinon de goût, du moins de patience et de magnificence. La littérature est riche en beaux ouvrages de morale et de poésie. L'intéressant drame de *Sakontala* a été lu de toute l'Europe. Les fables de Pilpaï ou Bidpaï paraissent être l'original de celles de Lokman et d'Esope ; ce genre de poésie ne convient nulle part mieux que dans un pays où les âmes humaines sont censées passer dans le corps des brutes.

Aujourd'hui, les Hindous n'excellent plus que dans quelques arts mécaniques. Livrés à leur indolence naturelle, ils n'éprouvent presque d'autre besoin que celui du repos. Sobres et modérés, leur vêtement est une simple étoffe de toile ou de coton; leur habitation, une cabane de bambous recouverte de feuilles de palmier; leur principale nourriture, du riz et de l'eau; tous ils peuvent, sans beaucoup de peine, satisfaire ces premiers besoins; mais quelques riches, familiarisés avec les aisances de la vie, déploient dans leurs maisons le luxe des peuples orientaux; de nombreux esclaves, des vêtements qui brillent d'or, d'argent et de broderie; des appartements peints et dorés, des parfums et des essences précieuses; voilà ce que l'on rencontre chez les radjahs et les nababs. Les femmes riches partagent les goûts de leurs maris et vivent plongées dans une inactivité absolue. Les *zenanas* ou appartements des femmes respirent un repos voluptueux; l'eau fraîche y murmure en cascades, ou s'épanche en bassins de marbre; les plus riches tapisseries couvrent le parvis, ornent les murs et doublent les portes. Une profusion de perles, de diamants, de saphirs, de rubis, plaisait déjà du temps d'Alexandre aux belles Indiennes; elles chargeaient même leur nez et leurs pieds d'anneaux précieux, mobiles et retentissants; elles joignaient à ces richesses le charme plus doux de mille fleurs naturelles et des plantes odoriférantes. Les diverses espèces de fard ont, de toute antiquité, servi à la coquetterie indienne.

Toutes les classes de la société, chez les Hindous, ont l'usage de fumer du tabac et de mâcher du bétel; c'est pour elles une fonction aussi importante que le manger ou le boire. Dans toutes les maisons des personnes aisées on trouve des terrasses ou toits plats où elles passent une partie du jour à fumer. Pour voyager, les Hindous font usage de palanquins, dont il y a plusieurs espèces, et qui souvent sont ornés avec beaucoup de luxe. Cette manière de voyager est plus commode dans un pays où les routes sont souvent impraticables pour les voitures.

L'hospitalité est placée par les Brahmanes au nombre des sacrements, et il n'y a point d'action plus agréable aux dieux de l'Hindoustan que celle de consacrer à la commodité des voyageurs des *choultrus* ou hôtelleries publiques. Sur les fleuves ou rivières on voyage en bateaux également très-commodes et ordinairement forts légers. On en trouve au moins de vingt espèces différentes; il y en a qui, à la manière des navires des anciens Éthiopiens, sont construits sans un clou de fer.

Mélange étonnant de force et de faiblesse, de douceur et de férocité, l'Indien nous présente le tableau d'une race humaine qui, sans passer par

les divers degrés d'une civilisation libre, a été enchaînée, polie et dégradée par un système à la fois théocratique et despotique. L'homme qui sacrifie sa vie pour ne pas blesser quelque loi bizarre de sa caste, n'ose lever un bras vigoureux, armé du fer vengeur, contre les oppresseurs de sa patrie. Il défend une vache sacrée, et voit tranquillement massacrer sa nation entière. Les Hindous sont servilement attachés à leur religion; ils en pratiquent les rites superstitieux, quelque absurdes qu'ils soient; c'est ainsi que, dans leurs fêtes religieuses, des hommes qui veulent passer pour très-pieux se meurtrissent le corps et s'imposent toutes sortes de supplices, dans l'espérance d'être très-agréables à leurs divinités. Les fakirs font de la vie un tourment perpétuel, en se soumettant par dévotion aux habitudes les plus insupportables. Les femmes mêmes montrent du courage et de l'intrépidité quand il s'agit de coutumes religieuses. C'est au son d'une musique bruyante, et parée de ses plus beaux habits, que la veuve indienne va se précipiter dans les flammes du bûcher. Ses enfants l'accompagnent, et dans leurs yeux brille une sainte joie, en pensant à la félicité céleste et à la gloire éternelle que leur mère va conquérir. Un Européen dit au fils : Ne supplierez-vous pas votre mère de se conserver pour ses jeunes enfants qu'elle va rendre orphelins? « Moi, commettre une telle « infamie! répond l'adolescent; ah! plutôt, si ma mère hésitait un mo- « ment je l'encouragerais, je la forcerais même à accomplir un sacrifice « que demandent la religion et l'honneur[1]. »

Quoique les Hindous eussent pu faire un commerce brillant en portant aux autres nations les riches productions de leur territoire, ils sont cependant toujours restés fidèles aux lois de leur code, qui leur défend de quitter leur patrie. Il a donc fallu que les nations étrangères vinssent prendre elles-mêmes les richesses dont les Hindous abondaient; cette circonstance les a empêchés d'étendre leur commerce autant qu'ils auraient été à même de le faire; il a cependant eu, dans tous les temps, une grande activité. Les Hindous connaissent depuis très-longtemps l'usage des lettres de change et des monnaies. Dans tous les États de l'Inde, les princes font frapper des pièces d'argent appelées *roupies*, qui servent de type aux autres monnaies; celle de Madras vaut 2 fr. 25 c., celle de Bengale, nommée *sina-roupie*, vaut 2 fr. 50 c. Il y a aussi des roupies d'or et des pagodes d'or qui valent environ 10 francs. La monnaie courante des Indiens consiste en des cauris, petits coquillages dont 50 font un *poni;* il faut 10 *ponis* pour un *fanon*, et 13 *fanons* pour une pagode. Les

[1] *Bombay Courier*, avril 1811.

grosses sommes se comptent par *lak*, mesure idéale de 100,000 roupies ou de 100,000 pagodes. Depuis que les nations européennes font presque exclusivement le commerce de l'Inde, les monnaies européennes y ont aussi cours, surtout la piastre, le louis et la couronne.

Les produits de l'industrie indienne font un objet principal du commerce de l'Europe avec l'Inde; ce sont surtout les toiles indiennes que les nations européennes recherchent le plus, à cause de leur solidité et de leur beauté : elles étaient déjà fameuses du temps de Job [1]. Dans le langage du commerce, on appelle les pièces de toile indienne des *guinées*. C'est dans le pays des *Telingas*, au nord de la côte de Coromandel, que l'on trouve les plus grandes manufactures de guinées; les guinées bleues sont un grand objet d'exportation pour l'Afrique; les percales, mot qui, en tamoul, signifie *toile très-fine*, se fabriquent dans le Karnatik; on y emploie un coton long et oyeux, qui abonde surtout dans la plaine d'Arcate. Il y a une autre espèce de toile blanche appelée *salampouri*, que l'on tire de Ceylan, et que l'on fait avec le coton de Maléalame et de Carnate. Le canton de Condavir fournit les beaux mouchoirs de Mazulipatam, dont les teintes éclatantes sont dues en partie à la racine d'une plante appelée *chage*, qui croît sur les bords du Kistna et sur le rivage du golfe du Bengale [2]. Les mouchoirs de Palicate, plus variés dans leurs dessins et leurs teintes que ceux de Mazulipatam, s'exportent en grande quantité pour l'Amérique et l'Afrique, où ils forment la parure des femmes. C'est à Mazulipatam, Madras et Saint-Thomé que se fabriquent les toiles peintes ou *chites*, appelées improprement *toiles perses ;* la bonne qualité des eaux, dans ces cantons, paraît être la principale cause de la supériorité de ces étoffes, dont l'exportation a diminué considérablement depuis que les Européens imitent avec succès les procédés des Indiens. On exporte pour le Levant et les colonies beaucoup de ces toiles longues et larges, chargées de dessins bizarres, et destinées à servir de housses de lits. Dans le canton de Malalay et sur la côte de Coromandel, on fait une espèce de mousseline rayée, nommée *doréa*, ou en tamoul *bétille*, que les caravanes exportent en quantité pour le Levant, l'Arabie et la Perse; l'Europe n'en tire plus qu'une faible partie, attendu qu'on y imite cette étoffe avec beaucoup d'adresse. Il n'en est pas de même d'une autre étoffe appelée *organdi*, qui se fabrique dans le Carnate, et qui est fort estimée en Europe. Les basins viennent des Sirkars du nord, et les guingams de Madras, Saint-Thomé et Palicate. Cette der-

[1] *Job*, ch. XXVIII.
[2] *Legoux de Flaix*, t II, p. 24.

nière étoffe ne s'exporte plus en quantité que pour les autres parties de l'Asie, où l'on en fait des vêtements. Surate fabrique des soieries brochées d'or et d'argent, qui s'envoient en Perse, au Tibet et en Chine, où elles sont préférées à celles de Lyon, à cause de leur légèreté. Le Kaschmire fournit les châles et les draps qui portent son nom ; c'est dans le territoire de Dakka que l'on fait les *neusouques,* espèce de toile de coton d'une très-grande finesse et transparente. Plusieurs fabriques du Bengale fournissent la *casse,* l'*âmame* et le *garat*, toiles de coton dont les Anglais font une exportation considérable ; les mouchoirs *Burgos* et les mouchoirs dits *Steinkerques ;* toutes ces étoffes varient l'une de l'autre. C'est, dit M. Legoux de Flaix, par la combinaison et les heureux mélanges de différentes espèces de coton qui conviennent par leur force, leur souplesse et leurs qualités variées, au tissage des différentes mousselines, et à force de recherches et d'observations faites par les ancêtres, et transmises par les pères à leurs neveux, que les Hindous sont parvenus à perfectionner les arts de la main, et à les porter tous à un degré de beauté dont nous sommes encore éloignés.

Les Anglais ont, dans le Bengale, multiplié les plantations d'indigo, que les Hindous nomment *anil;* mais le meilleur indigo vient d'Agra ; on en exporte une quantité pour l'Europe, la Perse et l'Arabie. Par les soins de la compagnie anglaise, la cochenille a été aussi tellement répandue sur la côte de Coromandel, qu'elle forme actuellement une branche de commerce. Une autre matière tinctoriale, le sapin ou bois rouge, vient en abondance dans les Ghattes orientales : on en expédie une quantité considérable pour l'Europe. La gomme-laque est fournie par plusieurs provinces de l'Hindoustan, spécialement par celles de Lahore, Pendjab et Moultan, où l'on fait la meilleure : d'après l'assertion de l'auteur que nous venons de citer, il sort tous les ans par le Gange seulement, pour 3,000,000 de cette matière. Le bois de santal, qui croît en abondance sur les Ghattes et au milieu des deux branches de ces montagnes, entre dans le commerce de plusieurs manières, en blocs et planches pour servir à la fabrication des petits meubles ; en poudre, pour être brûlé avec des encens ; et en copeaux ou en bûches, pour être employé dans la teinture. Les Hindous en extraient aussi une essence précieuse, à laquelle on attribue des qualités salutaires. Il y a de grands dépots de santal à Mangalore et dans plusieurs grandes villes de la côte de Malabar, d'où ce bois est exporté pour l'Europe et les divers pays de l'Asie ; la Chine surtout en tire une grande quantité : la compagnie anglaise en expédie pour Canton environ 16,000 quintaux par an.

Presque toutes les contrées de l'Inde cultivent le coton; mais le plus beau vient dans les terrains légers et rocailleux de Goudjérate, de Bengale, d'Aoudh et d'Agra; cette culture est tellement lucrative, qu'un arpent rapporte environ neuf quintaux de coton par an. Le coton de Goudjérate est acheté par les Chinois pour la fabrication du nankin. Les Anglais ont donné leurs soins à la culture de la soie, que l'on tire de diverses provinces de l'Inde; la meilleure est celle de Cassimbasar, île située entre deux canaux du Gange; cette île seule en fournit annuellement 2,000 quintaux. Une grande partie de la soie indienne est employée dans les manufactures du pays; le reste s'exporte en Europe et dans toutes les échelles de la mer Rouge et du golfe Persique. On a, dans le nord de l'Hindoustan, une espèce particulière de vers qui font une soie plus grossière, mais plus forte que les vers à soie ordinaires. On en fabrique, dans les manufactures du Bengale, une espèce de gaze, dont on fait grand usage pour les lits, afin d'en éloigner les moustiques.

La côte de Malabar tire un grand revenu de la récolte du poivre. L'exportation de cette denrée s'élève annuellement à la somme de 120,000 quintaux; les principaux marchés de poivre sont Calicut, Mahé, Mangalore, Cotchin et autres villes de la côte de Malabar. Une autre épice, le cardamome, qui prospère dans les Ghattes occidentales, est achetée en quantité par les Perses, les Arabes, les Chinois, les Japonais et autres peuples asiatiques, qui en font grand usage dans l'assaisonnement du bétel. La vente exclusive de l'opium est entre les mains de la compagnie anglaise; l'opium le plus pur vient de la province de Bahar. Il en est à peu près de même du salpêtre, dont l'Inde abonde; on en fabrique plus de 600,000 quintaux par an dans le seul district de Patna. Des vaisseaux anglais et portugais spéculent aussi sur la pêche des requins, dont les ailerons passent pour un mets très-friand en Chine. Cette pêche est très-abondante sur la côte de Malabar; les Chinois en tirent une quantité considérable d'ailerons.

Tel est le commerce d'exportation que l'Inde fait avec les nations étrangères, et qui répand dans le pays des sommes immenses : le commerce d'importation est actuellement presque en entier dans les mains des Anglais; il consiste en draps, velours, fer, cuivre rouge, plomb, armes à feu, vins, eaux-de-vie, dentelles, fils d'or, galons, coraux, fruits secs et confits. Ceylan introduit du bois de palmier, des noix d'arec et de la cannelle. Les Moluques introduisent des épices; le Pégou introduit du bois de teck; l'Arabie, du café, des encens, des coraux, des dattes. La Chine envoie, par

les vaisseaux européens, beaucoup de thé; la côte d'Afrique, des coquillages très-recherchés des Hindous pour leur parure[1].

Les Hindous, un des peuples les plus doux et les plus paisibles du globe, ont été, depuis l'antiquité, la proie des nations conquérantes attirées par les richesses de leur territoire, et ont passé d'une domination à l'autre. Après la mort d'Alexandre, l'Inde respira pourtant pendant treize siècles; mais en l'an 1000 de l'ère vulgaire, Mahmoud le Gaznevide conquit la majeure partie de l'Hindoustan, traita la nation avec la dernière cruauté, et détruisit autant que possible la forme du gouvernement paternel institué par Brahma. La mort empêcha le farouche Mahmoud de faire la conquête de l'Inde méridionale. Koutoub, un de ses généraux, fonda la dynastie afghane, nommée *patane* par les Indiens. *Timour* (Tamerlan) parcourut l'Inde en 1398, et n'eut besoin que de cinq mois pour acquérir le titre de prince destructeur. Les Mongols qu'il commandait pillèrent Delhi, commirent partout les plus grandes cruautés et se retirèrent chargés d'un immense butin. Ils revinrent, en 1526, sous Baber ou *Babr*, descendant de Tamerlan, renversèrent le trône patane, et élurent Baber empereur à Delhi.

Pendant ces invasions terribles, plusieurs tribus indiennes, de la caste guerrière, se retirèrent dans les montagnes, et y formèrent des Etats indépendants, qui, grâce à leurs retraites inaccessibles, maintinrent leur liberté; ces peuples devinrent dans les temps modernes, à leur tour, de formidables conquérants; c'est là l'origine de l'indépendance des Mahrattes, des Seïkhs et d'autres peuples de l'Inde. Baber fut le premier souverain indien à qui l'on donna en Europe le titre de *Grand-Mogol,* qu'il serait mieux de nommer *Grand-Mongol.* Humayoun, son fils et son successeur, loin de faire de nouvelles conquêtes, ne sut pas même conserver celles de son père. Il fut chassé de ses Etats, et remplacé par Férid, de la nation des Patanes. Ce prince s'occupa de la prospérité de ses Etats, en faisant construire des grandes routes depuis le Bengale jusqu'à l'Indus, des plantations, des postes et des hôtelleries pour les voyageurs. Après sa mort, le roi de Perse remit Humayoun sur le trône. Celui-ci eut pour successeur son fils Akbar, qui s'est illustré par sa valeur, sa sagesse et sa justice. Il soumit le Bengale, agrandit son empire au sud et au nord, et le divisa en onze provinces ou *soubabies,* dont chacune était subdivisée en districts ou sirkars; ceux-ci comprenaient un certain nombre de cantons ou *pourgounnahs.* L'histoire

[1] Voyez, pour de plus grands détails, l'excellent ouvrage: *Manuel du commerce de l'Inde,* par M. *Blancard,* négociant de Marseille.

d'Akbar, écrite par son vizir Aboulfazil, traite de la division, de la population, de l'industrie, des revenus et de la topographie des Etats de cet empereur. L'ouvrage d'Aboulfazil est connu sous le nom d'*Ayen-Akbari,* c'est-à-dire miroir d'Akbar. L'empire, parvenu au comble de sa splendeur, fut troublé par Aureng-Zeb, petit-fils d'Akbar, qui, après avoir déposé son père, s'empara de vive force du trône, et opprima la nation par toutes sortes de vexations. On dit qu'il tirait des terrains cultivés dans ses Etats un revenu de 900,000,000 de francs, et qu'il entretenait une armée de 1,000,000 d'hommes. Ce souverain est en grande partie l'auteur de la constitution politique moderne de l'Inde. Aureng-Zeb mit à la tête de chaque province un *nabab* ou *soubab*, pour commander les troupes et disposer des emplois. Chaque nabab possédait, dans une autre province, une portion de terre dont il avait la jouissance, et qui le privait des moyens de vexer la province dans laquelle il commandait. Dans plusieurs provinces, il y avait des principautés qui avaient leur propre radjah, et qui payaient au grand-mogol un tribut et fournissaient des troupes. Chaque province était divisée en *sirkars,* présidés par des *zemindars,* espèce de juges nobles et feudataires. Aureng-Zeb fut obligé de faire la guerre aux Mahrattes, et de leur payer enfin le quart de ses revenus. Les Seïkhs firent aussi des incursions dans ses Etats, mais ils furent repoussés. Aureng-Zeb mourut en 1707, âgé de 90 ans. Sous son règne, l'empire du Grand-Mogol s'étendait du 10e au 35e degré de latitude, et renfermait plus de 64,000,000 d'habitants.

Les successeurs d'Aureng-Zeb, trop faibles pour défendre un aussi vaste empire contre les nations belliqueuses qui l'entouraient, virent, dans l'espace de cinquante ans, les guerres le réduire à l'état le plus déplorable. Nadir, schâh de Perse, emporta sans peine les immenses trésors de Delhi, dont il perdit un quart en traversant les déserts de Bounguichah. Les Afghans, devenus maîtres d'une partie de ces trésors, disputèrent aux Mahrattes l'empire de l'Inde; mais ils ne poursuivirent pas avec assez de zèle les espérances que leur donnait le gain de la fameuse bataille livrée en 1761, auprès de Delhi, par 150,000 mahométans commandés par Abdallah, roi des Afghans, à 200,000 Mahrattes. Les Européens, semblables aux vautours, furent attirés par l'odeur d'une proie déjà toute sanglante et déchirée. Les Portugais, après avoir exclu Venise des marchés de l'Inde, disputaient encore aux Hollandais le privilége d'y commercer seuls, quand les Anglais, à leur tour, les chassèrent, et s'emparèrent successivement de diverses places où leur pouvoir prit des accroissements aussi rapides que

considérables. Ils furent imités par les Français et les Danois. La Compagnie anglaise des Indes, fondée par Elisabeth, envoya ses flottes et parvint à établir des factoreries dans l'Hindoustan et sur les côtes de Malabar et de Coromandel.

Ces succès furent suivis de quelques revers; et plus d'une fois la Compagnie, en butte à la jalousie des autres marchands anglais et des Hollandais, fut menacée d'une ruine totale; mais elle sut se relever avec avantage et triompher de tous les obstacles. Les Anglais ne s'étaient d'abord mêlés d'aucune guerre intestine dans l'Inde; mais en 1749 ils commencèrent par protéger le nabab du Karnatik contre les Français; la protection qu'ils accordèrent ensuite au dernier grand-mogol, Schâh-Allam II, leur valut, en 1765, la concession du Bengale, du Béhar et d'Orissa; et le descendant du puissant Aureng-Zeb, qui avait joui de 900,000,000 de revenus, se contenta de recevoir d'une compagnie marchande une rente viagère de 330,000 liv. sterl. (8 millions de France). Mais forcée à employer toutes ses forces pour se maintenir dans ses conquêtes, ayant à combattre Haïder-Ali, les Français et les Mahrattes, la compagnie ne sut faire face à tant d'ennemis qu'en se dédommageant de ses dépenses énormes sur le pays dont elle disputait la possession.

L'Inde fut opprimée, pillée et épuisée en peu d'années. Le Bengale, auparavant si florissant, ne présentait de toutes parts que des déserts et des ruines. Le monopole du riz causa, en 1770, une famine qui détruisit 4 à 5,000,000 d'habitants. La Compagnie, loin de s'enrichir par ces oppressions, se couvrit de dettes, tandis que ses agents revenaient dans leur patrie avec des trésors énormes. Mais ses premiers succès contre Tippou-Saëb, sultan de Mysore, et fils d'Haïder-Ali, relevèrent ses espérances abattues, et changèrent de face la position de ses affaires. Soutenue par les Mahrattes et par le nidzam du Dekhan, elle força ce fameux prince, par le traité de 1792, à céder aux alliés la moitié de ses États, et à leur payer des sommes immenses pour les frais de la guerre. Le plus grand gain de la campagne fut la concession du district situé à l'ouest des Ghattes, depuis les frontières de Travancore jusqu'à la rivière de Kawar, concession qui la rendit seule maîtresse du commerce du poivre, dont elle avait partagé jusqu'alors le bénéfice avec la France, la Hollande et le Portugal. Encouragé par l'arrivée des Français en Égypte, Tippou-Saëb recommença la guerre en 1798, et tenta d'arracher aux Anglais les conquêtes de la guerre précédente; mais ses ennemis, dès qu'ils eurent connaissance de ses projets, conclurent un traité d'alliance avec le nidzam du Dékhan, prirent à leur

solde une armée de cipayes ou soldats hindous, et attaquèrent les États de Tippou à la fois sur la côte de Coromandel et sur celle de Malabar. Le sultan fut bloqué dans Seringapatam, sa capitale; dans un assaut livré par les Anglais, il perdit la vie avec ses principaux officiers; les vainqueurs se rendirent maîtres de la ville; le trésor du sultan, qu'on évalua à 3,000,000 de liv, sterl., tomba au pouvoir de l'armée. L'Angleterre céda le territoire de Mysore à un descendant de l'ancienne dynastie, chassé par Haïder-Ali, accorda quelques districts à un autre descendant de cette dynastie, récompensa en terres son allié le nidzam, et se réserva le reste, composé des districts de Seringapatam et de Mangalore, la plus belle partie de l'empire de Mysore.

Depuis lors il n'y eut plus que des conspirations partielles, des échauffourées qui n'aboutirent qu'à affermir la puissance anglaise. L'homme qui lui donna le plus d'inquiétude fut Mahadja-Scindia, chef des Mahrattes. La guerre qu'il organisa ne fut d'abord qu'une série d'escarmouches, où, se jetant à la tête d'un parti de cavalerie sur les possessions de la compagnie, il enlevait tout le butin qu'il pouvait, et se retirait dans les montagnes; mais ayant accueilli à sa cour un officier piémontais nommé de Boigne, celui-ci organisa une troupe d'infanterie de 20,000 hommes, qui, joints à 50,000 cavaliers, formèrent à Agra un noyau puissant dont l'effectif fut porté en 1801 à 250,000 par l'adhésion d'autres chefs de Mahrattes.

Divers événements marquèrent le commencement du siècle, mais la politique anglaise parvint à triompher de tous ces obstacles. Les gouverneurs Hastings, Wellesley, Cornwallis et Duncan, avec des caractères différents, suivirent tous la même marche, qui était d'isoler les chefs contraires aux Anglais, de les opposer les uns aux autres, et d'entourer leur territoire de tribus inoffensives qui opposassent une barrière aux invasions des Mahrattes. Enfin ils formèrent peu à peu des camps dans l'intérieur, et en 1818, à la bataille de Pounah, la puissance mahratte fut entièrement détruite, et les chefs forcés à la soumission. Le seul roi qui sut maintenir son indépendance, fut Rundjit-Sing, roi de Lahore; mais à sa mort, en 1839, la Compagnie anglaise intervint dans les troubles qui armèrent les uns contre les autres les membres de la famille du grand chef des Seïkhs; et à la suite du traité de Lahore en 1846, elle vit encore s'étendre ses immenses possessions et son influence, elle s'empara de la contrée située entre le Byas et le Sutledje, déclara le roi de Kaschmire, Goulab-Sing, son vassal, et mit garnison dans Lahore pour *y maintenir l'ordre*. Enfin en soumettant les émirs du Scinde, elle occupait tout le cours de l'Indus, qui aujourd'hui lui

sert de frontière et de boulevard contre les entreprises des Russes, dont l'influence au Kaboul et en Perse inquiète les Anglais.

La Compagnie anglaise des Indes occidentales, qui a été fondée au temps d'Élisabeth, a possédé exclusivement jusqu'en 1814 le monopole du commerce entre l'Inde et la mère-patrie : à cette époque il devint libre ; en 1814 elle a dû perdre aussi le monopole du commerce de la Chine. Sa charte d'incorporation expire en 1854, mais depuis 1784, le bill adopté, sur la présentation de Pitt, en établissant le comité de surveillance tel qu'il existe actuellement, a fait passer la véritable souveraineté des mains de la Compagnie à la couronne. La Compagnie est maintenant seulement chargée du gouvernement de l'Inde anglaise.

La Compagnie anglaise dans l'Inde, enrichie des dépouilles de tant de princes, règne aujourd'hui sur plus des quatre cinquièmes de l'Hindoustan, et compte 99,000,000 de sujets directs et 35 de tributaires ou de vassaux. Elle verse annuellement dans le trésor de la Grande-Bretagne 10,000,000 de francs pour la protection que le gouvernement lui accorde.

Ses principaux revenus se composent de l'impôt foncier, des douanes, du monopole du sel et de celui de l'opium. En 1837 et 1838, de mai à mai, le revenu total brut de l'Inde anglaise était de 488,266,975 francs ; le revenu net, défalcation faite des indemnités allouées par les traités aux princes indiens, s'élevait à 373,430,700 francs, employés à payer la haute administration, les différents agents de l'armée et des services publics, en y comprenant aussi 34,139,525 francs destinés à payer les intérêts de l'immense dette de la Compagnie. Le dividende était donc de 95,086,700 francs. Les dépenses ont augmenté depuis, par suite de frais d'expéditions, et de l'annexion de nouveaux pays aux domaines de la Compagnie ; les revenus ont dû nécessairement augmenter aussi, mais non pas dans la même proportion, et l'on peut, d'après des documents officiels, évaluer le budget de l'Inde pour 1849-50 à 608,500,000 francs de recettes, 602,275,000 francs de dépense, ce qui ne donne, l'intérêt de la dette une fois payé, que 6,225,000 francs de dividende.

Les agents supérieurs sont le gouverneur du Bengale, qui jouit d'une autorité supérieure sur les deux gouverneurs de Madras et de Bombay, et le lieutenant-gouverneur d'Agra. Le premier de ces agents reçoit annuellement 600,000 francs, celui de Madras 400,000, celui de Bombay 350,000, et celui d'Agra environ 300,000. Les autres fonctionnaires sont rétribués dans la même proportion : le plus modeste emploi de commis est payé 5 à 6,000 francs par an.

Ce qu'on aura peut-être de la peine à croire, c'est que le nombre des Européens établis dans l'Hindoustan ne s'élève pas à 50,000, et que celui des officiers anglais est à peine de 6 à 8,000 : ainsi une poignée d'Européens suffit pour contenir plus de 140,000,000 d'indigènes.

On concevra pourquoi le nombre des Européens est si peu considérable, lorsque l'on saura que le gouvernement anglais, instruit par l'expérience de l'Amérique septentrionale, ne permet à aucun de ses sujets de s'établir dans l'Inde et d'y devenir propriétaire, afin d'éviter qu'il ne se forme une population anglo-indienne qui tôt ou tard chercherait à conquérir son indépendance.

L'armée de la Compagnie se compose d'Anglais, d'Indiens enrôlés, appelés *Spahis*, *Sepoys* (Cipayes) et du contingent des États protégés ou tributaires. Sa force est d'environ 295,840 hommes, dont 26,582 Anglais, 157,758 Cipayes, 111,500 Hindous. Chaque présidence a son armée et son commandant en chef. La marine militaire de la Compagnie est peu importante : elle se compose d'une frégate, 4 bricks, 6 corvettes et 2 steamers. Son effectif est de 12,000 marins, commandés par 140 officiers, tous Anglais.

Tous les princes hindous manquent d'un système régulier de finances et d'armées disciplinées. L'aveugle valeur des Tchatrias se joint en vain à la politique très-astucieuse des Brahmanes; la discorde ne leur permet pas d'unir leurs forces; la mollesse des chefs les rend accessibles aux dons, aux largesses des Anglais; et les espions britanniques, déguisés en *Gosseins* ou Brahmanes voyageurs, découvrent d'avance les faibles conjurations qu'inspire une rage inutile à quelques princes moins amollis. Enfin, une saine politique ayant engagé les conquérants européens à conserver les anciennes lois civiles indiennes, à régulariser la distribution et la perception des impôts, à ne modifier que faiblement l'institution féodale des *zemindaries*, les Hindous trouvent réellement un avantage momentané à devenir sujets de l'Angleterre, plutôt qu'à rester en proie aux dévastations anarchiques des Mahrattes ou à la tyrannie des princes musulmans. Le caractère cruel et perfide de ces deux classes d'ennemis a singulièrement servi les desseins des Anglais.

Aussi les Anglais ont-ils profité de la haine qu'inspiraient les princes musulmans pour neutraliser celle qu'ils avaient méritée eux-mêmes, et peut-être se trouveraient-ils aujourd'hui appuyés par la majorité des Hindous contre une invasion des Afghans, semblable à celle de Zemaoun-schâh qui en 1799 leur causa de justes frayeurs.

A tant de causes de la grandeur britannique dans l'Hindoustan, il est juste de joindre l'influence du caractère personnel des gouverneurs généraux anglais. La froide et cruelle ambition d'un Clive, l'esprit entreprenant et audacieux d'un Wellesley, le machiavélisme d'un Hastings, la sagesse et la loyauté d'un Cornwallis, l'administration douce, probe et intelligente d'un Duncan à Bombay, d'un Colebrooke à Calcutta, l'habile conduite politique des Bentinck, des Ellenborough et de sir Harding, ont concouru de diverses manières à étendre avec une extrême rapidité cette monarchie d'un genre si extraordinaire, où une poignée d'Européens paraît suffire en même temps pour gouverner tant de millions d'Asiatiques et pour diriger le commerce le plus vaste du monde.

Mais cette monarchie qui, dans si peu d'années, s'est élevée à un si haut degré de splendeur, porte aussi dans son sein les germes d'une décadence rapide et inévitable. Quelques ménagements que les Anglais gardent envers les Hindous, quelques soins qu'ils prennent pour faire respecter les lois de Menou et pour ranimer l'étude des livres sanskrits, l'orgueil et l'intolérance ne laisseront jamais oublier qu'ils sont pour tout fidèle hindou des étrangers, des barbares, des gens sans caste, vivant sans loi, mangeant une nourriture animale, comme les Pariahs, tant abhorrés. La fureur du prosélytisme qui anime et le clergé anglican et les sectes diverses, surtout les méthodistes, a déjà excité l'indignation des Brahmanes et causé des désordres sérieux. Les meilleurs politiques de l'Angleterre considèrent ces tentatives de répandre le christianisme comme une expérience très-dangereuse pour la sûreté et la tranquillité de l'Inde. La seconde cause de décadence est inhérente à la faiblesse de l'armée européenne régulière, que cependant la Compagnie a déjà trouvée difficile à gouverner. Des troubles ont déjà trahi ces funestes secrets. Les officiers militaires européens de la compagnie, dans le gouvernement de Madras, ayant refusé d'obéir à des règlements qui blessaient leurs intérêts pécuniaires, l'imprudent et orgueilleux président de ce gouvernement appela à son secours les cipayes ou troupes natives de l'Inde, qui, s'étant par là aperçues qu'elles étaient les véritables maîtres, s'insurgèrent, prirent le parti des officiers, élevèrent même de nouvelles prétentions, et ne purent être ramenées au devoir que par l'autorité paternelle d'un nouveau gouverneur général. L'embarras financier où se trouve la Compagnie, résultat d'une administration peu scrupuleuse, s'augmente depuis qu'elle a étendu son empire sur les possessions hollandaises de Malacca, de Java, de Macassar, et des Moluques. Comment garder d'aussi vastes colonies? comment entretenir les relations avec tant de nations barbares

et belliqueuses, sans une dépense entièrement hors de proportion avec la faible augmentation du commerce qui en a été le fruit? On ne peut que perdre de deux côtés, quand on veut faire le commerce en sultan, et faire la guerre en marchand. Un voyageur anglais, le lord Valentia, avoue hautement une quatrième source de désordres, c'est l'accroissement rapide et étonnant de la caste des métis, descendant des pères européens et des mères indiennes, caste déjà fort arrogante au Bengale, et qui semble prétendre à de grands droits politiques. La cinquième et principale raison que nous avons pour prédire la chute de l'empire britannique, c'est ce noble orgueil qui rend toutes les nations impatientes d'un joug étranger. Même en la supposant bienfaisante pour le peuple hindou, la domination britannique pèsera non-seulement sur les orgueilleux et perfides musulmans, mais encore sur l'esprit actif et ambitieux des Brahmanes et des Radjepoutes. Un jour, à la voix de la religion et de l'honneur, on verra quelque nouveau Sandrocottus soulever cette immense population, accabler le petit nombre d'Européens et rétablir le trône des monarques indiens.

Douterait-on du courage des Hindous? Il faut lire l'histoire des invasions musulmanes et apprendre avec quelle obstination même les femmes combattaient pour leur pays. Zimeth régnait sur la principauté de *Tchittore*, à l'époque où Akbar occupait le trône de Delhi. La renommée publiait partout que Padmana, l'épouse de Zimeth, surpassait en beauté toutes les femmes de l'Inde. Le grand-mogol envoie dire au prince de Tchittore qu'il ait à se soumettre à lui comme vassal, et à lui céder la souveraineté de ses États; que cependant il est disposé à l'épargner s'il veut lui céder la princesse sa femme. Zimeth repousse des propositions aussi outrageantes. Le grand-mogol marche avec une armée de 200,000 hommes, et bientôt il assiége Zimeth dans sa capitale, située sur un rocher presque inaccessible. La résistance des assiégés lasse les troupes d'Akbar, le défaut de vivres l'oblige à penser à la retraite; il résout pourtant d'essayer une de ces infâmes ruses qu'avoue la politique orientale. Il envoie un héraut à Zimeth, lui déclare que, plein d'admiration pour sa valeur, il retire son armée et ne demande que l'amitié d'un prince aussi courageux; il y ajoute que, pour sceller leur alliance, il viendra avec un faible cortége lui rendre une visite dans son château. Il y est reçu avec une magnificence hospitalière qui touche son âme naturellement généreuse; mais un funeste caprice efface bientôt ces impressions; il demande comme une grâce de pouvoir contempler un seul instant, sans voile, cette belle princesse que tout l'Hindoustan admire. La pudeur de Padmana repousse cette demande; la politique de Zimeth le

force d'y accéder. La vue de la princesse enflamme de nouveau le cœur du grand-mogol, et il se décide à exécuter le noir projet que la vengeance lui avait inspiré. Zimeth le reconduit à quelques pas hors de la forteresse, et comme Akbar n'avait avec lui que quarante courtisans, le prince de Tchittore ne se fait suivre que par une dizaine d'officiers. Au moment de se séparer, Akbar détache de son cou une énorme collier de perles qui cachait une corde de soie; il place de sa propre main le collier autour du cou de Zimeth, et au moment où celui-ci se confond en remercîments, il serre la corde et entraîne le malheureux prince, dont le cortége est aussitôt massacré ou dispersé. Qu'on se figure le désespoir de Padmana! Cependant elle dissimule; et lorsque le grand-mogol, de retour à Agra, lui fait offrir la liberté de son époux à condition qu'elle se sépare de lui pour devenir l'épouse du souverain de l'Inde, elle ordonne à sa première dame d'honneur de répondre d'abord en termes soumis, et d'ouvrir ensuite avec ce monarque une correspondance qui devait finir par le consentement entier de la princesse; elle était censée écrire elle-même les réponses. Akbar, enchanté, la presse de venir à sa cour; elle feint de se laisser persuader. Profitant de la coutume qui rend le palanquin ou chaise de voyage d'une femme entièrement sacré et inviolable, elle envoie à Agra la dame d'honneur, accompagnée de quelques guerriers d'une fidélité et d'une bravoure à toute épreuve. La fausse Padmana, reçue en souveraine, demande par écrit, au grand-mogol, d'aller elle-même annoncer à Zimeth sa liberté. Aussitôt les portes du château fort où ce prince était gardé s'ouvrent à la prétendue princesse et à son cortége. Le commandant et ses principaux officiers, entrés sans défiance dans la prison de Zimeth, y sont massacrés. Les gardes n'osent fouiller les palanquins dans lesquels on emmène le prince prisonnier, qui, à peu de distance, trouve des chevaux préparés d'avance, et, accompagné de ses libérateurs, arrive heureusement à Tchittore. Cependant le grand-mogol, qui attendait sa belle conquête dans un palais d'été, apprend enfin qu'il a été joué. Furieux, il rassemble une nombreuse armée, et vient de nouveau assiéger Tchittore. Tout ce que la haine, la vengeance et la valeur peuvent inspirer, est mis en usage par les deux partis. La place résiste avec succès. Zimeth, excellent archer, se montre souvent sur les remparts et menace la personne d'Akbar. Celui ci fait construire une tour mobile du haut de laquelle il veut combattre son rival avec la même arme. Le sort le favorise et Zimeth tombe percé d'une flèche. Dès qu'on sut dans le camp avec certitude que le prince de Tchittore avait cessé de vivre, Akbar envoya des hérauts pour offrir à Padmana la paix et, avec sa main, le trône de l'Hindoustan.

Mais les envoyés ne trouvèrent que les cendres et les ossements de cette fidèle épouse, qui, conformément aux usages hindous, s'était immolée sur le bûcher de son mari. Le grand-mogol chercha, par les grâces qu'il accorda aux habitants de Tchittore, à effacer le souvenir de ses cruelles amours.

Telles sont la constance, la bravoure et la prudence des Hindous. Une semblable nation ne saurait porter éternellement un joug étranger.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description du Béloutchistan. 1

Description physique du Béloutchistan. — Fleuves. — Montagnes. — Climat. — Productions. — Population. — Origine des Béloutchis. — Mœurs. — Costume. *Ibid.*

Province de Mékran. — Kedge. — Kellégan. — Serbar. — Jalk. — Kasr-Kend. — Koulaj. — Pendjgour. 5

Province de Lous — Bela. — Laiarl. — Province de Kotch-Gondava. — Gondava. — Dador — Horrond. — Province de Djhalavan. — Zouhri. — Khozdar. — Province de Saravan. — Kélat. — Saravan. Kharan. 7

Province de Kouhestan. — Pourha. — Sourhoud. 9

Langues. — Gouvernement. 10

Tableau des principales tribus du Béloutchistan, d'après H. Pottinger. 11

Tableau statistique du Béloutchistan divisé en sept provinces. 12

Tableau des positions astronomiques des principaux lieux du Béloutchistan. 13

LIVRE CINQUANTE-HUITIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Afghanistan, comprenant le Kaboulistan ou royaume de Kaboul, le Sedjistan et le Khorassan afghan ou royaume d'Hérat. 13

Limites de l'Afghanistan. *Ibid.*

Origine et caractère des Afghans. — Mœurs. — Langage. — Différentes tribus : Berdourahnis, Youssoufzaïs, Kattaks, Otmankhaïls, Turcolanis, Chiranis, Visiris, Donrahnis, Ghildjis, et les Hazarehs. 14

Description physique. — Montagnes. — Fleuves. Climat. — Végétaux. — Animaux. 18

Division de l'Afghanistan. — Kaboulistan ou royaume de Kaboul. — Division. — Gouvernement, population, force militaire du royaume de Kaboul. 20

Province de Kaboul. — Kaboul. — Royaume de Kaboul proprement dit. — Hogar. — Safaid-Kouh. — Province et ville de Djelalabad. — Province et ville de Ghizneh. — Sourmoul. — Djagdalak. — Province de Laghman. — Dir. — Bajour. — Province et ville de Bamian. — Deh-koundy, Deh-sendji, Tchagouri. 21

Mœurs et caractère des Hazarehs. 26

Royaume de Kandahar. — Kandahar. — Meïmoud. — Ourghessan. — Le Ghermsyl. — Le Khountchi. — Le Khorabouk. — Le Farrah. 27

Royaume de Peschaouer. — Peschaouer. — Akora. — Kohat. — Attok. 29

Le Sedjestan. — Zarang. — Koulinout. — Rodbar. — Illoumdar. *Ibid.*

Khorassan oriental ou royaume de Hérat. — Constitution physique. — Climat. — Productions. — Populations. — Mœurs. — Gouvernement et Divisions. 31

Province de Hérat. — Hérat. — Gour. — Oubah. — Province de Siahband. — Eïmaks. Mœurs. — Costumes. — Tableau statistique de l'Afghanistan occidental. 32

Pages

Tableaux statistiques de l'Afghanistan, ensemble et détails. 37
Tableau des positions astronomiques des principaux lieux de l'Afghanistan. 38

LIVRE CINQUANTE-NEUVIÈME.—Suite de la Description de l'Asie. — Turkestan, comprenant le pays des Kirghiz, le khanat de Khokhan, la Turcomanie, le khanat de Khiva, la Grande-Boukharie, les khanats de Chehrissebz et de Hissar, le Badakhchan, le khanat de Balkh et ceux d'Ankoï, de Meïmaneh, de Khoulm, de Khoundouz, de Talikhan, de Dervazeh, de Koulah, d'Abi-gherm, de Ramid, etc. 39

Anciens habitants. *Ibid.*
Tatars. 40
Constitution physique. — Population. — Divisions,— Montagnes.— Monts Alghidin, Moughodjar. — Steppes. — Fleuves. 43
Lacs. — La mer d'Aral. — Iles qu'elle renferme. — Le plateau d'Oust-Ourt. 47
Productions. — Richesses minérales. — Constitution physique. 49
Territoire des Kirghiz-Kazaks. — Montagnes. — Ruines. — Sur l'origine des Kirghiz. 51
Petite horde. — Grande horde. — Horde moyenne. 54
Habitations. — Caractère, mœurs des Kirghiz. — Maladies. — Langue. — Costumes. — Religion. — Coutumes. — Cérémonies. — Etat politique. 56
Climat. — Lac d'Indersk. — Productions. — Animaux. — Superstitions. — Commerce. 60
Ancien Turkestan. — Khokhan. — Andekhan. — Och. — Turkestan ou Taras, ville. — Tachkend. — Marghalan. — Yarmarzar. — Khodjend. — Akhiskat. — Sousak. *Ouratepeh.*— Population, étendue, industrie, armée, mœurs de l'Etat de Khokhan. 62
Karakalpaks, etc. — Chefs des Oulous. 65
Turcomans. — Chaîne de Manghichlak; Abichtcha, golfe de Balkan, îles. — Gourghen; Atrek. — Végétation. — Caractères physiques, mœurs, habillement des Turcomans. — Villages. — Chefs. — Caractère moral. — Langue, histoire des Turcomans. — Constructions anciennes sur les bords du Gourgheu. — Autres ruines. — Monument du Saré-Baba. 66
Karism, *Kharyzmie*, *Khovaresm*, *Chorasmie* ou *khanat de Khiva*, autrement *Khivie*. — Climat de ce pays. — Sables mouvants. — Chaîne de Chikh-djeri. — Djihoun ou Amou-déria. — Canaux. — Productions végétales. — Animaux domestiques. — Gibier. — Peuples. — Tribus. — Superficie et population de l'Etat de Khiva. — Armée. 70
Mœurs des Khiviens. — Langue khivienne. — Industrie. — Commerce. — Revenus. — Administration. 74
Ville de Khiva. — Ourghendj la nouvelle. — Ourghendj la vieille. — Chabat. — Anbar. — Chanka. — Azaris. — Huriari. — Kizarist. — Kiptchak-Konkrad. — Aksaraï. — Khan-Khulossi. — Maï-Djeïghil. — Konrat. — Manhout. 76
Grande-Boukharie.— Montagne de Nouratagh.— Cours d'eau.— Climat. — Maladies. — Culture. — Animaux. — Aspect du pays. 78
Province de Sogd. — Samarkand.—Boukhara. — Karakoul.— Karchi.— Tchareghtchi. — Ghoussar. — Ourdenzei. — Téhardjoui. — Mavri. — Termez. — Osrouchnah. 81
Mœurs des anciens Boukhares. — Cérémonies. — Usages. — Repas. — Esclaves. — Costumes. — Gouvernement. — Dignités. — Revenus. — Population. — Armée. 85
Territoire de Balkh. — Balkh. 88
District et ville de Djizzagh. — Khânat et ville d'Ankoï. — Khanat et ville de Meï-

Pages

maneh. — Khanat et ville de Chersebz. — Kitab, Donab. etc. — Khanat et ville de Hissar — Dëïnaour. — Tirmez. — Khodja. — Taman. — Decht-abad, etc. 89
Etat de Khoundouz. — Ville de Khoundouz. — Khana-abad. — Khoulm. — Ancien khanat de Badakhchan. — Ville de Badakhchan. — Anderab. — Heibak. — Gozy. — Talikhan. — Hazrat-Imam. — Chaghan. — Ouakhan. — Tchitral. — Koulab. — Politique et armée de l'émir de Khoundouz. 91
Sur l'ancien Mavarelnahar. — Ouzbeks — Tadjiks. 95
Khanat et ville de Dervazeh. — Khanat et ville d'Abi-gherm. — Khanat et ville de Ramid. — Ghilgit. — Pays d'Iskardo. — Les Ghaltchas. 96
Le Kaffiristan. — Position. — Productions. — Origine des habitants. — Dénominations. — Dialectes. — Gouvernement. — Costumes. — Armes. — Religion. — Usages. — Mœurs. 97
Tableau approximatif des tribus turcomanes qui habitent à l'orient de la mer Caspienne. 101
Steppes des Kirghiz-Kazaks. 103
Tableaux statistiques des principaux Etats du Turkestan. *Ibid.*
Tableau des positions astronomiques de quelques-uns des principaux lieux du Turkestan. 106
LIVRE SOIXANTIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Sibérie ou Russie d'Asie septentrionale. — Tableau physique général. 106
Limites. — Etendue. — Montagnes. — Constitution géognostique. *Ibid.*
Description physique du Kamtchatka. — Volcans. 115
Richesse minérale de la Sibérie. 117
Ossements de grands animaux fossiles. 119
Steppes. — Fleuves. — Lac Baïkal. — Lacs dispersés dans les steppes. — Lacs salés. — Eaux minérales. 121
Climat. — Règne végétal. — Règne animal. 131
LIVRE SOIXANTE-UNIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Nations, provinces, districts et villes de la Sibérie. 147
Colons d'Europe. — Peuplades tatares. — Biriouses. — Katchinzi. — Beltyres. — Téléoutes. — Abintzi. — Barabintzi. — Tatars d'Obi. — Sagaïtzi. — Tatars Sayansk. — Tatars Tchari. — Touralinzi — Kisilzi. *Ibid.*
Bouriaites. — Toungouses. — Mœurs, coutumes, langues. 151
Iakoutes. — Vogouls. — Ostiaks. — Caractère, mœurs. 155
Samoyèdes. — Ostiaks de Narym, du Ket, du Tïm, du Ieniseï, etc. — Ioukaghirs. — Koriaks. — Tchouktchis. — Kamtchadales. 159
Portions des gouvernements d'Orenbourg et de Perm, situés en Asie. — Iékaterineboug. 164
Gouvernement de Tobolsk. 165
Arrondissement de Bérézof. — *Idem* de Tourinsk. — *Idem* de Tioumen. 167
Arrondissements d'Ialoutorovsk, de Tara, de Kourgan et d'Ichim. 169
Province d'Omsk. — Arrondissement de Semipotalinsk. 171
Gouvernement de Tomsk. 173
Arrondissements de Tomsk, de Kaïnsk, de Barnaoul, de Kolyvan, de Koutznetzk et de Tcharychsk. *Ibid.*
Gouvernement d'Ieniseïsk. 174
Arrondissement d'Atchinsk, de Krasnoïarsk — Monuments antiques. 175
Arrondissements de Kansk et d'Ieniseïsk. — Gouvernement d'Irkoutsk. 176
Arrondissements de Nijné-Oudinsk, de Kirensk, de Verkhné-Oudinsk et de Nertchinsk. 180
Province d'Iakoutsk. 184

Pages
Arrondissement d'Olekminsk et de Verkhné-Viliouïsk. — Iles qui bordent la Sibérie. 185
Province d'Okhotsk. 187
Kamtchatka. — Villes. — Poste aux chiens. 188
Iles Bering et de Cuivre. — Iles Kouriles. 192
Commerce de la Sibérie. 194
Tableau statistique de la Sibérie, d'après les documents les plus récents. 196
Tableau synoptique des provinces et des nations de la Sibérie. 197
Tableau chronologique des découvertes faites en Sibérie. 198
Tableau des positions géographiques de la Sibérie. 200
LIVRE SOIXANTE-DEUXIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'empire chinois. — Première section. — La Petite-Boukharie ou Turkestan chinois, appelé aussi *Thian-chan-nan-lou*, et la Kalmoukie ou Dzoungarie, nommée *Thian-chan-pe-lou*. 201
De cette partie de l'Asie chez les anciens. *Ibid.*
De la *Tatarie*. 203
Turkestan chinois. — Rivières. — Richesses métalliques. — Climat. — Règne animal. 204
Habitants. — Capitale. — Principauté de Kachghar. — *Idem* d'Yarkiang. — *Idem* de Khotan. — *Idem* de Koutché. 207
Province de Kharachar. — Principauté de Tourfan. — Khamil. 212
Mœurs des habitants. 214
Dzoungarie. 215
Division d'Ili. — Rivières. — Montagnes. — Ville d'Ili ou Gouldjâ. 217
Division de Kour-khara-oussou. — Division de Tarbagataï. 220
LIVRE SOIXANTE-TROISIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Région centrale. — Description de l'Empire chinois. — Deuxième section. — La Mongolie avec le pays des Khalkha et celui des Mongols du Khoukhou-noor. 222
Pays des Khalkha. — Végétation. — Climat. — Montagnes. *Ibid.*
Désert de Kobi ou Gobi. 224
Villes de la Mongolie. — Ourga. — Maïma-tchïn, etc. 227
Charra-Mongolie. — Tribus différentes de ce pays. — Pays de Khoukou-noor. 230
Eleuthes ou Kalmouks. — Langue des Eleuthes. — Industrie. 232
Religion. — Mœurs. — Intronisation d'un khoutoukhtou. 236
Khans ou princes mongols. 242
LIVRE SOIXANTE-QUATRIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Description de l'Empire chinois. — Troisième section. — Description de la Mandchourie. 244
Le fleuve Amour ou Sakhalien. *Ibid.*
Lacs. — Bornes. — Superficie. — Montagnes. — Sol. — Pâturages. 245
Département de Ching-King. — Archipel Liao-Toung ou de Jean Potocki. — Ville de Moukden. 247
Département de Ghirin. — Département de Sakhalien-oula. 249
Mandchoux. — Tribus. — Langage, etc. 251
LIVRE SOIXANTE-CINQUIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire chinois. — Quatrième section. — États tributaires. — Royaumes de Corée et de Lieou-Khieou. 253
Position. — Climat. — Montagnes. *Ibid.*

Pages
Noms de la Corée. — Provinces et villes. 255
Mœurs des Coréens. 257
Royaume de Lieou-Khieou. 260
LIVRE SOIXANTE-SIXIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire chinois. — Cinquième section. — Le Tibet et le Boutan. 267
Limites du Tibet. — Superficie. *Ibid.*
Montagnes. — Fleuves. — Lacs. 268
Climat. — Végétation. — Règne animal. — Règne minéral. 273
Province du Ngari ou Ladak. 276
Province de Zzang. 278
Province d'Oueï ou d'Ouï. — Description de H'lassa ou Lhassa. 280
Province de Kam. 282
Faits à l'appui de l'existence de la licorne dans les montagnes du Tibet. 283
Mœurs des Thibetains. — Population. — Tribus du Tibet. *ibid.*
Description des principautés et des villes du Boutan. 291
Religion du Bouddhisme. 297
LIVRE SOIXANTE-SEPTIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire Chinois. — Sixième section. — Chine proprement dite. — Description générale. 198
Dimensions de l'empire chinois. — Superficie de cet empire et de la Chine proprement dite. *Ibid.*
Montagnes. 299
Fleuves. 302
Lacs. — Canaux. 304
Climat. 306
Richesse végétale et agricole. 307
Animaux. 312
LIVRE SOIXANTE-HUITIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire chinois. — Septième section. — Chine proprement dite. — Topographie des provinces et villes. 314
Nombre de villes, de temples, de ponts, d'édifices. *Ibid.*
Description de la province de Pe-tchy-li ou Tchy-li. *Ibid.*
Description de Péking. 315
Autres villes. 320
Province de Kiang-Sou ou Kiang-nan oriental 323
Description de Nankin. — Chang-Haï. *Ibid.*
Province de An-hœï ou Kiang-nan occidental. 326
Province de Tché-Kiang. — Ning-po. — L'île de Chusan. 327
Province de Fou-Kiang. — Fou-tcheou. — Hiamen. 328
Ile Formose. — Iles des Pêcheurs. 329
Province de Kouang-toung. — Description de Canton. 332
Ile de Hong-Kong. — Macao. 334
Ile des Larrons. — Ile d'Haï-nan. 335
Province de Kiang-si 337
Provinces de Hou-nan, de Hou-pe et de Ho-nan. 338
Provinces de Chan-si, de Chen-si et de Kan-sou. 339
Provinces de Szu-tchouan ou Sse-tchouan et de Koueï-tcheou. 343
Provinces de Kouang-si et d'Yun-nan. 344

Pages
LIVRE SOIXANTE-NEUVIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire chinois. — Tableau politique de la Chine. 347
Caractères physiques des Chinois. 348
Gouvernement. — Procédure. — Supplices. *Ibid.*
Langue chinoise. — Sciences chez les Chinois. 350
Monuments. — Grande muraille. 354
Mœurs des Chinois. — Mariages. — Sépultures. — Religions. 355
Gouvernement. — Classes. — Ministères. — Administration. — Commerce. 360
Force armée. — Population. — Recensements. — Revenus. 363
Antiquité de l'empire. 366
Tableau des dénombrements anciens de la Chine. 369
Tableau des dénombrements modernes de la Chine. *Ibid.*
Tableau des divisions et de la population de la Chine proprement dite. 370
Tableau de la population de l'empire chinois. 373
Tableau du rapport de la population à la superficie. 374
Tableau de la population et des revenus de la Chine propre. *Ibid.*
Tableau des recettes de l'Empire chinois. 375
Tableau de la récapitulation des recettes et des dépenses. *Ibid.*
Tableau de la population de quelques villes de la Chine. *Ibid.*
Tableau des troupes réparties dans l'Empire chinois. 376
Tableau synoptique des nations de l'Asie confondues sous le nom de Tatars. *Ibid.*
Tableau des positions géographiques des principaux lieux de l'Empire chinois. 379
LIVRE SOIXANTE-DIXIÈME. — Suite de la description de l'Asie. — Empire du Japon avec les îles d'Yeso et les Kouriles méridionales. — Recherches critiques sur l'Yeso. 381
Mer du Japon. *Ibid.*
Ile de Saghalien ou Sakalian. *Ibid.*
Ile de Matsmaï ou terre d'Yeso. — Aïnos. 384
Kouriles méridionales. 387
Nipon ou Niphon. 389
Ile de Kiou-siou ou de Ximo. — Sikokf ou Siko-ko. 390
Climat des îles du Japon. — Végétation. — Animaux. — Métaux. 391
Divisions de l'empire. 395
Description d'Yedo et des principales villes de Niphon. — Villes des îles Sikokf et Kiou-siou. — Nangasaki. 398
Iles Firando. — Ama-Kousa. Tsou-sima, etc. 400
Caractère physique et notions historiques sur les Japonais. 401
Lois et civilisation des Japonais. 403
Population. — Armée. — Marine. — Revenus. 405
Religions. — Langue japonaise. — Sciences. 406
Coutumes. 408
Tableau des divisions administratives de l'empire du Japon. 412
Tableau des positions géographiques observées sur les côtes des îles Sakhalian, d'Yeso, de Niphon, etc. 413
LIVRE SOIXANTE-ONZIEME. — Suite de la description de l'Asie. — Description générale physique de l'Inde ou de l'Hindoustan. 414
L'Inde chez les anciens. *Ibid.*
Régions de l'Inde. — Limites. — Superficie. 415
Montagnes. 416
Fleuves. 423

Pages
Climat. — Maladies. 427
Nature du sol. 430
Végétaux. — Minéraux. — Animaux. 431
LIVRE SOIXANTE-DOUZIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description topographique des pays baignés par l'Indus et ses affluents, comprenant le Bédestan, le Kaschmire, le Lahore, et le Sindhy. 443
Bédestan. — Les Balti. — Mœurs. — Religion. — Coutumes. — Gouvernement. *Ibid.*
Nation de Seïkhs *ou* Sikhs. 444
Ancien royaume de Lahore, son démembrement. 446
Royaume de Kaschmire. — Position, aspect, etc. 447
Les châles de Kaschmire. 449
Superficie. — Population. — Villes. 451
Nouveau royaume de Lahore. — Province de Lahore', comprenant le Kouhestan et le Pendjab. 452
Province de Moultan. — Sa capitale, etc. 457
Desc iption du Sindhy ou Scinde. — Abad, capitale. — Autres villes. 459
Etat de Bahaoulpour. 464
Population. — Vêtements. — Mœurs. — Tchinganes. 465
Tableau de la superficie, de la population et des divisions administratives du Sindhy, du Kaschmire, du Lahore et du Scinde. 466
LIVRE SOIXANTE-TREIZIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Description de l'Hindoustan. — Provinces de Kotch, de Goudjérate, de Malvah, de Delhi, de Bahar, du Bengale, du Neypal *ou* Népaul. 467
Le Kotch. — Le Goudjérate. — Le royaumde de Baroda. *Ibid.*
Djattes. — Radjepoutas. — Le Sirhind. — Simlah. 469
Pays des Bhattis — Djeypour. — Etats de Beykanir, Djoudpour, Adjemir, Odeypour, Tchitout, Kotah. 471
Le Sindhyah. — Province de Malvah. — Oudjein, Gouâlior. Attaic. 473
Province de Khandeich. — Bouchanpour. 475
Province d'Agra. — Agra, Kanodje. 478
Province de Delhi. — Delhi, Panipot, Hastinapoura. 480
Royaume d'Aoudh. — Aoudh, Luknou, Balrampour. 483
Pays des Rohillas. — Province d'Allah-Abad. — Le Bandelkhand. 485
Province de Béhar. — Patna, Bahar, Monghir. 488
Province et ville de Benarès. — Ghazipour, Mirzapour. 490
Le Bengale. — Bornes, aspect, position. 493
Calcutta. — Barrackpour 494
Chandernagor. — Bardouan. — Dakka. — Burkampour. 497
District de Gorval, — Sirynagor. — Kemaoun. 499
Royaume de Népaul. — Katmandou. 501
Principauté de Sekkim. 504
LIVRE SOIXANTE-QUATORZIÈME. — Suite de la Description de l'Asie. — Inde *ou* Hindoustan. — Description spéciale du Dékhan, *ou* de la presqu'île en deçà du Gange. 504
Nations de Dekhan. — Provinces. *Ibid.*
Mahrattes. — Leur origine, leur histoire. 507
Province du Pounah. — Villes. — Pounah, Bisnagar, Ellora, Rozah. *Ibid.*
Etat du Bérar. — Ellitchpour. — Golconde. 510

Pages
Bohémiens *ou* Tzengaris, leur origine indienne. 511
Royaume de Nagpour, province d'Orissa. — Le Kattak. 513
Serkars du Nord. — Yanaon. 514
Coromandel proprement dit. — Madras. — Le Karnatik. 515
Pondichery. 519
Royaume de Tandjaour. — Royaume de Madouré. 520
Empire de Maïssour *ou* Mysore. 523
Districts de Surate, de Baglana, de Bombay. 524
Iles de Salsette et d'Elephanta. — Konkan *ou* côte des pirates. — Goa. — Royaume du Kanara. 526
Malabar. — Juifs blancs. — Juifs noirs. — Chrétiens de Saint-Thomas. 527
Royaume de Cochin et de Travancore. 530
Cap Comorin. 533
LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME — Suite de la Description de l'Asie. — Description spéciale de l'île de Ceylan et des îles Maldives et Laquedives. 533
Divers noms de Ceylan. — Montagnes. — Climat. — Productions. 534
Insulaires. — Les Veddahs. — Les Chingalais, leurs cases. 538
Antiquités, notions historiques. 540
Villes. — Iles et bancs de sable. 543
Royaume de Kandy. — Districts de Potlam et de Calpentyn. — Pic d'Adam. 545
Laquedives. — Maldives. — Végétaux des Maldives. — Insulaires. 547
Tableau de la superficie, de la population et des divisions administratives de l'Hindoustan anglais en 1851. 550
Détail des possessions immédiates. 551
Possessions médiates *ou* pays vassaux de la Compagnie. 552
Possessions de la couronne d'Angleterre. 554
Hindoustan indépendant. *Ibid.*
Hindoustan français. *Ibid.*
Hindoustan portugais. *Ibid.*
Tableau des principales positions géographiques de l'Hindoustan. 555
LIVRE SOIXANTE-SEIZIEME. — Suite de la Description de l'Asie. — Tableau historique et moral de l'Inde. 556
Antiquité de la civilisation dans l'Inde. *Ibid.*
Principales nations. 559
Caractères physiques et moraux des Hindous. — Langues. — Castes. 561
Religion. — Mythologie. — Mœurs. 566
Commerce. — Monnaies. — Industrie. 571
Notions historiques sur les Hindous. 575
Puissance de la compagnie anglaise. 579
Germes de décadence de cette puissance. 581

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères, 10, rue du Faubourg-Montmartre.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00859767 7